

Fil Du Destin

Lian Hearn

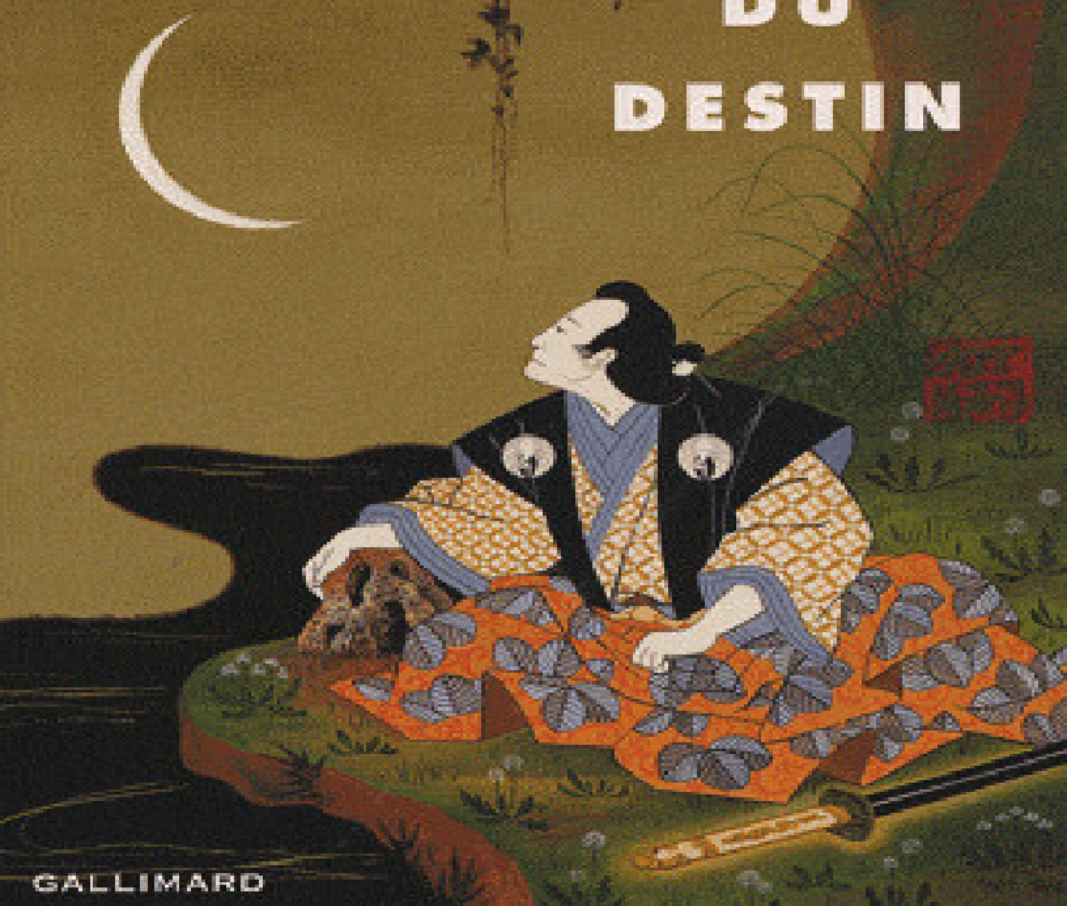
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LE CLAN
DES
OTORI

LIAN HEARN

LE
FIL
DU
DESTIN



GALLIMARD

Lian Hearn

LE CLAN DES OTORI

Là où commence l'histoire

Le Fil du destin

Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

Titre original :

TALES OF THE OTORI – BOOK 5
HEAVEN'S NET IS WIDE

Édition originale publiée par Hachette Australia (une filiale de
Hachette Livre Australia Pty Limited) *Heaven's Net is Wide*
© LIAN HEARN ASSOCIATES PTY LTD 2007© Éditions Gallimard
Jeunesse, 2008, pour la traduction française

Lian Hearn est le pseudonyme d'un auteur féminin pour la jeunesse, célèbre en Australie où elle vit avec son mari et leurs trois enfants. Elle est diplômée en littérature de l'université d'Oxford et a travaillé comme critique de cinéma et éditeur d'art à Londres avant de s'installer en Australie. Son intérêt de toujours pour la civilisation et la poésie japonaises, pour le japonais qu'elle apprend, a trouvé son apogée dans l'écriture du *Clan des Otori*.

Pour R

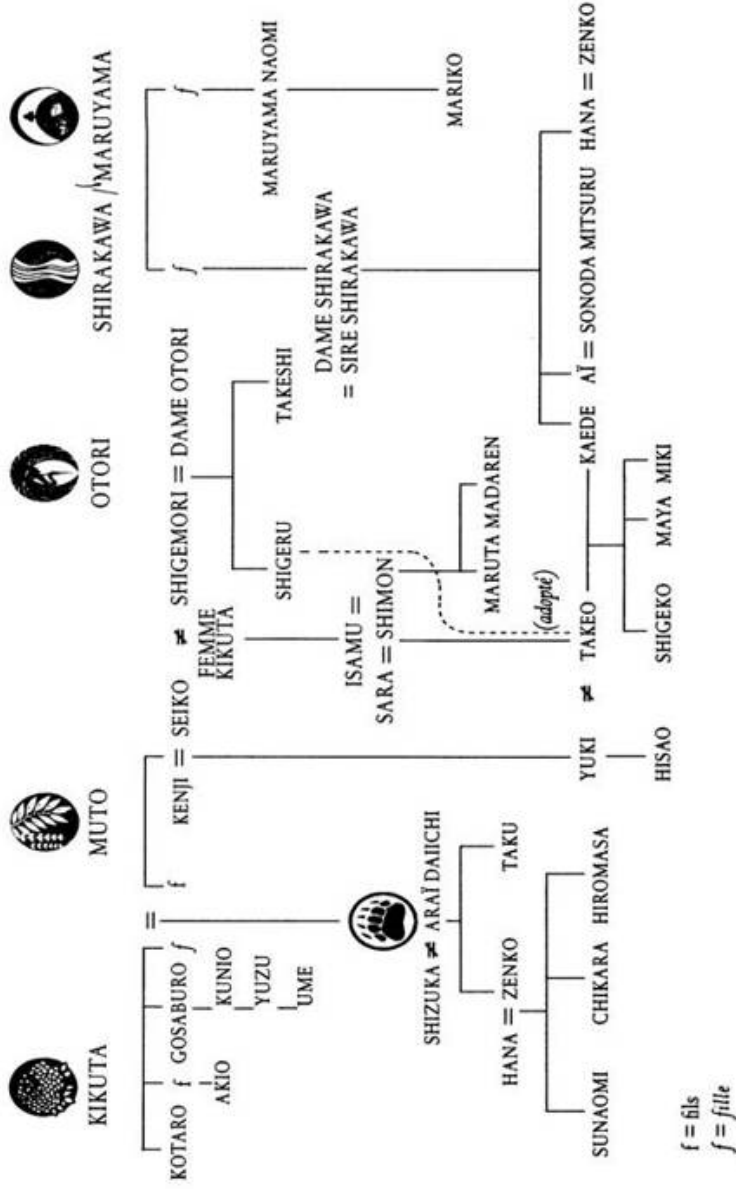
Le filet du Ciel est vaste, mais ses mailles sont serrées.

tenmou kaikai so ni shite morasazu

LAO TSEU

LA TRIBU

LES CLANS



LES CLANS

LES OTORI

Pays du Milieu ; cité fortifiée : Hagi

Otori Shigeru : héritier légitime du clan

Otori Takeshi : son jeune frère

Otori Shigemori : le père de Shigeru, seigneur du clan

Otori Masako : la mère de Shigeru

Otori Shoichi : oncle de Shigeru

Otori Masahiro : oncle de Shigeru

Otori Ichiro : professeur de Shigeru

Chiyo : servante principale de la maisonnée de dame Otori

Otori Eijiro : chef d'une autre branche de la famille

Otori Eriko : son épouse

Otori Danjo : son fils

Harada : un des serviteurs de Shigeru

Komori : un habitant de Chigawa, dit l'«Empereur des Abîmes»

Haruna : propriétaire de la Maison des Camélias

Akane : courtisane célèbre, fille du maçon

Hayato : son amant

Yanagi Moe : l'épouse de Shigeru

Mori Yusuke : le dresseur de chevaux des Otori

Mori Yuta : son fils aîné

Mori Kiyoshige : son deuxième fils, le meilleur ami de Shigi

Mori Hiroki : le troisième fils, qui devient prêtre

Miyoshi Satoru : un dignitaire du clan

Miyoshi Kahei : son fils aîné, ami de Takeshi

Miyoshi Gemba : son fils cadet

Irie Masahide : professeur de sabre des jeunes Otori

Kitano Tadakazu : seigneur de Tsuwano, vassal des Otori

Kitano Tadao : son fils aîné

Kitano Masaji : son fils cadet

Noguchi Masayoshi : un vassal des Otori

Nagai Tadayoshi : le doyen des serviteurs à Yamagata
Endo Chikara : le doyen des serviteurs à Hagi
Terada Fumimasa : chef de la flotte de pêche de Hagi
Terada Fumio : son fils
Matsuda Shingen : ancien guerrier devenu prêtre, puis abbé de Terayama

LES SEISHUU

Alliance de plusieurs familles anciennes.

Pays de l'Ouest ; principales cités fortifiées: Kumamoto et Maruyama

Maruyama Naomi : chef du clan des Maruyama
Maruyama Mariko : sa fille
Sugita Sachie : sa suivante, soeur d'Otori Eriko
Sugita Haruki : doyen des serviteurs des Maruyama, frère de Sachie
Araï Daiichi : héritier du clan des Araï à Kumamoto

LES TOHAN

Pays de l'Est ; cité fortifiée : Inuyama

Iida Sadayoshi : seigneur du clan des Tohan
Iida Sadamu : son fils, héritier du clan
Miura Naomichi : un professeur de sabre Tohan
Inaba Atsushi : son serviteur

LA TRIBU

Muto Shizuka : la maîtresse d'Araï
Muto Zenko & Muto Taku : leurs fils
Muto Kenji : oncle de Shizuka, chef de la famille Muto, ami de Shigeru
Muto Seiko : son épouse
Muto Yuki : leur fille
Kikuta Kotaro : oncle de Shizuka, chef de la famille Kikuta
Kikuta Isamu : son cousin, membre de la Tribu
Bunta : un palefrenier

LES INVISIBLES

Sara : l'épouse d'Isamu
Tomasu : leur fils
Shimon : le second époux de Sara
Maruta : leur fille aînée
Madaren : leur fille cadette
Nesutoro : un prêtre itinérant

Mari : sa nièce

CHEVAUX

Karasu : noir, destrier de Shigeru

Kamome : gris à la crinière noire, monture de Kiyoshige

Raku : gris à la crinière noire, monture de Takeshi

Kyu : deuxième destrier noire de Shigeru

Kuri : un cheval bai très intelligent

— Frontières des fiefs

..... Frontières avant la bataille de Yaegahara

- - - Grand-route



Champ de
bataille



Cité fortifiée



Sanctuaire



Temple

N 北



CHAPITRE PREMIER

Le bruit des pas était léger, presque imperceptible au milieu de la rumeur innombrable de la forêt d'automne : froissement des feuilles s'éparpillant sous le vent du nord-ouest, battements d'ailes lointains des oies s'envolant vers le sud, échos assourdis du village blotti en contrebas. Cependant Isamu l'entendit et le reconnut.

Il posa sa bêche sur l'herbe humide, à côté des racines qu'il avait récoltées, et s'en éloigna prudemment. La lame tranchante l'attirait et il ne voulait pas subir la tentation d'un outil ou d'une arme. Se tournant du côté où son cousin s'approchait, il attendit.

Lorsque Kotaro pénétra dans la clairière, il était invisible, à la façon de la Tribu, mais Isamu ne prit pas la peine de se soustraire lui aussi au regard. Il connaissait tous les talents de son cousin. Ils étaient presque du même âge, Kotaro ayant moins d'un an de moins que lui. Ils s'étaient entraînés ensemble, chacun essayant sans cesse d'avoir le dessus sur l'autre. Toute leur vie, ils avaient été des amis dans une certaine mesure et à coup sûr des rivaux.

Isamu avait cru se mettre à l'abri dans ce village isolé sur les confins orientaux des Trois Pays, loin des grandes villes où les membres de la Tribu préféraient vivre et travailler, en vendant leurs dons surnaturels aux plus offrants. La besogne ne leur manquait pas, en cette époque d'intrigues et de querelles entre les guerriers. Mais personne ne peut échapper à la Tribu.

Combien de fois il avait entendu cet avertissement dans son enfance ! Combien de fois se l'était-il répété lui-même, avec la sombre volupté liée à l'exercice des talents immémoriaux de la Tribu, tout en portant un coup de poignard silencieux, en serrant une cordelette autour d'un cou ou en versant un poison, son arme de prédilection, qui s'écoulait lentement dans une bouche endormie ou un œil sans protection.

Il ne doutait pas que ce même avertissement retentit à présent dans l'esprit de Kotaro, tandis que la forme de son cousin redevenait visible en faisant miroiter l'air.

L'espace d'un instant, ils se firent face sans rien dire. La forêt elle-même sembla se taire et Isamu crut entendre dans ce silence la voix de son épouse quelque part en contrebas. Il savait que Kotaro devait l'entendre également, car les deux cousins possédaient l'ouïe exceptionnelle propre aux Kikuta, de même que leurs paumes portaient la ligne droite caractéristique de cette famille.

— J'ai mis longtemps à vous retrouver, dit enfin Kotaro.

— C'était ce que je voulais, répliqua Isamu.

Encore peu habitué à éprouver de la compassion, il tressaillit en sentant la douleur qu'elle éveillait dans son cœur nouveau-né. Avec regret, il songea à la gentillesse de sa femme, à son entrain et sa bonté. Il aurait voulu pouvoir lui épargner ce chagrin. Portait-elle déjà le fruit d'une vie nouvelle après leur bref mariage ? Il se demanda ce qu'elle deviendrait après sa mort. Elle trouverait un réconfort auprès des siens et de leur Dieu Secret. Elle le pleurerait et prierait pour lui, toutes choses qu'aucun membre de la Tribu ne ferait pour lui.

Obéissant à un instinct dont il avait à peine conscience, tels les oiseaux de cette contrée sauvage qu'il avait appris à connaître et aimer, il décida de retarder sa mort et d'entraîner Kotaro dans les profondeurs de la forêt. Peut-être resteraient-ils tous deux ensevelis dans son immensité.

Se dédoublant et envoyant son second moi à la rencontre de son cousin, il s'échappa à toutes jambes, presque sans toucher le sol, et disparut sans faire aucun bruit entre les troncs des jeunes cèdres. Il sautait par-dessus les rochers tombés du haut des versants escarpés, bondissait sur les pierres noires et luisantes éclaboussées par les cascades, sous lesquelles il disparaissait puis redevenait visible. Il percevait avec acuité tout ce qui l'entourait : le ciel gris et l'air humide du dixième mois, le vent glacé qui annonçait l'hiver et lui rappelait qu'il ne reverrait plus jamais la neige, ni n'entendrait le cri enroué d'un cerf dans le lointain, l'envol tumultueux et les appels rauques d'une bande de corbeaux dérangés par le fugitif. Il courut sans relâche, suivi par Kotaro, et ne s'autorisa que plusieurs heures plus tard, bien loin du village dont il avait fait son foyer, à ralentir le pas et à laisser son cousin le rattraper.

Il ne s'était encore jamais enfoncé aussi profond dans la forêt. Le soleil ne perçait pas les feuillages. Il ignorait où il se trouvait et espérait que Kotaro était aussi perdu que lui. Il aurait voulu que son cousin meure ici, au cœur de ces montagnes, sur ce versant solitaire dominant l'abîme d'un ravin. Mais il ne le tuerait pas. Lui qui avait mis fin à tant d'existences ne tuerait plus jamais, même pour sauver sa propre vie. Tel était le vœu qu'il avait fait, et il savait qu'il ne l'enfreindrait pas.

Le vent était maintenant orienté à l'est et le froid avait redoublé, mais la poursuite avait mis Kotaro en sueur. Isamu voyait son visage luire tandis qu'il s'approchait. Malgré l'effort qu'ils venaient de fournir, les deux hommes n'étaient pas essoufflés. Leur carrure modeste cachait en fait des muscles d'acier et des années d'entraînement.

Kotaro s'arrêta et sortit de sa veste un bâtonnet. Il le brandit en déclarant :

— Je n'ai rien contre vous personnellement, cousin. Je veux que

cela soit clair. Il s'agit d'une décision de la famille Kikuta. Nous avons tiré au sort et le bâtonnet le plus court m'est échu. Mais comment avez-vous pu faire la folie d'essayer de quitter la Tribu ?

Comme Isamu ne répondait pas, Kotaro reprit :

— Car je suppose que telle est votre intention. C'est ce que nous croyons tous, dans la famille, puisque vous nous avez laissés sans nouvelles depuis plus d'un an et n'êtes revenu ni à Inuyama ni dans le Pays du Milieu. Sans compter que vous avez négligé d'accomplir les missions qui vous étaient confiées, bien qu'elles aient été non seulement commanditées mais payées par Iida Sadayoshi lui-même. Certains ont soutenu que vous deviez être mort, mais personne ne l'avait confirmé et je trouvais cette hypothèse peu vraisemblable. Qui pourrait vous tuer, Isamu ? Il serait impossible de vous approcher suffisamment pour vous mettre hors de combat avec un poignard, un sabre ou une cordelette. Vous ne dormez jamais. Vous ne vous enivrez jamais. Votre corps est immunisé contre tous les poisons et vient à bout par sa seule force de toutes les maladies. Durant l'histoire entière de la Tribu, on n'a jamais vu un assassin tel que vous. Même moi, je reconnais votre supériorité, bien que je n'en convienne qu'à contrecœur. Et voilà que je vous découvre ici, bien vivant et à des lieues de l'endroit où vous êtes censé vous trouver. Je ne puis qu'en conclure que vous vous êtes enfui de la Tribu, crime pour lequel il n'existe qu'un seul châtiment.

Isamu esquissa un sourire mais continua de se taire. Kotaro glissa de nouveau le bâtonnet dans le repli de sa veste.

— Je ne veux pas vous tuer, dit-il doucement. Telle est toutefois la sentence de la famille Kikuta, à moins que vous ne reveniez avec moi. Comme je vous l'ai dit, nous avons tiré au sort.

Tout en parlant, il restait sur le qui-vive, le regard aux aguets, tout son corps tendu dans l'attente du combat. Isamu prit la parole :

— Moi non plus, je ne veux pas vous tuer. Cependant je n'ai pas l'intention de vous suivre. Vous avez raison de dire que j'ai quitté la Tribu. Ma décision est irrévocable. Je ne reviendrai jamais.

Kotaro lança alors d'un ton plus cérémonieux, comme s'il annonçait le jugement d'un tribunal :

— Dans ce cas, j'ai l'ordre de vous exécuter pour avoir désobéi à votre famille et à la Tribu.

— Je comprends, dit Isamu du même ton solennel.

Aucun d'eux ne bougea. Malgré le vent froid, Kotaro suait encore abondamment. Leurs regards se croisèrent et Isamu sentit le pouvoir des yeux de son cousin. Les deux hommes étaient capables d'endormir à volonté leurs adversaires, mais ils excellaient également à résister à ce talent des Kikuta. Après un long duel silencieux, Kotaro renonça à l'emporter et sortit son poignard. Ses gestes gauches et hésitants

contrastaient avec sa dextérité habituelle.

— Vous ne faites que votre devoir, déclara Isamu. Je vous pardonne et je prie le Ciel de vous pardonner aussi.

Ces paroles semblèrent mettre un comble au trouble de Kotaro.

— Vous me pardonnez ? Que veut dire ce langage ? Depuis quand la Tribu pratique-t-elle le pardon ? Elle ne connaît que l'obéissance totale ou le châtement. Si vous l'avez oublié, vous devez être devenu soit fou soit stupide. Dans les deux cas, vous ne guérirez qu'en mourant !

— Je sais tout cela aussi bien que vous. Je sais aussi que je n'échapperai pas à ce jugement ni au coup que vous allez me porter. Faites donc, et sachez que je vous absous de toute faute. Je ne laisse personne pour me venger. Vous aurez obéi à la Tribu et moi... à mon seigneur.

— Vous ne comptez pas vous défendre ? demanda Kotaro. Vous n'allez même pas essayer de vous battre avec moi ?

— Si je me bats avec vous, il est probable que je réussirai à vous tuer, répondit Isamu en riant. Je pense que vous le savez comme moi.

Pendant toutes les années où il avait rivalisé avec cet homme, il n'avait jamais ressenti un tel pouvoir sur lui. Écartant largement les bras, il offrit sa poitrine sans défense. Il riait encore lorsque le poignard perça son cœur. La souffrance l'envahit, le ciel s'obscurcit, ses lèvres remuèrent en récitant la prière du départ. Il commença ce voyage auquel lui-même avait voué autrefois tant de ses semblables. Sa dernière pensée fut pour sa femme, pour le corps tiède où il avait laissé, même s'il l'ignorait, une part de son être.

CHAPITRE DEUX

C'était l'époque où le seigneur de la guerre Iida Sadayoshi, qui employait tant de membres de la Tribu, y compris Kikuta Kotaro, avait entrepris d'unifier les Trois Pays en forçant familles et clans de moindre importance à se soumettre à la triple feuille de chêne des Tohan. Depuis des siècles, le Pays du Milieu était l'apanage des Otori. L'actuel chef de ce clan, sire Shigemori, avait deux jeunes fils, Shigeru et Takeshi, ainsi que deux demi-frères aussi ambitieux qu'insatisfaits, Shoichi et Masahiro.

Lorsque Takeshi était né, dame Otori entraînait dans sa trente-deuxième année. À cet âge, bien des femmes étaient déjà grands-mères. Elle avait dix-sept ans quand elle avait épousé Shigemori, qui en avait vingt-cinq. Elle n'avait pas tardé à être enceinte, ce qui avait éveillé de grands espoirs de voir la succession bientôt assurée. Toutefois l'enfant, un garçon, était mort-né, et le suivant, une fille, ne vécut que quelques heures après l'accouchement. Suivirent plusieurs fausses couches, dont les fruits furent confiés à Jizo, protecteur des enfants morts avant terme. Le ventre de la noble dame semblait incapable de mener à bien une grossesse. Des médecins puis des prêtres furent consultés. On finit même par faire venir un chaman des montagnes. Les médecins prescrivirent une alimentation propre à fortifier la matrice : du riz collant, des œufs et du soja fermenté. Les anguilles et autres poissons trop vifs étaient en revanche déconseillés. Ils préparèrent également des infusions réputées pour leurs vertus calmantes. Les prêtres psalmodièrent des prières et remplirent la maison de nuages d'encens et de talismans provenant de lointains sanctuaires. Quant au chaman, il attacha une corde de paille autour du ventre de la future mère afin d'y retenir l'enfant et lui interdit de regarder la couleur rouge, de peur de réveiller l'envie que sa matrice avait de saigner. En privé, les dignitaires de sire Shigemori lui conseillèrent de prendre une voire plusieurs concubines, mais cette proposition déplut à ses demi-frères, Shoichi et Masahiro, qui protestèrent que la succession chez les Otori s'était toujours faite en ligne directe. D'autres clans pouvaient s'arranger différemment, mais les Otori descendaient de la famille impériale et concevoir un héritier illégitime constituerait certainement une insulte à l'empereur. Bien entendu, il aurait été possible de légitimer l'enfant en l'adoptant. Cependant la loyauté de Shoichi et Masahiro envers leur frère aîné n'allait pas jusqu'à oublier leurs propres vues sur l'héritage.

Chiyo, la doyenne des servantes de dame Otori, dont elle avait été la nourrice et qu'elle avait élevée, se rendit en secret dans un

sanctuaire consacré à Kannon au cœur des montagnes. Elle en rapporta un talisman entrelacé de crin de cheval et de bandes de papier aussi légères que des fils de soie, qui contenait un charme. Sans rien dire à personne, elle le cousit dans l'ourlet de la robe de nuit de la noble dame. Quand l'enfant fut conçu, elle veilla à imposer son propre régime pour assurer une grossesse paisible : du repos, de bons repas et pas d'agitation, ce qui excluait médecins, prêtres et chamans. Déprimée d'avoir déjà perdu tant d'enfants, dame Otori n'avait guère d'espoir pour celui-ci. En fait, presque personne n'osait s'attendre à ce qu'il survive. Lorsqu'il s'avéra qu'il s'agissait d'un garçon semblant bien décidé à vivre après l'accouchement, la joie et le soulagement de sire Shigemori furent extrêmes. Convaincue que cet enfant n'était né que pour lui être arraché, dame Otori fut incapable de le nourrir elle-même. La fille de Chiyo, qui venait de mettre au monde son deuxième fils, devint la nourrice de l'héritier du clan. Quand il eut deux ans, il reçut le nom de Shigeru.

Deux autres enfants morts avant terme furent confiés à Jizo avant que Chiyo n'entreprenne un nouveau pèlerinage dans les montagnes. Cette fois, elle emporta le cordon ombilical du bébé survivant en offrande à la déesse et revint avec un autre talisman entrelacé.

Shigeru avait quatre ans lors de la naissance de son frère. Ce second fils fut nommé Takeshi – les Otori avaient une prédilection pour les noms comportant les mots *Shige* et *Take*, afin de rappeler à leurs descendants l'importance de la terre aussi bien que du sabre et d'unir les bénédictions de la paix aux plaisirs de la guerre.

La succession légitime était ainsi assurée et chacun en éprouva un grand soulagement, sauf peut-être Shoichi et Masahiro, lesquels dissimulèrent néanmoins leur déception avec toute la force d'âme qu'on pouvait attendre de guerriers. Shigeru fut élevé dans la discipline sévère des Otori, qui appréciaient chez les adultes le courage et l'adresse physique, le sérieux intellectuel et la vivacité d'esprit, la maîtrise de soi et la courtoisie, tandis qu'ils attendaient des enfants une obéissance totale. Le jeune héritier fut initié à l'équitation ainsi qu'au maniement du sabre, de l'arc et de la lance. On lui enseigna l'art et la stratégie de la guerre, le gouvernement et l'histoire du clan, sans oublier l'administration et le système de taxation du domaine.

Ce dernier couvrait l'ensemble du Pays du Milieu et rejoignait la mer au nord et au sud. Le port de Hagi, sur la côte septentrionale, abritait la forteresse du clan. Le commerce avec le continent et la pêche dans les eaux poissonneuses du nord assuraient la prospérité générale. Des artisans venus du royaume continental de Silla s'étaient installés dans la ville en introduisant nombre de petites industries, notamment la fabrication de magnifiques poteries. L'argile locale était

d'une couleur particulièrement agréable, qui donnait aux vernis pâles un éclat de chair. La seconde ville la plus importante, Yamagata, se trouvait au centre du pays. Les habitants se livraient également au commerce sur la côte sud, où se trouvait le port de Hofu. Le domaine des Otori était le plus riche des Trois Pays, ce qui suscitait en permanence la convoitise de ses voisins.

*

Au quatrième mois de l'année suivant la mort de Kikuta Isamu, le jeune seigneur Otori Shigeru, alors âgé de douze ans, rendit visite à sa mère, comme il avait coutume de le faire une fois par semaine depuis qu'il avait quitté la maison où il avait grandi pour vivre au château en tant qu'héritier de son père. La demeure était bâtie non loin du confluent des deux fleuves encerclant la ville de Hagi. Les fermes et les forêts sur la rive opposée appartenaient à la famille de sa mère. Une véranda courait tout autour de la maison, dont les murs de bois étaient surmontés d'avant-toits profonds. La partie la plus ancienne avait un toit de chaume, mais le grand-père de Shigeru avait fait construire une aile nouvelle dotée d'un second étage et d'un toit en bardeaux d'écorce. Bien que Shigeru ne fût pas encore entré dans l'âge adulte, il portait un sabre court dans la ceinture de sa robe. Cette visite à sa mère étant censée se dérouler avec une certaine cérémonie, il avait revêtu en conséquence une veste aux vastes manches dont le dos s'ornait du héron, emblème des Otori, ainsi qu'un pantalon large sous sa robe. Il avait pris place dans un palanquin laqué de noir aux côtés en roseaux tressés et aux rideaux de soie qu'il ne gardait jamais baissés. Il aurait préféré venir à cheval, car il adorait monter, mais l'héritier du clan se devait de respecter certaines convenances, auxquelles il se soumettait sans discussion.

Un second palanquin abritait son professeur, Ichiro, un cousin éloigné de son père qui avait pris en charge son éducation depuis l'âge de quatre ans et lui enseignait la lecture, l'écriture au pinceau, l'histoire, les classiques et la poésie. Les porteurs des palanquins franchirent le portail d'un bon pas. Les gardes s'avancèrent et tombèrent à genoux tandis que Shigeru sortait de son véhicule. Il les salua en inclinant légèrement la tête puis attendit respectueusement qu'Ichiro parvienne à s'extraire du palanquin. Le professeur était un sédentaire et il était déjà affligé de douleurs aux articulations lui rendant difficile de se pencher. Le vieil homme et l'adolescent restèrent un instant immobiles à regarder le jardin, en proie à la même joie soudaine. Les azalées étaient sur le point de fleurir et les buissons se teintaient d'une lueur rouge. Autour des bassins s'épanouissaient des iris blancs et violets. Les feuillages nouveaux des

arbres fruitiers brillaient d'un éclat frais et vert. Un torrent parcourait le jardin, et des carpes rouge et or apparaissaient par éclairs sous la surface. Tout au bout, on entendait le bruissement léger du fleuve à marée basse. Et derrière le parfum des fleurs on sentait l'odeur familière de boue et de poisson.

Le mur du jardin était percé d'une ouverture basse par où le torrent se jetait dans le fleuve coulant de l'autre côté. Habituellement, elle était fermée par un grillage de bambou destiné à empêcher d'entrer les chiens errants. Remarquant que le grillage était entrebâillé, Shigeru sourit intérieurement en se souvenant qu'il prenait également ce chemin pour rejoindre la rive du fleuve. Takeshi devait jouer dehors. Sans doute était-il engagé dans une bataille à coups de pierres, au grand désarroi de sa mère. À son retour, il serait grondé pour avoir négligé de mettre ses plus beaux atours pour saluer son frère aîné. Mais sa mère aussi bien que son frère ne tarderaient pas à lui pardonner. Shigeru eut un mouvement d'allégresse à l'idée de le voir.

Chiyo leur souhaita la bienvenue depuis la véranda. En se retournant, il aperçut une servante agenouillée près d'elle avec une cuvette d'eau, prête à leur laver les pieds. Ichiro poussa un soupir ravi. Avec un large sourire, qu'on ne lui voyait jamais quand il était au château, il se dirigea vers la maison. Cependant, avant que Shigeru puisse le suivre, un cri retentit derrière le mur du jardin et Endo Akira apparut dans une gerbe d'éclaboussures. Il était couvert de boue, et des coupures saignaient sur son front et son cou.

— Shigeru ! Votre frère ! Il est tombé dans le fleuve !

Il n'y avait pas si longtemps, Shigeru se livrait à ce même genre de batailles et Akira était un de ses sous-officiers. Les jeunes Otori, de même qu'Akira et que Miyoshi Kahei, le meilleur ami de Takeshi, étaient à couteaux tirés avec les fils de la famille Mon, qui habitaient sur la rive opposée et considéraient le barrage à poissons comme leur pont privé. Les garçons se battaient avec des galets noirs ramassés dans la vase à marée basse. Tous étaient tombés dans le fleuve un jour ou l'autre, et ils avaient appris à déjouer ses ruses perfides. Shigeru hésita, n'ayant guère envie de plonger dans l'eau, au risque de salir ses habits et d'offenser sa mère en la faisant attendre.

— Mon petit frère sait nager !

— Mais il n'est pas remonté à la surface !

Pris d'une peur subite, Shigeru sentit sa gorge se serrer.

— Montrez-moi l'endroit.

Il bondit dans l'eau, suivi par Akira. Il entendit Ichiro hurler avec indignation sur la véranda :

— Sire Shigeru ! Ce n'est pas le moment de jouer ! Votre mère vous attend.

L'adolescent remarqua combien il devait se baisser pour franchir l'ouverture. Il entendait les différentes mélodies de l'eau, les cascades dans le jardin, le torrent s'écoulant écumeux sur la plage bordant le fleuve. Il se laissa tomber sur la vase, dont il sentit la masse nauséabonde se refermer autour de ses sandales. Il arracha ces dernières, ainsi que sa veste et sa robe, qu'il jeta machinalement sur le sol boueux, toute son attention tournée vers la surface verte et vide du fleuve. Sur sa droite, en aval, il aperçut la première pile du pont de pierre inachevé qui surgissait de l'eau commençant à tourbillonner autour de ses fondations sous l'effet de la marée montante, laquelle poussait également en avant une barque gouvernée par une jeune fille. À l'instant où ses yeux se posaient sur elle, il vit qu'elle s'était rendu compte de l'accident et se levait en ôtant sa robe de dessus, prête à plonger. Puis il regarda le barrage à poissons en amont, où les deux cadets de la famille Mori, agenouillés, scrutaient le miroir de l'eau.

— Mori Yuta est tombé, lui aussi, déclara Akira.

À ce moment, Miyoshi Kahei fit surface dans une gerbe d'écume, haletant, le visage blême, les yeux exorbités. Après avoir repris sa respiration, il plongea derechef.

— Ils se trouvent à cet endroit, dit Akira.

— Allez chercher les gardes, commanda Shigeru.

Toutefois il savait que le temps manquait pour attendre des secours. Il s'élança dans le fleuve, lequel s'approfondissait rapidement à quelques pas de la rive. Le puissant courant de la marée haute l'entraînait vers le barrage à poissons. Kahei refit surface non loin de lui, en toussant et en crachant de l'eau.

— Shigeru ! cria-t-il. Ils sont coincés sous le barrage !

Le jeune seigneur n'eut plus qu'une pensée : ne pas laisser Takeshi mourir dans le fleuve. Il plongea dans l'eau trouble, en sentant la force grandissante de la marée. Deux silhouettes vagues apparurent devant lui comme des ombres. Leurs corps pâles étaient encore enlacés, comme s'ils continuaient de se battre. On voyait d'abord Yuta, plus âgé et plus lourd que son adversaire. Dans sa panique de se retrouver pressé contre les fondations en bois du barrage, il avait poussé Takeshi plus loin entre les pieux. Son pagne semblait s'être accroché à une planche faisant saillie.

Shigeru se força à compter mentalement pour garder son calme. Ses poumons réclamaient de l'air et le sang commençait à marteler ses tempes. Il tira sur le tissu détrempe, mais sans parvenir à le dégager. Il ne parvint pas à écarter Yuta de façon à rejoindre Takeshi. Puis l'eau s'agita près de lui et il se rendit compte qu'il n'était pas seul. Il crut d'abord qu'il s'agissait de Kahei, mais il distingua la forme pâle des seins d'une jeune fille se détachant sur le bois sombre et les herbes vertes. Attrapant le corps de Yuta, elle le secoua si énergiquement que

le tissu se déchira. La bouche du garçon était ouverte, on ne voyait aucune bulle – il semblait déjà mort. Shigeru ne pouvait sauver qu'un seul des deux noyés, et pour l'instant il ne pouvait songer qu'à Takeshi. Il s'enfonça encore dans l'eau et saisit les bras de son frère.

Ses poumons étaient en feu, sa vision se troublait. On aurait dit que Takeshi bougeait, mais ce n'était que l'effet du courant du fleuve. Il paraissait incroyablement lourd pour un enfant de huit ans, trop lourd pour que son frère puisse le soulever. Mais Shigeru se refusait à lâcher prise. Il préférait mourir avec lui plutôt que de l'abandonner dans le fleuve. La jeune fille l'avait rejoint et tenait elle aussi Takeshi, en les tirant tous deux vers le haut. Il n'apercevait que ses yeux noirs, son regard concentré dans l'effort. Elle nageait comme un cormoran, mieux que lui.

Au-dessus d'eux, la lumière semblait désespérément proche. Il voyait la surface miroitante mais ne pouvait l'atteindre. Ouvrant malgré lui la bouche, pour respirer peut-être ou pour appeler au secours, il avala une gorgée d'eau. Ses poumons semblèrent hurler de douleur. Le fleuve était maintenant une prison. Son eau naguère fluide et douce s'était transformée en une membrane solide qui se refermait sur lui pour l'étouffer.

Il lui semblait entendre la jeune fille crier : « Nagez ! Encore un effort ! » Sans savoir comment, il trouva en lui-même une ultime réserve d'énergie. La lumière devint éblouissante et soudain il eut la tête hors de l'eau et aspira l'air en haletant. Relâchant son étreinte de serpent, le fleuve le soutint et souleva Takeshi dans ses bras.

Les yeux de son frère étaient clos, il ne semblait pas respirer. Shigeru s'immobilisa, frissonnant, et posa sa bouche sur celle de Takeshi pour lui donner son propre souffle, en suppliant tous les dieux et les esprits de l'aider, en adressant des reproches au dieu du fleuve, à la mort elle-même. Il refusait de les laisser emmener Takeshi dans leur monde ténébreux.

Des gardes de la maison étaient apparus sur la berge et s'avançaient dans l'eau en pataugeant. L'un d'eux prit Takeshi et retourna vers la rive en nageant avec vigueur. Un autre hissa Kahei à la surface et l'aida à rentrer à la nage. Un troisième voulut prêter assistance à Shigeru, mais celui-ci le repoussa.

— Mori Yuta est encore dessous. Ramenez-le.

L'homme blêmit et plongea aussitôt.

Shigeru entendait le plus jeune des fils Mori sangloter sur le barrage à poissons. Quelque part au loin, une femme poussait des cris aigus comme un courlis. Tandis qu'il nageait vers la rive et sortait de l'eau en chancelant, il avait conscience de la paix coutumière de cette fin d'après-midi. Il sentait la chaleur du soleil, l'odeur mêlée des fleurs et de la vase, la caresse du vent du sud.

Arrivé sur la plage, le garde avait allongé Takeshi sur le ventre et s'était agenouillé près de lui en pressant doucement son dos pour évacuer l'eau de ses poumons. L'homme avait le visage sombre, consterné, et ne cessait de secouer la tête.

— Takeshi ! cria Shigeru. Reviens à toi ! Takeshi !

— Sire Shigeru... commença le garde d'une voix tremblante.

Il ne put exprimer sa terrible appréhension. Dans son émotion, il appuya plus fort sur les épaules de l'enfant.

Les paupières de Takeshi battirent et il se mit à *tousser* violemment. De l'eau ruisselait de sa bouche et il s'étrangla. Poussant un cri, il eut un haut-le-cœur. Shigeru le redressa, essuya son visage et soutint le garçon secoué de spasmes. Il avait les yeux brûlants. Il crut que Takeshi allait pleurer de soulagement ou de terreur, mais l'enfant repoussa son frère aîné et se leva péniblement.

— Où est Yuta ? Est-ce que je l'ai battu ? Ça lui apprendra à venir sur notre pont !

Le pagne et les manches de Takeshi étaient bourrés de pierres. Le garde les fit tomber en riant.

— Vous avez failli vous tuer avec vos propres armes ! Ce n'était pas très malin !

— Yuta m'a poussé dans l'eau ! cria Takeshi.

Malgré les protestations du petit garçon, l'homme le porta jusqu'à la maison. Le bruit de l'accident s'était répandu rapidement. Les servantes de la maisonnée avaient couru dans la rue et se pressaient sur la berge.

Ramassant ses vêtements sur la boue, Shigeru se rhabilla. Il se demanda s'il devrait prendre un bain et se changer avant de voir sa mère. Se retournant, il regarda le fleuve. La jeune fille était remontée dans sa barque et s'était elle aussi rhabillée. Sans accorder un regard au jeune seigneur, elle se mit à ramer contre le courant de la marée. Des hommes continuaient de plonger à la recherche de Yuta. Shigeru se rappela l'étreinte forcenée et étouffante du fleuve. Malgré la chaleur du soleil, il frissonna de nouveau. Il se pencha pour ramasser une des plus petites pierres – un galet noir, poli par l'eau.

— Sire Shigeru ! l'appela Chiyo. Venez, je vais vous trouver des vêtements propres.

— Présentez toutes mes excuses à ma mère, lui dit-il en sautant sur le talus de la berge. Je suis désolé de l'avoir fait attendre.

— Je ne crois pas qu'elle sera fâchée, répliqua Chiyo en souriant.

Elle jeta un bref coup d'œil sur son visage et reprit :

— Elle sera fière de vous, et votre père aussi. Vous n'avez aucune raison d'être triste ou inquiet. Vous avez sauvé la vie de votre frère.

Il eut un accès de faiblesse tant il se sentait soulagé. La tragédie à peine évitée était encore trop fraîche. S'il n'avait pas été dans le

jardin, si Akira ne l'avait pas trouvé, s'il avait appelé d'abord les gardes, si la jeune fille n'avait pas plongé à sa suite... Son éducation lui avait appris à ne pas craindre la mort et à ne pas se montrer exagérément affecté quand quelqu'un disparaissait, mais il n'avait encore jamais perdu un être proche. À présent, il se rendait compte de l'intensité de son amour pour son frère. Après avoir senti sur lui le souffle glaçant du chagrin et entrevu les armes insidieuses dont il disposait pour blesser le cœur et tourmenter l'esprit, l'adolescent comprit qu'aucun guerrier n'était aussi redoutable que cet ennemi et qu'il n'aurait pas d'armure pour le protéger de ses assauts. Il sut qu'à l'avenir son existence serait un combat pour tenir le chagrin à distance en gardant Takeshi en vie.

CHAPITRE TROIS

Le lendemain, le fleuve rejeta le corps de Mori Yuta sur la rive opposée, non loin en aval de la demeure de sa famille. Quel que fût leur chagrin, ses parents le dissimulèrent dans leur honte et leur remords d'avoir failli causer la mort du fils de leur seigneur. À douze ans, Yuta était presque un homme. Il n'aurait pas dû se laisser entraîner dans des jeux d'enfants en mettant en danger un petit garçon de huit ans. Après les funérailles, son père demanda une audience avec sire Otori, qui lui fut accordée.

Shigemori et ses frères cadets étaient assis dans la salle de réception de la résidence des Otori, qui s'étendait à l'intérieur de l'enceinte du château, au milieu des jardins bordés par les hautes murailles de pierre donnant directement sur la mer. Les principaux dignitaires étaient également présents : Endo Chikara, Miyoshi Satoru et Irie Masahide. La rumeur des vagues et l'odeur du sel entraient dans la pièce par les portes ouvertes. Plus l'été s'avavançait, plus le temps devenait chaud et humide, mais ici l'air était rafraîchi par la mer ainsi que par l'épaisse forêt couvrant la petite colline derrière le château. Un sanctuaire consacré au dieu de la mer s'élevait au sommet de la colline. Il abritait une énorme cloche de bronze, qu'on disait être l'œuvre d'un géant et qu'on faisait sonner lorsque des navires étrangers étaient en vue ou qu'une baleine s'échouait sur le rivage.

Les trois seigneurs Otori portaient des robes de cérémonie et de petits chapeaux noirs. Ils avaient chacun un éventail à la main. Shigeru s'agenouilla à côté d'eux. Il arborait lui aussi une tenue d'apparat – pas celle qui avait été salie par l'eau et la boue, puisque après avoir été lavée avec soin elle avait été offerte au petit sanctuaire près de la maison de sa mère, où l'on adorait le dieu du fleuve. Ce don accompagné d'autres offrandes de riz, de vin et d'objets en argent était destiné à apaiser l'esprit. De nombreux habitants de Hagi murmuraient que le dieu était irrité par la construction du nouveau pont et avait manifesté sa colère en s'en prenant aux enfants. L'avertissement était clair : il fallait mettre fin immédiatement aux travaux. Les passants crachaient sur le maçon et sa famille recevait des menaces. Toutefois sire Shigemori tenait trop au projet du pont pour y renoncer. Les fondations des arches étaient déjà en place et la première commençait déjà à s'élever.

Ces pensées traversèrent l'esprit de Shigeru en un éclair tandis que Mori Yusuke se prosternait devant les trois frères Otori. Cavalier émérite, il donnait des leçons d'équitation à Shigeru et aux autres fils de guerriers. C'était lui qui élevait et dressait les chevaux Otori, qu'on

disait engendrés par l'esprit du fleuve. À présent, le fleuve avait pris son fils en échange. Sa famille était d'un rang moyen mais sa richesse était grande. Leurs talents et leurs prairies assuraient leur prospérité. Shigemori estimait Yusuke au point de lui confier l'éducation de ses propres fils.

Yusuke était pâle mais impassible. Il se redressa quand Shigemori le lui ordonna. Quand il parla, sa voix était basse mais claire.

— Sire Otori, je regrette profondément le chagrin que je vous ai infligé. Je suis venu vous offrir ma vie. Je ne vous demande qu'une chose : permettez-moi de me tuer ainsi qu'il convient à un guerrier.

Shigemori resta un moment silencieux. Shigeru le voyait indécis et comprenait ses raisons. Le clan ne pouvait se priver d'un homme aussi compétent que Yusuke mais l'affront devait être puni, sans quoi son père perdrait la face et serait considéré comme faible. Il crut lire de l'impatience sur le visage de ses oncles. Endo avait l'air renfrogné, lui aussi.

Shoichi se racla la gorge.

— Puis-je parler, frère ?

— Je serais heureux d'entendre votre opinion, déclara sire Otori.

— À mon sens, l'insulte et le tort faits au clan sont impardonnables. Autoriser cette personne à mettre fin à ses jours me paraît presque un trop grand honneur. Il serait juste d'exiger également la mort de toute sa famille, et la confiscation de ses terres et de ses biens.

Shigemori se mit à cligner des paupières.

— Voilà qui me semble excessif, dit-il. Qu'en pensez-vous, Masahiro ?

— Je ne puis qu'être d'accord avec mon frère, répliqua Masahiro en passant sa langue sur ses lèvres. Votre fils bien-aimé, sire Takeshi, a manqué périr. Sire Shigeru a lui aussi été mis en danger. Notre émotion et notre chagrin ont été immenses. Il faut que la famille Mori en paie le prix.

Shigeru ne connaissait pas très bien ses oncles. Il les avait rarement rencontrés lorsqu'il habitait chez sa mère. Nés d'une seconde épouse qui vivait encore avec son fils aîné, Shoichi, tous deux étaient nettement plus jeunes que le père de Shigeru. Il savait qu'ils avaient des enfants encore en bas âge, mais il n'avait jamais aperçu ces derniers. À présent, il voyait le visage de ses oncles et entendait leurs paroles comme s'ils étaient des étrangers. Ils semblaient respirer la loyauté envers leur frère aîné et le dévouement envers le clan, mais il eut l'impression que derrière leurs propos doux et doux se cachaient des intentions plus profondes et intéressées. Du reste, son père disait juste : le châtement demandé était beaucoup trop sévère. Il n'y avait aucune raison d'exiger la mort de toute la famille. Il se rappela le

garçon sanglotant sur le barrage à poissons et l'autre fils Mori. Et cette femme qui criait comme un courlis sur la berge... Ses oncles devaient convoiter leurs biens : les terres fertiles et les récoltes de Yusuke, et surtout ses chevaux.

Son père interrompit ses pensées.

— Sire Shigeru, vous avez été affecté au premier chef par ces événements malheureux. À votre avis, quel châtement serait à la fois suffisant et équitable ?

Bien qu'il ait assisté à de nombreuses audiences, c'était la première fois qu'il était invité à y prendre la parole.

— Je suis sûr que mes oncles ne sont poussés que par leur attachement envers mon père, dit-il en s'inclinant profondément.

Il se redressa et poursuivit :

— Cependant je pense que sire Otori à raison. Il est inutile que sire Mori mette fin à ses jours. Qu'il continue plutôt de servir le clan, auquel sa loyauté et ses talents sont précieux. Ayant perdu son fils aîné, il a déjà été châtié par le Ciel. Exigeons de lui en guise de dédommagement qu'il consacre un de ses autres fils au service du dieu du fleuve et qu'il fasse également présent de plusieurs chevaux au sanctuaire de ce dieu.

Shoichi intervint :

— Sire Shigeru fait preuve d'une sagesse au-dessus de son âge. Je ne crois pas néanmoins que ses propositions soient à la mesure de l'offense.

— L'offense n'était pas si grave, rétorqua Shigeru. Il s'agit d'un accident au cours d'un jeu entre enfants. Les fils d'autres familles sont impliqués. Leurs pères devront-ils également être tenus pour responsables ?

Tous les pères concernés se trouvaient dans la salle – Endo, Miyoshi, Mori et sire Otori lui-même... Pris d'une brusque colère, il lança :

— Nous ne devrions pas demander la mort de nos propres alliés. Nos ennemis ne sont que trop disposés à nous décimer.

Cet argument parut si enfantin à ses propres oreilles qu'il se tut. Il lui sembla lire du mépris sur le visage de Masahiro.

— J'approuve l'avis de mon fils, déclara sire Otori. Nous suivrons ses conseils. Avec une addition, cependant. Mori, il me semble qu'il vous reste deux fils. Vous allez consacrer le plus jeune au sanctuaire et envoyer l'autre ici. Il entrera au service de Shigeru et sera éduqué avec lui.

— C'est trop d'honneur... commença à protester Mori.

Mais Shigemori leva une main.

— Telle est ma décision.

Shigeru perçut l'irritation cachée de ses oncles devant ce

jugement, et il en fut déconcerté. Bien qu'ils jouissent de tous les avantages du rang et de la fortune, ils n'étaient pas satisfaits. S'ils désiraient la mort de Mori, ce n'était pas pour des raisons d'honneur mais pour des motifs plus ténébreux, où se mêlaient la cupidité, l'envie et la cruauté. Il aurait craint de se montrer déloyal en exprimant ouvertement ses soupçons à son père ou aux dignitaires. À dater de ce jour, toutefois, il observa ses oncles avec autant d'attention que de discrétion et cessa entièrement de leur faire confiance.

CHAPITRE QUATRE

Mori Kiyoshige devint le compagnon le plus proche de Shigeru. Pendant que son frère cadet sanglotait sur le barrage à poissons, Kiyoshige avait couru chez lui chercher des secours. Il n'avait pas pleuré, ni alors ni plus tard : il avait la réputation de ne jamais verser de larmes. Sa mère s'attendait à la mort de son mari et à la ruine de sa famille. En voyant Yusuke revenir sain et sauf et en apprenant que Kiyoshige devait se rendre au château, elle avait pleuré de soulagement et de joie.

Kiyoshige était de petite taille, mais déjà d'une force exceptionnelle pour son âge. Comme son père, il avait la passion des chevaux et s'en occupait avec compétence. Son assurance frisait la témérité. Dès qu'il eut surmonté sa timidité, il traita Shigeru comme il avait traité Yuta. Non content de le taquiner, il lui arrivait même de se battre avec lui. Ses professeurs le trouvaient intenable et Ichiro, en particulier, se sentait parfois à bout de patience avec lui. Cependant sa bonne humeur, son optimisme, son courage physique et ses talents de cavalier valaient à Kiyoshige l'affection de ses aînés autant que leur irritation, et sa loyauté envers Shigeru était sans faille.

Malgré la prospérité dont elle jouissait, sa famille cultivait frugalité et discipline. Kiyoshige était habitué à se lever avant l'aube et à aider son père à prendre soin des chevaux. Puis il travaillait aux champs avant de suivre les cours du matin. Le soir, pendant que sa mère et ses sœurs faisaient des travaux d'aiguille, lui et ses frères étaient censés étudier, à moins qu'ils ne fussent pris par des tâches plus pratiques, comme la confection de sandales de paille, tout en écoutant leur père leur lire les classiques ou discuter des points théoriques de l'élevage des chevaux.

Les Otori avaient une prédilection pour deux types de chevaux : les spécimens noirs, et ceux gris pâle à la queue et la crinière noires. Mori élevait ces deux espèces et les faisait courir dans ses prairies. Parfois, un gris naissait avec une robe si pâle qu'elle était presque blanche, avec une queue et une crinière blanches. Quand les chevaux galopaient ensemble, ils évoquaient une nuée d'orage. L'année où Kiyoshige se rendit au château, son père donna un poulain noir à Shigeru et un gris du même âge à son fils, tandis qu'il offrait un cheval d'un blanc immaculé au temple auquel il consacrait son plus jeune fils, Hiroki. Le cheval blanc devint une sorte de dieu. Chaque jour, on le menait dans une stalle à l'intérieur de l'enceinte du temple, où les fidèles lui apportaient des carottes, du grain et d'autres offrandes. Il devint très gros et passablement gourmand. Le sanctuaire n'étant

guère éloigné de la maison de la mère de Shigeru, il arrivait qu'on y conduise son frère et lui pour assister à des fêtes. Shigeru avait pitié du cheval qui ne pouvait courir en liberté comme les autres, mais celui-ci semblait très satisfait de son nouveau statut divin.

Un jour de cet été, alors qu'ils se penchaient par-dessus la porte de la stallé, Kiyoshige confia à Shigeru :

— Père l'a choisi à cause de son caractère paisible. Il a dit qu'il n'aurait jamais fait un bon cheval de bataille.

— Le dieu devrait avoir les meilleurs chevaux, observa Takeshi.

— C'est le plus beau de nos destriers, dit Kiyoshige en caressant l'encolure d'un blanc de neige.

Le cheval frotta son museau contre lui dans l'espoir d'une friandise. Comme rien ne venait, il retroussa ses lèvres roses et mordilla le garçon au bras.

Kiyoshige lui donna une tape. Un prêtre qui balayait l'entrée du temple accourut pour les gronder.

— Laissez tranquille ce cheval sacré !

— Même maintenant, ce n'est qu'un cheval, dit Kiyoshige avec calme. Il ne devrait pas avoir le droit d'être si mal élevé !

Hiroki, son frère cadet, suivait péniblement le prêtre en portant deux balais en paille plus grands que lui.

— Pauvre Hiroki ! s'exclama Takeshi. N'est-il pas ennuyé d'être le serviteur du prêtre ? Je détesterais ça !

— Il s'en fiche, chuchota Kiyoshige d'un ton confidentiel. Père a déclaré aussi que Hiroki n'était pas fait pour être un guerrier. Le saviez-vous, Shigeru ? Quand vous avez donné votre avis ?

— Je l'ai vu danser la danse du héron l'an passé, dit Shigeru. Il semblait profondément ému. Et il a pleuré quand votre frère aîné s'est noyé, alors que vous n'avez pas versé une larme.

Le visage de Kiyoshige se durcit et il resta un instant silencieux. Puis il se mit à rire et donna une bourrade à Takeshi en s'écriant :

— Vous qui n'avez que huit ans, vous avez déjà tué. Vous nous avez devancés !

Personne n'avait osé le dire aussi ouvertement, mais cette idée était déjà venue à Shigeru et il savait que d'autres le pensaient également.

— C'était un accident, observa-t-il. Takeshi n'en voulait pas à la vie de Yuta.

— Peut-être que si, marmonna Takeshi d'un air féroce. Mais c'était lui qui essayait de me tuer !

Ils flânèrent à l'ombre des avant-toits incurvés du sanctuaire.

— Père ne peut s'empêcher de penser d'abord aux chevaux, dit Kiyoshige. Même quand il s'agit de faire une offrande aux dieux. Il fallait que l'animal ne souffre pas d'une telle situation. La plupart

chevaux seraient malheureux de rester toute la journée dans une stalle, sans avoir jamais l'occasion de galoper.

— Ou d'aller à la guerre, ajouta Takeshi d'une voix nostalgique.

Aller à la guerre... Les garçons ne pensaient qu'à ça. Ils s'entraînaient pendant des heures au sabre et à l'arc, étudiaient l'histoire et l'art de la guerre, puis écoutaient le soir leurs aînés raconter les hauts faits des anciens héros et de leurs campagnes militaires. Ils entendaient célébrer Otori Takeyoshi qui, des siècles plus tôt, avait reçu le premier des mains de l'empereur lui-même Jato – le Serpent –, le sabre légendaire avec lequel il avait anéanti à lui seul une tribu de géants. Puis venaient tous les autres héros Otori, jusqu'à Matsuda Shingen, le plus valeureux guerrier de ce temps, qui avait enseigné le maniement du sabre à leurs pères et secouru Shigemori lors d'une embuscade des Tohan sur la frontière de l'Est, où ils s'étaient battus à cinq contre quarante. À présent, Matsuda avait été appelé par l'Illuminé et le servait au temple de Terayama.

Jato avait été transmis au père de Shigeru, qui à son tour entrerait un jour en sa possession.

Au-dessus de leurs têtes étaient suspendues des effigies des lutins au long nez vivant dans les montagnes. Leur jetant un coup d'œil, Kiyoshige déclara :

— Ce sont les lutins qui ont appris à Matsuda Shingen à manier le sabre. C'est pourquoi personne n'a jamais pu rivaliser avec lui.

— J'aimerais bien recevoir l'enseignement des lutins ! dit Takeshi.

— Sire Irie en est un, répliqua Kiyoshige en riant.

De fait, leur maître d'escrime avait un nez d'une longueur insolite.

— Mais les vrais lutins pourraient enseigner toutes sortes de choses qu'Irie ignore, s'obstina Takeshi. L'art de se rendre invisible, par exemple.

De nombreuses histoires circulaient sur des hommes aux pouvoirs étranges, formant comme une tribu de sorciers. Les garçons en parlaient interminablement, non sans une pointe d'envie, car leurs propres dons ne s'affirmaient que lentement et au prix d'un entraînement rigoureux. Ils auraient adoré pouvoir échapper à leurs professeurs grâce à l'invisibilité ou d'autres talents magiques.

— En sont-ils vraiment capables ? demanda Shigeru. Peut-être savent-ils simplement bouger si vite qu'ils donnent l'impression d'être invisibles, comme le bâton de sire Irie quand il vous frappe !

— Si les histoires le disent, il faut bien que des gens aient eu ce talent à une époque, affirma Takeshi.

Kiyoshi se disputa avec lui. Ils parlaient à voix basse, car les sorciers de la Tribu pouvaient aussi bien entendre que voir de loin. Le monde des lutins, des esprits et des pouvoirs surhumains côtoyait celui où vivaient les garçons. Il arrivait que la séparation entre les deux

dimensions s'atténue et que des interférences se produisent. On racontait que des imprudents s'étaient égarés dans l'autre monde et avaient découvert à leur retour que cent ans s'étaient écoulés en une nuit. On parlait également de créatures venant de la lune ou du ciel sous l'apparence de femmes et rendant amoureux d'elles des hommes. Sur une route menant vers le sud, une belle dame au long cou de serpent attirait des jeunes gens dans la forêt et les dévorait.

— Hiroki pleurait à cause des lutins, dit Kiyoshige. Et maintenant il vit parmi eux !

— Celui-là, tout le fait pleurer, conclut Takeshi avec dédain.

CHAPITRE CINQ

Les feuilles mortes puis la neige ensevelirent le corps d'Isamu, qui ne fut découvert qu'au printemps suivant quand les garçons du village commencèrent à sillonner les montagnes à la recherche de champignons et d'œufs d'oiseaux. Cela faisait longtemps que son meurtrier et cousin, Kikuta Kotaro, était rentré à Inuyama, capitale du clan des Tohan dirigé par Iida Sadayoshi. Il s'y consacrait au commerce du soja et au prêt à intérêt, en se comportant comme n'importe quel autre marchand de la ville. Sans entrer dans aucun détail, il avait simplement annoncé que l'exécution avait eu lieu et qu'Isamu était mort. Depuis lors il avait essayé d'oublier cette affaire avec son insensibilité habituelle, mais la nuit le visage de son cousin revenait le hanter et il était souvent réveillé par son rire aussi intrépide qu'incompréhensible. Il était tourmenté qu'Isamu ait refusé de se défendre et ait parlé de pardon et d'un mystérieux seigneur auquel il devait obéissance. Loin de le débarrasser de ce rival doublé d'un traître, la mort l'avait rendu plus puissant que jamais et même invincible.

Kotaro disposait d'un réseau d'espions, car la Tribu était active dans l'ensemble des Trois Pays. Pour le moment, elle travaillait principalement pour la famille Iida, laquelle resserrait son étau sur l'Est et commençait à envisager d'étendre son influence au Pays du Milieu et au-delà. Les Iida surveillaient de près les Otori, qu'ils considéraient à juste titre comme leurs rivaux les plus sérieux. Les clans de l'Ouest étaient moins belliqueux, plus enclins à conclure des alliances matrimoniales. De plus, le Pays du Milieu était riche, grâce à ses mines d'argent ainsi qu'au commerce et à la pêche dont il avait le monopole dans les mers du nord et du sud. Les Otori n'y renonceraient pas sans peine.

Kotaro entreprit de faire des recherches sur les villages susceptibles de se trouver dans la zone où il avait déniché Isamu. Aucun ne figurait sur une carte ni dans les registres d'imposition d'un domaine. De tels refuges étaient nombreux dans les Trois Pays, et la Tribu elle-même en possédait quelques-uns. Cependant deux points inquiétaient Kotaro : la possibilité menaçante qu'Isamu ait eu un enfant, et la découverte progressive d'une secte dont il ne savait pas grand-chose. Cette communauté secrète vivait clandestinement parmi les classes les plus pauvres – paysans, parias, prostituées –, dans des milieux où les gens avaient trop de mal à survivre eux-mêmes pour s'occuper beaucoup de leurs voisins. Pour cette raison, les membres de la secte étaient appelés les Invisibles.

Kotaro rassembla des informations à leur sujet, en prenant soin de les communiquer à ses agents dans l'entourage d'Iida, notamment un guerrier nommé Ando, dont la lignée était peu illustre mais qui avait réussi à devenir l'un des hommes de confiance de Sadayoshi grâce à son goût pour la cruauté et à sa maîtrise brutale du sabre. Les deux traits apparaissant comme les plus caractéristiques des Invisibles – leur refus de mettre fin à une vie, y compris la leur, et leur soumission à un dieu inconnu, plus puissant qu'aucun seigneur – constituaient de graves affronts à la classe des guerriers. Par l'intermédiaire d'Ando, il ne fut pas difficile d'inspirer une haine féroce contre cette secte chez Sadamu, le fils de Sadayoshi, et de l'inciter à entreprendre d'en exterminer les membres.

Kotaro ne découvrit jamais le village caché, mais il était certain que tôt ou tard Iida Sadamu et ses guerriers le trouveraient et se chargeraient de tous les enfants qu'Isamu pouvait avoir laissés derrière lui.

CHAPITRE SIX

Les poulains grandirent et lorsqu'ils eurent trois ans, sire Mori les dressa avec l'aide de Kiyoshige. La routine des études et des entraînements continua. Les deux fils de Kitano Tadakazu, Tadao et Masaji, se joignirent à Shigeru et Kiyoshige. Tadakazu était le seigneur de Tsuwano, une petite ville-forteresse à trois jours de route de Hagi. Née à l'ombre de la principale chaîne de montagnes divisant le Pays du Milieu, la cité était une étape importante sur la grand-route menant à Yamagata, la deuxième ville du clan des Otori, et abritait de nombreuses auberges et hôtelleries. La famille Kitano avait une résidence à Hagi, où les deux garçons logeaient tout en poursuivant leur éducation avec leurs pairs. Tous finirent par former un groupe très soudé. Leurs professeurs les incitaient à tisser des liens non de rivalité mais de loyauté et de camaraderie, qui fonderaient la future stabilité du clan. Leurs divers talents étaient reconnus et encouragés. Chacun avait sa spécialité : le sabre pour Shigeru, l'arc pour Tadao, les chevaux pour Kiyoshige et la lance pour Masaji.

Tandis qu'ils acquéraient peu à peu leur taille adulte, ils firent également ensemble l'expérience des premiers appels du désir. Shigeru rêvait souvent à la fille du fleuve, bien qu'il ne l'ait jamais revue. Il se surprit à contempler avec nostalgie une servante agenouillée sur le seuil, la blancheur de sa nuque, la courbe de son corps sous sa robe soyeuse. Bien qu'il fût son cadet d'un an, Kiyoshige s'était développé précocement et n'était pas moins troublé. Poussés par leur intime amitié, ils s'étaient tournés l'un vers l'autre pour découvrir le plaisir de la chair, en scellant leur attachement par les transports de la passion. Un jour, une des servantes, qui pouvait avoir un ou deux ans de plus que Shigeru, entra dans la pièce et les surprit. Elle leur présenta humblement ses excuses, mais son souffle s'accéléra et ses joues s'empourprèrent. Dénouant sa robe, elle se joignit à eux avec empressement. Pendant deux semaines, Shigeru fut sous le charme de sa peau douce, du parfum qu'exhalait son corps et de sa façon de répondre sans aucune honte au désir de son jeune amant. Puis elle disparut brusquement et Shigeru fut convoqué par son père.

À son grand étonnement, ils étaient seuls dans la pièce. Aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, il avait toujours vu son père en compagnie de ses oncles et des dignitaires du clan. Sire Otori lui fit signe d'approcher. Quand ils furent assis si près que leurs genoux se touchaient, son père scruta son visage.

— Te voilà pratiquement un homme, semble-t-il. Il va falloir que tu apprennes comment te comporter avec les femmes. Elles font partie

des grands plaisirs de la vie et il est parfaitement naturel d'en jouir. Cependant ton rang t'interdit de céder à de telles passions aussi librement que le peuvent tes amis. C'est une question d'héritage et de légitimité. La servante que tu voyais a été renvoyée. Si elle avait conçu un enfant, des problèmes auraient pu surgir, d'autant qu'il aurait été impossible de savoir si le père était toi ou Kiyoshige. Quand le temps sera venu, je te procurerai une concubine qui n'appartiendra qu'à toi. Il sera préférable de ne pas avoir d'enfants avec elle. Tu ne devrais avoir de descendants qu'avec ton épouse légitime. Bien entendu, nous arrangerons un mariage pour toi, mais tu es encore trop jeune et aucune alliance convenable ne s'est présentée.

Sa voix s'altéra légèrement. Il se pencha et se mit à parler plus bas :

— Je dois également te recommander de résister aux sentiments amoureux. Rien n'est plus méprisable qu'un homme qui néglige son devoir, oublie son but ou commet toute autre faiblesse par amour pour une femme. Tu es jeune, et la jeunesse est prompte à s'embraser. Sois sur tes gardes. Bien des femmes ne sont pas ce qu'elles paraissent. Je vais te raconter ce que j'ai moi-même vécu. J'espère que ce récit t'empêchera de faire comme moi une de ces fautes dont on reste hanté toute sa vie.

Shigeru se surprit à se pencher à son tour pour ne perdre aucun mot.

— J'avais une quinzaine d'années, comme toi aujourd'hui, quand mon attention a été attirée par une fille qui travaillait ici comme servante. Elle n'était pas belle mais avait un je-ne-sais-quoi que je trouvais incroyablement séduisant et même irrésistible. Elle était pleine de vie, très gracieuse et semblait douée d'un caractère indépendant. Bien qu'elle se montrât toujours parfaitement respectueuse et que son service fût irréprochable, son expression laissait percer une ironie profonde à l'égard des hommes, y compris les seigneurs du château dont je faisais partie. Elle savait ce que j'éprouvais, car elle était aussi maligne qu'observatrice. On aurait cru qu'elle lisait dans vos pensées. Un soir, alors que j'étais seul, elle m'a rejoint et s'est donnée à moi. Nous découvrions tous deux les choses de l'amour. Je finis par être obsédé par elle, et elle me répétait qu'elle m'aimait. Mon père m'avait parlé comme je viens de le faire avec toi, en m'exhortant à ne pas coucher avec des servantes et à ne pas faire la folie de tomber amoureux, mais je semblais incapable de combattre mes sentiments. C'était vraiment plus fort que moi.

Il s'interrompt, plongé dans les souvenirs de sa lointaine jeunesse.

— Un beau jour, elle vint me voir à l'improviste en me disant qu'elle devait me parler. C'était l'heure des leçons et j'attendais un de mes professeurs. J'essayai de la faire partir mais en même temps je ne

pus m'empêcher de la prendre dans mes bras. Le professeur arriva à la porte. Je prétendis être souffrant et lui demandai d'attendre. Je voulais la cacher mais c'était inutile : elle l'avait entendu approcher bien avant moi et semblait s'être volatilisée. Il n'y avait aucune trace de sa présence dans la pièce. Après le départ du professeur, elle réapparut. Je me retrouvai face à elle, alors qu'elle était invisible l'instant d'avant. D'un coup, je me rappelai tous les détails étranges que j'avais remarqués chez elle : son ouïe exceptionnellement fine, les lignes bizarres traversant ses paumes. Il me sembla que je comprenais pourquoi j'avais perdu la tête pour elle. Manifestement, elle m'avait ensorcelé. Je crus qu'elle était une sorte de sorcière et la terreur m'envahit à l'idée des risques que j'avais pris. Elle me révéla alors qu'elle faisait partie de la Tribu.

Il se tut et regarda Shigeru d'un air interrogateur.

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— Ce nom ne m'est pas inconnu, répondit Shigeru. Les garçons en parlent quelquefois.

Après un silence, il ajouta :

— Les gens semblent en avoir peur.

— À juste titre. La Tribu consiste en plusieurs familles, peut-être quatre ou cinq, qui prétendent posséder certains talents du passé que la classe des guerriers a perdus. Pour l'avoir constaté de mes propres yeux, je sais que ces talents sont réels. J'ai vu quelqu'un disparaître puis redevenir visible. Les membres de la Tribu sont employés, notamment par les Tohan, comme espions et assassins. Leur efficacité est toujours remarquable.

— Les Otori recourent-ils à leurs services ?

— À l'occasion, mais pas dans les mêmes proportions.

Sire Otori soupira puis reprit son récit :

— Cette femme me dit qu'elle appartenait à la famille Kikuta, dont les lignes traversant les paumes étaient une des caractéristiques. Elle m'apprit qu'elle était venue d'Inuyama pour nous espionner. Sa voix était tranquille quand elle me fit cet aveu, comme s'il ne s'agissait que d'un détail auprès de ce qu'il lui restait à me dire. Dans ma stupéfaction, je gardai le silence. J'avais l'impression d'être fasciné par un esprit d'au-delà du ciel ou par quelque monstre métamorphosé. Elle prit ma main et me fit asseoir devant elle. Puis elle déclara qu'elle devait me quitter. Nous ne nous reverrions jamais, cependant elle m'aimait et portait dans sa chair la preuve de notre amour : mon enfant. Elle me demanda de ne jamais en parler à personne, car si la vérité venait à être connue, ce serait la mort assurée pour elle et l'enfant. Elle me fit jurer le secret. J'avais presque perdu la tête tant j'étais désespéré. En essayant de la serrer dans mes bras, je la saisis brutalement. Peut-être crut-elle que je préférerais la tuer plutôt que de

la perdre. Elle sembla se dissoudre sous mes doigts. Au lieu d'étreindre son corps, je me retrouvai les bras vides. Elle avait disparu. Je ne l'ai jamais revue.

« Plus de trente ans ont passé depuis, et je n'ai jamais cessé de la pleurer. Il est presque certain qu'elle est morte, à présent. Quant à notre enfant, s'il a survécu, il a atteint l'âge mûr. Je rêve souvent à lui. Je suis sûr que c'est un garçon. Tout à la fois je redoute qu'il puisse venir faire valoir ses droits comme mon fils, et je suis rempli de tristesse car je sais que cela n'arrivera jamais. Ç'a été comme une maladie chronique, pour laquelle je me méprise moi-même. J'ai différé mon mariage aussi longtemps que j'ai pu. À défaut d'elle, je ne voulais d'aucune femme. Jamais je n'ai parlé de cette faiblesse et je compte sur toi pour ne la révéler à personne. Quand j'ai épousé ta mère, j'ai cru que je pourrais me remettre, mais notre union n'a pas été heureuse du fait de tous ces enfants mort-nés. Dans son chagrin, elle ne songeait qu'à être mère tout en redoutant de ne jamais pouvoir mettre au monde un enfant vivant. Quant à moi, je ne faisais que regretter davantage mon fils qui vivait sans doute mais était perdu pour moi à jamais.

Il se hâta d'ajouter :

— Bien entendu, ta naissance et celle de Takeshi m'ont consolé.

Mais ces mots sonnaient creux. Le silence s'installa et Shigeru sentit qu'il aurait dû parler. Cependant il ne savait que dire tant il était peu intime avec son père. Il n'avait aucun mot à sa disposition, aucun modèle dont s'inspirer.

— Une unique faute suffit à empoisonner une vie, déclara sire Otori avec amertume. Les hommes ne sont jamais plus stupides et vulnérables que lorsqu'ils sont menés par leurs passions. Je te dis tout ceci dans l'espoir que tu éviteras le piège dans lequel je suis tombé. Je vais t'envoyer à Terayama, auprès de Matsuda. Là-bas, tu ne rencontreras aucune femme. La discipline de vie du temple et l'enseignement de Matsuda t'entraîneront à maîtriser tes désirs. À ton retour, nous te trouverons une compagne sans danger, dont tu ne tomberas pas amoureux, puis une épouse appropriée. Du moins, si nous ne sommes pas en guerre avec les Tohan d'ici là. Dans ce cas, nous devons mettre de côté notre satisfaction personnelle pour nous concentrer sur l'art de la guerre.

CHAPITRE SEPT

Quelques jours plus tard, les préparatifs du voyage étaient achevés. Shigeru partit pour Terayama avec Irie Masahide afin d'arriver avant que la chaleur moite des premières pluies de l'été ne rende pénibles les déplacements. Hommes et chevaux traversèrent le fleuve dans de gros bateaux à fond plat. Trois des quatre arches du pont étaient déjà terminées. « Il sera fini quand je reviendrai », songea Shigeru.

Leur troupe ne mettrait que deux ou trois jours pour atteindre Tsuwano, car la route suivait la vallée couverte de rizières entre les chaînes de montagnes. Après Tsuwano, en revanche, le pays devenait nettement plus escarpé et la route contournait les versants puis s'incurvait en arrière en traversant deux ou trois cols jusqu'à Yamagata. Shigeru passerait quelque temps dans cette ville pour refaire connaissance avec elle, avant le bref voyage dans les montagnes qui le mènerait à Terayama.

Kiyoshige ne l'accompagnerait pas. Il était retourné chez lui et son père s'était vu accorder un rang plus élevé assorti d'une augmentation de son traitement. On ne pouvait guère considérer ces honneurs comme une punition, mais c'était ainsi que Shigeru ressentait la situation. Il regrettait l'entrain joyeux de Kiyoshige, son irrévérence et ses plaisanteries. Monté sur Karasu, son cheval noir, il aspirait à voir à côté de lui Kamome, le destrier gris de son ami. Cependant il garda ses sentiments pour lui. Les fils Kitano voyageaient avec lui, leur père leur ayant ordonné de rentrer à Tsuwano. Cette décision soudaine les avait pris de court, car ils s'attendaient à rester à Hagi ou à se rendre avec Shigeru à Terayama. Ils l'enviaient de pouvoir recevoir l'enseignement de Matsuda Shingen et se demandaient pourquoi leur père ne leur avait pas permis de profiter de cette occasion.

— Il aurait mieux valu rester à Hagi, dit Tadao pour la quatrième ou cinquième fois. À Tsuwano, nous n'avons pas de professeurs comparables à sire Irie ou sire Miyoshi. Père est un grand guerrier, mais ses idées sont si rétrogrades.

Les semis de printemps étaient terminés et le vert clair des jeunes plants brillait à la surface miroitante des rizières où le ciel bleu et les hauts nuages blancs se reflétaient. Sur certaines des levées entourant les champs, on avait planté des haricots dont les fleurs blanches et violettes attiraient des essaims d'abeilles. Les grenouilles coassaient et les cigales de l'été commençaient leur chant lancinant. Shigeru aurait aimé examiner la campagne de plus près, parler avec les fermiers de leurs cultures et de leurs techniques agricoles. Les deux dernières

années avaient été propices aux moissons, puisqu'il n'y avait eu ni invasions d'insectes ni typhons dévastateurs. Les paysans se montraient donc joyeux, mais il ne pouvait s'empêcher d'être intrigué par leur vie. Il ne les connaissait que comme des chiffres dans les registres du clan indiquant les productions de leurs champs et le niveau d'impôts qu'ils devaient payer.

Les secrets que son père lui avait révélés hantaient son esprit. L'idée d'avoir un frère aîné, dont tant d'années le séparaient, le tourmentait autant qu'elle le fascinait. Et que dire de la mère, cette femme de la Tribu, experte en sortilèges et en métamorphoses... En songeant que son père avait rencontré une telle créature et couché avec elle, il se sentait à la fois horrifié et excité. Il réfléchit profondément à l'existence de son père et vit plus clairement ses faiblesses. Il se demandait également combien d'espions et d'assassins la Tribu pouvait compter parmi les palefreniers les accompagnant durant ce voyage ou les serviteurs des auberges. Bien qu'il gardât pour lui ces pensées, il résolut d'interroger Matsuda Shingen pendant son séjour à Terayama. Il n'avait pas envie d'écouter les commérages et les plaintes des autres garçons, tant ses réflexions l'absorbaient. Toutefois il se forçait à plaisanter allègrement avec eux tout en dissimulant ses préoccupations. Il découvrit qu'il pouvait être deux personnes à la fois : un adolescent comme les autres et un être intérieur sans âge, plus prudent et attentif, où se montrait déjà l'adulte qu'il serait.

L'après-midi du deuxième jour, ils passèrent un col qui les mena à une vallée fertile appartenant à des cousins éloignés de Shigeru. Malgré son rang très élevé, cette famille avait toujours cultivé ses propres terres au lieu de taxer des métayers. Shigeru fut charmé par leur résidence, qui alliait à la sobre élégance de la classe des guerriers une simplicité rustique. Le chef de la maisonnée, Otori Eijiro, l'impressionna par ses connaissances apparemment inépuisables sur la campagne et les cultures. Sa famille était aussi nombreuse que turbulente, même si une certaine réserve régnait du fait de l'éminence de leur hôte et de ses compagnons.

Après que les visiteurs eurent lavé leurs pieds et leurs mains salis par la poussière du voyage, ils s'assirent dans la salle de réception dont toutes les portes étaient ouvertes pour laisser entrer la douce brise méridionale. L'épouse et les trois filles d'Eijiro apportèrent du thé et des gâteaux en pâte de haricot. Ses fils donnèrent une démonstration d'équitation sur la prairie s'étendant au sud de la maison, puis tous rivalisèrent au tir à l'arc, en tirant aussi bien à pied qu'à cheval. Tadao fut déclaré vainqueur et Eijiro lui offrit un carquois en daim. Les deux filles aînées participèrent à la compétition et se révélèrent aussi adroites que leurs frères. Shigeru exprima sa surprise, car même si la plupart des filles Otori apprenaient à monter à cheval,

il n'avait jamais vu de femmes instruites dans les arts de la guerre. Eijiro éclata de son rire sonore.

— Ma femme est une Seishuu. Dans l'Ouest, les filles apprennent à se battre comme les garçons. Bien sûr, c'est l'influence des Maruyama. Mais pourquoi pas ? Cet entraînement entretient la force et la santé des femmes, et elles semblent y prendre grand plaisir.

— Parlez-moi de Maruyama, dit Shigeru.

— C'est le dernier des grands domaines de l'Ouest dont la transmission se fasse par la lignée féminine. Son actuelle maîtresse est dame Naomi. Elle a dix-sept ans et vient de se marier. Son époux est nettement plus âgé qu'elle et très lié à la famille Iida. Cette union a semblé étrange, car personne ne doute que les Tohan espèrent s'emparer du domaine en recourant au mariage, à la ruse ou à la guerre.

— Vous êtes-vous rendu là-bas ?

Il fallait plusieurs semaines de route pour rejoindre l'Ouest depuis Yamagata.

— Oui, il y a deux ou trois ans. J'ai séjourné quelque temps chez les parents de mon épouse. Le domaine est riche. Ils font du commerce avec le continent et exploitent des mines de cuivre et d'argent. Ils obtiennent deux récoltes de riz par an. Nous sommes censés être trop au nord pour y parvenir, mais j'ai l'intention d'essayer quand même. Mon séjour là-bas a été très agréable. J'ai appris beaucoup et découvert des idées et des techniques nouvelles.

— Avez-vous rencontré dame Naomi ?

— Bien entendu. Mon épouse appartient à la famille Sugita. Son cousin, Sugita Haruki, est le principal serviteur des Maruyama. Mon épouse a le même âge que la mère de dame Naomi et connaît cette dernière depuis sa naissance. En fait, sa sœur est la compagne la plus proche de dame Naomi. La noble dame est une jeune femme remarquable de charme et d'intelligence. Je crois que mon épouse s'est inspirée d'elle pour éduquer nos filles.

— Elles ont grandement profité de ce modèle, déclara Shigeru.

— Elles ne sont qu'une pâle copie de dame Naomi et bien des gens dans le Pays du Milieu me tiennent pour un sot, répliqua Eijiro.

Il s'efforçait de prendre l'air modeste, mais ne réussissait pas tout à fait à cacher combien il était fier de ses enfants. Shigeru ne l'en aimait que mieux.

Ce soir-là, ils mangèrent du gibier, qu'Eijiro qualifia en riant de « baleine de montagne ». De nombreux campagnards amélioreraient leur ordinaire avec de la viande, bien que l'enseignement de l'illuminé, suivi par la classe des guerriers, interdisait de tuer des quadrupèdes pour s'en nourrir.

Shigeru reçut également des présents : un petit poignard à la lame

d'acier, des vêtements bleu indigo tissés à la maison et des tonneaux de vin de riz à offrir au temple.

Le lendemain, désireux de mieux connaître son hôte, il se leva tôt pour accompagner Eijiro dans sa tournée matinale des rizières et des potagers. Il remarqua comme le vieil homme parlait aux paysans, en leur demandant leur avis et en les complimentant à l'occasion. Le respect imprégnant ces échanges le frappa.

« Voilà comment il faut traiter les hommes, pensa-t-il. Ils ne sont pas liés à Eijiro simplement par la coutume et la loi. L'attention et le respect garantissent leur loyauté. »

Il posa de nombreuses questions sur les méthodes d'Eijiro. La façon dont se combinaient la culture et la fertilisation des terres l'intriguait. Il constata qu'elles suivaient le cycle des saisons et augmentaient la fécondité naturelle du sol. Aucun pouce de terrain n'était négligé, cependant la terre ne cessait d'être enrichie. Les villageois qu'il voyait paraissaient bien nourris. Leurs enfants éclataient de santé et d'allégresse.

— Le Ciel doit approuver votre façon de faire, observa-t-il de retour dans la résidence.

Eijiro se mit à rire.

— Le Ciel nous envoie plus d'un défi : sécheresses, insectes, inondations, tempêtes. Mais nous connaissons le pays, nous le comprenons... Je crois que nous sommes bénis par la Terre autant que par le Ciel.

Il ajouta d'un ton tranquille en jetant un coup d'œil à Shigeru :

— Telle a toujours été la politique des Otori. Si sire Otori souhaite en savoir plus, j'ai un peu écrit sur ce sujet...

Danjo, son fils aîné, intervint :

— Un peu ! Mon père est trop modeste. Sire Shigeru pourrait lire un an durant sans arriver au bout des écrits de mon père.

— Je serais très heureux de les lire, assura Shigeru. Cependant je crains ne pas en avoir le temps, car nous devons repartir dès aujourd'hui.

— Emportez donc quelques volumes avec vous. Vous pourrez les inclure dans vos études quand vous serez au temple. En tant qu'héritier du clan, il convient que vous connaissiez le pays.

Eijiro se tut, mais son visage habituellement si ouvert s'assombrit. Il sembla à Shigeru qu'il devinait ses pensées. Le vieillard devait songer que son père ne manifestait guère d'intérêt pour ces questions. De fait, les terres dépendant du château de Hagi étaient confiées à des fonctionnaires. Malgré leur richesse, elles n'offraient pas le même spectacle que celles d'Eijiro. D'une nature portée à l'introspection, trop imbu de son rang et rongé par des chagrins et des regrets personnels, sire Otori avait négligé cette terre à qui il devait sa grandeur. Un fief

est comme une ferme, songea Shigeru. Chacun y a sa place et sa fonction, et tous travaillent ensemble pour le bien commun. Quand la ferme est dirigée par un homme juste et compétent comme Eijiro, la prospérité est générale.

En pensant à sa propre ferme, le fief du Pays du Milieu, il se sentit envahi de joie et de fierté. Ce domaine lui appartenait, et il le chérirait et le protégerait comme cette belle vallée. Il se battrait pour lui, non seulement avec le sabre, à la façon des guerriers, mais aussi avec les outils d'Eijiro.

Plusieurs rouleaux des écrits d'Eijiro s'ajoutèrent aux boîtes de présents. Tadao et Masaji taquinèrent Shigeru à ce sujet.

— Alors que vous allez avoir la chance d'étudier le sabre avec Shingen, vous préférez passer votre temps à lire un traité sur les oignons ! se moqua Masaji.

— Je suis prêt à donner mes excréments à sire Eijiro pour ses mûriers et ses citrouilles, dit Tadao. Mais il n'aura pas en plus mon cerveau !

— Ses fils sont d'habiles guerriers autant que des fermiers, observa Shigeru.

— Habiles, eux ! répliqua Tadao avec arrogance. Ils manient l'arc comme si c'était une houe. Ils ont combattu comme des filles. Les vaincre a été un jeu d'enfant !

— C'est peut-être parce qu'ils s'entraînent avec leurs sœurs, ajouta Masaji d'un ton dédaigneux. Si tous les Otori se battent de cette façon, nous méritons d'être envahis par les Tohan.

*

Shigeru considéra cette dernière remarque comme une parole irréfléchie et ne fit pas de commentaire. Il y repensa pourtant plus tard, lorsqu'ils furent arrivés à Tsuwano où sire Kitano, le père des deux adolescents, les accueillit dans le château. Le contraste entre les deux familles était saisissant. En tant que parent du seigneur du clan, Eijiro était d'un rang plus élevé que Kitano. Cependant ce dernier entretenait un petit château et, comme le père de Shigeru, déléguait à des fonctionnaires la gestion de ses terres. Passionné par la guerre et les questions stratégiques, sa marotte était l'entraînement et l'éducation des jeunes gens.

Les Kitano menaient une vie de soldat, placée sous le sceau de l'austérité. La nourriture était frugale, les appartements inconfortables et les matelas pour dormir d'une minceur redoutable. Bien qu'on fût au début de l'été, l'intérieur du château était sombre. L'humidité imprégnait les pièces du rez-de-chaussée tandis que la chaleur de midi rendait étouffantes celles de l'étage.

Sire Kitano témoigna à Shigeru toute la déférence nécessaire, mais le jeune homme trouva ses manières condescendantes et ses opinions aussi rigides que démodées. Alors qu'ils s'étaient montrés pleins d'entrain et de franchise à Hagi et pendant le voyage, ses fils étaient devenus taciturnes et n'ouvraient la bouche que pour approuver leur père ou lui répéter quelque principe tiré des leçons d'Ichiro ou d'Endo.

Sire Irie parlait très peu, buvait modérément et était surtout attentif à satisfaire les besoins de Shigeru. Un autre invité séjournait au château : Noguchi Masayoshi, un vassal Otori résidant au sud du Pays du Milieu. Lors de la conversation du soir, il apparut que Noguchi devait accompagner les fils de Kitano à Inuyama. Aucun des deux seigneurs ne s'étendit sur ce projet et les garçons cachèrent leur surprise. Il n'en avait jamais été question à Hagi et Shigeru était certain que son père n'était pas au courant.

— À Inuyama, mes fils apprendront le véritable art de la guerre, déclara Kitano. Iida Sadamu semble devoir bientôt être considéré comme le plus grand guerrier de sa génération.

Il but et regarda Irie par-dessous ses épais sourcils.

— Un tel savoir ne peut qu'être profitable pour le clan.

— Je suppose que sire Otori a été informé, dit Irie bien qu'il sût probablement que non.

— Des lettres ont été envoyées, répliqua Kitano d'un ton vague.

En le voyant si évasif, Shigeru soupçonna qu'on ne pouvait lui faire confiance. Il se posa également des questions sur Noguchi Masayoshi. Âgé d'un peu plus de trente ans, Noguchi était le fils aîné d'une famille vassale des Otori dont le domaine méridional incluait le port de Hofu. C'était dans le sud que les Otori étaient le plus vulnérables, car les montagnes ne protégeaient pas cette région prise entre l'ambitieuse famille Iida à Inuyama et les riches domaines des Seishuu à l'Ouest. Kitano aurait peine à résister aux Tohan si ses fils se trouvaient à Inuyama. Ils pourraient aussi bien être des otages. Shigeru sentit la colère monter en lui. Cet homme était soit un traître, soit un imbécile. Convenait-il que l'héritier du clan interdise expressément une décision aussi inconsidérée ? S'il s'y opposait et que Kitano lui désobéît, on verrait éclater au grand jour des dissensions qui ne pourraient que déchirer le clan, voire provoquer une guerre civile. Toute sa vie, Shigeru avait baigné dans un climat de loyauté. C'était le fondement même de la classe des guerriers : les Otori s'enorgueillissaient de la fidélité indéfectible unissant entre eux les guerriers de tous rangs et les attachant au chef de leur clan. Même s'il avait été conscient des faiblesses de son père, il ne s'était pas rendu compte qu'elles n'échappaient pas à des hommes comme Kitano et Noguchi, qui avaient leurs propres ambitions.

Il tenta de trouver une occasion d'exposer ses doutes à Irie. Ce

n'était pas facile, car ils étaient sans cesse accompagnés de Kitano ou de ses dignitaires. Au moment d'aller se coucher, il déclara qu'il désirait faire encore un tour dehors afin de profiter de l'air nocturne et de la lune bientôt pleine. Il demanda à Irie de venir avec lui. On les mena aux remparts de la forteresse, énormes murs de pierre donnant sur les douves où le disque argenté de l'astre se reflétait dans l'onde noire et immobile. De temps à autre, on entendait un éclaboussement lorsqu'un poisson montait à la surface ou qu'un rat d'eau plongeait. Des gardes étaient postés à chaque coin des murs et sur le pont reliant le château à la ville, mais ils étaient détendus. Cela faisait des années que Tsuwano vivait en paix, et aucune menace d'invasion ou d'attaque ne se profilait. Les bavardages indolents des gardes, la nuit tranquille et la lune dominant la cité endormie ne dissipèrent pas les craintes de Shigeru. Il admira l'astre nocturne comme il se devait mais ne put demander discrètement conseil à son professeur. Quand ils se retirèrent dans leurs appartements, Shigeru dit aux domestiques de les laisser. Il envoya Irie vérifier que personne, depuis les gardes jusqu'aux servantes, ne s'était attardé pour les épier. Il n'avait pas oublié les paroles de son père. Si Kitano était en contact avec les Tohan, ne pourrait-il pas recourir comme eux aux espions de la Tribu ?

Lorsque Irie fut de retour et qu'il se sentit en sûreté, il demanda à voix basse :

— Devrais-je les empêcher de se rendre à Inuyama ?

— Je pense que oui, répondit Irie du même ton. Et avec fermeté, qu'il n'y ait aucun doute sur vos désirs. Je ne crois pas que Kitano vous défiera ouvertement. Si la moindre trahison se trame, nous l'étoufferons dans l'œuf. Il faut que vous lui parliez dès le matin.

— Aurais-je dû le faire en apprenant la nouvelle ?

— Vous avez eu raison de vouloir d'abord entendre des conseils. En règle générale, il vaut mieux procéder posément et avec patience. Mais certaines circonstances exigent une décision énergique. La sagesse consiste à savoir quand et comment il convient d'agir.

— Mon instinct me poussait à interdire tout de suite ce projet, murmura Shigeru. Je dois avouer que j'étais stupéfait.

— Moi aussi. Je suis sûr que votre père n'est pas au courant.

Après une nuit de mauvais sommeil, Shigeru se réveilla en colère contre Kitano et les deux garçons qu'il avait pris pour des amis, et aussi contre lui-même qui n'avait pas agi sur-le-champ.

Il se sentit encore plus irrité en voyant que son hôte tardait à répondre à sa demande d'un entretien. Lorsqu'on annonça enfin l'arrivée du seigneur, Shigeru se sentait à la fois dupé et offensé. Coupant court aux politesses d'usage, il lança abruptement :

— Il ne faut pas que vos fils se rendent à Inuyama. Ce projet est

contraire aux intérêts du clan.

En voyant le regard de Kitano se durcir, il comprit quel était le tempérament de cet homme : un mélange d'ambition, d'opiniâtreté et de perfidie.

— Pardonnez-moi, sire Shigeru, mais ils sont déjà partis.

— Alors envoyez des cavaliers pour les ramener.

— Ils sont partis dans la nuit, avec sire Noguchi, dit Kitano d'un ton doux. Comme les pluies risquent de commencer à tout instant, on a jugé que...

— Vous les avez fait partir parce que vous saviez que j'allais l'interdire, l'interrompt Shigeru avec colère. Comment osez-vous m'espionner ?

— Que voulez-vous dire, sire Shigeru ? Il n'y a eu aucun espionnage. Cet arrangement a été pris de longue date pour profiter de la lune croissante. Si vous aviez des objections, vous auriez dû les faire hier soir.

— Je n'oublierai pas ceci, déclara Shigeru en luttant pour maîtriser sa fureur.

— Sa Seigneurie est jeune. Vous manquez d'expérience, pardonnez-moi de vous le dire. Il vous faudra encore apprendre l'art du diplomate.

Shigeru laissa exploser sa rage.

— Mieux vaut être jeune et inexpérimenté que vieux et perfide ! Et pourquoi donc Noguchi se rend-il à Inuyama ? Que complotiez-vous tous deux avec les Iida ?

— Vous m'accusez de conspiration, dans mon propre château ? s'écria Kitano en laissant lui aussi percer son irritation.

Mais Shigeru ne fut pas intimidé.

— Dois-je vous rappeler que je suis l'héritier du clan ? répliqua-t-il. Vous allez envoyer des messagers à Inuyama pour exiger le retour de vos fils, et vous allez renoncer à toute négociation ou transaction avec les Tohan à moins d'avoir la permission de mon père et de moi-même. Vous pouvez transmettre le même message à Noguchi. Je vais partir immédiatement pour Terayama. Sire Irie retournera à Hagi dès que possible après mon arrivée là-bas, et mon père sera informé de vos agissements. Mais d'abord, je désire que vous confirmiez votre serment d'allégeance envers moi-même et le clan des Otori. Votre comportement me déplaît et m'offense. Je pense que mon père partagerait ce sentiment. À partir de maintenant, j'attends de vous une loyauté sans faille. Si jamais vous ne vous conformez pas à mes désirs et retombez dans le même genre de faute, votre famille et vous-même serez châtiés en conséquence.

Il sentait lui-même la faiblesse de ses paroles. Si Kitano ou Noguchi passaient dans le camp des Tohan, seule la guerre pourrait les

arrêter. En tout cas, la réprimande avait porté : les yeux de Kitano jetaient des éclairs.

« Je me suis fait un ennemi, songea Shigeru tandis que le vieillard se prosternait en jurant fidélité et obéissance et en demandant pardon. Cette scène est une imposture. Son repentir est aussi mensonger que sa loyauté. »

*

— Comment Katano a-t-il appris ma décision ? demanda-il à Irie une heure plus tard alors qu'ils quittaient Tsuwano.

— Peut-être l'a-t-il devinée. À moins que nous n'ayons été espionnés hier soir.

— Quelle audace ! s'exclama Shigeru en sentant sa fureur se réveiller. Il faudrait lui demander de se tuer et confisquer ses terres. Mais vous avez vous-même vérifié que personne ne nous épiait.

Il fut effleuré par la pensée qu'Irie pourrait être lui aussi déloyal, mais devant le visage honnête du guerrier il se sentit rassuré. Il lui semblait que la simple idée de trahir son clan serait inconcevable pour Irie Masahide. Sans doute en irait-il de même pour la plupart des Otori ? « Mais je ne dois pas me montrer trop confiant, se dit-il. Même si je manque d'expérience. »

— Il est possible qu'il emploie des espions de la Tribu doués d'une ouïe exceptionnelle, dit Irie.

— Personne n'aurait pu nous entendre...

— Personne de normal, répliqua Irie. Mais les membres de la Tribu ont des pouvoirs qui n'ont rien de normal.

— Dans ce cas, quels moyens de défense avons-nous contre eux ?

— Recourir à leurs services est une lâcheté, déclara Irie avec amertume. Aucun guerrier digne de ce nom ne s'abaisserait à de telles méthodes. Nous devrions nous fier à notre force, compter sur notre cheval et notre sabre. Telle est la voie des Otori !

« Mais si nos ennemis emploient ces sorciers, quel choix nous reste-t-il ? » se demanda Shigeru.

CHAPITRE HUIT

Comme pour prouver que les craintes de Kitano quant au début des pluies n'étaient qu'une invention, le temps resta beau et clément. Mettant de côté sa colère et son malaise, Shigeru savoura les plaisirs du voyage. Il ne lui fallut que trois jours pour atteindre Yamagata, où il fut reçu avec enthousiasme. Il connaissait bien la ville et son château, car il y avait souvent séjourné avec son père. Chaque année en automne, le siège du gouvernement se transportait de Hagi à Yamagata pour trois mois. Quand l'hiver venait, Hagi retrouvait son rôle de capitale. Yamagata était situé sur la grand-route menant à Inuyama, dans une position stratégique pour le commerce aussi bien que pour la défense. En outre, la cité était proche du lieu le plus sacré du Pays du Milieu, le temple de Terayama, où le culte de l'illuminé faisait bon ménage avec un antique sanctuaire voué aux dieux plus anciens de la forêt et des montagnes. C'était là que reposaient les ancêtres de Shigeru, en dehors de quelques-uns dont les tombes se trouvaient à Hagi dans le temple Daishoin.

Les Otori aimaient Hagi pour la beauté de son site, environné d'îles et arrosé par deux fleuves. Cependant ils appréciaient aussi Yamagata, où ils étaient tout près de Terayama et pouvaient profiter des agréments plus profanes d'auberges et tavernes nombreuses, de sources thermales et de femmes au charme renommé.

Non que Shigeru eût affaire au beau sexe, même s'il n'était pas maître de ses regards pleins de désir. Irie était d'un naturel plutôt ascétique, confiant dans les vertus de la discipline et de la retenue. Son influence alliée aux révélations du père de Shigeru suffit pour *inciter* le jeune homme à se maîtriser de son mieux.

Ils passèrent trois semaines dans la cité montagnarde. Shigeru rencontra le principal dignitaire, Nagaï Tadayoshi, ainsi que les fonctionnaires du clan, dont il entendit les rapports sur les questions militaires et administratives. Il y avait eu une ou deux escarmouches avec des guerriers Tohan sur la frontière orientale. Rien de sérieux : les Tohan avaient été repoussés et les Otori n'avaient perdu que quelques hommes. Cependant ces incidents étaient sans doute révélateurs des périls à venir. En outre, le bruit courait que des réfugiés avaient afflué en provenance de l'Est. Il était difficile de préciser leur nombre, car à présent que la neige avait fondu ils franchissaient discrètement la frontière en empruntant des sentiers de montagne.

— Il est question d'une secte religieuse, dit Nagaï Tadayoshi à Shigeru. Ils s'appellent eux-mêmes les Invisibles. Ce sont des *gens* très

secrets, qui vivent inaperçus au milieu de villageois ordinaires. Voilà comment ils parviennent à survivre ici. Des familles déjà installées, dont nous ne savons rien, doivent les accueillir.

— Quelle est leur religion ? S'agit-il d'une des formes particulières du culte de l'illuminé ?

— Peut-être. Je n'ai pas réussi à élucider ce point. Mais les Tohan semblent les détester si fort qu'ils cherchent à les exterminer.

— Nous devrions tenter d'en apprendre davantage à leur sujet, déclara Shigeru. Ne seraient-ils pas liés à la Tribu ?

— Cela paraît improbable. Les familles de la Tribu sont très peu nombreuses à Yamagata et dans les environs.

« Comment pouvez-vous en être si sûr ? » se demanda Shigeru. Toutefois il garda cette pensée pour lui.

Encore sous l'emprise des idées d'Eijiro sur l'agriculture, Shigeru pria Nagai de l'accompagner dans la campagne afin de voir de plus près les techniques employées par les paysans et leur mode de vie.

— C'est tout à fait inutile, répliqua Nagai interloqué. Sire Shigeru peut consulter les registres et les comptes.

— Je désire voir ce que les registres ne peuvent me montrer : des gens en chair et en os.

Malgré les prétextes habituels et les tentatives d'ajournement, il découvrit qu'en insistant sans se lasser il parvenait à ses fins, car au bout du compte tout le monde devait lui obéir. Bien entendu, il l'avait toujours su en théorie, puisqu'il était l'héritier du clan, mais jusqu'alors il avait été retenu par des liens de reconnaissance et de respect envers ses professeurs et ses aînés, lesquels avaient influencé et modelé son caractère. Maintenant qu'il approchait de l'âge adulte, il prenait conscience de toute l'étendue de son pouvoir et des moyens de s'en servir. Les vieillards avaient beau s'opposer à lui, discuter et retarder ses projets, ils devaient se soumettre à sa volonté quelle que fût leur opinion personnelle. Cette sensation de puissance était parfois grisante, mais le plus souvent elle l'incitait au sérieux. Il n'avait pas le droit de se tromper dans ses décisions, non pour lui-même mais pour le clan. Même s'il était conscient de manquer encore de sagesse et d'expérience, il se fiait à son instinct et à sa vision du fief considéré comme une ferme.

— Il n'est pas besoin d'organiser un cortège officiel, affirma-t-il à Nagai quand celui-ci eut enfin cédé.

Il était las des cérémonies.

— J'irai à cheval avec Irie, vous-même et deux gardes.

— Sire Otori, dit Nagai en s'inclinant, les lèvres pincées.

Shigeru partit à la découverte des villages. Il regarda les paysans sarcler les rizières et apprit comment les levées étaient construites et l'eau utilisée au mieux. Il monta dans des greniers aérés et entendit les

mâchonnements des vers à soie consumant leur courte vie. Réussissant enfin à surmonter la réticence de ses compagnons et la timidité des paysans, il leur parla directement et connut ainsi leurs talents et leurs coutumes. En les observant, il découvrit les outils dont ils se servaient. Les tambours des fêtes de l'été retentirent en sa présence dans des sanctuaires locaux situés haut dans les montagnes, ou le dieu du riz était célébré avec des cordes de paille et des effigies en papier, du vin de riz et des danses. Il vit les lucioles au-dessus des fleuves limpides dans le crépuscule velouté. Il comprit les duretés et les grâces de cette vie, conscient de ses cycles éternels, de sa nature indestructible. Vêtu de tenues de voyage dépourvues de toute marque du clan, il savoura le plaisir d'être anonyme, mais il lui était impossible de passer longtemps inaperçu. Les gens interrompaient leur travail pour le contempler et il sentait sous leur regard qu'il était en train de devenir pour eux un symbole, de transcender sa personnalité individuelle et ses limites humaines pour incarner le clan des Otori. Même s'il ne dura que trois semaines, ce séjour ne fut jamais oublié et jeta les fondations de l'amour et de la vénération des habitants de Yamagata envers Otori Shigeru.

À cheval ou le plus souvent à pied, il parcourut également la ville. Rien ne lui échappa des techniques de préparation du soja ou de fermentation du vin à l'œuvre dans les petits ateliers. Il observa les échoppes et le travail des potiers, laqueurs, charpentiers, nattiers, peintres et dessinateurs, sans oublier les colporteurs et les marchands ambulants. Après avoir fait venir au château des cartographes pour qu'ils lui montrent leurs cartes de la ville, il les étudia en mémorisant chaque maison, chaque boutique, chaque temple, et résolut de faire la même chose à Hagi à son retour.

Nagaï était un homme aussi austère que méticuleux. Les registres du clan des Otori à Yamagata étaient impeccables. Shigeru comprit combien il était aisé de trouver des informations dans les rouleaux conservés dans des coffres en bois de paulownia et de camphrier où étaient glissées des feuilles de rue. Ils étaient classés avec logique par années, districts et familles. Tous, même les plus anciens, étaient écrits clairement et lisiblement. Shigeru trouvait rassurant de voir l'histoire de son peuple consignée de façon aussi détaillée. En constatant que les registres l'intéressaient autant que les paysans et les habitants de la ville, Nagaï le regarda d'un œil plus favorable. À la fin de son séjour, tous deux étaient unis par un lien profond de respect et d'affection. Comme les professeurs de Shigeru à Hagi, qu'il s'agît d'Irie, de Miyoshi ou d'Endo, Nagaï fut soulagé de voir que l'héritier du clan ne manifestait aucune des fâcheuses tendances de son père à l'indécision et à l'introspection.

Conscient d'avoir énormément à apprendre, Shigeru serait bien resté plus longtemps, mais l'imminence des pluies du début de l'été le contraignit à partir. D'ailleurs, Yamagata était si proche de Terayama qu'il espérait pouvoir s'y rendre fréquemment durant l'année qu'il passerait au temple avec Matsuda Shingen.

Tandis qu'ils chevauchaient lentement le long des rizières envahies de libellules avant de s'enfoncer dans les bois de bambous, il se mit à penser à son futur professeur. Tout le monde parlait avec révérence de Matsuda. On vantait son extraordinaire virtuosité au sabre, sa connaissance sans pareille de l'art de la guerre, sa maîtrise parfaite du corps et de l'esprit, à quoi s'ajoutait maintenant sa dévotion envers l'illuminé.

Comme tous les représentants de sa classe, Shigeru avait été élevé dans la doctrine du saint. Importée du continent bien des siècles plus tôt, elle avait été quelque peu adaptée à la philosophie du guerrier. Maîtrise de soi, domination des passions, conscience du caractère éphémère de l'existence et de l'insignifiance de vivre et mourir, tous ces traits lui avaient été inculqués dès l'enfance, même si pour le garçon de quinze ans la vie paraissait non pas insignifiante mais d'une richesse et d'une beauté incommensurables, à savourer par tous ses sens, tandis que sa propre fin semblait si lointaine qu'elle en était presque inconcevable. Pourtant il savait que la mort pouvait survenir à tout moment. Il suffirait d'une chute de cheval, d'une égratignure s'infectant, d'une fièvre soudaine, et la conclusion serait aussi aisée que sur le champ de bataille – et plus probable, à son âge. Du reste, il n'avait pas peur de mourir. La seule mort qu'il redoutait encore était celle de Takeshi.

Le saint avait été un jeune homme comme lui, un guerrier jouissant de tous les agréments matériels que la vie peut offrir, mais il s'était pris de pitié pour les hommes et les femmes prisonniers du cycle sans fin des naissances, des morts et des souffrances. Après avoir étudié et travaillé, il avait fini par s'asseoir en méditation jusqu'à l'instant où il était parvenu à l'illumination qui lui avait apporté la délivrance ainsi qu'à tous ceux suivant son enseignement. Bien des siècles plus tard, le guerrier Matsuda Shingen était devenu un de ses disciples les plus fervents. Ayant renoncé à la guerre, il était désormais un simple moine, qui se levait à minuit pour prier et méditer, jeûnait fréquemment et développait des dons physiques et spirituels dont la plupart des hommes n'imaginaient même pas la possibilité.

Tels étaient les récits des compagnons de Shigeru à Hagi. Cependant il gardait avant tout de ses précédentes visites le souvenir des yeux brillants et de l'expression sereine du vieillard irradiant la

sagesse et l'humour.

Au cœur de la forêt, les cigales ne se taisaient jamais. La pente se faisait plus raide et les encolures des chevaux luisaient de sueur. Sous les arbres énormes, l'air était humide et immobile. Quand ils arrivèrent à l'hôtellerie située au pied des marches menant au temple, il était presque midi. Descendant de leurs montures, ils se lavèrent les mains et les pieds, burent du thé et mangèrent un peu. Shigeru se changea pour revêtir une tenue plus protocolaire. La chaleur était presque insupportable. La lumière s'était assombrie et des nuages se massaient à l'ouest. Comprenant l'impatience d'Irie, Shigeru lui dit de repartir immédiatement pour Yamagata.

Plusieurs soldats restèrent à l'hôtellerie avec les chevaux. Ils y demeureraient toute l'année au cas où Shigeru aurait besoin d'eux. Les autres accompagneraient Irie à Yamagata puis, dès que le temps le permettrait, à Hagi. La pluie menaçait, de sorte qu'ils abrégèrent les adieux. Deux moines étaient venus du temple pour accueillir Shigeru. Il jeta encore un regard à Irie et ses hommes qui redescendaient le chemin escarpé. Quand les bannières arborant le héron des Otori disparurent avec le dernier cheval, il suivit les moines sur les marches de pierre gravissant la pente abrupte. Derrière lui, des serviteurs portaient péniblement des paniers et des boîtes abritant ses autres vêtements, des présents pour le temple, les écrits d'Eijiro ainsi que des rouleaux provenant de Yamagata.

Les moines ne lui parlèrent pas, le laissant seul avec ses pensées où se mêlaient l'exaltation de commencer une nouvelle étape de sa vie et l'appréhension à l'idée de l'entraînement et de la discipline impitoyables auxquels il serait soumis. Il craignait de ne pas être à la hauteur, d'échouer dans cette épreuve. Sa conscience de ce qu'il était, peut-être excessive, lui faisait redouter de couvrir de honte son père et son nom. Il n'avait aucune intention d'exprimer ses doutes, mais lorsqu'il franchit le portail du temple et pénétra dans la première cour, où Matsuda l'attendait, il lui sembla que les yeux pénétrants du vieil homme lisaient à livre ouvert dans son cœur.

— Soyez le bienvenu, sire Shigeru. Je suis très honoré que votre père vous ait confié à mes soins. Je vais vous emmener auprès de notre abbé puis je vous montrerai votre chambre.

Tandis qu'ils ôtaient leurs sandales pour s'engager sur les planches du cloître, Matsuda ajouta :

— En dehors de vos heures d'étude avec moi, vous mènerez la vie d'un novice. Ce qui signifie que vous dormirez et prendrez vos repas avec les moines, et que vous vous joindrez à eux pour prier et méditer. Vous ne jouirez d'aucun privilège pendant votre séjour en ces lieux. Dans la mesure où il s'agit de vous entraîner à la maîtrise de soi, il vaut mieux que votre esprit soit aussi humble que possible.

Shigeru garda le silence, ne sachant si cette humilité serait compatible avec sa conscience d'être l'héritier du clan. Il n'était pas habitué à considérer les autres comme ses supérieurs, ni même comme ses égaux. Depuis sa naissance, on ne cessait de l'imprégner subtilement du sentiment de son rang éminent. Il espérait ne pas être arrogant, mais il savait qu'il n'était pas humble.

Ils longèrent la salle principale, où des lampes luisaient autour de la silhouette dorée de l'illuminé. L'air était chargé d'encens et Shigeru perçut la présence d'un grand nombre de moines presque invisibles dans l'obscurité. En éprouvant le pouvoir de leur concentration, il sentit une émotion monter en lui en réponse, comme si son esprit avait été touché et s'était éveillé.

— Oui, votre père ne s'est pas trompé, murmura Matsuda. Vous êtes prêt.

Shigeru sentit son appréhension se dissiper.

L'abbé était un homme minuscule et desséché. Shigeru n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi vieux : il devait avoir au moins quatre-vingts ans. Les hommes étaient considérés comme adultes à seize ans, les femmes à quinze. Entre la vingt-cinquième et la trentième année, on était à la fleur de l'âge. La quarantaine marquait déjà l'approche de la vieillesse. Rares étaient ceux qui atteignaient soixante ans. Matsuda devait avoir près de cinquante ans, comme le père de Shigeru, mais auprès de l'abbé il avait l'air d'un jeune homme.

Le vieillard était soutenu par des accoudoirs, mais il était encore assis très droit, les jambes repliées sous son corps. Comme Matsuda, il était vêtu d'une simple robe de moine en étoffe de chanvre teinte en brun. Son crâne était rasé. Il portait à son cou un chapelet d'ivoire auquel pendait une amulette en argent gravée d'un motif étrange, dans laquelle se trouvait une prière écrite dans quelque temple lointain du continent – peut-être même de Tenjiku. Shigeru se prosterna devant lui. L'abbé ne dit rien mais poussa un profond soupir.

— Asseyez-vous, murmura Matsuda. Le seigneur abbé souhaite voir votre visage.

Shigeru se redressa en prenant soin de garder les yeux baissés, tandis que le regard noir et brillant du patriarche l'examinait. L'abbé ne parlait toujours pas.

Levant un instant les yeux vers lui, Shigeru le vit hocher deux fois la tête. Puis ses paupières se refermèrent.

Matsuda effleura l'épaule de Shigeru, et ils inclinèrent tous deux le front jusqu'au sol. Un parfum étrange émanait du vieillard. Non pas l'odeur aigre du grand âge, comme on aurait pu s'y attendre, mais une senteur délectable annonciatrice de vie éternelle. L'abbé semblait pourtant à deux doigts de la mort.

Matsuda confirma cette impression quand ils s'éloignèrent :

— Le seigneur abbé va bientôt nous quitter. Il a attendu votre arrivée, car il voulait nous conseiller quant à vos études. Une fois cette tâche accomplie, il sera libre de s'en aller.

— Ne parle-t-il jamais ? demanda Shigeru.

— Cela lui arrive très rarement, à présent, mais ceux qui l'ont servi pendant des années savent comprendre ce qu'il veut.

— Je suppose que sire Matsuda lui succèdera comme abbé ?

— Si tel est le désir du temple et du clan, je ne saurais refuser. Mais pour l'instant, je ne suis qu'un humble moine parmi tant d'autres, que rien ne distingue de ses semblables en dehors de l'honneur d'être votre professeur.

Il prononça ces derniers mots avec un sourire radieux.

— J'ai hâte que nous commencions ! Mais voici l'endroit où vous dormirez.

La pièce était immense et vide. Les nattes minces sur lesquelles dormaient les moines étaient pliées et rangées dans les placards se trouvant derrière les portes coulissantes. Des vêtements étaient empilés sur le sol.

— Nous garderons en réserve vos propres affaires, déclara Matsuda.

En l'honneur de l'abbé et du temple, Shigeru avait revêtu ses habits les plus somptueux. Il ôta le vêtement de soie prune entretissé d'un motif violet, où le héron des Otori se détachait en fils d'argent sur le dos. Ce costume fut plié avec soin et rangé avec ses autres tenues. À la place, il revêtit la simple robe brune des moines. Désormais, il ne différait plus d'eux que par ses cheveux non coupés. Le tissu, propre mais non neuf, était d'une rudesse sans rapport avec la soie à laquelle il était habitué. Il irritait sa peau et exhalait une odeur insolite.

Le tonnerre gronda au-dessus de leurs têtes. Quelques instants plus tard, une pluie torrentielle s'abattit sur le temple et ruissela en cascade sur les avant-toits.

CHAPITRE NEUF

La pluie tomba sans discontinuer pendant une semaine. Chaque jour, Shigeru s'attendait à commencer ses leçons avec Matsuda. Toutefois il ne voyait pas venir le vieil homme et personne ne lui parlait sinon pour lui enseigner la doctrine de l'illuminé en compagnie des autres novices. Levés à minuit, les moines priaient et méditaient jusqu'à l'aube avant de prendre le premier repas de la journée – un peu de riz bouilli mélangé avec de l'orge. Puis ils se consacraient aux tâches quotidiennes du temple : balayer, laver, entretenir jardins et potagers, même si ces activités à l'extérieur étaient écourtées par la pluie. Les novices passaient trois heures à étudier, lire les textes sacrés et écouter le commentaire de leur maître. Après avoir pris une nouvelle collation durant la première demie de l'heure du Cheval, ils retournaient dans le bâtiment principal pour prier et méditer.

Plus tard dans l'après-midi, ils faisaient des exercices conçus pour les entraîner à maîtriser leur puissance vitale et rendre leur corps aussi fort que souple. Shigeru constata que ces exercices avaient un rapport avec le maniement du sabre par la position et les mouvements qu'ils comportaient, mais sans exiger la même rapidité. Cependant les garçons ne tenaient jamais un sabre dans les mains. Les hommes plus âgés s'entraînaient au même moment avec des bâtons. Le fracas du bois entrecoupé de cris soudains troublait le silence du temple et faisait s'envoler les colombes.

Shigeru entendit un novice chuchoter qu'ils seraient autorisés un jour à se servir de bâtons. Il se surprit à aspirer à ce moment. Même s'il pratiquait les exercices avec autant de zèle que quiconque, il ne voyait pas en quoi ils amélioreraient ce qu'il croyait connaître déjà. Quand l'entraînement physique était terminé, ils prenaient encore un repas – des légumes et un peu de soupe –, puis se couchaient au crépuscule afin de dormir quelques heures avant minuit.

Les autres garçons, dont les plus jeunes avaient onze ans, semblaient intimidés par lui. Il leur arrivait d'échanger des remarques à voix basse, au risque d'être réprimandés par leurs professeurs aux visages sévères, mais ils ne lui parlaient jamais. Leur crâne était déjà rasé. À moins qu'ils ne s'enfuient, comme les novices le faisaient parfois, ils resteraient au temple toute leur vie. Où auraient-ils pu s'échapper ? Ils ne pouvaient guère rentrer dans leur famille, qu'ils couvriraient de honte et de déshonneur. Ayant rompu tout lien avec leurs parents et leur clan, il leur serait également impossible d'entrer au service d'un seigneur. Ils deviendraient au mieux des guerriers sans maître, au pire des bandits ou des mendiants. Du reste, ils paraissaient

très contents de leur sort : ils étudiaient avec zèle et ne se plaignaient jamais. Certains nouaient des amitiés avec des moines plus âgés, en leur rendant des services et peut-être en partageant leur couche. Il se créait ainsi de véritables liens d'affection et de loyauté.

Shigeru se demandait comment ils supportaient de vivre sans femmes. Il ne s'était pas rendu compte du temps qu'il passait à épier les servantes, au château de Hagi, sans cesse conscient de leur présence silencieuse, de leurs pas légers, de leur parfum lorsqu'elles s'agenouillaient avec des plateaux de nourriture, des bols de thé, des flacons de vin, les mains toujours tendues pour offrir. Puis il songeait à la fille qui s'était donnée à lui, jusqu'au moment où il lui semblait que son désir pour elle allait lui faire perdre la tête. La nuit, il dormait mal, peu habitué à la discipline austère et tourmenté continuellement par la faim. Kiyoshige lui manquait et il était inquiet pour Takeshi – qui empêcherait son frère de se tuer s'il n'était pas là pour le protéger ?

Tous les garçons souffraient de fatigue. Leur corps en pleine croissance aspirait au sommeil. Le pire moment était celui qui suivait le repas de midi. Assis en tailleur sur des coussins noirs et durs dans la salle obscure, ils dodelinaient de la tête en essayant de ne pas fermer les yeux. L'air était confiné, chargé de relents d'encens, d'huile et de cire. Souvent, le prêtre dirigeant la méditation marchait en silence parmi eux et sa main s'abattait avec une vigueur soudaine sur une oreille ou une nuque. Le coupable se réveillait en sursaut, les yeux brûlants et les joues empourprées.

Shigeru redoutait d'être ainsi frappé. Il ne craignait pas la douleur mais la honte d'une telle scène. Il lui était impossible d'oublier qu'il était l'héritier du clan des Otori, tant son rôle et sa position avaient été gravés en lui avant même qu'il sût parler. Dans la maison de sa mère il lui était arrivé d'être battu en punition de divers méfaits enfantins, mais depuis qu'il vivait au château personne n'avait jamais levé la main sur lui. Même s'il l'avait mérité, on n'aurait pas eu cette audace.

Il avait connu les mésaventures habituelles de l'adolescence : quelques commotions à la suite d'une chute de cheval, une pommette fracturée lors d'un entraînement d'où son visage était sorti à moitié rouge et gonflé, sans compter les bleus et les cicatrices. Ces incidents lui avaient appris à ignorer la souffrance. Lorsqu'il n'eut plus la force de garder les yeux ouverts et sentit tout son corps s'affaisser pour dormir, le prêtre le gifla sans brutalité, juste assez fort pour le réveiller. Même s'il n'avait pas mal, toutefois, Shigeru fut envahi par une telle rage qu'il crut qu'il allait défaillir s'il ne frappait quelqu'un sur-le-champ. Serrant les poings et la mâchoire dans son effort pour se maîtriser, il tenta de plier ses émotions au rythme paisible et aux

paroles sans passion des sutras, en renonçant à toute lutte et tout désir...

Mais c'était impossible. Il avait beau être assis immobile, son cœur bouillait de colère. Il débordait de désir, de passion, d'énergie. Pourquoi gaspillait-il sa force dans cet endroit morne et stérile ? Il n'avait pas à rester, puisqu'il perdait son temps. On ne lui dispensait même pas l'enseignement qu'il avait attendu avec tant d'impatience. Matsuda le traitait avec dédain, de même que tous les habitants du temple. Personne *ne pourrait* l'empêcher de s'en aller. N'était-il pas l'héritier du clan ? Il pouvait agir à sa guise. Il n'avait aucun besoin de dominer ses désirs alors qu'il lui était aisé de tous les satisfaire – il n'avait qu'à donner des ordres pour cela. S'il était ici, c'était par la volonté de son père. Cependant il vit en un éclair soudain de lucidité combien celui-ci était un homme faible, plaintif et hésitant, qui ne méritait pas d'être obéi. « Je dirigerais le clan mieux que lui, songea-t-il. Je ne tolérerais pas l'avidité de mes oncles et j'agisrais sans attendre pour régler leur compte aux Tohan. Les deux fils Kitano ne seraient pas maintenant à Inuyama. » Puis il se mit à imaginer que ses oncles avaient peut-être contribué à son éloignement, que leur influence sur son père était plus grande en son absence et qu'en cet instant même ils intriguaient pour prendre la tête du clan pendant qu'il moisissait dans l'obscurité et la pluie. Cette idée était insupportable.

Non seulement il pouvait partir, mais il en avait le devoir.

Il passa le reste de la journée à ruminer ces pensées. Durant la nuit, il resta éveillé malgré sa fatigue en songeant aux femmes qu'il ferait venir dès son arrivée à Yamagata, aux bains chauds et aux repas succulents qu'il prendrait. Il décida de s'en aller le matin. Il se rendrait dans l'hôtellerie où ses hommes l'attendraient et partirait avec eux à cheval. Personne n'oserait le retenir.

Quand la cloche sonna à minuit, la pluie avait cessé même si l'air était imprégné d'humidité. Shigeru se sentait trempé de sueur. Ses yeux étaient irrités et tout son corps était en proie à un malaise inquiet. Il se rendit en hâte aux toilettes, environné par des nuées de moustiques. Des hiboux hululaient et il vit les étoiles apparaître tandis que les nuages se dissipaient. Il restait encore plusieurs heures avant l'aube. S'il ne pleuvait pas, peut-être travailleraient-ils dehors – mais peu lui importait. Il n'avait pas l'intention de s'éclipser comme un voleur mais tout simplement de partir.

Après la méditation, il voulut mettre ses propres vêtements mais ils avaient été rangés. Il pensa à envoyer quelqu'un les chercher, puis se ravisa. Décidé à informer de ses intentions le maître des novices, il entra dans la salle d'étude. Les autres garçons préparaient leurs pierres à encre pour un exercice d'écriture.

Avant qu'il puisse parler, le vieil homme lui dit :

— Ne vous asseyez pas, sire Shigeru. Aujourd'hui, vous devez vous rendre auprès de Matsuda.

— Pour quoi faire ? répliqua Shigeru non sans impolitesse, pris de court par ce contretemps imprévu.

— Il vous le dira.

Le professeur lui sourit et saisit le rouleau qu'il voulait dicter.

— Écrivez, lança-t-il aux autres novices. « Les causes de la souffrance humaine sont multiples. »

— Où le trouverai-je ? demanda Shigeru.

— Il vous attend dans sa cellule, de l'autre côté du cloître. C'est la troisième sur la gauche. « Être éveillé est le propre de la vie. Le sot dort comme s'il était déjà mort. »

Un des garçons émit un grognement étouffé.

En quittant la pièce, Shigeru entendit la voix du professeur continuer :

— « Mais le maître est éveillé, et il vit à jamais. »

Matsuda était debout, habillé comme pour un voyage.

— Ah, sire Shigeru. La pluie a cessé. Nous pouvons partir aujourd'hui.

— Où allons-nous, sire Matsuda ?

— Nous allons étudier l'art du sabre. N'est-ce pas pour cela que votre père vous a envoyé ici ?

Sans attendre de réponse, il indiqua deux sabres en bois posés par terre.

— Prenez-les.

Alors que Shigeru le suivait dans le cloître en direction de l'entrée du temple, Matsuda lança par-dessus son épaule :

— Mais peut-être avez-vous décidé de nous quitter ?

Ils s'arrêtèrent au bord des planches pour mettre leurs sandales. Matsuda remonta sa robe et la glissa dans sa ceinture, en laissant ses jambes nues.

— Vous feriez mieux d'en faire autant, dit-il. Autrement, vos vêtements seront trempés. La peau sèche plus vite que le tissu.

Le gravier de la cour était parsemé de flaques et l'air sentait la boue et la pluie. Derrière le portail, la mousse de la cour suivante brillait d'un éclat vert. Des gouttes d'eau tombaient encore du chaume pesant des vieux toits, mais entre les nuages blancs et gris filant dans le ciel l'azur était d'une limpidité estivale.

— Eh bien ? insista le vieil homme en scrutant le visage de Shigeru.

— Je ne partirais pas sans vous consulter.

— Vous êtes l'héritier du clan, sire Otori. Vous pouvez agir à votre guise. Il est inutile que vous consultiez un vieil idiot comme moi.

Shigeru se sentit rougir. Il ne pouvait rien dire. Soit il se fâchait et

s'en allait, soit il suivait Matsuda avec docilité. La gorge serrée, il ravala sa colère.

— Vous m'avez fait un grand honneur en acceptant d'être mon professeur, déclara-t-il. Je crois que je suis beaucoup plus idiot que vous ne l'avez jamais été.

— C'est bien possible, grommela le vieillard en souriant intérieurement. Mais qui n'est pas un idiot à quinze ans ?

Il appela en direction des cuisines, d'où sortit un moine qui s'avança vers eux à travers la cour avec une perche portant un baluchon à chaque bout, ainsi qu'un panier de bambou et un petit pot de fer où luisait un feu.

— Portez ceci, dit Matsuda en désignant les baluchons.

Lui-même prit le pot de fer et le panier en reniflant d'un air satisfait.

Shigeru installa la perche sur une épaule et les sabres en bois sur l'autre. Le moine alla chercher deux chapeaux de paille de forme conique, qu'il leur posa sur la tête.

L'adolescent avait beau être l'héritier du clan, avec ses jambes nues, la perche sur son épaule et son visage dissimulé sous un vaste chapeau il paraissait et se sentait un domestique. Une nouvelle fois, il ravala l'irritation qui le rongait.

— Au revoir, dit Matsuda en adressant un bref signe de tête au moine.

— Quand comptez-vous revenir ? demanda celui-ci.

— Oh, un de ces jours, répondit Matsuda avec un geste vague. Je ne sais pas exactement. Vous feriez bien de nous rapporter des provisions si nous ne sommes pas rentrés dans un mois.

Les effluves s'échappant du panier mettaient déjà au supplice le ventre affamé de Shigeru, mais la quantité de nourriture qu'il contenait semblait d'une modestie déprimante pour un mois.

L'ombre régnant sous le portail du temple était délicieuse. Au-delà, le soleil semblait plus chaud et l'air plus moite. Ils n'empruntèrent pas les marches menant à l'hôtellerie au pied de la montagne mais montèrent plus haut, en suivant un torrent dont les eaux coulaient en cascades sur le versant.

Même si les baluchons n'étaient pas lourds, il n'était pas évident de les porter à travers l'épais sous-bois, d'autant que le sol glissait. Des insectes bourdonnaient autour de la tête de Shigeru et il sentait les piqures des taons. Matsuda avançait d'un pas lesté, en grimpant avec l'agilité d'un singe tandis que Shigeru le suivait péniblement. Bientôt l'adolescent fut trempé, sous l'effet non seulement de sa sueur mais des herbes et des buissons humides.

Au bout de deux heures environ, le sentier s'écarta du torrent pour continuer vers le nord-ouest. Ils s'arrêtèrent alors quelques instants, en

buvant de l'eau fraîche et en lavant leurs mains et leur visage.

— Je suis heureux que vous ayez décidé de rester, dit Matsuda d'un ton dégagé.

Il ôta son chapeau et s'essuya le visage sur sa manche.

— Si vous étiez parti, je me serais peut-être senti obligé d'accepter l'invitation d'Iida Sadayoshi qui désire que je me rende à Inuyama.

— À Inuyama ? répéta Shigeru stupéfait. Pourquoi donc iriez-vous là-bas ?

— Sadayoshi semble croire que mon enseignement serait profitable à son fils. Comme il ne veut pas prendre le risque de l'envoyer dans le Pays du Milieu, il espère que j'irai moi-même le trouver.

— Et vous y seriez allé ?

— Il est vrai que je n'aime guère Inuyama. Les étés y sont étouffants et les hivers glacials. Toutefois il ne fait pas bon offenser une famille comme celle des Iida. Et la réputation de guerrier de Sadamu grandit de jour en jour.

— Mais vous êtes un moine, maintenant. Vous avez renoncé à cette vie.

— Je me suis rendu compte que j'étais avant tout un professeur. Et que vaut un professeur s'il n'a pas d'élèves de valeur, capables de comprendre et d'apprécier son enseignement ? Pour être franc, je ne sais guère ce que je pourrais apprendre au fils d'Iida. Il a déjà atteint sa vingtième année. À cet âge, d'ordinaire, les habitudes bonnes ou mauvaises ne peuvent plus être changées.

— Il est hors de question que vous donniez des leçons à Iida Sadamu ou n'importe quel autre Tohan ! s'exclama Shigeru avec emportement. Je vous l'interdis, et mon père en ferait autant !

— S'il existe des sujets dignes de moi parmi les Otori, je n'aurai pas besoin de chercher ailleurs, répliqua Matsuda.

Shigeru se rappela ses pensées de la nuit précédente. Tous ces désirs lui paraissaient maintenant vains et futiles. Cependant prendre la parole pour plaider sa propre cause ne semblait pas moins méprisable. Il se leva et ramassa la perche et les sabres sans dire mot, résolu à dominer sa colère et son orgueil.

Le chemin ne quittait guère la forêt, quoiqu'il lui arrivât de traverser des pentes herbeuses parsemées de fleurs : lespédèzes, vesces roses et boutons d'or. À deux reprises, des cerfs effrayés s'enfuirent en bondissant. Un faisan s'envola bruyamment presque sous leurs pieds. Des milans criaient dans le ciel où leurs ailes noires se détachaient sur l'azur. Les nuages se dissipaient et le vent était orienté au sud.

Vers midi, Matsuda fit halte dans une clairière et s'assit sur l'herbe à l'ombre d'un chêne gigantesque. Ouvrant le panier, il en sortit une des boîtes. Elle abritait six petits gâteaux de riz sur un lit de feuilles de

pérille. Matsuda en prit un et tendit le plateau d'osier à Shigeru.

Celui-ci joignit les mains et s'inclina en remerciement. Une fois dans sa bouche, le gâteau lui parut encore plus minuscule. Quand il l'eut avalé, il eut l'impression d'avoir mangé tout au plus un grain. Le second gâteau disparut aussi vite et eut tout aussi peu d'effet sur sa faim.

Matsuda entretint le feu en ajoutant de l'herbe sèche et des brindilles aux charbons ardents. Il ne semblait pas pressé de reprendre la route. Se couchant sur le dos, il déclara :

— Peu de plaisirs peuvent se comparer à ceci !

Shigeru s'adossa au tronc du chêne, les mains derrière la tête. Il se dit que Matsuda avait raison : il était agréable de se trouver dehors, inconnu de tous, sans être dérangé par des serviteurs et des dignitaires, libre d'être soi-même et de savoir qui on était vraiment.

Au bout d'un moment, le vieil homme s'endormit. Les paupières de Shigeru étaient lourdes, mais il n'avait pas envie de céder au sommeil, de peur d'être surpris et tué par des bandits. Levant les yeux, il observa les branches du chêne qui se déployaient au-dessus de lui et semblaient toucher le ciel. L'arbre était imprégné d'une majesté presque sacrée. En le contemplant, Shigeru sentit son propre esprit s'élever vers les hauteurs. Son imagination envisagea un monde ignoré de lui, qui s'étendait tout autour de lui et qu'il n'avait jamais remarqué. Des toiles d'araignée tendues entre les brindilles brillaient au soleil en s'agitant doucement au vent du sud. Des insectes bourdonnaient autour de l'arbre et des oiseaux voletaient en gazouillant parmi ses feuilles. Et la vie de l'été se détachait sur le fond immuable du chant des cigales. Pour ces créatures, le chêne était un monde complet où ils trouvaient de quoi se nourrir et s'abriter. Shigeru sombra dans une sorte de rêve éveillé, bercé par l'après-midi brûlante et ses bruits innombrables. Le soleil luisait à travers le feuillage miroitant. Quand il fermait les yeux, il voyait encore le dessin des feuilles noires sur un fond rouge.

En entendant l'appel bruyant d'un oiseau insolite dans les branches, il ouvrit les yeux. Perché juste au-dessus de lui, l'animal ne lui était connu que par des images mais il l'identifia tout de suite : c'était le houou, l'oiseau sacré qui n'apparaissait que lorsque le pays était en paix et gouverné avec justice. Il avait une importance particulière pour les Otori, car ils écrivaient leur nom avec le même caractère. Ainsi l'avait décrété l'empereur en même temps qu'il avait offert à Takeyoshi le sabre Jato et lui avait donné comme épouse l'une de ses propres concubines. Shigeru vit sa poitrine rouge, ses ailerons flottants, ses yeux dorés et brillants.

L'oiseau le regarda de ces yeux resplendissants, ouvrit son bec jaune et poussa un nouveau cri. Tout se tut autour d'eux. Cloué sur

place, Shigeru osait à peine respirer.

Une brise légère fit onduler les feuilles. Un rayon de soleil frappa les yeux de l'adolescent et l'éblouit. Quand il bougea la tête pour regarder de nouveau, l'oiseau avait disparu.

Sautant sur ses pieds, il scruta le feuillage épais. Matsuda se réveilla.

— Qu'y a-t-il ? demanda le vieil homme.

— J'ai cru... C'était sans doute un rêve.

Shigeru se sentit un peu honteux en pensant qu'il avait dû s'endormir, après tout, malgré ses bonnes résolutions. Mais le rêve avait été si vif – et une apparition, même dans un songe, ne pouvait être négligée.

Matsuda se leva et se pencha pour ramasser quelque chose par terre. Il tendit sa main à Shigeru : sur sa paume reposait une unique plume blanche aux extrémités teintées de rouge, comme si elle avait été trempée dans du sang.

— Un houou est venu ici, dit-il doucement.

Il hocha deux ou trois fois la tête et émit un grognement satisfait.

— L'homme qu'il faut au moment qu'il faut, proféra-t-il sans s'expliquer davantage.

Il rangea avec soin la plume dans la manche de sa robe.

— Je l'ai vu, lança Shigeru d'une voix excitée. Il était juste devant moi et il m'a regardé dans les yeux. Était-il réel ? Je croyais qu'il s'agissait d'un mythe, d'une chose du passé.

— Le passé est tout autour de nous, répliqua Matsuda. Quant à l'avenir... Parfois, nous nous laissons aller à les scruter l'un comme l'autre. Certains lieux semblent à la croisée des chemins. Cet arbre s'est souvent avéré avoir cette propriété.

Shigeru se tut. Il aurait aimé demander au vieillard ce qu'il voulait dire, mais les mots qu'il avait prononcés avaient déjà amoindri le souvenir et il n'avait pas envie de l'affaiblir davantage.

— Le houou a une valeur singulière pour les Otori, reprit Matsuda, mais cela fait longtemps qu'il ne s'est pas montré dans le Pays du Milieu. En tout cas, pas depuis que je suis au monde. Le temple en possède une plume, mais elle s'est presque décomposée au fil des années et sa fragilité est telle qu'on ne l'expose plus à l'air libre. Je vais garder celle-ci. Elle constitue un message pour votre avenir et révèle que c'est vous qui apporterez aux Trois Pays la paix et la justice.

Il ajouta d'une voix tranquille :

— Mais la plume est tachée de rouge. Votre mort servira la cause de la justice.

— Ma mort ?

Shigeru ne pouvait l'imaginer. Il ne s'était jamais senti plus vivant.

Matsuda éclata de rire.

— À votre âge, nous croyons tous que nous vivrons éternellement. Mais chacun de nous ne meurt qu'une fois. Nous devrions faire en sorte que notre mort porte ses fruits. Quand vous mourrez, assurez-vous que l'heure est propice et l'occasion importante. Nous espérons tous que notre vie aura un sens. Il est plus rare que nous recevions le bienfait d'une mort pleine de signification. Estimez votre vie à sa juste valeur. Ne vous y accrochez pas, mais ne l'abandonnez pas à la légère.

— Ai-je vraiment le choix ? se demanda Shigeru à voix haute.

— Le guerrier doit créer les conditions de ce choix, répliqua Matsuda. Il faut qu'à chaque instant il soit conscient des chemins menant à la vie ou à la mort, qu'il s'agisse de la sienne ou de celle de ses partisans, de ses proches et de ses ennemis. Il doit décider avec un esprit clair et un jugement serein quel chemin convient à chacun. Si vous êtes ici, c'est pour développer en vous cette clarté.

Il se tut un instant, comme pour laisser ses paroles se graver en Shigeru. Puis il reprit d'un ton plus léger :

— À présent, nous devons nous remettre en route, sans quoi nous passerons la nuit dans la forêt.

Saisissant les sabres en bois et les baluchons, Shigeru les jeta sur ses épaules. Son impatience et sa révolte de la veille s'étaient dissipées.

Tandis qu'il suivait Matsuda sur le sentier escarpé, il réfléchit à ses propos. Il était résolu à tout faire pour s'y conformer et choisir sa propre mort. Il s'efforcerait d'être toujours conscient du chemin à suivre – mais il pria le Ciel que de nombreuses années s'écoulaient avant ce moment.

CHAPITRE DIX

Le soleil avait disparu derrière les sommets et le crépuscule bleuisait lorsqu'ils arrivèrent à une cabane se dressant à un embranchement du sentier. C'était une petite bâtisse au toit de chaume, flanquée d'un appentis abritant un tas de bûches soigneusement empilées. Elle n'avait qu'une porte, au lourd battant en bois, et pas d'écrans. Ils s'arrêtèrent à la source voisine pour se laver les mains et boire. Quand ils approchèrent, un animal décampa sous la véranda. Matsuda souleva péniblement la porte, la fit coulisser et jeta un regard à l'intérieur.

— Elle a bien résisté à l'hiver, s'exclama-t-il en gloussant. Personne n'est entré ici depuis l'été dernier.

— Personne sauf des rats, dit Shigeru en regardant les excréments sur le sol.

Il avait posé les baluchons sur la marche de bois faisant office de véranda. Matsuda se pencha pour en ouvrir un, d'où il sortit une poignée de copeaux de bois. Après avoir mis les charbons ardents du pot en fer dans un petit brasero, il y ajouta les copeaux et souffla doucement dessus. Quand de la fumée commença à s'élever, il se releva et saisit un balai.

— Je vais m'en charger, intervint Shigeru.

— Nous nous partagerons ces humbles tâches. Allez donc chercher du petit bois.

Des moustiques vrombissaient autour de sa tête tandis qu'il tâtonnait dans l'obscurité grandissante. La forêt à cet endroit se composait de hêtres et de chênes. Un unique aulne se dressait près de la mare où la source se déversait. Des lys blancs des montagnes et des arums poussaient çà et là, et des boutons d'or brillaient près du ruisseau. Les premières étoiles apparaissaient à travers les feuillages.

Shigeru respira profondément.

Les rameaux tombés sur le sol étaient encore trempés de pluie, mais il restait assez de bois mort sur les branches basses et les troncs pour faire un bon fagot. Il sentait l'odeur de copeaux de pin s'élevant de la cabane, comme un signe accueillant de présence humaine au cœur de la forêt sauvage. Quand il revint, une grenouille coassait dans la mare. Une autre répondit à cet appel.

Après avoir cassé le bois en petits morceaux, Shigeru l'apporta à l'intérieur. Le sol était propre et Matsuda avait allumé une petite lampe. Il avait déployé les minces matelas et couvertures en chanvre pour les aérer. La pièce minuscule était remplie de fumée.

Un crochet en fer attaché au plafond portait une petite marmite

d'où commençait à monter de la vapeur. Grâce au bois supplémentaire, elle ne fut pas longue à bouillir. Matsuda sortit d'une boîte du panier en bambou des champignons séchés et du fromage de soja, qu'il plongeait dans l'eau. Au bout de quelques minutes, il décrocha la marmite et versa la soupe dans deux bols en bois. Ses mouvements étaient aussi adroits qu'élégants, comme s'il avait souvent accompli cette tâche. Shigeru devina que le maître s'était rendu dans cette cabane à de nombreuses occasions, seul ou avec des élèves, au cours des années qu'il avait passées à Terayama au service de l'illuminé.

Ils burent la soupe et terminèrent par les deux derniers gâteaux de riz de la boîte. Shigeru se demanda ce qu'ils mangeraient le lendemain. Peut-être allaient-ils jeûner ? Matsuda lui dit de porter la marmite à la source, de la rincer et de la remplir de nouveau, afin qu'il puisse préparer du thé.

Il faisait complètement noir, à présent. Les étoiles étaient visibles à travers les branches mouvantes, la lune brillait faiblement à l'orient derrière les sommets. Une renarde cria au loin. En entendant ce son inhumain, il songea aux lutins de la montagne et se rappela soudain que Takeshi aurait voulu apprendre avec eux l'art du sabre, comme Matsuda lui-même. Qui sait si tout ne s'était pas passé en cet endroit précis ? Peut-être Shigeru allait-il voir les mêmes lutins, qui lui donneraient des leçons et feraient de lui la plus fine lame des Trois Pays, bien supérieur à Iida Sadamu... Il décida de ne pas gaspiller un seul instant du temps qu'il passerait avec Matsuda. Qu'il s'agisse de jeûner, chercher du bois ou balayer le sol, il accomplirait toutes les tâches du disciple afin de recevoir l'enseignement de son maître.

*

Derrière la cabane s'étendait une petite clairière, couverte d'une herbe douce et égale. Lapins, lièvres, cerfs et autres créatures de la forêt venaient y paître avant le lever du jour. L'endroit constituait un terrain d'entraînement idéal et Shigeru avait hâte de commencer. Toutefois Matsuda ne semblait guère pressé. Il réveilla son élève dans l'obscurité silencieuse qui précède l'aube et où tous les bruits de la nuit, même le coassement des grenouilles, sont assourdis. La lune s'était déjà couchée et les étoiles étaient estompées par la brume s'élevant de la terre humide. Les braises du feu rougeoyaient encore et leur lueur semblait insignifiante face aux ténèbres de la montagne et de la forêt qui les entouraient.

Après qu'ils se furent soulagés, ils lavèrent leurs mains et leur visage dans la source, burent un peu d'eau. Matsuda déclara alors :

— Nous allons rester assis un moment. Si vous voulez apprendre,

vous devez vider votre esprit. Surveillez votre souffle, c'est tout ce que vous avez à faire.

Le vieil homme s'assit en tailleur sur la petite marche de bois. Bien qu'il ne fût guère qu'à un pas de lui, Shigeru ne pouvait voir son visage. Il s'assit à son tour sur le sol, les jambes croisées, les mains sur les genoux, l'index touchant légèrement le pouce.

Il inspira et expira, en sentant son souffle remplir sa poitrine et s'échapper par ses narines. L'inspiration était vigoureuse, l'expiration faible : la première était pleine de vie tandis que la seconde semblait liée à la mort. La forte inspiration venait toujours satisfaire le corps en proie au désir de vivre, mais un jour rien ne suivrait l'expiration. L'air cesserait d'entrer et de sortir de son être. Ce corps qui lui était si familier, qu'il aimait si passionnément, se corromprait et pourrirait. Même ses os finiraient par se désagréger. Mais son esprit ? Qu'adviendrait-il de lui ? Renaîtrait-il dans le cycle sans fin des vies et des morts ? Ou se rendrait-il dans l'Enfer réservé aux méchants, ainsi que l'enseignaient certaines sectes ? À moins qu'il ne réside dans un lointain sanctuaire, semblable à celui-ci, comme le croyaient les paysans, ou bien à Terayama, où il serait vénéré et honoré par ses descendants ?

Ses descendants – il aurait une épouse, des enfants... Il détourna ses pensées de cette perspective, de peur de céder à son obsession des femmes. Ouvrant les yeux, il jeta un regard contrit à Matsuda. Les paupières du vieil homme étaient closes mais il dit d'une voix tranquille :

— Surveillez votre souffle.

L'air entra et sortait de son corps. Des pensées rôdaient autour de lui, comme des lutins ou des démons, en essayant d'attirer son attention.

« De même que le fléchier façonne les flèches ou que l'écuyer dresse les chevaux, vous devez diriger et maîtriser vos pensées errantes. »

Cependant les chevaux le firent penser à Kiyoshige et au poulain noir qu'il avait laissé derrière lui. Il s'imagina voir à travers les yeux du cheval, goûter l'herbe d'été dans les prairies. Il aspirait à sentir sous lui son corps souple, sa tension maîtrisée, l'encolure et le dos nerveux, le plaisir d'être maître d'une créature tellement plus grande et puissante que lui-même. Et les flèches : ses mains quittèrent leur position méditative pour se tendre avec nostalgie comme si elles serraient un arc, des rênes, un sabre.

Il inspira, expira.

« Si vous n'êtes pas capable de vous apaiser, que pourrez-vous apprendre ? »

Ces mots le frappèrent. Il savait que c'était Matsuda qui les avait

prononcés, mais ils semblaient venir d'une autre source, d'un espace de vérité au cœur de son être. Il les répéta tout bas. « Si vous n'êtes pas capable de vous apaiser... » Ils se confondirent avec son souffle. Pendant quelques instants, son esprit se vida. Toutefois les pensées bruyantes resurgirent presque aussitôt : « Voilà donc ce que voulait dire mon maître ! J'y suis parvenu. À présent, peut-être puis-je commencer à me servir du sabre. »

L'impatience le gagna. Comme piqué au vif, son corps se mit à se plaindre de sa posture inconfortable. Ses jambes étaient raides, son ventre vide, sa gorge sèche. Néanmoins Matsuda, qui avait trois fois son âge, restait parfaitement immobile, en se contenant d'inspirer et d'expirer avec calme.

« Je serai comme lui, se dit Shigeru. J'y arriverai. » Il tenta de percevoir le souffle du maître et de le suivre. Il surveilla sa propre respiration. Inspirer. Expirer.

Des oiseaux commençaient à échanger des appels dans les arbres. Une grive entonna soudain son chant. Il ouvrit furtivement les yeux et constata qu'il faisait plus clair. Il distinguait la forme de la cabane, les arbres derrière la silhouette de Matsuda assis au-dessus de lui. Il ne put s'empêcher de songer au repas du matin et se mit instantanément à saliver. À Hagi, à cette heure, les cuisines s'animaient de nouveau. Les feux étaient allumés et la soupe cuisait. Les cuisiniers coupaient des légumes tandis que les servantes préparaient du thé. L'armée de domestiques assurant le cours de l'existence était déjà réveillée et s'affairait avec adresse, en silence. Toute sa vie, Shigeru les avait eus à sa disposition. Même en temps de famine, après les désastres naturels tels que typhons, sécheresses ou tremblements de terre, alors que la disette faisait d'innombrables victimes, lui n'avait jamais connu la faim. À présent, il avait renoncé à ce confort. Comme eux, il dépendait entièrement du bon vouloir d'un maître. Il avait confiance en Matsuda. Il croyait que le vieil homme pouvait lui apprendre bien des choses qu'il avait besoin de savoir. Soumettant sa volonté rétive à celle de son professeur, il laissa les images de nourriture flotter dans son esprit puis se dissiper. Il inspira, expira. Son esprit se calma, comme un jeune cheval finissant par admettre que ses ruades ne parviendront pas à désarçonner le cavalier. Il comprit que désirs et nostalgies pouvaient soit prendre le dessus soit être amenés à s'évanouir. Le sens des paroles du maître sur le choix devint clair pour lui. Dans le silence paisible, il saisit ce qu'était son esprit, semblable à une vague à la surface de l'océan. Il fut envahi par une tranquillité mêlée de compassion pour tous les êtres et pour lui-même, ainsi que par un sentiment de vénération et d'amour envers Matsuda.

Il ressentit une chaleur soudaine tandis que le soleil dégageait les hauts sommets dont ils étaient environnés. Ouvrant malgré lui les

yeux, il vit que Matsuda l'observait.

— Bien, dit le vieillard. Maintenant nous allons manger.

Sans prêter attention aux crampes de ses jambes, Shigeru se leva et rentra dans la cabane. Il porta la marmite à la source et la remplit d'eau. Après avoir été chercher du bois, il alluma le feu. La fumée se dissipa – comme le désir, pensa-t-il – et la flamme resplendit, pleine de force et de clarté. Il posa dessus la marmite d'eau à bouillir.

Ramassant les couvertures, il les déploya au soleil pour les aérer, en essayant d'imiter l'économie de mouvement et l'adresse de Matsuda. Ces heures de méditation semblaient avoir déteint sur ses gestes, qui se révélaient résolus et concentrés.

Matsuda enfila ses sandales et lui fit signe de le suivre :

— Nous allons voir ce que la forêt nous offre ce matin !

Le vieil homme prit un petit panier et une sorte de sarclette consistant en une lame tranchante fixée à un manche de bois incurvé. Ils remontèrent le sentier vers l'ouest. Le soleil était chaud sur leur nuque. Pendant un moment, le chemin fit une courbe entre d'énormes rochers et monta en pente raide, mais il finit par s'aplanir de nouveau et une clairière s'ouvrit devant eux. Ils étaient entourés de cèdres, de cyprès et d'épicéas, mais en bordure de la clairière des fougères commençaient à percer la terre de la forêt avec leurs feuilles s'enroulant comme des coquilles d'escargot. Matsuda montra à Shigeru comment couper les pousses les plus tendres. Puis ils s'enfoncèrent au milieu des arbres jusqu'à un petit étang d'altitude couvert d'oiseaux. À leur approche, hérons, canards et sarcelles s'envolèrent avec des cris rauques. Les rives étaient bordées de bardane et de lotus sauvage. Matsuda arracha de l'eau les lotus à la racine succulente. Puis il creusa le sol mou pour déterrer les bardanes. Elles avaient des racines longues et fines, dont la chair blanche transparaissait sous une peau noire et fibreuse.

En cette saison, il n'y avait pas encore de champignons ni d'ignames. En revanche ils dénichèrent sur le chemin du retour de l'oseille fraîche et des aubépines aux feuilles tendres. Matsuda en mangea tout en marchant, et Shigeru suivit son exemple. Leur goût ranima en lui des souvenirs d'enfance.

Ils laissèrent tremper la bardane après l'avoir épluchée. Les autres produits de leur cueillette leur servirent de petit déjeuner sous forme de soupe. Matsuda versa ensuite du riz sec dans le reste de potage et le mit de côté pour qu'il gonfle. Après quoi il dit à Shigeru de faire les exercices d'échauffement qu'on lui avait enseignés au temple.

— En vidant votre esprit ! ajouta-t-il.

Le repas et la chaleur du jour rendaient plus menaçant le démon du sommeil. Shigeru s'efforça de le chasser en pratiquant les mouvements convenus. Il songea aux autres garçons dans le temple.

Faisaient-ils les mêmes exercices en cet instant même ? Leur esprit devait être nettement plus vide que le sien. Cependant il se rendit compte que les exercices avaient un rapport mystérieux avec la méditation, comme s'ils s'exaltaient mutuellement. De même qu'en exerçant la force de son esprit il avait appris à maîtriser ses pensées, son travail sur ses muscles étendait cette maîtrise à son corps aussi bien qu'à son intelligence. La fatigue s'évanouit pour laisser place à une attente patiente et un calme vigilant.

Ses gestes étaient posés, ainsi que le lui avaient appris ses professeurs du temple. Chaque exercice lui revenait presque inconsciemment, dans l'enchaînement spontané des mouvements. Il découvrit que dans la solitude de la forêt l'impatience qu'il avait éprouvée à Terayama disparaissait. Même s'il avait cru naguère s'entraîner avec zèle, il comprenait maintenant l'étendue de son insuffisance, combien son attention avait été faible et dispersée, à quel point son orgueil l'avait ralenti et aveuglé. Il regarda son souffle entrer et sortir de son corps pendant qu'il exécutait les exercices et sentit que le soleil, l'air et le sol sous ses pieds semblaient en harmonie avec sa respiration et s'écouler à travers son être. Le monde autour de lui était prêt à partager son pouvoir avec lui, à lui communiquer son énergie, sa légèreté, sa persévérance. Il n'avait qu'à accepter ces dons et les épanouir.

— Bien, dit Matsuda. Les professeurs du temple étaient inquiets de votre manque de concentration. C'est également la grande faiblesse de votre père, je le crains. Mais je crois que nous allons leur prouver qu'ils se trompent. Remontez votre robe : nous allons passer à des mouvements un peu plus rapides.

— Dois-je apporter les bâtons ? demanda Shigeru.

Mais Matsuda leva une main et déclara :

— Quand vous serez prêt pour les bâtons, je vous dirai de les apporter.

Après avoir retroussé sa propre robe, le vieil homme se plaça devant Shigeru en plantant fermement ses pieds sur le sol sablonneux.

— Soyez attentif.

Le mouvement fut si rapide que Shigeru eut peine à le suivre. Il vit bien la silhouette du vieillard, mais son corps maigre aux membres musclés était transfiguré par une force qui paraissait sans âge. L'adolescent le regarda bouche bée.

En voyant l'expression de son visage, Matsuda éclata de rire.

— Il n'y a rien de magique là-dedans. Aucun besoin de sorcellerie : tout le monde peut le faire. Il faut simplement travailler dur et vider son esprit. Vous devez préparer votre corps pour que la puissance vitale entre en lui, après quoi il s'agit de s'en servir avec un cœur sans défaillance. Tout est une question d'entraînement et de

pratique. Vous n'êtes pas encore patient, mais vous le deviendrez.

Shigeru entreprit d'imiter les mouvements de son maître. Il était stupéfait qu'un homme ayant plus de trois fois son âge fût capable de bouger tellement plus vite que lui. Mais à la fin de la séance, alors que le soleil était au sommet de sa course céleste, il avait compris que les exercices qu'on lui avait enseignés servaient à structurer ses gestes. Ses muscles étaient préparés à ce qu'il leur demandait.

— Tout procède par étapes, dit-il à Matsuda tandis qu'ils essuyaient leurs visages en sueur. On bâtit sur ce qu'on a acquis.

— Oui, c'est le secret de presque toute action valable, approuva le vieil homme. Il faut un travail opiniâtre, une patience sans limites, et savoir apprendre de ceux qui nous ont précédés.

Il paraissait d'excellente humeur. Shigeru se risqua à remarquer :

— Les gens disent que vous avez eu des lutins pour professeurs !

Matsuda éclata de rire.

— J'ai suivi les leçons d'un saint homme qui vivait dans les montagnes. Certains le prenaient pour un esprit. Ils le considéraient comme un lutin voire un ogre, mais ce n'était qu'un être humain, même s'il était exceptionnel. Je suis allé le trouver et suis devenu son disciple. Je l'ai servi comme vous me servez maintenant, mais il était nettement plus exigeant que moi. J'ai dû passer un an à ramasser son bois et laver sa vaisselle avant qu'il daigne s'apercevoir de mon existence. Il est vrai que je n'étais qu'un modeste guerrier. Ma vie m'appartenait. Votre cas est plus urgent et notre temps est compté.

Quand ils retournèrent à la cabane, quelqu'un était venu discrètement déposer des offrandes de gâteaux de millet et de champignons séchés, ainsi que deux minuscules pruneaux salés et des pousses de bambou fraîches. Matsuda s'inclina en signe de remerciement.

— Qui était-ce ? demanda Shigeru en regardant autour de lui. Qui sait que nous sommes ici ?

— Il y a un petit hameau à deux heures de marche à peine d'ici. Les habitants viennent souvent faire des offrandes au dieu qui fournit leurs champs en eau. Ils partagent ce qu'ils ont avec lui et nous.

Shigeru s'inclina à son tour, plein de gratitude pour les fermiers inconnus qui donnaient si généreusement.

— Mon frère Takeshi voudrait avoir des lutins pour professeurs, déclara-t-il quand ils eurent fini de manger.

— Quel âge a-t-il à présent ? Dix ans ?

— Il est mon cadet de quatre années. Nous avons fêté son onzième anniversaire l'an dernier.

— Comme le temps passe vite ! J'espère qu'il viendra lui aussi à Terayama.

— Il sera un meilleur combattant que moi. Il ne connaît pas la

peur. Lorsqu'il avait huit ans, il a tué un garçon plus âgé que lui.

Après un silence, Shigeru avoua :

— Je n'ai jamais tué personne.

— En temps de paix, ce n'est pas nécessaire, répliqua Matsuda d'un ton tranquille. Même si votre entraînement tout entier peut sembler n'être qu'une préparation à la guerre, nous espérons qu'il servira également à la prévenir. Il existe de nombreux moyens d'éviter la guerre, comme les alliances ou les mariages. Cependant le plus efficace consiste à être assez fort pour dissuader votre ennemi de vous attaquer, tout en veillant à ne pas vous montrer si agressif qu'il se sente menacé. Gardez votre sabre le plus longtemps possible dans son fourreau, mais une fois qu'il est dégainé, servez-vous-en sans hésitation.

— Les Otori sont-ils assez forts pour empêcher une guerre avec les Tohan ? demanda Shigeru en se rappelant le départ des jeunes Kitano pour Inuyama.

— La famille Iida est très ambitieuse. Lorsqu'un homme s'est engagé sur la voie du pouvoir, il ne sera guère arrêté que par sa propre mort. Il s'efforcera toujours d'être le plus puissant et vivra dans la crainte perpétuelle qu'un adversaire l'emporte sur lui et le renverse. Bien entendu, c'est ce qui se produit au bout du compte, car tout ce qui a un commencement a une fin.

Juste devant l'ombre des avant-toits, une armée de fourmis grouillait sur le cadavre d'une libellule qu'elles déchiquetaient de leurs mâchoires minuscules.

— La libellule vole au-dessus de la terre, dit Matsuda. Pourtant son corps finit par servir de nourriture aux fourmis. Toutes les créatures sont nées et toutes doivent mourir.

— Vous avez renoncé aux désirs du monde pour suivre les enseignements de l'illuminé. Vous éprouvez de la compassion pour tous les êtres vivants et le Saint a prescrit à ses disciples de ne jamais faire de mal. Pourtant vous êtes mon maître dans l'art de la guerre. Il me serait impossible de suivre votre exemple même si je le voulais. J'ai des devoirs envers ma famille, mon clan, mon pays, auxquels je ne saurais me soustraire.

— Je ne vous demanderais jamais une chose pareille. Votre destin est mêlé aux choses de la terre. Toutefois il est possible de vivre en ce monde sans en devenir l'esclave. Si je puis vous l'apprendre, je me tiendrai pour satisfait.

Matsuda s'interrompit puis ajouta :

— Bien entendu, je vous initierai également au maniement du sabre et à l'art de la guerre. Car pour répondre clairement à votre question : oui, les Otori vont devoir combattre les Tohan. L'affrontement aura lieu dans moins de cinq ans, à mon avis. Dans le

sud ou sur les frontières de l'Est.

— Sire Kitano, le seigneur de Tsuwano, a envoyé ses fils à Inuyama. Ce geste m'a paru déloyal.

— Noguchi a fait lui aussi des avances à la famille Iida. L'attitude de ces deux hommes est lourde de présages. Le pragmatisme dicte leur conduite. Noguchi est un lâche doublé d'un opportuniste. Ils s'attendent à une guerre et ne croient pas que les Otori la gagneront.

— Ce sont des traîtres ! s'exclama Shigeru avec fureur.

Il ne restait plus rien de sa patience.

— Je devrais rentrer à Hagi, poursuivit-il.

— Votre père est encore le chef du clan. Il doit connaître l'état de la situation. C'est à lui et à ses conseillers de l'affronter.

— Mon père...

Shigeru se tut, de peur de se montrer lui-même déloyal.

— C'est là une des leçons de l'âge adulte, déclara Matsuda. Voir clairement ce que sont nos parents, avec leurs forces et leurs faiblesses, et continuer de les honorer parce qu'ils sont nos parents.

— Les faiblesses de mon père sont nombreuses, dit Shigeru avec douleur. Si les Otori sont vaincus par les Tohan, ce sera à cause d'elles.

— Nous espérons que le conflit éclatera suffisamment tard pour que vous preniez une part plus importante dans la direction du clan.

Matsuda ajouta d'un ton sec :

— Et nous espérons que vous aurez échappé à ces faiblesses.

— Vous devez déjà connaître mes défauts, répliqua Shigeru qui se sentit rougir. Ils sont innombrables !

— Vous possédez évidemment les points faibles habituels des Otori. Un tempérament impulsif, une tendance à tomber facilement amoureux. Ce sont des défauts mineurs, dont vous vous rendrez maître.

— Je les combattrai de toutes mes forces, promit Shigeru.

CHAPITRE ONZE

Les jours se passèrent selon une alternance régulière de méditations et d'exercices, semblables aux motifs se répétant sur un tissu brodé. En milieu de journée ou après le repas du soir, Matsuda évoquait souvent l'histoire et la politique du clan ainsi que les stratégies de la guerre. Il interrogeait le jeune homme sur ses enseignements précédents : l'élève était censé tout retenir par cœur. La mémoire de Matsuda était stupéfiante et Shigeru sentit que la sienne se fortifiait à mesure qu'il assimilait toutes les leçons du vieil homme.

Après deux semaines consacrées à observer les mouvements de son maître et à s'exercer lui-même quotidiennement, Matsuda lui dit un matin d'apporter les bâtons sur le terrain d'entraînement. Shigeru fut stupéfait de voir combien il avait gagné en force physique et en coordination. On l'avait considéré comme un élève doué, à Hagi, mais il n'était alors qu'un garçon lent et maladroit comparé à celui qu'il était devenu. Le bâton était maintenant ce que le sabre serait à l'avenir, à savoir une extension de son bras et de son cerveau.

Il se mouvait aussi vite que la pensée et toute la force de Shigeru serait engagée dans chaque coup. Il serait aussi souple que ses muscles, aussi alerte et docile que sa main. Inspirer, expirer. L'esprit vide qui était le fruit de la méditation venait désormais naturellement à l'adolescent. Il ne pensait pas à l'homme qui se battait avec lui. Il oubliait que Matsuda était son professeur, un guerrier illustre. Même son violent désir de surpasser en ruse et en puissance son adversaire passait au second plan tandis qu'il se concentrait sur les mouvements de l'attaque et sur sa propre parade suivie d'une contre-attaque.

*

En fin d'après-midi, il explorait les sentiers de la montagne en dénichant autant d'aliments comestibles qu'il pouvait. Parfois il lui semblait entendre bouger quelqu'un, ou il avait l'impression d'être épié. Il constata un jour qu'un inconnu avait déterré des aconits, des racines d'arum et des buglosses. Toutefois il ne voyait jamais personne dans la forêt, même s'il arrivait de temps en temps qu'un paysan ou une villageoise vînt du hameau avec des offrandes de nourriture. S'ils se rencontraient, Matsuda leur donnait sa bénédiction et les invitait à boire à la source, tandis que Shigeru les questionnait sur leurs fermes et leurs cultures ou leur demandait quel temps ils prévoyaient, quels étaient leurs contes populaires et leurs remèdes traditionnels. Au

début, la timidité les rendait muets. Au bout de quelques semaines, cependant, ils commencèrent à s'ouvrir à lui.

Matsuda le taquina sur ces conversations en lui disant qu'il devait avoir été fermier dans une vie antérieure.

— S'il n'y avait que des guerriers, nous mourrions tous de faim, répliqua Shigeru. Nous ne devrions jamais oublier qui nous nourrit.

— Bien des seigneurs de Hagi pourraient envier une telle sagesse, dit Matsuda comme s'il se parlait à lui-même.

— Si la guerre éclate, je devrai guerroyer, déclara Shigeru d'un ton dégagé. Mais si la paix l'emporte, je me ferai fermier et plus personne dans les Trois Pays ne connaîtra la faim.

Le solstice d'été arriva, suivi de la période des grandes fêtes, mais Matsuda ne semblait nullement songer à rentrer au temple. Quelques jours avant la fête des Morts, deux moines vinrent de Terayama avec des sacs de riz et de légumes séchés, un baril de marinade et un autre de poisson salé. Après la maigre chère des semaines passées, c'était un vrai festin. Les moines apportaient également des nouvelles de Hagi, où la famille Otori était en bonne santé, ainsi qu'une lettre de Takeshi.

— Il me demande si j'ai rencontré des lutins, dit Shigeru en lisant avec avidité. Il est tombé de Karasu, mon cheval noir, et il a vu double pendant toute une journée.

Sentant que sa vieille inquiétude menaçait de se réveiller, il fit un effort de volonté pour la chasser.

— Je lui avais dit de ne pas monter ce cheval, qui est à peine dressé et trop puissant pour un enfant. J'espère qu'il ne s'est pas fait plus mal qu'il ne l'avoue.

Comme il ne disposait d'aucun matériel pour écrire, il ne put rédiger une réponse, mais les moines promirent d'envoyer des messagers à Hagi pour avoir d'autres nouvelles. Ils parlèrent un peu durant le repas du soir : les événements de la vie du temple, la bonne santé et le courage de l'abbé, les progrès des novices. Les deux visiteurs restèrent la nuit et méditèrent en silence avec Matsuda et Shigeru. Comme la cabane était trop exigüe pour quatre, l'adolescent dormit à la belle étoile.

Le temps était lourd et il ne dormit que d'un œil, dérangé par le hullement des hiboux, le coassement des grenouilles et le vrombissement des moustiques. À un moment, un loup hurla dans le lointain. Peu avant l'aube, il entendit des pas feutrés juste devant sa tête. En ouvrant les yeux, il découvrit un tanuki qui le contemplait. L'animal se glissa prestement sous la véranda dès que Shigeru esquissa un geste.

Il se leva alors et constata que les trois hommes étaient déjà réveillés – ils devaient même l'être depuis un certain temps, car ils étaient assis en méditation. Il se joignit à eux, en puisant des forces

dans la nuit finissante et la montée de la lumière. Ses pensées se tournèrent vers Takeshi et il pria pour que son frère soit complètement remis, encore qu'il doutât de l'efficacité d'une telle prière à rebours. Puis il apaisa son esprit et se concentra sur son souffle.

Quand il fit grand jour, il alla chercher de l'eau, souffla doucement sur les braises du feu et le ranima afin de préparer le repas comme il le faisait maintenant quotidiennement pour Matsuda. Avec sa simple robe de chanvre remontée dans sa ceinture, Shigeru ne se distinguait des moines que par sa chevelure. Il lui sembla qu'il pourrait être l'un d'entre eux. Étant le plus jeune, le rôle de domestique lui revenait. Les visiteurs ne manifestèrent aucun signe d'étonnement en voyant l'héritier du clan les servir humblement, même si le cadet des moines le remercia avec effusion tandis que l'aîné jetait un rapide coup d'œil à Matsuda, qui répondit par un sourire. Les deux religieux partirent sans perdre de temps après le repas, en descendant le sentier d'un pas vif. Il faisait déjà très chaud et le tonnerre grondait au loin cependant qu'à l'horizon des nuages noirs s'amassaient autour des sommets. Au-dessus de leur tête, le ciel était d'un bleu intense et le soleil brillait d'un éclat de bronze.

— Commencez dès maintenant vos exercices, dit Matsuda. Nous aurons de l'orage avant midi.

Shigeru s'était cru fatigué, mais sa lassitude s'évapora sous l'effet des mouvements familiers. Matsuda continua de méditer. Au bout d'une heure à peu près il se leva, retroussa sa robe et ramassa les bâtons. L'adolescent s'inclina devant son maître et prit un des bâtons, en sentant comme toujours avec volupté sa masse équilibrée et son bois lisse.

Le tonnerre gronda de nouveau, plus proche cette fois. L'air était chargé d'électricité, comme un éclair.

Au cours des semaines précédentes, les attaques de Matsuda s'étaient faites de jour en jour plus agressives. Sa maîtrise du bâton était telle que Shigeru était sûr de ne pas être blessé, mais il avait reçu suffisamment de coups légers et de meurtrissures pour prendre au sérieux chaque combat. Ce jour-là, son maître semblait encore plus acharné que d'ordinaire. À deux reprises, son assaut fut si violent que Shigeru se retrouva acculé au bord du terrain d'entraînement. Il avait l'impression que le vieil homme le poussait à bout pour obtenir davantage de lui, éveiller un pouvoir encore endormi. Il sentit la colère monter en lui. Un coup effleurant sa nuque lui infligea une douleur cuisante. La lumière impitoyable du soleil lui donnait la migraine et la sueur ruisselant sur son front brûlait ses yeux.

Le troisième assaut fut encore plus déchaîné. Jusqu'à présent, Shigeru avait cru pouvoir compter sur Matsuda pour ne pas le blesser,

mais il lui sembla soudain que le vieil homme lui était bel et bien hostile. Son assurance en fut ébranlée. Une fois qu'il eut commencé à douter, sa confiance s'évanouit peu à peu. D'anciennes craintes qui lui avaient semblé absurdes prirent un sens nouveau. « Il veut me tuer, pensa-t-il. Il est en contact avec Iida. N'a-t-il pas dit qu'il se rendrait à Inuyama ? Il va m'abattre ici en feignant un accident, après quoi il se joindra à la conspiration de Kitano et Noguchi. Les Otori seront défaits, le Pays du Milieu sera perdu. »

Il fut envahi par une fureur telle qu'il n'en avait jamais connu, si intense qu'elle chassa toute pensée de son esprit. Et dans ce vide il sentit affluer le pouvoir dont il avait ignoré l'existence en lui jusqu'au moment où il s'était rendu compte qu'il se battait pour sa vie et tout ce qui avait de l'importance pour lui.

Toute sa vénération pour Matsuda disparut. Ses sentiments de respect et de crainte se dissipèrent. Il attaqua le vieil homme avec détermination. Matsuda para le premier coup mais perdit légèrement pied sous sa violence. Alors qu'il feignait pour reprendre son équilibre, Shigeru le contourna si bien que son professeur se retrouva vers le bas de la pente, le soleil dans les yeux. Se rappelant le pouvoir du monde, l'adolescent vit comment il pourrait s'en servir.

De toute sa force et sa vitesse, il frappa du côté s'offrant à lui et atteignit la tempe de Matsuda en faisant autant de fracas que le tonnerre.

Le vieil homme poussa malgré lui un grognement et chancela. Épouvanté par ce qu'il avait fait, Shigeru laissa tomber son bâton.

— Maître !

Matsuda dit :

— Je vais bien. Ne vous faites pas de souci.

Puis il pâlit, le front en sueur.

— Je ferais mieux de m'asseoir.

Shigeru l'aïda à rejoindre la véranda et l'installa à l'ombre. Il alla chercher les couvertures pour qu'il s'allonge dessus et apporta de l'eau afin d'éponger l'ecchymose déjà gonflée et violacée.

— Il ne faut pas que je dorme, marmonna Matsuda. Empêchez-moi de m'endormir.

Après quoi il ferma les yeux et commença à ronfler.

Shigeru le secoua en criant :

— Maître, réveillez-vous ! Ne dormez pas !

Mais il ne parvint pas à le tirer de son sommeil.

« Il va mourir ! se dit-il. Je l'ai tué ! » Sa première pensée fut d'aller chercher des secours. Les moines étaient partis depuis une heure, mais peut-être s'il courait... ils pourraient entendre ses cris et revenir sur leurs pas... Mais pouvait-il laisser Matsuda seul ? Il fallait se décider tout de suite, et il lui parut préférable d'agir plutôt que de

rester sans rien faire. Il tourna le vieil homme sur le côté, glissa une pile de vêtements sous sa tête et étendit sur lui une couverture. Après avoir rempli un bol d'eau à la source, il humecta les lèvres de Matsuda et laissa le bol à côté de lui.

Puis il descendit à toutes jambes le sentier en criant :

— Ohé ! Quelqu'un m'entend-il ? Revenez ! Revenez !

Il couvrit près d'une lieue en courant à l'aveuglette avant de comprendre que c'était inutile. Les moines avaient trop d'avance pour qu'il puisse espérer les rattraper. Le soleil lança un dernier rayon éblouissant avant d'être englouti par les nuages noirs. Un éclair répandit une brève clarté puis le monde sembla sombrer dans les ténèbres. Le tonnerre gronda et fut suivi presque aussitôt par une pluie torrentielle.

En quelques instants, il fut trempé jusqu'aux os. C'était bien l'orage avant midi qu'avait prédit Matsuda. Sentant grandir son inquiétude pour le vieil homme qu'il avait laissé seul, Shigeru décida de retourner auprès de lui. Toutefois il constata en rebroussant chemin qu'il ne savait plus où il était. La pluie le désorientait et il lui fallut un certain temps pour comprendre qu'il avait pris une mauvaise direction en descendant à toute allure le sentier. Il essaya de revenir sur ses pas, mais le sentier qu'il avait suivi était déjà transformé en torrent et il ne savait comment se diriger sans l'aide du soleil.

Un grondement épouvantable retentit au-dessus de sa tête lorsque la foudre frappa la cime d'un cèdre. L'arbre s'enflamma en grésillant et se mit à fumer sous la pluie qui éteignait les étincelles. Shigeru s'arrêta net, craignant que le cèdre ne bascule, mais le tronc fendu ne tomba pas. À cet instant, il crut apercevoir devant lui à travers le déluge la silhouette d'un homme s'abritant sous le surplomb d'un rocher.

— Ohé ! cria-t-il. Aidez-moi, s'il vous plaît, j'ai perdu mon chemin !

L'homme tourna la tête dans sa direction et leurs regards se croisèrent. Puis il disparut.

Il n'avait pas bougé ni pris la fuite, mais s'était littéralement volatilisé d'un instant à l'autre.

« J'ai vu un lutin », pensa Shigeru. Mais au point où il en était, il aurait demandé secours même à des démons infernaux. Il courut vers le rocher en criant :

— Ne partez pas ! J'ai besoin de votre aide. Mon professeur est blessé. Je me suis égaré et dois absolument retourner auprès de lui.

Un épais rideau de pluie s'abattait du haut du rocher. Shigeru resta un instant à l'abri du surplomb en essuyant l'eau troublant sa vue. Le fracas de l'orage noyait tous les autres bruits, mais il sentit soudain une présence à côté de lui. Tendant la main, il ne put retenir

un cri de surprise en touchant un être de chair qui commença à devenir visible en chatoyant dans la pénombre.

L'apparition ne ressemblait pas à un lutin au regard fixe et au long nez, mais il devait s'agir d'une créature surnaturelle, esprit de la montagne ou fantôme tourmenté d'un malheureux assassiné en ces lieux et désirant être vengé. Shigeru avait devant lui un jeune homme, qui pouvait avoir sept ou huit ans de plus que lui et dont le visage pâle et mobile, aux yeux étrangement impassibles, était empreint d'une curiosité mêlée d'ironie. En dehors des yeux, son apparence n'avait rien d'exceptionnel. Il portait des vêtements banals – une veste courte sur un pagne. Ses jambes étaient nues et un bandeau dissimulait ses cheveux. Bien qu'il ne semblât pas armé, Shigeru vit sa main droite s'approcher de sa poitrine et devina qu'un poignard devait être caché là.

Lui-même s'était rué hors de la cabane sans penser à emporter une arme. Du reste, à quoi aurait-ce servi face à cet esprit de la montagne capable d'apparaître et de disparaître à volonté ?

Il se força à parler :

— Qui que vous soyez, aidez-moi, je vous en prie. Mon maître est blessé. Je me suis perdu en essayant d'aller chercher des secours. Il est dans la cabane près de la source, à l'endroit où se trouve l'autel.

— Votre maître ? Qui est-ce ?

— Matsuda Shingen, de Terayama.

— Et qui êtes-vous ?

— Je ne suis qu'un de ses novices. Je vous en supplie, indiquez-moi le chemin.

L'homme sourit légèrement mais ne répondit pas. Il fit un pas en arrière et la pluie s'abattit sur lui. Puis il disparut de nouveau.

Shigeru réprima une exclamation désappointée et s'avança à son tour sous la pluie, décidé à retourner sur ses pas et à découvrir où il s'était trompé de direction. C'est alors qu'il vit la silhouette sombre ressurgir un peu plus loin et se retourner en lui faisant signe de venir.

— Suivez-moi ! cria l'homme.

Ils remontèrent la pente en longeant une étroite piste de renard. Par moments, ils devaient se mettre à quatre pattes pour escalader des rochers ou traverser le sous-bois. L'homme se tenait à distance et disparaissait dès que l'adolescent s'approchait trop, mais il réapparaissait toujours. Shigeru avait l'impression d'être guidé par un animal sauvage. Il se demanda s'il n'était pas ensorcelé par l'esprit d'un renard, lequel l'entraînait dans l'au-delà. La pluie battante, la lumière verdâtre, les roulements de tonnerre et les éclairs argentés, tout semblait provenir d'une autre dimension où les lois habituelles de la vie cédaient la place à des puissances magiques. Il avait le vertige et la nausée en sentant sa réalité ainsi bouleversée, comme s'il avait reçu

un coup à la tête. Et qu'était devenu Matsuda ? Était-il déjà mort ? Non seulement Shigeru avait blessé son professeur, mais il s'était montré absolument incapable de le secourir.

Après avoir franchi une petite éminence, ils commencèrent à descendre. Soudain Shigeru sut où il se trouvait. Loin de s'enfoncer plus profondément dans le monde des esprits, il se dirigeait vers la cabane en suivant un sentier qu'il avait souvent emprunté. Il commença à courir, sans se soucier de dépasser ou non son guide fantomatique, en proie à une anxiété brûlante pour Matsuda.

La pluie ruisselant du haut des avant-toits détrempait le sol et s'écoulait en torrents boueux vers la mare. Le maître était couché sur le côté, exactement comme Shigeru l'avait laissé. Il dormait encore mais ne ronflait plus.

Shigeru s'agenouilla près de lui. Les couvertures étaient déjà humides et la peau du vieil homme était moite.

— Maître ! Sire Matsuda !

Il le secoua doucement. À son soulagement, les yeux de Matsuda tressaillirent, mais il ne se réveilla pas.

La pluie se modifia imperceptiblement et le guide de Shigeru pénétra sur la véranda. S'agenouillant à son tour, il palpa le cou du dormeur pour prendre son pouls.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai frappé pendant que nous nous entraînions. Il m'enseigne le maniement du sabre.

— Vous avez frappé Matsuda ? Quel sorte de novice êtes-vous ? Vous ressemblez à un Otori.

— Je suis Otori Shigeru. On m'a envoyé à Terayama pour un an afin de parfaire mon éducation.

— Sire Shigeru, dit l'homme d'un ton légèrement ironique, cette rencontre m'honore.

Il s'abstint de se nommer lui-même. Se penchant de nouveau sur Matsuda, il souleva ses paupières et examina ses yeux. Puis il tâta doucement l'ecchymose sur la tempe.

— Je ne crois pas que vous ayez fracturé le crâne. Vous l'avez simplement assommé. Il reviendra bientôt à lui. J'ai quelques herbes avec moi, notamment de la verveine et de l'écorce de saule séchées. Faites-en une infusion : elle supprimera la douleur et la nausée. Veillez surtout à ne pas le quitter. Le danger vient moins du coup lui-même que du risque de suffocation au réveil.

Il sortit un sachet qu'il tendit à Shigeru.

— Merci, dit l'adolescent. Je vous suis extrêmement reconnaissant. Venez me voir à mon retour à Hagi. Vous serez récompensé.

Sa voix se troubla. Il se sentait stupide, car quelle récompense

pouvait-il offrir à l'esprit d'un renard ? Cependant la présence de cet homme semblait si réelle, d'une humanité si banale.

— Peut-être irai-je à Hagi un de ces jours.

— Vous serez toujours le bienvenu. Dites-moi votre nom.

— J'en ai beaucoup. Parfois les gens m'appellent le Renard.

En voyant l'expression de Shigeru, il éclata de rire.

— Prenez soin de votre professeur.

Il s'inclina en disant d'un ton à la fois moqueur et respectueux :

— Sire Shigeru.

Il avait disparu.

Shigeru porta Matsuda dans la cabane et l'allongea sur le matelas. Après avoir allumé le feu, il alla chercher de l'eau. Il était complètement trempé, de sorte qu'il ôta ses vêtements pour qu'ils sèchent. Assis nu près du feu, il attendit que l'eau bouille. Il ne faisait pas froid. Quand la pluie faiblit en fin d'après-midi, la chaleur revint, plus étouffante que jamais.

Juste avant la tombée de la nuit, Matsuda commença à s'agiter. Il paraissait souffrir. Shigeru se hâta de préparer l'infusion et aida le vieil homme à se redresser et à la boire. Matsuda ne parla pas mais tapota la main de son élève comme pour le rassurer. Après quoi, il se recoucha. Les herbes firent rapidement leur effet et il dormit d'un sommeil aussi profond que paisible jusqu'à l'aube.

Shigeru somnola un peu mais passa le plus clair de la nuit à repenser aux événements extraordinaires de la journée. Il ne croyait plus que l'inconnu fût un être surnaturel. À présent qu'il y réfléchissait plus calmement, il lui semblait clair que cet homme appartenait à la Tribu. Il avait apparu et disparu exactement comme le lui avait raconté son père en lui parlant de la femme qu'il avait aimée. Quel pouvoir stupéfiant ! Et d'une utilité certaine. Il n'était pas étonnant que des seigneurs de la guerre tels que les Iida aient employé de tels hommes comme espions. Son propre clan lui sembla d'autant plus vulnérable. Comment pouvait-on se défendre contre ces gens ? Cette rencontre avait fait naître en lui une intense curiosité. Il voulait en apprendre davantage sur la Tribu, découvrir comment il pourrait protéger les siens contre sa puissance – et peut-être même s'en servir à son tour.

Il s'efforça de ne pas songer au plus incroyable de tous ces événements : sa victoire lors du combat avec son maître. Il avait assommé Matsuda Shingen. Cette prouesse paraissait encore plus impossible que cet homme capable de se rendre invisible.

La chaleur s'atténua un peu, une brise légère se leva et les oiseaux annoncèrent l'approche de l'aube. S'asseyant en tailleur, Shigeru commença la méditation du matin. Quand il ouvrit les yeux, il faisait grand jour et Matsuda s'était réveillé.

— J'ai besoin d'uriner, dit le vieil homme. Aidez-moi à sortir.

Sa démarche était un peu incertaine, mais pour le reste il semblait remis. Après s'être soulagé, il se rendit à la source et se rinça la bouche.

— Avez-vous mal à la tête ? demanda Shigeru en le soutenant pour retourner à la cabane.

— Presque plus. J'ignore ce que vous m'avez donné hier soir, mais ç'a été efficace.

— Je suis désolé... commença Shigeru.

— Il n'y a pas de quoi. Vous devriez plutôt être fier de votre exploit. Voilà longtemps qu'on ne m'avait mis hors de combat. Évidemment, je ne suis plus de première jeunesse.

— C'était un coup de chance.

— Je ne pense pas. Mais qui était ici avec vous ?

— J'ai rencontré un homme dans la forêt. J'ai couru après les moines et me suis trompé de direction... Il y a eu un énorme orage...

— En d'autres termes, vous avez paniqué.

— J'étais sûr de vous avoir tué !

— Je l'aurais bien mérité, dit Matsuda en riant. Il n'y avait pas de quoi s'affoler. Qui était-ce, un villageois ? Il me faut absolument la recette de cette infusion.

— Je ne l'avais encore jamais vu. Je n'étais même pas certain qu'il fût humain, car on aurait dit plutôt un esprit. Ce n'est qu'ensuite que j'ai compris qu'il devait appartenir à la Tribu.

— Au nom du Ciel ! s'exclama Matsuda. Vous m'avez donné une infusion préparée par un membre de la Tribu ? J'ai de la chance d'être encore vivant.

Shigeru songea aux poisons possibles et se rappela les traces qu'il avait vues d'un inconnu cueillant arums et aconits – cet homme, peut-être, ou l'un de ses pareils.

— Je suis stupide, dit-il. Il m'a semblé que je pouvais lui faire confiance.

— Vous n'êtes pas assez méfiant, répliqua Matsuda. Cela dit, pour cette fois, aucun mal ne paraît en être résulté. Ce breuvage est un calmant de premier ordre. Je voudrais bien savoir sa composition.

— Il connaissait votre nom.

— Sans vouloir me vanter, un tas de gens connaissent mon nom. Je ne suis guère apprécié par la Tribu, car je me suis efforcé de la tenir à distance du temple. Je n'aime pas les espions. S'est-il rendu invisible ?

Shigeru hocha la tête et demanda :

— Comment est-ce possible ?

— C'est une illusion, une façon de bouger qui trompe les yeux du spectateur. On ne peut l'enseigner. Il s'agit d'un don inné, comme la

plupart de leurs talents. L'entraînement permet de les perfectionner. D'après ce que j'ai entendu, une bonne part de leur formation consiste à vider son esprit et se concentrer, comme dans la méditation, mais la Tribu se sert également de la cruauté en guise d'outil pédagogique destiné à faire taire la conscience et à extirper la compassion. Le bruit court que la famille Iida recourt à certaines de ces méthodes pour éduquer ses fils, et que Sadamu en particulier en a tiré profit.

— Ce Sadamu qui espérait également vous avoir comme professeur !

— Mais je ne serais jamais allé à Inuyama. Le climat me déplaît. D'ailleurs, je n'ai plus de raison de m'y rendre, puisque je suis satisfait de mon élève Otori. En fait, je suis très fier de vous.

— Même si ensuite j'ai agi tout de travers ! Lorsque je vous ai frappé, je vous prenais pour un traître, avoua Shigeru. Je m'imaginai que vous participiez à un complot... Ma sottise dépasse l'entendement.

— Je vous ai poussé dans vos derniers retranchements. J'étais sûr que vous possédiez des ressources que vous ne m'aviez pas encore montrées. Vous êtes d'un naturel confiant, sire Shigeru. C'est une qualité, mais seulement jusqu'à un certain point. Vous savez maintenant comment libérer votre puissance véritable : la pensée d'une trahison a éveillé en vous une fureur pure. Aujourd'hui, vous allez vous entraîner seul. Il vous faut obtenir par la volonté ce qui vous a été révélé par l'émotion. Quant à moi, j'ai besoin de repos.

— Nous devrions rentrer au temple, dit Shigeru en regardant le visage pâle de son maître et son ecchymose gonflée. Là-bas, on pourra vous soigner.

— Il n'est pas encore temps. Je vais me reposer pendant deux ou trois jours. Nous resterons ici pour la fête des Morts et retournerons au temple avant les tempêtes de l'automne, à moins qu'on ne me rappelle plus tôt. Comme vous le savez, la santé de notre abbé est fragile. S'il mourait, je devrais rentrer sur-le-champ.

« À présent, nous avons parlé beaucoup trop longtemps. Nous allons passer le reste de la journée en silence. Vous pouvez préparer un peu de soupe puis commencer vos exercices.

Shigeru aurait aimé évoquer encore bien des sujets. Les pensées se bouscullaient dans sa tête. Il se rendit compte qu'il aspirait à être loué et rassuré, cependant il savait que Matsuda lui avait déjà donné tout ce qu'il pourrait obtenir. Il ouvrit la bouche pour dire :

— Rien qu'une dernière question...

Mais Matsuda le fit taire.

— Je propose de méditer d'abord, déclara-t-il. Vous avez besoin d'apaiser vos pensées.

En méditant, Shigeru considéra sans passion ses propres actes en essayant d'en tirer la leçon. Il reconnut avec la même clarté le pouvoir

révélé par son exploit au bâton et le caractère immature qui l'avait mené au désarroi et à l'affolement. Peu à peu, ses pensées se calmèrent, son esprit se vida.

Le soir, il partit ramasser des champignons pour le repas, en espérant vaguement revoir l'homme de la Tribu — « le Renard », se dit-il en souriant. Cet être mystérieux parcourait les montagnes en quête d'herbes destinées à devenir des remèdes ou des poisons. La curiosité de Shigeru allait autant à l'homme lui-même qu'aux secrets de la Tribu.

« Si je le revois, je le reconnaitrai », songea-t-il. Il sentit qu'ils se retrouveraient nécessairement, comme si un lien s'était formé entre eux lors d'une vie antérieure. « Il faut que j'en apprenne davantage sur la Tribu. Je pourrais même l'employer comme le font les Tohan. »

Cependant, il ne revit pas le Renard et ne découvrit aucun indice trahissant sa présence. Matsuda se remit et reprit leurs combats quotidiens. Shigeru apprit à utiliser sa force nouvelle avec plus de précision. Il domina souvent son maître, même s'il ne lui assena plus jamais un coup aussi violent.

Ils passèrent la fête des Morts en jeûne et en méditation. C'était la première fois que Shigeru se trouvait loin de sa famille lors de cette fête solennelle. Son père alternait les visites aux temples Tokoji et Daishoin de Hagi ainsi que des séjours à Yamagata et Terayama. Cette année, il resterait à Hagi. Shigeru imagina son frère et leurs amis faisant dériver sur le fleuve des bateaux de papier et regardant la marée les entraîner vers la mer. Il revit en pensée le panorama de la baie, les îles déchiquetées surgissant des ondes, les lanternes brillant d'un éclat doré dans le brouillard bleu, et il fut pris d'une nostalgie soudaine pour cet endroit qu'il aimait tant.

La forêt autour de lui n'était pas moins belle. Elle aussi, il avait appris à l'aimer à force de l'explorer et de mieux la connaître. Toutefois elle était sauvage, dépourvue de présence humaine. Et en ces nuits où les morts revenaient voir les vivants, elle semblait plus solitaire que jamais.

On voyait briller au loin les feux énormes que les villageois allumaient pour montrer aux morts comment rentrer chez eux. Shigeru fit lui aussi un feu devant la cabane, mais il ne comptait pas voir ses ancêtres. Ils seraient à Hagi ou à Terayama, là où se trouvaient leurs tombes. Même les morts ne viendraient pas faire une visite dans la forêt.

Pendant des jours, Matsuda et lui avaient à peine parlé. Combats, exercices, méditations et tâches quotidiennes avaient été accomplis en silence. Shigeru fut donc surpris lorsque Matsuda, au début de la deuxième nuit de fête, n'alla pas dormir tout de suite après le dîner mais lui dit d'allumer la lampe et de préparer du thé frais.

— Nous allons parler un moment.

Ils sortirent sur la petite véranda. La nuit était claire. L'Ourse et le Chasseur resplendissaient au-dessus de leurs têtes. Shigeru alla chercher de l'eau et alluma une lampe à huile à l'aide de copeaux tirés du feu. Après avoir servi son maître, il s'assit en tailleur sur le sol et attendit que Matsuda prenne la parole.

— Vous m'avez dit que vous aviez beaucoup de questions, déclara le maître. Je vous autorise maintenant à les poser.

— J'ai beaucoup pensé aux morts, commença Shigeru. Renaissent-ils immédiatement après leur trépas ou leur esprit continue-t-il de vivre ? Ils reviennent nous voir chaque année. Où demeurent-ils dans l'intervalle ? Quand nous rendons un culte à nos ancêtres, nous voient-ils et nous entendent-ils ?

— Nous vénérons nos ancêtres comme s'ils vivaient encore, répondit Matsuda. Et nous traitons tous les êtres vivants avec compassion, car nos ancêtres pourraient s'être réincarnés en eux. Le destin de nos vies passées influence notre existence actuelle, de même que celle-ci influencera notre sort futur. Il nous est possible d'échapper au cycle des naissances et des morts en suivant l'enseignement de l'illuminé. Cependant telle n'est pas votre voie, car vous êtes appelé à devenir le chef d'un clan ancien et puissant. La sécurité et le bien-être d'une multitude de gens dépendront de vous. Vous devrez vivre dans ce monde aux tromperies et aux dangers innombrables.

« Être né Otori n'est pas un petit honneur. Votre famille est la plus illustre des Trois Pays, quoi que puissent s'imaginer les Iida. Votre lignage est le plus ancien : vous êtes du même sang que la famille impériale. Les points forts des Otori sont le courage, la compassion, l'ardeur et le sens de la justice. Leurs faiblesses sont la témérité, l'indulgence, la passion amoureuse et l'indécision.

— Chaque faiblesse est comme l'ombre d'une force, observa Shigeru d'un ton tranquille.

— Absolument. Vous devez savoir combien l'équité de votre père l'empêche souvent de se décider. Il comprend tous les points de vue et désire rendre justice à tout le monde. Peut-être se soucie-t-il trop de l'opinion que les autres peuvent avoir de lui. À force de vouloir être approuvé de vos oncles, il s'attire leur mépris.

— Sont-ils des traîtres, eux aussi ?

— Je crois qu'ils le seraient s'ils étaient plus braves.

— Si les Tohan se préparent à la guerre, comment pouvons-nous protéger le Pays du Milieu ?

— En les vainquant. C'est le seul moyen. Votre père ne veut pas combattre. Quant à vos oncles, ils sont partisans de faire des concessions en échange de la paix.

— Quelle sorte de concessions ?

— Céder des terres, par exemple.

— Abandonner aux Tohan des régions du Pays du Milieu ? C'est impensable.

— Beaucoup de gens y pensent déjà. Il vous incombe de les faire changer d'avis.

— Je devrais retourner à Hagi sur-le-champ.

Matsuda gloussa.

— Il va falloir que vous appreniez la patience, à présent !

Shigeru respira à fond. Cette conversation l'avait mis hors de lui. Il ne pouvait imaginer crimes plus grands que la déloyauté et la perfidie, et l'idée qu'elles s'épanouissent dans sa propre famille le faisait bouillir de rage.

— Si vous me dites de rester, j'obéirai, concéda-t-il à contrecœur.

— Passez donc l'hiver ici comme prévu. À votre retour, vous aurez seize ans, l'âge de la cérémonie marquant votre entrée dans le monde adulte. Vous aurez alors davantage d'influence sur les anciens du clan et votre père.

— Les anciens sont-ils dignes de confiance ?

— Je répondrais sur ma vie de la loyauté d'Irie, Mori et Nagai. Endo et Miyoshi sont des pragmatiques. Leur fidélité va d'abord au clan, de sorte qu'ils soutiendront son chef quel qu'il soit. Quand vous serez là-bas, soyez sur vos gardes. Si vous conseillez de combattre les Tohan, la faction adverse sera tentée de vous éliminer avec l'appui des Tohan. N'accordez pas votre confiance à la légère. Et essayez de n'avoir aucun membre de la Tribu dans votre entourage.

— Il doit être presque impossible de les reconnaître, dit Shigeru avec un sourire contrit.

— Ils sont humains. Malgré leurs dons presque surnaturels, ils meurent comme tous les hommes. Je crois qu'on peut les identifier et les vaincre.

— Je dois combattre deux ennemis à la fois : un clan agressif et ambitieux et une tribu d'assassins.

— Mais vous avez deux armes pour les affronter : votre propre caractère, et l'amour et la loyauté de votre peuple.

— Cela suffira-t-il pour l'emporter ?

Matsuda se remit à rire.

— Je ne peux pas lire dans l'avenir. Tout ce que je sais, c'est que c'est suffisant pour commencer à agir. À présent, vous pouvez dormir si vous le voulez. Je vais rester ici un moment en compagnie des morts.

Shigeru ne se sentait pas fatigué et avait envie d'entendre encore son maître.

— Je ne sais rien de votre vie, de votre famille, dit-il. Avez-vous des fils ? Vous êtes-vous marié ?

— Bien sûr que je me suis marié, quand j'étais jeune homme. Mon épouse est morte voilà bien des années. Nous avons eu plusieurs enfants, mais aucun n'a survécu. À ma connaissance, je n'ai aucun rejeton vivant. Mes enfants, ce sont mes élèves, les moines dont je m'occupe. J'espère mourir et être enterré à Terayama.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à votre vie de guerrier alors que vous étiez le plus grand combattant que les Trois Pays aient jamais connu ?

— Personne n'est le plus grand. Il viendra toujours quelqu'un pour vous surpasser ou faire montre d'un potentiel plus riche. Pendant des années, j'ai mis toute mon énergie à devenir un expert dans l'art de la mort. S'imaginer être le plus grand est redoutable, car on éveille ainsi autant d'orgueil en soi-même que d'envie chez les autres. Je ne cessais d'être défié par de jeunes guerriers. J'ai fini par me lasser de leur sottise et de leur courage.

Il se tut. La rumeur lancinante des insectes de la nuit se mêlait au coassement des grenouilles.

— J'ai tué une fois de trop. Je n'avais aucune envie d'éprouver de nouveau ce regret. Voilà dix ans que je suis arrivé à Terayama, exactement en cette période de l'année. Je ne désirais plus vivre dans le monde, mais il ne nous laisse guère tranquilles et revient sans cesse à la charge. Seul l'illuminé a mené une vie sans faute. Quant à nous, nous faisons des erreurs et devons en payer le prix. À présent, allez vous coucher.

— Je vais demeurer ici et vous tenir compagnie ainsi qu'aux morts. Si du moins vous me le permettez.

Matsuda acquiesça de la tête en souriant puis éteignit la lampe. Ils restèrent assis en silence, immobiles, tandis qu'au-dessus d'eux l'immense ciel étoilé poursuivait sa route.

CHAPITRE DOUZE

Les jours suivant cette conversation, le maître et son élève reprirent leur routine silencieuse. C'était l'époque la plus chaude de l'année, mais Shigeru apprit à ignorer comme Matsuda le malaise de son corps moite. La source resta fraîche pendant les jours les plus brûlants et il ôtait souvent ses vêtements vers le soir pour se baigner dans la mare. Il avait grandi durant l'été au point d'atteindre sa taille définitive, bien supérieure à la moyenne. La discipline et les exercices constants avaient développé ses muscles et effacé les dernières traces de l'enfance. Il savait qu'il était devenu un homme et se sentait souvent impatient de retourner dans le monde, surtout quand il se mettait à songer aux tensions entre les clans et à la malhonnêteté de ses oncles. Cependant il admettait qu'il avait encore à apprendre la patience et la maîtrise de soi.

Parfois une renarde traversait la clairière au crépuscule et Shigeru surprit une fois ses petits en train de jouer dans un creux. Des cerfs et des lapins venaient brouter à l'occasion l'herbe d'été. En dehors des villageois, qui revinrent après la fin de la fête des Morts porter des offrandes de concombres, d'abricots et de légumes de saison, ils ne voyaient personne.

Un jour pourtant, alors qu'ils profitaient de la fraîcheur du soir pour combattre avec les bâtons, ils entendirent la rumeur insolite de chevaux montant le sentier. Matsuda fit signe à Shigeru de s'interrompre. Ils se tournèrent tous deux pour voir arriver deux cavaliers se dirigeant au petit galop vers la cabane.

Shigeru n'avait pas vu de chevaux depuis qu'il avait abandonné sa propre monture pour marcher jusqu'au temple. La vision de ces deux créatures fougueuses montées par des guerriers paraissait presque incroyable. C'étaient deux bais sombres aux jambes, crinières et queues noires. Leurs cavaliers portaient une cuirasse galonnée de noir et d'or, dont le dos arborait la triple feuille de chêne des Tohan.

Le chef serra la bride à son cheval et lança un salut, auquel Matsuda répondit avec calme. Shigeru connaissait assez son maître pour voir qu'il était légèrement tendu : ses pieds se plantèrent fermement sur le sol et ses mains se resserrèrent autour du bâton.

— Je suis Miura Naomichi, déclara l'homme. J'appartiens au clan des Tohan d'Inuyama. Mon compagnon est Inaba Atsushi. Je cherche Matsuda Shingen.

— Vous l'avez trouvé, répliqua Matsuda d'une voix égale. Descendez de cheval et dites-moi ce qui vous amène.

Miura bondit à terre avec agilité. Son compagnon l'imita et tint les

rênes des chevaux tandis que Miura s'avavançait et s'inclinait légèrement.

— Sire Matsuda. Je suis heureux de vous découvrir en pleine leçon. Nous étions tentés de croire que vous aviez renoncé à l'enseignement. C'était le seul moyen d'expliquer que vous ne soyez pas venu à Inuyama alors que sire Iida, chef du clan des Tohan, vous avait ordonné expressément de devenir le professeur de son fils.

— Je suis reconnaissant à sire Iida d'avoir une si haute idée de mes capacités, mais rien ne m'oblige à obéir à ses ordres. Chacun sait que j'ai juré allégeance aux Otori. Du reste, sire Sadamu est un peu vieux pour recevoir mon enseignement et je suis certain qu'il a déjà profité des leçons des meilleurs spécialistes du sabre d'Inuyama, dont sire Miura fait partie.

— Je suis flatté que vous me connaissiez. Cependant vous devez également savoir que ma réputation dans les Trois Pays n'est rien comparée à la vôtre.

Shigeru vit combien d'arrogance se cachait derrière cette fausse humilité. « Il ne croit pas ce qu'il dit, pensa-t-il. Il s' imagine supérieur à Matsuda et se sent outragé parce qu'Iida l'aurait voulu comme professeur... Il n'est venu ici que pour le défier. C'est son seul motif plausible. »

— Eh bien, je suis ravi de vous rencontrer, dit Matsuda d'un air affable. Nous vivons ici dans une grande simplicité, mais nous vous invitons de bon cœur à partager ce que nous avons...

Miura l'interrompit.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour boire du thé et composer des poèmes. Je suis venu vous lancer un défi. D'abord pour avoir insulté le clan des Tohan en refusant l'invitation de mon maître, ensuite parce qu'une fois que je vous aurai vaincu sire Iida comprendra qu'il n'a pas à chercher des professeurs chez les Otori.

— Je ne suis plus un guerrier, répliqua Matsuda. Rien qu'un moine qui a renoncé à combattre. Je n'ai pas d'arme ici, en dehors des bâtons d'entraînement. Et je n'entendais pas vous offenser.

— Prenez mon sabre. Je me battrai avec celui d'Inaba. De cette façon, nous serons à égalité.

Miura dégaina son sabre et s'avança.

— Si vous refusez mon défi, je vais vous abattre sur-le-champ, vous et votre élève. Si vous l'acceptez, je m'engage à épargner sa vie quelle que soit l'issue du combat.

Il était clair que rien ne le ferait changer d'avis. Shigeru sentit son cœur s'accélérer. Il serra plus fort son bâton et bougea imperceptiblement afin d'avoir le soleil couchant dans son dos.

Matsuda déclara :

— Puisque vous montrez tant de considération envers mon élève,

vous pouvez vous battre avec lui.

— Je ne défie pas des adolescents ou des novices, lança Miura avec dédain.

Matsuda s'adressa alors à Shigeru d'un ton cérémonieux :

— Sire Otori, prenez le sabre de sire Miura.

Shigeru s'inclina non moins cérémonieusement, tendit son bâton à son professeur et s'avança. L'espace d'un instant, il sentit combien il était vulnérable, désarmé face au sabre de Miura. Il masqua son appréhension en considérant le guerrier avec calme afin de le jauger.

De dix ou quinze ans son aîné, Miura était plus petit que lui mais nettement plus large d'épaules. Ses bras et ses jambes révélaient des muscles saillants. Shigeru jugea que sa technique devait se fonder sur la puissance plutôt que sur la rapidité. Ses coups ne devaient pas porter très loin. Même s'il était plus robuste que Shigeru, il n'avait pas comme lui reçu l'enseignement de Matsuda Shingen.

— Sire Otori ? s'étonna Miura. Le fils aîné ? Shigeru ?

— Sire Otori est le seul homme qui l'ait jamais emporté sur moi, déclara Matsuda d'un ton tranquille.

C'était là un nouvel avantage : Miura était pris de court par la situation imprévue où l'avait placé sa propre fanfaronnade. Défier et tuer Matsuda était une chose, mais abattre l'héritier du clan des Otori était une tout autre affaire. Sadayoshi et Sadamu en rêvaient peut-être en secret, mais ils ne pourraient admettre publiquement un tel acte. Quant aux Otori, ils ne le pardonneraient jamais. Les Trois Pays seraient plongés sur-le-champ dans la guerre. Miura et sa famille le paieraient de leur vie.

« Parfait, se dit Shigeru. Plus tôt nous combattons les Tohan, plus nous aurons de chances de les vaincre. Et mon père a encore un fils. » En cet instant, il lui sembla que ce serait une bonne mort et il la choisit avec fermeté, sans songer à l'avenir ni s'appesantir sur le passé.

— Donnez-moi votre sabre, dit-il.

— Vous allez laisser un adolescent combattre à votre place ? s'exclama Miura en essayant de forcer la main à Matsuda.

— Comme je vous l'ai dit, sire Otori est meilleur que moi. Si vous l'emportez sur lui, vous m'aurez vaincu. Vous pourrez mettre fin à ma vie, si indigne soit-elle. Toutes les offenses que vous vous êtes imaginées seront effacées. De mon côté, je n'aurai pas à aller à Inuyama. Donnez votre sabre à sire Otori, ainsi que vous l'avez vous-même suggéré. Cet échange me paraît juste, à moins que vous ne soyez habitué au sabre de votre compagnon.

— Je ne l'ai encore jamais eu en main, affirma Miura.

Chaque adversaire reçut son sabre. Shigeru prit celui de Miura dans ses deux mains, fit un pas de côté et l'examina avec attention. Le tranchant était impeccable, la lame recourbée avait été parfaitement

affilée. Conçu pour un homme plus robuste, il était un peu plus lourd que le sien, mais l'arme était bien équilibrée et il la tenait fermement. Quand il fit quelques mouvements en l'air, il entendit l'acier chanter tandis que le sabre s'animait. Délibérément, il s'en tint à des exercices élémentaires, car il savait que Miura l'observerait. Il espérait prolonger ainsi son trouble et l'endormir dans une fausse sécurité.

Sentir la confiance de son maître le rassurait. Il était sûr que Matsuda aurait préféré combattre lui-même Miura plutôt que de mettre sa vie en danger.

Ils se firent face sur le terrain sablonneux. Inaba s'éloigna de quelques pas avec les chevaux. Matsuda resta immobile de l'autre côté de la clairière, sans parler mais en gardant son regard fixé sur Shigeru.

Tout fut bientôt terminé. Miura porta une attaque conventionnelle, rappelant celles que Shigeru avait apprises de son professeur de sabre à Hagi, Irie Masahide. L'homme était fort mais lent. Comme Shigeru l'avait soupçonné, il manquait d'ardeur. L'éducation et l'entraînement du jeune seigneur l'avaient préparé à cet instant : il savait qu'il devait arriver et il était prêt. Même s'il n'avait pas désiré ce combat, il ne se déroba pas. Après avoir feinté en donnant l'impression qu'il allait répéter l'exercice facile de tout à l'heure, il attendit que Miura réagisse comme prévu pour s'écarter soudain et abattre son arme sur le point faible entre l'aine et la poitrine.

Il fut stupéfait de voir avec quelle aisance la lame déchirait l'étoffe et la chair, avec quelle rapidité elle se retirait pour frapper de nouveau, cette fois au sommet du cou du guerrier s'effondrant en avant. Tandis que le sang jaillissait du cou et s'échappait en bouillonnant du ventre, il se sentit envahi par une angoisse et un chagrin affreux devant la fragilité du corps et de la vie qu'il abritait. Il lui semblait effroyable qu'un homme pût passer si vite de vie à trépas, commencer si brutalement le voyage dont il ne reviendrait jamais. Il aurait voulu que le temps rebrousse chemin et rejoigne un monde où Miura et Inaba ne se seraient jamais approchés de cet autel solitaire à la lueur du couchant. Cependant il savait qu'il devait admettre que Miura était venu en ces lieux pour trouver, par la main de Shigeru, la mort qui lui était assignée.

— Sire Miura ! cria Inaba en lâchant les rênes pour accourir.

Les chevaux se cabrèrent en sentant l'odeur du sang et traversèrent au trot la clairière. L'un d'eux hennissait bruyamment en roulant des yeux affolés.

Miura mourut sans dire un mot.

« J'ai tué un homme », songea Shigeru. Il n'éprouvait ni plaisir ni exaltation, mais plutôt un accablement terrifié, comme s'il avait perdu toute la légèreté de l'enfance pour entrer dans l'âge adulte, si chargé

de fardeaux.

Matsuda ramassa le sabre d'Inaba à l'endroit où il était tombé.

— Sire Shigeru, attrapez les chevaux avant qu'ils ne s'échappent. Inaba, prenez la tête de votre maître et rapportez-la à Inuyama. Je compte sur vous pour faire un récit fidèle de sa mort, qui n'a pas été sans honneur.

Pendant qu'il persuadait les chevaux de se laisser capturer, Shigeru entendit le coup séparant la tête du corps. Matsuda alla chercher de l'eau à la source et lava le visage maculé de sang avant de l'envelopper dans un linge en s'excusant de la mauvaise qualité du tissu.

Inaba avait les yeux brillant d'émotion, mais il garda le silence. Saisissant une boîte accrochée au pommeau de la selle de son cheval, il y plaça la tête avec respect. Puis il détacha le fourreau de la ceinture de Miura, essuya le sabre, inspecta sa lame puis le rengaina.

— Sire Otori.

Il s'inclina devant Shigeru et posa le sabre à ses pieds.

— Vous pouvez emporter le corps à Terayama, déclara Matsuda. Les moines s'occuperont des funérailles.

— Non ! se récria Inaba. Sire Miura ne doit pas être enterré chez les Otori. Je vais le ramener dans l'Est. Après lui avoir rendu ce dernier service, je le rejoindrai dans la mort.

— Comme vous voudrez, dit Matsuda.

Il aida le guerrier à attacher le cadavre sur le cheval, que Shigeru tenait par la bride en essayant de calmer sa frayeur.

Inaba enfourcha sa monture et redescendit lentement la pente. Au bout de quelques instants, la rumeur des sabots s'éteignit. Le soleil était couché désormais mais il ne faisait pas encore nuit.

— Allez vous laver, commanda Matsuda à Shigeru. Nous allons prier pour les morts.

Tandis que la lumière pâlisait et que les étoiles commençaient à briller, le vieil homme chanta le sutra pour les morts, dont les paroles faisaient le lien entre la Terre et le Ciel, entre ce monde et le suivant.

— Je savais que vous n'étiez pas en danger, dit-il ensuite.

— Vous ne l'auriez jamais toléré, répliqua Shigeru, et cette certitude m'a donné de l'assurance.

— Vous vous en êtes bien sorti. Miura était un excellent combattant et un professeur de mérite. Sadayoshi n'aurait pas dû le dédaigner.

— On aurait presque cru que vous aviez tout combiné, risqua Shigeru.

— Je ne combinerais jamais la mort d'un homme. Ce serait inutile, car le destin nous mène tous à cette ultime rencontre. Cela dit, si j'avais voulu intervenir, je n'aurais pu mieux faire.

Le lendemain, la chaleur était encore plus intense. La lumière avait toujours le même éclat de bronze et l'air était d'une immobilité et d'une pesanteur oppressantes, comme si le Ciel retenait son souffle. La rumeur monotone des cigales continuait impitoyablement mais les oiseaux semblaient réduits au silence par la canicule.

Après les exercices du matin, même Matsuda se retrouva trempé de sueur. Ils passèrent le reste de la journée à méditer en silence. Le soir venu, le maître déclara :

— Je pense que nous allons retourner au temple. Notre tâche ici semble accomplie et j'ai le sentiment qu'on a besoin de moi. D'ailleurs, il faut que vous repreniez vos études, sans quoi vous allez oublier l'écriture.

Ils emballèrent leurs maigres possessions et Shigeru balaya pour la dernière fois la cabane. Ils se levèrent avant l'aube. Assis sur la véranda, le tanuki les observa de ses yeux ronds pleins de méfiance. Matsuda s'inclina devant lui.

— Au revoir, mon vieil ami. Merci d'avoir partagé ta demeure avec nous. Elle t'appartient de nouveau.

La lune s'était couchée mais Matsuda partit à grands pas sur le chemin, comme s'il était éclairé par le soleil. Shigeru portait les bâtons et les baluchons comme lorsqu'ils étaient venus. Il regrettait de quitter cette cabane lointaine où il avait tant appris, mais lui aussi savait qu'ils avaient achevé la tâche qui les avait amenés en ces lieux.

Au lever du jour, ils passèrent devant le grand chêne où Shigeru avait vu le houou. Il chercha de nouveau l'oiseau sacré dans la voûte du feuillage. Matsuda avait gardé la plume et la portait maintenant sous sa robe, contre sa poitrine. Cependant le houou resta invisible. « Je le reverrai, se dit Shigeru. Je vais créer un lieu où il pourra demeurer. Il retrouvera le chemin du Pays du Milieu. »

Ils atteignirent le temple avant midi. Dès qu'ils entrèrent dans la première cour, Shigeru sut qu'un événement funeste s'était produit. Un silence solennel régnait, bien différent de l'animation habituelle des journées. On n'entendait qu'une psalmodie monotone s'échappant de la salle principale. Il reconnut les paroles d'un des sutras des morts.

— C'est bien ce que je pensais, dit doucement Matsuda. Notre abbé s'est éteint.

Par la suite, Shigeru ne vit Matsuda qu'à de rares occasions. Les funérailles de l'abbé furent célébrées. Après la période de deuil, Matsuda succéda comme prévu au patriarche. Shigeru reprit sa place

parmi les novices et suivit la même routine qu'auparavant, mais avec un zèle et une discipline accrus. Bien qu'il continuât de s'inquiéter des événements du monde hors de Terayama, où les Tohan poursuivaient leurs agissements auxquels son propre clan devait répondre, il mettait ses soucis de côté pour se consacrer à la méditation, l'exercice et l'étude. Après avoir sorti les rouleaux rapportés de chez Eijiro et de Yamagata, il s'appliqua à les apprendre par cœur. Il comprit que la tâche qui l'attendait était immense et qu'il aurait besoin de toute sa force, son intelligence et son énergie pour l'affronter. Avec l'aide de ses professeurs, il travailla à développer ses talents naturels et à surmonter ses faiblesses. Il apprit à dompter le besoin de sommeil et de nourriture de son corps, à rester maître de son humeur et de ses pensées.

La chaleur estivale céda la place à un temps plus tiède. Puis ce fut l'équinoxe. Les lys d'automne s'épanouirent autour des rizières. Les tempêtes de la fin d'été s'apaisèrent. Les feuillages devinrent rouges et dorés. Dans la forêt, les châtaignes mûrissaient, de même que les kakis dans les jardins. Les paysans semblaient travailler sans fin pour récolter le riz, le soja et les légumes qui les nourriraient pendant l'hiver. L'air était rempli du bruit des fléaux tandis qu'on séparait les grains de leurs enveloppes. On tranchait les pousses de soja, on écosait leurs fruits dont les graines tombaient dans les paniers et les seaux en crépitant comme de la grêle.

Un beau jour, le travail sembla terminé comme par enchantement. Les champs dénudés étaient bruns. Les montagnes se voilaient de brumes. Sous l'effet des premières gelées, le bambou durcit et blanchit. Les vastes salles du temple, si fraîches en été, devinrent glaciales lorsque le vent d'automne se fit plus âpre. Vers la fin de l'année, la neige tomba et le temple fut coupé du monde extérieur.

CHAPITRE TREIZE

On plaça la dernière pierre, et le visage de son père disparut aux yeux d'Akane. La pierre taillée avec soin s'insérait à la perfection dans les autres. La jeune fille se tenait à l'extrémité nord du pont. Une foule énorme se pressait derrière elle, mais elle était entourée d'un espace vide car les gens, malgré leur curiosité avide, ne voulaient pas la troubler dans son chagrin – à moins qu'ils n'aient craint en l'approchant d'être contaminés par la malédiction dont sa famille était manifestement victime.

La multitude sembla pousser un soupir immense. Les hommes soulevant la pierre – Wataru, le bras droit du maçon, et Naizo, son apprenti – avaient le visage blême, la mâchoire crispée. Les yeux de Wataru étaient brillants de larmes. Akane voyait les muscles du cou de Naizo tressaillir sous l'effort, son visage déformé en un rictus de peur et de pitié. Les deux aides maçons quittèrent le pont à reculons. Son père y demeura seul, emmuré vivant dans son tombeau.

La pierre ne serait jamais retirée. Son père était derrière, dans l'obscurité. C'en était fini pour lui de la lumière du jour. Il ne sentirait plus jamais la brise du printemps sur son visage, il ne verrait plus les fleurs de cerisier tomber en voltigeant sur les eaux vertes du fleuve ni n'entendrait désormais la chanson de ses ondes s'enflant ou refluant au gré des marées. Resterait-il assis avec le même calme qu'il avait montré jusqu'à présent, pendant que l'air s'épuiserait lentement ? Ou la panique le gagnerait-elle, maintenant que plus personne ne pouvait voir sa honte et son désespoir ?

Akane avait vécu toute sa vie au bord du fleuve. Mori Yuta n'était pas la première personne qu'elle ait vue se noyer. Elle savait comme les mains s'agitaient et s'agrippaient à tâtons en luttant pour survivre. Les mains de son père se débattaient-elles ainsi en cet instant même ? De ses doigts forts et souples, où se trouvait le secret de son talent, cherchait-il une fente entre ces pierres dont il connaissait l'encastrement parfait ? Elle connaissait si bien ses mains, elle les avait regardées si souvent armées de l'herminette et du burin, ou serrées autour d'un bol de thé la nuit venue, encore blanchies par la poussière restée dans les sillons des articulations du doigt et du poignet, dans les lignes de ses paumes. Il sentait la poussière et parfois, en rentrant le soir, il semblait lui-même taillé dans la pierre, gris des pieds à la tête. Il avait joui de l'admiration et du respect de tous pour les merveilleuses constructions qu'il avait réalisées, mais son obsession pour le pont avait détruit tout cela. Il avait fini par négliger sa famille. Sa femme ne mit plus d'enfants au monde – les voisines insinuaient

avec malignité qu'elle aurait dû avoir un corps de pierre pour attirer son mari. Leur fille unique était une sauvageonne aussi maigre qu'étrange, qui nageait comme un cormoran et manœuvrait un bateau comme un homme. Quand elle eut quatorze ans, aucune famille ne la considéra comme un parti possible, même si les garçons n'avaient rien contre son corps souple, son cou et ses poignets délicats, ses yeux à la forme admirable. Akane appartenait manifestement à une lignée malheureuse, voire maudite, et son air hardi faisait reculer toutes les belles-mères potentielles. Il était clair pour tout le monde sauf son père qu'elle deviendrait une prostituée. Les gens répétaient d'un air entendu qu'elle avait eu cette allure effrontée dès son enfance.

De timides jeunes filles guère plus âgées qu'elle et déjà mariées l'enviaient secrètement, car elles ne pouvaient imaginer pire existence que leur esclavage quotidien.

Akane avait surpris un propriétaire de maison close en train de discuter de son avenir avec son père, lequel avait été choqué par la proposition de cet homme. Quant à elle, elle fut surtout indignée par la modestie de la somme qu'il proposait. Elle se rendit sur-le-champ dans un établissement rival, tenu par une veuve, et conclut un marché deux fois plus avantageux. Elle donna la moitié de l'argent à ses parents et garda l'autre pour son propre usage. Son esprit de décision et sa piété filiale émurent ses parents. Ils furent également soulagés de voir que, loin de devenir un fardeau pour eux, elle pourrait les aider dans leurs vieux jours. Sa mère était particulièrement sensible à cet aspect, car l'obsession de son père semblait devoir les mener à la misère. Elle espérait qu'Akane finirait par séduire un protecteur sérieux qui pourrait même avoir envie d'avoir des enfants avec elle.

La question des enfants était en effet ce qui les décevait le plus dans la nouvelle situation de leur fille. Toutes ses attentions et son dévouement ne pouvaient compenser l'absence de petits-enfants. La lignée du maçon allait s'éteindre. Déjà privé de fils et de neveux, il n'aurait pas de petits-fils pour entretenir sa tombe et prier pour son esprit.

Il ignorait alors que sa tombe serait à la fois publique et anonyme, que des centaines de gens passeraient devant elle chaque jour, que sa stèle adresserait le défi des Otori aux voyageurs entrant dans la ville et que sa voix serait entendue à jamais en train de converser sans fin avec le fleuve.

*

Akane avait à peine quinze ans lorsqu'elle se rendit dans l'établissement de la veuve Haruna, où elle devint la servante des pensionnaires. Des hommes venaient boire du vin et manger les

légendaires fritures de poulpes et d'oursins de Tante Haruna. Les filles s'asseyaient avec eux, et leur compagnie n'était pas moins appréciée que leurs autres services. Akane apprit qu'un esprit vif était aussi séduisant qu'un corps harmonieux, une longue chevelure soyeuse ou une nuque parfaite. Certaines pensionnaires chantaient. Elles dansaient comme des enfants et jouaient souvent à des jeux puérils qui se chargeaient de connotations sexuelles. Passablement élégant, l'établissement de Tante Haruna était fréquenté par de riches marchands et même par les fils de la classe des guerriers.

Pour essayer de contrôler la prostitution, sire Shigemori avait décrété que les maisons closes devaient être confinées dans un seul quartier, dans la ville nouvelle s'étendant sur la rive du fleuve faisant face au port. On s'y trouvait à l'opposé du pont de pierre. Derrière la maison de Haruna surgissait une source chaude naturelle, que dominait un petit volcan dont les versants portaient quantité d'arbustes et de fleurs profitant de la chaleur propre à cette montagne – camélias, azalées et d'autres plantes plus exotiques qui ne poussaient nulle part ailleurs dans le Pays du Milieu. On disait que le prêtre desservant le sanctuaire du dieu de la montagne préférait les végétaux à son prochain. Il adressait à peine la parole aux pèlerins accourant en ces lieux censés protéger et augmenter la virilité des hommes. La plupart du temps, il était occupé à soigner ses plantes et à leur parler.

Le versant sud du volcan était un emplacement idéal pour une maison de plaisir. Celle de Haruna était appelée la Maison des Camélias. À sa manière, cette femme était une artiste, dont l'œuvre était dédiée à la volupté. Ayant assimilé dans son enfance les principes de style et de beauté professés par son père, Akane se trouva en totale harmonie avec le décor qui l'entourait. Les pensionnaires plus âgées la gâtaient à l'envi, et elle n'était pas moins choyée par les visiteurs. Toutefois Haruna ne permettait à aucun homme d'emmener l'adolescente dans les pièces privées. Elle surveillait sa protégée avec jalousie, sans qu'Akane songeât à se rebeller. Les pièces dites privées n'étaient en fait guère propices à l'intimité, avec leurs minces parois et leurs écrans fragiles. Akane eut bientôt l'habitude des bruits et des odeurs du désir. Elle était intéressée par ce qui lui apparaissait comme l'asservissement des hommes aux plaisirs de la chair, leur besoin éperdu de chercher l'apaisement dans le corps d'une femme. Elle trouvait leur engouement à la fois pitoyable et excitant. Il semblait non seulement aisé mais agréable de les satisfaire. Leur passion était à ses yeux infiniment plus compréhensible que l'obsession désespérée de la pierre impitoyable à laquelle son père était en proie.

Elle avait coutume de penser par elle-même – c'était ce qui l'avait fait considérer dans son enfance comme aussi hardie qu'intenable. Elle étudiait le monde autour d'elle avec détachement et même ironie.

Haruna l'avait remarqué et trouvait ce trait de caractère admirable, car il affolait les hommes. Il lui semblait qu'Akane aimait les hommes mais n'en tomberait jamais amoureuse. Elle échapperait aux passions qui menaient à leur perte tant de malheureuses s'imaginant connaître le grand amour avec leurs clients. Ils étaient d'abord flattés, mais la plupart se lassaient vite de leurs exigences jalouses. En revanche des femmes comme Akane, dont ils savaient qu'elles ne leur appartiendraient jamais, les intimidaient, les agaçaient et les irritaient si bien qu'ils offraient n'importe quel prix pour avoir le droit d'être leur unique amant, après quoi la jalousie leur faisait perdre la tête. Les femmes comme Akane n'étaient que trop rares. Haruna comptait choisir elle-même ses clients et s'assurer qu'ils la paieraient dignement. Elle avait de grandes ambitions pour sa jeune pensionnaire, et envisageait même un triomphe absolu qui lui assurerait influence et prospérité dans ses vieux jours – mais c'était un projet qu'elle ne confiait à personne.

Elle attendit que la jeune fille eût près de dix-sept ans pour songer à sa défloration. Ne voulant lui infliger aucun dommage physique ou émotionnel, elle choisit l'un de ses clients favoris : Hayato, un fils cadet d'une famille de guerriers d'un rang moyen. C'était un bel homme, pas trop vieux, qui adorait les femmes sans être possessif et était un expert de l'art d'aimer. D'autres avaient offert plus d'argent pour la virginité d'Akane, mais Haruna les avait éliminés pour différents motifs – ils étaient trop âgés et égoïstes, buvaient trop ou se montraient souvent peu performants.

Le commerce amoureux procura autant de plaisir à Akane qu'elle l'avait espéré. Bien que Hayato restât son préféré et qu'elle lui fût reconnaissante de tout ce qu'il lui avait appris, elle eut également d'autres clients. Cependant elle les traitait tous avec le même détachement amusé, ce qui ne la rendait que plus désirable, comme l'avait prédit Haruna. Lorsqu'elle eut dix-neuf ans, elle était célèbre d'un bout à l'autre de la ville. Des gens venaient à la maison du volcan dans le seul espoir d'apercevoir la belle. Haruna dut engager des gardes supplémentaires pour décourager les avances tapageuses de prétendants éméchés. Akane sortait rarement, en dehors de promenades dans le jardin du sanctuaire d'où elle contemplait la baie parsemée d'îles escarpées se dressant, frangées de blanc, sur la mer d'un bleu profond. Du sommet du volcan, dont le vieux cratère exhalait des vapeurs sulfureuses, la ville entière s'offrait à son regard. Le château surgissait en face d'elle, au-dessus de la digue abrupte construite par son grand-père, et ses murs immaculés brillaient sur le fond sombre de la forêt. Elle voyait le labyrinthe serré des maisons bordant les rues étroites, les toits luisant après la pluie dans le soleil matinal, les bateaux de pêche du port, les canaux et les fleuves. Elle

apercevait même le pont de pierre hérissé d'échafaudages.

Il fut achevé au printemps, au moment où de frais feuillages verts recouvraient soudain saules et aulnes près du fleuve, hêtres et érables sur la montagne, peupliers et ginkgos dans les jardins des temples. Akane était allée admirer avec Hayato les cerisiers en fleur autour du sanctuaire. À leur retour, Haruna prit à part le jeune homme et lui parla à voix basse.

Akane se rendit dans sa chambre d'un pas nonchalant et ordonna à la servante d'apporter du vin, impatiente déjà du plaisir que Hayato éveillait toujours en elle. Doué comme elle d'un esprit vif et d'un naturel bavard, il savait la faire rire. L'air était doux et tiède, rempli des bruits et des parfums du printemps. Regardant la cambrure de son pied si blanc, elle croyait déjà sentir dessus la langue de son amant. Ils allaient passer ensemble le reste de l'après-midi avant de se baigner dans la source chaude. Elle ne verrait personne après lui, mais mangerait et dormirait seule.

Toutefois, lorsque Hayato entra dans la chambre, il avait le visage sombre et plein de pitié.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle aussitôt. Que s'est-il passé ?

— Akane, dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Sire Otori a ordonné que votre père soit emmuré dans le pont qu'il a construit.

Loin d'essayer d'atténuer la cruauté de la nouvelle, il avait parlé avec autant de clarté que de circonspection, mais elle ne comprenait toujours pas.

— On va donc le tuer ?

À cet instant, il prit sa main.

— Non, il sera emmuré vivant.

Elle ferma les yeux et s'efforça provisoirement de ne pas penser. Une fauvette lançait son cri aigu dans la montagne. D'une chambre voisine s'élevait une chanson d'amour. Akane regretta fugitivement les plaisirs qu'elle avait escomptés et qui allaient devoir céder la place au chagrin.

— Quand ?

— La cérémonie aura lieu dans trois jours.

— Il faut que j'aille chez mes parents.

— Bien entendu. Demandez à Haruna de faire venir un palanquin. Mes hommes vous escorteront.

Il effleura la joue d'Akane en un geste de simple réconfort, mais sa compassion s'unissant à la caresse de sa main éveillèrent en elle un désir irrépressible. Elle tira sur ses vêtements pour toucher sa peau, le sentir contre elle. Habituellement, ils faisaient l'amour avec lenteur, maîtrise et retenue, mais l'irruption du chagrin n'avait laissé en elle qu'un besoin éperdu de son amant. Elle voulait qu'il la recouvre, qu'il l'anéantisse, qu'il la réduise à la pulsion élémentaire de la vie face à la

violence et à la mort. Enflammé par son ardeur, il y répondit avec une brutalité nouvelle qui était tout ce que désirait le corps d'Akane.

Ensuite elle pleura dans ses bras, secouée de sanglots convulsifs, tandis qu'il essuyait son visage et portait la coupe de vin à ses lèvres afin qu'elle boive. L'intensité de son désespoir, le déchaînement de la passion, la tendresse qu'il lui témoignait, tout contribuait à la fragiliser. Elle se sentait presque prête à se raccrocher à lui pour toujours.

— Akane, dit-il, je t'aime. Je vais parler de toi à Haruna et racheter ta liberté. Je veux que tu m'appartiennes. Je ferai n'importe quoi pour toi. Nous aurons des enfants ensemble.

Elle s'autorisa à songer brièvement : « Comme ce serait délicieux. » Mais elle pensa en même temps avec froideur : « Ça n'arrivera jamais. »

Elle ne répondit pas et ne prit enfin la parole que pour lui dire :

— Je veux être seule, maintenant. Il faut que je me rende chez ma mère avant la fin de la journée.

— Je vais me charger de l'escorte.

— Non. Vous êtes très bon, mais je préfère y aller seule.

Tout le monde aurait su qui était le maître des serviteurs l'accompagnant. Elle aurait pu aussi bien annoncer publiquement qu'elle était d'ores et déjà sa maîtresse. Cependant Haruna n'avait pas été consultée, et de toute façon elle n'avait aucune intention d'appartenir à un homme. Elle ne tomberait pas amoureuse de Hayato, même si elle savait qu'elle avait failli s'éprendre de lui tant son corps lui avait été reconnaissant aussi bien de la passion que de la tendresse qu'il lui avait prodiguées. Elle se détourna du cratère où brûlaient et fumaient les feux de l'amour. Jamais elle ne céderait à l'appel de cet abîme.

*

Akane resta debout, immobile, décidée à ne pas verser une larme. Accablée de douleur depuis des jours, sa mère se chargeait de pleurer pour toute la maison.

— Ne rends pas les choses encore plus difficiles, s'était contenté de lui dire son père.

Elle avait aussitôt résolu d'attendre sa mort pour se laisser aller aux pleurs, quand il serait au-delà de toute peur et de toute souffrance et que le chagrin de sa fille ne pourrait plus l'affaiblir ni lui faire honte.

Le prêtre agitait un bâton orné de glands blancs au-dessus du parapet devenu une tombe. Enfin achevé après six ans de travaux, le pont de pierre était décoré de cordes de paille neuves et de banderoles

blanches attachées à des baguettes de saule encore vertes. Des psalmodies s'élevaient dans la foule et des tambours retentissaient en un rythme obsédant. Les jeunes garçons desservant le sanctuaire du dieu du fleuve s'avançaient à l'autre bout du pont en dansant la danse du héron.

Habillés en jaune et blanc, ils portaient aux poignets et aux chevilles des glands évoquant des plumes. Chacun d'eux tenait dans sa main droite un talisman en bronze dont la forme rappela à Akane un crâne de héron, avec sa boîte crânienne étroite, son énorme bec et ses yeux aux orbites vides.

Entendait-il les tambours et les psalmodies ? Les sons parvenaient-ils jusque dans son tombeau ? Regrettait-il l'obsession qui l'avait mené à bâtir cette merveille aux quatre arches parfaites enjambant maintenant le fleuve et qui aboutissait à périr ainsi, sacrifié pour apaiser le dieu du fleuve et pour l'empêcher à jamais de construire un ouvrage capable de rivaliser avec son chef-d'œuvre ?

Les gens disaient qu'il s'était aidé de sorcellerie pour bâtir le pont. Nombreux étaient ceux préférant traverser le fleuve en bac plutôt que de l'emprunter. Il avait changé le chant des eaux. Plus de quinze ouvriers étaient morts pendant sa construction, comme si le fleuve avait déjà fait payer aux hommes leur orgueil et leur impudence. Pourtant le chef du clan, sire Otori, avait lui-même ordonné qu'on le bâtisse. Puis le même seigneur avait décrété la mort du père d'Akane afin de calmer les craintes et les soupçons du peuple, et peut-être aussi d'apaiser le dieu du fleuve qui avait failli emporter son fils cadet, Takeshi, et s'était emparé de Mori Yuta, le fils aîné du dresseur de chevaux.

Les danseurs s'avançaient depuis l'extrémité sud du pont. Leurs pieds ne faisaient presque aucun bruit sur la pierre lisse. Du côté nord, on avait élevé une petite tribune en bois, au sol couvert de nattes comme une pièce en plein air et aux parois drapées de soie et surmontées d'un baldaquin. Elle était flanquée de bannières flottant au vent, de sorte que le héron des Otori semblait voler.

Sire Otori était assis au centre de la tribune, avec ses frères à sa gauche et ses deux fils, Shigeru et Takeshi, à sa droite.

Akane se souvint qu'elle avait aidé l'un des jeunes seigneurs à tirer de l'eau son frère. Elle se demanda s'ils savaient qui elle était. Le petit frère de Yuta avait été consacré au sanctuaire. Il deviendrait un prêtre mais pour l'instant c'était encore un enfant, qui dansait la danse du héron avec les autres garçons traversant le pont et passant devant la tombe du père d'Akane.

Était-il déjà mort ?

Le silence de la foule, le rythme lancinant des tambours, les mouvements gracieux des danseurs, pleins d'une énergie et d'une

puissance maîtrisées, remontant à un passé immémorial, éveillaient en la jeune fille un trouble insoutenable. Dans son émotion, elle ne put retenir un cri perçant comme celui d'un oiseau de mer, qui déchira l'âme de ceux qui l'entendirent.

Son cri ne parvint pas jusqu'à son père – il n'entendrait plus jamais rien.

*

Les seigneurs Otori repartirent avec leur et la foule se dispersa. Il ne resta plus qu'une poignée d'assistants, dont Wataru et Naizo. Même s'ils ne pouvaient plus rien pour leur maître, ils ne se décidaient pas à l'abandonner à son sort. Il leur semblait impensable de rentrer chez eux, de retrouver leur vie ordinaire, pendant que lui serait accroupi dans les ténèbres, cerné de pierres, exilé du monde des vivants sans être encore mort.

À sa propre surprise, les jambes d'Akane ne se dérochèrent pas sous elle lorsqu'elle se dirigea d'un pas chancelant vers le centre du pont. Tombant à genoux, elle pria pour que son père meure rapidement et que son âme entreprenne en sûreté son voyage.

Wataru vint s'agenouiller à côté d'elle. Akane le connaissait depuis toujours et il était comme un oncle pour elle.

— Son ouvrage est parfait, dit-il doucement. Il n'y aura pas d'air. Tout ira très vite.

Elle n'osa pas demander combien de temps cela prendrait.

Ils restèrent là toute la journée, jusqu'au moment où le ciel tourna au gris tandis que la brume s'élevait de la mer et que les étoiles apparaissaient une à une. La nuit était chaude. Une grenouille de pluie coassait dans les roselières et une grenouille clochette lui répondit de sa voix cristalline. Wataru dit quelques mots à Naizo, qui s'éclipsa pour revenir avec un flacon de vin et deux coupes. Wataru en remplit une qu'il déposa devant la pierre. Puis ils burent tous trois à tour de rôle dans la coupe restante. En l'approchant de ses lèvres, Akane entendit un accent nouveau dans le chant du fleuve.

— J'entends mon père, chuchota-t-elle en buvant le vin d'un trait.

— C'est impossible, il est mort depuis longtemps, répliqua Wataru. Ne vous tourmentez pas ainsi.

— Écoutez ! dit Naizo.

C'est alors qu'ils entendirent tous trois comme une déploration assourdie se mêlant au bruit des flots. La voix du père d'Akane s'était transmuée en eau et il ne faisait plus qu'un avec le fleuve.

CHAPITRE QUATORZE

Shigeru entendit le cri de la jeune fille et regarda dans sa direction. Il ne pouvait voir son visage, car elle était voilée, et il ne la reconnut pas. Cependant il fut impressionné de la voir si droite, pleine de calme. La mort du maçon le troublait, même s'il n'avait rien dit contre la décision de son père, dans la pensée que sa loyauté importait davantage que sa conscience.

Il avait quitté Terayama dès que la fonte des neiges avait rendu les routes de nouveau praticables. L'hiver avait beau mettre un terme aux escarmouches et aux campagnes militaires, la neige n'empêchait pas les intrigues. Il avait voulu faire halte à Tsuwano afin d'insister encore pour que les fils de Kitano repartent d'Inuyama, mais des messagers étaient venus annoncer que le printemps avait amené une épidémie de variole. Ils invitèrent sire Shigeru à se rendre directement à Hagi, sans mettre sa vie en danger. Il était impossible de savoir s'il s'agissait d'un mensonge. Shigeru était déterminé à partir pour Tsuwano et prouver qu'on l'avait trompé, mais Irie, qui était venu au temple pour l'escorter sur le chemin du retour, avait déconseillé une telle entreprise.

L'année nouvelle était celle de son seizième anniversaire. Désormais il était pleinement un homme. La cérémonie de son passage à l'âge adulte eut lieu au troisième mois, avec autant de solennité que de liesse populaire. Il était heureux d'être de retour à Hagi, même s'il regrettait les conseils et le soutien de Matsuda. À son grand soulagement, son frère avait survécu à sa chute de cheval, à une légère inflammation des poumons au plus fort de l'hiver ainsi qu'à de nombreux coups reçus en s'exerçant avec des sabres en bois. Takeshi vivait maintenant au château avec son père et s'entraînait avec les autres adolescents du clan des Otori.

Les frères étaient ravis d'être réunis. Leur séparation avait encore renforcé leur affection mutuelle. En quittant la maison de son enfance et l'amour étouffant de sa mère, Takeshi avait mûri. Grand et fort pour son âge, il n'avait rien perdu de son assurance, qui était même peut-être excessive. Il avait tendance à fanfaronner, mais ses professeurs affirmèrent à Shigeru que ce travers était modéré par la discipline et l'entraînement. Du reste, sire Takeshi avait de quoi se vanter. Outre son aptitude aux arts du combat, il était doué d'un esprit vif et d'une mémoire fidèle. Shigeru vit avec plaisir que les traits de caractère des Otori étaient toujours vigoureux, même s'ils pouvaient aisément devenir des défauts, comme le lui avait dit Matsuda. Malheureusement, Takeshi se montrait toujours aussi insouciant.

Alerté par ses conversations avec Matsuda, Shigeru observa ses oncles avec un soin redoublé, en guettant le moindre indice de perfidie. Il informa son père de la décision de Kitano d'envoyer ses fils à Inuyama. Au début, Shigemori inclina à penser comme Shigeru et Matsuda qu'il convenait de mettre fin au plus vite à une telle déloyauté. Toutefois il consulta ses frères, lesquels l'en dissuadèrent en déclarant qu'il paraissait peu sage de provoquer les Tohan et d'offenser encore davantage la famille Iida.

— L'incident malheureux avec Miura a déjà mis en fureur sire Iida et son fils, dit le frère aîné de Shigemori d'un ton lourd de sous-entendus. Bien entendu, nous savons qu'il s'agit d'un tissu de mensonges, cependant le bruit court que vous avez insisté pour défier sire Miura mais avez été vaincu par lui, de sorte que Matsuda l'a frappé par-derrière pour vous sauver la vie.

— Qui ose répandre de telles impostures ? s'écria Shigeru hors de lui. J'ai combattu Miura tout seul. Inaba en a été témoin.

— Les Tohan n'apprécient guère de voir un de leurs guerriers vaincu par un Otori, dit Shigemori. Surtout par vous, l'héritier du clan.

— Ils saisiront le moindre prétexte pour se prétendre insultés, répliqua Shigeru. Ils croient qu'ils peuvent nous intimider en nous menaçant d'une guerre. Nous devrions les combattre dès maintenant, avant qu'ils ne corrompent nos alliés et ne deviennent encore plus forts.

Néanmoins la politique d'apaisement prônée par ses oncles prévalut. On envoya à Inuyama des excuses pour la mort de Miura ainsi que des cadeaux en compensation. L'indignation de Shigeru était partagée par de nombreux membres du clan. Suivant la coutume des Otori, des chansons et des récits commencèrent à circuler sur la façon dont s'était réellement déroulée la rencontre dans la forêt, où l'héritier du clan, âgé de quinze ans, avait vaincu au sabre le meilleur guerrier jamais sorti des rangs des Tohan. Shigeru déplora cette exagération autant que la version déformée des Tohan, mais dans les deux cas il n'y pouvait rien changer.

Il essaya plus d'une fois de parler à son père. Shigemori l'écoutait et approuvait ses avis, mais semblait incapable de passer à l'action ou même de prendre des décisions. Il ne cessait de consulter ses frères, les anciens du clan et même, ce qui était plus inquiétant, des prêtres, chamans et autres devins, dont les idées et convictions se contredisaient toutes pour désigner les dieux censés avoir été offensés et les moyens de les apaiser. Durant l'absence de Shigeru, son père était devenu de plus en plus dévot. Depuis que Takeshi avait failli se noyer, il s'inquiétait du pont de pierre dont il avait ordonné la construction.

Le voyant près d'être achevé, il redoutait de nouvelles représailles du dieu du fleuve outragé. En lui faisant une offrande, il pensait également dissiper les craintes des habitants de la ville, lesquels considéraient encore le pont comme une œuvre de sorcier.

Shigeru avait passé l'année précédente à assimiler les enseignements austères de Terayama, en purgeant son esprit des illusions, des vains désirs et des chimères de l'imagination. Il ne croyait pas que les prières ni les sortilèges pussent avoir le moindre effet ou influencer quelque être que ce fût dans le cosmos. À ses yeux, si la croyance religieuse avait un rôle à jouer dans la vie humaine, il devait consister à fortifier le caractère et la volonté de façon qu'un homme soit gouverné par la justice et la compassion et affronte la mort sans crainte. Il s'impatientait de voir son père se soucier des jours fastes, des rêves, des amulettes et des prières, toutes préoccupations menant au doute et à l'inaction. Le sacrifice inutile du maçon l'irrita à la fois comme une cruauté et comme un gaspillage de talent. Le pont était un prodige qui n'avait certainement pas son pareil dans les Trois Pays. Shigeru ne voyait aucune raison de mettre ainsi à mort son créateur, en l'emmurant vivant.

Il garda pour lui ces sentiments et assista à la cérémonie d'un air impassible, mais le cri déchirant de la fille du maçon le toucha. Kiyoshige, le fils du dresseur de chevaux Mori, était de nouveau à son service. Comme par le passé, une étroite amitié unissait les deux jeunes gens. Mori Kiyoshige était d'un tempérament vif et débordant d'activité. En mûrissant, il se servit de cette apparence pour dissimuler l'acuité de son intelligence. Sans la mort de son frère, peut-être serait-il devenu un garnement irresponsable, comme tant de fils cadets, mais la disparition de Yuta l'avait rendu plus fort et plus posé. Pendant l'absence de Shigeru, il avait veillé sur Takeshi et noué avec lui un profond attachement. La similitude de leurs caractères les avait amenés à partager bien des escapades, où le bon sens de Kiyoshige avait souvent tiré d'embarras son compagnon plus jeune et impétueux. Leurs souvenirs d'enfance, marqués par la mort du frère aîné de Kiyoshige, ainsi que leur amour partagé des chevaux, créèrent entre eux des liens solides. Kiyoshige surveillait Takeshi le jour où il monta l'étalon noir de Shigeru, et ce fut lui qui porta chez lui le garçon commotionné après sa chute. Cependant Takeshi apprit à maîtriser l'étalon, et même n'importe quel cheval, si bien qu'au retour de Shigeru on apporta au château un autre poulain destiné à devenir la monture attitrée du jeune cavalier.

Kiyoshige était aussi précoce que populaire. Il avait des amis et connaissances en grand nombre et venus de tous les horizons. S'il buvait beaucoup plus qu'il ne convenait pour un garçon de son âge, il restait en réalité nettement moins ivre qu'il n'y paraissait et retenait

tout ce qu'on lui disait. Sa position de fils du dresseur de chevaux et d'ami des héritiers de sire Otori se conjuguaient à son goût personnel pour les bas-fonds, de sorte qu'il évoluait librement à travers les différents milieux de la ville. Non seulement il parlait aux gens mais il les écoutait, ce qui était encore plus important. Sans intervenir dans le réseau officiel d'espions au service du château ni dans les tentatives sporadiques des agents des Tohan pour infiltrer les Otori, il possédait ses propres informateurs qui le tenaient au courant de tout ce qui se passait à Hagi.

Sachant qu'il connaissait tous les potins de la ville, Shigeru l'interrogea sur la fille du maçon dès qu'ils furent seuls ce soir-là.

— La famille devrait recevoir un dédommagement. Il ne faut pas que ces gens tombent dans la misère. Arrangez cela, mais sans mettre personne au courant.

Kiyoshige sourit et répliqua :

— Vous avez été longtemps absent. Vous ne savez pas qui est cette fille ?

Shigeru secoua la tête.

— Elle s'appelle Akane. C'est une femme de plaisir, peut-être la plus célèbre qui soit à Hagi en ce moment.

— Où travaille-t-elle ?

— Dans la Maison des Camélias, un établissement situé sur le versant de la Montagne de feu. Il appartient à une femme appelée Haruna.

Kiyoshige éclata de rire et demanda d'un air narquois :

— Auriez-vous envie de lui rendre visite ?

— Bien sûr que non ! s'exclama Shigeru. Mon seul souci était le bien-être de cette famille.

Cependant il ne pouvait s'empêcher de se rappeler sa nostalgie à Terayama, quand il rêvait de s'échapper à Yamagata et de s'y procurer des femmes. Son père avait dit qu'on lui donnerait une concubine, mais on ne s'en était toujours pas occupé.

Il avait cru avoir dompté ses désirs, durant le long hiver glacé, mais à présent la pensée d'Akane dans la maison de plaisir du volcan lui rappelait qu'il avait seize ans et qu'on était au printemps...

— Contentez-vous de vous renseigner discrètement, dit-il. Si elle a besoin d'une dot pour se marier, il serait possible de lui en constituer une.

— Bien sûr, approuva gravement Kiyoshige.

CHAPITRE QUINZE

Le fantôme du maçon avait une influence à la fois troublante et consolante sur les habitants de la ville. En entendant sa voix désincarnée dans la nuit, les ivrognes se sentaient dégrisés et les enfants étaient réduits au silence. En même temps, les gens étaient fiers de lui. Ils admiraient son œuvre merveilleuse, sa mort aussi stoïque qu'émouvante, la force de son esprit qui avait choisi de demeurer avec son obsession. Sire Shigeru ordonna l'érection d'une pierre au-dessus du parapet où le cadavre était emmuré. On y grava un texte qu'il avait lui-même composé :

« Le clan des Otori souhaite la bienvenue aux hommes justes et loyaux. Quant aux injustes et aux déloyaux, qu'ils prennent garde. » Cette inscription plut à Akane, qui se sentit profondément reconnaissante au jeune seigneur qui en était l'auteur. À présent, elle devait décider de son propre avenir. La nuit où son père était mort, elle avait permis à Wataru de la reconduire à la Montagne de feu. Pendant trois jours, elle resta enfermée dans sa chambre sans voir personne, pas même Hayato, et en mangeant à peine. Après quoi, elle se rendit chez sa mère. Hayato lui écrivait chaque jour en la pressant d'accepter son offre et en l'assurant de son amour. Sa mère comprit vite la situation et se sentit extrêmement réconfortée.

Faisant ses propres projets pour l'avenir de sa fille, elle entreprit elle aussi de faire pression sur Akane. Toutefois, quatre semaines après la mort du maçon et une semaine après l'érection de la pierre, Haruna vint rendre visite à la jeune femme.

— Je suis vraiment désolée, s'excusa Akane.

Sa mère leur servait le thé, dont l'arôme remplissait la pièce. Haruna portait une robe simple mais élégante, et était venue en palanquin. Leurs éventails battaient comme des ailes dans l'air moite et immobile.

— Je vous ai négligée, ainsi que mon travail. Après tout ce que vous avez fait pour moi, je suis réellement impardonnable. Je vais revenir très bientôt. Ma mère est déjà presque en état de se passer de moi.

— Mais notre hôtesse doit connaître la proposition de sire Hayato ! s'exclama sa mère. Il faut qu'Akane consente. Faites-lui entendre raison, Haruna.

— Je voudrais parler seule avec votre fille, répliqua Haruna.

Comme toujours, son ton était définitif. La mère d'Akane s'inclina dans sa direction et sortit.

— Approchez-vous, dit Haruna. Ce que j'ai à vous dire ne

concerne que vous. J'avais l'intention de vous conseiller d'accepter l'offre de Hayato. Il m'a proposé une grosse somme pour vous, évidemment, mais de toute façon je crois qu'il vous rendrait heureuse. Il est peu probable qu'il se lasse de vous. Il subviendra toujours à vos besoins et à ceux des enfants que vous pourrez avoir. Je vous aime beaucoup, Akane, et je le connais depuis longtemps. Ce serait un arrangement des plus satisfaisants.

La vieille femme se tut et Akane demanda :

— Mais... ?

— Il y a quelques jours, j'ai été convoquée chez sire Mori Yusuke, le dresseur de chevaux. Comme vous le savez sans doute, son fils est très ami avec les fils de sire Otori, particulièrement avec sire Shigeru.

Il semble que vous ayez éveillé un certain intérêt dans ces parages.

— Kiyoshige n'est qu'un enfant, dit Akane en souriant.

— Je ne parle pas de Kiyoshige mais de Shigeru.

— Sire Shigeru ne me connaît pas. M'a-t-il seulement déjà vue ?

Elle était sûre qu'il avait oublié la fille nageant comme un cormoran.

— Il semble que oui. Il vous a aperçue lors de la tragique cérémonie et a donné des instructions pour qu'on veille sur vous et votre famille. De l'argent est mis à votre disposition. Kiyoshige doit me le remettre.

Akane resta quelques instants silencieuse. Puis elle lança d'un ton léger :

— C'est un geste de bonté, rien de plus. Sire Shigeru a toujours eu la réputation d'être compatissant.

— Apparemment, sire Mori et son fils pensent que cela va plus loin. Shigeru est un homme, à présent, et rien n'a été encore prévu pour son mariage. On va certainement lui donner une concubine. Pourquoi pas vous ?

— Ce serait un trop grand honneur, déclara Akane en s'éventant plus fort car cette suggestion avait accéléré les battements de son cœur et échauffé sa peau.

Dans son enfance, les seigneurs du clan lui étaient apparus presque comme des dieux, absolument inaccessibles aux gens de sa classe. Habitants d'un monde supérieur, on ne pouvait que les apercevoir parfois lors de cérémonies, et c'était à peine si l'on osait bavarder sur leur compte. La rencontre dans le fleuve avait perdu toute réalité à ses yeux. Il lui était presque impossible de s'imaginer dans la même pièce que l'héritier des Otori, à plus forte raison couchée avec lui, peau contre peau.

— Pour vous parler franchement, il m'est arrivé de rêver d'un tel destin pour vous, répliqua Haruna. L'offre de Hayato m'avait fait changer d'avis. J'avais décidé de mettre de côté mes ambitions au nom

de votre bonheur, mais voilà qu'on me suggère cette idée. Si grand que soit l'honneur d'être la concubine d'un Otori, cette position présente bien des désavantages. Votre vie serait nécessairement plus retirée, vous devriez supporter toutes les intrigues du château et il va de soi que vous ne pourriez pas avoir d'enfants.

— C'est là le principal motif qui pousse ma mère à plaider la cause de Hayato. Elle aspire à avoir des petits-enfants. Mais moi, je n'ai aucune envie d'être mère. Pourquoi mettre au monde des créatures promises à la souffrance ?

Après un silence, elle ajouta :

— De toute façon, ai-je le choix ? Je suppose qu'il n'est pas question de s'opposer à un désir de sire Shigeru.

— Il n'a pas encore réellement exprimé de désir. Les Mori se sont contentés de tâter le terrain, pour ainsi dire. Néanmoins, j'ai eu l'impression qu'ils vous déconseillaient de prendre toute décision précipitée.

— Hayato ne s'est guère montré discret.

— C'est vrai. Tout le monde sait qu'il vous poursuit de ses assiduités.

— Je suppose qu'il recevra lui aussi un « conseil ».

— Probablement.

— Je suis donc censée refuser Hayato et ne rien faire en attendant que sire Shigeru daigne exprimer sa volonté, constata Akane avec une colère soudaine.

— Vous n'avez rien à changer à votre conduite. Vous continuerez d'habiter chez votre mère et de ne pas voir Hayato. Comme je vous l'ai dit, la question financière a été réglée. Vous n'avez pas besoin de travailler.

— Je ne travaille pas seulement pour l'argent. Combien de temps vais-je devoir vivre sans homme ?

Son amant favori lui manquait déjà. Elle aspirait à sentir de nouveau la passion dont l'intensité avait émoussé un instant son chagrin.

— Pas longtemps, promis Haruna. Dois-je porter une réponse favorable aux Mori ?

Akane garda le silence. Elle entendait sa mère dans la cuisine, les bruits de la rue et du fleuve. Dans un accès de rage, elle se leva brusquement, marcha vers la porte, revint sur ses pas et lança :

— Quelle autre réponse serait possible ?

Après le départ de Haruna, Akane ignora les questions avides de sa mère et alla s'asseoir dans l'atelier de son père, au milieu des tas de pierres à moitié taillées. La pièce était déserte et silencieuse. Akane regrettait le bruit incessant, le martèlement du fer, le soupir de la lame entaillant la pierre. Wataru était rentré dans son village en

déclarant qu'il était trop vieux pour servir un autre maître. Naizo avait été engagé par un maçon qui avait déjà proposé de racheter le stock de pierres du père d'Akane. Bientôt les chars à bœufs viendraient les emporter. L'air était chargé d'une poussière si épaisse que les rayons du soleil semblaient presque se solidifier, comme s'ils allaient eux aussi se transformer en pierre. Elle s'attarda à contempler les nuances variées de gris se déployant entre le blanc et le noir sur les roches prises à la montagne, au lit du fleuve ou au rivage de la mer, taillées, traînées et soulevées par la force des hommes.

Comme les cheminements du destin étaient étranges, songea-t-elle. Sire Shigemori avait ordonné la mort de son père. Sans cette circonstance tragique, elle n'aurait jamais attiré l'attention du fils du seigneur. Si elle devenait sa concubine, elle parviendrait à une position dont sa famille n'aurait jamais pu rêver – mais elle n'aurait pas d'enfants.

« De toute façon, se dit-elle, mon père n'a que faire de petits-enfants. Il ne sera pas un esprit ordinaire puisqu'il demeurera à jamais avec son pont. Une foule de gens lui apporteront des offrandes et des présents, presque comme s'il était lui-même un dieu. »

Elle se releva et prit des fleurs et du vin pour les déposer devant la pierre tombale. Il avait plu et le ciel était couvert. Le pont, les rues, le fleuve, tout était aussi gris que les pierres.

Comme elle s'y attendait, on avait déjà déposé d'autres offrandes. Son père avait des fidèles, à présent, et il n'en manquerait jamais. Il n'avait aucun besoin de petits-enfants. Elle pria son esprit et lui dit ce qu'elle allait devenir. Un certain équilibre semblait s'instaurer : elle aussi allait être sacrifiée – au dieu du fleuve, aux Otori. Cependant elle se dit que son propre sacrifice ne serait pas sans agrément.

*

Les semaines s'écoulèrent sans qu'elle reçût de nouvelles du dresseur de chevaux ou du château. Akane était déçue.

— Ils ont changé d'avis, dit-elle à Haruna qui venait la voir régulièrement afin de lui soutenir le moral et d'apporter de l'argent à sa mère.

— Il faut du temps pour conclure de tels arrangements, répliqua Haruna. Vous devez prendre courage.

— On m'a convaincue de renoncer à un homme de bien pour un rêve sans consistance. Vous feriez mieux de me reprendre chez vous !

— Patience, chuchota Haruna.

La patience d'Akane était à bout. Son irritation grandit encore le jour où elle se leva à l'aube, incapable de trouver le sommeil, décida d'aller sur le pont porter à boire et à manger pour son père et vit un

groupe de cavaliers avancer dans sa direction. Elle reconnut Mori Kiyoshige sur son cheval gris, Irie Masahide, l'expert du sabre, et sire Shigeru lui-même, ainsi qu'une nombreuse escorte. Comme les autres passants sur le pont, elle tomba à genoux et inclina la tête tandis que les destriers s'éloignaient d'un pas assourdi sur les pierres.

— Sire Shigeru quitte la ville ? demanda-t-elle en se relevant à un homme près d'elle.

— Apparemment. J'espère qu'il va s'occuper des Tohan. Il serait temps que quelqu'un leur donne une leçon.

« Ils seront absents tout l'été, pensa-t-elle. Suis-je censée ne rien faire en attendant que les typhons les forcent à rentrer ? »

Elle observa la petite troupe émergeant du pont et s'engageant au trot sur la rive du fleuve. Le jeune homme au cheval noir tourna la tête et jeta un coup d'œil en arrière. Il était trop loin pour savoir s'il la regardait, mais elle eut l'impression qu'il l'avait vue près de la tombe de son père. Elle continua de fixer la direction où ils avaient disparu. « Je ferais aussi bien d'attendre », se dit-elle.

CHAPITRE SEIZE

Shigeru s'était laissé aller une fois ou deux à songer à la fille du maçon, mais il n'était pas au courant des négociations de Kiyoshige et le temps lui manquait pour faire lui-même des démarches. En effet, peu après la mort de l'auteur du pont, des messagers étaient arrivés de Chigawa, une petite ville située sur la route entre Yamagata et la côte, juste à la frontière orientale du Pays du Milieu. Ils rapportèrent que les Tohan menaient une sorte d'offensive contre leurs propres paysans pour extirper une secte obscure dont les membres étaient appelés les Invisibles. Shigeru se rappela que Nagaï avait parlé de la même secte à Yamagata. Les persécutés traversaient en masse la frontière et les guerriers Tohan les poursuivaient pour les torturer et les tuer, en infligeant le même sort aux paysans Otori soupçonnés de leur donner asile. Ce fut ce dernier détail qui enflamma l'indignation de Shigeru. Les Tohan avaient le droit d'agir à leur guise dans leur propre territoire, et il ne se souciait guère d'une secte de plus ou de moins parmi les nombreux mouvements religieux qui ne cessaient de surgir puis de disparaître et dont la plupart semblaient trop inoffensifs pour menacer l'ordre social. En revanche, si les Tohan se mettaient à considérer qu'ils pouvaient circuler librement en pays Otori, ils finiraient tôt ou tard par ne plus repartir. L'affaire était encore compliquée par la présence de riches mines d'argent et de cuivre dans la région de Chigawa, où avaient lieu les incursions ennemies. Une provocation aussi agressive appelait une riposte non moins hardie et résolue : c'était le seul moyen d'y mettre un terme.

Comme toujours, et au grand déplaisir de Shigeru, ses oncles assistèrent au conseil convoqué par sire Shigemori pour discuter de la réaction la plus appropriée. Maintenant qu'il était adulte et pouvait seconder son père, il lui semblait que la présence de ses oncles était inutile. Bien plus, il craignait qu'elle ne provoque une certaine confusion quant à la direction effective du clan, en donnant l'impression que Shigemori n'osait rien faire sans l'accord de ses frères. Une nouvelle fois, les deux hommes prônèrent l'apaisement sous prétexte de la puissance des Tohan et du risque qu'il y aurait à offenser Iida si peu de temps après la mort malencontreuse de Miura. De son côté, Shigeru exprima son opinion avec force, soutenu par les deux principaux dignitaires, Irie et Miyoshi.

Toutefois la discussion s'éternisa. Il vit combien ses oncles étaient habiles à manœuvrer son père en affectant de toujours s'en remettre à lui, en le flattant et en l'épuisant à force de raisonnements. Ils affirmaient sans cesse que leur seul but était la prospérité du clan,

mais il se demanda ce qu'ils désiraient vraiment dans le secret de leur cœur. Quels avantages pouvaient-ils retirer des concessions faites aux Tohan ? Il se dit soudain qu'ils espéraient peut-être supplanter son père et lui-même. Une telle ignominie semblait inconcevable et il ne croyait pas que le clan s'y prêle jamais, mais il constatait aussi combien son père était devenu inefficace et redoutait que des hommes pragmatiques comme Endo et Miyoshi pussent accepter, sinon chercher eux-mêmes, un chef plus effectif. « Ce chef sera moi ou personne », se promit-il intérieurement.

Ils étaient assis dans la salle principale de la résidence située derrière le château proprement dit. Il avait plu un peu plus tôt, mais à présent le soleil s'était montré et il faisait très chaud. Shigeru entendait la mer déferler contre la muraille au-delà du jardin. Toutes les portes étaient ouvertes et les vastes vérandas étaient comme des îlots d'ombre et de fraîcheur, derrière lesquels la lumière éclatante avivait le vert des feuilles et les couleurs des glycines et des lotus. La conversation se poursuivit tout l'après-midi tandis que la chaleur s'intensifiait, que la rumeur des cigales se faisait plus stridente et que la patience des hommes s'épuisait.

La nuit allait tomber quand sire Shigemori déclara enfin qu'il préférerait différer sa décision afin de consulter auparavant un chaman qui, par chance, était en visite au sanctuaire de la forêt s'étendant au-dessus du château. On envoya un messenger là-bas et la séance fut suspendue. Elle était censée reprendre et aboutir enfin le lendemain.

Shigeru quitta son père et ses oncles avec quelques brèves formules de politesse, puis alla se promener dans le jardin pour se calmer. Le soleil se couchait derrière la colline se dressant à l'ouest de la baie, mais la chaleur était toujours étouffante. Il sentait sa peau le démanger sous ses robes de cérémonie et une migraine le tenaillait.

Au bout du jardin, Takeshi était assis sur le mur de pierre surplombant la mer. Shigeru avait rarement l'occasion de voir son frère aussi tranquille. Ne se sachant pas observé, il semblait plongé dans ses pensées. Après l'avoir contemplé quelques instants, Shigeru se surprit à s'interroger sur l'avenir de Takeshi. Lui qui était souvent le centre de toutes les attentions, habitué à l'admiration et aux éloges, n'était pourtant pas l'héritier du clan. À moins qu'il n'arrive quelque chose à Shigeru, il ne détiendrait jamais le pouvoir auquel il aspirait manifestement et pour lequel il semblait fait. Les chroniques des clans mentionnaient de nombreux cas de frères luttant entre eux pour le pouvoir. Des cadets se retournaient contre leurs aînés, les renversaient et les tuaient, quand ils n'étaient pas eux-mêmes vaincus et mis à mort ou contraints de se suicider. Shigeru voyait de ses propres yeux la déloyauté des frères de son père. Certes, ce n'étaient que des demi-frères, nés d'une mère différente. Mais s'il s'agissait là d'une fatalité de

l'histoire des Otori, destinée à se répéter à chaque génération ? Que ferait-il si Takeshi se révélait déloyal envers lui ?

Il se demanda comment il pourrait occuper son frère en tirant parti de tous ses talents. Il faudrait vraiment lui donner un domaine à l'intérieur du fief – peut-être Tsuwano, ou même Yamagata.

Takeshi parut sortir brusquement de sa rêverie. Il sauta du mur et aperçut Shigeru. En le voyant, son visage s'éclaira d'un sourire si spontané et affectueux que Shigeru sentit ses craintes se dissiper.

— Êtes-vous parvenus à une décision ?

— Notre père veut consulter un chaman, répondit Shigeru sans réussir à dissimuler sa colère autant qu'il l'aurait dû. Une nouvelle réunion aura lieu demain.

Le sourire de Takeshi s'effaça aussi vite qu'il était apparu.

— Mieux vaudrait agir sans tarder. C'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ?

— Oui. Chacun le sait, à présent, car je n'ai cessé de le répéter tout l'après-midi. Mais on ne m'écoute pas. Pire encore, mes oncles passent leur temps à saper mon autorité en me rappelant ma jeunesse, mon inexpérience et leur grande sagesse.

— Ils n'ont rien de sage, répliqua Takeshi d'un ton brusque.

Shigeru ne le réprimanda pas pour son manque de respect.

Takeshi lui jeta un coup d'œil et reprit, enhardi :

— Mon frère aîné devrait intervenir, pour le bien du clan.

— Je ne puis rien faire contre la volonté de notre père, observa Shigeru. Je dois lui obéir dans toutes ses décisions. Le problème, c'est qu'il ne décide rien !

Takeshi prit une voix d'enfant espiègle et lança avec allégresse :

— Mes professeurs ne peuvent m'interdire ce qu'ils ignorent. Et sans leur interdiction, je ne saurais être considéré comme désobéissant.

Il parlait d'un ton puéril mais en plissant les yeux comme un adulte.

— C'est Mori Kiyoshige qui me l'a appris, ajouta-t-il.

— Vraiment ? Eh bien, allez donc chercher Kiyoshige et dites-lui de venir me voir. Je songe à essayer un peu les chevaux. Peut-être demain en début de matinée.

— Pourrai-je vous accompagner ? demanda aussitôt Takeshi.

— Je ne pense pas.

Takeshi parut déçu mais ne discuta pas. Après s'être incliné cérémonieusement devant Shigeru, en frère cadet respectueux de son aîné, il s'éloigna d'un pas vif.

« Il sait obéir, se dit Shigeru. Il a reçu la meilleure éducation. Je suis certain qu'il sera toujours digne de ma confiance. »

Lorsqu'ils quittèrent la ville, il aperçut de nouveau la jeune fille sur le pont. L'ouvrage miraculeux éblouissait par sa beauté et sa perfection. Le fleuve ne le combattait plus mais caressait ses arches de pierre, dont les fondations avaient coûté tant de vies humaines. Les blocs les plus bas se couvraient déjà de mauvaises herbes, qui maculaient le fond gris de traînées visqueuses d'un vert sombre. Des poissons se rassemblaient à l'ombre des arches, où ils trouvaient un refuge contre le soleil et contre le bec acéré des hérons et des mouettes.

Il remarqua la pierre gravée qu'il avait fait ériger. C'était l'expression de son esprit de décision, comme ce départ à l'aube. Mais ces gestes étaient tous deux inspirés par le même désir de justice et le même refus impatient de la cruauté et de la déloyauté.

Même à cette heure matinale, des gens venaient sur le pont porter des offrandes au maçon. En les voyant, Shigeru songea à la mort. Malgré sa cruauté, la fin de cet homme avait permis une sorte de vie nouvelle, source d'inspiration pour beaucoup. L'importance et l'activité du maçon n'étaient pas moindres dans sa mort que dans sa vie : son souvenir ne périrait jamais.

Étant incapable de lire dans l'avenir, Shigeru ne pouvait savoir que sa propre tombe deviendrait un lieu de pèlerinage destiné à durer aussi longtemps que le Pays du Milieu, et qu'il serait adoré à jamais comme un dieu.

Toutefois, même s'il avait souvent médité sur sa mort, comme le lui avait enseigné Matsuda, en priant pour qu'elle soit honorable et riche de sens, cette perspective ultime ne le préoccupait guère ce matin-là.

Un orage soudain dans la nuit avait purifié l'air et lavé les rues. D'immenses nuages blancs et gris s'étagaient à l'horizon. L'aurore les teintait de rose tandis que le ciel bleuissait lentement. Le cheval de Shigeru était plein d'une excitation joyeuse, et il sentait l'énergie tendue de sa monture sous ses jambes et ses cuisses. C'était une jeune créature, comme lui. Ils allaient tous deux se promener. Il n'aurait pas à endurer une nouvelle journée interminable de discussions, de disputes, de demi-vérités et de dérobades.

Il était censé aller exercer les chevaux avec Kiyoshige, Irie et une trentaine de ses hommes. En réalité, il n'avait pas l'intention de rentrer à Hagi pour le début de la réunion du matin. Il comptait même rester absent plusieurs jours, le temps de se rendre compte lui-même de la situation à la frontière et d'affronter les Tohan si nécessaire.

Sous les nuages la lumière se dora tandis que le soleil continuait son ascension, en faisant briller leurs masses grises comme de l'acier

fraîchement astiqué. Les cavaliers empruntèrent la rue longeant la rive du fleuve. Comme la plupart des artères de la ville, elle n'était pas pavée, et l'eau des flaques jaillissait sous les sabots des chevaux.

Shigeru se retourna et regarda le pont derrière lui. Les rayons bas du soleil transformaient l'eau en une coulée d'argent. Il avait remarqué la jeune femme. Akane : ce fut à cet instant qu'il commença à lui donner son prénom quand il pensait à elle. Agenouillée près de la tombe, elle gardait la tête baissée tandis qu'il passait à cheval. Il avait senti soudain qu'un lien existait entre eux. Il ne fut pas surpris en constatant qu'elle le suivait des yeux, comme si elle avait scruté la mer en essayant de distinguer un grand navire s'approchant ou sortant du port.

Il fit ralentir légèrement son cheval afin de chevaucher côte à côte avec Kiyoshige.

— Quand nous reviendrons, je voudrais la voir.

— Qui ? demanda Kiyoshige pour le taquiner.

— La fille du maçon. Akane.

— Akane ? répéta son jeune compagnon. Je croyais qu'elle ne vous intéressait pas.

— Il se peut qu'elle m'intéresse.

Apparemment, cette journée était propice aux décisions. Il allait choisir lui-même son combat et sa concubine.

— Tout est déjà arrangé, dit Kiyoshige à voix basse en s'inclinant de côté sur sa selle de manière à n'être entendu que de Shigeru. Elle attend vos ordres.

Shigeru sourit. Il aurait pu exprimer bien des sentiments : plaisir, surprise, amusement devant les intrigues de son ami. Mais il était inutile de les formuler, tant leur entente était grande.

De la même façon, il n'avait pas eu besoin la veille d'expliquer son plan à Kiyoshige. Celui-ci avait compris ses intentions sur-le-champ. Ils avaient fait venir Irie pour lui parler dans le jardin. Shigeru désirait avoir l'approbation d'au moins l'un de ses professeurs. Irie, qui l'avait accompagné à Yamagata et y était retourné le chercher au printemps, était celui en qui il avait le plus confiance. D'après son comportement pendant les réunions, il avait conclu que sa loyauté lui était désormais acquise. Lorsqu'il était arrivé au jardin, il n'y avait pas eu de discussion. Shigeru ne lui avait pas demandé son avis, car sa décision était prise. Après avoir exposé ses intentions à Irie, il lui avait demandé – ou plutôt ordonné – de se joindre à eux.

Le vieux guerrier avait obéi d'un air impassible, mais le lendemain il était arrivé en avance sur l'heure prévue et Shigeru avait eu l'impression qu'il était aussi impatient que lui-même. L'indignation d'Irie n'avait pas été moindre que la sienne en découvrant la duplicité de sire Kitano et ses avances à la famille Iida. Il s'était montré plus

offensé que quiconque par la version de la mort de Miura que propageaient les Tohan.

Les trois guerriers avaient fourni chacun dix hommes d'escorte, pris dans leur garde personnelle, qu'on n'avait pas informés de leur mission réelle. Kiyoshige se contenta d'évoquer le besoin d'exercer les chevaux et s'arrangea pour que ses hommes montent les poulains les plus inexpérimentés afin que ce prétexte ait quelque apparence de vérité. Cependant, comme le passant qui avait parlé à Akane sur le pont, tous les soldats Otori n'aspiraient qu'à affronter les Tohan et à les châtier pour leur arrogance insupportable.

La fonte des neiges était terminée et tous les cols de la montagne étaient ouverts. Les cavaliers prirent d'abord la route côtière menant à Matsue. Au bout de trois jours, ils obliquèrent vers l'est et s'engagèrent sur les pentes abruptes des sentiers montagnards. Ils dormaient là où la nuit les surprenait, heureux d'être en plein air en cette période sans pluie, loin des villes et des villages qui pouvaient être infiltrés par des espions. Ils finirent par arriver au bord du large plateau appelé Yaegahara, qu'entouraient des chaînes de montagnes à perte de vue. Les plus lointaines, presque indiscernables à l'horizon, étaient les Monts des Nuages, qui formaient comme la frontière naturelle des Trois Pays. Au-delà vers l'est, il fallait encore bien des semaines pour atteindre Miyako, la capitale des Huit Îles. C'était là que résidait l'empereur, qui était censé régner sur tout l'archipel mais dont le pouvoir réel était limité. Des fiefs isolés comme les Trois Pays se gouvernaient en fait eux-mêmes. Si des clans locaux et des seigneurs de la guerre s'emparaient du pouvoir en conquérant et en soumettant leurs voisins plus faibles, ils ne rencontraient aucune opposition extérieure. Les droits censés être garantis par l'héritage ou les serments de fidélité n'avaient guère de poids face à la légitimité née de la seule puissance. Parmi les Tohan, les Iida s'étaient assuré la suprématie. Même s'il s'agissait d'une famille ancienne de guerriers de haut rang, établis à Inuyama depuis des siècles, ils n'auraient eu aucune raison de l'emporter sur leurs égaux sans leur soif de pouvoir et l'opiniâtreté impitoyable qu'ils mettaient à le conquérir. Nul ne pouvait être tranquille avec de tels voisins.

Inuyama, la ville forteresse des Tohan, se trouvait loin derrière les montagnes du sud.

Les hommes de Shigeru installèrent leur campement à la lisière de la plaine, sans savoir que la plus grande partie d'entre eux mourraient en ces lieux dans moins de trois ans. Ils la traversèrent le matin suivant, en faisant galoper leurs montures sur les pentes herbeuses. Quand lièvres et faisans s'enfuyaient devant eux, les jeunes destriers sursautaient à leur tour comme du gibier surpris. Les orages semblaient avoir mis un terme aux pluies du printemps. Le ciel

arborait le bleu intense du début de l'été et la chaleur était écrasante. Hommes et chevaux ruisselaient de sueur. Les poulains se montraient excités et difficiles à maîtriser.

— Cette expédition a été pour eux un excellent exercice, finalement, déclara Kiyoshige lorsqu'ils firent halte à midi.

Ils se reposèrent à l'ombre d'un des rares bois disséminés sur la plaine herbeuse, non loin d'une source froide où les chevaux s'abreuverent tandis que les hommes se lavaient le visage, les mains et les pieds avant de manger.

— Si nous devons combattre un ennemi sur un terrain de ce genre, la moitié de nos chevaux désobéiraient à leur cavalier !

— Nous manquons de pratique, dit Irie. Nos troupes ne savent plus à quoi ressemble la guerre.

— Cet endroit serait idéal comme champ de bataille, observa Shigeru. Nous aurions tout l'espace nécessaire pour manœuvrer et le terrain est favorable. Venant de l'ouest, nous aurions le soleil derrière nous en fin de journée et la pente nous aiderait.

— C'est à retenir, commenta laconiquement Irie.

Ils ne parlèrent pas beaucoup mais somnolèrent sous les pins aux feuillages sonores, à moitié hébétés par la chaleur et leur course dans les herbages. Shigeru était sur le point de s'endormir quand un garde l'appela :

— Sire Otori ! Quelqu'un vient de l'est.

Il se leva en bâillant, encore ensommeillé, et rejoignit le garde à la lisière du bois où un amoncellement de rochers les mettait à couvert.

Une silhouette solitaire s'avavançait au loin sur la plaine d'un pas chancelant. L'homme ne cessait de tomber et de se relever péniblement. Par moments, il avançait même à quatre pattes. Lorsqu'il fut plus proche, ils entendirent sa voix qui poussait de faibles cris angoissés puis se brisait en sanglots convulsifs avant de s'élever de nouveau en un hurlement faisant tressaillir les spectateurs de cette scène.

— Ne vous montrez pas, ordonna Shigeru.

Les trente hommes se hâtèrent de se cacher avec leurs chevaux derrière les rochers et au milieu des arbres. La pitié avait succédé à l'horreur dans l'esprit de Shigeru, mais il voulait éviter à la fois de tomber dans un piège et de faire fuir le malheureux en apparaissant soudain.

Ils finirent par distinguer son visage, qui n'était plus qu'une masse sanguinolente harcelée par des mouches. Les traits étaient méconnaissables, mais les yeux de l'homme brillaient encore et son esprit devait avoir également survécu car il savait où il allait : il voulait rejoindre l'eau.

Il tomba au bord de la mare, où il plongeait sa tête en gémissant

comme si l'onde glacée piquait au vif ses plaies béantes. Il semblait essayer de boire et s'étouffait en aspirant l'eau, secoué de haut-le-cœur.

De petits poissons blancs affluèrent à la surface, attirés par le sang.

— Amenez-le-moi, dit Shigeru. Mais prenez garde à ne pas l'effrayer.

Les hommes s'approchèrent de la mare. L'un d'eux posa la main sur l'épaule du fugitif et le redressa tout en lui parlant d'une voix lente et claire :

— Ne craignez rien ! Tout va bien, nous ne vous ferons aucun mal.

Un garde sortit un chiffon de sa sacoche et commença à essuyer le sang.

En voyant la posture du malheureux, Shigeru comprit qu'il était de nouveau terrifié. Cependant, une fois le sang enlevé, il fut plus facile de distinguer son visage. Malgré la souffrance et la peur, son regard était plein d'intelligence. Les soldats le soulevèrent et le portèrent à l'endroit où se tenait Shigeru, en le déposant sur le sol sablonneux.

On lui avait coupé les oreilles et du sang s'échappait des deux trous.

— Qui vous a fait ça ? demanda Shigeru en frissonnant de dégoût.

L'homme ouvrit la bouche, gémit et cracha du sang : sa langue avait été arrachée. Il aplanit alors le sable d'une main et de l'autre traça les caractères du mot « Tohan ». Puis il ajouta d'une écriture gauche et incorrecte :

« Venez. Au secours. »

Le jugeant à moitié mort, Shigeru répugnait à lui imposer un supplément de souffrance en le déplaçant, mais le malheureux désigna lui-même les chevaux en faisant signe qu'il allait les guider. Des larmes ruisselaient de ses yeux tandis qu'il tentait de parler, comme s'il venait juste de se rendre compte qu'il était à jamais condamné au silence. Cependant ni la douleur ni le chagrin ne pouvaient l'empêcher de supplier ses sauveurs. Les hommes qui l'entouraient se sentirent envahis de respect devant tant de courage et d'endurance. Il était impossible de lui dire non.

Le problème de son transport était délicat, car il s'affaiblissait à vue d'œil. Finalement, l'un des gardes les plus robustes, Harada, le hissa comme un enfant sur son dos puissant et les autres l'attachèrent solidement. Puis on les fit monter sur l'un des chevaux les plus calmes. En touchant son porteur à droite ou à gauche de sa poitrine, l'homme torturé les guida jusqu'à l'extrémité de la plaine.

Au début, ils avancèrent au pas pour lui épargner davantage de souffrance, mais il poussa des gémissements impatients en frappant

des mains la poitrine de Harada, de sorte qu'ils continuèrent au petit galop. Les jeunes chevaux paraissaient sentir la gravité nouvelle de leurs cavaliers et progressaient avec autant de douceur et de gentillesse que des juments accompagnant des poulains.

Un ruisseau s'écoulait de la source et ils suivirent un moment son cours serpentant entre les buttes arrondies. Le soleil déclinait à l'orient et leurs ombres s'allongeaient démesurément devant eux. Le ruisseau s'élargit et se mit à couler plus lentement. D'un coup, ils se retrouvèrent dans une campagne cultivée. De petits champs avaient été délimités sur le calcaire, munis de levées et remplis du limon de la rivière, où les jeunes plants verdoyaient. Les chevaux faisaient jaillir l'eau peu profonde, mais personne ne sortit pour se plaindre du dommage fait aux plantations. L'air sentait la fumée, à quoi se mêlait une autre odeur – celle de la chair, des cheveux et des os carbonisés. Les yeux écarquillés, les naseaux dilatés, les chevaux levèrent brusquement la tête.

Shigeru dégaina son sabre et les lames d'acier sortirent en soupirant à l'unisson quand ses compagnons l'imitèrent. Faisant tourner sa monture dans la direction indiquée par les mains sanglantes de son guide, Harada longea les levées sur la gauche.

Les champs bordaient un petit village. Des poules grattaient la terre sur les remblais et un chien errant aboya après les chevaux, autrement on n'entendait aucun des sons coutumiers de la vie villageoise. Les éclaboussements des chevaux retentissaient avec une netteté singulière. Lorsque le destrier gris de Kiyoshige poussa un hennissement et que l'étalon noir de Shigeru lui répondit, leurs appels résonnèrent comme des cris d'enfant.

Au bout de la levée, une modeste colline se dressait abruptement au milieu des champs inondés. Sa partie inférieure couverte d'arbres lui donnait l'air d'un animal hirsute. Des rochers noirâtres et escarpés la couronnaient. Leur guide leur fit signe de s'arrêter et indiqua à Harada par ses contorsions qu'il devait mettre pied à terre. Il gesticula en direction de l'autre côté de l'éminence, en portant ses mains à sa bouche dévastée pour les inciter à rester silencieux. Ils n'entendirent rien en dehors des gloussements des poules et des chants d'oiseau, auxquels se mêla soudain un crépitement évoquant des branches en train de se casser. Levant une main, Shigeru invita Kiyoshige à le suivre. Ils firent ensemble le tour de la colline et découvrirent des marches s'enfonçant à l'ombre épaisse des chênes et des cèdres. Au pied de ces marches, plusieurs chevaux étaient à l'attache entre deux arbres. L'un d'eux essayait d'arracher des feuilles à un érable. Un homme armé à la fois d'un sabre et d'un arc montait la garde à côté.

En s'apercevant mutuellement, les chevaux se mirent à hennir. Le garde saisit aussitôt son arc et décocha une flèche. Puis il tira son

sabre en poussant de grands cris. Manquant de puissance, la flèche tomba en faisant jaillir l'eau près des pieds des chevaux. Shigeru fit partir son destrier au galop. Il ignorait l'identité de cet ennemi imprévu, mais il était sûr qu'il s'agissait d'un Tohan. Eux-mêmes portaient l'emblème des Otori bien en évidence – seuls des Tohan pouvaient les attaquer avec tant d'audace. Kiyoshige avait son arc à la main. Lorsque son cheval s'élança au galop au côté de celui de Shigeru, il se tourna de côté sur la selle et décocha la flèche. Elle atteignit l'homme au cou, juste à l'endroit non protégé par l'armure.

Il chancela et tomba à genoux en agrippant vainement la hampe du projectile. Dépasant son compagnon, Kiyoshige trancha les attaches des chevaux en criant et en faisant de grands gestes pour les effrayer. Tandis qu'ils s'enfuyaient à travers les rizières avec force hennissements et coups de pied dans l'eau jaillissante, leurs cavaliers apparurent et dévalèrent les marches, armés de sabres, de poignards et de bâtons.

Sans échanger un mot, sans défi ni déclaration, ils se précipitèrent au combat. Les deux camps étaient égaux en nombre. Les Tohan avaient l'avantage de la pente mais les Otori étaient à cheval, de sorte qu'ils pouvaient reculer et attaquer à toute allure. Ce furent finalement les cavaliers qui l'emportèrent. Shigeru tua lui-même au moins cinq hommes, non sans se demander pourquoi il devait ainsi mettre un terme à la vie d'inconnus et quel destin les avait guidés jusqu'à son sabre en cette fin d'après-midi du cinquième mois. Personne ne demanda grâce quand l'issue devint évidente, même si les derniers survivants jetèrent leurs sabres et essayèrent de s'enfuir en glissant et en trébuchant dans l'eau peu profonde, où ils furent si bien massacrés par leurs poursuivants à cheval que leur sang troubla le reflet paisible du ciel dans le miroir des rizières.

Shigeru mit pied à terre et attacha Karasu à l'érable. Après avoir ordonné qu'on rassemble les cadavres et qu'on prenne leurs têtes, il dit à Kiyoshige de le suivre et commença à monter les marches, le sabre encore à la main, l'oreille aux aguets.

Après le fracas et les cris de la brève bataille, la colline retrouvait ses bruits habituels. Une grive chantait du fond des buissons et des pigeons ramiers roucoulaient dans les chênes énormes. Les cigales exhalaient leurs plaintes stridentes, mais derrière cette rumeur familière, derrière le bruissement des feuilles sous la brise, on entendait autre chose : des gémissements assourdis, semblant à peine humains.

— Où est l'homme que nous avons emmené ? demanda Shigeru en s'immobilisant sur une marche.

Il se retourna pour regarder en arrière.

Kiyoshige appela Harada, qui accourut vers eux. Bien qu'on ait

enlevé de son dos l'homme supplicié, ses vêtements, son armure et même la peau de son cou étaient trempés de sang.

— Sire Shigeru, dit-il. Il est mort pendant le combat. Nous l'avions laissé dans un endroit à l'abri, et quand nous sommes revenus il avait rendu le dernier soupir.

— C'était un brave, murmura Kiyoshige. Une fois que nous connaissons son identité, nous l'enterrerons avec honneur.

— Il sera certainement un guerrier dans sa prochaine vie, déclara Harada.

Sans faire de commentaire, Shigeru reprit son ascension afin de découvrir à qui cet homme avait voulu si désespérément porter secours.

De même que les gémissements étaient à peine humains, les corps pendus aux arbres étaient presque entièrement méconnaissables. C'étaient pourtant des hommes, des femmes et même, constata Shigeru déchiré entre le dégoût et la pitié, des enfants. Ils avaient la tête en bas et oscillaient lentement dans la fumée des feux allumés sous eux. Leur chair était gonflée et brûlée, leurs yeux rouges et exorbités versaient des larmes inutiles que la chaleur séchait instantanément. Il eut honte de leur supplice, honte de voir qu'on avait eu beau les traiter plus mal que des bêtes, leur infliger tant de souffrance et d'humiliation, ils étaient encore des êtres humains. Pris d'une nostalgie étrange, il songea à la mort rapide et pitoyable donnée par le sabre et pria pour qu'une telle fin lui soit accordée.

— Détachez-les, ordonna-t-il. Nous verrons s'il est possible d'en sauver quelques-uns.

Ils étaient quinze en tout : sept hommes, quatre femmes et quatre enfants. Trois des enfants et toutes les femmes étaient déjà morts. Le quatrième enfant, un garçon, mourut dès qu'on l'eut posé à terre du fait du brusque afflux de sang dans son corps. Cinq hommes étaient encore vivants, dont deux parce qu'on leur avait ouvert le crâne pour empêcher le cerveau d'enfler. L'un d'eux avait eu la langue arrachée et mourut sous l'effet de l'hémorragie, mais l'autre pouvait parler et n'avait pas perdu conscience. Il devait être naguère plein de force et d'agilité, comme le prouvaient ses muscles puissants. Shigeru vit briller dans ses yeux la même intelligence et volonté indomptable que chez l'homme qui avait voulu les sauver. Il décida que le malheureux devait survivre, afin que le courage de ce héros n'ait pas été vain. Les trois autres suppliciés étaient si près de la mort qu'il semblait plus charitable de leur donner de l'eau et de mettre fin à leurs tourments. Kiyoshige s'en chargea avec son poignard, tandis que leur compagnon encore conscient s'agenouillait en joignant les mains et récitait une prière que Shigeru n'avait encore jamais entendue.

— Ce sont des Invisibles, dit Irie dans son dos. C'est la prière qu'ils

prononcent à l'instant de mourir.

On enterra les cadavres pendant qu'il faisait encore jour. Shigeru monta avec Irie au sommet de la colline, où les têtes des Tohan furent exposées à l'entrée du temple. L'endroit était désert, mais on voyait encore des traces du campement des ennemis : des provisions diverses, du riz et des légumes, des ustensiles de cuisine, des armes, des cordes et d'autres instruments plus sinistres. Shigeru observa les morts d'un air impassible pendant qu'Irie nommait ceux qu'il reconnaissait à leur visage ou à l'emblème inscrit sur leurs vêtements ou leur armure.

À la grande surprise de Shigeru, deux d'entre eux étaient des guerriers de haut rang : Maeda, que son mariage avait apparenté étroitement à la famille Iida, et un autre nommé Honda. Il se demanda pourquoi de tels hommes ternissaient leur réputation et leur honneur en s'adonnant à la torture. Avaient-ils agi sur l'ordre d'Iida Sadayoshi ? Et comment les Invisibles s'étaient-ils attiré tant d'acharnement et de cruauté ? Son humeur était sombre lorsqu'il redescendit les marches. Peu désireux de dormir près du sanctuaire souillé de supplice et de mort, il envoya Harada et plusieurs soldats chercher un autre abri possible. L'unique survivant du massacre recevait des soins à l'ombre d'un camphrier poussant au bord de la rivière. Shigeru se rendit auprès de lui. Des lucioles commençaient à briller dans le crépuscule bleu.

On avait lavé son visage et sa tête et appliqué un baume sur ses brûlures. Du sang noir suintait des entailles de son crâne mais elles paraissaient propres. Il était conscient et ses yeux ouverts étaient fixés sur l'ombre obscure de l'arbre où les feuilles bruissaient légèrement dans la brise du soir.

S'agenouillant à côté de lui, Shigeru lui dit doucement :

— J'espère que vous souffrez moins.

L'homme tourna la tête en direction de sa voix.

— Sire Otori.

— Je suis désolé que nous n'ayons pu sauver les autres.

— Ils sont tous morts, alors ?

— Leurs tourments ont pris fin.

Le blessé resta un instant silencieux. Ses yeux étaient déjà rouges et brillants, de sorte qu'on ne pouvait savoir s'il pleurait. Il chuchota des mots que Shigeru n'entendit pas bien, à propos du Ciel. Puis il lança d'une voix plus claire :

— Nous nous retrouverons tous.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Shigeru. Avez-vous encore de la famille ?

— Je m'appelle Nesutoro.

C'était un nom insolite, que Shigeru ne se rappelait pas avoir jamais entendu.

— Et l'homme qui est venu nous trouver ?

— Tomasu. Est-il déjà mort, lui aussi ?

— Il a fait preuve d'un grand courage.

Shigeru n'avait pas d'autre consolation à offrir au malheureux.

— Ils étaient tous courageux, répliqua Nesutoro. Aucun n'a abjuré, aucun n'a renié le Secret. À présent, ils sont assis à ses pieds au paradis, dans les campagnes des bienheureux.

Il parlait d'une voix rauque, saccadée.

— Hier soir, les Tohan ont allumé un grand feu devant le sanctuaire. Ils se sont moqués de nous en disant : « Regardez cette lumière qui apparaît à l'orient. C'est votre dieu qui vient vous sauver ! »

À cet instant, des larmes lui montèrent aux yeux.

— Nous y avons cru. Nous pensions qu'en voyant notre souffrance et notre vaillance, il allait voler à notre secours. Et nous ne nous trompions pas tout à fait, puisqu'il vous a fait venir.

— Trop tard, je le crains.

— Ce n'est pas à nous de juger des voies de Dieu. Sire Otori, vous m'avez sauvé la vie. Je voudrais vous la donner, mais elle appartient déjà au Seigneur.

Il prononça ces mots sur un ton de plaisanterie qui parut revigorant à Shigeru et parvint presque à le reconforter. Cet homme éveillait en lui un respect instinctif, une estime pour son intelligence et son caractère. En même temps, ses propos le troublaient car il ne comprenait pas entièrement leur signification.

Il faisait presque nuit quand Harada revint. Ses hommes portaient des torches dont la lueur enfumée semblait hâter la fin du jour. Le village d'où venaient les Invisibles n'était guère éloigné. Il était encore possible de s'abriter dans certaines de ses habitations, bien que la plupart aient été détruites lors de l'attaque des Tohan. De nombreux villageois avaient réussi à s'enfuir et à se cacher. En voyant l'emblème des Otori, ils étaient rentrés chez eux. On improvisa un brancard de fortune pour le blessé. Deux hommes le portèrent à pied tandis que les autres chevauchaient, en conduisant leurs montures ainsi que celles des trois guerriers tombés au cours du combat contre les Tohan. Un étroit sentier rocailleux descendait la colline le long des champs cultivés, en suivant le cours de la rivière. L'eau murmurante scintillait à la lueur des torches. Des grenouilles coassaient parmi les roseaux. L'air de cette soirée d'été était doux comme une caresse, mais Shigeru roulait de sombres pensées. En approchant du village, il sentit sa colère grandir encore à la vue des ruines. Les Tohan avaient franchi la frontière et s'étaient enfoncés en plein territoire Otori. Ils avaient torturé des gens qui, quelles que fussent leurs croyances, étaient des Otori et avaient été laissés sans protection par leur propre clan. Il

regrettait de n'avoir pas agi plus tôt. Ces attaques étaient restées trop longtemps impunies. Si les Otori n'étaient pas apparus aussi faibles et indécis, les Tohan n'auraient jamais eu une telle audace. Il était sûr d'avoir eu raison de venir ici et d'engager cette brève bataille, cependant il avait également conscience que la mort des guerriers Tohan, surtout celle de Honda et Maeda, allait mettre en fureur la famille Iida et empirer les relations entre les deux clans.

Le village était plongé dans le deuil et l'affliction. Des femmes pleuraient tout en apportant de l'eau et en préparant le repas. Quatorze membres de leur communauté avaient péri, soit sans doute près de la moitié de leurs voisins, amis et parents.

Shigeru et ses hommes furent logés tant bien que mal dans le petit sanctuaire local. Après avoir donné en offrande les armures des Tohan morts, ils s'assirent sous les effigies sculptées et les tableaux votifs. L'épouse du prêtre apporta de l'eau pour laver leurs pieds puis fit du thé avec de l'orge grillée. En sentant son odeur âcre, Shigeru se rendit compte combien il avait faim. Toutefois la nourriture semblait si peu abondante qu'il s'efforça de ne surtout pas penser à manger. La gratitude des villageois et la chaleur de leur accueil en ce temps de souffrance ne faisaient qu'accroître son malaise, même s'il n'en montra rien et resta impassible tandis que le chef du village s'agenouillait devant lui avant de commencer son récit.

— Tous les villages entre ici et Chigawa ont été attaqués, dit-il d'un ton amer.

Âgé d'une trentaine d'années, il était aveugle d'un œil mais semblait pour le reste plein de force et de santé.

— Les Tohan se comportent comme s'ils possédaient déjà ces terres. Ils extorquent des impôts, s'emparent de tout ce qui leur fait envie et essaient d'exterminer les Invisibles comme ils le font dans le domaine d'Iida.

— Que voulez-vous dire par « déjà » ?

— Pardonnez-moi, sire Otori. Je ne devrais pas parler aussi brutalement, mais des mensonges polis n'aident personne. Tout le monde craint que les Iida ne projettent d'attaquer le Pays du Milieu dès qu'ils auront unifié l'Est. On doit sûrement le savoir aussi à Hagi. Voilà des mois que nous nous demandons pourquoi nous ne recevons aucune aide, comme si nos propres seigneurs allaient nous livrer aux Tohan.

— À quel domaine appartenez-vous ?

— À Tsuwano. Nous envoyons chaque année du riz là-bas, mais nous sommes si loin. Seuls vous et votre père pouvez nous sauver. Les secours doivent venir directement de Hagi. Nous croyions que vous nous aviez déjà oubliés. D'ailleurs, les fils de sire Kitano sont à Inuyama.

— Je sais, dit Shigeru en essayant de maîtriser sa colère.

La décision inconsidérée de Kitano d'envoyer ses fils dans la capitale des Tohan s'était révélée comme une faiblesse fatale pour les Otori. Les deux garçons étaient des otages de fait, ce qui empêchait évidemment leur père de rien entreprendre sur les frontières de l'Est. Shigeru craignait que ses anciens compagnons paient de leur vie la bataille qu'il venait de gagner, cependant ce n'était pas sa faute mais celle de leur père. En leur faisant quitter leur pays, il avait commis un acte que Shigeru était bien près de considérer comme une trahison. Si le résultat était la mort de ses fils, ce ne serait que justice.

— En vérité, le filet du Ciel est vaste mais ses mailles sont serrées, dit-il en parlant à lui-même.

— Si les membres de cette secte ont fui l'Est, il conviendrait de les renvoyer là-bas, intervint Kiyoshige.

En effet, personne n'était libre de quitter à sa guise sa propre contrée.

— Il est vrai que certains Invisibles viennent de l'Est, répliqua le chef. Toutefois la plupart ont toujours vécu ici, dans le Pays du Milieu, et appartiennent au clan des Otori. Les Tohan mentent à leur propos comme ils mentent sur tout.

— Ils vivent donc en paix parmi vous ?

— Oui, et cela dure depuis des siècles. Ils se comportent extérieurement tout à fait comme nous, d'où leur surnom d'invisibles. Il existe pourtant quelques différences. Nous vénérons de nombreux dieux, qui ont tous droit à nos honneurs, et nous savons que nous sommes sauvés par la grâce de l'illuminé. De leur côté, ils adorent celui qu'ils appellent le Secret et se refusent à tuer, qu'il soit question de leur vie comme de celle d'autrui.

— Cependant ils semblent courageux, observa Kiyoshige.

Le villageois acquiesça de la tête. Shigeru eut l'impression qu'il aurait pu en dire plus mais préférait se taire, par loyauté envers quelque engagement inconnu.

— Connaissez-vous l'homme qui a survécu, Nesutoro ?

— Bien sûr. Nous avons grandi ensemble.

Après un silence, il déglutit avec force et déclara :

— Mon épouse est sa sœur.

— Vous êtes des leurs ? s'exclama Kiyoshige.

— Non, seigneur. Je n'ai jamais été un croyant. Comment le pourrais-je ? Ma famille est à la tête de ce village depuis des générations. Nous avons toujours suivi les enseignements de l'illuminé et nous adorons les dieux de la forêt, du fleuve et de la moisson. Mon épouse en fait autant, mais au fond de son cœur elle vénère le Secret. Je lui ai interdit de proclamer ouvertement sa foi, comme ceux qui sont morts. Elle a dû fouler aux pieds leurs images sacrées...

— À quoi ressemblent-elles ? demanda Shigeru.

L'homme s'agita avec embarras et fixa les yeux sur le sol.

— Ce n'est pas à moi de le dire, répondit-il enfin. Parlez-en à Nesutoro. Il saura s'il lui est permis de le faire.

— Vous avez donc sauvé la vie de votre femme ? lança Irie.

Le vieux guerrier s'était tu jusqu'alors, tout en observant et en écoutant avec attention.

— Elle a échappé à la mort, de même que nos enfants. Mais elle ne m'en est pas reconnaissante. Bien qu'elle m'ait obéi comme il convient à une épouse, elle a le sentiment d'avoir enfreint les commandements de son dieu. Ceux qui sont morts sont devenus des martyrs et des saints, destinés à vivre au paradis. Elle redoute quant à elle d'être jetée en enfer.

*

Plus tard, après le départ du chef et une collation frugale, Irie déclara :

— Voilà pourquoi les Tohan éprouvent une telle haine envers cette secte. Les épouses sont censées obéir à leurs maris et les vassaux à leurs seigneurs, mais ces gens ont une autre loyauté qui les lie à un pouvoir invisible.

— Non seulement invisible mais inexistant, répliqua Kiyoshige laconiquement.

— Pourtant nous avons été nous-mêmes témoins de la force de leur croyance, observa Shigeru.

— Cela prouve leur foi, non l'existence de leur dieu.

— Quelle preuve avons-nous qu'il existe des esprits, de toute façon ? objecta Shigeru.

À cet instant, il se souvint qu'il avait lui-même vu et parlé à l'esprit d'un renard, capable d'apparaître et de disparaître à sa guise.

Kiyoshige sourit.

— Mieux vaut ne pas trop approfondir cette question. Les moines et les prêtres pourraient vous faire perdre des années entières avec leurs discussions.

— C'est aussi mon avis, approuva Irie. Les pratiques religieuses devraient resserrer le tissu social et non le détruire.

— Bien, dit Shigeru en étirant ses jambes puis en s'asseyant en tailleur.

Il changea de sujet.

— À partir de demain nous allons patrouiller à cheval le long de la frontière, de la mer à la mer. Il faut que nous nous rendions compte de l'ampleur des incursions des Tohan. Nous avons neuf semaines. Disons peut-être trois mois avant les premiers typhons.

— Nos effectifs sont peu nombreux pour une longue campagne, dit Irie. Et les Tohan vont chercher à se venger de leur récente défaite.

— Je vais écrire dès ce soir à Yamagata et Kushimoto. Chacune de ces villes peut fournir deux ou trois cents hommes. Vous et Kiyoshige pourriez parcourir le nord avec la moitié d'entre eux, pendant que j'irais dans le sud avec les autres.

— Mieux vaudrait que j'accompagne sire Shigeru, protesta Irie. Et permettez-moi de vous faire remarquer que sire Kiyoshige est trop jeune pour se charger d'une telle mission.

— Ça se discute, grommela le jeune homme.

Shigeru déclara en souriant :

— Kiyoshige, comme nous tous, a besoin d'autant d'expérience que possible. C'est pourquoi vous l'accompagnerez. Nous n'engageons pas une bataille décisive, nous nous contentons de prouver aux Iida que nous ne tolérerons aucune violation de nos frontières. Cela dit, je ne doute pas que ces escarmouches débouchent sur une guerre totale. Vous pourrez attendre les troupes supplémentaires à Chigawa, où nous nous rendrons ensemble demain. Je vais envoyer Harada porter mes lettres. Après quoi, je souhaiterais parler à l'homme que nous avons secouru.

*

Comme toujours, Shigeru avait emporté avec lui son matériel à écrire et son sceau dans les sacoches des chevaux. Il demanda d'autres lampes et de l'eau pour la pierre à encre. Après avoir délayé l'encre, il écrivit rapidement à Nagai à Yamagata et à sire Yanagi à Kushimoto, en leur ordonnant d'envoyer immédiatement des hommes à Chigawa. Puis il remit les lettres à Harada en lui disant :

— Il est inutile de prévenir quiconque à Hagi ou ailleurs. Il ne faut surtout pas que Kitano soit au courant. Faites-le bien comprendre aux deux destinataires. Ils doivent obéir sur-le-champ.

— Sire Otori.

Le messager sauta en selle sans montrer aucun signe de fatigue. Accompagné de deux soldats portant des torches, il s'éloigna dans la nuit.

Shigeru regarda les flammes s'amenuiser jusqu'au moment où il fut impossible de les distinguer des lucioles ou des étoiles dans les ténèbres de la plaine de Yaegahara.

— J'espère que vous m'approuvez, dit-il à Irie qui se tenait à côté de lui. Ai-je eu raison d'agir ainsi ?

— Vous avez agi avec décision. C'est ce qu'il convient de faire, quelles que soient les conséquences.

« Les conséquences, ce sera à moi de les supporter », songea

Shigeru. Mais il s'abstint d'en parler à Irie. Il éprouvait le sentiment de libération inséparable de l'action. Le vieux guerrier disait vrai : il valait nettement mieux se décider à agir plutôt que de discuter et délibérer sans fin, paralysé par la peur et la superstition.

— Maintenant, je vais parler à Nesutoro, déclara-t-il. Il est inutile que vous veniez avec moi.

Irie s'inclina et retourna dans le sanctuaire. Alors que Shigeru se dirigeait vers la maison du chef, où le beau-frère de ce dernier était soigné, Kiyoshige émergea de l'ombre et le rejoignit.

— Les chevaux sont à l'attache et ont mangé. Des gardes ont été postés tout autour du village. La chère est maigre, mais les hommes ne se plaignent pas. En fait, ils sont ravis. Ils brûlent d'en découdre de nouveau avec les Tohan.

— Je crois qu'ils ne vont pas avoir à attendre longtemps, répliqua Shigeru. La nouvelle de cette bataille parviendra dans peu de jours à Inuyama et les Tohan vont riposter. D'ici là, toutefois, nous aurons eu des renforts. Nos frontières seront désormais gardées comme il convient.

Ils arrivèrent à la petite maison du chef. Sur le sol en terre battue se dressait une minuscule estrade couverte de nattes pour dormir. C'était là que gisait Nesutoro, veillé par une femme à genoux. En apercevant les visiteurs, elle se prosterna. Elle resta ainsi jusqu'au moment où son mari lui parla à voix basse. Se levant alors, elle apporta des coussins pour eux, qu'elle posa sur le degré à côté du blessé. Après avoir aidé son frère à se redresser, elle appuya la tête de Nesutoro contre son propre corps afin de le soutenir. À la faible lueur de la lampe, son visage apparaissait abattu, meurtri par le chagrin et les larmes, mais Shigeru reconnut sa ressemblance avec son frère dans ses pommettes aplaties et ses yeux presque triangulaires.

Les yeux de Nesutoro luisaient comme des charbons ardents sous l'effet de la fièvre et de la douleur, mais ses traits anguleux s'adoucirent en un vrai sourire à la vue de Shigeru.

— Êtes-vous en état de parler un peu ?

Le blessé fit oui de la tête.

— Je suis intéressé par vos croyances et désirerais en savoir davantage à leur sujet.

Nesutoro prit un air angoissé. Sa sœur essuya son visage en sueur.

— Répondez à sire Otori, l'implora le chef.

Il ajouta sur un ton d'excuse :

— Ils ont tellement l'habitude de tout garder secret.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, assura Shigeru non sans impatience. Mais si je dois vous protéger contre les Tohan, il convient que je sache ce que je défends. Je vais partir d'ici à l'aube et vous n'êtes pas en mesure de voyager avec moi. Nous devons donc parler

maintenant, si cela vous est possible.

— Que veut savoir sire Otori ?

— Pour commencer, quelles sont les images qu'on vous demande de profaner ?

La femme émit un son étouffé, comme si elle allait éclater en sanglots.

Nesutoro bougea la main et traça un caractère sur la natte : deux lignes se croisant, comme dans le nombre dix.

— Que signifie ce symbole ?

— Nous croyons que le Secret a envoyé son fils sur la terre. Ce fils est né d'une femme ordinaire et a mené la vie d'un homme. Il a été mis à mort avec une cruauté sans pareille, cloué à une croix, mais il est revenu d'entre les morts et siège désormais au Ciel. Il nous jugera tous après notre mort. Ceux qui le connaissent et croient en lui le rejoindront au paradis.

— Tous les autres iront en enfer, ajouta le chef avec un entrain étonnant.

À présent, son épouse pleurait en silence.

— D'où provient cette doctrine ? s'enquit Shigeru.

— Des fins fonds de l'Occident. Notre fondateur, le saint dont je porte le nom, l'a apportée de Tenjiku voilà plus de mille ans au pays de Shin, d'où des maîtres l'ont transmise aux Huit Îles il y a plusieurs centaines d'années.

Ce récit parut à Shigeru de la même espèce que tant d'autres légendes ayant peut-être un fondement réel mais altéré par des siècles d'imagination humaine, de désirs chimériques et d'aveuglement volontaire.

— Vous pensez sans doute que nous sommes fous, lança le blessé trempé de sueur. Mais nous connaissons la présence de notre Dieu, car il vit en nous...

— Ils pratiquent des repas rituels, expliqua le chef. Quand ils partagent de la nourriture et du vin, ils croient manger leur dieu.

Il se mit à rire, comme pour montrer qu'il n'adhérait pas à des croyances aussi saugrenues. C'est alors que son épouse prit brusquement la parole :

— Il s'est offert pour nous. Il a souffert afin que nous puissions vivre. Nous tous sans exception. Même moi, une femme. À ses yeux, je vaudrais autant qu'un homme, autant que mon mari et même que...

Son mari frappa du poing sur la natte.

— Tais-toi !

Il s'inclina très bas en direction de Shigeru.

— Pardonnez-lui, sire Otori. Le chagrin lui fait perdre la tête.

Shigeru était aussi stupéfait par ses propos que par le fait qu'elle ait osé parler en sa présence. Il ne se rappelait pas avoir jamais

entendu une paysanne lui adresser directement la parole. Il se sentait à la fois offensé et intrigué. Sentant Kiyoshige se crispier à côté de lui, il leva la main pour calmer son jeune compagnon. Il lui semblait que Kiyoshige aurait pu tirer son sabre et abattre cette femme. N'importe où ailleurs, elle aurait été châtiée sur-le-champ pour son insolence, mais ici, dans cette maison vide et misérable, au chevet de cet homme supplicié, ils paraissaient avoir pénétré dans un monde différent, où les codes rigides de sa société n'avaient plus cours. Il se sentit envahi par la pitié. Après tout, il avait lui-même voulu s'informer des croyances de ces gens qu'on appelait les Invisibles. Ils les apprenaient maintenant, non seulement par les récits qu'il entendait mais à travers la personne même de cette femme devant lui, qui se croyait son égale.

— Il existe une autre image, lança-t-elle abruptement. Il faut que sire Otori la connaisse...

Elle le regarda de nouveau en face, mais baissa aussitôt les yeux. Sa voix se transforma en un chuchotement si indistinct qu'il se pencha vers elle pour la comprendre.

— Il s'agit de la mère et de l'enfant. Elle est la mère de Dieu et lui son fils. Notre voie honore les femmes et les enfants, et cherche à les protéger contre la cruauté des hommes. Dieu punira ceux qui nous persécutent. Même les seigneurs Iida.

CHAPITRE DIX-SEPT

Lorsqu'ils partirent le lendemain à l'aube, la fumée s'élevant encore des poutres et des toits de chaume carbonisés prit Shigeru à la gorge. L'odeur de brûlé rendait nerveux les jeunes chevaux, qui renâclaient et s'ébrouaient tandis que leurs cavaliers les engageaient sur un étroit chemin à travers les rizières. Ils gravirent ensuite le versant d'une chaîne de collines basses, où les champs de légumes – citrouilles, haricots, oignons et carottes cédèrent la place à des bois de bambous puis à une forêt d'altitude peuplée de hêtres et de cèdres. Ils avançaient en file, ce qui rendait impossible toute conversation. Cependant ils firent halte au sommet de la chaîne pour faire boire leurs montures dans une mare alimentée par une source. Kiyoshige demanda alors :

— Vous comptez donc accorder votre protection à cette secte étrange ?

— Pour être franc, répondit Shigeru, je ne m'inquiète guère de ces gens, qui me paraissent d'ailleurs plutôt inoffensifs. Mais tant qu'ils seront des Otori, je les défendrai contre les Tohan. Si jamais ils doivent être éliminés, ce sera à nous d'y songer. Nous ne permettrons pas aux Tohan de décider à notre place.

— Cette position est parfaitement raisonnable, approuva Irie. Personne ne peut trouver à y redire.

— J'ai pensé à Kitano, poursuivit Shigeru. Nous nous trouvons dans son domaine. Il m'a paru d'abord souhaitable d'essayer de le tenir à l'écart de nos projets, mais de toute façon il apprendra tout dès notre arrivée à Chigawa. Du coup, je crois qu'il vaut mieux l'attaquer de front et envoyer nous-mêmes des messagers exigeant que ses fils quittent Inuyama et qu'il vienne de son côté à Chigawa afin de confirmer son serment d'allégeance envers mon père et moi.

— Et si les lida n'autorisent pas le retour des garçons ?

— Nous devons trouver un moyen de pression pour les contraindre à obtempérer.

— Quel moyen ? demanda Kiyoshige. Nous ne sommes guère en position de négocier.

— Sire Irie ?

— Je crains que Kiyoshige n'ait raison. Nous pouvons les menacer d'autres attaques, mais cela risque d'endurcir les lida dans leur fureur au lieu de les convaincre de céder. Or nous devons prendre garde à ne pas nous laisser entraîner dans un conflit de grande envergure, car nous ne sommes pas encore prêts.

— Quand les Otori seront-ils en mesure d'affronter les Tohan ?

— Il nous faut un an de préparatifs.

— Nous sommes de taille à les combattre dès maintenant ! s'exclama Kiyoshige avec feu.

— Individuellement, je n'en doute pas. Mais ils sont plus nombreux et peuvent aligner davantage de fantassins que nous.

— Raison de plus pour nous assurer la loyauté d'hommes comme Kitano, dit Shigeru. Nous devons également commencer à accroître nos effectifs et notre équipement dès mon retour à Hagi.

*

Les habitants de Chigawa furent aussi surpris que ravis de voir arriver à l'improviste l'héritier du clan. Comme les villageois, ils avaient craint d'être oubliés et de se retrouver avant peu annexés par les Tohan. Shigeru et ses hommes reçurent un accueil enthousiaste et furent invités à séjourner dans la plus vaste des auberges. Des messagers partirent pour Tsuwano. Irie et Kiyoshige restèrent dans la ville afin d'attendre la réponse de Kitano et le retour de Harada avec des renforts. Ils firent le nécessaire pour assurer le logement et l'approvisionnement d'une telle quantité d'hommes et de chevaux. Deux jours plus tard, Shigeru s'en alla avec ses propres soldats en direction du sud, décidé à constater de ses propres yeux le traitement que les Tohan infligeaient là-bas à son peuple.

Plusieurs jeunes gens de la ville insistèrent pour l'accompagner comme guides. Il pensa qu'ils espéraient sans doute aussi combattre ces Tohan qu'ils exécraient. Ils avaient l'aspect caractéristique des gens de l'Est : petits et maigres, prompts à la colère, ils débordaient d'énergie. Outre des armes, ils emportèrent des cordes, des lampes et un récipient rempli de braises avec quoi allumer des mèches. Shigeru se demanda pourquoi, mais la suite du voyage le lui apprit bientôt. Au sud de Chigawa, le plateau calcaire de Yaegahara s'étendait comme un doigt pointé sur la frontière. La route elle-même s'incurvait pour s'en éloigner et la vallée semblait s'ouvrir sans aucun obstacle jusqu'à Inuyama.

— Nous devrions surveiller de près cette zone, déclara-t-il. Elle mène tout droit au Pays du Milieu.

— Mais les parages sont dangereux, déclara le plus âgé des guides, un homme d'une vingtaine d'années appelé Komori. Si on ne connaît pas le chemin, rien n'est plus facile que de s'égarer et de tomber dans les cavernes. Beaucoup de gens disparaissent ainsi sans parvenir à s'en sortir. Il nous faudra pourtant passer par là pour voir la frontière, si du moins sire Otori accepte de se fier à nous pour le guider.

— Komori connaît tous les secrets de cette région, dit un autre guide. Nous l'appelons l'Empereur des Abîmes.

Komori sourit et désigna les cordes attachées au pommeau de sa selle.

— Voici les bijoux de l'empereur. On peut les acheter pour quelques sous dans n'importe quelle échoppe de Chigawa, mais sous terre elles valent plus que tous les trésors de la capitale.

Quittant la route, ils se dirigèrent vers l'est à travers les prairies de l'été où brillaient pâquerettes jaunes, petites orchidées violettes, bugles et achillées blanches. L'extrémité des brins d'herbe formait comme un gland délicat et floconneux. Des papillons bleu et jaune voletaient autour des sabots des chevaux. La plaine était sillonnée de pistes de renards, de cerfs et de sangliers. Les arbres étaient rares. Par endroits, quelques aulnes se dressaient autour d'une dépression remplie d'eau, et des broussailles s'agrippaient aux côtés des cavernes profondes dont elles masquaient souvent complètement l'ouverture. Shigeru vit combien il serait aisé de s'écarter du sentier et de tomber dans une de ces prisons naturelles. Personne ne saurait où vous étiez et il n'y aurait aucun espoir d'être secouru.

Pendant près de trois heures, ils chevauchèrent en contournant de nombreux gouffres dont Komori indiquait à chaque fois le nom à Shigeru. La Porte de l'Enfer, l'Antre du Loup, le Chaudron – tous ces noms étaient des créations prétendant décrire la réalité, mais il semblait à Shigeru qu'aucun langage humain ne pouvait rendre compte de la menace de ces abîmes obscurs s'ouvrant à l'improviste dans le paysage paisible de l'été.

Des milans criaient au-dessus d'eux. À un moment, ils aperçurent au loin des aigles tournoyant dans l'air brûlant. Il arrivait que leur approche fit sursauter un lièvre, qui détalait en faisant des bonds éperdus, les yeux exorbités. Faisans et perdrix étaient également abondants, parés de leur plumage d'été resplendissant.

— Cet endroit serait idéal pour chasser au faucon, observa Shigeru.

— Il vaut mieux regarder le sol que le ciel, répliqua Komori. Peu de gens viennent par ici.

De fait, ils ne virent personne de toute la matinée : la plaine semblait vraiment déserte. Ils furent donc surpris en découvrant dans la vallée, du haut d'une éminence, un groupe de cavaliers s'agitant au bord d'un gouffre. Plusieurs avaient mis pied à terre et scrutaient l'abîme en hurlant et en gesticulant.

— Des Tohan ! s'exclama un garde.

— Tiens ! dit Komori. Quelqu'un est tombé dans le Trésor de l'Ogre !

Les soldats l'environnant poussèrent des cris de triomphe et de dérision. Tirant leurs sabres, ils attendirent avec impatience les ordres de Shigeru.

— Avancez lentement, commanda-t-il. Inutile d'attaquer s'ils ne prennent pas les devants. Tenez vos arcs prêts pour couvrir notre approche.

Les archers se mirent aussitôt en position. En voyant les Otori arriver, les Tohan furent au comble du désarroi. Il était clair que leur infériorité numérique leur ôtait toute chance de l'emporter. Trois des hommes à pied sautèrent immédiatement dans le vide et disparurent sans un cri dans les ténèbres. Les autres firent tourner leurs montures et partirent au galop. Les chevaux sans cavalier s'élancèrent à leur suite, en laissant derrière eux un homme qui détala en trébuchant d'un air éperdu.

— Capturez-le mais ne le tuez pas, ordonna Shigeru.

L'homme tomba à genoux lorsqu'il se vit cerné par les cavaliers. Il portait un perchoir en bois sculpté auquel étaient attachés deux faucons et qu'il tentait de maintenir droit tout en attrapant son sabre. Les oiseaux criaient et battaient des ailes avec furie en agitant leurs becs recourbés à la pointe acérée. Les hommes de Shigeru désarmèrent le fuyard avant qu'il ait pu se tuer et l'amènèrent à Shigeru.

Jeté à terre sans ménagement, le prisonnier resta à plat ventre dans l'herbe poussiéreuse en une attitude désespérée.

— Asseyez-vous, lança Shigeru. Que s'est-il passé ?

Comme l'homme se taisait, il ajouta :

— Vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

Cette fois, l'homme redressa la tête.

— Peur ? Croyez-vous que les Otori me fassent peur ? Tout ce que je vous demande, c'est de me permettre de me tuer ou de m'abattre vous-même. Ma vie est finie. J'ai laissé mon seigneur tomber dans le gouffre.

— Votre seigneur ? Qui est-ce ?

Le visage du prisonnier était blême. Il dit d'une voix tremblant d'émotion :

— Je suis au service d'Iida Sadamu, fils de sire Iida Sadayoshi et héritier des Tohan.

— Iida Sadamu est tombé dans le Trésor de l'Ogre ? s'exclama Komori avec incrédulité.

— Que faisiez-vous ici ? demanda Shigeru. Vous avez franchi la frontière avec des hommes armés ! Vous cherchiez à provoquer les Otori pour déclencher une guerre !

— Non, nous chassions au faucon. Nous sommes partis d'Inuyama il y a deux jours. Le seigneur galopait en tête de notre troupe, en suivant l'oiseau.

Il pointa le doigt vers le ciel, où ils distinguèrent la petite silhouette noire tournoyant encore dans l'azur.

— Il est tombé dans le vide avec son cheval.

— En chassant au faucon !

Shigeru songea que Sadamu avait là un excellent prétexte pour gagner la frontière afin de voir par lui-même ce que tramaient les Otori. Un prétexte qui valait une sortie pour exercer de jeunes chevaux... Il s'émerveilla de l'étrange enchaînement du destin qui les avait réunis de cette manière. L'héritier des Tohan gisait à ses pieds, mort ou mourant... Les gardes souriaient nerveusement, comme s'ils ressentaient le même choc et la même appréhension.

Les cris des oiseaux se turent brusquement. Ils entendirent dans le silence une voix résonnant du fond de l'abîme :

— Est-ce que vous m'entendez ? Sortez-moi de là !

— Il est vivant ! C'est sire Iida. Laissez-moi aller le retrouver !

L'homme se débattit entre leurs mains. Shigeru fit un signe à Komori et ils s'éloignèrent de façon à pouvoir parler sans être entendus.

— Se peut-il qu'il ait survécu ?

— Ça arrive parfois. Habituellement, ce n'est pas la chute qui tue les gens. Ils meurent de faim.

— Est-il possible de le sauver ?

— Nous ferions mieux de le laisser où il est. Nous n'avons qu'à jeter cet homme dans le gouffre et faire comme si nous n'étions au courant de rien. Si Sadamu disparaît, Sadayoshi se modérera.

Komori avait les yeux brillant d'excitation.

— Les cavaliers qui se sont enfuis nous ont vus. Ils vont inventer n'importe quelle histoire pour rendre les Otori responsables de la mort de Sadamu. Les Tohan n'attendent qu'un tel prétexte pour entrer en guerre. En revanche, si nous sauvons Sadamu et le rendons à son clan, nous en tirerons de nombreux profits.

« Par exemple, le retour des fils de Kitano », songea Shigeru.

— Si telle est la volonté de sire Shigeru, dit Komori d'un ton déçu.

— Pouvez-vous aller le chercher ?

— Je peux parvenir jusqu'à lui. Quant à savoir s'il sera en état de repartir avec moi, c'est une autre affaire.

— Pensez-vous descendre par cette ouverture ?

— Non, elle est trop profonde et de toute façon on n'a aucune prise pour attacher une corde. Heureusement pour Sadamu, il existe un passage reliant cette caverne à une autre dont l'entrée est non seulement moins abrupte mais entourée d'arbres. En revanche, elle est très étroite.

Komori cria au soldat Tohan :

— Sire Sadamu est-il gros ?

— Pas du tout !

— Mais il a une forte carrure, pas vrai ?

Comme l'autre acquiesçait, Komori grommela :

— Il se pourrait que je doive le convaincre de se déshabiller !

La voix hurla de nouveau dans l'obscurité :

— À l'aide ! Est-ce que quelqu'un m'entend ?

— Dites-lui que j'arrive, lança Komori. Mais prévenez-le que je vais mettre un bon bout de temps.

L'homme rampa du côté où la pente descendait vers l'entrée du gouffre. L'herbe était coupante et glissante. D'une voix encore affaiblie par la terreur, il cria :

— Sire Iida ! Sire Iida ! M'entendez-vous ?

— Ce n'est pas comme ça qu'il vous entendra, déclara un des natifs de Chigawa d'un ton méprisant. Nous ferions mieux de vous jeter là-dedans, pour que vous puissiez parler directement à Sadamu.

Après avoir montré tant d'ardeur à rejoindre son seigneur dans la mort, le prisonnier avait maintenant eu le temps de se rappeler tous les délices de l'existence et de retrouver en son cœur une répugnance bien naturelle à les quitter. Il supplia les Otori de l'épargner et de sauver sire Iida, en se répandant en promesses au nom du clan, de la famille Iida et de sa propre personne. Shigeru le laissa essayer de communiquer avec son maître, sous la garde de la moitié des soldats Otori, tandis que lui-même partait avec Komori et le reste de leur troupe. Ils chevauchèrent à travers les collines herbeuses pendant plus d'une heure, lui sembla-t-il, avant d'arriver à une autre dépression creusée dans le fragile sol de calcaire qui s'était effondré, rongé par l'eau et les intempéries, en s'ouvrant sur le labyrinthe souterrain des cavernes.

Les collines s'abaissaient doucement en cet endroit et l'eau suintait entre les rochers où elle s'était accumulée. Plusieurs pins poussaient sur la terre humide. Deux des arbres étaient ceints de cordes sacrées en paille, qui luisaient faiblement dans leur ombre noire. Entre les pins et l'entrée du gouffre se dressait un petit autel en bois chargé d'offrandes de fruits et de fleurs.

Ils descendirent de cheval et Komori se dirigea vers l'autel, en frappant dans ses mains pour faire venir le dieu de la caverne et en s'inclinant trois fois. Shigeru l'imita et se surprit soudain à prier pour la vie de son ennemi.

Ils préparèrent les lampes et attachèrent les cordes au pin le plus proche du bord. Komori se déshabilla en ne gardant que son pagne, puis enduisit son corps d'huile afin de se glisser plus aisément entre les rocs étroits. Il songea à emporter une arme mais finit par y renoncer.

— Si Iida me tue, il mourra avec moi, dit-il avec philosophie.

Deux autres hommes de Chigawa descendirent à la suite de Komori. Ils allumèrent un petit feu au fond du gouffre, afin de l'aider à se guider au retour. Shigeru s'assit au bord près de la corde et

regarda les flammes brillant plus bas, en comptant les heures.

Au-dessus de leur tête, le soleil parcourait le ciel. L'azur resplendissait sans un nuage. Lentement, les ombres tournèrent d'un côté à l'autre du bosquet. L'astre du jour s'abaissait sur les collines lorsque Shigeru entendit une rumeur de sabots. Un de ses hommes arriva au galop en hurlant :

— Komori a rejoint sire Iida et ils sont sur le chemin du retour ! il essaya d'imaginer le drame qui se jouait sous ses pieds : l'obscurité, l'étroit passage. Quels êtres habitaient dans les grottes ? Des chauves-souris, des araignées, probablement des serpents, et peut-être aussi des lutins ou des démons. Il admirait le courage de Komori. Quant à lui, il aurait préféré affronter cent guerriers plutôt que de pénétrer dans ce monde souterrain.

Le soleil se coucha et les flammes en bas semblèrent plus brillantes. La fumée du feu bleuissait dans le crépuscule tandis que les silhouettes des hommes assis autour se faisaient plus sombres et indistinctes. Bientôt elles parurent flotter au-dessus du sol comme des fantômes.

Puis il y eut un mouvement soudain, des cris de soulagement. Komori rampa hors du boyau, se retourna et tira derrière lui un autre homme.

L'héritier des Tohan était nu, ruisselant d'eau et d'huile, la peau déchirée par d'innombrables petites coupures et écorchures sanguinolentes. On le hissa à la surface à l'aide des cordes. Shigeru lui donna les vêtements de Komori pour couvrir sa nudité, en détournant les yeux car il ne voulait pas l'humilier davantage ni sembler se délecter de la situation.

Sadamu alla s'accroupir près de la source et lava son corps avec soin, en tressaillant par instants mais sans émettre la moindre plainte. Ensuite il revêtit sa tenue d'emprunt, qui n'était guère à sa taille car il était plus robuste que Komori.

Shigeru ordonna qu'on apporte de quoi se restaurer. Des feux furent allumés, on mit de l'eau à bouillir. Sadamu but de la soupe et du thé. Il dévora son repas tout en observant du coin de l'œil les soldats et les chevaux. Le laissant sous bonne garde, Shigeru prit Komori à part.

— Et les autres ? Était-il le seul survivant ?

— Son cheval a dû amortir sa chute. Il était mort sous lui. Deux des hommes que nous avons vus sauter ont péri sur le coup. Le troisième était indemne, mais sire Iida lui a ordonné de se tuer. Il m'a obligé à tenir la lampe pour pouvoir regarder. Cette scène a semblé apaiser un peu sa fureur.

Komori se tut un instant puis ajouta :

— J'ai cru qu'il allait me tuer à mon tour. Il voulait emporter son

sabre et son poignard, mais il a dû y renoncer car ils l'empêchaient de franchir le passage le plus étroit. Il ne pouvait supporter l'idée que sa détresse ait des témoins. Nous lui avons sauvé la vie, mais cela ne nous vaudra que sa haine. Nous aurions mieux fait de l'abandonner à son sort.

«Non, il faut que je me serve de lui », pensa Shigeru. Il retourna auprès d'Iida et s'inclina légèrement devant lui.

— J'espère que vous n'êtes pas blessé ?

Iida le fixa un moment du regard.

— Il semble que je sois votre débiteur. Veuillez accepter mes remerciements. Je vous demanderai de me donner un cheval demain et de me raccompagner à la frontière.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que nous rentrions à Chigawa, au cas où sire Iida ne serait pas complètement remis.

— Vous savez donc qui je suis ?

— Nous l'avons appris par un de vos hommes qui vous a vu tomber.

— Quelle bande d'idiots et de lâches ! gronda Iida.

En l'observant à la lueur du feu, Shigeru se rendit compte qu'il ne serait jamais influencé par la pitié, le remords ou la crainte. Cette insensibilité lui donnait une volonté d'une force peu commune.

Il portait une barbe et une moustache soigneusement taillées. Bien qu'il fût légèrement plus petit que la moyenne, il était solidement bâti. Il n'avait pas encore trente ans, mais on devinait déjà aisément combien il allait devenir plus gros et imposant avec l'âge. Ses traits étaient banals mais il avait des yeux extraordinaires, un regard aussi intelligent que dominateur, où régnait maintenant la fureur et où transparaissait un homme n'ayant peur de rien au Ciel ou sur la Terre. Shigeru comprit en un éclair la férocité avec laquelle Iida persécutait les Invisibles : il s'estimait au-dessus de tout jugement, qu'il vînt des hommes ou des dieux.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda le seigneur Tohan que l'examen de Shigeru semblait irriter encore davantage.

— Je suis Otori Shigeru.

— Vraiment ?

Iida éclata d'un rire amer.

— Je ne m'étonne plus que vous veuillez m'emmener à Chigawa ! Et que comptez-vous faire ensuite ?

— Il existe diverses questions à régler entre nos clans. Notre rencontre inattendue constitue une excellente occasion de négocier. Une fois que nous serons parvenus à un accord satisfaisant pour tout le monde, vous serez escorté jusqu'à la frontière.

— Les Tohan sont beaucoup plus puissants que les Otori. Votre soumission n'est plus qu'une question de mois. Je vous ordonne de me

conduire sur-le-champ à la frontière. Dès qu'il fera jour.

— Il me semble que nous sommes égaux par la naissance, rétorqua Shigeru. J'ignore pour quelle raison vous avez franchi la frontière, mais vous vous trouvez maintenant dans le Pays du Milieu, où vous n'avez aucun pouvoir. Je crois que vous n'avez d'autre choix que de m'obéir. Si vous ne le faites pas librement, nous vous ligoterons et vous traiterons en prisonnier. C'est à sire Iida de décider.

— Je jure par le Ciel que je ne mourrai pas avant de vous avoir vu pieds et mains liés ! Comment osez-vous me parler ainsi ?

— Je suis l'héritier de mon clan et je me trouve sur mes terres. Je puis parler comme bon me semble !

— Quel âge avez-vous ?

— Je suis pleinement majeur. On a célébré cette année mon entrée dans l'âge adulte.

— Oui, j'ai entendu parler de vous. Vous avez combattu Miura...

— Tout s'est déroulé dans les règles ! l'interrompt Shigeru.

— Oh, je n'en doute pas, même si nous préférons soutenir une autre version. Je suis certain que sire Shigeru serait incapable de toute bassesse.

Son ton sarcastique fit bouillir le sang de Shigeru. Il lutta contre sa colère, sachant d'instinct qu'on ne pouvait traiter avec Iida qu'en faisant preuve de maîtrise de soi, de calme et de courtoisie.

— On m'avait dit que vous étiez beau, poursuivit Sadamu. Mais les jolis garçons donnent des hommes faibles en grandissant. Ils sont gâtés par les attentions qu'on leur prodigue dans leur jeunesse. Si les Otori n'ont rien de mieux à nous opposer, je crois que nous n'avons rien à craindre.

Shigeru ne pouvait s'empêcher d'être abasourdi par l'effronterie de cet homme. Seul, désarmé, entouré d'ennemis, Sadamu était assez sûr de lui pour se montrer délibérément insultant.

— L'homme qui m'a vu tomber... est-il lui aussi entre vos mains ?

Shigeru acquiesça de la tête.

— Amenez-le-moi.

— Il se trouve encore à l'endroit où sire Iida est tombé. Il nous rejoindra demain.

Shigeru entendit les guerriers autour de lui murmurer, pleins de colère devant le ton insultant et la fureur d'Iida. Il savait qu'il lui aurait suffi d'un mot, ou même d'un simple geste, pour mettre un terme à l'existence du seigneur Tohan. Toutefois il se refusait à tuer un homme désarmé, surtout si la conséquence devait être une guerre à laquelle les Otori n'étaient pas encore préparés.

Si jamais Iida avait conscience de sa propre vulnérabilité, il n'en montra rien. Il sembla accepter la situation, sans perdre davantage de temps et d'énergie à se rebeller. S'étendant à côté du feu, il plaça une

pierre sous sa tête en guise d'oreiller et parut s'endormir instantanément.

Shigeru ne put s'empêcher d'admirer son flegme. Son prisonnier était assurément un homme courageux et un ennemi formidable, qui se révélait d'ores et déjà aussi impitoyable que cruel.

Il resta assis avec ses hommes à monter la garde. Aucun de ses compagnons ne dormit longtemps, en dehors de Komori que le sauvetage avait épuisé. Ils partageaient l'inquiétude de Shigeru, comme s'ils avaient capturé un tigre ou un ours pouvant à tout instant les attaquer et les mettre en pièces. La nuit était douce et tiède. Les constellations resplendissaient au firmament. Juste avant l'aube, il y eut une pluie d'étoiles filantes. Les gardes tressaillirent et ceux qui étaient superstitieux agrippèrent leurs amulettes. Shigeru pensa au Ciel, à ces dieux et ces esprits régissant la vie humaine. On lui avait enseigné que le critère du bon gouvernement était la satisfaction du peuple. Si le souverain était juste, le pays recevait la bénédiction du Ciel. Shigeru voulait faire régner la justice dans le Pays du Milieu et réaliser sa vision d'un fief semblable à une ferme. Cependant des hommes comme Iida s'emparaient du pouvoir et dominaient leur entourage par la seule force de leur volonté, sans que leur soif de puissance fût modérée par la compassion ou le désir de justice. Soit on partageait leur conception et se soumettait à eux en échange de leur protection, soit on les combattait en leur opposant sa propre volonté et en s'arrangeant pour être plus fort qu'eux. Shigeru était reconnaissant pour cette étrange rencontre. Il n'oublierait jamais qu'il avait vu Iida Sadamu nu et impuissant.

Ils se levèrent à l'aurore retentissant du chant matinal des alouettes. Après avoir préparé les chevaux et pris un maigre repas froid, ils se mirent en route. Iida montait le destrier de Komori, au mors duquel on avait fixé deux cordes tenues de chaque côté par un guerrier veillant à empêcher toute tentative de fuite. Quant à Komori, il courait à côté de la monture de Shigeru en les guidant à travers cette contrée traîtresse.

Une heure plus tard, ils arrivèrent au Trésor de l'Ogre. Les hommes ayant passé la nuit là-bas étaient prêts au départ. Le prisonnier Tohan se tenait près des chevaux, avec son perchoir où se trouvaient encore les deux faucons. Affamés, ils gonflaient leurs plumes et poussaient des cris perçants.

En voyant Iida, l'homme essaya de se prosterner sans lâcher les oiseaux. Ses gestes étaient rendus maladroits par la peur.

— Amène-moi les oiseaux, ordonna Iida du haut de son destrier.

Le fauconnier se leva et s'approcha en élevant le perchoir à hauteur de la poitrine de son maître. Iida saisit un oiseau dans ses mains nues. L'animal se débattit en criant et en essayant de frapper

avec son bec et ses serres. Il lui rompit le cou et le jeta par terre. Puis il tua le second de la même manière, mais lança cette fois sa victime au visage du fauconnier.

Chacun se tut. Personne n'intercéderait pour la vie du serviteur. C'était un Tohan : Iida pouvait faire de lui ce qu'il voulait. L'homme posa le perchoir dans l'herbe. Ses mouvements n'étaient plus gauches mais presque gracieux dans leur lenteur. Il avait déjà ôté son armure de cuir. Après avoir enlevé de même ses vêtements de dessus, il dit d'un ton tranquille :

— Je vous prie de me rendre mon sabre.

Les guerriers Otori le conduisirent au bord du gouffre, à l'écart d'Iida. Quand tout fut fini, ils y jetèrent le cadavre.

— C'est le petit déjeuner de l'Ogre ! s'exclama l'un d'eux.

Les oiseaux gisaient dans la poussière. Leur plumage se ternissait déjà et des fourmis grouillaient dans leurs yeux.

*

Irie et Kiyoshige s'étonnèrent de les voir rentrer si tôt. Ils furent encore plus ébahis quand ils apprirent l'identité de leur nouveau compagnon.

— Sire Iida Sadamu a vécu des moments terribles, déclara Shigeru. C'est miracle qu'il soit encore vivant. Il sera notre hôte le temps de se remettre.

Après avoir expliqué rapidement ce qui s'était passé, il accompagna Iida dans la meilleure chambre de l'auberge, en le traitant avec une politesse exagérée et en insistant pour qu'il ait droit à des vêtements et des repas somptueux. Il s'assura également que l'héritier des Tohan était bien gardé. Ensuite il se baigna et se changea à son tour, en choisissant avec soin des robes de cérémonie et en faisant venir un barbier pour qu'il rase son visage et sa tête et coiffe sa chevelure.

Cela fait, il conféra avec Irie et Kiyoshige.

— Puisque sire Kitano doit venir ici, je pense qu'il serait ravi de voir ses fils. J'ai l'intention de demander à Sadamu d'envoyer des lettres à Inuyama réclamant leur présence. Une fois qu'ils seront de retour et que Kitano aura officiellement confirmé sa loyauté, nous escorterons sire Iida jusqu'à la frontière.

— Nous devrions exiger l'assurance que les incursions frontalières vont cesser, dit Kiyoshige. Je n'arrive pas à croire qu'il vous soit ainsi tombé entre les mains ! Quel coup de chance !

— Nous aurons sa parole, mais rien ne nous garantit qu'il la tiendra. Nous ne pouvons pas le retenir longtemps. Irie, vous ferez venir un médecin pour le soigner. Il certifiera que Sadamu est trop

faible pour voyager.

— Faible n'est pas un mot qui s'applique vraiment au noble seigneur ! observa Kiyoshige en souriant.

Après une nouvelle explosion de rage, Sadamu céda et écrivit à son père. Moins d'une semaine plus tard, Tadao et Masaji arrivèrent à Chigawa. Ils y retrouvèrent leur père, sire Kitano, le lendemain. Tous trois firent solennellement serment d'allégeance en présence du seigneur Tohan, lequel s'engagea de son côté à garantir les frontières et à empêcher à l'avenir toute incursion en territoire Otori. Le médecin déclara Sadamu en état de voyager et Shigeru l'accompagna à la frontière, où il fut accueilli par un important détachement de guerriers Tohan. Leurs visages étaient sombres sous leurs casques et ils firent comme s'ils ne remarquaient pas l'escorte Otori. Les chefs bondirent de leurs destriers pour se prosterner devant Sadamu, en lui exprimant leur joie et leur soulagement de le voir de retour. Il leur répondit d'un ton brusque en leur ordonnant de remonter immédiatement à cheval et de ne pas retarder davantage leur départ.

Une fois que les cavaliers eurent traversé la rivière marquant la frontière, plusieurs d'entre eux se retournèrent en brandissant leurs sabres et en conspuant les Otori. Ceux-ci bandèrent aussitôt leurs arcs, mais Shigeru intervint vivement pour interdire toutes représailles.

— Nous n'avons même pas eu droit à un remerciement ! s'exclama-t-il tandis que Sadamu et sa troupe s'éloignaient au galop.

— Vous vous êtes fait un ennemi, répliqua Irie.

— C'est un Tohan : nous étions ennemis en naissant.

— Mais maintenant, il vous hait à titre personnel. Vous lui avez sauvé la vie et il ne vous le pardonnera jamais.

*

Les pluies d'été commencèrent et Shigeru passa les semaines suivantes à Chigawa. Les renforts étant arrivés, des patrouilles furent envoyées tout le long de la frontière afin de la garder jusqu'à la fin de l'automne. Il prit également le temps d'examiner la situation agricole de la région. Après avoir avisé Kitano que les impôts étaient trop lourds et qu'il ne devait pas prendre plus de trente pour cent de la récolte, il passa deux jours à écouter les doléances diverses des paysans envers les fonctionnaires et les marchands.

Il visita les mines de cuivre et d'argent avec Komori et discuta des moyens d'augmenter la production, convaincu plus que jamais qu'il était essentiel d'empêcher les Tohan de mettre la main sur ces richesses minières. Il aurait aimé rester tout l'été, mais des messagers arrivèrent de Hagi à la fin du mois avec une lettre de son père.

— Je suis convoqué, déclara-t-il à Kiyoshige. Je regrette d'avoir lu

cette lettre mais maintenant que je l'ai fait, j'imagine qu'il me faut obéir.

Il autorisa le fils cadet de sire Kitano à retourner à Tsuwano avec son père mais décida que Tadao, l'aîné, l'accompagnerait à Hagi et séjournerait là-bas afin d'inciter le noble seigneur à la loyauté.

CHAPITRE DIX-HUIT

Sur le chemin du retour, Shigeru se sentait d'humeur allègre car il lui semblait qu'il pouvait avec raison être satisfait des résultats de son action énergique. Sa popularité et sa réputation avaient grandi auprès des gens du peuple, qui venaient l'accueillir dans chaque ville et chaque village. Lui et ses hommes étaient couverts de cadeaux : provisions diverses, fruits, vin de riz. Le temps était toujours aussi beau et chaud. La moisson promettait d'être bonne et tout le monde semblait heureux.

Toutefois sa réception au château fut moins enthousiaste. Il était à peine descendu de cheval dans la cour extérieure qu'Endo Chikara en personne l'accueillit en lui déclarant :

— Votre père a demandé à vous voir immédiatement.

— Je vais me laver et me changer, répliqua Shigeru. Les suites du voyage...

— Sire Shigemori a dit « immédiatement », insista Endo.

Shigeru tendit les rênes à Kiyoshige. Les deux jeunes gens échangèrent un regard. Kiyoshige haussa légèrement les sourcils mais garda le silence.

« L'heure de mon châtiment a sonné », songea Shigeru lugubrement. Même s'il s'y attendait, il eut du mal à supporter cette séance. Ses oncles étaient furieux, tandis que son père semblait plein d'une perplexité affligée. Shigemori lui reprochait surtout d'avoir agi sans prendre aucun conseil ni demander sa permission. Quant à ses oncles, dont la présence agaçait profondément Shigeru, ils se préoccupaient davantage de ce qu'ils décrivaient comme des conséquences funestes : la mort de Honda et de Maeda, l'inutile provocation face aux Tohan...

— Si je n'avais pas été là, Sadamu aurait péri ! rétorqua Shigeru. Au moins, on ne peut pas inventer des mensonges sur sa mort. De plus, il s'est engagé publiquement à refréner ses hommes et à interdire toute nouvelle incursion dans le Pays du Milieu. Nous aurons la paix dans la région frontalière et les mines autour de Chigawa sont en sécurité.

— Sire Kitano est passablement mécontent de votre intervention dans ses affaires, dit l'aîné de ses oncles.

— Kitano m'a confirmé personnellement son serment d'allégeance, lança Shigeru en tentant de maîtriser sa colère. Ses fils en ont fait autant. Tadao va rester avec moi pour le moment...

Il n'était plus question d'avoir ou non raison, même s'il était sûr d'avoir agi au mieux. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait, qui était

le plus fort. Il rappela à ses oncles qu'il était l'héritier du clan, qu'il était désormais adulte et qu'il attendait d'eux une loyauté sans faille. Lorsqu'il s'en alla, sans avoir présenté d'excuses à ses oncles ni à son père, il bouillait de rage. Il lui semblait que son père aurait dû le soutenir. Il déplorait l'indécision perpétuelle de Shigemori. La piété filiale l'obligeait à obéir à son père. Mais si un jour la sécurité même du clan des Otori exigeait d'agir contre son avis, quelle attitude Shigeru devrait-il adopter ?

Kiyoshige avait accompagné Tadao dans les quartiers des dignitaires tandis qu'Irie rejoignait sa propre demeure dans la ville, hors de l'enceinte du château. Shigeru se rendit seul dans ses appartements de la résidence. C'était presque le soir. Le soleil avait déjà disparu derrière la colline escarpée se dressant à l'ouest des jardins. Il fit venir une servante dans le pavillon de bains se trouvant près de la source chaude au milieu des rochers. La jeune fille frotta sa peau salie et massa ses membres endoloris. Puis il la renvoya et se soulagea lui-même dans l'eau brûlante.

Quelques instants plus tard, il entendit la voix de Takeshi dans le jardin. Il l'appela et son frère le rejoignit, sans vêtements. Après s'être lavé, il entra à son tour dans l'eau.

— Quelle joie de vous revoir ! Tout le monde parle de vos exploits. Quelle magnifique aventure et comme j'aurais aimé être avec vous !

Shigeru sourit. L'admiration de son frère était comme l'ombre de ce qu'il avait espéré trouver chez son père, mais l'enthousiasme sincère de Takeshi le réconforta. Il l'observa : l'adolescent avait grandi pendant l'été, ses jambes s'étaient allongées et sa poitrine s'était musclée.

— Et vous avez rencontré Iida Sadamu. Je me serais battu avec lui et je l'aurais tué.

— Il était désarmé, et aussi nu que vous maintenant ! Le temps qu'il se rhabille, j'ai réfléchi qu'il serait plus raisonnable de négocier avec lui.

— Les Tohan ne tiennent jamais parole, grommela Takeshi. Ne vous fiez pas à lui.

Kiyoshige l'appela à l'extérieur du pavillon :

— Sire Shigeru ?

— Joignez-vous à nous ! s'exclama Shigeru lorsque son ami apparut sur le seuil. Nous prendrons ensemble notre repas.

— J'ai déjà prévu de souper avec Kitano Tadao. Je pensais que sire Takeshi pourrait nous tenir compagnie.

— Je veux manger avec mon frère aîné, déclara Takeshi. Il faut qu'il me raconte ses prouesses.

— Shigeru ne vous racontera rien, répliqua Kiyoshige. Il est

beaucoup trop modeste pour ça. Si vous venez avec moi, je vous dirai quel héros il est et comme les gens l'adorent.

— Alors je vais rester tout seul ? demanda Shigeru.

Il s'étira dans l'eau en songeant à dormir.

— Pas exactement.

Quelque chose dans la voix de Kiyoshige éveilla son attention.

Imitant inconsciemment son frère, Takeshi s'étendit avec la même indolence en mettant ses mains derrière sa tête.

— Je ne vous quitte pas, lança-t-il.

Presque au même instant, Shigeru lui dit :

— Accompagnez Kiyoshige, Takeshi. Vous ferez honneur à Tadao. C'est ce qu'exige la politesse.

— Je vous dirai comment Sadamu a étranglé ses propres faucons ! intervint Kiyoshige.

— Je ne crois pas que vous ayez assisté à cette scène, observa Shigeru.

— Non, mais Komori et les autres hommes de Chigawa m'ont tout raconté.

Takeshi se redressa et regarda Kiyoshige.

— Il a étranglé ses propres faucons ? Pourquoi ?

— Sans doute parce qu'ils l'avaient mené au Trésor de l'Ogre !

— Il faut que j'entende ça !

Takeshi bondit hors de l'eau en éclaboussant Shigeru au passage.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— C'est le mieux que vous ayez à faire. Soyez courtois avec Tadao. Il ne faudrait pas qu'il regrette Inuyama !

Après le départ des deux garçons, Shigeru revêtit une robe légère en coton et retourna dans ses appartements. Il s'attendait plus ou moins à passer une nuit solitaire, mais en même temps... il ne savait trop ce qu'il espérait. Cependant ce n'était pas seulement la chaleur de l'eau qui accélérerait les battements de son cœur et enflammait le sang dans ses veines.

Il faisait presque nuit. Des lampes étaient allumées sur le seuil et à l'intérieur de la salle principale, de sorte que les couleurs pâles des fleurs peintes sur les écrans luisaient dans l'ombre sur le fond doré. Les yeux des pinsons brillaient parmi les rameaux fleuris comme s'ils étaient vivants. On avait placé une branche de jasmin dans l'alcôve et son parfum embaumait dans la pièce.

Au moment où il ôtait ses sandales, il sentit derrière le jasmin une autre senteur – celle de cheveux et de vêtements parfumés. Il s'immobilisa fugitivement afin de savourer cet instant, l'attente du plaisir aussi enivrante que serait le plaisir lui-même.

Elle avait fait disposer les lampes de façon à éclairer son visage. Il la reconnut immédiatement : sa peau blanche, ses yeux dont la forme

évoquait des feuilles de saule, ses pommettes saillantes qui empêchaient ses traits d'être vraiment beaux mais leur conféraient une intensité ajoutant encore à son charme. Akane, la fille du maçon. Il entendit le bruissement soyeux de ses vêtements tandis qu'elle s'inclinait jusqu'au sol en disant d'une voix tranquille :

— Sire Otori.

Il s'assit en tailleur devant elle.

Se redressant, elle déclara :

— Je suis venue remercier sire Otori pour la bonté dont il a fait preuve envers ma mère et moi-même. Vous avez honoré mon père dans son tombeau. Nous vous devons une reconnaissance éternelle.

— Je suis désolé que votre père soit mort. Le pont est une des merveilles du Pays du Milieu et sa construction contribue à la gloire du clan. La fin de votre père rehausse encore cette perfection. Il m'a semblé qu'il convenait de la commémorer.

— Ma famille a envoyé quelques présents. Rien de précieux : une collation et du vin. Je sais que je ne mérite pas cet honneur, mais pourrais-je vous les servir maintenant ?

Il n'avait envie que de la toucher, de la serrer dans ses bras, mais il souhaitait également la traiter avec politesse et respecter son deuil. Il voulait connaître la femme qui avait poussé un cri à l'instant où son père avait été emmuré vivant, et non simplement la courtisane qui allait se donner à lui parce qu'il en avait exprimé le désir.

— Seulement si vous acceptez de partager ce repas avec moi, répondit-il le cœur battant.

Elle s'inclina de nouveau et s'approcha à genoux de la porte pour appeler à voix basse les domestiques. Sa voix était douce mais elle parlait avec une autorité indiscutable. Quelques instants plus tard, il entendit les pas feutrés d'une servante. Les deux femmes échangèrent quelques mots, puis Akane revint avec un plateau chargé de plats et d'un flacon de vin, de bols et de coupes basses.

Elle lui donna une des coupes et il la tint des deux mains tandis qu'elle y versait du vin. Il la vida d'un trait. Elle la remplit derechef, attendit qu'il ait bu une seconde fois et lui tendit à son tour sa coupe pour qu'il la remplisse.

Le repas était raffiné et préparé de façon à accroître la sensibilité de la langue et du palais : des oursins à la chair orange et fondante, des huîtres et des pétoncles au goût subtil, un bouillon délicat parfumé au gingembre et à la pérille. Puis des fruits frais et juteux – loquats et pêches. Ils burent tous deux avec modération : juste assez pour enflammer leurs sens. Lorsqu'ils terminèrent cette collation, Shigeru avait l'impression d'avoir été transporté dans un palais enchanté où une princesse l'avait ensorcelé corps et âme.

En regardant son visage, Akane se dit : « Il n'a jamais été

amoureux. Il va connaître l'amour pour la première fois avec moi. »

Elle commençait également à brûler de désir.

Il n'avait pas imaginé qu'il ressentirait un besoin aussi violent de se perdre dans la chair de cette femme, de se livrer sans frein à sa peau, sa bouche, ses doigts. Il avait cru qu'il connaîtrait un soulagement physique aussi maîtrisé que celui que lui accordaient les rêves ou sa propre main, aussi rapide et agréable mais sans rien d'écrasant, d'anéantissant. Il savait qu'elle était une femme de plaisir, une courtisane, qui était devenue experte au contact de nombreux amants. Jamais il ne se serait attendu à la passion qu'elle semblait éprouver pour son corps à lui, à l'extase où elle était plongée autant que lui. Il ignorait ce qu'était l'intimité. Depuis ses conversations d'enfant avec Chiyo, il n'avait pour ainsi dire jamais adressé la parole à une femme. Il lui semblait que la moitié de son être, qui avait dormi dans l'ombre pendant presque toute son existence, s'était soudain éveillée à la vie sous les caresses.

— Je vous ai attendu tout l'été, dit-elle.

— Je n'ai cessé de penser à vous depuis que je vous ai vue sur le pont, répliqua-t-il. Je suis désolé que vous ayez dû attendre si longtemps.

— Il est parfois bon d'attendre. On ne fait guère de cas de ce qu'on acquiert aisément. Je vous ai vu vous éloigner à cheval. Les gens disaient que vous alliez donner une leçon aux Tohan ! Je savais que vous me feriez venir, mais les jours semblaient interminables.

Elle se tut un instant puis ajouta d'une voix très douce :

— Nous nous sommes déjà rencontrés. Vous ne devez pas vous en souvenir, tant de temps a passé depuis. C'est moi qui vous ai aidé lorsque votre frère a failli se noyer.

— Vous n' imaginez pas combien de fois j'ai rêvé de vous, dit-il émerveillé par les détours du destin.

Il voulait tout lui dire : les Invisibles torturés, les enfants mourants, le courage de Tomasu et Nesutoro, l'affrontement féroce et comblant avec les Tohan, la rencontre avec Iida Sadamu, sa déception mêlée de colère devant la réaction de son père, sa méfiance à l'égard de ses oncles. Il savait qu'il devait être sur ses gardes, ne se fier à personne, mais c'était plus fort que lui. Il lui ouvrit son cœur comme il ne l'avait encore jamais fait avec personne, et il découvrit que l'esprit d'Akane était aussi réceptif et accueillant que son corps.

Il savait qu'il risquait de faire exactement ce contre quoi son père l'avait mis en garde : s'engouer de la jeune femme. « Tu ne tomberas pas amoureux », lui avait dit Shigemori. Mais comment s'en empêcher alors qu'elle lui donnait une joie si parfaite ? À minuit, cela lui semblait impossible. Mais quand il se réveilla, à l'aube, il resta étendu à réfléchir aux paroles de son père, en faisant un immense effort pour

s'écarter de l'abîme de l'amour, aussi dangereux et inéluctable que le Trésor de l'Ogre. Il se dit qu'elle n'était pas belle, qu'elle se prostituait, qu'il ne pourrait jamais lui faire confiance. Il n'aurait jamais d'enfants avec elle : elle n'était là que pour lui procurer du plaisir. S'amouracher de telles femmes était impensable. Il était décidé à ne pas imiter la faiblesse de son père.

Elle ouvrit les yeux, vit qu'il était éveillé et l'attira contre elle. Il répondit de tout son corps et cria de nouveau à l'instant suprême, mais ensuite il lui parla froidement. Après le petit déjeuner, il lui dit de partir sans évoquer une nouvelle rencontre ni aucun arrangement pour l'avenir.

Il passa le reste de la journée dans une certaine agitation. Il regrettait sa présence, espérait ne pas l'avoir offensée, brûlait de la revoir mais redoutait en même temps qu'elle ne le prenne au piège. Il serait volontiers retourné à Chigawa : affronter les Tohan semblait simple et aisé en comparaison.

*

Akane fit venir son palanquin et partit avec toute la dignité dont elle était capable, mais elle était offensée et déconcertée par la froideur soudaine de Shigeru.

— Finalement il ne m'apprécie guère, dit-elle à Haruna. Au début, il semblait pourtant me trouver très à son goût. Il m'a même parlé comme s'il n'avait jamais eu une telle conversation avec une femme dans le passé, mais ce matin il m'a renvoyée.

Elle fronça les sourcils et ajouta :

— C'était presque insultant. Je ne l'oublierai pas.

— Bien sûr qu'il vous a appréciée, assura Haruna. Aucun homme au monde ne resterait insensible à votre personne. Mais c'est l'héritier du clan et il ne doit pas s'éprendre de vous. Ne vous attendez pas à de la passion de sa part. Ce n'est pas un second Hayato.

Cependant Akane regrettait Hayato. Elle trouvait agréable que les hommes soient amoureux d'elle. L'intérêt de sire Shigeru l'avait flattée et il lui avait semblé charmant. Elle avait envie de le revoir. Elle voulait qu'il l'aime.

— Je ne pense pas avoir encore de ses nouvelles, déclara-t-elle. Tout le monde sait que j'ai passé la nuit au château, et pour quelle raison. Quelle humiliation ! Ne pourriez-vous pas faire courir le bruit que je l'ai éconduit ?

— Je lui donne trois jours, répliqua Haruna.

Akane passa les jours suivants dans une humeur exécrationnelle. Elle se disputait avec Haruna et traitait les autres filles avec malveillance. Il faisait encore très chaud. Elle aurait aimé marcher jusqu'au volcan,

mais il lui était impossible de sortir au grand jour. La maison de plaisir poursuivait ses activités autour d'elle, nuit et jour, ce qui éveillait tantôt son désir tantôt son mépris pour la concupiscence insatiable des hommes. Le soir du troisième jour, après le coucher du soleil, elle se rendit au sanctuaire pour voir les fleurs et les arbustes plantés par le vieux prêtre. D'étranges fleurs jaunes dont elle ignorait le nom exhalaient un parfum aussi pénétrant que suave, et des lys énormes brillaient d'un éclat immaculé dans le crépuscule. Le vieillard était en train de les arroser avec un seau en bois, après avoir retroussé sa robe dans sa ceinture.

— Que vous arrive-t-il, Akane ? Vous êtes restée seule tout l'été ! Ne me dites pas que vous vous êtes lassée des hommes !

— Je le serais si j'avais une once de bon sens.

— Vous avez besoin d'une de mes amulettes ! Elle vous tirera de votre indifférence. Ou mieux encore, venez donc vivre avec moi. Je serais pour vous le meilleur des maris !

— D'accord, dit-elle en le regardant avec affection. Je vous ferai du thé et je vous frotterai le dos, sans oublier de nettoyer vos oreilles et d'épiler votre barbe.

— Vous devrez également songer à me tenir chaud la nuit !

Il se mit à rire si fort qu'il s'étouffa et dut poser le seau.

— Ne vous excitez pas, grand-père, lança Akane. À votre âge, c'est mauvais pour la santé !

— Ah, dans ce domaine personne ne vieillit jamais, Akane ! Tenez.

Il sortit un couteau de sa ceinture et coupa soigneusement un rameau de l'arbuste aux fleurs jaunes.

— Mettez-les dans votre chambre : elles embaumeront toute la maison.

— Possèdent-elles un pouvoir particulier ?

— Bien sûr. Autrement pourquoi vous les donnerais-je ?

— Connaissez-vous des sorts capables de rendre amoureux les hommes ? demanda-t-elle négligemment.

Il la regarda avec curiosité.

— Est-ce là votre problème ? De qui est-il question ?

— De personne. J'étais juste intriguée.

Se penchant vers elle, il chuchota :

— J'ai des sorts pour les rendre amoureux et des sortilèges contre l'amour. Les fleurs ont bien des propriétés, et elles les partagent avec moi.

Elle rentra avec le rameau, en se sentant comme baignée dans son parfum. Lorsqu'elle passa devant la chambre de Haruna, elle lança d'un ton narquois :

— Trois jours, n'est-ce pas ?

Haruna s'avança sur la véranda.

— Akane ! Vous êtes rentrée ! Venez un peu me voir.

Encore chargée des fleurs jaunes, la jeune femme ôta ses sandales pour monter sur la véranda. Haruna lui glissa à l'oreille :

— Mori Kiyoshige est ici.

Elle pénétra dans la pièce et s'inclina.

— Sire Kiyoshige.

— Dame Akane.

Il s'inclina à son tour en l'examinant ouvertement, les yeux pétillant d'amusement et de complicité. Elle comprit tout en le voyant si courtois. Refrénant un sourire, elle s'assit d'un air impassible et baissa les yeux.

— Sire Otori a été très satisfait de notre dernière collaboration, dit Kiyoshige. Il m'a confié une nouvelle mission. Je dois me charger de vous faire construire une maison. Sire Otori a pensé que vous préféreriez avoir un lieu à vous plutôt que de vous installer au château. J'ai parlé à Shiro, le charpentier. Il viendra demain discuter des plans avec vous.

— Où doit-elle être bâtie ? demanda Akane.

— Il y a un terrain favorable près du château, du côté de la plage, dans une petite pinède.

Elle connaissait l'endroit.

— Et cette maison m'appartiendra ?

— Vous comprenez en quoi consiste l'arrangement, n'est-ce pas ?

— Je ne mérite pas un tel honneur, murmura-t-elle.

— Tout est prévu dans le contrat : les domestiques, l'argent et le reste. Haruna l'a lu et semble l'approuver.

— Sire Shigeru est d'une extrême générosité, dit la vieille femme. Akane fit la moue.

— Combien de temps faut-il pour construire une maison ? s'enquit-elle d'un ton irrité.

— Ce ne sera pas long, si le beau temps dure.

— Et en attendant ?

— Vous pouvez revenir au château avec moi, à moins que vous n'ayez d'autres projets.

Son irritation s'accrut à l'idée qu'il puisse imaginer qu'elle n'avait rien d'autre à faire dans la vie.

— Il fait presque nuit, déclara-t-elle. Personne ne me verra.

Elle ne voulait pas donner l'impression d'être reçue clandestinement chez sire Shigeru.

— Je ferai allumer des flambeaux, répliqua Kiyoshige. Nous irons en procession, si tel est le vœu de dame Akane.

«Il m'a fait attendre, songea Akane. Lui aussi va devoir patienter. Mais seulement une nuit. »

— Il faut que je lise le contrat, annonça-t-elle. Je dois en parler

avec ma mère. Je le ferai ce soir, et demain vous pourriez me faire la grâce de revenir. Mais un peu plus tôt, je pense. Avant le coucher du soleil.

Elle imaginait déjà la scène : le palanquin, les serviteurs portant d'immenses parasols, l'escorte à cheval des Mori.

Kiyoshige haussa les sourcils.

— Très bien, concéda-t-il.

Haruna apporta du thé et Akane servit le messenger. Après son départ, les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Une maison ! s'exclama Haruna. Et construite spécialement pour vous par le meilleur charpentier de Hagi !

— J'en ferai une merveille, déclara Akane.

Elle se représenta la maison sous les pins, bercée en permanence par le murmure de la mer.

— Je verrai Shiro dès demain matin. Il faut qu'il me montre le site. À moins que cela n'ait l'air trop précipité ?

— Rien ne vous presse, approuva Haruna. Vous pouvez prendre votre temps.

La construction de la maison fut retardée par les premiers typhons à la fin de l'été, mais elle était abritée des vents par la montagne et ne fut pas endommagée. Il plut sans discontinuer pendant une semaine. Les parapluies remplacèrent les ombrelles lors des visites qu'Akane faisait au château trois fois par semaine. À mesure que sa liaison avec l'héritier du clan s'épanouissait, son apparence devenait plus flamboyante. Les gens commencèrent à faire la haie dans les rues pour regarder passer son palanquin comme s'il faisait partie d'une fête.

Lorsque les nuits fraîchirent et que les érables se vêtirent de brocart, la maison fut enfin achevée. Sa façade était orientée au sud, afin de profiter du soleil en hiver. Couverte d'un toit de roseau, elle arborait de larges avant-toits et de vastes vérandas en cyprès brillant de cire. Les écrans furent décorés par un artiste qui avait longtemps fait partie de la clientèle de Haruna. Akane elle-même avait dormi plusieurs fois avec lui, mais ni l'un ni l'autre n'évoquèrent le passé. À sa demande, il peignit des fleurs et des oiseaux en harmonie avec les saisons. Elle choisit des bols et des plats magnifiques, chefs-d'œuvre des plus célèbres potiers de la ville, ainsi que des matelas et des couvertures remplis de cocons de soie, sans oublier des repose-tête en bois sculpté.

Quand la maison fut terminée, Akane fit célébrer une cérémonie pour la purifier et la bénir. Des prêtres venus du sanctuaire accomplirent les rituels, en répandant de l'eau et en brûlant de l'encens. Après leur départ, alors qu'elle reposait près de Shigeru au cœur de la nuit en écoutant la mer, elle s'émerveilla de la générosité du destin envers elle et du tour qu'avait pris sa vie.

CHAPITRE DIX-NEUF

Shigeru quittait désormais chaque jour le château à la tombée de la nuit. Ils mangeaient et parlaient ensemble, ou faisaient des parties de go. Shigeru avait appris ce jeu dans son enfance et avait acquis un niveau acceptable. Il l'enseigna à Akane, qui eut vite fait d'en saisir d'instinct les subtilités et finit par aimer ses règles aussi complexes qu'implacables. Après l'amour, il retournait le plus souvent dans ses propres appartements. De temps en temps, il passait la nuit avec elle. Il le faisait rarement car c'était alors qu'il se sentait le plus exposé au danger de s'éprendre d'elle, dans l'abandon de cet être inséparable des moments où il s'endormait dans ses bras, se réveillait en pleine nuit et au petit jour pour s'adonner de nouveau au plaisir.

Habituellement, lorsqu'il était resté la nuit, il s'éloignait pour plusieurs jours. Les prétextes ne lui manquaient pas : il voulait surveiller la situation aux frontières, se rendre à Tsuwano avec Kitano Tadao pour renforcer la loyauté de sa famille, superviser la moisson dans le domaine de sa mère situé sur l'autre rive du fleuve, sans compter les affaires quotidiennes du clan qui l'absorbaient maintenant extrêmement. Durant ces absences, il s'efforçait de ne pas penser à elle. Cependant il n'avait envie d'aucune autre femme et quand il revenait son cœur battait avec autant de fièvre que lors de leur première nuit.

Il rendait souvent visite à sa mère dans sa maison au bord du fleuve, afin de l'informer de ce qu'il faisait des champs et des forêts qu'elle possédait. Elle appartenait à une famille de haut rang. Ses frères étant morts à quelques mois d'intervalle sans laisser d'enfants, leur sœur avait hérité du domaine afin qu'il revienne à ses fils. Le château possédait bien d'autres terres, mais celle-ci était particulièrement chère à Shigeru car elle semblait être sa propriété personnelle. Il pouvait y mettre en pratique tout ce qu'il avait appris dans les écrits d'Eijiro, dont il ne s'était jamais séparé. Sa mère n'avait fait aucun commentaire sur l'installation d'Akane, bien qu'elle ne pût guère l'ignorer tant la jeune femme avait veillé à mettre toute la ville au courant de son accession à cette position lui valant honneur et prestige. Toutefois, quelque temps après l'achèvement de la maison au milieu des pins, alors qu'on arrivait au milieu du onzième mois et que les premières gelées commençaient à argenter le chaume des rizières, dame Otori annonça à Shigeru qu'elle avait l'intention d'aller habiter au château.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il.

Il était d'autant plus surpris qu'elle s'était souvent félicitée de la

chaleur et du confort de sa maison comparés aux conditions régnant dans le château en hiver.

— Il me semble que j'ai le devoir de me trouver là-bas afin de veiller sur Takeshi et vous-même, surtout si vous devez vous marier.

— Je dois me marier ?

Il savait évidemment que cela devait arriver tôt ou tard, mais on ne lui avait jamais dit que la chose était faite.

— Ce n'est pas pour tout de suite, mais vous allez avoir dix-sept ans et un parti très convenable s'est présenté. J'en ai parlé à Ichiro et sire Irie. Ils ont abordé le sujet avec votre père, et il regarde cette alliance d'un œil plutôt favorable.

— J'espère qu'elle est Otori. Je ne voudrais pas qu'on choisisse mon épouse parmi les Tohan !

Il avait voulu plaisanter, mais sa mère pinça les lèvres et jeta un regard de côté. Quand elle reprit la parole, elle baissa la voix :

— Il s'agit bien entendu d'une Otori, issue d'une de nos plus anciennes familles. Elle m'est même apparentée : son père est un cousin éloigné. Je pense comme vous que les Tohan n'ont aucun droit de décider qui vous devez épouser...

— Personne n'en doute, j'imagine ?

— Je crains que vos oncles n'estiment qu'un mariage politique pourrait éviter de nouveaux problèmes avec les Tohan. Apparemment, Iida a déjà un parti en tête.

— C'est hors de question ! Je n'épouserai jamais une Tohan, surtout si elle a été choisie par Iida.

— Sire Irie avait prévu cette réaction. Naturellement, je dois me conformer aux souhaits de mon fils aîné et de mon époux. Cependant, pour prévenir tout malentendu, il conviendrait que les fiançailles aient lieu avant qu'Iida n'ait fait officiellement sa proposition. De cette façon, il ne pourra se considérer comme insulté.

— Si tel est votre désir, mon père et vous pouvez compter sur mon obéissance, assura Shigeru.

*

— Votre mère est jalouse de moi ! s'exclama Akane quand il lui rapporta cette conversation.

— Jalouse de vous ? Elle n'a même pas fait allusion à votre existence !

— Elle redoute l'influence que je puis avoir sur vous. Si elle s'établit au château, c'est pour avoir son mot à dire dans le choix de votre épouse de façon à pouvoir la dominer après votre mariage. Qui est cette fille, à propos ?

— Une parente éloignée. J'ai oublié de demander son nom.

— J'imagine que vous ferez toujours montre d'une telle indifférence. Les femmes de votre classe ont vraiment des vies épouvantables.

— Je suis certain que je la respecterai. Et nous aurons des enfants, bien sûr.

La nuit était froide et Akane avait ordonné qu'on réchauffe le vin de riz. Elle demanda un nouveau flacon et remplit la coupe de Shigeru. Il remplit à son tour la sienne, qu'elle vida d'un trait.

— Quelque chose vous a contrariée ? demanda-t-il en lui versant encore du vin.

— Que vais-je devenir une fois que vous serez marié ?

— Je suppose que notre arrangement tiendra toujours.

Il lui sourit.

— Si vous le voulez bien, évidemment. Sinon, cette maison continuera de vous appartenir tant que vous serez discrète.

— Discrète ? s'exclama-t-elle. Que voulez-vous dire ?

— Je ne puis supporter l'idée qu'un autre homme vienne ici, avoua-t-il.

La douleur soudaine que lui donnait cette pensée le surprit lui-même.

— Vous voyez, personne n'est à l'abri de la jalousie ! dit Akane d'un air triomphant. Pas même les guerriers ! Il faut que vous vous soyez attaché à moi.

— Je pense que vous le savez. Et vous, m'êtes-vous assez attachée pour être jalouse de mon épouse ?

— Ne plaisantez pas avec la jalousie, répliqua-t-elle en buvant de nouveau. J'ai vu des femmes perdre la tête à cause de l'insouciance des hommes dont elles étaient amoureuses. L'amour n'est qu'une distraction pour les hommes. Pour nous autres femmes, c'est toute notre vie.

— Êtes-vous déjà tombée amoureuse, Akane ?

— Non, jamais, et je n'en ai aucune intention !

Elle vit une expression déçue passer fugitivement sur son visage. « Nous sommes tous pareils, pensa-t-elle. Nous voulons être aimés, mais sans succomber nous-mêmes à l'amour. »

— Et cet homme appelé Hayato ?

— Il s'est montré très bon pour moi lors de la mort de mon père.

— On prétend qu'il est fou d'amour pour vous.

— Pauvre Hayato. Si je n'avais pas attiré votre attention, je vivrais avec lui maintenant.

Le vin l'avait rendue sincère, mais elle vit qu'il était mécontent et regretta d'en avoir tant dit.

— Il vaut mieux que ni vous ni moi ne tombions amoureux, déclara-t-il en reprenant l'air froid qu'elle redoutait.

— Vous êtes jeune, sire Shigeru, pardonnez-moi de vous le faire remarquer. Je suis plus âgée que vous. En fait, je suis votre aînée de trois ans. Je vous propose un pacte. Nous ne tomberons pas amoureux, mais nous ne nous donnerons aucun motif de jalousie l'un à l'autre. Il convient que vous vous mariiez et ayez des enfants. Vous vous devez de traiter honorablement votre épouse. Cependant j'ai désormais moi aussi quelques droits sur vous, et j'espère que vous les respecterez.

Il fut surpris par son sérieux et ne put s'empêcher de l'admirer. La lueur des lampes mettait en valeur ses pommettes, et quelque chose dans son visage énergique lui rappela la femme appartenant aux Invisibles qui lui avait parlé comme si elle était son égale.

Il n'avait guère de lumières sur le mariage. Ses propres parents vivaient séparés. Il n'avait presque jamais parlé avec les épouses de ses oncles, qui vivaient dans les profondeurs du château avec leurs suivantes et leurs domestiques. Ses réflexions ranimèrent soudain en lui le souvenir d'Otori Eijiro et de son épouse. Leurs rapports étaient empreints d'affection et de respect, et la femme et ses filles jouissaient de la même liberté que les hommes. Eijiro avait déclaré que c'était l'influence des Maruyama et lui avait ensuite parlé de dame Naomi...

— À quoi pensez-vous ? demanda Akane étonnée de son long silence.

— Au mariage. Aux relations entre les hommes et les femmes. On raconte qu'à Maruyama les femmes mènent une vie plus libre...

— Maruyama devra s'aligner sur les autres grands domaines, déclara Akane. Naomi sera la dernière femme à avoir dirigé son clan.

— Vous avez des informations sur elle ?

— J'écoute parler les hommes, et c'est ce qu'ils racontent. Son époux est lié de près aux Tohan, lesquels détestent l'idée qu'une femme puisse hériter d'un domaine.

— Et les Seishuu détestent-ils du coup les Tohan ? Au point peut-être de s'allier aux Otori ? Qu'avez-vous entendu à ce sujet ?

C'était la première fois qu'il songeait à une alliance possible avec les Seishuu. Si un mariage pouvait assurer un tel rapprochement, il y consentirait volontiers.

— Les hommes se livrent à toutes sortes de commérages chez Haruna, répondit Akane. Mais la moitié du temps, ils ne savent pas ce qu'ils disent. La plupart ne sont jamais sortis du Pays du Milieu.

— Nous devrions envoyer une délégation à Maruyama, dit Shigeru en pensant tout haut. Ou à Kumamoto, auprès des Arai. Il faudrait connaître leurs opinions véritables.

Akane n'avait pas envie de parler politique. Elle appela à voix basse les servantes. Quand celles-ci entrèrent pour enlever les plats, elle leur demanda d'installer les lits. Shigeru répondit à ses avances avec sa passion habituelle, mais il ne resta pas avec elle, sous prétexte

qu'il avait des affaires à discuter avec sire Irie. Après son départ, elle retourna se coucher. Il faisait encore plus froid et le vent marin secouait les volets et s'insinuait en gémissant dans la moindre fente des murs. Elle regretta de ne pas avoir avec elle un homme pour lui tenir chaud. Après avoir songé non sans nostalgie à Hayato, elle envisagea son propre avenir avec une angoisse insolite. Il n'était pas rare de voir des hommes tomber amoureux de leur épouse. La maîtresse de leur maison avait plus d'un avantage sur la compagne de leurs plaisirs. Elle avait déclaré à Shigeru qu'elle avait des droits sur lui, mais en réalité elle n'en avait aucun. Son épouse lui donnerait des enfants qu'il aimerait avec l'ardeur propre à sa nature, si bien qu'il finirait par s'attacher également à leur mère. Akane ne pouvait supporter cette idée. « C'est moi qu'il aimera », se promit-elle.

Elle n'était pas en proie uniquement à la crainte d'être abandonnée par lui sans pouvoir reprendre un autre amant. Malgré les propos raisonnables qu'elle avait tenus, elle ne pouvait l'imaginer sans déchirement avec une autre femme. Ce fut alors qu'elle songea à se rendre auprès du vieux prêtre pour lui demander un sort qui rendrait l'épouse stérile et amènerait Shigeru à la détester...

Elle avait pris soin de ne pas concevoir d'enfant. Haruna lui avait fourni des pessaires neutralisant la semence masculine et des potions à boire en cas de retard dans ses règles. Du reste, elle connaissait suffisamment les rythmes de son corps pour éviter les jours où elle était fertile. Toutefois elle caressait souvent le rêve d'avoir un enfant de lui. Ce serait un garçon, bien sûr. Il serait aussi beau que courageux et son père l'adorerait, au point de le reconnaître ou mieux encore de l'adopter. Il deviendrait l'héritier du clan des Otori... Si Shigeru l'aimait, il aurait envie de lui donner un enfant. Cette pensée la réconforta. Elle se pelotonna dans les couvertures et s'endormit.

*

Shigeru évoqua la question de son mariage avec Ire, en suggérant l'idée d'une alliance plus étroite avec l'une des grandes familles de l'Ouest. Suivirent d'autres délibérations entre les anciens du clan, le père de Shigeru et ses oncles. Pendant ce temps, sa mère s'installa au château. Elle s'appropriait les plus beaux appartements de la résidence, au grand déplaisir de ses belles-sœurs qui durent déménager pour lui faire place. Sa présence modifia subtilement l'équilibre des forces parmi les seigneurs Otori. Shigeru lui en voulait de s'immiscer dans ses affaires privées, car elle s'arrangeait pour montrer clairement sa désapprobation à propos d'Akane sans jamais prononcer le nom de la courtisane et paraissait souvent tenir à parler à son fils en fin de journée, juste à l'heure où il avait coutume de se rendre à la maison

au milieu des pins. En revanche, il lui était reconnaissant de s'opposer inflexiblement à tout compromis avec les Tohan et surtout à tout mariage imposé par eux. Son père, qui passait maintenant plus de temps avec son épouse qu'en aucune autre période de sa vie, subit peu à peu son influence au point de partager ses vues et de se fier à ses conseils plutôt qu'aux prédictions des chamans.

Ses oncles s'opposèrent à toute idée d'alliance avec les Seishuu sous prétexte qu'une telle insulte mettrait les Tohan en fureur. De toute façon, objectèrent-ils, quel parti se présentait ? Maruyama Naomi était déjà mariée. Les Araï n'avaient que des fils. Les Shirakawa avaient des filles, mais elles étaient toutes en bas âge. On finit donc par aboutir à un compromis conforme à ce que sa mère avait dit d'abord à Shigeru : la meilleure stratégie semblait d'arranger dès que possible des fiançailles avec une Otori en prétendant qu'il s'agissait d'un engagement de longue date.

*

Elle s'appelait Yanagimoe et était parente des seigneurs Otori et de la mère de Shigeru. Sa famille vivait dans la ville montagnarde de Kushimoto. C'étaient des gens à l'ancienne mode, aussi austères qu'orgueilleux. Moe était l'aînée et n'avait que des frères. Son éducation avait ancré en elle une haute opinion de ses parents, de ses ancêtres et d'elle-même. Le mariage avec l'héritier du clan était exactement ce qu'elle avait espéré, tant elle était persuadée d'en être digne. Elle avait dix-sept ans, étant née un an avant Shigeru. Petite et menue, non dénuée de grâce et de charme, elle était d'un naturel réservé. Sa famille l'avait couvée à l'excès, de sorte qu'elle n'éprouvait qu'ignorance et indifférence envers le monde s'étendant au-delà de la demeure familiale. Elle aimait la lecture, écrivait des poésies passables et se plaisait à jouer aux dames, bien qu'elle ne maîtrisât ni les échecs ni le jeu de go. On lui avait appris à diriger une maisonnée, et elle avait l'art de faire pleurer une servante en quelques mots. En son for intérieur, elle n'appréciait guère les hommes, car ses jeunes frères l'avaient complètement supplantée dans l'affection de sa mère.

Les fiançailles eurent lieu à Yamagata peu avant le solstice d'hiver. Le mariage, célébré dès le printemps à Hagi, fut l'occasion de festivités mémorables. On distribua de l'argent, des gâteaux de riz et du vin aux habitants de la ville, qui dansèrent et chantèrent jusque tard dans la nuit. Dans sa maison, Akane écouta la rumeur joyeuse avec un cœur rempli d'amertume. En pensant que son amant était avec sa jeune épouse, elle enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains. Sa seule consolation était le charme que le vieux prêtre lui avait fourni. Quand elle lui avait dit ce qu'elle voulait, il avait éclaté

de rire avant de lui lancer un regard aussi sérieux que pénétrant.

— Prenez garde à vos vœux, Akane. Ils vont se réaliser, vous savez.

Elle lui avait permis de caresser ses seins en guise de paiement, et maintenant le charme était enterré dans le jardin avec des rognures d'ongles et des cheveux de Shigeru ainsi que des gouttes du sang menstruel d'Akane.

Pendant une semaine, elle ne vit pas Shigeru. Elle commençait à désespérer lorsqu'il vint enfin, tard dans la nuit, avec une escorte réduite à deux gardes. Sans même attendre qu'on ait préparé les lits, il la prit dans ses bras et fit l'amour avec une ardeur éperdue qu'elle ne lui avait jamais connue mais qui la fit redoubler de passion. Après quoi elle le serra contre elle pendant qu'il pleurait – elle ne l'avait jamais vu pleurer –, en se demandant ce qui avait pu le blesser à ce point.

Il semblait peu délicat de s'enquérir des raisons de son désarroi. Elle s'abstint de parler, se contentant de faire apporter du vin et de remplir sa coupe. Il la vida plusieurs fois de suite puis lança abruptement :

— Elle ne sait pas faire l'amour.

— Elle était vierge, répliqua Akane. Ces choses prennent parfois du temps. Soyez patient.

— Elle est toujours vierge, dit-il avec un rire amer. Je n'ai pas pu la pénétrer. Toutes mes tentatives semblaient la faire souffrir et même la terrifier. Elle ne cessait de se dérober. Manifestement, elle n'éprouvait aucun désir pour moi. Je crois qu'elle en est déjà venue à me détester.

— Elle est votre épouse. Il lui est impossible de continuer ainsi à se refuser, car elle doit vous donner des enfants.

Sa voix était calme et douce, mais au fond d'elle-même elle exultait. « Je vais laisser le vieillard m'embrasser ! » se promit-elle.

— Je ne m'y attendais vraiment pas, dit Shigeru. Il me semblait que je pourrais lui plaire. Je pensais qu'elle serait comme vous !

Akane prit sa main et frotta ses propres doigts contre son pouce. Elle aimait sentir le muscle sous la peau, plein de force et de souplesse après des années de pratique du sabre.

— Que vais-je faire ? poursuivit-il. Il est évident que je ne l'ai pas déflorée.

— Soyez patient, répéta Akane. Si le problème persiste, votre mère a le devoir d'instruire votre épouse. Elle peut certainement lui montrer des livres, la rassurer en lui expliquant que tout cela est normal. Et si rien n'y fait, vous pourrez toujours la répudier.

— Pour être un objet de risée d'ici à Inuyama ?

— Coupez-vous et répandez du sang sur le lit. Cela suffira pour

faire taire les commérages au château. De cette façon, vous aurez du temps. Elle finira certainement par vous aimer.

En le regardant, elle songea que n'importe quelle femme sensée s'éprendrait de lui. Elle maudit le destin qui lui avait donné pour épouse Yanagi Moe et non elle-même. « Si nous étions mariés, je l'aimerais tellement, se dit-elle. Je le rendrais heureux. »

Peut-être le charme était-il plus puissant qu'elle ne le croyait. Peut-être s'était-elle attendrie en voyant Shigeru si vulnérable. Elle se surprit elle-même à trembler, en proie à une appréhension insolite et délicieuse. « Il s'en faudrait d'un rien, songea-t-elle. Je ne dois pas succomber. Sans quoi, comme je vais souffrir ! » Mais ses tentatives pour se défendre paraissaient si vaines et fragiles, surtout face au désir de son amant.

Et son désir pour elle devint plus apparent. Ses visites étaient plus fréquentes et il semblait ne la quitter qu'à contrecœur. Bien qu'il ne parlât guère de son épouse, elle savait que leurs rapports ne s'étaient pas améliorés. Parfois elle avait des remords de ce qu'elle avait fait, mais elle finissait par se réjouir de voir se renforcer de jour en jour les sentiments qui les unissaient.

CHAPITRE VINGT

Yanagi Moe avait attendu son mariage avec joie, mais à la fin des pluies d'été elle avait conclu qu'il ne lui apporterait que souffrances. Son corps l'avait trahie par sa rigidité et sa tension : elle savait qu'elle n'était pas une épouse digne de ce nom. La mère de Shigeru, dame Otori, la tyrannisait sans répit et les autres femmes de la résidence la traitaient avec une politesse glacée masquant à peine leur mépris.

Quant à son époux, dont elle avait espéré le respect et la satisfaction, il devait lui aussi la mépriser. Chacun savait qu'il entretenait une concubine. Elle n'en était pas choquée, car c'était une pratique courante chez les hommes de sa classe. Toutefois les femmes de la résidence parlaient souvent d'Akane, de son charme et de son esprit, en chuchotant qu'elle avait ensorcelé Shigeru.

Si le jeune homme avait été aussi inexpérimenté qu'elle, ils auraient pu se rassurer mutuellement. S'il avait été plus âgé, il aurait peut-être fait preuve de plus de patience et de retenue avec elle. Mais il était en proie à sa première passion d'adulte, dont il tirait déjà d'intenses plaisirs physiques et émotionnels. La réticence et la frigidité de Moe le repoussaient. Il ne pouvait se résoudre à exiger ce qui éveillait en elle un dégoût si manifeste. Il finit par être furieux contre elle, car il savait qu'il devait engendrer des héritiers pour le bien du clan. Ne voulant pas la blesser ni offenser la famille Yanagi, il se sentait incapable de résoudre un problème de ce genre. Il répugnait à en parler sinon avec Akane, laquelle lui répétait d'être patient tout en souriant d'un air impénétrable.

De son côté, Moe en voulait à Shigeru. Depuis qu'elle connaissait l'existence d'Akane, elle rejetait sur la courtisane la responsabilité de l'échec de son mariage. Piquée au vif dans son orgueil, elle en vint à détester à la fois son mari et la femme dont elle le croyait épris.

La fin de la saison humide apporta quelque répit à une situation qui devenait empoisonnée. Shigeru retourna sur la frontière, où il passa le reste de l'été avec Kiyoshige et Takeshi. Ils emmenèrent également Miyoshi Kahei. Takeshi n'avait que treize ans mais la situation ne paraissait pas menaçante et son père voulait qu'il prenne de l'expérience. Kitano Tadao fut autorisé à rentrer à Tsuwano. La pression des Tohan semblait s'être relâchée et la région frontalière était calme, en dehors du va-et-vient habituel des marchands sur la route menant à Inuyama. Ils apportaient des nouvelles de la capitale des Tohan, dont la plus importante était la mort d'Iida Sadayoshi et l'accession de Sadamu à la tête du clan. Kiyoshige et Shigeru amusaient les jeunes garçons en leur répétant l'histoire du malheureux

accident arrivé à Sadamu. Leurs rires auraient été moins éclatants s'ils avaient su le nombre des espions Tohan surveillant les moindres faits et gestes de Shigeru à Chigawa et les rapportant à Inuyama.

*

Les longues journées torrides parurent d'un ennui insupportable à Akane, mais elle n'était pas entièrement désolée de l'absence de Shigeru. S'il n'était pas avec elle, il n'était pas non plus avec son épouse. Et son éloignement la laissait libre de redevenir maîtresse de ses émotions. Elle menait une vie discrète, ponctuée de visites à sa mère ainsi qu'aux temples Daishoin et Tokoji, auxquels elle faisait toujours des dons généreux. Elle visita également divers marchands à qui elle passa des commandes somptueuses : thés, laques, nouvelles robes pour l'automne et l'hiver. Elle n'alla pas voir Haruna mais se rendit souvent au jardin près du volcan. L'efficacité des charmes du vieillard l'avait fortement impressionnée. Comme il souffrait du temps chaud, elle lui fit apporter des remèdes, tels que thés rafraîchissants ou herbes purifiant le sang, et chargea ses jardiniers de l'aider à arroser ses plantes pendant qu'elle lui tenait compagnie.

Il lui arriva un jour de traverser le jardin pour retourner à son palanquin. Près d'un an s'était écoulé depuis sa première nuit avec Shigeru, et elle se remémorait cet événement avec des sentiments mêlés tandis qu'elle longeait la haie bordant le jardin de la demeure de Haruna. Elle accéléra le pas, car elle ne voulait pas être aperçue par quelque occupant de la maison de plaisir. En arrivant à l'entrée, cependant, elle entendit quelqu'un courir. Son ancien amant, Hayato, l'appela en criant :

— Akane ! Akane !

Il franchit le portail à toutes jambes, de sorte qu'elle dut s'arrêter sous peine de le heurter. Ils se regardèrent un instant. Elle fut atterrée de voir combien il avait changé : son visage était tiré, son teint livide, ses yeux creusés et brillants.

— Vous avez été souffrant ? dit-elle prise soudain de pitié devant son apparence.

— Vous connaissez mon mal ! répliqua-t-il. Akane, pourquoi cela nous est-il arrivé ? Nous nous aimions.

— Non, lança-t-elle en faisant mine de reprendre son chemin.

Il l'attrapa par le bras.

— Je ne peux pas vivre sans vous. Je me meurs d'amour.

— Ne soyez pas stupide, sire Hayato. Personne ne meurt d'amour !

— Fuyons ensemble. Nous pourrions quitter les Trois Pays, nous installer dans le nord. Je vous en prie, Akane. Je vous supplie de venir avec moi.

— C'est impossible, dit-elle en essayant de se dégager. Laissez-moi tranquille ou j'appelle les gardes.

Son désarroi l'effrayait. Elle redoutait qu'il ne préfère mettre fin à ses jours et la tuer plutôt que de vivre sans elle.

Il baissa les yeux sur sa propre main d'un air surpris, comme si quelqu'un d'autre l'avait serrée autour du poignet de la jeune femme. Lorsqu'elle s'était débattue, il lui avait fait mal en resserrant sa prise. Il la lâcha subitement. Elle frotta son poignet endolori.

— Je ne veux pas vous faire de mal, assura-t-il. Je suis désolé. C'est bien la dernière chose que je veux. Mon seul désir est de vous toucher, comme avant. Je suis sûr que vous vous souvenez comme c'était bon.

Elle lui tourna le dos sans répondre et s'éloigna en hâte. Elle crut l'entendre prononcer son nom, mais elle ne se retourna pas. Les portiers se levèrent d'un bond en l'apercevant, et les gardes qui accompagnaient toujours le palanquin l'aidèrent à entrer et ramassèrent ses sandales une fois qu'elle fut à l'intérieur. Malgré la chaleur étouffante et un moustique téméraire vrombissant désagréablement autour de son cou, elle ne releva pas les rideaux de soie. Elle craignait que Hayato ne fût en proie à une jalousie dévorante, semblable à une maladie de langueur. Elle lui avait affirmé que personne ne mourait d'amour, mais elle savait qu'il serait capable de mourir ou de se tuer, après quoi son fantôme irrité viendrait la hanter... Elle redoutait également les charmes dont il pourrait se servir contre elle. À présent qu'elle avait elle-même pénétré dans le monde ténébreux de la magie, elle était pleinement consciente de sa puissance.

Se rendant à l'autel de la maisonnée, elle brûla de l'encens, alluma des bougies et implora longuement la protection des dieux face aux périls qui l'environnaient. La nuit était noire et étouffante. Le tonnerre grondait dans les montagnes mais il ne pleuvait pas. Son sommeil fut troublé et son lever tardif. Elle avait à peine fini de s'habiller quand Haruna arriva. La vieille femme était vêtue avec son élégance habituelle, mais on voyait qu'elle avait dû pleurer le matin même. Akane fut envahie par la peur inséparable du pressentiment d'une mauvaise nouvelle. Elle fit apporter du thé et échangea des civilités avec Haruna, après quoi elle renvoya les servantes et se rapprocha de la visiteuse. Lorsque leurs genoux se frôlèrent, Haruna dit à voix basse :

— Hayato est mort.

Akane s'y attendait plus ou moins, mais le choc et le chagrin l'accablèrent. Elle se rappela soudain les derniers mots du défunt : « Je suis sûr que vous vous souvenez comme c'était bon. » Elle s'en souvenait effectivement, toutes les qualités de Hayato lui revinrent à

l'esprit et elle se mit à sangloter sans retenue, pleine de compassion pour sa vie et sa mort, et aussi pour l'existence qu'ils auraient pu mener ensemble.

— Je l'ai vu hier. J'ai craint qu'il ne mette fin à ses jours.

— Il ne s'est pas suicidé. Ç'aurait été encore un moindre mal. Sire Masahiro l'a fait exécuter. Ses gardes l'ont massacré devant ma maison.

— Masahiro ?

— L'oncle de sire Shigeru. Le cadet des deux frères. Vous le connaissez, Akane.

Elle avait entendu parler de lui, évidemment, et l'avait parfois entr'aperçu – la dernière fois, c'était lorsqu'on avait emmuré vivant son père. Sa réputation à Hagi était exécration, même si rares étaient ceux se hasardant à le dire ouvertement. Dans cette ville pourtant tolérante, il était considéré comme un débauché et, plus grave encore, comme un lâche.

— Pourquoi ? En quoi Hayato a-t-il pu offenser Masahiro ? Comment est-il même possible que leurs chemins se soient croisés ?

Haruna s'agita d'un air embarrassé, en évitant le regard d'Akane.

— Sire Masahiro nous rend parfois visite, avoua-t-elle. Il prend un nom d'emprunt, naturellement, et nous feignons tous d'ignorer qui il est.

— Je n'étais pas au courant. Que s'est-il passé ?

— Hayato était complètement ivre. En fait, je pense qu'il n'avait cessé de boire depuis qu'il vous avait vue. J'ai essayé de le faire sortir discrètement, mais quand il est enfin arrivé dans la rue il a aperçu les gardes de Masahiro. Il a commencé à les injurier, à maudire les seigneurs Otori en général et sire Shigeru en particulier – pardonnez-moi de vous dire ces horreurs. Ils se sont montrés très patients et ont tenté de le calmer. Comme ils ne portaient évidemment pas de marques distinctives, ils pouvaient aisément faire comme s'ils n'étaient pas personnellement insultés. Tout le monde connaît Hayato, il est très aimé et l'affaire n'aurait pas eu de suite si Masahiro n'était pas sorti à ce moment-là. Il a entendu ses injures, et tout a été fini.

— Personne ne blâmera Masahiro, dit Akane en pleurant de plus belle à la pensée de ces tristes événements.

— Non, bien sûr, mais il n'en est pas resté là. Il a ordonné qu'on chasse sa famille de leur maison, qu'on confisque leurs biens à son profit et qu'on tue les deux fils.

— Mais ce ne sont que des enfants !

— Oui, ils ont six et huit ans. Masahiro prétend qu'ils doivent payer pour les insultes de leur père.

Akane resta muette. La sévérité de ce châtiment l'horrifiait, mais sire Masahiro avait le droit d'agir à sa guise.

— Accepteriez-vous d'aller le voir, Akane ? Vous pourriez l'implorer d'épargner leur vie.

— Si sire Shigeru était là, je pourrais approcher son oncle par son intermédiaire, mais il se trouve dans l'Est. Même si nous envoyions le messager le plus rapide, il serait trop tard. Je ne crois même pas que Masahiro me recevrait.

— Croyez-moi, je suis désolé de vous importuner, mais vous êtes la seule personne de ma connaissance à avoir un peu d'influence au château. J'ai le devoir envers Hayato de tout faire pour sauver la vie et l'héritage de ses enfants.

— Masahiro s'estimera insulté si j'ai l'audace de lui demander une audience. Il me fera exécuter à mon tour.

— Non. Il s'intéresse à vous. Je l'ai souvent entendu regretter que vous ne soyez plus dans ma maison. Il compare toutes les autres pensionnaires à vous.

— Le résultat pourrait être pire. Je vais me mettre à sa merci. S'il épargne les enfants, que va-t-il me demander en échange ?

— Vous êtes sous la protection de Shigeru. Même Masahiro n'osera pas abuser de son pouvoir sur vous.

— Je crains qu'une telle initiative ne déplaie à Shigeru.

Akane aurait voulu qu'il soit là afin de pouvoir s'adresser directement à lui.

— Sire Shigeru est d'un naturel compatissant, répliqua Haruna. Il n'exigerait jamais un tel châtiment.

— Cela m'est impossible, dit Akane. Pardonnez-moi.

— Alors ils mourront demain.

La vieille femme pleurait en prononçant ces mots.

*

Après le départ de Haruna, Akane se rendit à l'autel afin de prier pour l'esprit du défunt. Elle implora son pardon pour le rôle qu'elle avait joué dans son sort tragique et pour le désastre que son amour envers elle avait causé à sa famille. « Il aimait les enfants, songea-t-elle. Il aurait voulu en avoir avec moi. Et maintenant il va perdre ses fils, si bien qu'il n'aura personne pour perpétuer sa lignée et que sa famille s'éteindra. Personne ne priera pour son âme. Les gens vont me rendre responsable, ils finiront par me détester. Que se passera-t-il s'ils découvrent que j'ai eu recours à des charmes contre l'épouse de Shigeru ? Ils racontent déjà que j'ai envoûté le jeune seigneur... »

Ses pensées continuèrent à s'agiter en tous sens comme un nœud de vipères. Quand les servantes apportèrent le repas de midi, elle ne put avaler une bouchée.

À mesure que le soir s'avancait, la chaleur augmentait et la

rumeur stridente des cigales semblait plus oppressante. Son agitation céda peu à peu la place à une fatigue abrutissante. Elle se sentait si lasse qu'elle pouvait à peine bouger ou penser.

Elle demanda qu'on prépare son lit, revêtit une légère robe d'été et se coucha. Alors qu'elle n'espérait pas s'endormir, elle sombra instantanément dans une sorte de rêve éveillé. Le défunt entra dans la pièce, nu, et s'allongea à son côté. Elle sentit la douceur familière de sa peau et son parfum flotta autour d'elle. Son corps lourd la recouvrit comme la première fois qu'ils avaient fait l'amour et qu'il l'avait traitée avec tant de tendresse, ou comme le jour où le père d'Akane était mort et où elle avait eu besoin de Hayato avec une telle intensité.

— Akane, chuchota-t-il. Je t'aime.

— Je sais, dit-elle en sentant les larmes lui monter aux yeux. Mais vous êtes mort maintenant et je ne puis rien faire pour vous.

Le poids de son corps sur elle changea soudain. Au lieu de la robustesse réconfortante de l'homme vivant, c'était la masse inerte d'un cadavre. Il se fit si pesant qu'elle sentit l'air manquer dans ses poumons oppressés et que son cœur battit à tout rompre. Elle entendit son propre souffle devenir haletant, ses membres se débattirent vainement...

D'un seul coup, elle fut réveillée. Seule dans la pièce, hors d'haleine, couverte de sueur. Elle sut qu'elle ne serait jamais délivrée de son fantôme, qui était venu pour la posséder, à moins qu'elle ne se rachète d'une manière ou d'une autre.

À présent, elle redoutait plus que tout qu'il ne soit trop tard. Malgré les propos de Haruna, elle doutait d'être autorisée à parler à sire Masahiro. Elle appela les servantes, prit un bain et se prépara tout en essayant de réfléchir au meilleur moyen d'entrer en contact avec lui. Dans son impatience et sa conscience de la fuite rapide du temps, elle se rendit compte qu'elle n'avait d'autre choix que de lui écrire directement. C'était plus que risqué, car si ce moyen échouait elle ne pourrait plus rien faire. Après avoir demandé de l'encre et du papier, elle écrivit en hâte. Son père, qui écrivait avec autant d'aisance sur la pierre que la plupart des érudits sur le papier, lui avait enseigné les lettres. À l'image de son caractère, son écriture était gracieuse et énergique. Bien qu'elle employât les formules de politesse, son style n'avait rien de recherché ni d'alambiqué. Elle se contentait de demander si sire Masahiro l'autoriserait à venir lui parler.

« Il ne consentira jamais, se dit-elle en confiant le message à un garde. Je n'aurai aucune nouvelle et demain à la même heure les enfants de Hayato seront morts. »

Vêtue de ses plus beaux atours, elle ne pouvait plus qu'attendre. La nuit tomba, apportant un léger répit à la chaleur. Akane mangea un bol de nouilles froides avec des légumes frais et but une coupe de vin.

Elle redoutait de dormir, tant l'esprit de Hayato la terrifiait. Le tonnerre grondait de nouveau au loin, mais il ne pleuvait toujours pas. Les volets étaient ouverts et les parfums du jardin, mêlés à l'odeur de la mer et des aiguilles de pin, flottaient dans la maison. À l'orient, la lune se levait derrière des nuages amoncelés dont elle éclairait les formes tourmentées comme dans un spectacle d'ombres chinoises.

Alors qu'un éclair gigantesque venait d'illuminer le ciel vers le sud, elle entendit de l'autre côté du mur des pas et des murmures. Quelques instants plus tard, une servante entra et chuchota :

— Dame Akane, quelqu'un est venu du château.

Elle parlait d'un ton inquiet.

— Un messager ? demanda Akane en se levant, tremblante.

— Peut-être... à moins que...

La fille se mit à rire et fit une grimace, car elle osait à peine prononcer le nom du visiteur.

— Vous savez, l'oncle...

— Ce n'est pas possible ! répliqua Akane tentée de la gifler pour sa sottise. Qu'a-t-il dit ?

— Il a demandé à vous voir.

— Où est-il maintenant ?

— Je l'ai prié d'attendre dans l'entrée. Si jamais c'est lui, dame Akane, j'ai dû paraître peu respectueuse ! Que dois-je faire ?

— Vous feriez mieux de le faire entrer tout de suite. Et apportez un peu de vin. Qu'il vienne seul. S'il a des compagnons, dites-leur d'attendre à l'extérieur. Vous devrez vous aussi rester dehors, mais accourez immédiatement si je vous appelle.

Dès que le visiteur pénétra dans la pièce, malgré sa tenue sans cérémonie et l'absence d'emblème du clan, elle comprit qu'il s'agissait de Masahiro. C'était un petit homme, nettement moins grand que Shigeru, et il présentait déjà les premiers signes de la corpulence de l'âge mûr. Elle crut d'abord qu'il voulait jouir de ses faveurs, et la terreur l'envahit à cette pensée car elle savait que Shigeru ne le pardonnerait jamais.

Après s'être inclinée profondément, elle s'assit en tentant de s'armer d'une froideur inflexible.

— Sire Otori, vous me faites trop d'honneur.

— Vous me disiez dans votre lettre que vous vouliez me parler. Comme je désire depuis longtemps vous voir, cette occasion m'a paru idéale, d'autant que mon neveu est au loin.

Elle versa du vin et fit une remarque sur la chaleur de la nuit et l'étrange beauté des nuages illuminés par la lune. Il but en lui lançant des regards appréciateurs, tandis qu'elle essayait elle-même de le jauger avec davantage de discrétion. Elle savait déjà que sa quête insatiable de voluptés inédites le menait non seulement dans

l'établissement de Haruna mais dans des endroits nettement plus sordides où il goûtait les plaisirs les moins orthodoxes. Sa peau était olivâtre et parsemée de points noirs.

Elle jugea préférable de présenter sur-le-champ sa requête afin d'éviter tout malentendu entre eux.

— Je me sens en partie responsable des tristes événements de la nuit passée, dit-elle d'une voix douce.

— Vous voulez parler de l'insulte intolérable faite aux seigneurs Otori ?

« Je veux parler de la mort d'un homme de bien », songea-t-elle. Mais elle garda cette pensée pour elle.

— Je voulais vous présenter personnellement mes excuses.

— J'accepte vos excuses, mais je ne crois pas qu'on puisse vous blâmer si les hommes tombent amoureux de vous. J'ai entendu dire que c'est la raison du comportement de Hayato. Apparemment, il était fou de vous. On raconte que c'est également le cas de mon neveu.

Il prononça cette dernière phrase d'un ton légèrement interrogateur.

— Pardonnez-moi, sire Otori, mais je ne puis parler avec vous de sire Shigeru.

Il haussa imperceptiblement les sourcils et but de nouveau.

— Vous vouliez donc uniquement vous excuser ?

« Il ne consentira jamais, se dit Akane. Je ne fais que m'humilier pour rien. » Mais à cet instant elle sentit sur sa nuque le souffle du mort, comme s'il était agenouillé derrière elle et prêt à tout moment à la serrer dans ses bras glacés. Elle respira à fond et lança :

— Les fils de sire Hayato sont très jeunes. Sa famille a toujours servi les Otori avec fidélité. Je vous prie de vous montrer clément et d'épargner leur vie.

— Leur père a insulté Shigeru. Je ne fais que défendre son nom.

— Je suis sûre que si sire Shigeru était là, il intercéderait lui-même pour eux, dit-elle d'une voix paisible.

— Oui, tout le monde dit qu'il a bon cœur. Alors que moi, je n'ai pas vraiment cette réputation.

Il parlait avec dédain, mais elle décela aussi de l'envie dans ses propos. Elle fut confirmée dans cette opinion lorsqu'il ajouta :

— Mon neveu est très populaire, n'est-ce pas ? Il semble qu'on chante ses louanges aux quatre coins du Pays du Milieu.

— C'est vrai. Les gens l'aiment.

Elle le vit tressaillir sous l'effet de la jalousie.

— Plus que son père ?

— Sire Shigemori est lui aussi très populaire.

— Voilà qui m'étonnerait ! s'exclama Masahiro en riant.

Ses dents de dessus avançaient légèrement, ce qui donnait un

aspect veule à sa mâchoire inférieure.

— Où se trouve Shigeru en ce moment ?

— Sire Otori sait certainement que son neveu séjourne à Chigawa.

— Avez-vous de ses nouvelles ?

— Il lui arrive de m'écrire.

— Et quand il est ici... À propos, je dois vous féliciter : cette maison est superbe. Quand donc il se trouve dans ce cadre aussi élégant que confortable, vous fait-il des confidences ?

Elle haussa légèrement les épaules en détournant les yeux.

— Bien sûr qu'il vous en fait. Vous êtes une femme d'expérience, et mon neveu, malgré toutes ses admirables qualités, est encore très jeune.

Il se pencha vers elle.

— Soyons francs l'un avec l'autre, Akane. Vous attendez quelque chose de moi, et je voudrais que vous me rendiez un service.

Elle lui jeta un regard rapide puis, pour cacher son inquiétude, se permit de prendre lentement une expression de dédain.

— Je ne vous propose pas de coucher avec moi. J'en aurais certes envie mais, même moi, je dois reconnaître que ce serait peu délicat. D'ailleurs je suis certain que vous trouveriez ce prix trop cher à payer pour la vie des rejetons de votre ancien amant.

Elle continua de le fixer, sans chercher à dissimuler son dégoût et son mépris. Il se mit de nouveau à rire.

— Toutefois je voudrais connaître les projets de Shigeru. Vous pourriez certainement m'y aider.

— Vous me demandez d'espionner sire Shigeru ?

— Comme vous y allez ! Je vous demande seulement de me tenir au courant.

Akane réfléchissait à toute allure. Elle avait redouté bien pire. Même si elle était décidée à ne jamais trahir les secrets de Shigeru, il lui serait aisé d'inventer des histoires pouvant contenter Masahiro.

— Et en échange vous épargnerez la vie des enfants et permettrez à la famille de garder sa maison ?

— Ne serait-ce pas une preuve de clémence de ma part ? Peut-être vais-je acquérir à mon tour une réputation de compassion et devenir aussi populaire que Shigeru.

— Sire Masahiro se montre en effet très compatissant. Je veillerai à ce que son geste ne passe pas inaperçu.

Elle sentit la main de Hayato sur sa nuque, une pression légère, presque une caresse. Puis il disparut.

« Adieu, dit-elle dans son cœur. Soyez en paix désormais. » Elle pria pour qu'il trouve le repos, en espérant qu'il renaîtrait sous d'heureux auspices et ne reviendrait pas la hanter.

Après le départ de Masahiro, elle tenta de se persuader qu'elle

n'était pas mécontente du résultat de cette entrevue. Haruna serait folle de joie et la couvrirait sans doute de cadeaux. Elle avait rempli ses obligations envers le défunt et était certaine que l'accord conclu ne la forcerait pas à trahir Shigeru. Ne faisant guère de cas de Masahiro, elle se sentait de force à le satisfaire avec des bribes d'informations sans importance. Au fil des jours, cependant, elle eut le temps de réfléchir et se sentit de plus en plus inquiète de ce qu'elle avait fait, comme si elle savait inconsciemment qu'elle s'était engagée sur une voie qui la mettrait à la merci d'un homme aussi cruel que corrompu.

Elle s'alarmait surtout à l'idée que Shigeru pourrait apprendre la mort de Hayato et sa propre démarche en faveur de sa famille dans une version déformée qui l'irriterait. L'absence de son amant conjuguée à la visite de Masahiro lui avait donné un sentiment d'insécurité. Elle tirait un grand plaisir de sa position de maîtresse de l'héritier du clan et ne pouvait supporter la perspective de la perdre. Et à son horreur d'une telle honte s'ajoutait une angoisse insolite à la pensée que Shigeru l'estimerait moins, serait déçu et finalement se détournerait d'elle.

« Il n'aimera une femme que si elle gagne son respect, songeait-elle avec lucidité. Il n'oubliera et ne pardonnera aucune défaillance morale, aucune déloyauté. » Savoir que Masahiro pourrait d'une manière ou d'une autre informer Shigeru de leur accord la faisait trembler. Rien ne pouvait apaiser son malaise. Elle écrivit plusieurs lettres mais les brûla toutes, car leur ton lui paraissait faussement innocent et elle trouvait que ses sous-entendus ambigus et ses enjolivements de la réalité sautaient tellement aux yeux qu'il n'aurait aucun mal à les percer à jour.

Sa maison, ses objets magnifiques, le jardin, les pins et la mer avaient perdu leur charme à ses yeux. Elle n'avait plus d'appétit, dormait mal et s'emportait contre les servantes. La vision de la lune sur les eaux, de la rosée sur les premiers boutons des chrysanthèmes et sur les toiles des araignées dorées l'émouvait d'abord jusqu'aux larmes puis la désespérait. Elle aspirait à voir Shigeru revenir de l'Est mais redoutait son arrivée. Bien qu'elle rêvât de l'hiver qui le retiendrait à Hagi, elle tremblait en pensant à ce que son oncle pourrait lui dire par malveillance ou intrigue et à ce qu'elle-même devrait raconter à Masahiro.

CHAPITRE VINGT ET UN

Le premier typhon de la fin d'été balaya la côte à partir du sud-ouest. Toutefois, même s'il apporta des pluies violentes, il avait perdu le plus gros de sa puissance quand il atteignit Hagi. Les régions orientales du Pays du Milieu furent à peine touchées et Shigeru n'avança pas son retour. Même s'il lui arrivait de regretter Akane, il n'avait guère envie de retrouver les intrigues du château et sa situation inconfortable avec son épouse. La vie d'un guerrier sur les frontières avait une simplicité qui était aussi commode que rafraîchissante. Tout le monde le traitait avec un respect et une gratitude sans restriction, ce qu'il trouvait flatteur. Il y puisait une confiance grandissante en lui-même et en son rôle de chef du clan. Personne ne discutait ses avis et il ne rencontrait partout qu'obéissance.

Il lui semblait presque qu'ils étaient encore des enfants jouant à la guerre, sauf qu'ils avaient maintenant de vrais soldats et des vies réelles à leur disposition. Ils surveillèrent sans relâche la frontière entre les deux mers et passèrent bien des nuits dans la nature, à dormir sous le doux ciel de l'été parsemé d'énormes étoiles aux contours indécis. Toutes les deux semaines à peu près, ils rentraient à Chigawa profiter des sources chaudes et des repas abondants de la belle saison finissante.

Lors d'un de ces séjours, vers la fin du huitième mois, Takeshi et Kahei entrèrent dans l'auberge peu avant le coucher du soleil. Les cheveux encore humides après leur bain, ils riaient à gorge déployée. Eux aussi étaient devenus plus détendus au cours des dernières semaines, loin de la discipline sévère de l'étude et de l'entraînement occupant leur existence à Hagi. Ils approchaient tous deux de l'âge adulte : leur corps s'étoffait, leurs membres s'allongeaient, leur voix muait. Dans un an ou deux, pensa Shigeru en les écoutant, il conviendrait de les envoyer à Terayama, afin qu'ils apprennent comme il l'avait fait la maîtrise de soi qui unirait en un tout les connaissances acquises auparavant. Il avait surveillé de près son frère, depuis quelque temps, en essayant de contrôler sa fougue insouciante. Il avait remarqué combien les soldats l'adoraient et l'encourageaient, pleins d'admiration pour son intrépidité. Shigeru estimait que Kahei avait un caractère plus fiable, car son courage n'allait pas sans prudence et il était disposé à demander et suivre les conseils. Toutefois Takeshi avait quelque chose de plus : le don inné des Otori pour inspirer le dévouement.

Shigeru se demanda une fois encore quel était le meilleur moyen

de donner à son frère les responsabilités dont il avait besoin. Takeshi ne manifestait aucun intérêt pour les techniques agricoles, l'administration des domaines ou le développement de l'industrie. Son unique passion était l'art de la guerre. S'il réussissait à modérer son impétuosité, il deviendrait peut-être un grand général. Pour le moment, il s'intéressait davantage aux hauts faits d'héroïsme individuel qu'à la conception patiente de stratégies et de tactiques. Les négociations diplomatiques assurant la paix le passionnaient encore moins. Kiyoshige et lui déploraient souvent l'absence de conflit et aspiraient à avoir enfin l'occasion de donner une leçon aux Tohan comme lors de la bataille près du sanctuaire, que Kiyoshige se plaisait à raconter avec force détails sanguinaires.

Le jeune homme aimait beaucoup Takeshi. Les aventures qu'ils avaient vécues ensemble pendant le séjour de Shigeru à Terayama avaient forgé un lien solide entre eux. Shigeru remarqua que Kiyoshige encourageait son compagnon moins âgé et approuvait tacitement son imprudence car elle s'accordait avec la sienne. Il les séparait délibérément lorsqu'ils partaient en patrouille, en confiant Kiyoshige à Irie et en gardant Takeshi avec lui-même. Cependant, lorsqu'ils se retrouvaient à Chigawa, Kiyoshige s'amusait à entraîner Takeshi dans ses vagabondages.

— Il y avait un homme dehors avec un message pour vous, dit Takeshi. Je pense que c'est la créature la plus repoussante que j'aie jamais vue.

— Il doit avoir été grillé comme un marron, ajouta Kahei.

— Nous l'avons envoyé promener, s'esclaffa Takeshi. Quelle impudence ! S'imaginer que vous alliez lui parler !

— Qu'entendez-vous par « grillé » ? s'enquit Shigeru.

— Son visage était tout rouge et plissé, comme s'il avait été brûlé.

— Une horreur, marmonna Takeshi. Nous aurions mieux fait de l'achever. Quel sens a la vie pour un homme comme ça ?

Shigeru avait repensé plus d'une fois à l'homme qu'il avait secouru l'année précédente, mais les Invisibles paraissaient avoir de nouveau disparu de la surface de la terre, fidèles à leur nom. On n'avait plus signalé d'attaques sur la frontière. Même s'il lui arrivait de se remémorer ce qu'il avait appris de leurs étranges croyances, il écartait ces idées comme un nouveau fatras de superstitions : celles de son père lui suffisaient. À présent, il se rappela Nesutoro et sa sœur qui se considérait comme l'égale de Shigeru au nom des enseignements de son dieu. Il se demanda ce que voulait le supplicié et s'il était trop tard pour lui parler.

— Kiyoshige, allez voir si cet homme est encore là. Vous vous souvenez certainement de lui. Nesutoro, le malheureux que nous avons sauvé l'année dernière.

Kiyoshige revint pour l'informer que l'homme avait disparu. L'aubergiste ne savait comment le retrouver et il n'y avait aucune trace de lui dans les rues alentour.

— Vous auriez dû le traiter avec davantage de ménagement, dit Shigeru à son frère. C'est un homme courageux qui a beaucoup souffert.

— Ce n'est qu'un paysan qui est tombé dans le feu après s'être enivré !

— Non, il a été torturé par les Tohan, répliqua Shigeru. C'est une des raisons pour lesquelles nous les avons combattus l'an passé.

— Il appartient à cette secte bizarre ? Pourquoi ces gens suscitent-ils tant de haine ?

— Peut-être parce qu'ils paraissent si différents.

— Ils croient qu'aux yeux du Ciel tous les hommes sont nés égaux, observa Kiyoshige. Et ils prétendent que leur dieu jugera tout le monde après la mort. Non seulement ils ne savent pas rester à leur place, mais ils donnent mauvaise conscience aux autres.

— Ils pourraient se révéler très déstabilisants pour la société, renchérit Irie.

— Pourtant mon frère aîné les protège, dit Takeshi. Pourquoi ?

— Les Tohan avaient pénétré en territoire Otori, répondit Shigeru.

C'était la raison qu'il avait toujours donnée. Cependant il savait au fond de lui-même que ce n'était pas la seule. Il n'oublierait jamais ce qu'il avait vu au sanctuaire : la cruauté, le courage, la souffrance se mêlant inextricablement dans la trame terrible de l'existence humaine. Les croyances des Invisibles semblaient aussi invraisemblables que saugrenues, mais pas plus que les superstitions de son père. Qui pouvait comprendre la vérité de la vie ? Comment lire dans le cœur secret des hommes ? De même qu'un arbuste élagué repoussait avec une vigueur accrue, ces doctrines étranges se développaient d'autant plus qu'on tentait de les supprimer. Mieux valait permettre aux gens de croire ce qu'ils voulaient.

— Je n'avais jamais vu des enfants torturés de cette façon, ajouta-t-il. Je trouve une telle cruauté choquante.

Ce sentiment se mêlait d'une sorte de fierté : les Tohan auraient beau se montrer aussi inhumains, les Otori n'en feraient jamais autant. C'était aussi un défi : si les Tohan persécutaient les Invisibles, les Otori les protégeraient.

— Vous auriez voulu lui parler ? demanda Takeshi d'un air un peu déconfit. Je suis désolé de l'avoir renvoyé.

— Si c'est important, il reviendra sans doute, déclara Shigeru.

— Je ne crois pas. Pas après la manière dont nous l'avons traité, j'aurais dû être plus aimable avec lui.

— Nous pourrions le joindre par l'intermédiaire de son beau-frère,

suggéra Irie. Vous savez, le chef du village.

Shigeru hocha la tête.

— La prochaine fois que nous patrouillerons de ce côté, nous ne manquerons pas d'aller lui parler.

Il cessa de penser à cette affaire, mais le matin suivant Kiyoshige fut appelé à l'entrée de l'auberge et revint en disant que la sœur de l'homme attendait dans la rue.

— Je vais la renvoyer, proposa-t-il. Vous n'êtes pas censé recevoir la moindre paysanne qui s'imagine avoir droit à votre attention.

— A-t-elle dit ce qu'elle voulait ?

— Elle a juste déclaré qu'elle venait au nom de son frère, Nesutoro.

Shigeru resta quelques instants silencieux. Kiyoshige avait raison : il ne devait pas se mettre à la disposition du premier venu. S'il semblait favoriser un groupe, il ne ferait qu'éveiller l'envie et le mécontentement des autres. Mais cette femme l'avait intrigué, et il sentait qu'un lien existait entre cet homme et lui, comme s'ils avaient reconnu mutuellement leur commune humanité et aussi des qualités de courage et de patience qu'ils partageaient également.

— Faites-la entrer. Je vais lui parler.

Elle entra à genoux, le visage tourné vers le sol. Quand Shigeru lui dit de s'asseoir, elle obéit à contrecœur et garda les yeux baissés, la tête inclinée. En l'examinant, il vit qu'elle s'était efforcée d'être aussi présentable que possible : sa robe fanée était impeccablement propre, de même que sa peau et ses cheveux. Il se rappela les traits accusés de son visage. Ils semblaient plus prononcés que jamais, comme sculptés et durcis par le chagrin. Elle était venue en compagnie d'une fille d'une quinzaine d'années, dotée comme elle de pommettes saillantes et d'une bouche allongée. L'adolescente ne s'aventura pas dans la pièce mais resta agenouillée sur le seuil.

— Sire Otori, commença la femme d'une voix hésitante. Je ne mérite pas votre bienveillance. Vous faites preuve d'une bonté sans pareille.

— J'espère que votre frère est rétabli.

— Grâce à votre compassion. Il a retrouvé ses forces, mais...

— Continuez, l'encouragea-t-il.

Il écoutait d'un air impassible, sans se sentir flatté ni offensé. Elle parlait du ton cérémonieux convenant à son rôle de suppliante. Lui aussi se sentait dans son rôle aussi impersonnel qu'immémorial, à mille lieues de son moi de dix-sept ans ou de sa personnalité réelle. Il jouait le personnage de souverain qui était le sien par sa naissance et qu'on n'avait cessé de lui inculquer.

— Il est en train de perdre la vue. Ses yeux se sont infectés après le... après l'incendie, et il est presque aveugle. Mon époux ne veut pas

qu'il demeure avec nous, car ce serait un fardeau trop lourd. Et il n'a plus personne de sa propre famille pour veiller sur lui.

Il avait conscience du conflit qui la déchirait, entre son devoir d'épouse, son amour pour son frère, son rôle de femme du chef, ses croyances religieuses, sans compter sa honte de voir son frère aîné considéré comme un fardeau par son mari. Il ne fut pas surpris quand sa voix se brisa de nouveau et que ses yeux se remplirent de larmes.

— Je suis vraiment désolé de ce que vous me dites, déclara-t-il.

Pour un homme de l'âge de Nesutoro, trop vieux pour apprendre les occupations traditionnelles des aveugles tels le massage ou le luth, la cécité était habituellement synonyme de mendicité.

— Pardonnez-moi, reprit-elle. Je ne savais vers qui me tourner en dehors de sire Shigeru.

— Que puis-je faire pour vous ?

Il était stupéfait par son audace, la même dont elle avait fait montre en parlant avec lui un an plus tôt.

Irie, qui était assis à côté de Shigeru, se pencha vers lui en chuchotant :

— Je vous déconseille de leur donner de l'argent ou toute autre forme de soutien. Un tel geste serait mal interprété par beaucoup et constituerait un précédent dangereux.

La femme attendit qu'Irie eut fini de parler puis déclara d'un ton tranquille :

— Je ne vous demande pas d'argent. Je ne ferais jamais une chose pareille. D'ailleurs, mon frère me l'a interdit expressément. Toutefois les siens vivent en grand nombre dans l'Ouest, où les Seishuu les laissent en paix. Il vous demande la permission de quitter le Pays du Milieu pour les rejoindre. Tout ce que nous espérons de sire Otori, c'est une lettre confirmant cette autorisation.

— Le laissera-t-on passer la frontière ? Et comment voyagera-t-il s'il est presque aveugle ?

— Une jeune femme l'accompagnera.

Elle se retourna et désigna la silhouette agenouillée sur la véranda.

— Ma deuxième fille.

L'adolescente releva un instant la tête et Shigeru vit qu'elle avait le même visage énergique que sa mère.

— Votre époux consent-il à son départ ?

— Nous avons quatre filles et trois fils. Nous pouvons nous passer d'un d'entre eux en faveur d'un homme qui a perdu tous ses enfants. Je suis ici avec la permission de mon époux. Comme sire Otori le sait déjà, je n'agis jamais contre sa volonté.

— Sire Otori n'est pas obligé de se rappeler le moindre détail de la vie des gens qu'il rencontre, lança Kiyoshige.

Il ignorait que Shigeru n'avait rien oublié de cette nuit lointaine – l'homme blessé en proie à la fièvre, la femme osant lui adresser directement la parole, la colère et l'incompréhension du mari.

— Qu'on écrive la lettre qu'ils demandent, dit-il à Irie. Je les autorise à se rendre dans l'Ouest. Mon sceau l'attestera.

*

Plus tard, quand il fut seul avec son frère, Takeshi lui demanda :

— Vous n'allez pas devenir comme notre père ?

— Que voulez-vous dire ?

— Passer votre temps à consulter des prêtres, à solliciter les conseils de toutes sortes d'indésirables...

Devant l'expression désapprobatrice de Shigeru, il se hâta d'ajouter :

— Je ne veux pas me montrer irrespectueux. Cela dit, tout le monde en parle et s'en plaint. Et maintenant, vous recevez cette femme et accordez votre protection à son frère... Pourquoi ? Ça paraît si étrange. Je ne voudrais pas entendre les gens déplorer le comportement de mon frère aîné.

— L'opinion des gens n'a aucune importance du moment que je pense agir comme il convient.

— Mais votre réputation est importante, objecta Takeshi. Si vous êtes aimé et admiré, il vous sera plus aisé d'arriver à vos fins. Plus vous serez populaire, plus vous serez en sécurité.

— Que racontez-vous là ? demanda Shigeru en souriant.

— Ne vous moquez pas de moi. Vous devriez être sur vos gardes. J'entends beaucoup de choses, vous savez. J'ouvre l'oreille, sans compter tout ce que j'apprends par Kiyoshige et Kahei. Vous ne fréquentez pas les endroits où Kiyoshige m'emmène.

— Vous ne devriez pas non plus y aller ! observa Shigeru.

— Au bout d'un moment, les gens oublient ma présence, surtout s'ils boivent. Je fais comme si j'étais encore un enfant...

— Mais vous êtes encore un enfant !

— Pas vraiment, mais c'est un rôle que je joue volontiers. Souvent je fais semblant de dormir, pelotonné sur le sol, pendant que les langues se délient au-dessus de moi.

— Et qu'ont-elles à raconter, ces langues ?

— Notez que je ne suis nullement déloyal. Je me contente de répéter ce qu'on dit parce qu'il me semble préférable que vous soyez au courant.

— Je comprends.

— Ils craignent le manque de décision de notre père face aux menées agressives des Tohan. Le rôle de nos oncles dans la politique

du clan les inquiète. Ils prédisent que l'Est sera livré aux Tohan sans même avoir été défendu.

— Pas tant que je vivrai, affirma Shigeru. Nous allons passer l'automne et l'hiver à préparer la guerre. J'ai l'intention de commencer à rassembler et entraîner des troupes.

Les yeux de Takeshi se mirent à briller d'excitation.

— Surtout n'entrez pas en guerre avant que je sois assez vieux pour combattre !

Cependant Shigeru avait vu maintenant bien des hommes mourir. Il n'oublierait jamais l'instant où la vie avait abandonné le corps du premier homme qu'il ait tué, Miura. Sa propre fin ne lui faisait pas peur, même s'il entendait toujours faire en sorte qu'elle ait un sens, mais l'idée de la mort de Takeshi était insupportable. Raison de plus pour affronter sans tarder les Tohan. « Mais si la guerre éclate l'année prochaine comme c'est probable, songea Shigeru, il aura quatorze ans et sera donc en âge d'y prendre part. Comment faire pour le tenir à l'écart des combats ? »

— Avez-vous autre chose à m'apprendre ? demanda-t-il.

— L'époux de Maruyama Naomi est en faveur d'une alliance avec les Tohan. Cette position cause un malaise dans les autres familles Seishuu, notamment les Araï. Les gens disent que nous devrions nous unir aux Seishuu avant qu'ils ne soutiennent Iida Sadamu et que nous nous retrouvions pris en tenailles entre eux.

Shigeru resta un moment silencieux, en se remémorant ses projets d'alliance matrimoniale avec les Seishuu.

— Je ne suis jamais allé dans l'Ouest, dit-il enfin. J'aimerais m'y rendre. Histoire de voir comment Maruyama est administré, par exemple.

— Emmenez-moi avec vous, supplia Takeshi. Les premières neiges sont encore loin et l'automne est une saison idéale pour voyager. Nous devrions aller aussi à Kumamoto. Je voudrais rencontrer Araï Daiichi. On dit que c'est un formidable guerrier.

— Le fils aîné ?

— Oui. Malgré sa jeunesse, on dit qu'il manie le sabre comme personne dans les Trois Pays !

Takeshi ajouta avec loyauté :

— Mais il n'est certainement pas aussi bon que mon frère aîné.

— J'ai dans l'idée que vous me surpasserez au sabre. Surtout si vous suivez les leçons de Matsuda Shingen à Terayama.

— Je voudrais bien l'avoir comme professeur, mais je ne suis pas sûr de pouvoir supporter tous ces mois au temple.

— Vous apprendriez énormément. Peut-être devriez-vous passer l'hiver là-bas. Nous irons voir Matsuda en chemin.

— Seulement quand nous reviendrons, implora Takeshi.

— Votre séjour devra durer au moins un an, dit Shigeru.

« De cette façon, il sera loin du champ de bataille », songea-t-il.

— C'est trop donner aux études, grogna Takeshi.

— L'entraînement du corps est inutile si l'esprit reste en friche. D'ailleurs, l'étude est passionnante en soi, en dehors même du but qu'elle permet d'atteindre.

— Ce genre de choses vous intéresse parce que vous ressemblez à notre père ! Voilà pourquoi je vous mets en garde contre cette tentation, à laquelle il a lui-même succombé. Ne prêtons aucune attention aux signes, aux présages et à tout ce que les dieux disent ou ne disent pas. Contentons-nous de nous fier à nous-mêmes et à nos sabres !

Un instant auparavant, Shigeru avait déclaré que son frère était encore un enfant. De fait, la voix de Takeshi vibrait d'un enthousiasme et d'un optimisme juvéniles. Néanmoins Shigeru avait le sentiment qu'ils venaient d'avoir leur première conversation d'adultes. Son petit frère grandissait et leur relation avait pris une dimension nouvelle : cela faisait deux fois maintenant que Takeshi lui avait donné un conseil et qu'il l'avait écouté.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Ce soir-là, Shigeru décida de confier la charge des patrouilles sur la frontière orientale pour le reste de l'année à sire Kitano ainsi qu'à la famille de son épouse, les Yanagi de Kushimoto. Depuis l'année précédente, les deux familles avaient fourni hommes et chevaux. Après avoir convoqué les capitaines, il leur annonça qu'il retournait à Hagi, non sans leur laisser des instructions minutieuses sur la fréquence et l'importance des patrouilles. Il leur ordonna également d'envoyer chaque semaine des messagers à la capitale, afin qu'il soit informé du moindre détail.

L'inactivité régnant en apparence chez les Tohan de l'autre côté de la frontière le mettait mal à l'aise. Il regrettait de ne pas avoir comme eux un réseau d'espions pour lui donner des nouvelles précises d'Inuyama. Il prit soin de ne parler à personne de son projet de se rendre dans l'Ouest afin de former d'éventuelles alliances avec les Seishuu, car il craignait qu'une telle initiative ne paraisse inutilement agressive et n'incite Iida à entrer franchement en guerre.

Deux jours plus tard, ils partirent en direction du nord jusqu'à la mer puis obliquèrent vers l'ouest et suivirent la route côtière menant à Hagi. La saison des typhons avait été peu violente et semblait s'être terminée tôt. Un temps limpide d'automne rendait le voyage agréable et les hommes étaient joyeux à l'idée de revoir leur foyer.

Quand ils furent en rase campagne, Shigeru chevaucha en avant avec Irie afin de discuter de son idée avec le vieux guerrier. Depuis leur voyage à Terayama, Irie était devenu son conseiller le plus écouté. D'un naturel ascétique et taciturne, il était clairvoyant et ignorait la fatigue. Malgré ses cheveux grisonnants, il était encore aussi fort qu'un jeune homme de vingt ans. C'était un réaliste, mais il ne tombait pas pour autant dans l'inconstance d'un Kitano ou d'un Noguchi. Sa loyauté envers Shigeru et le clan des Otori était sans faille, aucun opportunisme égoïste ne venant l'amoindrir. En outre il analysait avec pénétration la situation complexe où se trouvaient plongés les Trois Pays. Bien qu'il n'accordât aucune foi aux présages et aux talismans, il était d'un caractère prudent et ne prendrait pas inconsidérément le risque d'une guerre, alors que Shigeru savait que les jeunes gens comme Kiyoshige, Miyoshi Kahei et son propre frère en mouraient d'envie. Lui-même tendait à favoriser une telle issue et il sentait qu'il avait besoin d'Irie pour refréner sa propre impulsivité et l'aider à se montrer décidé mais non irréfléchi.

Les chevaux ralentirent et avancèrent au pas. Sur leur gauche, la plaine de Yaegahara se teignait de fauve sous le soleil d'automne. Les

herbes aux extrémités floconneuses chatoyaient faiblement, et des papillons orange et marron voletaient autour des sabots des chevaux. Lespédèzes et achillées épanouissaient leurs fleurs pourpres et blanches. À l'orient, les chaînes de montagnes se succédaient jusqu'à l'horizon. La brise sentait déjà la mer.

— Il sera bon de retrouver son foyer, déclara Irie. Mon premier petit-fils est né il y a un mois. D'après ce que m'écrit mon fils, il ressemble à son grand-père. Je suis impatient de le voir.

— Je suis désolé mais j'espère que vous allez repartir très bientôt avec moi. Je songe à me rendre dans l'Ouest, afin peut-être de négocier avec les Seishuu.

— Avez-vous parlé de ce projet à d'autres personnes ?

— Seulement à mon frère, Takeshi. Il m'a rapporté certains racontars, d'après lesquels les gens redoutent que nous ne soyons pris en tenailles par Iida s'il se sert du mariage de Maruyama Naomi pour tramer une alliance. Je suis sûr que nous pourrions l'empêcher en agissant sans tarder.

— Je vous accompagnerai évidemment, où que vous décidiez d'aller. À mon avis, une telle entreprise présenterait bien des avantages. Je crois qu'Iida a également tenté de se rapprocher des Araï, bien que ceux-ci aient toujours été hostiles aux Tohan et n'aient jamais conclu d'alliances matrimoniales avec eux. Il est regrettable que vous n'ayez pas de sœurs, car les Araï ont quatre ou cinq fils dont aucun n'est encore marié. Iida doit certainement leur chercher activement des épouses !

Il jeta un coup d'œil à Shigeru et demanda :

— Votre épouse n'a toujours pas d'enfants ?

Shigeru secoua la tête.

— J'espère qu'il n'y a pas de problème. Vos oncles ont trop de fils, votre père et vous-même trop peu. Bien sûr, votre mariage est récent et vous avez tout le temps. Malgré tout, vous devriez vous consacrer davantage à votre épouse. C'est ma seule réserve quant au voyage que vous projetez. Voyez si vous ne pourriez pas rester assez longtemps pour lui donner un enfant avant votre départ.

Irie se mit à glousser. Shigeru se borna pour toute réponse à faire semblant de rire à son tour. À ses yeux, la situation n'avait rien de réjouissant. Autant Akane lui manquait et l'idée de la revoir le mettait au comble de l'excitation, autant il redoutait ses retrouvailles avec Moe et n'avait aucune envie d'essayer de nouveau de vaincre sa peur et sa froideur. Il se surprenait parfois à souhaiter qu'elle meure et disparaisse de sa vie, après quoi il se sentait déchiré de remords et plein d'une trouble pitié pour elle.

— Le mieux serait peut-être de l'emmener avec vous, reprit Irie. Elle n'est toujours pas revenue officiellement chez ses parents, n'est-ce

pas ? Ce pourrait être une bonne occasion de le faire. Et il se peut que la liberté du voyage et les plaisirs de la route l'aident à concevoir un enfant. J'ai déjà vu la chose se produire.

— Je me demandais si je devrais voyager en grande pompe ou partir incognito avec vous et une suite réduite. Si je suis censé escorter mon épouse chez ses parents et amener Takeshi à Terayama, je pourrai voyager ouvertement sans éveiller indûment les soupçons des Tohan.

— Nous pourrions organiser une célébration à laquelle inviter les familles Seishuu, suggéra Irie.

— Viendront-elles ?

— Si les invitations sont correctement formulées, je crois que oui.

— Et si l'affaire vient aux oreilles d'Iida Sadamu, ne nous soupçonnera-t-il pas de comploter contre lui ?

— Il en est déjà persuadé, répliqua laconiquement Irie.

— Malgré tout, je crois que nous devrions envoyer des messagers en secret, dit Shigeru. Pouvons-nous le faire sans que tout Hagi soit au courant ? Avez-vous des hommes de confiance ?

Se rappelant une conversation qu'il avait eue avec Irie, il lança :

— Je regrette presque de ne pouvoir employer des membres de la Tribu.

— Nous n'avons pas besoin d'eux. De nombreux marchands de Hagi font du commerce avec les Seishuu. Sans compter les liens de famille que nous pouvons mettre à profit.

— Bien sûr ! s'exclama Shigeru. Mon cousin, Otori Eijiro, est marié à une Seishuu. Il ferait un intermédiaire idéal. Je lui enverrai des messages dès notre arrivée.

*

La mère de Shigeru, Dame Otori, était aussi préoccupée que sire Irie par l'incapacité de sa bru à concevoir un enfant, d'autant qu'elle l'avait choisie elle-même et se sentait donc investie du devoir d'en faire une mère et une épouse parfaite. Maigrie, le teint livide, Moe enlaidissait à vue d'œil. Dame Otori craignait de surcroît que son évidente tristesse n'incite encore davantage Shigeru à se tourner vers Akane, laquelle semblait devenir de jour en jour plus charmante et séduisante. Apparemment, la mort tragique de Hayato n'avait nullement terni sa réputation. Les gens y voyaient une preuve de sa séduction et de son attachement à Shigeru. Quant à la clémence dont avaient bénéficié les enfants de Hayato, elle passait pour le fruit de son intervention pleine de compassion au nom des obligations qu'elle avait envers un ancien amant, ce qui lui avait valu une approbation sans réserve. Dame Otori était furieuse de voir sa popularité grandir.

Elle redoutait plus que tout qu'Akane donne un fils à Shigeru et que celui-ci le reconnaisse. Pour prévenir un tel désastre, il fallait absolument que Moe mette au monde un héritier légitime.

Décidée à conseiller sa bru sur les moyens de plaire à un époux, elle lui fournit des livres illustrés représentant toutes sortes de techniques et de positions intéressantes. Elle chargea également Chiyo de s'occuper de la jeune femme, car elle se souvenait de sa propre incapacité à mener à bien une grossesse et des interventions salvatrices de la fidèle servante.

Moe regarda les images avec dégoût, car elles lui montraient précisément ce qui la terrifiait : les positions aussi inconfortables qu'embarrassantes, la pénétration brutale... Du reste, elle redoutait tout autant leur résultat, bien qu'elle sût qu'on n'attendait rien d'autre d'elle. L'idée d'accoucher lui faisait horreur car elle pressentait qu'elle y perdrait la vie.

Chiyo avait ses propres idées quant aux origines du problème. Elle voyait en Moe une femme jamais révélée à elle-même, ignorante des zones de plaisir de son propre corps, trop inhibée et égoïste pour découvrir celles de son époux. Outre que cette situation la chagrinait pour le jeune homme qu'elle avait élevé depuis qu'il était tout petit, elle avait conscience des conséquences politiques qui pourraient être désastreuses pour le clan tout entier.

Elle prépara une infusion qui était en fait un puissant narcotique, aux effets à la fois soporifiques et hallucinogènes. Après avoir persuadé Moe de la boire, elle attendit que la jeune fille soit à peu près endormie et glissa les doigts entre ses jambes. Elle constata que l'hymen était intact et que Moe, même dans un état second, était prise de panique quand on le touchait. Ses muscles se crispèrent, elle se raidit et cria d'une voix terrifiée :

— Ne me faites pas de mal, je vous en supplie !

Chiyo tenta de la calmer par des caresses, mais aucune humidité naturelle ne se produisit. Elle songea à rompre elle-même l'hymen, mais la membrane paraissait inhabituellement résistante et même un phallus en bois soigneusement huilé ne put en venir à bout.

En revenant à elle, Moe ne conserva aucun souvenir clair de cette scène, en dehors du sentiment d'avoir subi une intrusion violente. Elle en vint à s'imaginer qu'un démon était venu dans la nuit et avait partagé sa couche. Ses craintes redoublèrent à l'idée d'avoir été infidèle à son époux et de mettre au monde un enfant lutin, qui révélerait sa honte à tout le monde. Elle tremblait quand Chiyo l'approchait et répugnait à boire ou manger ce qu'elle avait préparé. Dame Otori la méprisait encore plus et la rudoya en conséquence.

Moe apprit avec des sentiments partagés le retour imminent de Shigeru. Elle avait apprécié le répit procuré par son absence, d'autant

qu'elle le savait également loin d'Akane. Toutefois elle était profondément malheureuse, et suffisamment intelligente pour comprendre que son seul espoir de bonheur résidait dans une réconciliation avec son époux.

Ce soir-là, sa belle-mère entra dans sa chambre avec la même idée dans la tête.

— Il faut que vous vous fassiez belle pour lui. Il va venir directement vous retrouver. Vous devrez lui obéir en tout. L'essentiel, c'est qu'il soit content de vous.

Chiyo emmena Moe au pavillon de bains et la frotta avec du son de riz. Après le bain, elle enduisit son corps de lotions, si bien que l'odeur du jasmin remplit les narines de la jeune femme et lui donna le vertige. Ses cheveux furent peignés avec soin et restèrent dénoués de manière à retomber mollement autour d'elle. On l'habilla de robes de nuit en soie. Tant d'attentions la flattèrent. Lorsqu'elle se retrouva assise à attendre son époux, elle éprouva pour la première fois une douleur agréable entre les jambes et un frisson d'excitation dans son ventre. Après avoir avalé une gorgée de vin, elle sentit le sang battre dans ses veines.

« Tout va bien se passer, pensa-t-elle. Je n'aurai pas peur de lui et je ne le détesterai plus. Il faut que je l'aime, que je le désire. »

La nuit tomba. Les heures passaient et Shigeru ne venait pas. Elle finit par dire à Chiyo :

— Il a dû être retardé sur la route.

À cet instant, dans la pièce voisine, elle entendit la voix de Takeshi saluant sa mère.

Moe resta un moment immobile. Puis elle saisit le flacon de vin et le jeta à travers la chambre. Il heurta un écran peint sans se briser, mais le vin coula en une éclaboussure hideuse sur les fleurs d'un rose profond.

— Il est allé chez Akane, dit-elle.

*

Quand elle comprit que Shigueru était accouru chez elle avant même de passer au château, Akane exulta. En le découvrant couvert de poussière, sali par le voyage, en voyant son sourire lorsqu'il la salua, elle sentit son angoisse se dissiper presque entièrement. Elle s'empressa autour de lui, prétendit être horrifiée par sa saleté, le gronda et le taquina avant d'aller elle-même dans le pavillon de bains aider la servante à frotter son dos. Elle lava chaque partie de son corps en savourant à l'avance l'instant où elle le sentirait contre elle – mais pas tout de suite. Elle voulait retarder son plaisir, sentir sa propre peau frissonner et ses muscles s'amollir dans la langueur du désir. Un

peu plus d'un an avait passé depuis qu'ils avaient fait l'amour pour la première fois, en une nuit semblable à celle-ci où il revenait de la frontière de l'Est. Elle ordonna qu'on prépare le même repas : frais, coulant, juteux. Quand la nuit tomba, elle fit allumer les lampes. Tout en mangeant et en buvant, elle ne le quittait pas des yeux. En un an, l'adolescent était devenu un adulte. « Je l'ai transformé, se dit-elle. Je lui ai appris à être un homme. »

Après qu'ils se furent couchés et eurent satisfait leur désir avec passion, elle resta allongée contre lui.

— À présent, vous allez rester à Hagi jusqu'au printemps, dit-elle d'une voix satisfaite.

— Je passerai l'hiver ici, mais auparavant je dois encore faire un voyage.

— Vous êtes cruel ! s'exclama Akane d'un ton faussement léger. Où comptez-vous aller ?

— Je vais emmener Takeshi à Terayama. Il pourra y passer un an. Il désire étudier le sabre avec Matsuda, et la discipline du temple lui fera du bien.

— Il est bien jeune. Vous aviez quinze ans, n'est-ce pas ?

— Il aura quatorze ans l'année prochaine. D'ailleurs, j'ai d'autres motifs. Je pense que nous serons en guerre dans quelques mois. Si mon frère se trouve au temple, il ne pourra pas s'échapper pour combattre.

— Il en mourrait d'envie ! Sire Takeshi est plus hardi que des hommes ayant le double de son âge.

— Il faut d'abord qu'il apprenne à se battre dans les règles et qu'il atteigne sa taille adulte.

Après un silence, Shigeru reprit :

— Je dois aussi escorter mon épouse jusqu'à la demeure de ses parents à Kushimoto. Elle ne leur a pas encore rendu la visite qu'elle leur doit.

— Votre épouse voyagera avec vous ?

Akane sentit la morsure de la jalousie à l'idée des jours et des nuits qu'ils passeraient ensemble sur la route.

— Vous savez qu'il faut que j'aie des enfants, ce qui m'oblige à partager la couche de mon épouse. En voyageant loin d'un environnement qui manifestement lui déplait, peut-être m'appréciera-t-elle davantage. Je suis désolé si c'est pour vous une source de jalousie, Akane, mais vous devez accepter cette situation.

— Je pourrais vous donner des enfants, ne put-elle s'empêcher de dire bien qu'elle sût qu'il était absurde même d'y songer.

— Vous aussi, vous me donnez des motifs de jalousie. Kiyoshige m'a dit ce qui était arrivé à Hayato. On raconte que vous avez intercédé auprès de mon oncle pour sauver la vie des enfants.

— Si vous aviez été là, je me serais adressée à vous. J'espère que vous n'êtes pas offensé.

— J'ai été surpris que mon oncle se soit laissé fléchir. Je me suis demandé ce qu'il avait exigé de vous en échange.

— Rien, lança-t-elle précipitamment. Je crois qu'il a été heureux de pouvoir faire preuve de compassion. Il était ivre lorsqu'il a fait tuer Hayato. Le matin venu, il regrettait son emportement et désirait se racheter.

— Voilà qui ne ressemble guère à mon oncle, dit Shigeru d'une voix tranquille.

Il s'écarta d'elle, se leva et entreprit de s'habiller.

— Vous ne restez pas ? demanda-t-elle.

— Non, c'est impossible cette nuit. Je dois voir mes parents dans la matinée, ainsi que mon épouse, et commencer les préparatifs du voyage.

— Mais ne vous verrai-je pas avant votre départ ?

Elle entendit sa propre voix se faire implorante tandis que la déception et le désespoir envahissaient son cœur. « Je suis en grand danger, pensa-t-elle. Je suis en train de tomber amoureuse de lui. » Aussitôt, elle feignit l'indifférence.

— Bien entendu, vous allez être très occupé. Eh bien, j'attendrai votre retour.

— Je reviendrai demain soir, assura-t-il.

Après qu'il fut parti et que la rumeur des chevaux se fut dissipée, elle resta couchée à écouter la mer et le vent dans les pins, en se maudissant elle-même pour sa stupidité. Elle craignait de l'aimer et d'en être déchirée de souffrance. Elle redoutait de le perdre à cause de son épouse, d'une bataille – pourquoi avait-il parlé de guerre ? – ou de son propre pacte avec Masahiro.

Shigeru vint comme promis la nuit suivante et évoqua de nouveau son voyage, car il projetait de partir dès le lendemain pour profiter du temps encore clément. Elle s'efforça de dissimuler ses sentiments et de se consacrer uniquement à lui plaire, mais cette rencontre la laissa dans une inquiétude et une insatisfaction inhabituelles.

Son trouble s'accrut encore après que Shigeru fut parti en ville, car elle reçut un message lui suggérant de faire dans l'après-midi une de ses visites coutumières au Daishoin. Le texte n'était pas signé, cependant elle n'avait aucun doute sur son auteur. Elle ne parvenait pas à décider si elle devait ou non y aller. La journée était brûlante et elle se sentait aussi lasse que déprimée, mais l'idée de rester enfermée chez elle à se morfondre ne lui souriait guère non plus. Elle finit par faire venir le palanquin et s'habilla avec soin.

La chaleur faisait miroiter les toits du temple. Des colombes blanches s'abritaient sous les avant-toits, et leurs roucoulements se

mêlaient aux piailllements insistants des moineaux et à la rumeur lancinante des cigales. Les libellules rouges de l'automne voletaient au-dessus de l'eau fraîche de la citerne de la première cour. Akane rinça ses mains et sa bouche puis s'inclina devant le portail de la salle principale du temple. Le bâtiment obscur semblait désert. Suivie de la servante qu'elle avait emmenée, Akane marcha à l'ombre du bois sacré entourant le sanctuaire. Il y faisait un peu plus frais. De l'eau s'écoulait d'une fontaine en formant une série de bassins où des carpes rouge et or nageaient paresseusement.

Un homme accroupi sous les arbres regardait les poissons. Elle reconnut Masahiro. Il se leva quand elle s'approcha, mais il ne se donna pas la peine de la saluer ou d'échanger des civilités.

— Je me demandais si vous aviez des nouvelles pour moi.

— Rien que sire Otori ne sache sans doute déjà : votre neveu est parti escorter son épouse chez elle.

— Mais était-ce le véritable motif du voyage ou Shigeru a-t-il d'autres intentions ?

— Takeshi doit se rendre à Terayama.

— Oui, et Hagi sera nettement plus agréable en son absence.

— Je suis désolée, il ne m'a rien dit de plus.

— J'imagine qu'il avait autre chose en tête, dit Masahiro en la contemplant avec avidité. Qui pourrait le lui reprocher ?

Son désir la terrifia. Il fallait qu'elle inventât quelque chose pour lui. Elle se souvint d'une ancienne conversation.

— Il s'intéresse aux familles Seishuu. Peut-être projette-t-il de rencontrer quelqu'un chez les Araï ou les Maruyama.

— Il a dit ça ?

— Je suis certaine de l'avoir entendu en parler.

Elle savait que Shigeru ne lui avait rien dit explicitement mais cette information eut pour effet de détourner d'elle l'attention de Masahiro, comme elle l'avait escompté.

— Je m'en doutais, marmonna-t-il. Il faut que je prévienne mon frère.

« Ce n'est pas la vérité, se dit Akane dans le palanquin qui la ramenait chez elle, donc cela ne peut certainement pas lui nuire. »

CHAPITRE VINGT-TROIS

Ils voyagèrent à un rythme indolent, car ils avaient plusieurs semaines de beau temps devant eux. Comme le but avoué de cette expédition était strictement privé et pacifique, ils firent halte à chaque lieu ou paysage célèbre pour sa beauté et rendirent visite en grande pompe à divers vassaux et dignitaires Otori. Le vrai motif de Shigeru pour progresser aussi lentement était de permettre à ses messagers de rejoindre Otori Eijiro et de rapporter sa réponse. Il lui fallait également donner le temps aux deux fils aînés d'Eijiro de se rendre à Kumamoto et à Maruyama afin d'arranger une entrevue avec des représentants des familles Araï et Maruyama.

Kumamoto se trouvait au sud-ouest des Trois Pays, à une bonne dizaine de jours de chevauchée, tandis qu'il fallait une semaine pour atteindre Maruyama, situé juste à l'ouest de Yamagata. En compagnie de son escorte de guerriers à cheval, serviteurs, fantassins et chevaux de bât, auxquels s'ajoutaient les palanquins de son épouse et de ses suivantes, les bannières et les parasols, Shigeru s'avancait sans hâte dans la campagne automnale aux rizières dorées et aux lys d'un rouge éclatant. Cependant ses pensées étaient bien loin de là, avec les messagers qu'il encourageait à distance en priant pour que son plan échafaudé si rapidement porte ses fruits. Il les avait choisis parmi ses propres hommes, dont Harada, qui avait accompli une mission similaire l'année précédente afin d'amener aux frontières des renforts en provenance de Yamagata et Kushimoto. Harada avait été très affecté par la mort de Tomasu, l'homme qu'il avait porté sur son dos à travers la plaine de Yaegahara. Adversaire implacable des Tohan, il guettait le moindre signe de faiblesse chez les Otori susceptible de favoriser une conciliation. Shigeru lui avait confié sa lettre à Eijiro et l'avait également chargé d'accompagner les deux fils du vieux guerrier. Il se rappelait avoir emprunté cette même route voilà plus de deux ans, pour se rendre à Terayama où il devait suivre l'enseignement de Matsuda. En repensant à celui qu'il était à quinze ans, il se sentait stupéfait. Quel enfant il avait été ! Il se rendait compte combien il avait grandi depuis lors et combien les leçons de Matsuda, le soutien constant d'Irie et les circonstances de la vie l'avaient transformé.

Dès son retour à Hagi, il avait pris promptement des dispositions pour mettre au point l'entrevue qu'il désirait avoir avec les clans de l'Ouest. Toutefois il avait gardé secrètes ses véritables motivations, dont seuls Irie et Kiyoshige étaient au courant. Il avait demandé à son père la permission d'emmener son épouse à Kushimoto et Takeshi à

Terayama, mais ç'avait été une pure formalité. Cela faisait maintenant plus d'un an qu'il prenait lui-même ses décisions, et la force de son caractère et de sa personnalité s'était accrue au point que son père s'en remettait désormais à lui dans presque tous les domaines. Shigeru ne faisait même plus semblant de consulter ses oncles. Quand il était excédé par leurs plaintes et leurs protestations, il lui arrivait de songer à leur conseiller de quitter le château, en les exilant dans de lointains domaines à la campagne, mais il préférait finalement les voir à Hagi où il pouvait surveiller leurs activités.

Il se découvrit un don pour la dissimulation. Alors qu'il se montrait à l'extérieur doux, affable et détendu, il cachait au fond de lui une personnalité différente, aussi vigilante qu'infatigable. L'entraînement sévère de Terayama commençait à porter ses fruits. Il n'avait besoin que de très peu de sommeil et était capable de supporter d'interminables entrevues aussi bien que les campagnes militaires sur la frontière. Il s'habitua à prendre des décisions rapides et à ne jamais le regretter, en agissant immédiatement pour les mettre en œuvre. Il s'avérait immanquablement qu'il avait eu raison, ce qui lui gagna la confiance aussi bien des guerriers que des marchands et des fermiers. Il voulait maintenant réaliser un nouveau projet : une alliance qui apporterait la paix aux Trois Pays et protégerait les Otori contre les Tohan. Convaincu d'avoir pour lui la justice et la raison, il lui semblait qu'il atteindrait son but par la seule force de sa volonté.

*

Cette capacité nouvelle à dissimuler ses vrais sentiments l'aida à maintenir un semblant d'harmonie avec son épouse pendant le voyage. Moe était soulagée d'échapper à l'oppression de sa vie au château, mais elle n'était pas une bonne voyageuse. Peu portée sur l'équitation, elle trouvait le mouvement du palanquin désagréable. Elle avait peur des dangers de la route – maladie, bandits ou mauvais temps. Les petites gênes dues aux puces, aux chambres étouffantes et à l'eau froide l'irritaient. Shigeru passait le moins de temps possible en sa compagnie, bien qu'il la traitât avec une courtoisie inlassable. Les pièces des auberges, avec leurs minces écrans, n'encourageaient guère l'intimité. Même s'il savait qu'il aurait dû suivre le conseil d'Irie et s'efforcer de se rapprocher d'elle, même s'il avait eu sincèrement l'intention de le faire, ainsi qu'il l'avait dit à Akane, il ne tenta rien pour la conquérir. Il comptait la laisser passer l'hiver avec ses parents. Quand elle reviendrait à Hagi au printemps, ils pourraient peut-être prendre un nouveau départ. Il voulait être délivré de toute inquiétude à son sujet afin de pouvoir se concentrer sur les préparatifs de la guerre, car il était de plus en plus persuadé qu'elle éclaterait dans

moins d'un an.

En quittant la demeure de sire Yanagi à Kushimoto, il poussa un soupir de soulagement. Le voyage de retour passerait par Terayama, où il laisserait son frère au temple. Il avait emmené Takeshi partout avec lui. Il voulait que l'adolescent connaisse le pays et rencontre lui-même les dignitaires et les familles vassales, dans l'espoir de lui faire partager son idéal d'un fief considéré comme une ferme que les guerriers étaient chargés de défendre. Takeshi savait interpréter avec finesse les réactions des Kitano, par exemple, et s'entendait bien avec les fils Yanagi. Cependant il était évident qu'il s'intéressait davantage aux sabres et aux chevaux, comme il le disait lui-même. Shigeru répliquait qu'ils n'auraient ni les uns ni les autres sans riz, que l'héroïsme du guerrier ne servait à rien en temps de famine et que pour préparer la guerre il fallait labourer la terre autant qu'entraîner et armer des hommes. Du reste, ses vues ne rencontraient guère d'adhésion dans les grandes familles, en dehors des Eijiro. Les guerriers s'occupaient surtout d'augmenter les impôts, tandis que les techniques agricoles restaient désuètes et que les innovations n'apparaissaient que sporadiquement et sans aucune cohérence. « Une fois la guerre gagnée, je réformerai tout le fief », se promit Shigeru. Mais pour l'heure l'essentiel était de s'assurer de la fidélité du clan et de sa préparation militaire. Pour y parvenir, il fallait renforcer les loyautés existantes et éviter tout antagonisme.

Au cours du voyage, Shigeru avait tenu à passer deux nuits à Tsuwano, où sire Kitano et ses fils l'avaient reçu avec un respect glacé. Son ancienne amitié avec Tadao et Masaji semblait s'être volatilisée depuis qu'il avait exigé leur retour d'Inuyama, un an plus tôt. Tous trois répétèrent leur serment d'allégeance et firent un rapport détaillé sur les troupes qu'ils avaient envoyées à la frontière orientale.

— Je suis un peu surpris de trouver vos fils à Tsuwano, déclara Shigeru. Je m'attendais à ce qu'ils restent à Chigawa jusqu'au début de l'hiver.

— Leur mère a été souffrante, répliqua Kitano d'un ton doux. On a même craint pour sa vie.

— Je suis heureux de voir qu'elle est parfaitement remise !

— Si je puis me permettre un conseil, sire Shigeru, je pense que vous devriez vous abstenir de provoquer davantage Iida Sadamu. Nous avons entendu de nombreux récits prouvant son irritation à votre égard. Vous avez éveillé sa haine.

— Il saisit le moindre prétexte pour justifier son agressivité et sa soif de pouvoir. Il sait que je n'ai pas peur de lui.

— Vous devez être conscient que le domaine de Tsuwano serait celui qui souffrirait le plus d'une attaque des Tohan.

— Raison de plus pour s'assurer qu'il est convenablement défendu.

Après son départ de Tsuwano, il repensa aux paroles de Kitano avec une certaine inquiétude. Il aurait aimé poursuivre son voyage vers le sud afin de rencontrer de nouveau Noguchi Masayoshi. Le souvenir de leur première rencontre le mettait également mal à l'aise. Noguchi avait accompagné les fils de Kitano à Inuyama. Depuis lors, Shigeru ignorait tout de ses activités en dehors des rapports officiels exigés par leurs relations au sein du clan et le paiement des taxes sur le riz et sur tout le commerce lucratif dont Hofu était le centre. Matsuda avait dépeint Noguchi comme un lâche doublé d'un opportuniste. D'après lui, Kitano et lui étaient tous deux des pragmatiques. « J'aurais dû insister pour que les garçons retournent à Hagi avec moi, se dit-il. Et quel dommage que je n'aie pas le temps de me rendre à Hofu. »

*

Un après-midi, vers la fin du dixième mois, alors qu'ils étaient en route pour Yamagata, Takeshi chevauchait à l'avant avec Kiyoshige. Shigeru le vit soudain revenir au galop.

— J'ai pensé que vous seriez content de savoir que l'homme que nous avons chassé à Chigawa, celui au visage brûlé, se trouve devant nous sur la route. Je ne puis croire que vous ayez envie de lui parler, mais enfin... J'ai été désolé de l'avoir maltraité, puisque vous lui accordez votre bienveillance, et j'essaie maintenant de me racheter.

Shigeru allait dire à Takeshi d'envoyer un serviteur s'informer de la santé de l'homme et lui donner quelques vivres, mais la beauté de ce jour d'automne et l'allégresse qu'il ressentait depuis qu'il avait laissé Moe chez ses parents l'incitèrent à changer d'avis.

— Nous allons nous reposer un moment, décida-t-il. Dites à la jeune femme de m'amener son oncle.

On installa en hâte un campement de fortune à l'ombre d'un bosquet. Des nattes furent étalées sur le sol et recouvertes de coussins de soie. On alluma des feux afin de faire bouillir de l'eau. Un siège fut apporté pour Shigeru et Takeshi s'assit à côté de lui. Ils burent le thé offert par les parents de Moe, qu'on récoltait sur les versants montagneux au sud de Kushimoto, et mangèrent des kakis frais ainsi qu'un gâteau à la pâte de châtaigne.

L'air était vif et limpide, le soleil répandait encore une chaleur agréable. Dans le bosquet, des ginkgos perdaient leurs feuilles qui s'éparpillaient en longues traînées d'or.

« Il ne peut rien voir de cette scène », songea Shigeru avec compassion tandis que la jeune fille conduisait Nesutoro vers lui.

— Oncle, sire Otori est ici, chuchota-t-elle en l'aidant à s'agenouiller.

— Sire Otori ? s'exclama-t-il en levant la tête comme pour essayer de voir avec ce qui lui restait de vision.

— Nesutoro, lança Shigeru.

Il ne voulait pas insulter un homme d'un tel courage en lui témoignant de la pitié.

— Je suis heureux de constater que votre voyage se passe bien.

— Grâce à votre bonté, seigneur.

— Donnez-lui du thé, commanda-t-il.

Les serviteurs présentèrent un bol en bois, que la jeune fille leur prit et plaça dans les mains de son oncle. Il s'inclina pour remercier et but.

Les gestes de sa compagne étaient aussi adroits que gracieux. Shigeru remarqua que Takeshi la regardait et se rappela l'époque où lui-même avait senti son regard irrésistiblement attiré par les femmes. Mais Takeshi était trop jeune ! À moins qu'il ne se montrât aussi précoce dans ce domaine que dans les autres ? Shigeru allait devoir lui parler pour le mettre en garde contre les dangers de l'amour. Cela dit, la jeune fille était séduisante. Elle lui faisait penser à Akane, qui lui manquait si cruellement.

— Que ferez-vous une fois arrivé à Maruyama ? demanda-t-il.

— Je crois que le Secret a des projets pour ma vie, répondit l'aveugle. Il m'a épargné et m'a mené jusqu'ici.

Il sourit, et ses cicatrices et ses yeux vides parurent soudain moins affreux.

— Je suis heureux de vous avoir vu, dit Shigeru.

Il ordonna aux serviteurs de donner à la jeune fille plusieurs gâteaux de riz.

— Prenez soin de lui.

Elle hocha la tête et s'inclina pour le remercier, apparemment trop intimidée pour parler.

— Qu'il vous bénisse et vous garde à jamais, dit Nesutoro.

— La bénédiction de leur dieu ressemble plutôt à une malédiction, observa Takeshi quand ils se remirent en chemin.

Shigeru se retourna sur sa selle pour apercevoir une dernière fois la jeune fille guidant l'aveugle sur la route. Dans la lumière de l'après-midi, la poussière semblait les plonger dans une brume dorée.

— J'espère qu'il vivra à l'avenir dans le bonheur et la sécurité. Mais comment se remettre de tant de souffrance ?

— Mieux vaut mettre fin à ses propres jours, déclara Takeshi. C'est nettement plus honorable.

— Les Invisibles n'en ont pas le droit, lui dit Kiyoshige. De même qu'il leur est interdit de tuer.

Une telle attitude était contraire à tout ce que l'éducation de Takeshi lui avait enseigné. Shigeru vit combien elle lui paraissait

incompréhensible. Lui-même n'était pas certain de la comprendre. Néanmoins il semblait injuste de torturer et d'assassiner des gens ne pouvant se défendre. C'était comme massacrer sans raison des femmes ou des enfants, ou abattre un homme désarmé. Il avait vu de ses propres yeux les effets d'un instinct sanguinaire et d'une cruauté sans frein. À présent, il se rendait compte de la sagesse qu'il avait acquise au contact de Matsuda Shingen. On avait donné au guerrier le droit de tuer, et sa classe suivait avec ardeur la voie du sabre. Cependant tout droit entraînait une responsabilité. La passion pour le sabre ne devait jamais dégénérer en passion pour le meurtre. Il espérait que Takeshi l'apprendrait à son tour durant l'année à venir.

Ils furent accueillis à l'entrée de Yamagata par Nagai Tadayoshi, grâce à qui Shigeru avait tant appris sur la ville, la campagne environnante et les registres administratifs lors de son séjour deux ans plus tôt. Nagai était un homme austère et peu démonstratif, mais il ne put cacher le plaisir que lui donnaient ces retrouvailles. Shigeru n'était pas moins heureux de le revoir, car il sentait qu'il pouvait se fier à lui sans réserve. Et il se réjouissait d'être de nouveau dans cette cité où un lien si fort s'était formé entre lui et les habitants.

Les affaires annuelles du gouvernement occupèrent une bonne partie des journées. Shigeru s'y consacra avec patience, déterminé à ne pas quitter Yamagata avant d'avoir eu des nouvelles d'Eijiro, de ses fils ou de Harada quant au résultat des négociations. Au début, Takeshi assista lui aussi aux réunions. Toutefois Shigeru vit combien il s'ennuyait et craignit d'épuiser précocement la concentration et la discipline dont il aurait tant besoin à Terayama. Il lui permit donc de se joindre à Kiyoshige et aux autres capitaines chargés d'évaluer les capacités et le degré de préparation des guerriers de Yamagata, une tâche que Takeshi accepta avec empressement.

Ils se retrouvaient le soir pour se baigner et souper. Après quoi Kiyoshige s'éclipsait le plus souvent pour « prendre le pouls de la ville », comme il disait. Shigeru n'autorisait pas Takeshi à l'accompagner, car il savait que cette occupation importante avait lieu habituellement dans des maisons de plaisir, au milieu des beautés fameuses de Yamagata. Malgré tout il trouvait fort utiles les informations glanées par Kiyoshige lors de ces expéditions. Nagai avait suggéré sans grand enthousiasme que sire Shigeru pourrait peut-être lui aussi avoir envie de telles rencontres, mais le jeune seigneur avait refusé. Outre qu'il lui semblait inutile d'insulter ainsi son épouse, il se rendit compte qu'il ne voulait pas blesser Akane en trahissant sa promesse de ne pas la rendre jalouse. Du reste, son refus avait tellement enchanté Nagai qu'il en valait la peine rien que pour cela.

Du coup, le jour où Kiyoshige lui fit parvenir en début de soirée un message l'informant qu'il était revenu avec une femme qu'il voulait

lui faire rencontrer, Shigeru fut d'abord enclin à refuser. La journée s'était passée en réunions aussi longues qu'exigeantes. Il avait mal à la tête et mourait de faim. Si séduisante que fût sans doute l'inconnue de Kiyoshige, il n'avait pas l'intention de succomber à ses charmes de sorte qu'il n'avait aucune raison de la voir. Il envoya une réponse en ce sens mais une heure plus tard, alors qu'il achevait son souper en discutant avec Nagai des rendez-vous du lendemain, Kiyoshige en personne entra dans la pièce et but du vin avec eux.

— Quand vous aurez terminé, sire Shigeru, veuillez m'accorder quelques minutes de votre temps. Je vous promets que cette jeune personne vous intriguera. Elle est originaire de Kumamoto. Elle joue du luth et chante à ravir. Je crois que vous aimerez ses chansons.

« Kumamoto : la ville des Araï », songea Shigeru.

— Peut-être me joindrai-je à vous un instant, répliqua-t-il.

— Nous sommes à la Todoya. Venez quand vous voudrez. Nous vous attendrons toute la nuit !

Nagai ne dit rien mais fit une moue désapprobatrice. Shigeru regretta de ternir sa brillante réputation, toutefois c'était moins important que de garder secrètes ses négociations avec les Seishuu. Ne voulant pas offenser le vieil homme, il ne partit pas tout de suite. Ils parlèrent encore près d'une heure, d'abord de problèmes d'administration puis, après un troisième flacon de vin, de la passion de Nagai pour le jardinage. Shigeru finit par se lever et lui souhaiter une bonne nuit. Après être allé aux cabinets, il ordonna à deux gardes de l'accompagner et sortit de la résidence pour traverser la cour intérieure menant au corps de garde du château.

L'édifice méritait à peine le nom de château, bien que les fondations et les murs des douves fussent en pierre. Situé au cœur du Pays du Milieu, Yamagata n'avait jamais subi d'attaque et n'était pas bâti pour être défendu. Shigeru réfléchit à cette question en franchissant le pont au-dessus des douves. Les bâtiments de la résidence étaient tous en bois. Même s'ils se trouvaient derrière des murailles et des portails solides, il lui sembla évident qu'il serait aisé de s'en emparer. On racontait qu'Iida Sadamu se faisait construire un puissant château à Inuyama. Les Otori devraient-ils fortifier leurs cités de la même façon ? C'était encore un sujet à discuter avec Nagai.

On était vers la seconde demie de l'heure du Sanglier. La lune était invisible mais les constellations brillaient dans la nuit froide et claire. Il y avait de la gelée dans l'air. On voyait distinctement le souffle des gardes et un léger brouillard s'élevait de la surface de l'eau. Sur la berge, des joncs se dressaient comme des lances et les longues branches des saules, presque nues désormais, étaient entourées de pâles guirlandes de brume.

La ville était silencieuse. La plupart des gens dormaient. Seules

quelques auberges et maisons de plaisir avaient encore des lampes allumées dehors, les baignant d'une chaude lumière orangée. On entendait à l'intérieur une rumeur de musique, de chants de femmes et de rires d'hommes aux voix rendues sonores par l'ivresse.

La Todoya était bâtie au bord du fleuve. Ses vérandas s'avançaient au-dessus de l'eau et de longues barques étaient amarrées à leurs piliers. Des lanternes étaient suspendues aux coins des avant-toits et aux extrémités des bateaux. On avait installé des braseros sur les vérandas et des clients étaient assis dehors, emmitouflés dans des fourrures, afin de savourer la splendeur de cette nuit d'automne. Deux des gardes de Kiyoshige étaient postés devant l'entrée principale. Quand ils reconnurent Shigeru, l'un d'eux cria à une servante d'aller chercher Kiyoshige tandis que l'autre s'agenouillait pour défaire les sandales du seigneur Otori.

Kiyoshige apparut, lui sourit d'un air entendu et le conduisit dans une pièce à l'arrière de la maison. C'était une salle privée, réservée aux hôtes de marque. Spacieuse et confortable, elle était réchauffée par deux braseros à charbon de bois bien que les portes fussent ouvertes sur le jardin. Il n'y avait pas un souffle de vent. L'eau d'une fontaine s'écoulait en une rumeur cristalline, évoquant vaguement une cloche. Par instants, on entendait le bruissement d'une feuille se détachant et tombant.

Une jeune femme qui pouvait avoir dix-sept ans était agenouillée près d'un brasero. Elle était petite mais non menue et fragile comme l'épouse de Shigeru. Ses membres semblaient robustes, presque musculeux, et on devinait sous sa robe son corps ferme et solide. Elle s'inclina jusqu'au sol lorsqu'il entra. Kiyoshige lui dit de s'asseoir et elle s'exécuta, les yeux baissés. Son attitude était pleine de modestie et de raffinement, mais Shigeru soupçonna qu'il s'agissait en partie d'une feinte. Il n'en douta plus quand, levant les yeux vers lui, elle rencontra et soutint son regard. Ses yeux étaient extraordinairement perçants et intelligents. « Elle est plus que ce qu'elle paraît, pensa-t-il soudain. Il faut que je surveille mes paroles. »

— Sire Otori, dit-elle. C'est un grand honneur.

Sa voix douce était elle aussi raffinée, son langage châtié et courtois. Cependant elle se trouvait dans une maison de plaisir. Il n'arrivait pas à la situer.

— Je m'appelle Shizuka.

Une nouvelle fois, il eut une impression d'artifice. Ce nom signifiait la tranquillité, mais cette femme était rien moins que tranquille. Elle lui versa du vin, ainsi qu'à Kiyoshige.

— Vous êtes originaire de Kumamoto, je crois, dit-il comme pour entretenir la conversation.

— Ma mère vit là-bas, mais j'ai beaucoup de parents à Yamagata.

Mon nom de famille est Muto. Peut-être n'est-il pas inconnu à sire Otori.

Il se souvint d'avoir rencontré dans un registre de Nagai un marchand portant ce nom. Un fabricant de dérivés du soja, lui semblait-il. Il se rappelait même l'emplacement de sa maison.

— Vous rendez donc visite à vos parents ?

— Je viens souvent à Yamagata pour les voir.

Jetant un coup d'œil à Kiyoshige, elle baissa la voix.

— Pardonnez-moi si je me rapproche, sire Otori. Il est inutile que des indésirables nous entendent.

Elle avança vers lui jusqu'à ce que leurs genoux se touchent. Il sentit son parfum et ne put s'empêcher de constater qu'elle était extrêmement séduisante. Quand elle reprit la parole, sa voix était toujours aussi féminine mais elle s'exprimait avec la franchise pragmatique d'un homme.

— Votre parent Otori Danjo s'est rendu à Kumamoto voilà deux semaines. Il est du même âge que Daiichi, le fils aîné de sire Araï. Ils se sont rencontrés dans leur enfance à Maruyama et ont tous deux suivi l'enseignement de Sugita Haruki. Mais j'imagine que sire Otori est déjà au courant de tout cela.

— Bien entendu, je savais que la mère de Danjo appartenait à la famille Sugita. Mais j'ignorais qu'il connût déjà Araï Daiichi.

— Danjo et lui ont été heureux de se revoir. Et sire Araï a été ravi d'avoir de si bonnes nouvelles de la santé de sire Otori. Je suis moi-même très proche de sire Araï. C'est la raison de ma présence ici. Je suis venue à sa demande.

Qu'entendait-elle par « proche » ? Étaient-ils amants ? Était-elle la maîtresse officielle d'Araï comme Akane était la sienne ? Ou était-elle une espionne, envoyée par Iida pour le piéger et découvrir ses projets ?

— J'espère que j'aurai le plaisir de rencontrer sire Araï en personne, déclara-t-il sans s'engager.

L'espace d'un instant, il se sentit pareil au héron, l'emblème des Otori, scrutant l'eau obscure en attendant que quelque chose bouge pour le frapper d'un coup de bec.

Après l'avoir observé franchement un long moment, elle fouilla dans les plis de sa robe et en sortit un petit rouleau de papier.

— J'ai une lettre de lui. Il a accompagné Danjo jusqu'à Kibi, une ville située juste à la frontière.

Il prit le papier et le déroula. La feuille portait le sceau rouge vif des Araï.

— Sire Araï déclare qu'il a entendu dire que j'étais à Yamagata et m'invite à lui rendre visite, car le hasard fait qu'il se trouve lui-même à Kibi, dit Shigeru à Kiyoshige. Il propose que nous chassions au

faucon sur la plaine de Kibi.

— C'est un passe-temps très apprécié, observa Kiyoshige. Du moins, tant qu'on ne tombe pas dans un gouffre.

— Pourquoi vous a-t-il confié cette lettre ? demanda Shigeru à sa singulière interlocutrice. N'importe quel messenger aurait pu me l'apporter.

— La plupart des messagers se seraient contentés de vous la remettre, répliqua-t-elle. Je devais d'abord vous voir et...

— Et quoi ?

Il ne savait s'il devait se sentir offensé ou amusé.

— Et décider s'il convenait de poursuivre cette affaire.

Il fut surpris par son audace et son assurance. Elle parlait comme si elle était l'un des principaux conseillers d'Araï plutôt que sa concubine.

— Vous n'avez pas été longue à vous décider, dit-il.

— J'ai vite fait de jauger un caractère. Je crois que sire Otori est digne de confiance.

« Mais est-ce votre cas ? » se demanda-t-il. Toutefois il s'abstint d'exprimer ses doutes.

— Partez demain à cheval en direction de Kibi. De l'autre côté du pont de bois se trouve un sanctuaire du dieu renard. Un cavalier vous y attendra. Suivez-le vers le sud-ouest. N'emmenez qu'une escorte réduite et faites en sorte que les gens croient à une promenade d'agrément.

— Il nous faudra des faucons, dit Shigeru à Kiyoshige.

— Je m'en charge.

— Ce sera une journée idéale pour chasser au faucon, déclara la femme appelée Muto Shizuka.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Après ces jours passés en discussions, lectures, rapports et réunions, Shigeru fut heureux de se retrouver à cheval de bon matin en compagnie de son ami et de son frère. Le temps était effectivement splendide. C'était une de ces journées de fin d'automne où l'ultime reste de chaleur estivale et le premier froid de l'hiver s'équilibrent à la perfection. L'herbe était fauve et rousse. Les dernières feuilles brillaient d'un éclat doré et orangé. Mais si le ciel apparaissait d'un bleu intense et inaltérable, les sommets montagneux étaient déjà couronnés de neige.

Karasu, son cheval noir, débordait d'une ardeur joyeuse après tant de jours oisifs. Ils étaient accompagnés de trois hommes, dont le fauconnier portant les oiseaux sur leur perchoir. Les faucons semblaient eux aussi pleins de vie et d'activité. Un quatrième homme les suivait avec un cheval de bât, car il fallait une demi-journée de chevauchée pour atteindre Kibi et ils devraient sans doute passer la nuit dans quelque auberge ou même à la belle étoile – pour la dernière fois avant que l'hiver s'installe, se dit Shigeru.

Un large fleuve bordé de rizières marquait la frontière entre le Pays du Milieu et l'Ouest, mais elle n'était pas gardée par des troupes nombreuses comme c'était le cas chez les Tohan. Il n'y avait jamais eu de guerre entre les Otori et les Seishuu. Ces derniers constituaient un groupe de plusieurs grands clans, lesquels se querellaient parfois entre eux mais ne s'étaient jamais unis pour combattre un ennemi commun ni pour obéir à l'autorité d'une famille puissante, telle celle des Iida qui dominait les Tohan.

Les eaux du fleuve étaient basses et tranquilles, même si l'on pouvait voir combien elles montaient lors des crues de printemps d'après le pont de bois qui les enjambait. De l'autre côté du pont, Shigeru aperçut le bosquet entourant le sanctuaire. Ce jour-là les feuillages formaient une masse flamboyante contrastant avec le fleuve verdâtre et le chaume brun pâle des rizières. De petites statues blanches du dieu renard luisaient comme des blocs de glace au milieu des feuilles éclatantes.

Un cavalier les attendait, comme convenu, dans le bosquet. Après avoir levé la main en guise de salut, il fit tourner son cheval sans prononcer un mot et s'éloigna au petit galop du fleuve et de la route, en direction du sud-ouest.

— Qui est-ce ? demanda Takeshi.

Son propre destrier tirait sur le mors en décochant des ruades tant il avait envie de suivre l'inconnu. L'adolescent n'avait pas été mis au

courant du véritable but de cette sortie.

— Quelqu'un censé nous montrer le meilleur emplacement pour la chasse au faucon, répondit Shigeru en talonnant Karasu pour qu'il s'élance.

Leur guide les conduisit à vive allure le long d'un sentier étroit qui déboucha finalement sur une vaste plaine. Les chevaux agitèrent la tête, s'ébrouèrent et partirent au galop. Leurs cavaliers les laissèrent courir à travers la plaine roussie comme des vaisseaux poussés par le vent à la surface de la mer.

La plaine doucement ondulée était à peine accidentée par quelques arbres et de rares rochers. Le vent cinglant faisait larmoyer Shigeru et brouillait sa vision, mais quand les chevaux commencèrent à ralentir il distingua au loin la silhouette solitaire d'un cavalier. Ils s'approchèrent. Leur guide leva de nouveau la main et les chevaux montèrent au trot la pente dans sa direction. Shigeru aperçut derrière lui un petit groupe d'hommes qui avaient installé une sorte de campement dans une petite dépression. Ils avaient dressé des écrans de toile sur trois côtés de manière à être abrités du vent. Des nattes avaient été déployées sur le sol et des coussins placés dessus. Aux deux extrémités du côté non protégé, de longues bannières arborant la patte d'ours des Araï et le soleil couchant des Seishuu flottaient au vent. On avait préparé deux sièges pliants, dont l'un était déjà occupé par un jeune homme que Shigeru supposa être Araï Daiichi. À côté de lui, assis par terre, se trouvait Danjo, le fils aîné d'Eijiro.

Lorsque Shigeru mit pied à terre, Araï se leva et se nomma avant de tomber à genoux et de se prosterner, imité par Danjo. Quand ils se relevèrent, Araï déclara :

— Sire Otori. Je me réjouis du hasard qui nous vaut cette rencontre.

Sa voix était chaude, avec un accent de l'Ouest. Il était difficile de lui donner un âge. C'était déjà un homme imposant, un peu plus grand que Shigeru et nettement plus large d'épaules. Ses yeux pétillaient dans son visage aux traits puissants. Il irradiait la force et l'énergie.

Shigeru pensa brièvement à Muto Shizuka et se demanda où elle se trouvait. Il s'était plus ou moins attendu à la voir ici, puisqu'elle et Araï semblaient si proches.

— Il est fort heureux que vous ayez pu retrouver un vieil ami, répliqua-t-il, et je me réjouis de votre présence inattendue en ces lieux.

— Cette période de l'année est propice à la chasse au faucon. Je viens souvent à Kibi au dixième mois. Je crois que vous connaissez déjà ma compagne ?

Shigeru se retourna, étonné, et découvrit Shizuka en train de descendre du cheval qu'ils avaient suivi. Il tenta de cacher sa

stupéfaction. Il ne pouvait croire que cette personne qui apparaissait si féminine malgré sa tenue d'équitation, si douce et même fragile, ait pu le berner en se faisant passer pour un homme. Le temps de mettre pied à terre, elle semblait avoir complètement changé. Il aurait quasiment juré qu'elle n'avait plus la même taille ni le même poids.

— Vous ne vous doutiez pas que c'était elle ? s'exclama Araï en riant. C'est une maligne, voyez-vous. Il m'arrive de ne pas la reconnaître moi-même.

Il la caressa des yeux.

— Sire Otori, dit-elle en saluant Shigeru d'un air modeste.

Elle s'inclina respectueusement devant Kiyoshige et Takeshi, lequel s'efforçait en vain de cacher son admiration.

— Dame Muto, répondit Shigeru d'un ton cérémonieux.

Il voulait lui faire honneur, car il lui semblait évident qu'Araï était très épris et qu'elle occupait une position exceptionnelle auprès de lui. Il se demanda si elle répondait à son amour. En la regardant, il conclut qu'elle était tout aussi amoureuse et il éprouva un sentiment étrange, d'envie peut-être, à la pensée que lui-même s'interdirait toujours d'éprouver une telle passion et d'en espérer une semblable chez une femme.

Il soupçonnait Araï d'être un homme qui prenait ce qu'il désirait sans hésitation ni regret. Il était impossible de prévoir l'effet d'une telle insouciance sur son caractère dans les années à venir, mais en cette période où s'épanouissait sa jeunesse ce goût de la vie était une qualité séduisante qui éveilla la sympathie de Shigeru.

— Asseyez-vous, dit Araï. Nous avons apporté une collation de Kumamoto. Vous n'avez sans doute jamais goûté de tels mets. N'oubliez pas que nous sommes tout près de la côte. Ce ne sont du reste que des hors-d'œuvre. Plus tard, nous préparerons un repas avec les prises de nos faucons.

Ils mangèrent des œufs séchés de concombre de mer, du calmar confit, du riz décortiqué enveloppé dans du varech, des champignons orange en forme d'éventail macérés dans du vinaigre de riz et du sel. Ils burent d'abord du vin, puis on fit bouillir de l'eau pour servir le thé. La conversation était générale. Ils évoquèrent le temps d'automne, les oiseaux de la plaine qu'ils pouvaient espérer attraper. Une question de Takeshi les amena à parler de l'art du sabre. Les meilleurs artisans, les plus grands professeurs et les combattants les plus célèbres furent passés en revue.

— Mon frère a été l'élève de Matsuda Shingen, dit Takeshi. Je dois moi-même me rendre à Terayama pour suivre son enseignement.

— Cela fera de vous un homme, comme sire Otori, déclara Araï.

Se tournant vers Shigeru, il ajouta :

— Vous avez eu beaucoup de chance d'être accepté par Matsuda.

On raconte qu'Iida Sadayoshi l'a invité à Inuyama et qu'il a refusé.

— Matsuda appartient au clan des Otori, répliqua Shigeru. Il n'a aucune raison de servir de professeur aux Tohan.

Araï sourit mais s'abstint de tout commentaire. L'après-midi se passa à galoper dans la plaine en suivant les rapides faucons avec une impétuosité qui impressionna même Takeshi. En fin de journée, tandis que les prises de choix des oiseaux – faisans, perdrix et deux jeunes lièvres – doraient au-dessus du feu, Araï revint sur le sujet des relations entre les Otori et les Tohan.

La nuit tombait et la fumée des foyers s'élevait en volutes grises. À l'occident, le ciel brillait encore de l'or pâle du couchant. Shizuka, qui avait galopé en leur compagnie avec toute l'adresse et l'intrépidité d'un homme, leur versa du vin. Araï buvait comme il chevauchait, sans retenue et sans boudier son plaisir. De temps en temps, les mains de la jeune femme effleuraient les siennes et ils échangeaient un bref coup d'œil. La présence de Shizuka gênait Shigeru, non seulement à cause de l'attirance troublante existant entre elle et Araï, mais parce qu'il n'avait pas confiance en elle.

— Nous avons entendu dire que Sadamu se répand de plus belle en invectives à votre encontre, déclara Araï. Il semble vous en vouloir personnellement.

— J'ai commis l'erreur de lui sauver la vie, répliqua Shigeru. Il a l'art de transformer n'importe quelle action en insulte délibérée.

— Et comment comptez-vous réagir ?

Araï parlait d'un ton léger, mais la conversation avait pris un tour sérieux dont Shigeru était conscient. Seuls Kiyoshige et Takeshi étaient assis assez près pour les entendre – et aussi la compagne du seigneur.

— Pardonnez-moi, sire Araï. Je serais heureux de parler avec vous de ma réaction, mais il s'agit d'une question confidentielle qui ne concerne que vous.

Il lança un regard à Shizuka. Elle resta assise, immobile, un sourire imperceptible sur les lèvres.

— Vous pouvez vous exprimer librement devant Muto Shizuka, assura Araï. Vous n'êtes pas habitué aux usages de l'Ouest. Il va falloir vous accoutumer à voir des femmes participer aux discussions, si vous devez rencontrer également Maruyama Naomi.

— Se pourrait-il que j'aie ce plaisir ?

— Il semble qu'elle soit en route pour Terayama. C'est une grande admiratrice de l'œuvre de Sesshu, qu'il s'agisse de peintures ou de jardins. Vous la verrez là-bas... tout à fait par hasard, bien sûr.

Araï rit de nouveau en voyant que ses paroles n'avaient pas entièrement dissipé les doutes de Shigeru. Il se tourna vers Shizuka :

— Vous allez devoir prêter serment en bonne et due forme à sire Otori pour le convaincre.

Elle s'avança légèrement et déclara d'une voix claire et tranquille :

— Les secrets de sire Otori sont en sûreté avec moi. Je ne les révélerai à personne. Je le jure.

— Voilà, dit Arai. Je vous promets que vous pouvez lui faire confiance.

Elle se prosterna devant lui. Shigeru dut s'estimer satisfait sous peine d'offenser Arai.

— Il est vrai que Sadamu considère que je l'ai offensé, dit-il. Mais ce n'est pour lui qu'un prétexte commode pour réaliser la vieille ambition des Iida et s'étendre dans le Pays du Milieu aux dépens des Otori. Les mines d'argent de la région de Chigawa, le riche port maritime de Hofu et les terres fertiles du sud éveillent leur convoitise. Toutefois Sadamu ne se contentera pas du Pays du Milieu. Il aspire à dominer l'ensemble des Trois Pays. Tôt ou tard, il s'en prendra à l'Ouest. Je crois qu'une alliance entre les Seishuu et les Otori aurait pour premier avantage d'être dissuasive, et ensuite de nous donner la victoire en cas de guerre.

— Vous devez savoir que les Seishuu préfèrent recourir à la diplomatie et aux alliances pour maintenir la paix.

— J'ai peine à croire que vous-même préféreriez cette solution. À ce qu'on dit, votre famille n'a jamais apprécié les Tohan.

— C'est possible, mais je ne représente qu'une petite partie du clan. Mon père vit encore et j'ai trois frères. En outre, le mariage de dame Maruyama et plusieurs autres ont beaucoup rapproché les familles de l'Ouest et les Tohan. Ma propre épouse sera sans doute choisie dans une famille favorable aux Tohan, voire apparentée à eux.

Il se pencha en avant et dit doucement :

— Les Otori sont un grand clan, une famille illustre, peut-être la plus importante des Trois Pays, mais que leur est-il arrivé ? Que faisaient-ils pendant qu'Iida négociait ces alliances ? Vous savez ce qu'on raconte : les Otori sont si bien cachés à Hagi qu'ils ne se rendront même pas compte qu'on leur a volé le reste des Trois Pays !

— C'est une insulte... commença Takeshi.

Shigeru le fit taire en posant la main sur son épaule.

— Des erreurs ont été commises, admit-il. Mais il n'est certainement pas trop tard pour en réparer certaines.

— Je parlerai à mon père, dit Arai. Cependant je ne puis rien vous promettre. Même si nous n'apprécions guère les Tohan, je dois vous avouer honnêtement que certains alliés des Otori ne nous sont pas non plus très sympathiques, en particulier nos plus proches voisins, les Noguchi. Il serait sans doute bien imprudent de notre part de défier les Tohan en ce moment. Nous n'avons rien à y gagner. J'ai voulu vous rencontrer car ce qu'on m'avait dit de vous m'avait plu. Je dois dire que vous ne m'avez pas déçu. Mais mes préférences ne pèsent pas

d'un grand poids dans les options politiques de l'Ouest.

— Au moins, donnez-nous l'assurance que vous ne nous poignarderez pas dans le dos lorsque nous combattons les Tohan dans l'Est.

— La guerre est donc inévitable ?

— Je pense que Sadamu attaquera les Otori l'été prochain. Nous le vaincrons, mais à condition de ne pas avoir à combattre sur deux fronts à la fois.

— Si Maruyama Naomi passe un accord dans ce sens, il est probable que les Araï l'imiteront. Et dame Naomi choisira presque à coup sûr la solution la plus pacifique, car telle est la tradition des Maruyama.

Le repas était prêt. Malgré le goût exquis du gibier, la dépense physique de la chasse et l'air vif de la nuit, Shigeru mangea sans grand appétit. Son sommeil fut agité, et pas seulement à cause des nombreux flacons de vin et du sol peu Moelleux. Après avoir été assuré de la sagesse et de l'utilité de cette alliance, il voyait maintenant avec davantage de réalisme les difficultés et les obstacles s'y opposant. Il aurait eu besoin de plusieurs mois d'une diplomatie attentive, or le temps lui manquait.

— Cette entrevue était une erreur, déclara-t-il à Kiyoshige tandis qu'ils retournaient à Yamagata.

— On ne sait jamais. Vous avez jeté les fondements de ce qui pourrait devenir une amitié. Et vous savez maintenant que vous allez rencontrer dame Maruyama avant votre retour.

Peu convaincu, Shigeru ne répliqua pas.

— De toute façon, reprit Kiyoshige, rien que le repas en valait la peine !

— Et la chasse, renchérit Takeshi. Mon seul regret est de ne pas avoir vu sire Araï manier le sabre. S'il combat comme il monte à cheval, ce doit être un spectacle à ne pas manquer.

— Il semble peu probable que vous en ayez l'occasion, lança Shigeru irrité par leur allégresse puérile. Araï ne se battra jamais à nos côtés. Le mieux que nous puissions espérer, c'est de ne pas en faire un ennemi.

Ses idées noires ne se dissipèrent pas en arrivant à Yamagata, où il informa Irie du résultat de l'entrevue.

— Je ne puis réparer plusieurs années de négligence en quelques mois, dit-il en conclusion. Nous avons gaspillé toutes nos chances pendant que les Tohan négociaient pour obtenir des mariages et des alliances. Nous sommes absolument cernés. Tout indique que Sadamu se prépare à attaquer bientôt. J'espérais renforcer notre position, mais il se peut que je n'aie fait que précipiter le conflit. Comment pourrions-nous être prêts ?

— Nous devons consacrer l'hiver à préparer des troupes et des armes et à élaborer notre stratégie, répliqua Irie. Les provinces du sud et de l'est sont les plus vulnérables. Plutôt que de rentrer à Hagi avec vous, je suggère que j'aie trouver Noguchi afin de lui rappeler la nécessité de tenir bon face aux intimidations des Tohan.

— Et de commencer à préparer ses soldats, ajouta Shigeru. Ils doivent être prêts à avancer le long de la frontière orientale au printemps.

— Devrais-je rester là-bas pendant l'hiver pour surveiller les opérations ?

— Envoyez-moi des messages avant les premières neiges afin de me mettre au courant de la situation. Je prendrai alors une décision.

Shigeru resta un moment silencieux.

— Les espions sont ma principale inquiétude, dit-il enfin. J'ai l'impression que Sadamu nous épie sans cesse, qu'il connaîtra le moindre de mes faits et gestes. Que puis-je faire pour échapper à son filet ?

— Faites attention à qui vous parlez et aux autres personnes présentes. Ne vous entourez que de guerriers que vous connaissez et en qui vous avez confiance. Choisissez vos serviteurs uniquement dans les familles Otori.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répliqua Shigeru en pensant à Muto Shizuka.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Le lendemain, ils partirent de bonne heure pour Terayama. Le beau temps d'automne et la perspective de revoir Matsuda Shingen ragaillardit un peu Shigeru, même s'il envisageait sans grand espoir l'entrevue avec Maruyama Naomi. Il savait que son époux était Tohan et avait une fille mariée à un cousin d'Iida Sadamu, Nariaki. Naomi devait être plus âgée que Shigeru d'un an environ. Malgré tout ce qu'on lui racontait sur la tradition des Maruyama, il doutait qu'elle eût un pouvoir réel et pût jamais s'opposer aux désirs de son époux et de la famille de ce dernier, qui seraient ceux d'Iida Sadamu.

En fait, plus il y réfléchissait, moins il avait envie de la rencontrer. Ses craintes se mêlaient d'une sorte de colère envers sa propre famille, notamment son père et ses oncles, qui avaient laissé se développer cette situation. Il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi ils n'avaient pas eux-mêmes approché les Seishuu des années auparavant, quand Naomi et lui étaient enfants. Ayant presque le même âge, il aurait été aisé de les fiancer. Et pourquoi les Seishuu n'avaient-ils pas choisi l'héritier des Otori plutôt qu'une alliance contraignante avec les Tohan ? Considéraient-ils, comme la plupart des autres clans des Trois Pays, que les Otori n'étaient qu'une puissance négligeable, une dynastie sur le déclin destinée à être écrasée par les Tohan ?

Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la montagne, il avait décidé de ne pas la rencontrer et espérait qu'elle ne serait pas là. Le voyage avait aggravé son trouble, même s'il aurait dû être ravi par l'accueil enthousiaste qu'il recevait tout au long de la route. Leur progression était ralentie par l'afflux de gens voulant le saluer, lui parler, lui offrir des présents ainsi qu'à ses hommes et rencontrer Takeshi.

— Vous allez devoir apprendre à vous préserver davantage ! s'exclama Kiyoshige après la quatrième ou cinquième halte consacrée à examiner une technique agricole novatrice ou apprendre l'existence d'une nouvelle taxe. Ils vont vous dévorer vivant. Vous ne pouvez pas être disponible pour une telle foule. C'est comme si vous étiez grignoté par les carpes d'un bassin !

— Sans compter que nous n'arriverons jamais au temple, renchérit Takeshi.

Shigeru se rendait compte qu'il était devenu comme un symbole pour tous ces gens qui avait placé en lui toute leur confiance et leur espérance. S'il leur faisait défaut, ils subiraient le joug des Tohan. Il ne pouvait supporter cette idée, mais était-il prêt à prendre les mesures qui plongeraient le fief tout entier dans la guerre ? Il finissait par être attristé par cette adulation. Elle était si peu fondée, semblable à un

rêve irréaliste et condamné à se dissiper. Il voulait que leur existence repose sur une base plus solide : la justice naissant de la volonté du Ciel et non du caprice de quelque héros idéalisé.

L'auberge située au pied de la montagne accueillait déjà plusieurs dignitaires arborant l'emblème des Maruyama sur leur surtout. Ils observèrent Shigeru et Takeshi avec une curiosité non déguisée lorsque les deux frères descendirent de leurs chevaux, qu'ils confièrent à Kiyoshige.

— Nous allons directement au temple, dit Shigeru.

— De toute façon j'ai assez bu et mangé pour plusieurs jours, répliqua Takeshi car ils avaient eu droit à une collation à chaque halte.

En commençant l'ascension, Shigeru se rappela le jour où il l'avait faite seul. Il avait quinze ans : plus d'un an de plus que Takeshi aujourd'hui. Les premiers jours lui avaient paru presque insupportables, au point qu'il aspirait à s'échapper. Takeshi résisterait-il à cette épreuve ? Il y aurait d'autres garçons aussi jeunes que lui, mais ce seraient des novices, pas le fils du chef du clan. Il se dit qu'il pourrait demander à Matsuda de traiter son petit frère avec indulgence, mais il se reprit aussitôt. Matsuda traiterait Takeshi selon ses besoins, et l'indulgence serait rien moins qu'indiquée s'il devait apprendre à refréner sa témérité et à combattre les effets de la faiblesse de sa mère.

Au début, Takeshi bondissait devant lui, mais il ralentit le pas à mesure que la pente se faisait plus raide. Peut-être devenait-il sérieux à la pensée des mois qui l'attendaient.

Les moines les saluèrent avec une joie paisible et discrète. Ils furent conduits sur-le-champ auprès de Matsuda Shingen, qui était maintenant l'abbé du temple. Le vieil homme les accueillit avec chaleur, sans cacher son vif plaisir à retrouver Shigeru. Il examina Takeshi avec attention mais ne lui adressa guère la parole, sinon pour remarquer qu'au moins physiquement il ressemblait tout à fait à son frère. Puis il appela deux jeunes garçons aux vêtements simples et au crâne rasé. Il leur demanda de faire visiter les lieux à sire Takeshi pendant qu'il parlait à sire Shigeru.

Les garçons sortirent dans un silence respectueux, mais ils n'avaient pas quitté le cloître que Shigeru entendait Takeshi les questionner avec ardeur avant de se mettre à rire avec eux.

— Il est bien tôt pour faire venir ici votre frère, observa Matsuda. Je me demande s'il a la maturité nécessaire.

— J'espère qu'il l'acquerra en ces lieux, répliqua Shigeru. Sa vie à Hagi manque de discipline. Mes parents le gâtent, Mori Kiyoshige le pousse à vagabonder. Il ne connaît guère le respect. Je veux qu'il reste à Terayama pendant au moins un an, peut-être même davantage. Il

doit recevoir la même éducation et le même entraînement que moi...

— J'ai d'autres responsabilités à présent, l'interrompt Matsuda avec douceur. Il ne m'est pas possible de m'absenter longtemps du temple comme je l'ai fait avec vous.

— J'en suis conscient, bien sûr. Mais j'espère que vous pourrez lui enseigner ici une bonne part de ce que vous m'avez appris.

— S'il y met de la bonne volonté, je vous promets que je le ferai.

— J'ai une autre raison pour vous le confier maintenant. Si nous entrons en guerre l'an prochain, il sera en sécurité. Et si je péris sur le champ de bataille, l'héritier du clan sera en bonnes mains. J'ai plus confiance en vous qu'en mes oncles.

— À mon avis, vous ne vous trompez ni sur la guerre ni sur vos oncles, dit Matsuda d'une voix tranquille. Mais les Otori sont-ils prêts ? Vous devez gagner le plus de temps possible en attendant d'avoir constitué votre armée.

— Je soupçonne Sadamu de vouloir nous attaquer rapidement, en passant par Chigawa. Je compte concentrer notre défense autour de Yaegahara.

— Vous devez vous méfier d'une double offensive, à la fois au sud et dans l'Est.

— Aussi ai-je envoyé Irie réclamer son soutien à Noguchi. De son côté, le père de mon épouse nous assurera l'appui de Kushimoto.

— Je crains qu'un conflit l'an prochain soit prématuré. Essayez de ne pas inciter Sadamu à attaquer trop vite.

— Je dois à la fois être prêt et ne pas le provoquer, dit Shigeru en souriant. Ce n'est guère compatible.

— Quelle que soit votre décision, mon soutien vous est acquis. Et sire Takeshi sera en sûreté tant qu'il séjournera chez nous.

Comme Shigeru se levait pour prendre congé, le vieil homme déclara :

— Allons nous promener un moment dans les jardins. La journée est si belle.

Shigeru le suivit sur le parquet ciré qui luisait dans la pénombre. La lumière du jour se répandait par les portes ouvertes au bout du couloir, et il sentait l'odeur de fumée de bois et d'aiguilles de pin à l'extérieur se mêler aux effluves de l'encens s'élevant de la salle principale du temple.

Parvenus à l'extrémité du couloir, ils traversèrent une petite cour et entrèrent dans une vaste salle dont les portes étaient ouvertes sur le jardin. Les nattes brillaient d'un éclat doré. Deux écrans peints se dressaient à chaque bout de la pièce. Shigeru les avait souvent vus, mais leur beauté n'avait jamais manqué de l'émouvoir. La première fois qu'il était venu à Terayama, les autres garçons lui avaient raconté les légendes évoquant leur créateur, le peintre Sesshu, qui avait

longtemps vécu au temple. On disait que des oiseaux étaient peints autrefois sur le panneau vide, mais qu'ils étaient si vivants qu'ils s'étaient envolés. Et les jardiniers s'étaient plaints que les chevaux de Sesshu vagabondaient la nuit en piétinant et mangeant les récoltes, si bien qu'ils avaient exigé qu'il les attache.

Une large véranda donnait sur le jardin, face au sud, toute chaude du soleil d'automne. Ils s'immobilisèrent sur les planches en bois de cyprès argenté, tandis qu'un moine apportait des sandales. Cependant, avant que Matsuda ait pu enfiler les siennes, le moine lui chuchota quelques mots.

— Ah, dit Matsuda, il semble que ma présence soit requise pour un moment. Veuillez m'excuser, sire Shigeru. Je vous rejoindrai plus tard.

En entendant la cascade au loin, Shigeru se dirigea vers elle car c'était l'une des parties du jardin qu'il préférait. Sur la gauche, la vallée se déployait à ses pieds. Les versants se teignaient de rouge et d'or, les chaînes montagneuses se détachaient l'une après l'autre sur le ciel et s'embrumaient déjà dans la lumière de l'après-midi. À sa droite, la montagne formait l'arrière-plan du jardin. Les cèdres vert foncé étaient percés çà et là par les fûts minces et gracieux des bambous, et l'eau écumeuse de la cascade retombait en tournoyant comme le fil d'un rouet sur les rochers luisants. Il grimpa un instant au milieu des fougères puis contempla d'en haut le jardin. Les rochers lui apparurent comme des montagnes, les arbustes comme des forêts entières. Il lui semblait voir l'ensemble du Pays du Milieu dans cette petite portion de terre, avec ses montagnes et ses fleuves. L'illusion fut brisée par la silhouette d'une femme surgissant des buissons – mais non sans qu'elle ait évoqué, l'espace d'un instant, une déesse se promenant à travers sa création.

Il vit une jeune femme d'une grande beauté, ce qui le surprit car personne ne lui avait dit qu'elle était belle. Ses cheveux, longs et épais, encadraient son pâle visage à la bouche petite et aux yeux allongés. Elle portait une robe du même jaune que les feuilles tombant des ginkgos et brodée de faisans dorés. Elle ne semblait pas l'avoir aperçu. Se dirigeant vers le bord du ruisseau où un pont en gradins de bois avait été construit au milieu des massifs d'iris, elle contempla la vallée s'étendant au-delà de Shigeru, comme si elle s'imprégnait de la perfection du paysage.

Malgré sa beauté, ou peut-être à cause d'elle – car il avait imaginé une souveraine et découvrait maintenant une très jeune femme –, il décida de partir sans lui parler. Toutefois elle se trouvait entre lui et le chemin menant au temple. « Si elle m'adresse la parole, se dit-il, je m'arrêterai. Si elle se tait, je me contenterai de passer devant elle. »

Il redescendit le sentier et traversa le ruisseau. En entendant ses

pas sur le gravier, elle se retourna. Leurs regards se croisèrent.

— Sire Otori ?

Au cours des années à venir, elle deviendrait sous ses yeux une femme pleine d'un sang-froid paisible. Mais en cet instant il eut conscience de son extrême jeunesse. Elle était à peine plus âgée que lui, malgré son calme apparent, mal assurée, pas vraiment adulte bien qu'elle fût déjà une épouse et une mère.

Il répondit en s'inclinant en silence, et elle reprit d'un ton un peu précipité :

— Je suis Maruyama Naomi. J'ai toujours rêvé de voir ce jardin. Je suis une grande admiratrice de l'œuvre de Sesshu. Il se rendait fréquemment dans ma ville natale et nous le considérons presque comme un concitoyen.

— Il faut que Sesshu appartienne au monde entier, répliqua Shigeru. Même le clan des Otori ne peut le revendiquer comme sien. Mais je me disais justement que ce jardin était comme un reflet en miniature du Pays du Milieu.

— Vous devez bien le connaître ?

— J'ai passé une année ici. Je viens d'amener mon frère afin qu'il y séjourne à son tour.

— Et vous retournerez ensuite à Hagi ?

— Oui, j'y passerai l'hiver.

Ils se turent tous deux après ce bref échange. Le bruit de la cascade sembla encore plus fort. Une volée de moineaux s'envola du sol et voleta parmi les branches d'un érable, en dispersant les feuilles cramoisies.

« Il est inutile de parler avec elle, pensa Shigeru. Ce n'est qu'une jeune femme : elle ne peut m'aider. »

— Sire Shigeru aime chasser au faucon, je crois, dit-elle soudain.

— Quand j'ai le temps. C'est un passe-temps agréable.

— Avez-vous été satisfait de la plaine de Kibi ?

— J'ai apprécié la promenade mais j'espérais une prise plus importante.

— Il arrive que la prise soit plus importante qu'on ne croyait, déclara-t-elle en esquissant un sourire. Il en fut sans doute ainsi à Chigawa !

— Tout le monde connaît-il cette histoire ?

— Probablement plus de gens qu'il n'aurait fallu pour votre bien, dit-elle en le regardant avec intensité. Vous êtes en grand danger.

Elle désigna d'un geste le jardin.

— Le Pays du Milieu est sous la menace de l'Est.

— Mais à l'abri de l'Ouest ?

— Marchons un peu, proposa-t-elle sans répondre directement. Je crois qu'il y a un pavillon. Ma suivante veillera à ce que personne ne

nous dérange.

Quand ils furent assis dans le pavillon, elle reprit :

— Vous savez peut-être que mon mariage fait des Maruyama de proches alliés des Tohan. Chacun s'attend en conséquence à voir notre domaine s'aligner sur Iida. Mais je n'ai guère envie que nous tombions sous la domination des Tohan. Je crains surtout qu'ils n'abolissent notre antique tradition qui veut que le domaine se transmette de mère en fille. J'ai une fille de trois ans et je tiens à ce qu'elle soit mon héritière. Malgré mon mariage, malgré l'alliance, je m'opposerai toujours à toute tentative pour changer cette situation.

« Mon mari n'a cessé de me répéter combien la famille Iida est choquée et irritée par notre tradition. Les Iida détestent tout ce qu'ils soupçonnent de défier ou remettre en cause leur droit au pouvoir absolu. J'ai séjourné à Inuyama. J'ai vu comment les femmes étaient traitées là-bas. À mesure que la classe des guerriers montait en puissance, elles ont été ravalées au rang d'objets, qui servent à conclure des alliances matrimoniales et à donner des enfants à leurs époux mais sans jamais pouvoir accéder à un rang égal ni même à un pouvoir réel. Seul le domaine de Maruyama est différé.

Elle détourna les yeux vers la vallée puis fixa de nouveau le visage de Shigeru.

— Sire Shigeru m'aidera-t-il à défendre mon domaine et mon peuple ?

— Je comptais moi-même sur l'aide des Seishuu, admit-il.

— Alors nous devons nous prêter mutuellement assistance. Nous serons alliés.

— Mais pouvez-vous assurer aux Otori l'alliance de l'Ouest tout entier ? objecta-t-il. J'ai besoin de davantage que de la sympathie. Je ne voudrais pas sembler offensant, mais j'ai vu les Iida à l'œuvre dans l'Est. Ils ont dominé les Tohan en détruisant les familles refusant de se soumettre. Les enfants, et notamment les filles, leur servent d'otages. Pardonnez-moi, mais vous êtes particulièrement vulnérable. Vous dites que vous avez une fille de trois ans. Étant donné les liens étroits unissant votre époux aux Iida, votre fille sera envoyée à Inuyama dès qu'elle sera assez âgée.

— C'est possible. Je dois sans doute m'y préparer, mais pour l'instant même Iida Sadamu n'est pas en position d'exiger des otages de Maruyama. Et si les Otori le tiennent en échec, il ne le pourra jamais.

— Le Pays du Milieu est un rempart utile, dit-il non sans amertume. Mais si nous succombons, vous serez entraînés dans notre chute.

— Les Seishuu en sont conscients. C'est pourquoi Iida ne trouvera pas d'alliés parmi nous.

— Les Otori ne peuvent se battre sur deux fronts à la fois. Cependant je ne saurais laisser Yamagata sans défense, au sud et à l'est.

— Vous avez ma parole que nous n'attaquerons pas et que nous interdirons toute incursion des Tohan.

Il ne put s'empêcher de lui jeter un regard dubitatif. Comment pouvait-elle prendre un tel engagement ? Même Araï Daiichi, un homme, un fils aîné, n'avait pas été en mesure de lui faire cette promesse. Peut-être était-elle venue en ces lieux avec l'accord d'Iida, afin de l'entretenir dans une fausse sécurité.

— Vous pouvez me faire confiance, dit-elle d'une voix tranquille. Je vous le jure.

Muto Shizuka elle aussi avait juré, et même devant témoins. Mais ici personne ne pouvait les entendre en dehors des moineaux.

— Vous ne vous fiez à personne ? demanda-t-elle devant son mutisme.

— J'ai confiance en Matsuda Shingen.

— Alors je prêterai serment en sa présence.

— Je ne doute pas de vos intentions mais de votre capacité à les mettre en œuvre.

— Parce que je suis une femme ?

Elle prit un instant une expression courroucée et il se sentit obscurément déçu par sa propre obstination à l'offenser.

— Pardonnez-moi, dit-il. Ce n'est pas seulement ça, mais les circonstances...

Elle lui coupa la parole.

— Si nous devons négocier ensemble, il convient d'être sincères dès le début. Vous croyez que je ne suis pas habituée au regard que vous portez sur moi. Sachez que j'ai dû m'y accoutumer dès mon enfance. Je sais tout ce que vous pensez. Toute ma vie, j'ai eu l'occasion d'entendre ces mêmes réserves exprimées avec nettement moins de courtoisie et d'indulgence que par vous. Je suis habituée à traiter avec des hommes plus âgés que vous, ayant peut-être moins de puissance en héritage mais certainement davantage de fourberie. Je sais comment parvenir à mes propres fins et comment faire respecter ma volonté. Mon clan m'obéit. Je suis entourée de serviteurs auxquels je peux me fier. Où se trouve mon époux en ce moment, à votre avis ? Il est resté à Maruyama sur mon ordre. Je voyage sans lui à ma guise.

Elle le fixa en soutenant son regard.

— Pour que notre alliance fonctionne, sire Otori, il faut que vous compreniez tout cela.

Quelque chose passa entre eux, comme une reconnaissance tacite. Elle parlait avec la même assurance de son pouvoir qu'il sentait en lui-même, si profonde qu'elle semblait comme l'essence de son être. Ils

avaient tous deux été élevés dans l'idée de commander leur clan. Elle était son égale. Elle était l'égale d'Iida Sadamu.

— Dame Maruyama, dit-il d'un ton cérémonieux. Je vous fais confiance et j'accepte votre offre d'alliance. Merci. Vous avez toute ma gratitude.

Elle répliqua sur le même ton :

— Sire Otori, à compter de ce jour les Maruyama et les Otori sont alliés. Je vous suis profondément reconnaissante d'avoir embrassé ma cause.

Il sourit malgré lui et elle lui rendit son sourire avec la même franchise. Cet instant se prolongea un peu trop et elle se hâta de briser le silence avant qu'il devienne embarrassant :

— Voulez-vous m'accompagner à l'hôtellerie des femmes ? Je vais préparer du thé.

— Avec plaisir.

Elle s'inclina profondément et se leva. Shigeru la suivit sur le sentier, entre les rochers et les arbustes aux feuilles sombres. Après avoir contourné les bâtiments et les cours du temple, ils descendirent la pente en direction des petits édifices réservés aux visiteuses. L'hôtellerie principale était située un peu plus haut sur la colline, près des sources chaudes. Plus loin encore, à l'ombre des cèdres immenses, se trouvaient les tombes des seigneurs Otori et de leurs serviteurs, avec leurs stèles couvertes de mousse et leurs lanternes vieilles de plusieurs siècles. Des colombes roucoulaient sur les toits et les moineaux pépiaient dans les avant-toits. Du fond de la forêt s'élevait le cri d'automne des milans, d'une intensité poignante. À l'intérieur du temple, une cloche emplissait l'air de sa sonnerie limpide.

— La nuit sera froide, observa dame Maruyama.

— Comptez-vous demeurer ici ?

— Non, je logerai dans l'auberge au pied de la montagne et retournerai à Maruyama dès demain. Resterez-vous au temple encore quelques jours ?

— Deux tout au plus. Je veux m'assurer que mon frère s'est bien adapté, et il y a plusieurs questions sur lesquelles j'ai besoin de l'avis de Matsuda. Après quoi j'aurai diverses affaires à régler à Yamagata, qui est le siège du gouvernement du fief en cette période de l'année. Mais je serai de retour à Hagi avant le solstice et les premières neiges.

Ils montèrent sur la véranda de l'hôtellerie des femmes et ôtèrent leurs sandales. Une femme un peu plus âgée que Naomi sortit pour les saluer.

— Voici ma suivante, Sugita Sachie, dit dame Maruyama.

— Veuillez entrer, sire Otori. C'est un grand honneur.

Quand ils furent assis, Sachie apporta les ustensiles pour le thé et de l'eau chaude. Dame Maruyama prépara la boisson avec des gestes

aussi précis qu'élégants. Le thé était amer, écumeux. Après qu'ils eurent bu, dame Maruyama déclara :

— Je crois que vous connaissez la sœur aînée de Sachie. Elle est mariée à Otori Eijiro.

Shigeru sourit.

— J'espère pouvoir séjourner chez eux sur le chemin du retour. Je serai ravi de raconter cette entrevue à votre sœur. J'ai une grande admiration pour votre beau-frère.

— Sachie écrit très souvent à sa sœur, dit dame Maruyama. Peut-être recevrez-vous des messages de sa part de temps en temps.

— J'en serais très heureux, affirma Shigeru.

Ces liens familiaux le rassuraient. Après avoir évoqué la famille d'Eijiro, ils causèrent peinture et poésie. La culture de la noble dame semblait aussi vaste que la sienne et elle pouvait manifestement lire le langage des hommes. Puis la conversation prit un tour plus personnel. Il découvrit qu'elle partageait sa préoccupation pour le bien-être de ses sujets ainsi que son désir de justice.

— Notre récent affrontement avec les Tohan dans l'Est était la conséquence de la violation de nos frontières, qu'ils traversaient pour torturer et tuer nos sujets.

Il se rappela cette femme de Chigawa qui lui avait dit que de nombreux membres de la secte des Invisibles cherchaient refuge à Maruyama. De fait, Nesutoro, l'homme qu'il avait secouru, s'y rendait en ce moment même avec les laissez-passer de Shigeru.

— Nous en avons entendu parler.

Dame Maruyama échangea un coup d'œil rapide avec Sachie.

— La persécution des Invisibles par les Tohan est une des raisons qui font que je ne laisserai en aucun cas Maruyama tomber en leur pouvoir. Je n'évoque jamais ce sujet en public et je compte sur votre discrétion, mais ces gens sont sous ma protection.

— Je sais très peu de chose sur eux, répliqua-t-il à demi tenté de l'interroger plus franchement. Toutefois je trouve la torture intolérable. S'en servir pour forcer des gens à renier une croyance profondément enracinée est une barbarie indigne de notre classe.

— Alors nous avons une raison de plus pour nous unir contre Iida, déclara-t-elle.

Il se leva pour prendre congé. Elle resta assise mais s'inclina si bas que ses cheveux s'écartèrent légèrement en révélant sa nuque. Il fut surpris et honteux de la force du désir qu'il éprouvait à l'idée de glisser ses mains sous cette masse soyeuse et de sentir la forme de cette tête sous ses paumes.

CHAPITRE VINGT-SIX

Deux jours plus tard, Shigeru fit ses adieux à son frère et commença son voyage de retour vers Hagi. Le temps changea et devint pluvieux. Les averses étaient froides et le vent d'est avait une âpreté glacée qui lui rappelait l'imminence des neiges de l'hiver. Kiyoshige l'attendait avec les chevaux au pied de la montagne, en compagnie d'Otori Danjo et de Harada, le messenger qu'il avait envoyé pour organiser les entrevues avec les Seishuu. Ils partirent pour Misumi, la demeure de Danjo, et les deux hommes donnèrent à Shigeru leur avis sur leur entreprise.

— Arai Daiichi n'a guère changé depuis notre enfance, observa Danjo. Avec son intrépidité, il a toujours eu l'âme d'un chef.

— C'est un homme aux capacités hors du commun, approuva Shigeru. Et très ambitieux, me semble-t-il.

— Je le soupçonne d'être peu satisfait de sa position parmi les Seishuu. Il est contrarié d'être l'héritier d'un domaine éloigné et sans grande richesse, menacé par ses voisins les plus proches, les Noguchi, et tenu à l'écart du pouvoir réel par l'entêtement de son père à ne pas mourir ni prendre sa retraite. L'alliance avec les Otori le séduit car elle le mettrait à égalité avec dame Maruyama, mais il n'ose pas lui apporter ouvertement son soutien. De telles négociations seraient considérées comme une trahison par son père ou par Iida, qui n'hésiteraient ni l'un ni l'autre à lui ordonner de mettre fin à ses jours.

— J'avais espéré des résultats plus tangibles, avoua Shigeru.

— Nos efforts n'ont pas été entièrement inutiles, répliqua Danjo. Je crois que les Arai suivront l'exemple des Maruyama et ne s'associeront pas à une attaque venant de l'Est. À ce stade, c'est sans doute le mieux que vous puissiez espérer. Et vous avez peut-être posé les fondations d'une alliance qui ne peut qu'être bénéfique aux Trois Pays. Maruyama Naomi, Arai Daiichi et vous êtes encore jeunes. Qui sait quelles grandes choses vous accomplirez dans l'avenir ?

— Vous êtes un optimiste, comme votre père, dit Shigeru en souriant.

— Je suis d'accord avec sire Danjo, intervint Harada. Dame Maruyama a paru saisir sur-le-champ la portée de votre voyage et de votre désir de la rencontrer. Elle avait songé à entrer en contact avec votre père, mais ses premières tentatives n'avaient guère été couronnées de succès.

— Je n'étais même pas au courant ! s'exclama Shigeru. Que de temps nous avons perdu !

— Vous n'avez aucun reproche à vous faire, dit Kiyoshige. Nous

avons été entièrement absorbés par notre action dans l'Est depuis deux étés.

— Et il en ira de même l'été prochain, déclara Shigeru.

Ils chevauchèrent un moment en silence, en songeant chacun à la guerre qui s'annonçait.

— Sire Otori, reprit Harada. J'ai pensé que vous aimeriez savoir que j'ai vu à Maruyama l'homme que nous avons secouru, Nesutoro. Il s'est installé avec des gens de sa sorte et apprend un métier – la vannerie ou quelque chose comme ça. Mari, la nièce qui l'a accompagné, a trouvé du travail dans les cuisines du château.

— Je suis heureux qu'ils soient en sûreté, répliqua Shigeru un peu surpris que Harada connaisse le nom de cette fille et l'ait retenu.

Il lança un coup d'œil à son serviteur, mais le visage basané de Harada était impassible. Malgré tout, Shigeru savait combien il avait été ému par le courage, les souffrances et la mort de Tomasu, ainsi que par la force d'âme de Nesutoro. Il se demanda si des relations plus profondes avaient pu se nouer. Était-il possible qu'un guerrier comme Harada soit attiré par les croyances des Invisibles ? Il résolut de l'interroger plus tard à ce sujet.

Combien en fait il en savait peu sur tous ces hommes, sur leurs convictions intimes, leurs espoirs, leurs ambitions et leurs craintes ! Il comptait sur leur loyauté et leur obéissance. De leur côté, ils exigeaient la même soumission de leurs subordonnés, et il en allait ainsi d'un bout à l'autre de la hiérarchie complexe du clan, où chacun était lié aux autres par un réseau de fidélités et d'obligations. Mais quelqu'un comme Nesutoro ne s'intégrait pas dans cet ensemble. Il n'obéissait qu'à un pouvoir invisible, à un prétendu dieu qui était au-dessus de tous les souverains humains et les jugerait après leur mort. De plus, il refusait de mettre fin à une vie, que ce soit la sienne ou celle d'un autre.

Il n'avait guère envie de penser à ces choses alors qu'il se préparait à une bataille durant laquelle il devrait tuer bien des hommes et trouverait peut-être lui-même la mort.

Ils ne s'attardèrent pas à Misumi, où ils ne passèrent qu'une nuit. Shigeru parla jusqu'à une heure tardive avec Eijiro et reçut son assurance que sa famille allait commencer à préparer le conflit et rassembler des hommes dans la mesure où la neige le permettrait. Si Irie avait réussi sa mission auprès des Noguchi, Shigeru pouvait compter que le Pays du Milieu tout entier était sur le pied de guerre. Les frontières occidentales étaient à l'abri d'une attaque. Il résolut d'envoyer de nouveau Kiyoshige et Harada à Chigawa avant la fin de l'année. Il aurait aimé savoir ce que tramait Iida, combien d'hommes il mobilisait, quelles alliances il négociait... Mais au moins, Kiyoshige et Harada surveilleraient la situation de l'autre côté de la frontière et

l'avertiraient en cas d'attaque imminente. Il n'était pas mécontent de son œuvre de l'an passé. Cependant il soupçonnait que le plus dur de sa tâche l'attendait à Hagi, où ses adversaires étaient sa propre famille, à commencer par son père et ses oncles.

*

La première résolution de était d'établir son autorité au château. Le surlendemain de son retour, il demanda à avoir avec son père une entrevue confidentielle. Quand il arriva, en début d'après-midi, sa mère était déjà dans la pièce. Manifestement, elle était décidée à rester, et il en fut plutôt content car il savait qu'il pouvait compter sur son soutien contre ses oncles. Il avait ordonné qu'on les tînt à l'écart de la réunion. S'ils se présentaient, ils ne devaient pas être autorisés à entrer. C'était la première fois qu'il s'opposait à eux si ouvertement, mais il avait en réserve des ordres encore plus déplaisants pour eux et se sentait maintenant assez confiant en sa popularité et son autorité grandissantes pour les affronter.

Son père paraissait souffrant. Lorsque Shigeru s'informa de sa santé, il déclara avoir mal au dos, une envie fréquente d'uriner ayant pour conséquence un mauvais sommeil, sans compter un appétit déficient. Le vin ne faisait qu'aggraver ces symptômes et le vieux seigneur redoutait le froid. Malgré les braseros, la pièce était déjà glaciale. La peau de son père était cireuse et ses mains tremblaient en agrippant les amulettes qu'il portait dans sa manche. On apporta une infusion spéciale à base de valériane, qui semblait atténuer les tremblements mais engourdissait et troublait l'esprit du malade.

Shigeru transmit les salutations officielles des familles alliées et des vassaux, puis exposa à ses parents les grandes lignes de son activité : les préparatifs de guerre, l'accord avec les Araï et les Maruyama. Son père parut inquiet, mais sa mère l'approuva avec feu.

— Je devrais informer mes frères, dit Shigemori.

— Non, père. C'est précisément ce que je vous demande de ne pas faire. Toutes ces négociations doivent rester aussi secrètes que possible. Je sais que vous pensez que mes oncles ont été un soutien pour vous dans le passé, mais je crois que leur influence n'a pas été bénéfique pour le clan. Et j'ai maintenant atteint un âge qui rend inutile de les mêler de si près à nos affaires.

— Pourquoi ne pas les envoyer au loin ? renchérit sa mère. Ils possèdent tous deux des propriétés à la campagne qu'ils négligent honteusement. Il y a trop de gens dans le château. Tous ces enfants qu'ils n'arrêtent pas d'engendrer ! Sire Shigeru a raison. Nous n'avons plus besoin des conseils de vos frères. Il faut que vous écoutiez votre fils.

Shigeru fut enchanté de la proposition de sa mère. Après avoir arraché le consentement de son père, il passa aussitôt à l'action. Il convoqua ses oncles dès le lendemain et leur exprima son désir. Indifférent à leur fureur et à leur éloquence, il insista pour qu'ils se retirent sans tarder à Shimano et Mizutani.

Malheureusement, il s'avéra plus difficile de s'en débarrasser que sa mère et lui ne l'avaient prévu. Ils accumulèrent les prétextes. Quand ils n'avaient pas une épouse prête d'accoucher ou un enfant atteint d'une fièvre dangereuse, c'était le jour qui était néfaste, le fleuve en crue ou les chevaux introuvables. Ils allèrent jusqu'à invoquer un petit tremblement de terre. On arriva ainsi au jour de l'an, dont il fallut célébrer la fête à Hagi. Quand Shigeru rentra du temple Tokoji, dans les premières heures du premier jour de l'année, la neige tombait. Elle continua presque sans interruption pendant six semaines, coupant la ville du reste du pays et empêchant également les oncles de Shigeru de partir au loin.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Il neigea sur les Trois Pays, dont les paysages devinrent blancs et les forêts se couvrirent de la lourde floraison de l'hiver qui assourdit les sons et masqua les couleurs, en mettant fin à toutes les activités de plein air, depuis l'agriculture jusqu'à la guerre.

Il neigea sur Inuyama, où Iida Sadamu planifiait son offensive du printemps. Sur le temple de Terayama, où Otori Takeshi pestait contre le froid mordant et la discipline sévère. Sur Maruyama, où dame Naomi se rendit compte qu'elle attendait un deuxième enfant. Sur la plaine de Yaegahara, où seuls les loups et les renards laissaient leurs traces. Sur Kushimoto, où Moe, l'épouse de Shigeru, refusait de répondre aux questions inquisitrices de sa mère sur la vie conjugale et les petits-enfants, écoutait les craintes de son père face à la guerre imminente et espérait qu'elle éclate enfin et que son époux y soit tué, car elle ne voyait aucun autre moyen honorable d'échapper à son mariage.

La neige enchantait Akane, puisqu'elle retiendrait Shigeru à Hagi et son épouse à Kushimoto. Elle aimait l'hiver, malgré le froid et la fatigue. Elle se plaisait à regarder les toits immaculés, les glaçons pendant aux avant-toits, les branches d'arbres se dessinant avec délicatesse sur le fond pâle du ciel hivernal. Les bains dans les sources chaudes étaient encore plus délicieux lorsque l'air était glacial et que des flocons fondaient sur la peau et les cheveux. Et qu'y avait-il de plus délectable que la chaleur du corps de son amant par une nuit glacée, sous des piles de couvertures, quand il neigeait si fort qu'il ne pouvait rentrer chez lui ?

Elle se réjouissait que Moe fût au loin et que rien n'annonçât une réconciliation entre les époux ni, plus important encore, une naissance. Plus longtemps le mariage demeurerait stérile, raisonnait-elle, plus elle aurait de chances d'être autorisée à enfanter. Après tout, Shigeru se devait d'avoir des héritiers pour assurer la continuité de sa famille et la stabilité du clan. Il fallait qu'elle s'arrange pour tomber enceinte au bon moment et lui donner un fils.

Quand le temps le permettait, elle allait voir le vieux prêtre en lui apportant du charbon de bois et des vêtements ouatés, des ragoûts chauds et du thé. Et elle repartait avec les cadeaux secrets qu'elle recevait en retour : racines momifiées évoquant des embryons à moitié formés, feuilles séchées et graines au goût amer, glands tissés avec des cheveux humains. Tous ces charmes devaient l'aider à conquérir l'amour de Shigeru et à protéger l'enfant qui en serait le fruit.

Elle partageait, pour des raisons différentes, l'impatience de

Shigeru à voir sire Shoichi et sire Masahiro quitter la ville. Lorsque les premières neiges empêchèrent leur départ, elle fut aussi furieuse que déçue. Masahiro ne l'avait pas recontactée mais elle avait conscience qu'il la faisait surveiller et que tôt ou tard il exigerait une nouvelle récompense pour s'être montré clément envers la famille de Hayato.

Son malaise était accru par un changement indéfinissable dans l'attitude de Shigeru à son égard. Rien n'indiquait que les charmes agissaient – c'était même plutôt le contraire. Elle se disait qu'il était préoccupé par la politique et la guerre, qu'elle ne pouvait attendre de lui qu'il demeure l'adolescent passionné qui avait failli tomber amoureux d'elle. Il se plaisait toujours en sa compagnie et n'avait rien perdu de son ardeur d'amant, mais elle savait qu'il n'était pas épris d'elle malgré tous les sortilèges avec lesquels elle avait tenté de se l'attacher. Kiyoshige étant à Chigawa, sire Irie encore dans le sud et Takeshi à Terayama, il avait peu de compagnons et venait souvent chez elle. Ils parlaient comme par le passé, mais elle sentait qu'il lui cachait quelque chose, qu'il s'éloignait d'elle. Elle ne croyait pas qu'elle le verrait jamais pleurer de nouveau.

Leur relation prenait un cours normal dans ce genre de cas. Elle ne pouvait s'en plaindre : elle l'avait acceptée en connaissance de cause, sans que personne la presse ou la contraigne. Toutefois elle avait espéré beaucoup plus, et la froideur nouvelle de Shigeru attisait sa passion pour lui. Elle qui s'était juré de ne jamais faire l'erreur de tomber amoureuse, elle se retrouvait dévorée par son besoin de lui, elle brûlait du désir d'avoir un enfant avec lui et d'éveiller son amour. Elle n'osait lui révéler ses tourments, ni même aborder de nouveau le sujet de la jalousie. Lorsqu'il n'était pas avec elle, elle aspirait douloureusement à sa présence. Lorsqu'ils étaient ensemble, la pensée de le quitter lui causait une souffrance aussi insupportable que si on lui arrachait les bras. Cependant elle gardait pour elle ses sentiments, en se disant qu'elle devait profiter de ce qu'elle avait et que rares étaient ceux dont le bonheur pouvait se comparer au sien. Bien sûr, la situation était commode pour lui. Leur arrangement lui donnait beaucoup de plaisir sans guère lui coûter de chagrin. Mais il était l'héritier du clan, alors qu'elle n'était rien, pas même la fille d'un guerrier. D'ailleurs le monde n'était-il pas organisé pour la commodité et l'agrément des hommes ? Elle rendait parfois visite à Haruna afin de ne pas oublier cette vérité. La vieille femme lui rendait ses visites, et emmena un jour avec elle la veuve et les fils de Hayato pour qu'ils remercient Akane. Les garçons étaient aussi beaux qu'intelligents, et elle se dit qu'ils auraient la même bonté que leur père. Elle finit par s'intéresser à leur bien-être, envoya des cadeaux à la famille. Elle leur avait sauvé la vie – d'une certaine manière, ils devinrent ses enfants.

Elle se rendait au pont de pierre au moins une fois par semaine

afin d'apporter des offrandes pour son père et d'écouter sa voix dans l'eau glaciale tandis que la marée s'engouffrait sous les arches. Par une après-midi morose, alors que la lumière pâlisait rapidement, elle descendit de son palanquin et marcha vers le milieu du pont, suivie par une servante tenant un parapluie rouge car il tombait quelques flocons.

La marée empêchait le fleuve de geler, mais les berges étaient couvertes de glace et les roseaux raidis par le gel et la neige figée. Quelqu'un avait déposé des oranges d'hiver devant la pierre et elles étaient déjà congelées dans une croûte de neige où des glaçons minuscules et scintillants se détachaient sur leur couleur vive dans le jour déclinant.

Elle prit des mains de la servante un flacon de vin qu'elle versa dans une coupe. Après avoir répandu quelques gouttes sur le sol, elle but le reste. Le vent soufflant sur les eaux la faisait larmoyer et elle se laissa aller à pleurer un instant, pour son père et pour elle-même, chacun dans sa prison.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être consciente du tableau qu'elle devait offrir : le parapluie rouge, la femme courbée par le chagrin. Elle aurait aimé que Shigeru la contemple à son insu.

Alors qu'elle tapait dans ses mains et s'inclinait pour honorer l'esprit de son père, elle se rendit compte qu'elle était bel et bien observée : un homme la regardait de l'autre côté du pont. Les passants étaient rares dans les rues et se hâtaient de rentrer chez eux avant la nuit, la tête baissée sous la neige qui tombait plus fort maintenant. Certains jetèrent un coup d'œil à Akane et la saluèrent respectueusement, mais aucun ne s'attarda sauf cet homme.

Comme elle se dirigeait vers son palanquin, il traversa la rue et marcha à son côté. Elle s'immobilisa pour le dévisager : elle ignorait son nom mais reconnut en lui un serviteur de Masahiro. Elle sentit le sang marteler violemment sa gorge et ses tempes tandis que son cœur semblait s'arrêter.

— Dame Akane, dit l'homme. Sire Masahiro vous salue.

— Je n'ai rien à lui dire, lança-t-elle précipitamment.

— Il a une requête à vous présenter. Il m'a chargé de vous donner ceci.

Le messenger sortit de sa manche un petit paquet enveloppé dans un tissu pourpre et ivoire.

Après un instant d'hésitation, elle le saisit brusquement et le tendit à sa servante. L'homme s'inclina devant elle et s'éloigna.

— Rentrons vite ! s'exclama Akane. Il fait si froid.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, la nuit était déjà tombée. Le vent gémissait dans les pins, et sur la plage les vagues exhalaient des plaintes assourdies. Akane en eut soudain assez de l'hiver, avec sa

neige et son froid sans fin. Elle regarda furtivement le jardin incolore. Les pruniers, du moins, devaient être en fleur ? Mais leurs branches étaient sombres. La neige et le gel apportaient seuls une touche de blanc. Se hâtant de rentrer à l'intérieur, elle ordonna aux domestiques d'apporter des braseros et des lampes supplémentaires. Elle avait soif de lumière et de chaleur, de soleil, de couleur et de fleurs.

Quand elle eut un peu plus chaud, elle dit à la servante d'apporter le paquet de Masahiro. Après avoir défait le nœud et ouvert l'emballage de soie, elle découvrit un éventail. Elle en avait vu plusieurs de cette sorte dans l'établissement de Haruna. Il était peint avec un art exquis : sur une face, une femme en robe d'été contemplait des glycines, tandis que sur l'autre face la robe était ouverte et la scène moins délicate.

Akane ne fut nullement choquée, car les peintures étaient magnifiquement exécutées et d'un érotisme agréable. En d'autres circonstances, elle aurait été ravie de ce cadeau. L'artiste était renommé et universellement admiré. Ces éventails faisaient la joie des collectionneurs, qui les payaient une fortune. Même si ce n'était pas le genre d'objets qu'elle avait envie de recevoir de la part d'un homme comme Masahiro, elle ne put se résoudre à le renvoyer ou le jeter. Elle le remit dans son emballage et demanda à la servante de le ranger dans la réserve. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle aurait peut-être besoin un jour de tels trésors, quand Shigeru se serait fatigué d'elle ou serait mort...

Puis elle prit la lettre qui accompagnait le présent.

Masahiro s'était contenté d'une série de phrases cérémonieuses. Il s'informait de sa santé et désirait avoir de ses nouvelles ; il évoquait le mauvais temps et son inquiétude pour ses enfants en cette période propice aux maladies ; il espérait de tout cœur avoir bientôt le plaisir de la revoir ; il la priait d'assurer humblement de sa part son neveu de sa considération la plus sincère. Elle ordonna à la servante de porter le brasero dans le jardin et sortit en s'emmitouflant dans une fourrure soyeuse, afin de déchirer la lettre et de la livrer aux flammes. Le jardin semblait rempli de tristesse et de fantômes. De la neige fondue tombait sur la fumée. Akane se sentait hantée par son amant mort et par sa propre sorcellerie. Le charme grâce auquel elle avait rendu Moe stérile gisait quelques pas plus loin, enfoui sous le sol gelé. Hayato était lui aussi étendu dans la terre glacée, avec les enfants qu'ils auraient pu avoir ensemble.

Même quand la lettre fut réduite en cendres et se confondit avec la pluie mêlée de neige, ses phrases voilées et hypocrites continuèrent d'empoisonner l'esprit d'Akane.

Que voulait réellement sire Masahiro ? Lui et son frère tentaient-ils pour de bon de supplanter Shigeru ? À moins qu'il agît simplement

en homme méchant et curieux, se plaisant faute d'un véritable pouvoir à ces jeux venimeux ? Elle comprenait sans difficulté son message. Les allusions aux « nouvelles » et aux « enfants » n'étaient que trop claires. Elle regretta d'avoir rencontré les fils de Hayato. Elle revoyait maintenant leurs visages enfantins, à la peau douce et aux yeux limpides, aussi exigeants que le fantôme de leur père. Ils avaient trouvé le chemin de son cœur : elle ne se sentait plus capable de les sacrifier.

Elle se demanda si elle ne devrait pas informer Shigeru du chantage de son oncle, mais elle avait trop peur de perdre son estime ou pire encore de l'éloigner définitivement d'elle. S'il la soupçonnait de l'espionner ou de le compromettre en quoi que ce soit, elle savait qu'il cesserait de la voir. Et à présent que son amour et son besoin d'elle diminuaient... Elle serait la risée de la ville, elle ne s'en remettrait jamais. « Je dois continuer de les duper l'un comme l'autre, se dit-elle. Ce ne devrait pas être trop difficile : ce ne sont que des hommes, après tout. »

Quand elle rentra à l'intérieur, elle frissonnait. Elle mit très longtemps à se réchauffer.

*

Tout au long de l'hiver, Akane fournit à Masahiro des bribes d'informations qu'elle pensait susceptibles d'entretenir son intérêt. Elle en inventait certaines, ou brodait sur ce qu'elle pouvait glaner chez Shigeru. Il lui semblait qu'aucune n'était vraiment importante.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Muto Shizuka passa l'hiver dans la cité méridionale de Kumamoto, avec Arai Daiichi, le fils aîné du chef du clan. Elle aurait pu se faire reconnaître publiquement comme la maîtresse d'Arai, car on disait qu'il était trop épris d'elle pour rien lui refuser, mais sous ses apparences vives et charmantes elle était d'une nature secrète, trait que son éducation et son entraînement avaient encore accentué, de sorte qu'elle préférait garder cachée leur relation.

Son père était mort quand elle avait douze ans et sa mère vivait à Kumamoto dans sa propre famille, les Kikuta, une dynastie de marchands que les Arai connaissaient surtout pour leurs activités de prêteurs sur gages. Son père avait été l'aîné d'une famille de Yamagata, les Muto, dont Shizuka était restée très proche. Elle leur écrivait presque toutes les semaines et leur envoyait souvent des cadeaux. Elle racontait à son amant des histoires sur cette famille, qu'elle enjolivait avec un humour plein d'entrain, en l'amusant par l'évocation de leurs petites querelles et fantaisies déraisonnables, au point qu'il avait presque l'impression de vivre avec eux. Ce qu'il ignorait, c'était que les Kikuta et les Muto étaient les deux familles les plus importantes de la Tribu.

Comme la plupart des guerriers, Arai connaissait très mal les autres castes constituant la société des Trois Pays. Fermiers et paysans cultivaient la terre et fournissaient les familles de guerriers en riz et autres produits de base. Habituellement ils étaient aisés à contrôler, car ils ne savaient pas se battre et manquaient de courage. Il arrivait qu'une famine les désespère au point de se révolter, mais ils étaient affaiblis par la disette et les troubles étaient réprimés le plus souvent sans grande difficulté. Les marchands étaient encore plus méprisables que les paysans, car ils s'engraissaient sur le labeur d'autrui, mais ils semblaient devenir chaque année plus indispensables. Ils produisaient divers aliments, depuis le vin de riz jusqu'à la pâte de soja, ainsi que de nombreux objets de luxe rendant la vie plus délicieuse, tels que beaux vêtements, boîtes et récipients laqués, éventails et bols. Ils importaient de plus des produits aussi chers qu'exotiques en provenance du continent ou des lointaines îles du sud : épices pour la cuisine, herbes médicinales, feuilles et fils d'or, teintures, parfums et encens.

Arai était un homme sensuel, doté d'un prodigieux appétit pour tout ce que la vie pouvait offrir et d'un goût assez sûr pour exiger le meilleur. Il avait entendu parler de la Tribu mais s'imaginait qu'il s'agissait d'une sorte de guildes, rien de plus. Shizuka ne lui avait

jamaï dit qu'elle était née dans la Tribu et parente des deux maîtres des familles Muto et Kikuta, ni qu'elle avait hérité de bien des talents et avait été envoyée comme espionne à Kumamoto.

À cette époque, les deux familles étaient employées par Iida Sadamu pour espionner et assassiner. Il était déterminé à régler leur compte à ses ennemis traditionnels, les Otori, et notamment à l'homme qu'il en était venu à haïr plus que quiconque dans les Trois Pays, Otori Shigeru. Grâce à la Tribu, il surveillait de près les actions et les intentions des Seishuu dans l'Ouest.

Au début du printemps, Shizuka demanda à son seigneur la permission de se rendre dans sa famille à Yamagata. Elle y serait allée de toute façon, mais elle trouvait plus avantageux d'implorer Araï et de lui exprimer ensuite toute sa gratitude pour sa générosité. Elle avait reçu un message de ses parents la priant de leur rendre visite. Outre qu'elle avait beaucoup à raconter au frère cadet de son père, Muto Kenji, qui s'apprêtait à succéder à son grand-père à la tête de la famille, elle avait à discuter avec lui d'une affaire plus personnelle, qui l'emplissait à la fois de joie et d'inquiétude.

Elle emprunta le même itinéraire que lorsqu'elle avait voyagé avec Araï pour rencontrer Shigeru près de Kibi, mais elle savait déjà qu'elle passerait plus à l'est au retour, par Hofu et Noguchi. Elle ignorait quel serait l'objet de sa mission mais soupçonnait qu'il s'agissait d'une communication secrète entre Iida et la famille Noguchi, d'une telle importance qu'elle exigeait un messenger exceptionnel.

Elle se rendit droit à la maison des Muto à Yamagata, où elle reçut un accueil chaleureux et eut à peine le temps de laver la poussière de ses pieds que l'épouse de son oncle, Seiko, lui déclarait déjà :

— Kenji veut vous parler au plus vite. Je vais lui dire que vous êtes là.

Shizuka suivit sa tante à l'intérieur de la maison, à travers le magasin où une vieille femme enjouée remplissait de pâte de soja des récipients en bois tandis qu'un homme fluët muni d'un boulier inscrivait des comptes sur un rouleau. L'odeur de soja en fermentation imprégnait toute la demeure. Shizuka se représenta les cuves dans les remises, où de grosses pierres servaient à exprimer l'essence des graines.

— Pourrais-je avoir rien qu'une bouchée de riz ? demanda Shizuka. Le voyage m'a donné un peu mal au cœur. Ça passera si je mange quelque chose.

Seiko lui lança un regard pénétrant et haussa les sourcils.

— Auriez-vous quelque chose à nous annoncer ?

— Je dois d'abord parler à mon oncle, répliqua Shizuka en essayant de sourire.

— Oui, bien entendu. Venez-vous asseoir. Je vais apporter une

collation et du thé. Kenji vous rejoindra dans un instant.

Son oncle avait trente-six ans – seulement huit de plus qu'elle. Comme la plupart des membres de la famille Muto, il avait un aspect insignifiant, mais il aurait été imprudent de se fier à sa taille moyenne et à son corps frêle. Il affectait volontiers des manières douces, qui lui donnaient presque l'air d'un érudit, et pouvait discuter interminablement d'art et de philosophie. Bien qu'il appréciât le vin et les femmes, il ne s'enivrait jamais et était apparemment rebelle aux sentiments amoureux, même si le bruit courait qu'il s'était épris d'une femme renard dans sa jeunesse, ce qui lui valait d'être parfois surnommé le Renard. Il était marié depuis plusieurs années à Seiko, qui appartenait également à la famille Muto, et il avait une fille unique âgée d'environ huit ans, Yuki. On considérait généralement comme désastreux qu'il n'ait pas d'autres enfants, légitimes ou non. Ce n'était certes pas faute d'activité de sa part, encore que les vieilles femmes de la Tribu grommelaient qu'il était trop prodigue de sa semence et qu'il aurait dû se consacrer à un seul champ. Tous les antiques talents de la Tribu semblaient être présents en lui avec une rare intensité, de même que le caractère impitoyable et cynique qu'il n'était pas moins important de posséder, de sorte qu'il paraissait plus que regrettable qu'ils ne soient pas transmis aux générations futures. Tous les espoirs se concentraient donc sur Yuki, que tout le monde gâtait, à commencer par son père, même si sa mère se montrait moins indulgente. L'enfant promettait déjà d'être extrêmement douée, mais elle était aussi impétueuse qu'obstinée et Shizuka savait qu'on craignait qu'elle ne vive pas assez longtemps pour enfanter à son tour, tant son imprudence et son étourderie risquaient de la mener prématurément à sa perte. Les talents ne servaient à rien s'ils n'étaient pas unis à un caractère fort et maîtrisés par un entraînement adéquat.

Yuki entra en courant, un plateau dans les mains.

— Fais attention ! dit Shizuka en le lui prenant.

— Ma cousine ! s'écria la petite fille. Bienvenue !

Son visage était frappant, avec ses yeux noirs brillant sous d'épais sourcils. Elle n'était pas belle, mais pleine de vie et d'énergie. Son abondante chevelure était nattée.

— Mère a dit que vous aviez faim. Nous avons préparé des boulettes de riz. Allons, mangez. Celle-ci est au pruneau salé, et celle-là au poulpe séché.

Shizuka s'agenouilla et posa le plateau par terre. Yuki s'assit à côté d'elle et attendit avec une impatience mal déguisée que Shizuka se servît, après quoi elle saisit une boulette et la fourra dans sa bouche. Elle bondit de nouveau sur ses pieds presque aussitôt et proclama qu'elle allait apporter du thé. Alors qu'elle s'élançait hors de la pièce, elle heurta sa mère de plein fouet. Seiko sauva de justesse le

plateau chargé de bols de thé. Elle le posa sur le sol et donna une gifle à sa fille.

— Va dire à ton père que sa nièce est ici ! glapit-elle. Et marche posément, comme il convient à une fille !

Puis elle se tourna vers Shizuka.

— Elle me rend folle, gémit-elle. Parfois, je pense qu'elle est possédée. Évidemment, son père la gâte trop. Il voudrait qu'elle soit un garçon et la traite comme si elle en était un. Mais elle ne deviendra jamais un homme, n'est-ce pas ? Puisqu'elle est destinée à être une femme, il faut qu'elle sache se comporter en conséquence. Croyez-moi, Shizuka, si vous voulez des enfants, faites en sorte d'avoir des garçons.

— Si seulement on pouvait choisir, dit Shizuka sans sourire.

Elle prit son bol de thé et le vida.

— Il est possible d'éclaircir les jeunes plants, observa Seiko.

Elle faisait allusion à la pratique commune chez les villageois de laisser mourir les nouveau-nées, surtout s'ils avaient déjà trop de filles.

— Mais tous les enfants de la Tribu sont appréciés, répliqua Shizuka. Les filles comme les garçons.

Elle eut brusquement froid et craignit de vomir. Un an plus tôt, dans cette même maison, Seiko lui avait donné à boire une de ses tisanes. À ce souvenir, Shizuka trembla de tout son corps.

— Si elles sont douées, répliqua Seiko. Et obéissantes.

Elle soupira. Elles entendirent Yuki qui traversait la cour en faisant autant de bruit qu'un poney. En arrivant à la véranda, la petite fille s'arrêta net et ôta ses sandales avec une dignité exagérée. Elle entra dans la pièce, s'inclina devant Shizuka et déclara d'un ton cérémonieux :

— Mon père va venir s'entretenir avec vous.

— Parfait, approuva Seiko. Tu te comportes très convenablement quand tu veux. Imite donc ta cousine. Regarde comme Shizuka est jolie, comme ses vêtements sont élégants. Sais-tu qu'elle a conquis le cœur d'un puissant guerrier grâce à ses charmes ? On ne se douterait jamais qu'elle est aussi impitoyable et se bat aussi bien qu'un homme !

— J'aurais voulu être un garçon ! dit Yuki à Shizuka.

— Pour être franche, je le voulais aussi quand j'avais ton âge, avoua cette dernière. Mais puisque le destin nous a fait naître dans le corps d'une femme, nous devons nous en accommoder. Estime-toi heureuse d'appartenir à la Tribu. Si tu étudies et t'entraînes avec ardeur, tu auras une vie plus agréable que n'importe quelle femme de la classe des guerriers.

« À condition d'être obéissante et de faire exactement ce qu'on te dit », ajouta-t-elle intérieurement.

— Je vais partir cet été, annonça Yuki avec des yeux brillants. J'irai chez mes grands-parents, dans le village secret.

— Il faudra être sage, là-bas ! lui dit sa mère. Tu ne pourras pas courir chercher ton père chaque fois qu'on te contrariera !

— Ça formera son caractère, déclara Shizuka.

Elle se rappela les années qu'elle-même avait passées au village de Kagemura, dans les montagnes s'étendant derrière Yamagata, à épanouir ses dons et à apprendre tous les talents de la Tribu.

— Un grand avenir l'attend, poursuivit-elle.

À l'instant où elle prononça ces mots, elle les regretta, prise d'un mauvais pressentiment comme si elle avait tenté le sort. Elle redouta qu'en fait la vie de Yuki ne soit brève.

— Sois prudente, lança-t-elle en entendant son oncle monter sur la véranda.

— Elle ne connaît pas le sens de ce mot, maugréa Seiko.

Cependant elle prit la main de Yuki avec douceur et la caressa avant de sortir avec elle. Shizuka comprit alors que, malgré ses récriminations, Seiko aimait sa fille aussi profondément que son époux.

— Bienvenue, Shizuka, voilà longtemps qu'on ne t'avait vue, dit son oncle en employant négligemment la formule d'usage. J'espère que tu vas bien.

Il lui lança un regard scrutateur et elle eut l'impression qu'il lisait en elle à livre ouvert. Elle l'examina de la même façon, d'un œil exercé à déceler les moindres changements dans l'expression et le maintien en déchiffrant le langage du corps, ce qui était particulièrement ardu avec Kenji car il excellait à dissimuler sa vraie personnalité derrière une multitude de masques.

— Nous ferions mieux d'aller à l'intérieur, déclara-t-il. Nous serons sûrs de ne pas être entendus ou dérangés.

La maison abritait en son centre une pièce secrète, cachée derrière une fausse paroi qu'on ouvrait en tournant l'un des ornements des chevrons. Kenji fit coulisser le mur sans effort et le remit en place de l'intérieur, en ne faisant presque aucun bruit. La pièce était exiguë et faiblement éclairée. Il s'assit en tailleur sur le sol et Shizuka s'agenouilla en face de lui. Tirant un petit paquet de sa robe, Kenji le posa devant lui.

— Ceci est un document d'une importance exceptionnelle, dit-il. Je viens de le rapporter d'Inuyama. Il s'agit d'une lettre de Sadamu à Noguchi Masayochi. Je ne suis pas censé en connaître le contenu exact, mais bien entendu je l'ai ouverte pour la lire. Tu devras la remettre à Kuroda Shintaro et à personne d'autre. Il la remettra à sire Noguchi.

Shizuka s'inclina légèrement.

— Ai-je le droit de savoir en quoi consiste ce message ?

Il ne lui répondit pas directement.

— Où en es-tu avec Arai ?

— Je crois qu'il m'aime, murmura-t-elle. Il me fait entièrement confiance.

— C'est très satisfaisant. Bien entendu, nul ne pouvait prévoir cette évolution lorsqu'on t'a envoyée à Kumamoto, mais les choses ne pouvaient tourner mieux. Bien joué !

— Merci, mon oncle.

— Et toi ? J'espère qu'il ne va pas te faire perdre la tête ?

— Le risque existe, admit-elle. Il est impossible de rester indifférente à l'amour d'un tel homme.

Kenji poussa un grognement méprisant.

— Fais attention. Il peut se retourner contre toi aussi vite qu'il s'est amouraché, surtout s'il se sent trompé ou offensé par toi. Il est aussi idiot que n'importe quel guerrier.

— Non, ce n'est pas un idiot. Il est coléreux et impulsif, mais il ne manque ni d'intelligence ni de courage.

— En tout cas son petit manège avec Otori Shigeru a irrité Sadamu au dernier point. Tu ferais mieux de conseiller à Arai de se désolidariser des Otori et de se prononcer clairement en faveur des Tohan, sans quoi il aura perdu son domaine dans un an si jamais il est encore en vie.

— Iida va donc combattre les Otori dès cette année ?

— C'est imminent. Il va envahir l'est du Pays du Milieu dès que les eaux du fleuve Chigawa baisseront, dans trois ou quatre semaines à mon avis. Ton rapport sur les rencontres de Shigeru l'automne dernier avec Arai et dame Maruyama a fourni à Sadamu le prétexte dont il avait besoin pour attaquer sans avertissement. Il déclarera que les Otori l'ont provoqué et se préparaient eux-mêmes à agresser les Tohan. Tout le monde sait que Shigeru rassemble des troupes depuis un an.

Il tapota le paquet.

— Ton rapport a amené Sadamu à penser à l'ouest et au sud. Il a commencé par faire des avances à Shirakawa, dans l'espoir qu'il permette aux Tohan de prendre Shigeru à revers. Mais Shirakawa est un velléitaire qui attendra de voir de quel côté souffle le vent avant de se décider. Cependant Iida a besoin d'un allié solide dans le sud. D'où cette lettre.

Kenji sourit d'un air presque triomphal, mais sa voix se teintait d'un regret insolite chez lui.

— Comme j'aime la trahison, dit-il doucement. Surtout chez ces guerriers qui ne cessent de parler d'honneur et de loyauté !

— Pourtant les gens disent que sire Shigeru est un homme honorable. L'avez-vous déjà rencontré ?

Elle n'avait encore jamais vu Kenji embarrassé. Il fronça les

sourcils et tapa de la main avec impatience sur sa jambe.

— En fait, oui, je l'ai rencontré. Il y a quelque chose en lui... Enfin, ce n'est pas notre problème.

— J'ai juré à sire Otori que je ne le trahirais pas mais je l'ai fait, dit Shizuka.

Elle voulut ajouter quelque chose, mais elle ne savait comment exprimer ses sentiments – elle n'était même pas sûre de les comprendre elle-même. Elle avait conscience qu'Otori Shigeru était voué à sa perte par la lettre gisant devant elle, et elle ne pouvait s'empêcher d'en être attristée. Cet homme lui avait plu. Les gens en parlaient avec enthousiasme et elle savait que de nombreux habitants de Yamagata et de Chigawa voyaient en lui leur seul espoir de vivre en paix et en sécurité. Leur existence serait nettement plus malheureuse sous la domination des Tohan.

Elle avait pénétré dans le monde du seigneur Otori et avait fait un serment conformément au code régissant ce monde. Il n'avait pas à savoir qu'elle appartenait à la Tribu, dont les membres ne respectaient aucun serment et suivaient leurs propres règles. La trahison de Shizuka n'était peut-être pas très grave, mais elle ne la mettait pas moins mal à l'aise. Elle avait obéi à la Tribu, toutefois si elle avait pu décider elle-même...

Kenji l'observa avec attention.

— Ne te laisse pas séduire par les guerriers, lança-t-il. Je sais que leurs convictions et leurs vies ont quelque chose d'attirant. Toutes ces histoires sur l'honneur et le caractère, sur le courage physique et moral. Les clans, les vieilles demeures peuplées d'emblèmes, de sabres et de héros... En réalité, la plupart des guerriers sont des tyrans et des brutes doublés de lâches. Ceux qui ne sont pas lâches sont amoureux de la mort.

— La Tribu m'a envoyée vivre parmi eux, répliqua-t-elle. Dans une certaine mesure, je dois adopter leurs convictions.

— *Faire semblant* d'adopter leurs convictions, la corrigea Kenji. À nos yeux, ton obéissance envers nous doit passer avant tout le reste.

— Bien entendu, assura-t-elle. Cela va de soi, mon oncle.

— J'en suis certain, mais tu es encore jeune et ta situation est périlleuse. Je sais que tu as les moyens de survivre, mais seulement à condition de rester maîtresse de tes sentiments.

Après un silence, il poursuivit :

— Surtout si tu as un enfant avec Arai.

Elle ne put s'empêcher d'être stupéfaite.

— Est-ce si évident ? Je n'en ai encore parlé à personne, même pas à Arai. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux vous en parler d'abord, au cas où...

Elle savait que si cet enfant ne convenait pas à la Tribu, on lui

donnerait une nouvelle fois l'ordre de s'en débarrasser. Sa tante Seiko, comme toutes les femmes de la Tribu, connaissait bien des moyens d'interrompre une grossesse indésirable. Shizuka devrait boire sur-le-champ une tisane et l'enfant aurait disparu avant la nuit. Dans son angoisse, elle sentit son ventre se contracter.

— Habituellement, comme tu le sais, nous ne sommes pas favorables aux sang-mêlé. Il me semble pourtant avantageux à plus d'un titre que tu aies cet enfant. Ce sera certainement l'occasion de donner un caractère durable à ta liaison avec Araï, même quand votre passion se sera affaiblie – c'est inéluctable, crois-moi. Mais surtout, il héritera peut-être de tes talents, et la Tribu en a grand besoin.

Il soupira.

— Nous paraissions bel et bien en voie d'extinction. Chaque année, les naissances se font plus rares et seuls quelques éléments parmi les nouveau-nés manifestent de vrais dons. Sans compter la mort d'hommes aussi précieux que ton père ou Kikuta Isamu. Isamu n'avait pas d'enfant, ton père et moi un seul... Nous ne devons plus interrompre de grossesses à l'avenir si nous voulons que le sang de la Tribu se perpétue. Garde donc cet enfant, et fais-en d'autres. Araï sera enchanté, et la Tribu aussi – aussi longtemps que tu n'oublieras pas à qui tu dois rester loyale et à qui cet enfant appartiendra en dernière instance.

— Je suis heureuse. J'ai vraiment envie de le garder.

Une expression affectueuse passa fugitivement sur le visage de Kenji, qui perdit de sa dureté.

— Quand est prévue la naissance ?

— Au début du dixième mois.

— Eh bien, prends soin de toi. Après cette mission, je tâcherai de ne rien te demander de trop difficile. Tu devras juste obtenir quelques confidences sur l'oreiller de ton guerrier, ce qui manifestement ne t'est pas désagréable !

En ramassant le paquet pour le glisser dans sa robe, Shizuka demanda :

— Qu'est-il arrivé à Isamu ? On ne parle plus jamais de lui.

— Il est mort, répondit Kenji laconiquement. Je n'en sais pas davantage.

Elle comprit à son ton qu'il était inutile de poser d'autres questions. Elle mit le sujet de côté mais ne l'oublia pas.

— Où dois-je remettre la lettre ? s'enquit-elle.

— Tu peux séjourner à Noguchi dans l'auberge près du pont que tient la famille Kuroda. Kuroda Shintaro te contactera là-bas. Ne confie le message à personne d'autre que lui. Mais voilà encore un terrible gâchis : Shintaro, l'assassin le plus doué des Trois Pays, est lui aussi sans enfants !

Elle aurait voulu l'interroger encore sur le contenu exact de la lettre, mais elle décida qu'il valait mieux qu'elle ignore pourquoi Iida Sadamu écrivait à sire Noguchi et ce qu'il lui proposait. Elle obéirait à son oncle et remettrait la missive conformément aux instructions. Cependant elle ne put s'empêcher de se rappeler les frères Otori et leur jeune compagnon, Mori Kiyoshige. Au souvenir de leurs regards pleins d'une admiration non déguisée, elle se sentit prise de pitié pour eux.

— Où aura lieu la bataille ? demanda-t-elle.

— Très probablement dans la plaine de Yaegahara.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Cette année-là, le printemps fut tardif dans les Trois Pays. Quand le dégel se produisit enfin, il provoqua d'importantes inondations. Les fleuves sortirent de leur lit et les ponts furent emportés, ce qui gêna les mouvements des troupes et les communications entre alliés.

Les premières nouvelles que Shigeru reçut furent celles d'Irie Masahide, qui revint du sud à la fin du dixième mois. Irie ramenait Moe de la demeure de ses parents, où elle avait passé l'hiver. Il était plein d'un optimisme peu habituel chez lui, car il avait obtenu des assurances officielles du soutien à la fois de Noguchi et des Yanagi, la famille de Moe. Le sud et l'ouest étaient donc sous contrôle.

Dès que le temps le permit, Shigeru reprit ses efforts pour chasser ses oncles du château, en persuadant son père de leur imposer une sorte d'exil à la campagne et de leur ordonner de renoncer à toute activité publique. À sa grande surprise, Shoichi, Masahiro et leurs familles partirent sans se faire prier, en un cortège dont le faste stupéfia les habitants de la ville et accrut encore leur joie bruyante à être débarrassés d'eux.

Masahiro envoya une ultime lettre à Akane, où il lui disait qu'il espérait ne pas trop lui manquer et l'invitait à ne pas s'inquiéter car il serait bientôt de retour. Elle brûla également cette missive et garda son contenu pour elle.

Harada revint de Chigawa avec des messages de Kiyoshige. Dès la fonte des neiges, annonçait-il, des troupes Tohan s'étaient massées le long de la frontière nord. Elles semblaient prêtes à attaquer à tout moment. Shigeru avait deux semaines au plus pour rassembler l'armée Otori.

Après avoir informé son père, Shigeru convoqua une réunion d'urgence avec les anciens et les dignitaires du clan. Il leur déclara qu'il avait décidé d'envoyer immédiatement des troupes rejoindre la frontière par la route côtière, afin d'affronter les Tohan dans la plaine de Yaegahara.

Ses oncles étaient évidemment absents. Même si Endo Chikara et quelques autres proposèrent d'essayer d'apaiser Iida en lui abandonnant Chigawa, Shigeru leur opposa un refus catégorique en affirmant qu'il ne céderait pas un pouce de terre Otori aux Tohan. Il révéla alors ce qu'il avait gardé secret tout l'hiver : l'alliance avec l'Ouest, l'assurance de la loyauté du sud et la préparation des forces Otori. D'après lui, il leur était aujourd'hui possible de vaincre les Tohan sur un champ de bataille et dans des conditions qu'ils avaient eux-mêmes choisies. En tentant une conciliation, ils perdraient ces

deux avantages sans aucune chance de les retrouver à l'avenir.

Son père lui accorda un soutien sans faille aussi bien pendant cette réunion que par la suite.

— Vous devriez rester à Hagi, lui conseilla Shigeru.

Mais le vieil homme avait déjà pris sa décision.

— Nous combattons côte à côte. Personne ne doit pouvoir dire ensuite que le clan était divisé ou que vous avez agi seul et sans mon consentement.

— Dans ce cas, il conviendrait assurément que mes oncles se joignent à nous, dit Shigeru.

Son père approuva cette pensée et des messagers furent envoyés auprès des deux exilés dans leur campagne. Toutefois Shoichi puis Masahiro exprimèrent leur profond regret de ne pouvoir accepter. Shoichi s'était foulé l'épaule en tombant de cheval. Quant à Masahiro, sa maisonnée était en proie à une maladie funeste, peut-être la rougeole voire la petite vérole, et il ne voulait surtout pas propager une épidémie.

Ces deux réponses mirent en rage sire Shigemori, mais malgré l'insulte qu'elles représentaient Shigeru fut soulagé. Si ses oncles désapprouvaient au fond du cœur sa politique, mieux valait qu'ils restent à l'écart. Il s'occuperait d'eux après la bataille. En attendant, il n'avait pas à s'irriter de leur présence et de leur influence sur son père.

Toutefois il s'inquiétait de leurs intentions véritables, et son père semblait partager ses soupçons. Pendant bien des nuits avant leur départ, ils avaient discuté des préparatifs de l'armée ainsi que des problèmes stratégiques et tactiques. Sa mère assistait souvent à ces entrevues. Un soir, sire Shigemori congédia les domestiques en déclarant qu'il voulait parler en privé avec son fils. Dame Otori se leva également pour sortir.

— Vous pouvez rester, dit-il. Il faut que mes propos aient un témoin.

Elle tomba à genoux et s'inclina devant son époux avant de s'asseoir de nouveau, droite, muette et paisible.

Sire Shigemori prit son sabre sur son support au bout de la pièce et le posa sur le sol devant Shigeru. C'était le légendaire sabre-serpent, Jato, dont la longue lame avait été coulée par un des meilleurs artisans de la capitale. Son fourreau et sa poignée étaient décorés d'incrustations en bronze et en nacre. Il avait été donné en présent à Otori Takeyoshi, le héros des Otori, qui avait reçu en même temps une concubine de l'empereur pour épouse.

— Vous connaissez la réputation de ce sabre ?

— Oui, père.

— On dit qu'il choisit lui-même son maître. Peut-être est-ce vrai.

Je ne peux le savoir, car il m'a été transmis directement par mon père à sa mort. Il n'a pas eu la chance de mourir sur le champ de bataille, en combattant ses ennemis, comme il se pourrait que ce soit bientôt mon cas. Il est mort très âgé, entouré de ses fils, et le sabre m'est échu puisque j'étais l'aîné.

— Votre belle-mère souhaitait qu'il en aille autrement, observa dame Otori.

Shigemori sourit avec amertume.

— Ni Shoichi ni Masahiro n'auront Jato. Ils ne dirigeront jamais le clan des Otori. Il faut les en empêcher. Depuis votre retour de Terayama et vos exploits sur la frontière orientale, j'ai pris conscience de leurs ambitions et de leur jalousie, de leurs tentatives continuelles pour vous diminuer à mes yeux, de leurs intrigues et de leurs médisances. Si je tombe en combattant, Jato saura vous rejoindre. Vous devrez le recevoir et continuer votre existence. Quelle que soit l'issue de la bataille, vous ne devrez pas mettre fin à vos jours mais vivre afin d'accomplir la vengeance. C'est l'ordre que je vous donne en tant que votre père.

— Et si le sabre ne vient pas à moi ? demanda Shigeru.

— Alors vous pourrez aussi bien vous tuer, car la perte de Jato signera la fin de notre famille. Notre lignée s'éteindra.

— Je comprends. J'obéirai à vos désirs en ceci comme en tout.

Son père sourit de nouveau, d'un air affectueux cette fois.

— Votre naissance s'est fait attendre, mais je la considère comme l'événement le plus heureux de ma vie. Malgré mes défauts et mes faiblesses, j'ai été vraiment béni en ayant un fils tel que vous.

Shigeru fut réconforté par ces paroles, et aussi par l'accord régnant entre ses parents. Son père sembla lui-même fortifié par leur réconciliation. Même si sire Shigemori consulta comme d'habitude prêtres et chamans, il ne permit pas que le jour du départ soit indûment retardé et se décida pour la première date semblant tant soit peu propice.

CHAPITRE TRENTE

Vers le début du cinquième mois, Shigeru quitta la ville de Hagi avec près de cinq mille hommes. Son père l'accompagnait. Sire Shigemori avait fait préparer son armure et demandé qu'on ramène du pâturage son cheval de guerre. La décision paraissait lui faire du bien et il chevauchait très droit sur sa selle, avec Jato à son côté.

Shigeru s'était rendu la veille chez Akane afin de lui dire adieu. Bouleversée, elle s'était agrippée à lui en pleurant, comme si toute sa maîtrise de soi l'avait abandonnée. Les adieux avec son épouse avaient été nettement plus froids. Il sentait que Moe se réjouissait de son départ et serait soulagée s'il ne revenait pas, bien que son propre père et ses frères dussent combattre au côté de Shigeru et périraient probablement si lui-même succombait. Il regretta de ne pas laisser d'enfants puis se rappela qu'ils auraient dû également mourir s'il était vaincu, de sorte qu'il se félicita que ce chagrin lui soit épargné. Au moins, Takeshi était en sûreté à Terayama.

Il traversa le pont de pierre avec sire Shigemori peu avant midi. Akane était debout près de la tombe de son père, au milieu des habitants de la cité accourus pour prendre congé de l'armée. Le regard de Shigeru croisa le sien et il se retourna sur l'autre rive pour la voir encore, comme il l'avait fait jadis.

Il avait reçu des messages de Chigawa où Mori Kiyoshige lui annonçait que les Tohan se rassemblaient juste de l'autre côté de la frontière, comme il s'y attendait. Leur attaque n'avait rien d'imprévu. Chacun savait que la bataille était inévitable. Le long de la route de Hagi, les villageois creusaient des tranchées et élevaient des remblais pour se protéger. Tandis que l'armée cheminait, plusieurs dignitaires du clan s'y joignirent avec leurs propres troupes. D'autres, comme Otori Eihiro, avaient voyagé au sud des montagnes et traversé le col dit du Pin Blanc. Ils firent leur jonction une semaine plus tard à la lisière occidentale de la plaine de Yaegahara. Une petite chaîne de collines s'étendait sur la plaine et un fortin en bois se dressait au sommet de l'éminence la plus à l'est. La chaîne s'incurvait en direction de la route du sud-ouest, à l'endroit où Shigeru comptait retrouver les vassaux Otori du sud : les Yanagi et les Noguchi. Il envoya auprès d'eux Irie avec un escadron, puis établit son campement sur la rive occidentale du petit fleuve coulant au nord de la plaine.

On envoya également des messagers à Chigawa, où Kiyoshige avait pour instruction de ne pas tenter de défendre la ville mais de battre en retraite dans la plaine, afin que les Tohan le poursuivent et se retrouvent cernés par les troupes Otori. Les messagers revinrent

avec Harada, qui informa Shigeru que tout indiquait que les Tohan allaient passer à l'offensive le lendemain dès l'aube. Leurs effectifs étaient estimés à environ douze mille hommes, soit trois ou quatre mille de plus que Shigeru et ses vassaux. Mais les Otori avaient l'avantage du terrain. À partir de midi, ils auraient la lumière en leur faveur – et ce serait leur propre terre qu'ils défendraient contre les envahisseurs.

Tous les fantassins avaient apporté de longues lances en bois avec lesquelles ils dressèrent des palissades destinées à ralentir les assaillants et mettre à l'abri les archers. Au coucher du soleil, la fumée d'innombrables petits feux s'éleva dans l'air immobile. Les chants d'oiseaux furent couverts par le bourdonnement de l'armée, la rumeur des hommes et des chevaux, mais quand la nuit tomba et que les soldats purent dormir quelques heures on entendit les hiboux hululer dans la montagne. Les étoiles brillaient, cependant la lune ne se montra pas. Vers l'aurore, le brouillard se leva sur le fleuve, et lorsqu'il fit jour le ciel était envahi de nuages.

Irie rejoignit Shigeru qui prenait une collation. Il lui dit que Kitano avait pris position à l'extrémité est de la plaine, en cachant ses hommes sur les versants d'une colline boisée, tandis que Noguchi était établi un peu plus à l'ouest, au-dessus de la route menant au sud. Yanagi et ses fils se trouvaient entre Noguchi et Otori Eijiro, lequel était à portée de vue de l'armée principale de Shigeru. Celui-ci resta au centre et envoya son père avec Irie sur le flanc est, que protégeait le fortin.

Les hommes se préparèrent : fantassins et archers alignés derrière les palissades et sur les rives du fleuve ; cavaliers aux sabres tirés, sur leurs chevaux en sueur s'ébrouant avec inquiétude dans le matin calme et chaud ; porte-étendards brandissant les bannières aux emblèmes colorés. Le héron des Otori était partout, blanc sur un fond bleu foncé, à côté des divers emblèmes des familles vassales : les deux carpes des Noguchi, la feuille de châtaignier des Kitano, le cheval au galop des Mori, les feuilles de saule des Yanagi, la fleur de pêcher des Miyoshi. Ça et là on voyait luire les armures décorées d'or et d'écarlate, les casques surmontés d'antiques lunes, bois de cerf ou étoiles, tandis que l'acier des sabres, des poignards et des piques lançait des éclairs. L'herbe nouvelle, d'un vert frais et brillant, était parsemée de fleurs blanches, roses et bleu pâle.

Shigeru sentit son cœur se gonfler de fierté et de confiance. Il ne pouvait imaginer que cette armée magnifique puisse être vaincue. Au contraire, le jour était venu pour les Otori d'écraser les Tohan une fois pour toutes et de les repousser au-delà d'Inuyama.

Au loin sur la plaine, un nuage de poussière annonça l'approche d'un groupe de cavaliers. Bientôt, Miyoshi Kahei et la plupart de ses

hommes rejoignirent les palissades au galop. Ils avaient eu un avant-goût du combat : les Tohan avaient pris Chigawa. Bien que Kiyoshige eût battu immédiatement en retraite comme prévu, leur progression avait été si foudroyante que les Otori avaient dû se frayer un chemin à coups de sabre.

— La ville est en feu, annonça Kiyoshige. De nombreux habitants ont été massacrés. Les Tohan sont sur nos talons.

Sous le sang et la poussière, son visage était sombre.

— Nous allons gagner cette bataille, dit-il à Shigeru, mais ce ne sera ni aisé ni rapide.

Ils se serrèrent brièvement les mains puis firent tourner leurs chevaux en direction de l'est, tandis que les conques retentissaient et que les guerriers Tohan déferlaient sur la plaine poussiéreuse.

On devait être à peu près à l'heure du Cheval et le soleil avait percé les nuages. Ses rayons resplendissant au sud-est rendaient difficile de distinguer clairement les troupes des Kitano et des Noguchi. Comme les Tohan passaient devant leurs positions, Shigeru s'attendait à voir les archers entrer en action d'un instant à l'autre. Depuis le nord-ouest, il apercevait les hommes d'Irie se préparant à cribler de flèches le flanc droit de la cavalerie d'Iida.

— Pourquoi tardent-ils ? demanda-t-il à Kiyoshige. Ils doivent intervenir dès maintenant. Allez dire à Noguchi d'attaquer tout de suite.

Kiyoshige talonna son destrier gris à la crinière noire, Kamome, qui galopa à travers la plaine en direction du sud. Les cavaliers Tohan étaient encore trop loin pour tirer à l'arc – la flèche qui atteignit Kamome au poitrail ne pouvait venir d'eux. Elle avait été décochée par les archers de Noguchi, et fut suivie de plusieurs autres. Le cheval s'effondra. Shigeru vit Kiyoshige sauter de sa monture, atterrir sur un genou et reprendre l'équilibre avant de se lever d'un bond, le sabre à la main. Il n'eut aucune chance de s'en servir. Une seconde volée de flèches s'abattit sur lui comme une vague de la mer. Lorsqu'il essaya péniblement de se relever, un des guerriers de Noguchi accourut, lui trancha la tête d'un seul coup de sabre et la souleva par son chignon pour la montrer triomphalement aux soldats derrière lui. Un cri affreux s'éleva de leurs poitrines et les Noguchi s'élancèrent en piétinant le corps sans tête et le cheval agonisant, en courant non pas vers les troupes Tohan montant à l'assaut de la pente mais vers le sommet de celle-ci. Ils longèrent la plaine, de façon à déborder l'armée de Shigeru et la repousser vers les collines du nord, en rendant inutiles les palissades.

Shigeru eut à peine le temps de prendre conscience des événements. Avant même de comprendre qu'il avait été trahi, d'être envahi par le chagrin de la mort de Kiyoshige, il se retrouva en train

de lutter pour sa vie menacée par les hommes de son propre clan, rempli d'une férocité désespérée devant leur perfidie. Plus tard, des scènes restèrent gravées dans sa mémoire, ineffaçables : la tête de Kiyoshige séparée de son corps mais semblant presque vivante, avec ses yeux écarquillés par la surprise ; l'instant abominable où il avait dû croire ce qu'il voyait et admettre la trahison ; le premier homme qu'il avait tué, en un pur réflexe de défense, et l'emblème des Noguchi ; puis la furie qui avait succédé à son ébahissement, une rage comme il n'en avait jamais ressentie, un élan sanguinaire où toute émotion avait disparu en lui en dehors du désir de tuer de sa propre main cette horde de traîtres.

Les fantassins étaient en déroute, fauchés par les cavaliers Tohan devant eux et par les archers Noguchi sur leur flanc. Shigeru entraîna inlassablement ses propres cavaliers à l'assaut des Tohan, mais chaque fois qu'ils étaient repoussés en direction des collines ils étaient moins nombreux à le suivre. Il avait conscience de la présence de son père et d'Irie plus loin sur sa gauche. Les Kitano, dont il espérait le renfort au sud, semblaient s'être volatilisés. Avaient-ils déjà battu en retraite ? En scrutant vainement les bannières à la recherche de feuilles de châtaignier, il vit Irie conduire une attaque sur le flanc droit des Tohan. Tandis qu'il faisait tourner Karasu pour s'élancer de nouveau dans la mêlée, il aperçut Eijiro chevauchant au côté de son fils aîné, Danjo. Ils avançaient ensemble en décimant les fantassins qui durent reculer un peu, mais Eijiro fut atteint au côté par une lance et s'effondra. Poussant un hurlement de rage, Danjo tua l'homme qui avait tué son père. Presque au même instant, un cavalier se précipita sur lui et fendit son crâne.

Shigeru continua de se battre, toujours en proie à une fureur aveugle. Un brouillard semblait recouvrir le champ de bataille, brouillant la vision et étouffant les sons. Il avait vaguement conscience des cris des hommes et des chevaux, du claquement assourdi précédant chaque nouvelle volée de flèches meurtrières, des hurlements et des grognements accompagnant le dur labeur du massacre, mais il s'en sentait dissocié, comme s'il se voyait lui-même dans un rêve. La mêlée était si acharnée qu'il lui était presque impossible de distinguer ses propres hommes des Tohan. Les bannières s'effondraient dans la poussière. Les emblèmes sur les surtouts étaient recouverts de sang. Shigeru et une poignée de soldats furent acculés à un ruisseau. Il vit ses compagnons tomber l'un après l'autre autour de lui, mais chacun d'entre eux avait entraîné avec lui deux guerriers Tohan. Shigeru se retrouva seul face à deux soldats ennemis, le premier à pied, le second encore à cheval. Les trois hommes étaient épuisés. Talonnant Karasu, il para les coups forcenés du cavalier tout en se rapprochant de lui, et profita d'un instant où son destrier

trébucha pour abattre sur lui son propre sabre. En voyant jaillir le sang de son adversaire, il sut qu'il l'avait mis au moins provisoirement hors de combat. Il se retourna pour contrer l'attaque du fantassin sur sa droite, qu'il tua juste à l'instant où le soldat Tohan frappait l'encolure de Karasu. Le cheval frissonna et fit un écart, en heurtant l'épaule de l'autre destrier. Celui-ci tomba en désarçonnant son cavalier agonisant. Karasu perdit pied et fit chuter Shigeru qui atterrit sur son adversaire. Quand Karasu s'effondra, Shigeru se retrouva coincé sous son propre cheval.

Il devait s'être assommé en tombant, car lorsqu'il parvint à se dégager du cadavre de sa monture il s'aperçut que le soleil avait progressé vers l'ouest et commençait à disparaître derrière la montagne. La bataille avait fait rage au-dessus de lui comme un typhon puis s'était retirée. La petite vallée où le corps de Karasu obstruait le ruisseau était déserte, en dehors des morts entassés en d'étranges amas mêlant les Tohan et les Otori en nombre croissant du côté de la plaine.

« Nous sommes vaincus », se dit-il. L'intensité de son désespoir, de sa fureur et de son chagrin pour les morts était trop immense pour qu'il puisse l'envisager plus qu'un bref instant. Il ne voulait plus que songer à mourir lui-même, heureux à l'idée d'être enfin délivré. Il crut distinguer au loin des guerriers Tohan marchant au milieu des cadavres, en coupant les têtes pour les aligner afin que Sadamu les passe en revue. « Il aura aussi la mienne, mais je ne me laisserai pas prendre vivant », pensa Shigeru en sentant une vague de rage et de haine le submerger. Il se rappela les paroles de son père. Shigemori devait être mort, Jato était perdu. Il allait s'ouvrir le ventre. C'était le seul moyen de soulager sa souffrance, car aucune douleur physique ne pourrait être plus cruelle que ce qu'il ressentait maintenant.

En remontant le ruisseau, il arriva à la source dont les eaux fraîches surgissaient d'une brèche dans les rochers noirs. Des fougères et des clochettes poussaient à l'entour, et l'éclat blanc des fleurs surprenait dans la lumière déclinante. Au milieu des rocs s'entassant au-dessus de la source se dressait un petit sanctuaire aux murs de grosses pierres surmontés d'une vaste dalle en guise de toit. Une autre pierre plate servait d'autel pour les offrandes. En retirant son casque, Shigeru se rendit compte que son crâne était en sang. Il s'agenouilla près de la source et but à longues gorgées, puis lava sa tête, son visage et ses mains. Après avoir placé son sabre sur l'autel, il fit une rapide prière au dieu de la montagne, invoqua le nom de l'illuminé et sortit son poignard de sa ceinture. Il défit son armure et s'agenouilla sur l'herbe. Ouvrant la bourse attachée à sa taille, il en sortit un petit flacon de senteur avec lequel il parfuma ses cheveux et sa barbe, afin de faire honneur à sa tête quand elle serait exposée au regard d'Iida

Sadamu.

— Sire Shigeru !

Quelqu'un l'appelait.

Shigeru avait déjà commencé son voyage vers la mort et ne fit pas attention à la voix. Il la connaissait, mais il ne se donna pas la peine de l'identifier : plus personne parmi les vivants n'avait prise sur lui désormais.

— Sire Shigeru !

Levant les yeux, il aperçut Irie Masahide qui remontait le ruisseau en boitant pour le rejoindre. Le visage du vieil homme était blême. Ses mains étaient crispées sur son flanc, à l'endroit où l'armure avait été taillée en pièces.

« Il m'apporte Jato ! » pensa Shigeru avec une profonde tristesse car il n'avait plus envie de vivre.

Irie prit la parole en haletant :

— Votre père est mort. La défaite est totale. Noguchi nous a trahis.

— Et le sabre de mon père ?

— Il a disparu quand le seigneur est tombé.

— Alors je puis mettre fin à mes jours, dit Shigeru avec soulagement.

— Permettez-moi de vous assister. Où est votre sabre ? Le mien est brisé.

— Je l'ai posé sur l'autel. Faites vite. Je crains plus que tout d'être capturé vivant.

Cependant, à l'instant où Irie tendait la main vers le sabre, ses jambes se dérobèrent et il s'effondra en avant. Shigeru le retint dans ses bras et comprit qu'il se mourait. Le coup qui avait déchiré son armure s'était enfoncé profondément dans le ventre. Seul le laçage de la cuirasse lui avait permis de résister.

— Pardonnez-moi, souffla le vieux guerrier. Même moi, je vous ai déçu.

Un flot de sang jaillit de sa bouche. Son visage se contracta et son corps se raidit brièvement, puis la vie quitta son regard et ses membres se détendirent dans le long sommeil de la mort.

Shigeru était profondément touché par la détermination de son vieux professeur et ami qui avait été le retrouver alors qu'il agonisait, mais cette scène ne faisait que rendre plus évidentes l'étendue de la défaite et sa solitude présente. La disparition de Jato était maintenant assurée. Il lava le visage d'Irie et lui ferma les yeux. Mais avant qu'il ait pu s'agenouiller et reprendre son poignard, il vit du coin des yeux quelque chose miroiter. Il se retourna aussitôt en saisissant le poignard, ne sachant s'il devait le plonger sans attendre dans son ventre ou affronter d'abord cette nouvelle menace. La fatigue

l'accablait au point qu'il n'avait pas envie de combattre, de puiser encore en lui l'énergie de vivre. Il voulait mourir, mais il était décidé à ne pas se laisser capturer.

— Sire Otori.

Une autre voix du passé, qu'il ne parvenait pas à identifier. La lumière affaiblie du soir semblait trembler en un chatolement qui était vaguement familier à son esprit éperdu. Un fragment de souvenir d'une vie différente, plongé dans une lumière rendue verdâtre par la forêt et la pluie tombant à verse...

L'esprit du renard était devant lui, Jato à la main. Il avait toujours son visage pâle et changeant, son aspect frêle et insignifiant, ses yeux noirs impénétrables, auxquels rien n'échappait.

— Sire Otori !

L'homme qui avait déclaré s'appeler le Renard lui tendit le sabre reposant sur ses deux mains, en prenant soin de ne pas le serrer car à la moindre pression la lame aurait entaillé la peau. Le fourreau avait disparu mais les incrustations de bronze et de nacre brillaient sur la poignée. Shigeru le prit malgré lui avec révérence, s'inclina devant le donateur et sentit la puissance du sabre trouvant sa place dans sa main.

La vie, avec ses insupportables douleurs et ses exigences impossibles, l'envahit de nouveau comme un flot impétueux.

« Il ne faut pas vous tuer. » Était-ce la voix de l'homme, celle de son père mort ou celle du sabre ? « Vivez et vengez-vous ! »

Il sentit l'expression de son visage changer, ses lèvres s'entrouvrir. Les yeux soudain remplis de larmes, il sourit.

Saisissant le fourreau vide fixé à la ceinture d'Irie, il y glissa la lame de Jato. Puis il prit son propre sabre sur l'autel et le tendit au Renard.

— Voulez-vous l'accepter en échange ?

— Je ne suis pas un guerrier. Je n'ai pas besoin d'un sabre.

— Vous avez le courage d'un guerrier, répliqua Shigeru. Si jamais le clan Otori survit, il vous sera à jamais redevable.

— Il est temps de filer, lança l'homme.

Il souriait légèrement, comme si les paroles de Shigeru lui avaient fait plaisir malgré tout.

— Enlevez votre armure et laissez-la ici.

— Vous pensez sans doute que j'aurais dû mettre fin à mes jours, dit Shigeru tout en s'exécutant. Je regrette de ne pas l'avoir fait et j'aimerais encore en avoir le droit, mais mon père en m'exprimant ses dernières volontés m'a ordonné de vivre si Jato, son sabre, venait me trouver.

— Peu m'importe que vous viviez ou non. Je ne sais pas pourquoi je vous aide. Croyez-moi, ce n'est pas dans mes habitudes. Venez,

suivez-moi.

Le Renard avait reposé le sabre de Shigeru sur la pierre plate, mais alors qu'ils se tournaient vers la montagne ils entendirent des cris et des pas lourds en contrebas puis un petit groupe de soldats fit irruption dans la vallée, vêtus de surtouts arborant la triple feuille de chêne.

— Il se pourrait que j'en aie besoin, finalement, marmonna le Renard en saisissant le sabre et en le tirant de son fourreau.

Au même instant, Jato s'éveilla à la vie dans la main de Shigeru. Il avait déjà tenu le sabre auparavant, mais c'était la première fois qu'il combattait avec. Ce fut comme s'il le reconnaissait en un éclair.

Ils avaient l'avantage de la pente, mais n'avaient aucune protection alors que les Tohan portaient leur cuirasse. Trois des assaillants brandissaient des sabres, les deux autres des lances à la pointe recourbée. Shigeru avait recouvré son énergie, comme si Jato lui avait insufflé une vie nouvelle. Il para le coup de sabre du guerrier le plus proche, s'écarta aussi vite qu'un serpent et fit trébucher l'homme au passage. Jato se retourna, fendit l'air en sifflant et s'enfonça sous le casque dans la nuque en tranchant la Moelle épinière. Un autre soldat l'attaqua à la lance, mais le Renard sembla devenir invisible puis réapparut derrière le guerrier sur lequel il abattit son long sabre, qui le taillada de l'épaule à la hanche. La lance tomba par terre, inutile.

Les soldats Tohan devaient avoir deviné à qui ils avaient affaire et l'espoir d'une énorme récompense les aiguillonnait, mais en voyant périr si rapidement ses deux premiers compagnons le second lancier redescendit en hâte la colline, manifestement peu désireux d'être tué maintenant que la bataille était terminée. Toutefois il appelait au secours à grands cris. Shigeru savait que d'autres allaient accourir d'un instant à l'autre. S'il voulait éviter d'être capturé, il devait tuer les adversaires restants puis fuir sur-le-champ, mais il sentait l'épuisement le gagner, d'autant qu'il combattait les deux hommes à la fois avec Jato qui s'élançait dans l'air comme une vipère s'apprêtant à mordre. Alors qu'il croyait que le Renard l'avait abandonné, il s'aperçut qu'il combattait à son côté et qu'ils avaient été rejoints par un troisième homme lui ressemblant étrangement. Cette apparition détourna l'attention des Tohan, et le Renard en profita pour sectionner à l'épaule le bras armé du sabre d'un des deux soldats. Jato s'abattit sur la gorge de l'autre et trancha net la jugulaire.

— Ah ! s'exclama le Renard avec une certaine satisfaction.

Il regarda les cadavres puis le sabre, avant de ranger ce dernier dans son fourreau.

— C'est une arme efficace. Je vais peut-être le garder, après tout.

— Vous l'avez doublement mérité... commença Shigeru.

Mais son compagnon lui coupa la parole.

— Vous êtes plein d'éloquence, sire Otori, mais sauf votre respect, ce n'est pas le moment de faire des discours. Vous devez savoir que l'armée Tohan au grand complet vous recherche. Sadamu a offert des récompenses pour toute tête d'un Otori, et la vôtre est celle qui rapporte le plus. Comme je vous ai trouvé le premier, je n'entends pas laisser un autre vous attraper.

— M'auriez-vous remis le sabre de mon père dans le but de nous livrer tous deux à Sadamu ?

— Si je voulais vous tuer, ce serait déjà fait. Vous n'auriez même pas eu le temps de vous en rendre compte. Non, j'essaie simplement de vous aider.

— Pourquoi ?

— Je pense que nous pourrions en discuter plus tard, une fois arrivés là où vous désirez vous rendre.

— Il semble que je doive vivre, dit Shigeru en regardant brièvement l'endroit où il avait cru terminer ses jours. Dans ces conditions, il faut que je retourne au plus vite à Hagi afin de sauver ce que je puis du clan et du Pays du Milieu.

— Eh bien, en route pour Hagi ! s'exclama le Renard en commençant à gravir rapidement la pente pour s'enfoncer dans l'obscurité de la forêt.

Les derniers échos de la bataille s'évanouirent tandis que la forêt s'épaississait autour d'eux. Il faisait presque nuit et les premières étoiles étaient apparues. La Grande Ourse luisait au nord-est, encore basse au-dessus de l'horizon, comme un présage funeste. Une renarde cria et Shigeru sentit sa nuque se hérissier. Il se rappela le jour lointain où il avait suivi cet homme, alors qu'il n'était qu'un adolescent qui n'avait encore jamais tué un homme et dont l'avenir semblait si plein d'espoir... À l'époque son monde s'était comme détraqué au contact d'une réalité surnaturelle. À présent, tout paraissait de nouveau vaciller et Shigeru ne savait s'il était en son pouvoir de rétablir l'équilibre ou si son monde allait basculer et s'effondrer en l'entraînant avec tout ce qui comptait à ses yeux dans le gouffre de l'oubli.

La renarde cria de nouveau. En cette période de l'année, elle devait chasser pour nourrir ses petits. Un festin inespéré l'attendait dans la plaine. Shigeru frissonna en songeant aux scènes qu'éclairerait l'aurore, quand les corbeaux se repaîtraient des morts.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Ils marchèrent presque toute la nuit, sans jamais cesser de grimper, à travers la montagne sauvage qui s'étendait à l'est de Yamagata. La plupart du temps, Shigeru avançait comme un somnambule, lanciné par la plaie de son crâne, presque au-delà de l'épuisement du corps et de l'esprit. Tantôt il regrettait amèrement les actions qui avaient mené à ce désastre, tantôt il invectivait ceux qui s'étaient retournés contre lui et disait adieu aux morts qui l'avaient accompagné. Des épisodes de la bataille, dénués de toute signification, passaient devant ses yeux. Qui avait survécu parmi ses guerriers ? Certains parviendraient-ils à regagner le Pays du Milieu ?

Ils firent halte au sommet du col pour se reposer brièvement. Il faisait si froid que des traînées de neige s'attardaient sur la roche noire de la montagne, en luisant d'un éclat fantomatique dans la lumière naissante de l'aube, mais Shigeru ne s'en aperçut même pas. Il sombra dans un sommeil léger et fiévreux. À son réveil, il était en sueur, la poitrine serrée dans un étai d'angoisse.

Le Renard se pencha sur lui. Les premiers rayons du jour effleuraient les sommets autour d'eux, les teintant de rose et d'or.

— Nous devons reprendre la route.

Une ombre d'inquiétude passa dans son regard.

— Vous êtes brûlant. Pouvez-vous marcher ?

— Bien sûr.

Shigeru se leva péniblement, en chancelant légèrement tandis que le sang se retirait de son visage. Sa blessure le tourmentait. Il se dirigea vers la neige et en remplit ses mains pour frotter son crâne et sa nuque, en tressaillant quand il toucha la surface de la plaie, après quoi il fourra de la neige propre dans sa bouche desséchée. Respirant plusieurs fois à fond, il fit l'un des exercices qu'on lui avait enseignés à Terayama tandis que son regard errait sur l'immensité verte de la forêt à ses pieds.

— Allons-y.

Le Renard le précéda tandis qu'ils progressaient péniblement parmi les rochers et commençaient la descente. En fait de chemin, ils semblaient plutôt suivre une piste de renard. Il leur fallut souvent avancer à quatre pattes à travers l'épais sous-bois, comme s'ils creusaient une galerie dans la terre. De temps en temps, le Renard se retournait comme pour suggérer une halte, mais Shigeru lui fit signe à chaque fois qu'ils n'avaient pas le temps.

Il ne lui resta guère de souvenirs de ce voyage ponctué d'accès de fièvre et de frissons, de douleurs lancinantes à la tête et dans les

poumons, à quoi s'ajoutèrent au bout de deux jours des contusions et des coupures aux pieds ainsi qu'une soif continuelle. Au pied de la première chaîne de montagnes s'étendait une petite vallée couverte de rizières et de potagers. Il ne leur fallut qu'une demi-journée pour la traverser, et un fermier leur donna en chemin quelques légumes verts précoces et des pousses de carotte. Il semblait connaître le Renard, de même que les autres paysans travaillant dans les champs, mais Shigeru n'avait encore jamais pénétré dans cette vallée dont il ignorait même l'existence. Du reste ils ne reconnurent certainement pas l'héritier du clan – son chef, à présent – dans ce fugitif au visage émacié et aux yeux creusés. À l'autre bout de la petite plaine, Shigeru voyait une nouvelle chaîne de montagnes, plus haute et escarpée que celle qu'il venait de franchir, et une autre encore se profilant derrière. Il se força à ne pas penser à la prochaine ascension et à celle qui suivrait, en se concentrant sur la marche, pas après pas, soutenu par la seule force de sa volonté.

Ils mangèrent en marchant. La nourriture remit un peu de salive dans sa bouche et il se sentit mieux. Peu après midi, ils recommencèrent à grimper. Les champs autour d'eux s'étagaient en terrasses abruptes, comme autant de petites parcelles de terre arrachées à la pierre. Le soleil se coucha tôt derrière les sommets. Ils entrèrent rapidement dans l'ombre profonde du versant oriental. Shigeru jeta un coup d'œil sur l'autre côté, qui était encore baigné de lumière et de chaleur. On n'apercevait aucune habitation au milieu des bois de bambous et des cultures. Il se demanda pourquoi les villageois n'avaient pas bâti leurs maisons sur ce versant afin de profiter des longues heures de soleil – sans doute obéissaient-ils à quelque antique tradition ou superstition.

Après avoir continué un peu leur ascension, ils contournèrent une éminence rocheuse et Shigeru comprit que les habitants de cette vallée avaient d'autres priorités que la chaleur de l'après-midi. Entre les rochers et la falaise se dressait une imposante porte en rondins. Elle était ouverte, mais une fois refermée elle empêcherait tout accès au hameau. Quand ils la franchirent, le Renard salua les gardes assis à l'entrée, robustes jeunes gens qui évoquaient davantage des guerriers que des fermiers. Shigeru se retrouva dans ce qu'on pouvait appeler un village, sauf qu'il n'y avait aucune maison en bois. La falaise était creusée de grottes où vivaient ces villageois singuliers. Elles semblaient au nombre d'une dizaine et étaient munies de portes et de volets en bois, lesquels étaient tous ouverts en cette tiède après-midi du début de l'été. Il y avait même un sanctuaire, reconnaissable à son portail rouge vif en forme de perchoir à oiseau. Des femmes étaient assises à l'extérieur, occupées à préparer des plats ou à laver des légumes dans l'eau de source qui était acheminée dans des citernes. Le

Renard se dirigea vers un de ces réservoirs et rapporta de l'eau dans une louche en bambou. Shigeru rinça sa bouche et ses mains puis but à longs traits. Le calcaire avait gardé l'eau fraîche et douce.

— Où sommes-nous ?

— Dans un endroit où vous pourrez vous cacher et vous reposer quelques jours.

— Il n'en est pas question, lança Shigeru. Je dois arriver à Hagi dès que possible.

— Eh bien, nous en parlerons plus tard. Entrez, nous allons prendre une collation puis dormir un peu.

En voyant l'expression impatiente du jeune seigneur, le Renard éclata de rire.

— Vous pouvez peut-être vous en passer, mais moi j'ai besoin de repos !

En réalité, il ne montrait aucun signe de fatigue et Shigeru était persuadé qu'il aurait pu passer encore une semaine sans dormir si besoin était. Shigeru se rendit compte que sa fièvre avait provisoirement baissé, car il avait les idées plus claires. Il se demanda s'il était maintenant prisonnier. Aurait-il le droit de sortir sans être inquiété par les gardes, ou serait-il retenu ici jusqu'à l'arrivée des sbires de Sadamu ? La Tribu exigerait sans doute une somme énorme en échange. Car il était tombé aux mains de la Tribu, il en était certain. Le Renard n'était pas un esprit mais un homme doué des talents stupéfiants de la Tribu que son père lui avait décrits.

Il était à la fois épouvanté et fasciné. Depuis la conversation avec son père où il avait découvert l'existence de son frère aîné, il avait gardé la conviction au fond de lui qu'il en apprendrait un jour davantage sur la Tribu et sur le fils disparu de son père. Cette rencontre semblait avoir quelque chose de prédestiné : le Renard lui avait même apporté Jato. Il lui jeta un coup d'œil – ce ne pouvait quand même pas être son frère ?

Une femme sortit de l'intérieur obscur de la grotte et les accueillit sans cérémonie sur le seuil.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Kenji ?

— J'escorte juste mon compagnon chez lui.

Il ne fit aucune allusion à l'identité dudit compagnon.

— Seigneur, dit-elle en saluant négligemment Shigeru.

Elle s'exclama ensuite :

— Qu'est-il arrivé à sa tête ?

Ses yeux scrutateurs s'attardèrent sur Shigeru et il eut l'impression qu'elle notait le moindre détail, y compris le sabre.

— Il a eu un accident, répondit le Renard qui s'appelait en fait Kenji.

— Vous vous êtes coupé en vous rasant, n'est-ce pas ? fit-elle en

regardant d'abord Jato puis le long sabre de Kenji.

Celui-ci secoua légèrement la tête.

— Il n'y a rien à manger ? demanda-t-il. Nous sommes en route depuis trois jours.

— Pas étonnant que vous ayez l'air à moitié morts. J'ai des œufs et du riz, des pousses de fougère, des champignons.

— Ça ira. Apportez-nous donc du thé tout de suite.

— Et du vin ?

— Bonne idée, grogna Kenji. Et à propos de rasage, il nous faudrait de l'eau chaude et un couteau bien aiguisé.

Il se tourna vers Shigeru.

— Nous allons raser votre barbe et vous trouver d'autres vêtements. Il suffit de voir votre visage pour savoir que vous êtes un Otori, mais nous pouvons quand même vous rendre un peu moins reconnaissable.

Ils s'accroupirent dehors. Quelques poules grattaient le sol crasseux. Deux enfants apparurent et les regardèrent fixement jusqu'au moment où Kenji s'adressa à eux d'un ton taquin, ce qui les fit détalier en riant. La femme revint avec un bol d'eau chaude.

Shigeru se lava le visage puis laissa le Renard raser sa petite barbe avec une lame remarquablement tranchante. Quand ils eurent fini, la femme apporta des chiffons faits avec de vieux habits afin qu'ils s'essuient le visage et les mains avant d'entrer à l'intérieur.

La grotte était sombre et enfumée, mais il y avait une estrade où dormir et s'asseoir, et les nattes de paille étaient relativement propres. Leur hôtesse leur apporta des bols de thé. Celui-ci était frais et d'une qualité surprenante pour un petit village isolé – mais évidemment, ce n'était pas un village ordinaire, songea Shigeru en buvant le breuvage brûlant, plein de gratitude pour le thé mais inquiet de la suite des événements. Il se réconforta en se disant qu'il avait encore ses armes. Tant qu'il les garderait, il pourrait se défendre ou se tuer.

— Quel âge avez-vous ? demanda soudain Kenji.

Il avait employé une tournure familière qui prit Shigeru de court, car personne ne s'était adressé ainsi à lui de toute sa vie, pas même Kiyoshige.

« Ne pense pas à Kiyoshige maintenant », se dit-il.

— J'ai eu dix-huit ans cette année.

« Et Kiyoshige dix-sept... »

— Manifestement, l'enseignement de Matsuda a porté ses fruits.

— Vous vous souvenez donc de notre précédente rencontre ?

— C'était heureux, finalement, puisque ainsi je savais à qui remettre le sabre.

La chaleur du thé et du foyer avait mis Shigeru en sueur et il sentait des gouttes picoter son front et ses aisselles.

— Est-ce mon père qui vous l'a donné ? Avez-vous assisté à sa mort ?

— Oui. Il s'est battu avec courage jusqu'au bout, mais il était cerné et a fini par succomber sous le nombre.

— Qui l'a tué ?

— Un des guerriers d'Iida. Je ne connais pas son nom.

Il aurait été si étrange que cet homme fût vraiment l'enfant secret de Shigemori.

— Quel âge avez-vous ? demanda Shigeru.

— Vingt-six ans.

Shigeru fit mentalement le calcul : il était trop jeune pour être le fils de Shigemori, trop âgé pour être son petit-fils. Enfin, la coïncidence aurait été trop extraordinaire.

— Vous vous appelez Kenji ?

— Muto Kenji. Ma famille est originaire de Yamagata.

Shigeru sentait que sa fièvre revenait, non sans lui donner une curieuse lucidité.

— Vous êtes donc parent de Muto Shizuka ? s'enquit-il d'un air impassible.

— C'est ma nièce, la fille de mon frère aîné. Je crois que vous l'avez rencontrée l'an passé.

— Vous le savez parfaitement. Je suppose que vous n'ignorez rien de ces rencontres, de même qu'Iida Sadamu.

Shigeru approcha sa main de la poignée de son sabre.

— À quel jeu jouez-vous ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je joue ?

La femme revint avec une collation et du vin. Shigeru ne voulait pas en dire davantage en sa présence.

— Vous êtes en sûreté avec moi, je le jure, dit Kenji avec une apparente sincérité. Mangez et buvez.

Un homme affamé est sans scrupule : après avoir humé le repas, il fut impossible à Shigeru d'y résister. Quoi que pût lui réserver l'avenir, il l'affronterait mieux avec un estomac plein. Il but également du vin, modérément, en surveillant Kenji dans l'espoir que l'alcool lui délierait la langue. Toutefois le Renard avait beau boire deux fois plus que lui, le vin semblait n'avoir d'autre effet sur lui que de rougir son visage pâle. Quand ils eurent terminé, la femme emporta les plats puis revint pour demander :

— Voulez-vous vous reposer, maintenant ? Puis-je préparer vos lits ?

— Qui est le dieu du sanctuaire ? s'enquit Shigeru.

— Hachiman, répondit-elle.

« Le dieu de la guerre », songea Shigeru.

— Je voudrais faire dire des sutras pour les morts, reprit-il. Et me

purifier de mes souillures avant de me coucher.

— Je vais avertir le prêtre, dit-elle doucement.

— Il est inutile que vous m'accompagniez, lança Shigeru à Kenji. Vous avez sans doute envie de dormir.

— Le sommeil peut attendre.

— Il serait hypocrite de votre part de prier pour les âmes des hommes que vous et la Tribu avez trahis !

— Je n'ai trahi personne, répliqua-t-il avec calme. Je savais que Noguchi allait faire volte-face, mais je n'ai rien fait pour l'y inciter. C'est Iida Sadamu qui l'a persuadé en lui faisant une proposition qu'aucun homme sensé n'aurait refusée. Iida a été poussé à se montrer aussi généreux par sa crainte d'une alliance entre les Otori et les Seishuu.

— Dont il avait été informé par votre nièce, alors qu'elle m'avait juré qu'elle n'en ferait rien ! Je suis sûr que c'est elle !

— Vous ne pouvez vous indigner que les gens agissent conformément à leur nature. Dans ce cas précis, tous les protagonistes ont été logiques avec eux-mêmes. Vous devriez plutôt vous en vouloir de n'avoir pas compris leurs motivations. Sadamu au contraire excelle à les deviner, c'est pourquoi il l'a emporté sur vous et sur tous les autres, et continuera de le faire à l'avenir.

Shigeru maîtrisa sa colère avec un effort presque visible tandis que la fièvre en se réveillant martelait ses veines.

— À moins que je n'apprenne à en faire autant ?

— Eh bien, vous n'êtes pas si vieux. On peut encore espérer que vous vous instruisiez.

— En attendant, je dois prier pour les morts.

*

Il parcourut la centaine de pas qui le séparaient du sanctuaire. On avait fait brûler de l'encens sous le portail et il laissa la fumée flotter autour de lui, en respirant le parfum pénétrant.

Le prêtre l'accueillit à l'entrée de la grotte. Il portait des robes blanches et rouges ainsi qu'un petit chapeau noir, et tenait une canne couronnée de glands de paille blanc pâle. Malgré ces atours religieux, il avait le même air guerrier que les gardes du portail du village. Shigeru le suivit dans l'antre obscur. À l'intérieur, quelques lampes fumeuses étaient allumées devant la statue du dieu. Shigeru s'agenouilla, prit Jato à sa ceinture et le dédia en silence à Hachiman. Il commença à prier. « La Tribu entretient un sanctuaire, pensa-t-il avec une logique fiévreuse. Ces gens doivent eux aussi vénérer les dieux et honorer les morts. »

— Quel est le nom du défunt ? murmura le prêtre.

— Il ne s'agit pas d'une seule personne, répondit Shigeru. Appelez-les simplement des guerriers du clan des Otori.

« Combien sont-ils ? s'interrogea-t-il. Quatre mille ? Cinq mille ? » Il frissonna de nouveau, en regrettant de ne pas être parmi eux. La psalmodie commença. La fumée piquait ses yeux et les faisait larmoyer. Il n'essuya pas les larmes qui coulaient sur ses joues et son menton fraîchement rasé.

Quand la cérémonie fut terminée et qu'il se releva, il se rendit compte que beaucoup de villageois étaient entrés sans bruit dans la grotte et se tenaient autour de lui, debout ou à genoux, en baissant la tête. Il ne pensait pas qu'ils connussent son identité, mais manifestement ils ressentaient une certaine compassion pour son chagrin. Il devait leur apparaître comme un guerrier solitaire, sans maître, pleurant la mort de compagnons et d'amis.

Il ne croyait pas en une feinte, qui aurait été aussi compliquée que cruelle. Ému et déconcerté, il comprit que le caractère et les coutumes des membres de la Tribu recelaient plus de profondeur et de subtilité que ne le suggéraient d'abord leurs activités d'espions et d'assassins.

Il retourna chez l'hôtesse, suivi de près par Kenji.

— Il était magnifique qu'ils soient venus si nombreux prier avec moi, dit Shigeru. Remerciez-les pour moi, je vous prie. Mais pourquoi l'ont-ils fait ?

— Ce sont des Otori, à leur manière, répliqua Kenji. Le Pays du Milieu est leur patrie. Ils sont au courant de la bataille, maintenant. On dit que les pertes ont été lourdes. Peut-être avaient-ils des amis ou même des parents parmi les morts. Personne ne le sait encore.

— Mais à qui va leur loyauté ? Qui est le propriétaire de cette terre ? À qui paient-ils des impôts ?

— Ce sont des questions intéressantes, dit Kenji mollement.

Il se mit à bâiller et changea de sujet.

— Peut-être Matsuda vous a-t-il appris à survivre indéfiniment sans dormir. Quant à moi, j'ai un besoin urgent de sommeil. Comment va votre tête, à propos ? Je peux vous donner la même tisane que celle que je vous ai confiée autrefois pour Matsuda.

Shigeru déclina son offre. Ils se rendirent aux cabinets situés à l'autre bout du village, à un endroit où il était possible de jeter les déchets directement dans les champs en contrebas. De retour dans la grotte, il ôta ses vêtements de dessus et se glissa sous la couverture de chanvre, en plaçant ses armes sous le matelas qui sentait la fumée et une odeur d'herbe qu'il ne put identifier. Il s'endormit presque immédiatement mais se réveilla brûlant, en proie à une soif insupportable. Il faisait clair et il pensa qu'on était au matin. Pris d'un terrible sentiment d'urgence, il entreprit de se lever en cherchant à tâtons son sabre.

Kenji se réveilla instantanément et grogna :

— Rendormez-vous.

— Nous devons repartir, répliqua Shigeru. Le jour a dû se lever depuis longtemps.

— Mais non, la nuit va tomber dans une heure. Vous avez à peine dormi.

Il appela la femme, qui entra peu après avec de l'eau et un bol de la même infusion d'écorce de saule que le Renard avait donnée à Shigeru lors de leur première rencontre.

— Buvez ça, voulez-vous, dit Kenji d'un ton exaspéré. Ensuite nous pourrions tous deux dormir un peu.

Shigeru avala d'un trait l'eau dont la douce fraîcheur apaisa sa bouche et sa gorge desséchées. Puis il but l'infusion, plus lentement. L'écorce de saule atténua la douleur et supprima la fièvre pendant quelque temps. Lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit. Il entendait les souffles profonds des autres dormeurs. Il avait envie d'aller aux cabinets et tenta de se lever, mais ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'effondra.

Il entendit Kenji se réveiller et essaya de s'excuser. Persuadé que la femme était la vieille servante de sa mère, Chiyo, il entreprit de lui expliquer quelque chose mais oublia sur-le-champ de quoi il s'agissait. La femme apporta un pot et lui dit d'uriner dedans, exactement comme Chiyo faisait quand il était petit. Puis elle revint avec des chiffons mouillés d'eau froide, et Kenji et elle le veillèrent à tour de rôle en rafraîchissant son corps trempé de sueur. Plus tard, la fièvre le secoua de nouveau de frissons. La femme se coucha contre lui pour le réchauffer avec son corps. Dans un demi-sommeil agité, il crut qu'elle était Akane et qu'il se trouvait dans la maison au milieu des pins, à Hagi, avant la bataille, avant la défaite.

À eux deux, ils l'empêchèrent de mourir. La fièvre fut intense mais de courte durée. Lorsque la plaie à la tête eut guéri, elle s'éteignit d'elle-même. Deux jours plus tard, Shigeru entra en convalescence. Malgré son désir éperdu de retourner à Hagi, il était plus raisonnable et admit qu'il avait besoin de recouvrer ses forces avant de se remettre en route.

Il ne sut jamais le nom de l'hôtesse – Kenji l'appelait familièrement « grande sœur », mais il s'adressait ainsi à toute femme du même âge ou un peu plus vieille que lui. Elle passait les journées à accomplir diverses tâches ménagères, et ses mains ne restaient jamais inactives. Plongé dans la léthargie consécutive à la fièvre, Shigeru l'observait, fasciné par l'habileté et la frugalité dont était imprégnée sa vie quotidienne. Elle lui dit quelques mots de l'organisation du village. Il était habité par trois familles qui, à la différence des classes inférieures des paysans, avaient chacune un nom : Kuroda, Imai et

Muto. La plupart des décisions étaient prises en commun, mais le chef appartenait toujours à la famille Muto – c'était un parent de Kenji. Dans l'Est, déclara-t-elle, ç'aurait été un Kikuta, mais dans le Pays du Milieu les Muto étaient la famille la plus importante.

Kikuta : le nom disait quelque chose à Shigeru. Il était certain que son père avait raconté que la femme qui l'avait séduit, ou plutôt ensorcelé, s'appelait Kikuta. En se remémorant cette conversation, il se rappela tous les chagrins et les déceptions de la vie de son père.

— Et si le chef meurt sans laisser de fils adultes, son épouse ou ses filles lui succèdent, ajouta-t-elle. Bien que vous ne soyez pas des nôtres, je peux vous parler librement puisque vous êtes un vieil ami de Kenji.

— Nous ne sommes pas vraiment de vieux amis. Nous a-t-il décrits en ces termes ?

— Pas exactement. Je l'ai juste supposé en voyant la façon dont il a veillé sur vous. Il n'a pas l'habitude de faire preuve d'une telle sollicitude, croyez-moi. Il m'a étonnée. Même s'il en connaît long sur les plantes et les herbes, il s'en sert rarement pour soigner, si vous voyez ce que je veux dire.

Shigeru ouvrit de grands yeux et elle éclata de rire.

— Il y a sans doute entre vous un lien remontant à une vie antérieure.

Cette explication n'était guère satisfaisante, mais elle semblait la seule possible. Shigeru ne voulait pas trop en dire devant la femme, et même dans le village en général. Il préférait que les villageois ignorent son identité, d'autant qu'il soupçonnait un certain nombre d'entre eux de posséder les dons surnaturels dont il avait entendu parler et qu'il avait déjà vu à l'œuvre chez Muto Kenji. Toutefois, quand ils repartirent tous deux, une semaine plus tard, ils eurent davantage l'occasion de converser.

La veille de leur départ, Shigeru confia à la femme les vêtements qu'il portait pendant la bataille. Elle lui promit de les laver et de les repriser puis d'en faire don au sanctuaire. Elle lui fournit en échange une vieille robe bleu indigo, ne portant aucune marque distinctive. Kenji en revêtit une semblable, et enveloppa les poignées des deux sabres dans des bandes de peau de requin afin de cacher leurs ornements. Leur hôtesse leur donna également des sandales en paille et des chapeaux en carex tout neufs qu'elle avait tissés durant l'hiver. Le couvre-chef de Shigeru dissimulait l'entaille achevant de cicatriser sur le côté de sa tête.

— À présent, on croirait que vous êtes frères, dit la femme avec satisfaction.

Dans les années à venir, Shigeru devait souvent voyager de cette façon pour parcourir en tous sens les Trois Pays à travers les vastes

étendues montagneuses couvertes de forêts, en empruntant des sentiers peu connus et en dissimulant sa propre force et la puissance de son sabre. À l'époque cependant c'était la première fois qu'il se déplaçait sans qu'on puisse reconnaître en lui l'héritier du clan des Otori, tel un humble voyageur aux besoins aussi limités que ses espérances. Son humeur était assombrie par le souvenir des morts, mais la journée était magnifique, l'air limpide, la brise du sud douce et tiède. Grenouilles et rainettes coassaient le long du ruisseau. Vers midi, la forêt fut remplie par le concert strident des premières cigales. Vescs, pâquerettes et orchidées sauvages constellaient l'herbe tandis que des insectes bourdonnaient autour des tilleuls en fleur.

Évitant la grand-route, ils suivirent un sentier passant par les chaînes de montagnes. L'ascension était ardue mais la vue du haut du col se révéla d'une beauté sublime. Vers le nord, au-delà de la côte ourlée de blanc, la mer se déployait au loin, parsemée de bateaux de pêche semblant minuscules et d'îles verdoyantes se dressant abruptement telles des montagnes prises au piège par un immense déluge bleu.

Ils passèrent la première nuit dans une ferme isolée au pied des sommets. Le fermier, ses fils et leurs familles connaissaient Kenji. Ils ne semblaient pas être au courant de la bataille, et ni Kenji ni Shigeru ne leur en parlèrent. Manifestement intimidés par Kenji, ils traitèrent leurs visiteurs avec tant de déférence que personne ne dit grand-chose.

Le lendemain matin, Shigeru profita des chemins plus larges et des pentes moins abruptes pour engager la conversation avec Kenji. Son père n'était jamais loin de ses pensées. Shigeru était décidé à venger sa mort environnée de traîtres, mais il était aussi préoccupé par la question de son fils né dans la Tribu, au sein de la famille Kikuta. Il avait envie de questionner Kenji à ce sujet, mais la prudence le retenait. Il voulait d'abord sonder les véritables intentions de son compagnon, savoir pourquoi il l'avait sauvé et ce qu'il attendait en retour.

— Je suppose que vous allez informer Iida de ma fuite ? commença-t-il.

— Je n'en aurai pas besoin. Dès votre arrivée à Hagi, tout le monde saura que vous avez survécu. Iida sera déçu et tentera autre chose contre vous. Avez-vous confiance en vos oncles ?

— Pas du tout.

— Vous faites bien.

— C'est pourquoi je suis si pressé de rentrer. Ils n'attendent pas que ma mort soit confirmée pour tenter de s'emparer du pouvoir.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Bien sûr, c'est peut-être ce motif qui vous a poussé à me retenir si longtemps dans les montagnes.

— Je ne vous ai pas retenu ! Aurait-il échappé à votre attention que vous avez déliré pendant deux jours et qu'ensuite vous étiez trop faible pour voyager ? Je vous ai sauvé la vie ! On a bien raison de dire qu'en secourant un homme on se fait de lui à jamais un ennemi !

Sa voix s'était voilée d'amertume.

— Je vous suis très reconnaissant, assura Shigeru. Simplement, je ne comprends pas vos mobiles. Vous avez travaillé pour Iida comme informateur et comme intermédiaire. Pourquoi me remettre mon sabre et m'aider à m'échapper alors que votre maître veut ma tête ?

— Personne n'est mon maître, rétorqua Kenji. Ma loyauté va à ma famille et à la Tribu.

— Des gens qui ne sont qu'hypocrisie, comme votre nièce ! Et vous parlez de loyauté ! Vous ignorez le sens de ce mot.

Shigeru se sentit envahi par une colère qui lui donnait une vigueur nouvelle. Kenji ne semblait pas moins furieux, mais il déclara en tâchant de rester impassible :

— Il est possible que la loyauté n'ait pas la même signification pour les membres de la Tribu que pour les guerriers, mais nous en connaissons la valeur. Si je voulais vous livrer à Iida, je l'aurais déjà fait. Du reste, j'ai réfléchi à l'avenir. Il ne faudrait pas qu'Iida règne sans partage. Nous avons intérêt à lui garder quelques motifs d'inquiétude, quelques adversaires le tenant éveillé la nuit à se demander ce qu'ils tramant.

— Nous sommes donc tous contrôlés par la Tribu ?

— Plus qu'aucun de vous ne s'en doute, avoua Kenji.

— Et vous me soutenez maintenant parce qu'il vous convient de mettre un frein à la toute-puissance d'Iida ?

— À première vue, cela me semble sage.

Kenji lui jeta un coup d'œil puis ajouta :

— Mais bien entendu, Shigeru, ce n'est pas l'unique raison.

Shigeru ne le reprit pas pour sa familiarité mais lança d'un ton sarcastique :

— Vous pensez à un lien que nous aurions formé dans une vie antérieure ?

— À peu près. Vous savez, je n'ai jamais parlé à Iida. Je n'ai même jamais été admis en sa présence. Ce sont ses hommes de main qui me communiquent ses ordres. Mais la première fois que je vous ai vu, vous m'avez parlé avec politesse, vous m'avez demandé mon aide et remercié ensuite.

— Je vous prenais pour l'esprit d'un renard. Je n'avais pas envie de vous offenser !

Kenji éclata de rire et poursuivit :

— Il y a quelques jours encore, vous m'avez donné votre sabre. Un guerrier ne fait pas un tel geste à la légère. De plus, quand j'ai tenu le

sabre de votre père, j'ai senti une partie de sa puissance. Je sais que vous êtes son propriétaire légitime, et que vous en êtes digne. Vous êtes sans doute conscient de votre réputation dans le Pays du Milieu, du respect et de l'affection que vous inspirez. La Tribu a beau avoir une vision différente de l'honneur, je n'ai pas envie d'être connu comme l'homme qui a livré Otori Shigeru à Iida Sadamu ! En somme, oui, il existe un lien entre nous, pour des raisons à la fois politiques et personnelles.

Shigeru dit avec une certaine gaucherie, car les louanges de Kenji l'embarrassaient :

— Je vous suis plus que reconnaissant d'avoir sauvé ma vie et de m'avoir prêté secours. J'espère pouvoir compter encore sur votre aide à l'avenir. Mais que puis-je vous offrir en échange ?

— Peut-être rien de plus que votre amitié. Ce serait intéressant d'avoir un guerrier pour ami !

« D'ailleurs, tous mes amis sont morts », songea Shigeru.

— La Tribu accepterait-elle de travailler pour moi comme elle l'a fait pour Iida ?

— Je suis sûr que nous pourrions parvenir à un accord nous satisfaisant mutuellement.

— Disposez-vous d'informations dès maintenant ? Iida va-t-il pousser son avantage dans le Pays du Milieu ? Faut-il que je rassemble mon armée immédiatement ?

— Je ne sais pas grand-chose, en dehors de ce que j'ai vu de mes propres yeux à Yaegahara. Les Tohan ont subi eux aussi des pertes considérables. Les Otori sont au fond du gouffre, mais ils ont entraîné leurs ennemis dans l'abîme. Iida exigera très probablement qu'on lui cède une bonne part du Pays du Milieu : Chigawa, le sud, peut-être même Yamagata. Mais il ne sera pas assez fort pour reprendre l'offensive, et cela pour un certain temps.

— Les guerriers Otori ont été braves.

— Personne n'en a jamais douté, pas plus que de votre propre courage. Toutefois, si vous voulez survivre, vous aurez besoin d'acquérir d'autres qualités : le discernement, la fourberie et surtout la patience.

— Dites plutôt : surtout la fourberie, observa Shigeru. Peut-être pourrez-vous me l'enseigner.

— Peut-être, admit Kenji.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Quand les premières nouvelles du champ de bataille arrivèrent à Hagi, la ville entière prit le deuil. Les habitants pleurèrent dans les rues et se précipitèrent dans les sanctuaires pour prier et faire résonner gongs et cloches afin de réveiller les dieux qui avaient oublié les Otori. Les plus courageux s'armèrent de bâtons et de poignards, tandis que les villageois des régions voisines commençaient à affluer dans la cité.

Au bout de quelques jours, les survivants de l'armée défaite firent peu à peu leur apparition. L'un des premiers arrivés était Miyoshi Satoru, qui rentra avec son fils aîné, Kahei, âgé de quatorze ans. Miyoshi comptait parmi les plus proches conseillers de sire Shigemori et avait été le professeur de sire Shigeru. Avec une affliction sans borne, il annonça à dame Otori la mort de son époux.

— Et sire Shigeru ? demanda-t-elle sans montrer le moindre signe de chagrin.

— On n'est pas fixé sur son sort. Je ne puis vous cacher que nous redoutons le pire.

Endo Chikara revint également, et les deux dignitaires agirent aussi vite que possible pour protéger ce qui restait du clan. Bien entendu, dame Otori était déterminée à assurer à Takeshi sa position d'héritier, mais comme il n'avait que quatorze ans un régent devait être désigné. Dès que sire Shoichi et sire Masahiro furent au courant, ils accoururent au château afin d'être certains qu'aucune négociation n'aurait lieu sans eux. Il était impossible de minimiser l'étendue du désastre. Leur clan et son jeune héritier s'étaient attiré la colère et l'inimitié du seigneur de la guerre le plus puissant des Trois Pays. Il ne faisait aucun doute qu'ils subiraient tous un châtiment sévère, mais leur principal objectif était de faire tout leur possible pour permettre au clan de survivre.

Shigemori était mort, Shigeru avait disparu, Takeshi était encore mineur et de toute façon se trouvait à une semaine de route de Hagi, dans le lointain temple de Terayama qui avait toutes les chances d'échoir aux Tohan dans un proche avenir. Quels que fussent leurs défauts, Shoichi et Masahiro étaient des seigneurs Otori. On les nomma régents presque immédiatement, en leur donnant toute autorité pour commencer les négociations avec Iida Sadamu.

Le problème suivant était de trouver un moyen d'approcher le conquérant. Sire Shoichi suggéra de passer par le seigneur de Tsuwano, qui était resté à l'écart de la bataille avec ses hommes – attitude qu'on pouvait interpréter comme une preuve de neutralité.

Shoichi savait déjà que Kitano avait des sympathies pour Inuyama, ce dont Shigeru s'était si fort offusqué deux ans plus tôt.

Endo partit en personne dès le lendemain pour Tsuwano afin de tâter le terrain. Pendant ce temps, Shoichi et Masahiro prenaient les dispositions nécessaires pour se réinstaller au château avec leurs familles. Toutefois, en attendant le retour de son épouse, Masahiro alla rendre visite à Akane.

Haruna s'était rendue chez elle dès qu'elle avait appris la défaite. Akane passa cette journée et la suivante à osciller entre l'espoir et le désespoir.

— Il a simplement disparu ! répétait-elle à la vieille femme assise à côté d'elle.

Haruna tenait sa main, peignait ses cheveux, massait sa nuque et ses tempes, l'encourageait à boire et à manger. Tout était bon pour l'empêcher de plonger dans l'abîme insondable d'un chagrin désespéré.

— Personne ne l'a vu mourir !

Haruna ne lui fit pas part de l'inquiétude qui la hantait, à savoir que tous les possibles témoins de la mort de Shigeru devaient eux-mêmes avoir péri. Mori Kiyoshige, par exemple, tué par les hommes de son propre clan – le nom de Noguchi était d'ores et déjà devenu synonyme de traître. Elle pleurait ce jeune homme débordant d'une vitalité indomptable, et tant d'autres.

Akane ne cessait de se baigner et de changer de vêtements, en répétant :

— Il aura besoin de mon amour, à son retour. Il faut que je sois belle pour lui. Mes consolations lui seront plus nécessaires que jamais.

Malgré tout, le soir du troisième jour, elle se sentait sombrer dans le désespoir bien qu'elle se refusât encore à pleurer. Juste après le coucher du soleil, elle entendit la rumeur de chevaux dans la rue. L'espoir lui revint d'un coup avec une intensité presque douloureuse. Écartant les servantes, elle se précipita vers l'entrée. Les clochettes des harnais tintaient, les chevaux piaffaient en s'ébrouant. Des hommes pénétraient dans le jardin, le héron des Otori était bien visible sur leurs robes. Elle crut défaillir de joie – mais ce n'était pas Shigeru qui suivait les gardes.

— Sire Masahiro ? dit-elle d'une voix faible.

— Puis-je entrer ?

Il s'arrêta un instant pendant qu'un des hommes s'agenouillait pour lui enlever ses sandales, puis il entra dans la maison.

— Qui est avec vous ? demanda-t-il.

— Personne. Seulement Haruna.

— Dites-lui de partir. Je veux vous parler en privé.

Elle fut inquiète du changement de ses manières : il était moins

doucereux, plus ouvertement brutal.

Elle essaya de lui tenir tête.

— Je ne puis vous recevoir maintenant. Veuillez m'excuser. Je dois vous demander de vous en aller.

— Que comptez-vous faire, Akane ? Me mettre à la porte ?

Il s'approcha d'un air un peu fanfaron. Elle recula, pleine d'un dégoût anticipé à l'idée de sentir ses mains sur sa peau. Masahiro éclata de rire et cria en direction de l'intérieur :

— Haruna ! Je ne veux pas vous voir ici. Vous feriez mieux de filer avant que j'entre.

Il fit un signe de tête aux servantes qui attendaient nerveusement dans l'ombre.

— Apportez du vin !

Puis il pénétra à grands pas dans la pièce principale.

Les gardes se postèrent à l'entrée de la maison. Akane n'avait d'autre choix que de le suivre. Il s'assit et regarda le jardin. L'air était humide et plein d'une douceur estivale, imprégné d'une odeur de mer et de marée, mais Akane avait la bouche sèche et mourait de soif, comme prise de fièvre.

Une servante entra avec du vin et des coupes. Elle les posa sur le sol et remplit deux coupes. Masahiro la congédia d'un geste. Après avoir jeté un regard anxieux à Akane, elle se retira vers le fond de la pièce et ferma la porte dans son dos. Masahiro but à longs traits.

— Je suis venu vous présenter mes condoléances, dit-il.

Malgré la formule de circonstance, il ne parvenait pas à dissimuler son air triomphant.

— Sire Shigeru est mort ? chuchota Akane.

Il était la dernière personne qu'elle aurait souhaitée pour lui apprendre cette nouvelle. Sa souffrance en parut encore plus insupportable.

— Soit mort soit prisonnier. Espérons plutôt qu'il ait péri, pour son propre bien.

Ne plus jamais le revoir, ne plus sentir son corps contre le sien... La douleur monta du fond de ses entrailles, la submergea comme une vague. Elle avait cru avoir du chagrin à la mort de son père. Elle savait maintenant que ce n'était rien en comparaison de ceci, aussi insignifiant qu'une larme face à l'océan. Elle sentit monter à ses lèvres des sons qu'elle-même ne reconnut pas : un gémissement aussi profond que celui du vent d'hiver sur une plage de galets, suivi par un cri aigu, semblable à l'appel d'un oiseau de mer.

Elle s'effondra en avant, en sentant à peine la natte contre son visage, qu'elle se mit à déchirer avant d'arracher ses propres cheveux.

Masahiro se pencha et la tint fermement en l'attirant vers lui, comme pour la consoler. Elle sentit comme dans un brouillard la

bouche sur sa nuque, les mains dénouant sa ceinture et soulevant sa robe. Elle savait ce qu'il allait faire, mais elle était incapable de l'en empêcher. Son désespoir ne lui laissait pas assez d'énergie ni de volonté pour lui résister. Elle voulait qu'il en finisse vite et s'en aille enfin. Peu lui importait qu'il la meurtrisse : aucune souffrance ne pouvait approcher de ce qu'elle éprouvait déjà.

Emporté par sa luxure, il se montra rapide et maladroit. Akane ne ressentit rien d'autre que du dégoût. Le désir des hommes, qui lui avait inspiré jadis de la pitié puis de l'adoration, ne lui paraissait plus que méprisable. Tout l'emplit de répulsion : la brutalité, l'humidité, l'odeur.

« Les nattes seront souillées, pensa-t-elle. Je devrai les faire remplacer. » Mais elle savait qu'elle ne le ferait jamais : quelqu'un d'autre devrait s'en charger, après sa mort.

En rajustant ses vêtements, Masahiro déclara :

— Je suis sûr que nous allons nous entendre, Akane. Je sais que vous êtes quelqu'un de pragmatique. Je vais maintenant vous laisser, mais ne perdez pas trop de temps à pleurer. Si vous êtes raisonnable, rien ne changera dans votre vie.

Elle entendit ses pas s'éloigner, les chevaux s'élancer, puis elle s'abandonna au chagrin. Elle se balança d'avant en arrière en gémissant, s'arracha les cheveux et enfonça ses ongles dans sa chair. La raison la quitta et elle sentit qu'elle sombrait dans l'univers obscur des sorts et des envoûtements. De la natte où elle gisait, ses yeux étaient irrésistiblement attirés par l'endroit du jardin où elle avait enterré le charme que le vieux prêtre lui avait donné. Elle avait voulu s'attacher Shigeru, mais elle semblait plutôt l'avoir maudit. Afin de se rendre maîtresse du désir du jeune seigneur, elle s'était servie de la luxure des hommes et avait fini par être prise au piège de sa propre sorcellerie. Elle courut au jardin, pieds nus, et s'agenouilla dans la boue pour gratter la terre de ses propres mains. La boîte exhalait une odeur fétide, comme un cercueil arraché à une tombe. Quand les servantes sortirent en l'implorant de retourner dans la maison, elle s'emporta contre elles et les maudit avec une voix qui ne ressemblait pas à la sienne, comme si un démon la possédait.

Haruna revint. Les servantes lui parlèrent à voix basse et elle se mit à sangloter sans bruit. Les femmes décidèrent qu'il vaudrait mieux éloigner Akane de cette demeure où chaque pièce, chaque vue, chaque objet lui parlait de son défunt amant et aussi de l'épouvantable violence qu'elle avait subie. Elle refusa de se séparer de la boîte qu'elle avait déterrée et berçait dans ses bras, mais elle laissa Haruna l'aider à monter dans un palanquin et la mener à la Maison des Camélias. La maison était silencieuse, les femmes en deuil. Un grand nombre de pensionnaires étaient retournées dans leurs familles pour

les cérémonies funèbres qui avaient lieu dans toute la ville. Haruna la conduisit dans la chambre où elle avait dormi dans son adolescence. Elle la lava, l'habilla d'une robe propre et resta assise près d'elle jusqu'à l'aube. Le changement de décor semblait l'avoir calmée et elle finit par céder à l'épuisement et s'endormir. Haruna s'étendit à son côté et bientôt ses yeux se fermèrent à leur Tour

*

Akane s'éveilla au petit jour. Des moineaux gazouillaient bruyamment dans les camélias du jardin, et une fauvette lançait son appel perçant. Comme la veille, la journée s'annonçait brûlante. Bientôt ce serait les pluies du début de l'été. « Je ne sentirai plus jamais le soleil ni la pluie », songea-t-elle, et le chagrin étreignit son cœur.

Elle se leva sans bruit, prit la boîte à côté du chevet et sortit discrètement de la pièce. Le jardin scintillait sous la rosée. Personne ne pouvait la voir, mais les empreintes de ses pieds s'imprimaient clairement dans l'herbe et sur le gravier.

Elle se rendit à l'habitation du vieux prêtre, le réveilla et exigea qu'il anéantisse tous les sorts qu'il avait jetés pour elle. À moitié hébété, il essaya de la calmer, mais en sentant ses mains elle délira de plus belle. La folie lui donnait une force surhumaine. Comme possédée par un démon, elle saccagea la cabane, en quête d'un moyen d'apaiser sa souffrance. Elle jeta par terre les flacons remplis de philtres, dispersa racines et graines séchées. Quand il se baissa pour les ramasser, elle saisit son couteau à éplucher et lui trancha la gorge. Elle s'imaginait tuer Masahiro pendant qu'il la violait. Il lui semblait que seul le sang du monstre pourrait humecter ses lèvres desséchées. « Qu'il périsse ainsi encore et encore à travers toutes ses vies ! le maudit-elle. Puisse-t-il ne jamais trouver la paix ni le salut, puissent ses enfants le haïr et rechercher sa mort ! »

Puis elle posa ses lèvres sur la bouche fraîchement ouverte et suçait avidement.

Ramassant la boîte contenant le charme qui avait lié Shigeru à elle et excité son épouse contre lui, elle se rendit au sanctuaire et pria pour que le pardon triomphe, pour que tous soient délivrés. Elle pleura son amour mort, et ses larmes l'emplirent de lucidité. « Je ne voulais pas tomber amoureuse de vous, lui dit-elle, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. À présent que vous n'êtes plus, je ne vivrai pas sans vous. Pardonnez-moi pour le rôle que j'ai joué dans votre mort. » Le sel des larmes se mêlait dans sa bouche au goût du sang.

Serrant contre elle la boîte comme un enfant, elle grimpa jusqu'au bord du cratère aux effluves de soufre et se précipita dans l'abîme.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Kenji accompagna Shigeru jusqu'à la rive méridionale du fleuve. Ils arrivèrent alors que la marée refluaît dans la nuit, imprégnant l'air d'une odeur de boue et de sel. Une nouvelle lune de trois jours apparaissait au ras des flots de la mer. Shigeru n'avait guère envie de dire adieu à son compagnon, qu'il aurait bien gardé avec lui plus longtemps. Il sentait vraiment entre eux un lien inexplicable et soupçonnait qu'il aurait besoin d'aide dans les mois à venir – une aide que seuls les membres de la Tribu pourraient lui apporter, car il lui faudrait avant tout des informations.

— Où voulez-vous aller maintenant ? Je serais heureux que vous séjourniez dans la maison de ma mère.

— Il vaut mieux que notre amitié reste un secret pour le moment, répliqua Kenji. Je sais où me loger à Hagi.

— Où pourrai-je vous joindre ?

— Je vous enverrai quelqu'un. Je garderai le contact à travers votre maisonnée.

Shigeru pensa aussitôt à Muto Shizuka et ses doutes se réveillèrent – même s'il obtenait des informations par Kenji, comment savoir si elles seraient fiables ? Comment pourrait-il contrôler et utiliser la Tribu alors qu'il ignorait tout d'elle ?

— Eh bien, encore merci. Pour le sabre, pour toute l'aide que vous m'avez apportée.

— Sire Otori.

Kenji s'inclina cérémonieusement.

— Prenez soin de vous, ajouta-t-il d'un ton plus familier avant de se retourner pour s'éloigner.

Shigeru le regarda un instant et vit sa silhouette se dédoubler. Deux hommes identiques marchaient côte à côte. Tous deux levèrent la main en un geste d'adieu. Puis les doubles se fondirent de nouveau et Kenji, le Renard, disparut.

« Il a cherché à m'épater, se dit Shigeru. Mais c'est vraiment un talent merveilleux. »

*

Shigeru se dirigea d'abord vers la maison de sa mère. En traversant le fleuve sur le barrage à poissons, il se rappela comme toujours le jour du combat à coups de pierres où Takeshi avait failli se noyer et où Mori Yuta avait péri. À présent, le second des fils Mori était mort, lui aussi...

Il ne voulait pas rentrer au château en fugitif. Il comptait attendre le matin pour revêtir des robes de cérémonie et s'y rendre à cheval, comme il convenait à l'héritier du clan.

Les chiens poussèrent des aboiements exultants. En entendant sa voix, les gardes ouvrirent le portail. Leurs visages stupéfaits se contractèrent bientôt sous l'effet de l'émotion. Deux d'entre eux, des vétérans grisonnants trop vieux pour guerroyer, avaient les joues ruisselant de larmes tandis qu'ils tombaient à genoux.

La maisonnée se réveilla. On alluma des lampes. Chiyo pleurait en faisant chauffer de l'eau et en préparant une collation. Ichiro était tellement hors de lui qu'il étreignit son ancien élève. Shigeru était revenu d'entre les morts, et tous avaient peine à y croire vraiment.

Des messagers furent envoyés sur-le-champ au château et la mère de Shigeru arriva dès l'aube. Après s'être baigné et avoir dormi quelques heures, il prenait le premier repas de la journée avec Ichiro quand on annonça la présence de la noble dame.

— Il était temps que vous reveniez, déclara-t-elle. Kitano doit arriver d'un jour à l'autre avec les conditions d'Iida. Vos oncles ont été déclarés régents. Vous pouvez être certain qu'ils ne se réjouiront pas comme ils le devraient en apprenant votre retour.

— Je vais me rendre tout de suite au château, répliqua Shigeru. Il faut que vous m'accompagniez.

Après un silence, il reprit :

— Mon père est mort en combattant bravement, de même que tous ses guerriers. Nous avons été vaincus à cause de la trahison des Noguchi. Cependant Kitano n'est pas non plus sans reproche. Son indécision a également contribué à la défaite.

— C'est ce qui le rend acceptable aux yeux d'Iida, observa Ichiro.

L'émotion du vieil homme n'avait pas altéré son appétit, constata Shigeru en le regardant se servir avec gourmandise du riz et des pruneaux salés. Toutefois il éprouvait un regain d'estime pour le savoir et le jugement de son professeur chaque fois qu'il se rappelait son attention méticuleuse aux détails et son respect scrupuleux de la vérité. En outre, il savait qu'il pouvait lui faire entièrement confiance.

— Vous devez refuser de négocier avec un traître, lança sa mère avec colère. Il faut que vous affrontiez vos oncles et preniez la tête du clan immédiatement.

— Pardonnez-moi de vous contredire, dame Otori, dit Ichiro, mais sire Shigeru devrait se préparer à faire preuve de souplesse. Ce ne sont pas les branches du saule qui se cassent sous la neige. Les Otori ont perdu une bataille. Quels que soient les responsables, le résultat est le même. Les exigences d'Iida seront exorbitantes, plus cruelles que les pires blizzards de l'hiver. Si nous ne voulons pas succomber complètement, nous devons nous courber sous la tempête.

Outragée, dame Otori ouvrit la bouche pour riposter, mais Shigeru leva la main pour l'inviter à se taire.

— À quelles exigences devons-nous nous attendre ? demanda-t-il.

— Nous verrons ce que dira Kitano. Je crains qu'il ne veuille Chigawa, les mines d'argent, toutes les régions de l'Est et peut-être même Yamagata.

— Nous ne céderons jamais Yamagata ! s'exclama dame Otori.

— Il me déplait de prononcer de tels mots, mais il est également possible qu'il exige votre abdication, voire votre mort.

Ichiro parlait d'un ton froid, impersonnel, comme s'il discutait un problème légal, mais il sembla soudain en proie à un accès de toux et essuya ses yeux avec la manche de sa robe, en cachant un instant son visage.

Dame Otori ne discuta pas cette version des faits mais resta assise en silence, les yeux baissés, l'air sévère.

Shigeru prit la parole :

— Mon père m'a ordonné de ne mettre fin à mes jours que si Jato était perdu. Jato est venu me trouver, comme par un prodige. Je dois donc obéir au souhait de mon père et vivre afin de me venger.

— Le sabre est venu vous trouver ? ne put s'empêcher de s'écrier sa mère tant elle était stupéfaite. Où est-il ?

Il lui montra l'arme gisant à côté de lui, avec sa poignée déguisée et son fourreau d'emprunt.

— Ce n'est pas Jato, dit-elle.

— Je ne vais pas le dégainer pour vous le prouver, mais c'est bel et bien Jato.

Dame Otori sourit.

— Alors nous n'avons rien à craindre. Personne ne peut vous forcer à abdiquer si vous avez le sabre des Otori.

— On raconte qu'Iida Sadamu vous hait à titre personnel, intervint Ichiro. Vos oncles pourraient être tentés de vous livrer à lui pour leur propre profit. L'armée Otori a été presque anéantie. Nous ne sommes pas en position de nous défendre. Vous allez être en grand danger et devrez vous montrer très prudent.

— N'ai-je donc aucun atout ?

— Vous êtes l'héritier légitime du clan. Le peuple vous aime et ne vous retirera pas aisément son soutien.

— Sans compter que les Tohan ont subi des pertes énormes, ajouta Shigeru. Il se peut que Sadamu lui-même ne soit pas en mesure d'attaquer le cœur du Pays du Milieu et d'assiéger Hagi. Peut-être aussi les Seishuu vont-ils rester fidèles à leurs engagements d'alliance et nous accorder leur appui.

« Et qui sait si la Tribu ne viendra pas à son tour mettre un frein à l'ambition de Sadamu ? » songea-t-il. Mais il garda cette réflexion pour

lui.

— Eh bien, les choses se présentent mieux que je ne pensais, dit Ichiro.

*

Shigeru donna des ordres afin d'être escorté jusqu'au château par une suite aussi imposante que possible vu les circonstances. On rassembla rapidement des vieillards et des adolescents choisis dans ce qui restait des gardes de la maisonnée. Non sans surprise, il découvrit parmi eux Miyoshi Kahei et son frère cadet, Gemba, qui n'avait que six ans.

— Je suis heureux de vous voir vivant, dit Shigeru à Kahei.

— Pas autant que nous en vous retrouvant, sire Shigeru, déclara le garçon.

Il semblait avoir perdu toute son allégresse juvénile au spectacle de la guerre.

— La mort de Kiyoshige a été affreuse, ajouta-t-il doucement, les yeux brillant de larmes jamais versées. Il faut qu'il soit vengé.

— Il le sera, assura Shigeru du même ton tranquille. Qu'en est-il de votre père ?

— Il a survécu, lui aussi. Il se trouve actuellement au château. C'est lui qui m'a envoyé avec mon frère rejoindre votre escorte, en gage de son soutien pour les mois à venir. Même si une bonne part de vos guerriers ont péri, ils ont des fils de mon âge ou de celui de Gemba. Nous serons votre future armée.

— Je lui suis reconnaissant, et à vous aussi.

— Toute la ville partage nos sentiments, s'exclama Kahei. Et c'est la même chose dans tout le pays. Tant que sire Shigeru vivra, le clan entier vivra !

Shigeru fit apporter un nouveau fourreau pour Jato, retira la peau de requin de la poignée puis lava et fourbit avec soin le sabre. Il revêtit des robes de cérémonie aux couleurs sobres et aux broderies représentant l'emblème des Otori, puis il plaça sur sa tête un petit chapeau noir. Chiyo épila sa barbe et recoiffa ses cheveux. Peu avant midi, il partit pour le château. Il montait un cheval des Mori, gris avec la queue et la crinière noires, qui lui rappelait le défunt étalon de Kiyoshige. Sa mère l'accompagnait dans un palanquin.

La maison de dame Otori se trouvait assez loin du centre de la ville, au milieu d'autres petites propriétés aux murs blancs couronnés de tuiles et aux jardins remplis d'arbres. La route était longée de canaux où nageaient indolemment des poissons, et l'air était plein du ruissellement et du jaillissement de l'eau. Dans les jardins, des azalées épanouissaient leurs fleurs semblables à des flammes écarlates. Les

rives des canaux étaient bordées d'iris.

On entendait au loin d'autres bruits impossibles à identifier. Peu à peu, on distingua dans cette rumeur des tambours et des gongs, des cris, des chants et des battements de mains. Les rues étaient remplies par une foule de plus en plus dense. Les habitants de la ville étaient habillés de couleurs vives et portaient des chapeaux aux formes étranges ainsi que des écharpes jaunes ou rouges. Ils dansaient comme pris de folie ou possédés par des esprits. À la vue du cortège de Shigeru, leurs chants et leurs mouvements devinrent encore plus frénétiques. La multitude s'écartait sur le passage de son destrier, mais leur émotion déferlant sur lui le bouleversa au point qu'il ne se sentit plus un simple être humain mais l'incarnation d'une réalité antique et indestructible.

« Il ne faut pas laisser cette flamme s'éteindre, se dit-il. Je dois vivre. Je dois avoir un fils. Si mon épouse ne m'en donne pas, j'aurai des enfants avec Akane. Je les reconnaitrai et les adopterai. À présent, personne ne peut m'empêcher de prendre moi-même mes décisions. » Pendant des jours, il n'avait guère pensé à aucune des deux femmes, mais il fut soudain submergé par le désir de revoir Akane. Il regarda en direction de la maison au milieu des pins, en s'attendant presque à apercevoir la jeune femme, mais le portail était fermé. La maison semblait déserte. Il décida d'envoyer un messenger à Akane dès que les affaires seraient en bonne voie au château. Il irait la retrouver cette nuit même. Et il devait parler à Moe le plus vite possible afin qu'elle lui apprenne le sort de son père et de ses frères. Il craignait qu'ils n'aient péri, car les Yanagi avaient essuyé le plus fort de la première attaque des Tohan tout en étant assaillis sur leur flanc droit par leurs alliés supposés, les Noguchi.

Endo Chikara et Miyoshi Satoru l'accueillirent devant le château, en lui souhaitant la bienvenue et en lui présentant leurs condoléances pour la mort de son père. Contrastant avec la frénésie de la ville, leur humeur était sombre. Personne ne pouvait nier que les Otori devaient faire face à une catastrophe totale. Ils traversèrent ensemble à cheval le pont de bois. Dans la première cour, Shigeru mit pied à terre et se dirigea à grands pas vers l'entrée de la résidence.

Quand ils entrèrent, Endo déclara :

— Sire Kitano arrivera demain. Il apporte les exigences des Tohan.

— Convoquez les anciens et mes oncles, répliqua Shigeru. Nous devons débattre de notre position avant de rencontrer Kitano. Ma mère assistera également à la réunion. Prévenez-moi quand ils seront tous rassemblés. En attendant, je dois parler à mon épouse.

Endo dit quelques mots à une servante, qui s'éloigna sur la véranda. Elle revint quelques instants plus tard et chuchota :

— Dame Otori vous attend, sire Otori.

La pièce lui parut sombre après la brillante lumière du jour et il ne put distinguer clairement l'expression de Moe lorsqu'elle s'inclina jusqu'au sol puis lui souhaita la bienvenue. Toutefois son corps raidi et son ton compassé lui révélèrent avec quelle intensité elle pleurait les morts et combien, soupçonnait-il, elle regrettait qu'il ne fût pas parmi eux. En s'agenouillant devant elle, il vit enfin ses yeux rougis et son visage livide.

— Je suis vraiment désolé, dit-il. Je crains que vous n'ayez subi une grande perte.

— Effectivement, si vous appelez la mort de mon père, de tous ses fils et de tous nos guerriers une grande perte, répliqua-t-elle avec une profonde amertume. Mon mariage a lié ma famille à votre personne, en la livrant à votre témérité et votre imprudence. Ils auraient mieux fait d'imiter Kitano et Noguchi. Notre maison a été rayée de la surface de la terre. On va nous enlever notre domaine pour le donner aux guerriers d'Iida.

— Ce point demande encore à être négocié, observa Shigeru.

— Quelles négociations feront revenir les miens ? Ma mère se tuera plutôt que de quitter Kushimoto. Je suis la seule survivante. Vous avez anéanti les Yanagi.

— Votre père s'est montré loyal envers mon père et moi-même. Les membres de votre famille n'ont pas été des traîtres. Vous devriez être fière d'eux.

Elle leva les yeux et le dévisagea.

— Vous avez vous aussi subi une grande perte, dit-elle avec une feinte sollicitude. Votre maîtresse est morte.

Il s'attendait à ce qu'elle exprime quelques regrets de circonstance pour la mort de son père et ne comprit pas tout de suite ce qu'il entendait. Puis il réalisa d'un coup combien elle le haïssait et désirait le blesser.

— Akane, poursuivit-elle. La courtisane. Elle a assassiné un vieillard avant de se tuer elle-même. À ce qu'on raconte, Masahiro est venu lui annoncer votre mort. Cette nouvelle a dû lui faire perdre la tête.

Elle continua de le fixer d'un air presque triomphant.

— Évidemment, Masahiro a été en contact avec elle tout au long de l'hiver. Il a dû souvent coucher avec elle pendant votre absence.

Il fut envahi d'une telle fureur qu'il n'avait envie que de la tuer. Luttant contre le flot de sang qui mettait en feu les muscles de ses bras et de ses mains, il sentit ses poings se serrer et son visage se contracter sous l'effet d'une souffrance insupportable. Akane était morte ? Elle l'avait trompé avec son oncle ? Ces deux faits semblaient aussi incroyables et intolérables l'un que l'autre. Puis il se rappela les commérages sur son ancien amant, Hayato, les bruits qui avaient

couru en ville quand il avait été tué sur l'ordre de Masahiro et que ses enfants n'avaient dû leur salut, de l'avis de tous, qu'à l'intercession d'Akane.

— Vous devez être très las, reprit Moe du même ton apprêté. Et je vois que vous avez reçu une blessure. Laissez-moi vous préparer du thé.

Il savait que s'il restait un instant de plus dans cette pièce, il perdrait son sang-froid. Se levant abruptement, sans ajouter un mot, il ouvrit la porte avec tant de brutalité que l'écran de papier se déchira. Il courut vers le jardin. Arrêté dans son élan par le mur d'enceinte, il abattit son poing dessus comme s'il pouvait fracasser la pierre, tandis que des larmes irrépressibles jaillissaient de ses yeux.

Il resta immobile et son regard erra sur la baie puis sur la mer au-delà. Des azalées parsemaient de taches écarlates l'horizon verdoyant de la rive opposée. Les vagues murmuraient contre l'énorme muraille et une brise légère venant du large séchait les larmes sur ses joues. Après ce premier accès violent, il cessa de pleurer, mais il sentit sa fureur s'apaiser pour se transformer en un sentiment différent, non moins intense mais maîtrisable : une détermination implacable de se raccrocher à ce qui lui restait.

Il n'avait personne à qui parler, personne avec qui partager son chagrin. Seul Kiyoshige aurait compris, et il était mort. Jamais plus Shigeru ne converserait avec lui, n'entendrait son rire. Il était entouré de gens qui le haïssaient : ses oncles, sa propre épouse. Il avait perdu son père, son meilleur ami, son conseiller le plus proche, Irie Masahide – et Akane, qui l'aurait consolé et qu'il ne tiendrait plus jamais dans ses bras.

Endo Chikara vint lui annoncer que la réunion pouvait commencer. Shigeru dut mettre de côté son chagrin et sa fureur pour affronter ses oncles avec calme. Il se sentait plus reconnaissant que jamais envers Matsuda et les moines de Terayama pour l'entraînement rigoureux qui lui avait appris à se maîtriser. Après avoir salué ses oncles sans rien trahir de ses sentiments véritables, il accueillit paisiblement leurs condoléances et leurs questions, en examinant leur visage avec une attention discrète afin de jauger leur maintien et leur comportement. Tandis qu'il observait Masahiro à la dérobée, il fut pris de dégoût à l'idée qu'Akane ait pu connaître l'étreinte d'un être si laid. Il ne parvenait pas à y croire – elle n'aurait jamais partagé la couche de Masahiro, à moins qu'il ne l'ait forcée. Cette pensée l'emplit d'une telle horreur qu'il dut l'écarter de son esprit pour pouvoir continuer la discussion.

Les débats furent orageux, empreints de malaise et de peur, remplis de récriminations d'abord contre le perfide Noguchi puis, plus subtilement, contre Shigeru lui-même, pour avoir éveillé l'hostilité

d'Iida et affronté directement les Tohan. On aboutit plus ou moins à une impasse, sire Shoichi rejetant l'idée d'abandonner la régence sous prétexte que les Tohan refuseraient peut-être de négocier avec Shigeru et qu'il faudrait que quelqu'un ait suffisamment d'autorité pour parler au nom du clan.

Avec son pragmatisme habituel, Endo garda ostensiblement le silence, mais Miyoshi prit le parti de Shigeru avec chaleur et montra clairement qu'à son avis les habitants de Hagi, comme en fait le peuple entier du Pays du Milieu, avaient été en faveur de la guerre contre les Tohan et s'opposeraient vigoureusement à toute décision revenant à se soumettre à leurs ennemis. Comme Shigeru, il pensait que l'Ouest ne tolérerait pas que les Tohan dominent complètement le Pays du Milieu, de sorte que les Otori devraient faire confiance à leur alliance avec Maruyama et s'en servir comme moyen de pression.

— Nous devons opposer nos propres exigences aux exigences des Tohan, conseilla Miyoshi. Après tout, Sadamu a attaqué Chigawa sans avoir été provoqué.

— Il ne l'a été que trop, malheureusement, rétorqua Shoichi. La conduite de sire Shigeru n'a été qu'une longue provocation depuis la mort de Miura.

Il semblait inutile de se disputer inlassablement sur les mêmes sujets, aussi Shigeru mit-il fin à la réunion. Il retourna passer la nuit dans la maison de sa mère, car il voulait parler en privé avec Ichiro et ne pouvait supporter d'être sous le même toit que ses oncles et son épouse. Miyoshi voulait l'accompagner mais il le persuada de rester au château, où il avait besoin d'avoir au moins un serviteur loyal. Miyoshi envoya des renforts pour garder la maison, et Shigeru se douta de ses motifs : à ce stade, la mort soudaine du chef légitime du clan en aurait arrangé plus d'un. Un assassinat était devenu fort possible. Il n'y avait jamais songé auparavant, tant sa position incontestée le protégeait. À présent, tandis qu'il traversait de nouveau les rues grouillant d'une foule frénétique, il se rendait compte combien il serait aisé pour un meurtrier de se cacher dans la cohue. La maison de sa mère paraissait bien mal défendue, mais au moins il avait confiance dans les domestiques alors qu'au château il devait désormais se méfier de tout le monde.

Il rapporta à Ichiro les discussions de la réunion et son professeur lui proposa d'assister aux négociations du lendemain, estimant comme Miyoshi que les Otori avaient bien des griefs qu'il convenait d'aborder.

— Je retiendrai tout ce qui se dira et je le consignerai par écrit, promit-il.

Après qu'ils eurent pris un bain et soupé, Shigeru se sentit mort de fatigue. Il aurait voulu questionner Ichiro sur Akane – cependant que pouvait savoir le vieux professeur à ce propos ? Il désirait la pleurer

comme elle le méritait, mais était torturé par l'idée qu'elle ait pu le trahir. Cette pensée était trop affreuse pour s'y attarder. Il mit de côté ses émotions, comme dans une boîte enfouie dans la terre, et s'abandonna au cours du fleuve profond du sommeil.

Juste avant de s'endormir, il songea : « Si quelqu'un sait la vérité sur Akane, c'est Chiyo. » Il résolut d'interroger la vieille femme plus tard et trouva un certain réconfort dans la certitude qu'elle ne lui mentirait pas.

*

Sire Kiatno arriva à Hagi le lendemain et fut escorté en grande cérémonie jusqu'au château. La dignité de son passage fut quelque peu gâtée par la frénésie des habitants de la ville qui continuaient d'exorciser leur chagrin et leur sentiment d'être trahis en dansant et en chantant, vêtus d'atours paraissant de plus en plus colorés et extravagants. Le cortège de Kitano fut la cible d'injures bientôt suivies de jets de pierres et d'ordures, au point qu'un bain de sang fut évité de justesse.

Seule la présence de Shigeru empêcha l'agitation de dégénérer davantage. Il alla à la rencontre de Kitano, l'accueillit cérémonieusement et chevaucha à son côté. Son sang-froid et son courage calmèrent et rassurèrent un peu la foule, de même que la présence d'Ichiro, dont le savoir et l'intégrité étaient connus et respectés de tous. La journée était chaude et humide. Des nuages se massaient au-dessus des montagnes et à l'horizon. Les pluies d'été allaient commencer d'un moment à l'autre et mettre fin provisoirement aux hostilités.

Les hommes hurlaient avec colère qu'ils incendieraient leurs maisons et saccageraient leurs champs plutôt que de les voir aux mains des Tohan. Les femmes chantaient qu'elles se jetteraient dans la mer avec leurs enfants si jamais Sadamu entrait dans Hagi. Shigeru était heureux que Kitano les entende. Si rien n'était fait pour apaiser le peuple, la moisson ne serait pas rentrée, on ne produirait plus d'aliments et tout le monde mourrait de faim avant le printemps prochain.

La réunion devait se tenir en petit comité. Seuls devaient y assister les seigneurs Otori, à savoir Shigeru et ses oncles, ainsi que Kitano. Ichiro était également présent avec deux scribes, un de Hagi et un de Tsuwano. Après qu'ils furent tous assis dans la salle de réception et eurent échangé les politesses d'usage, Kitano déclara :

— Je suis heureux de pouvoir être un peu utile au clan en cette période douloureuse.

Il avait un air vaguement satisfait, comme un chat qui vient de

chiper et d'engloutir un poisson.

— Nous déplorons profondément les récents événements, dit Shoichi. Nous nous y étions d'ailleurs opposés. Mon frère et moi-même nous chargerons à l'avenir d'assurer la bonne conduite de notre clan. Nous espérons pouvoir réparer nos torts de façon à contenter sire Iida.

— En échange, il nous reconnaîtra comme régents en titre en attendant que la question de la succession soit clarifiée, ajouta Masahiro.

— Elle n'a aucun besoin d'être clarifiée, intervint Shigeru en s'efforçant de garder son calme. Je suis le fils aîné de sire Shigemori. Et j'ai un héritier en la personne de mon frère, Takeshi.

Kitano sourit avec urbanité.

— C'est une des conditions préliminaires de sire Iida, annonça-t-il. Aucune négociation ne sera engagée tant que sire Shigeru sera le chef du clan.

Comme personne ne parlait, il ajouta :

— Je vous avais averti de ne pas vous en faire un ennemi. À moins que vous n'acceptiez de vous effacer, il ne sert à rien de continuer cette réunion. Sire Iida et son armée sont maintenant à Kushimoto. Nous ne pourrons les empêcher de prendre Yamagata. Après quoi, seul Tsuwano les séparera de Hagi.

— Hagi peut résister à n'importe quel siège ! s'exclama Shigeru.

Ses oncles échangèrent un regard.

— Mais nous pourrions être vaincus par la famine, observa Shoichi. D'autant que nous ne sommes qu'au début de l'été et que la moisson n'aura pas lieu avant des semaines.

— Shigeru devrait mettre fin à ses jours, suggéra Masahiro d'un ton neutre. Ce serait assurément la manière la plus honorable de satisfaire aux exigences d'Iida.

— Mon père m'a ordonné de vivre, répliqua Shigeru. Je dois d'autant plus lui obéir que Jato est venu jusqu'à moi.

Assis derrière lui, Ichiro prit la parole :

— Si je puis me permettre d'intervenir, la mort de sire Shigeru plongerait le Pays du Milieu tout entier dans le chaos. Si les Tohan avaient battu les Otori en combattant dans les règles, cette solution serait acceptable. Mais quand il y a eu trahison, les droits du vaincu sont plus importants. La bataille s'est déroulée dans le Pays du Milieu. Sire Iida était donc l'agresseur. Il convient de peser soigneusement tous ces éléments avant de prendre une décision.

— Sadamu nous menace en vain d'assiéger Hagi, ajouta Shigeru, car les Seishuu nous viendront en aide. Vous pouvez le lui dire. Du reste, d'après nos renseignements il a subi des pertes trop lourdes pour se lancer dans une nouvelle campagne militaire, surtout pendant la saison des pluies.

— Tous ces arguments sont peut-être valables, riposta Kitano, mais il est inutile d'en discuter à moins que vous n'acceptiez à partir d'aujourd'hui de n'être plus ni le chef ni l'héritier du clan des Otori.

— Je ne puis me dépouiller de mes prérogatives comme si j'enlevais une robe ou un chapeau, répliqua Shigeru. Je suis ce que je suis.

— Dans ce cas, ma présence ici est sans objet, déclara Kitano.

Il y eut un bref silence. Puis Shoichi et Masahiro commencèrent à parler tous les deux en même temps.

— C'est ridicule...

— Il faut que sire Shigeru s'efface...

— Votre frère est à Terayama, n'est-ce pas ? lança Kitano. Je dois vous prévenir que le temple est cerné par mes hommes, qui ont reçu l'ordre de sire Iida et de moi-même de l'attaquer, de tuer tous ses occupants et de l'incendier si la situation n'est pas réglée de façon satisfaisante d'ici une semaine. La ville de Yamagata sera elle aussi rasée.

— Même pour un homme comme vous, un tel crime serait sans exemple ! s'écria Shigeru avec colère.

— Je pourrais moi aussi trouver quelques qualificatifs vous convenant, Shigeru, rétorqua Kitano. Cependant je ne crois pas que nous allions bien loin en nous injuriant. Il nous faut parvenir à un accord.

On entendit soudain la pluie s'abattre sur le toit et une odeur de terre humide s'insinua dans la pièce.

— Nous devons penser d'abord au bien du clan, dit Shoichi avec componction. Sire Iida vous autorise à vivre, Shigeru. C'est une énorme concession. Et la vie de votre frère sera également épargnée.

— Ayant été vaincu sur le champ de bataille, vous devez vous attendre à en payer le prix, ajouta Kitano. Bien entendu, si vous insistez pour mettre fin à vos jours, nous ne pourrons vous en empêcher. Mais je crois comme sire Ichiro que votre mort mettrait le peuple en émoi. Pour cette raison, et aussi parce que vous lui avez sauvé la vie autrefois, sire Iida fera preuve d'une extrême clémence et n'exigera pas votre tête.

Leurs voix semblaient lointaines à Shigeru et la pièce était comme noyée de brouillard. Une seule pensée l'occupait : « Cependant Jato est venu me trouver. Je ne dois pas mourir avant de m'être vengé. Il est impossible que je cesse d'être le chef du clan. Jato est venu me trouver. »

Puis il se rappela comment le sabre lui était venu, et les mots de l'homme qui le lui avait apporté. « Le discernement, la fourberie et surtout la patience. » Telles étaient les qualités qu'il devrait mettre en œuvre pour survivre. Il allait commencer à les mettre en pratique dès

maintenant.

— Très bien, dit-il. Je vais m'effacer pour toutes les raisons que vous avez indiquées et avant tout pour le bien du clan.

— Sire Iida attend de vous une confirmation écrite que vous vous retirerez de la vie publique et ne prendrez plus jamais les armes contre lui.

« La fourberie ». Shigeru inclina la tête.

— En échange, mon frère devra recevoir un sauf-conduit pour Hagi, et Terayama comme Yamagata devront être épargnés.

— La destruction leur sera épargnée, dit Kitano, mais ils devront être cédés aux Tohan, ainsi que Chigawa et la plaine de Yaegahara.

Il ajouta :

— Moi aussi, je fais des sacrifices. Je perds la moitié de mon domaine pour m'être abstenu de vous attaquer comme Iida me l'avait demandé. Noguchi, au contraire, va recevoir en récompense toute la région du sud.

Les négociations continuèrent jusqu'au soir. Les frontières des Trois Pays furent redessinées. Le territoire des Otori était réduit à la zone montagneuse entre Hagi et Tsuwano plus une bande étroite le long de la côte nord. Ils perdaient Chigawa et ses mines d'argent, Kushimoto, Yamagata et la riche cité méridionale de Hofu. Les deux tiers du Pays du Milieu tombaient aux mains des guerriers d'Iida. Toutefois Hagi ne fut pas assiégé et il s'ensuivit un semblant de paix qui dura plus de dix ans.

Trop affaibli par Yaegahara pour attaquer franchement les Seishuu au cours des années suivantes, Iida exigea également d'eux des contreparties pour leur alliance avec les Otori. Araï Daiichi reçut l'ordre de servir Noguchi Masayoshi. La fille aînée de sire Shirakawa, Kaede, fut envoyée comme otage au château de Noguchi dès qu'elle fut assez âgée, et la fille de Maruyama Naomi, Mariko, connut le même sort à Inuyama. On édifia d'énormes châteaux à Yamagata et à Noguchi, et les routes principales furent dotées de postes frontières soigneusement gardés.

Mais tout cela appartenait encore à l'avenir.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Dans les jours qui suivirent, Shigeru fut entièrement absorbé par les détails de la reddition, rétablissement des nouvelles frontières, la mise au point d'un système permettant de remettre les impôts directement aux maîtres de l'heure. La plupart du temps, il parvenait sans peine à agir avec calme, comme s'il ne s'agissait que d'un rêve dont il s'éveillerait tôt ou tard pour retrouver l'ordre ancien du monde. Il se mouvait avec indifférence dans cette ambiance irréelle, en faisant ce qu'il fallait avec autant de soin et de justice que possible. Il ne cessait de rencontrer des délégations de guerriers, de marchands, de chefs de village. Il leur expliquait de son mieux les termes de la reddition, sans se laisser émouvoir par leur colère, leur incompréhension ou même leurs larmes.

Peu à peu, sa sérénité imperturbable fit son effet sur la ville en pleine frénésie. Les foules de danseurs se dispersèrent, les gens s'habillèrent de nouveau normalement et la vie reprit son cours. Shigeru refusait de les laisser s'apitoyer sur leur sort comme d'éternelles victimes. Une telle complaisance ne conduirait qu'à l'impuissance et à un sourd ressentiment qui ferait le jeu des Tohan et détruirait le clan de l'intérieur.

Cependant Shigeru lui-même se sentait par moments en proie à une rage incontrôlable. Elle s'abattait sur lui à l'improviste, comme s'il était assailli par un démon. Habituellement, il quittait précipitamment la pièce où il se trouvait, car il craignait par-dessus tout de tuer quelqu'un sans le vouloir. Il avait souvent mal à la main droite à force de donner des coups de poing dans un pilier de bois ou un mur de pierre dès qu'il était seul. Il lui arrivait de frapper son propre visage, en se disant qu'il allait sûrement devenir fou. Puis il reprenait soudain conscience du monde autour de lui. Le chant d'une fauvette dans le jardin, le parfum des iris, le murmure d'une averse s'imposaient à lui et sa fureur retombait.

Dans ses moments de solitude, il était parfois également en proie aux démons d'un chagrin écrasant, à la pensée de tous les morts et aussi d'Akane, dont l'absence le faisait physiquement souffrir. Le cratère du volcan où elle avait trouvé la mort était devenu un lieu de pèlerinage pour les femmes des maisons de plaisir et pour les jeunes filles amoureuses. Shigeru s'y rendait lui-même de temps en temps et visitait souvent la tombe du père d'Akane sur le pont de pierre, en apportant des offrandes et en lisant l'inscription qu'il avait fait graver :

« Quant aux injustes et aux déloyaux, qu'ils prennent garde. »

La colère et le chagrin étaient aussi insupportables l'un que l'autre

et il luttait pour les tenir à distance. Si douloureux fussent-ils, ils l'ancraient dans la réalité, mais il ne pouvait se permettre d'y succomber.

Chiyo lui avait rapporté les détails qu'elle avait glanés sur les circonstances de la fin d'Akane. Il soupçonnait son oncle Masahiro d'avoir été guidé non seulement par la lubricité mais par la volonté de conspirer activement contre lui. Toutefois Akane elle-même s'était montrée indiscreète et ne lui avait pas été entièrement fidèle, dans sa pitié pour le triste sort de Hayato. Il songeait souvent à se venger, mais la vengeance attendrait. Il ferait preuve de la même patience que le héron venant pêcher chaque soir dans les ruisseaux et les bassins du jardin de la maison près du fleuve.

Avec le pragmatisme la caractérisant dès qu'il était question du corps, Chiyo lui conseilla de se consoler avec d'autres courtisanes, mais il déclina ses propositions car il en voulait obscurément à toutes les femmes de leur séduction mêlée de duplicité, de sorte qu'il ne voulait s'engager avec aucune.

Il s'installa dans la maison de sa mère avec celle-ci et son épouse. Ichiro fut enchanté de cet arrangement et lui assura que la vie d'un homme retiré du monde avait bien des délices : étudier littérature, religion et philosophie, cultiver les joies de l'art, sans oublier bien sûr celles de la cuisine.

Dame Otori et dame Moe étaient moins satisfaites. Toutes deux estimaient plus ou moins qu'il aurait été plus honorable pour Shigeru de mettre fin à ses jours. Elles l'auraient évidemment suivi dans la mort, mais puisqu'il tenait à vivre elles étaient obligées d'en faire autant.

Malgré sa beauté et son confort, la maison n'était pas très vaste. Shigeru se plaisait assez à mener une existence simple et frugale. En revanche, Moe regrettait le luxe et la splendeur du château. Elle qui croyait détester les intrigues de la résidence s'aperçut qu'elles lui manquaient également. Elle n'aimait guère sa belle-mère. La présence de Chiyo la mettait mal à l'aise en réveillant en elle des souvenirs désagréables. La plupart du temps, elle manquait d'occupations et s'ennuyait. Bien qu'elle fût mariée, elle n'était pas vraiment une épouse. Elle n'avait pas d'enfants. Sa famille avait péri et sa maison avait été anéantie à cause de l'imprudence de son propre époux. Elle se sentait offensée de le voir encore vivant, et elle le lui rappelait chaque jour par des remarques empoisonnées en public et des accusations véhémentes lorsqu'ils étaient en tête à tête.

Étant elle-même passablement désœuvrée, dame Otori rudoyait sa bru plus que jamais et lui ordonnait souvent de faire des tâches qui auraient davantage convenu aux servantes, sans autre raison que le plaisir de l'importuner. Un soir, quelques semaines après la bataille,

alors que la saison des pluies n'était pas encore terminée, elle dit à Moe, qui se préparait à se coucher, d'aller lui chercher du thé à la cuisine.

Il pleuvait à verse et la maison était sombre. Moe remplit la théière avec l'eau de la bouilloire suspendue au-dessus des braises du foyer et prit un bol pour sa belle-mère.

— L'eau était trop chaude, se plaignit dame Otori. Vous devriez l'éloigner de feu et la laisser refroidir un peu avant de faire du thé.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à Chiyo de s'en charger ? rétorqua Moe.

— Allez préparer une nouvelle infusion, commanda dame Otori. Et apportez-en également à votre époux. Il est avec Ichiro, en train d'examiner des registres. Essayez de vous comporter avec lui comme une épouse, pour une fois.

Moe fit ce qu'on lui demandait. Pleine de rancœur, elle porta un plateau chargé de bols de thé jusqu'à la pièce qu'affectionnait Ichiro.

Shigeru était seul, occupé à lire un rouleau. Plusieurs boîtes en bois de paulownia l'environnaient et la pièce sentait le vieux papier et la rue. Absorbé dans son étude, il ne leva pas les yeux quand elle entra. Elle s'agenouilla et posa le plateau sur le sol. Prise d'un besoin impérieux de l'agresser, de le blesser, de le faire souffrir autant qu'elle-même souffrait, elle lança :

— Vous restez assis ici comme un marchand. Pourquoi passez-vous tant de temps dans cette pièce ? Vous n'avez vraiment plus rien d'un guerrier.

— Seriez-vous plus heureuse si nous vivions séparément ? demanda-t-il après un silence. Je suis sûr que nous pourrions nous arranger autrement. Nous avons traversé tous deux des épreuves. Il ne sert à rien de nous détester mutuellement.

Son ton calme et raisonnable la rendit encore plus furieuse.

— Où pourrais-je aller ? Je n'ai plus rien ni personne ! Le meilleur moyen de nous séparer serait de mourir. Vous d'abord, moi ensuite.

Toujours sans la regarder, il déclara doucement :

— J'ai déjà décidé que je ne mettrai pas fin à mes jours. Mon père m'a ordonné de vivre.

Ses yeux errèrent un instant sur les colonnes d'écriture et il déploya le rouleau un peu plus largement.

— Vous avez peur, siffla-t-elle avec mépris. Vous n'êtes qu'un lâche. Voilà ce qu'est devenu le grand Otori Shigeru : un lâche, qui passe son temps à lire des histoires de riz et de soja comme un marchand pendant que sa femme lui apporte du thé.

La pluie qui n'avait cessé depuis le matin, l'odeur d'humidité et de moisissure l'avaient plongé dans la dépression, et il avait passé la journée à lutter contre sa fureur et son désespoir.

— Laissez-moi tranquille ! s'écria-t-il d'une voix altérée par la colère. Sortez !

— Pourquoi ? Parce que je vous rappelle ce que vous préféreriez oublier ? Les morts par milliers dont vous êtes responsable ? La perte des deux tiers du Pays du Milieu, la destruction de ma famille, votre propre humiliation ?

La rage s'empara de lui. Il bondit sur ses pieds, prêt à s'élancer sous la pluie, mais Moe lui barrait le passage. Alors qu'il la repoussait rudement, elle tomba contre lui et il sentit sa peau imprégnée de la fraîcheur du bain, sa chevelure soyeuse et parfumée. Il fut envahi à la fois de haine et de désir. Elle était son épouse, et donc censée le satisfaire et lui donner des enfants. Il se remémora en un éclair leur nuit de noces, dont les espérances avaient été si cruellement déçues. Il la tenait par le bras et son autre main était plaquée sur la nuque fragile de la jeune femme. En la sentant si vulnérable, il prit conscience de sa propre force et fut submergé par un désir irrépressible.

Il la jeta sur les nattes, chercha à tâtons sa ceinture, souleva sa robe tout en ouvrant son propre vêtement. Il voulait la blesser et peut-être, obscurément, la punir. Elle poussa un petit cri de frayeur. Aussi brusquement qu'elle était apparue, la fureur de Shigeru s'évanouit. À se souvint de sa peur et de sa frigidité.

« J'étais sur le point de la forcer », se dit-il avec écoëurement.

— Je suis désolé, lança-t-il gauchement en la lâchant et en s'éloignant d'elle.

Elle ne fit aucun effort pour se lever ou se couvrir mais le regarda avec une intensité extraordinaire, qu'il ne lui avait encore jamais vue.

— Je suis votre épouse, dit-elle. Ceci est la seule chose dont vous n'avez pas à vous excuser. Si du moins vous en êtes encore capable.

Un rien séparait la violence de la haine de celui de l'amour. Moe était plus excitée par la fureur de Shigeru que par sa tendresse. Alors qu'elle avait méprisé sa douceur, elle avait envie de sa colère. Leur union fut plus brutale qu'amoureuse. Néanmoins, à l'instant où il s'abandonna complètement en elle, il se sentit soudain attendri et fut envahi par le besoin de la posséder et de la protéger.

Leur vie conjugale suivit sa propre voie tourmentée, à l'image de leurs destins tissés d'épreuves et de ruptures. Pendant la journée, Moe se conduisait en épouse exemplaire, pleine de discrétion, de déférence envers sa belle-mère et d'ardeur au travail. Quand elle était seule avec Shigeru, en revanche, elle cherchait à provoquer sa fureur afin de pouvoir ensuite se soumettre. Elle attirait sa colère comme un pin élancé attire la foudre, et sa réaction l'enflammait autant qu'elle la meurtrissait. Cette existence paraissait toujours aussi irréelle à Shigeru. Il ne s'accordait aucun instant d'oisiveté dans la journée et

consacrait les nuits à étudier, souvent avec Ichiro. Le martèlement incessant de la pluie, l'air humide où flottait une odeur de moisissure, tout semblait s'interposer entre lui et le monde réel. Par moments, il avait l'impression d'être devenu un spectre vivant, sur le point de disparaître dans le brouillard. La rage que Moe éveillait en lui, suivie du désir et de son assouvissement, contribuaient étrangement à le maintenir dans la réalité. Il lui en était reconnaissant, mais comme elle répondait par le mépris à toute manifestation de tendresse il n'en parlait jamais.

Vers la fin de la saison des pluies, elle tomba enceinte. Shigeru était partagé entre la joie et l'appréhension. Dans les moments où il parvenait à se considérer lui-même comme un simple guerrier-fermier, il imaginait le bonheur que des enfants apporteraient dans sa vie. Mais quand il songeait à sa position d'héritier dépossédé du clan, il savait qu'un enfant, et surtout un fils, ne ferait qu'accroître les dangers qu'il courait. Combien de temps le laisserait-on en vie ? Si ses oncles gouvernaient avec justice, le clan des Otori l'oublierait et s'habituerait doucement au nouvel ordre des choses. Sa vie perdrait toute importance aux yeux de ses anciens sujets et personne ne pleurerait sa mort. Si au contraire, comme il le craignait, Shoichi et Masahiro continuaient d'exploiter les ressources du clan pour leur seul profit si bien que les troubles s'aggravaient, sa survie serait encore plus précaire. Sa personne cristalliserait tous les espoirs en un renouveau du monde et un retour à un gouvernement juste, ce qui provoquerait des révoltes chez les paysans et les fermiers. Ses oncles verraient en lui une incitation permanente à la rébellion. Si jamais il voulait vivre assez longtemps pour se venger, il lui faudrait éviter soigneusement à la fois d'être trop visible et d'être complètement oublié.

Il craignait également pour la santé de Moe. Sa grossesse était difficile : elle pouvait à peine manger et vomissait fréquemment. Il arrivait à Shigeru de penser que leurs amours brutales ne pourraient donner qu'un enfant monstrueux.

Moe ne venait plus le retrouver la nuit. En fait, ils ne se parlaient presque plus. Elle restait enfermée dans les appartements des femmes, où Chiyo prenait soin d'elle en la persuadant de manger, en massant ses jambes et son dos, et en préparant des infusions calmantes pour apaiser ses nausées.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Shigeru était également préoccupé par l'imminence de la fête des Morts. À cette période de l'année, il avait l'habitude dans la mesure du possible de se rendre à Terayama, où nombre de ses ancêtres étaient enterrés. Il avait entendu dire qu'on avait apporté là-bas les cendres de son père après la bataille, mais il n'avait pas assisté aux funérailles et aucune cérémonie n'avait été célébrée à Hagi. Son seul hommage avait été ses brèves prières dans le village de la Tribu. Il lui semblait de son devoir d'aller maintenant au temple présenter ses respects à son père et de faire dire des prières pour lui, leurs ancêtres et les Otori morts au combat. Il désirait également mettre la dernière main à la cession de la ville de Yamagata et ramener son frère à Hagi, car Takeshi était toujours avec les moines. Du reste, il mourait d'envie de voir Matsuda Shingen, de recueillir auprès de l'abbé des paroles de sagesse qui lui enseigneraient comment mener le reste de sa vie.

Il fit part à Ichiro de son désir de se rendre à Terayama. Le vieil homme répondit qu'il en parlerait avec les seigneurs Otori afin de voir s'ils autoriseraient un tel voyage. Shigeru fut rempli de fureur par cette réponse qui impliquait qu'il n'était plus libre de parcourir le Pays du Milieu et devait demander la permission de ses oncles pour la moindre chose. Toutefois il était davantage maître de ses colères que par le passé et n'en laissa rien deviner à Ichiro, auquel il se contenta de demander de faire vite car il aurait besoin de prendre des dispositions et souhaitait envoyer un message pour prévenir Matsuda.

Il n'essuya pas un refus déclaré mais comprit devant les dérobades perpétuelles de ses oncles qu'il n'obtiendrait jamais leur autorisation, et en tout cas pas à temps pour arriver au temple avant le premier jour de la fête. Décidant de prendre lui-même les choses en main, il revêtit le déguisement qu'il avait porté avec Muto Kenji : la vieille robe de voyage sans marques distinctives et le chapeau en carex. Il enveloppa la poignée de Jato dans une peau de requin, prit une petite sacoche de provisions et un peu d'argent. Après avoir traversé le fleuve de nuit en empruntant le barrage à poissons, il s'en alla à pied dans les montagnes.

Si jamais quelqu'un le défiait, il avait décidé qu'il prétendrait se rendre en pèlerinage à l'un des sanctuaires isolés des montagnes s'étendant au sud de Hagi, mais personne ne semblait soupçonner son identité. Au cours des mois suivant la bataille, de nombreux guerriers privés de maître ou de ressources avaient traversé les Trois Pays pour rentrer chez eux ou se réfugier dans la forêt, où il leur arrivait souvent de se faire bandits pour survivre. Il se rendit compte que personne ne

reconnaissait son visage. En l'apercevant autrefois, les gens ne voyaient pas en lui un individu mais l'héritier de leur clan. Maintenant qu'il voyageait sans les attributs de sire Otori, il était invisible. Ce fut pour lui à la fois un choc et un soulagement.

Beaucoup de gens circulaient en dissimulant leur visage dans une écharpe ou sous un chapeau conique pareil au sien. Il marchait en apparence plongé dans ses pensées, aussi impénétrables que n'importe quel voile noir, mais observait en fait attentivement les campagnes qu'il traversait, en prenant note de l'état des rizières et de l'exploitation des forêts. Il étudiait même les champs s'étaguant sur les versants, où les villageois cultivaient des légumes et qu'ils entouraient de pieux afin de les protéger des sangliers. On était à l'apogée de l'été. Les rizières étaient d'un vert éclatant, les forêts ombragées résonnaient de la rumeur stridente des cigales et l'air était moite. Les oiseaux n'étaient pas moins bruyants que les insectes dans les arbres, et chaque nuit les coassements des grenouilles s'élevaient des levées et des mares.

Évitant les routes principales, il suivit des sentiers aussi étroits qu'escarpés. Il lui arriva de se perdre, mais il marcha constamment en direction du sud et finit par rejoindre la cabane où il avait passé un été avec Matsuda. Le jour tombait et son arrivée prit de court le tanuki, qui se cacha en hâte sous la véranda. Il passa la nuit dans la cabane. Elle semblait être restée close depuis un certain temps : l'air sentait le moisi et les braises avaient depuis longtemps refroidi dans les cendres fines et grises. Cet endroit était rempli de souvenirs pour lui – l'enseignement de Matsuda, la mort de Miura, l'esprit du renard qui était devenu un ami nommé Muto Kenji. Après avoir mangé ses dernières provisions, il s'assit en méditation sur la véranda tandis qu'au-dessus de sa tête les étoiles suivaient leur cours dans le firmament et que le tanuki sortait pour son expédition nocturne. Quand il revint, juste avant l'aube, Shigeru se retira lui aussi dans la cabane et dormit quelques heures. Il se réveilla revigoré, avec la sensation d'être mieux portant que depuis des mois. Après un petit déjeuner d'eau de source, il se mit en route pour la dernière étape de son voyage.

En milieu de journée, il se reposa un moment sous l'énorme chêne où il avait vu le houou. Il revoyait distinctement, gravée dans sa mémoire, la plume blanche à l'extrémité rouge. Matsuda lui avait parlé de la mort, du choix d'une voie juste menant à une fin chargée de signification. Mais à présent il était encore vivant alors que tant d'autres avaient péri : avait-il fait le bon choix ? Ou ses actes n'aboutiraient-ils qu'à chasser sans retour le houou du Pays du Milieu ?

Il n'y avait aucune trace des guerriers qui, au dire de Kitano,

cernaient le temple. Peut-être l'annonce de la reddition officielle les avait-elle ramenés à Yamagata, ses nombreuses auberges et ses jolies femmes, à moins qu'ils ne soient rentrés à Tsuwano en vue de la moisson. Pourtant, malgré la paix et la tranquillité apparente du temple, la courbe sereine de ses toits se détachant sur la forêt vert sombre, les colombes voletant autour des avant-toits en roucoulant inlassablement, Matsuda Shingen ne put cacher son inquiétude en voyant arriver Shigeru. Celui-ci avait pénétré dans la cour principale et parlé à l'un des moines ratissant le gravier et balayant les sentiers – le temple n'était pas fortifié, à cette époque, et le portail restait ouvert de l'aube à minuit. Le prenant pour un voyageur ordinaire, le moine l'avait invité à se rendre à l'hôtellerie. Il fallut que Shigeru enlève son chapeau et demande à parler à l'abbé pour qu'il le reconnaisse et l'emmène sur-le-champ au bureau de Matsuda. Shigeru s'agenouilla devant le vieillard, mais Matsuda s'avança vers lui d'un pas vif et le serra contre lui.

— Vous êtes venu seul, dans cette tenue ? Ce n'est guère prudent. Vous devez avoir conscience des dangers qui vous menacent.

— Il m'a paru nécessaire de venir célébrer la fête des Morts en ces lieux, répliqua Shigeru. Cette année surtout, il faut que j'honore l'esprit de mon père et ceux des guerriers morts au combat.

— Je vous montrerai où sont enterrées les cendres de sire Shigemori. Mais d'abord, laissez-moi appeler votre frère. Vous devez être impatient de le voir.

Matsuda tapa dans ses mains. Le moine qui avait accompagné Shigeru réapparut et il lui demanda d'aller chercher Takeshi.

— Il va bien ?

— Physiquement, sa santé est bonne et même excellente. En revanche, depuis la nouvelle de la défaite et de la mort de votre père, il est très perturbé, plein de colère et de méfiance. J'essaie de le faire garder de près pour sa propre sûreté, mais il s'irrite d'être constamment surveillé.

— En d'autres termes, il est devenu très difficile. Je vais vous décharger de ce fardeau. Il faut qu'il retourne à Hagi.

— Sire Kitano a proposé d'envoyer une escorte, mais Takeshi refuse de voyager avec lui sous prétexte qu'il ne tient pas compagnie à des traîtres.

— J'étais inquiet à l'idée que Kitano puisse tenter de le retenir à Tsuwano pour en faire un otage. Je préférerais le ramener moi-même.

— Cela reviendrait à mettre tout le monde au courant de votre voyage, l'avertit Matsuda.

— Même si je n'ai pas attendu le consentement de mes oncles pour partir, ce voyage était parfaitement justifié. Je devais célébrer les cérémonies nécessaires pour mon père en cet endroit, où ses cendres

sont enterrées, et en cette période, qui est celle de la fête des Morts.

— Iida se saisira du moindre prétexte pour affirmer que vous n'avez pas respecté les termes de la reddition. Je ne vois pas comment il pourrait vous laisser en vie. Soit il vous fera assassiner en secret, soit il recourra à une exécution publique. Vous ne serez en sécurité qu'en restant dans le Pays du Milieu, à Hagi.

— Je n'ai pas l'intention de passer le reste de mes jours comme si j'étais en prison !

— Alors que comptez-vous faire ?

Matsuda ne manifestait ni compassion, ni regret pour la défaite, ni amertume. Shigeru avait agi au mieux selon ses connaissances et ses capacités : même s'il avait été vaincu, il avait agi comme il convenait. Cette attitude fortifiait et réconfortait Shigeru beaucoup plus sûrement que n'importe quelle expression de pitié.

— Tout d'abord, je vais devenir un fermier. Je vais me retirer du monde. Et je vais attendre.

Ces réponses lui vinrent tout naturellement, dans l'atmosphère paisible du temple.

— Cependant il faut que je connaisse le pays. J'ai l'intention de le parcourir à pied pour le découvrir. Même Iida ne saurait y voir une provocation. Ma propre personne sera mon arme contre lui. Tout ce qu'il n'est pas, je le deviendrai. Il faut que je vive pour le contrer. Je le vaincrai même simplement en lui survivant. Et si je puis l'amener à m'assassiner, ma mort accomplira ce que ma vie n'a pu achever. Dans la mesure du possible, je viendrai ici chaque année. J'espère que vous continuerez à me prodiguer vos conseils et votre enseignement.

— Je serai évidemment heureux de le faire, tant que je ne mettrai pas ainsi votre vie en danger.

— J'aurais voulu me tuer sur le champ de bataille, se sentit tenu d'expliquer Shigeru. Mais Jato, le sabre de mon père, m'a été transmis. Il m'a semblé recevoir alors l'ordre de vivre.

— Si le sabre est venu vous trouver, ce doit être à dessein, approuva Matsuda. Votre existence n'a pas encore porté ses fruits. Toutefois le chemin qui vous attend maintenant sera beaucoup plus dur que celui que vous avez déjà parcouru.

— Je ne sais plus qui je suis, avoua Shigeru. Quelle est ma place, si je ne suis plus le chef du clan ?

— C'est cela que vous allez apprendre : ce qui fait de vous un homme. Cette bataille sera plus âpre que celle de Yaegahara.

Shigeru resta un instant silencieux.

— Mon épouse attend un enfant, dit-il à brûle-pourpoint.

— J'espère que ce sera une fille, répliqua Matsuda. Vos oncles seraient très ennuyés que vous ayez un garçon.

Ils furent interrompus par quelqu'un frappant doucement sur

l'écran puis faisant coulisser la porte. Takeshi entra en courant et s'élança vers son frère qui se levait pour le serrer dans ses bras. Shigeru sentit ses yeux devenir brûlants. Il maintint Takeshi par les épaules et le contempla.

L'adolescent avait grandi et forci. Son visage était plus maigre, ce qui lui donnait l'air plus mûr, et il avait les pommettes saillantes et le nez prononcé qui faisaient ressembler les Otori à des faucons. Les yeux de Takeshi brillaient et il renifla à plusieurs reprises, mais il refoula ses larmes.

— Êtes-vous venu ici pour vous tuer ? demanda-t-il. Il faut que vous me laissiez me joindre à vous. Sire Matsuda nous assistera.

— Non, nous allons vivre, répondit Shigeru. Telle était la volonté expresse de notre père. Il nous faut vivre.

— Alors partons dans les montagnes combattre les Tohan ! s'exclama Takeshi. Nous pouvons rassembler ce qui reste de l'armée des Otori !

Shigeru l'interrompit.

— Nous devons nous contenter de ce qui est possible. J'ai signé une reddition officielle et accepté de me retirer de la vie publique. Vous devrez m'imiter, à moins que vous ne veuillez servir nos oncles, faire serment d'allégeance aux Tohan et combattre pour eux.

Il se rappela ses inquiétudes pour l'avenir de Takeshi. Il avait espéré lui donner un domaine, mais c'était maintenant hors de question. Qu'allait faire Takeshi du restant de ses jours ?

— Faire serment d'allégeance aux Tohan ? répéta Takeshi d'un ton incrédule. Si vous n'étiez pas mon frère, je croirais que vous m'insultez ! Nous devons nous comporter avec honneur, c'est tout ce qui nous reste. Je préférerais mettre fin à mes jours plutôt que de servir mes oncles !

— Je vous l'interdis absolument. Vous n'êtes pas encore adulte et me devez obéissance.

— Vous n'êtes plus l'héritier du clan, rétorqua Takeshi avec amertume.

Manifestement, il voulait le blesser.

— Mais je suis toujours votre frère aîné.

Shigeru comprenait que Takeshi se sente déçu par lui, mais cela ne lui était pas moins douloureux.

— Sire Shigeru a raison, intervint Matsuda d'une voix douce. Vous devez lui obéir. Il veut que vous retourniez à Hagi avec lui.

— Je suppose que tout vaut mieux que de rester ici, marmonna Takeshi. Mais que vais-je faire à Hagi ?

— Les occupations ne vous manqueront pas. Vous continuerez vos études, vous m'aidez.

« Et comme moi, vous devrez apprendre à être un homme »,

songea Shigeru.

— Demain nous dirons adieu à notre père, décréta-t-il. Et dès que la fête sera terminée, nous rentrerons chez nous.

*

Takeshi ne pleura pas durant la brève cérémonie, mais il obéit à Shigeru sans discuter et prit congé de Matsuda avec une évidente gratitude pour ses enseignements ainsi qu'une affection qui semblait sincère. Ils repartirent comme Shigeru était arrivé, à pied, vêtus d'habits sans signes distinctifs, à travers les montagnes.

À un moment, Takeshi demanda :

— Devrons-nous toujours rester ainsi, à l'avenir ?

— C'est très dur, admit Shigeru. Et la suite sera encore plus dure. Mais ça ne durera pas éternellement.

Le visage morne et fermé de Takeshi s'éclaira un peu :

— Nous nous vengerons ?

Ils étaient seuls comme ils ne le seraient peut-être pas pendant des mois voire des années. Shigeru déclara d'un ton tranquille :

— Oui, je vous le promets. La mort de notre père et notre défaite seront vengées. Mais il faudra recourir au secret et à la tromperie, des méthodes que ni vous ni moi n'avons jamais pratiquées. Nous allons devoir apprendre à ne rien faire.

— Mais pas pour toujours ? demanda Takeshi en souriant.

*

Les semaines passèrent. La vie reprit son rythme ordinaire. À force de vouloir occuper Takeshi, Shigeru vit ses propres journées se remplir. Takeshi ne s'entraînait plus sur les terrains du château avec ses cousins et les autres garçons du clan, mais Shigeru lui donnait lui-même des cours au bord du fleuve ou dans la forêt. Miyoshi Kahei et Gemba, son frère cadet, les accompagnaient souvent, avec la permission de leur père, et bien d'autres jeunes gens s'arrangeaient pour les observer, car Shigeru, fort de l'enseignement de Matsuda, maniait maintenant le sabre avec grand talent, tandis que Takeshi promettait de l'égaliser voire de le surpasser.

Un jour, Mori Hiroki, le frère de Kiyoshige et le dernier fils survivant de la famille du dresseur de chevaux, se joignit à la petite foule sur la rive du fleuve. Il avait été consacré au sanctuaire du dieu du fleuve six ans plus tôt, après la bataille à coups de pierres à la suite de laquelle son frère aîné, Yuta, s'était noyé et Takeshi avait failli mourir. Il avait maintenant quatorze ans. Après la séance d'entraînement, il aborda Shigeru et lui demanda s'il pouvait lui parler.

Shigeru s'était toujours intéressé à ce jeune homme qui avait fait l'objet de sa première décision d'adulte. En effet, c'était lui qui avait proposé qu'on envoie Hiroki au sanctuaire pour qu'il serve le dieu du fleuve. Il avait également recommandé au père du garçon, Yusuke, de ne pas mettre fin à ses jours mais de continuer à être utile au clan des Otori par ses dons exceptionnels de cavalier. Au fil des ans, il avait vu Hiroki devenir un jeune homme aussi cultivé qu'intelligent, qui avait gardé son amour pour la danse et acquis une grande maîtrise de cet art.

— Mon père a plusieurs choses à vous dire, déclara Hiroki. Vous serait-il possible de lui rendre visite ?

— J'en serais ravi, assura Shigeru.

Il avait le sentiment d'avoir lui-même beaucoup à raconter au père de Kiyoshige sur la vie et la mort de son fils. Il prit ses dispositions pour le lendemain et partit au petit jour, en emmenant Takeshi. Ichiro avait suggéré que l'adolescent ferait mieux de rester étudier la calligraphie, l'histoire et la philosophie. S'il excellait dans les arts martiaux, Takeshi était doué d'un caractère trop énergique pour supporter l'inactivité et manquait de la maîtrise de soi nécessaire pour s'instruire avec diligence. Ichiro comme Shigeru s'efforçaient de le convaincre que la compréhension intellectuelle rehaussait les talents physiques, et qu'on ne devenait maître de soi qu'en se consacrant avec autant d'enthousiasme, sinon plus, aux domaines qui vous déplaisaient qu'à ses activités favorites. Takeshi recevait ces avis avec une impatience mal déguisée et disparaissait souvent de la maison pour se battre à coups de pierres avec des garçons de la ville, voire participer à des combats au sabre, pourtant interdits, avec des fils de guerriers. Shigeru était partagé entre la colère devant la conduite de son frère et la peur qu'il ne se fasse tuer ou ne s'échappe pour rejoindre les bandes de hors-la-loi qui vivaient à la dure dans la forêt et dépouillaient fermiers et voyageurs, en prétendant être des guerriers invaincus alors qu'ils ne valaient guère mieux que des brigands. Il s'évertuait donc à impliquer Takeshi dans sa propre vie et ses intérêts.

Pour traverser le fleuve, ils n'empruntèrent pas le barrage à poissons mais le pont de pierre. Shigeru s'arrêta afin de faire une offrande et de prier devant la tombe du maçon, dans l'espoir que l'esprit inquiet d'Akane trouve la paix. Il pensait souvent à elle, avec un mélange de colère, de nostalgie et de chagrin, tandis que son fils grossissait dans le ventre de Moe. Les vomissements de la jeune femme s'étaient calmés au fil des semaines, mais son teint était cireux et en dehors du ventre son corps restait maigre, comme si l'enfant accaparait toute la nourriture pour croître aux dépens de sa mère. Plus le temps passait, plus le malaise physique de Moe cédait la place à une angoisse morale, car elle avait toujours eu une peur invétérée de

l'accouchement.

Ils allaient à pied, puisque Shigeru n'avait pas de destrier. Karasu était mort dans la bataille, et il ne l'avait toujours pas remplacé. Presque autant de chevaux que d'hommes avaient péri. Les Tohan avaient été trop heureux de s'approprier les survivants. Parmi toutes les pertes des Otori, la pénurie de chevaux était une de celles qui excitaient le plus de tristesse et de ressentiment.

Ils étaient accompagnés par un des rares serviteurs que sa mère avait encore. Le vieil homme marchait quelques pas en arrière, d'un air sombre, mais lui et Takeshi devaient avoir conscience comme Shigeru de l'agitation les précédant, des murmures, de l'excitation mêlée de chagrin qui faisait sortir les marchands de leurs entrepôts et les artisans de leurs ateliers afin de le regarder fixement, de tomber à genoux sur son passage puis de se lever en le suivant des yeux.

La résidence des Mori se trouvait un peu en amont du fleuve en venant des terres appartenant à la mère de Shigeru, sur la rive méridionale du Higashigawa. Cette demeure était devenue presque un second foyer pour Shigeru pendant son adolescence. Une allégresse paisible y régnait toujours, malgré la frugalité et la discipline du mode de vie familial. Il s'attrista en entrant dans le jardin à l'abandon, en voyant les écuries et les prairies désertes. Il aperçut quelques juments avec leurs petits et le vieil étalon noir qui avait engendré Karasu, mais aucun cheval adulte et seulement quatre poulains de deux ans : deux noirs, deux gris à la crinière noire.

Hiroki les accueillit à l'entrée de la maison, les remercia d'être venus et les conduisit sur la vaste véranda en bois menant à la pièce principale, où son père était déjà assis. On avait placé des fleurs fraîches dans l'alcôve et posé des coussins de soie sur le sol à l'intention des visiteurs. Un vieillard s'efforçait de remettre de l'ordre dans le jardin et le grattement de son râteau de bambou troublait seul le silence en dehors du chant lancinant des cigales.

Yusuke semblait calme, mais il avait beaucoup maigri et les muscles puissants de son cou et de ses épaules de cavalier avaient fondu. En constatant qu'il portait une robe blanche unie Shigeru fut envahi par la tristesse et le regret, car cette tenue signifiait que Yusuke avait l'intention de se tuer et était déjà habillé pour l'enterrement.

Ils s'inclinèrent profondément puis Shigeru s'assit à la place d'honneur, en tournant le dos à l'alcôve. Le jardin négligé s'étendait devant ses yeux et même sa sauvagerie n'était pas sans beauté. Shigeru voyait combien la nature luttait pour en reprendre possession. Les graines germaient à l'endroit où elles tombaient, les arbustes s'épanouissaient de nouveau dans leur forme naturelle, affranchis de la main de l'homme. Cette place d'honneur ne lui revenait plus, mais ni lui ni Yusuke ne pouvaient concevoir une relation différente entre

eux.

— Je suis vraiment désolé de la mort de votre fils, déclara-t-il.

— On m'a raconté qu'il avait péri à cause de la trahison de Noguchi.

— J'ai honte de devoir le dire, mais c'est la vérité.

— Cette nouvelle a été un choc terrible, intervint Takeshi. Je ne puis croire que mon ami soit mort de cette façon.

— Et Kamome ? demanda le vieil homme, car ses chevaux lui étaient presque aussi chers que ses fils.

— Kamome a été tué par les flèches des Noguchi. Kiyoshige est tombé le sabre à la main, comme s'il allait combattre à lui seul le clan des Noguchi au complet. C'était le meilleur ami qu'on pût rêver.

Ils se turent un moment puis Shigeru reprit :

— Vous avez perdu vos deux fils au service de ma famille. J'en suis profondément navré.

Il aurait voulu dire à Yusuke qu'il entendait se venger, qu'il attendrait avec patience, qu'Iida et Noguchi paieraient pour la mort de Kiyoshige et celle de son père... mais il ne savait qui pouvait les écouter. Il devait éviter tout propos imprudent, et il pria le Ciel que Takeshi garde lui aussi le silence.

— Les vies de tous les membres de notre famille appartiennent déjà à sire Shigeru, répliqua Yusuke. C'est grâce à votre sagesse et votre compassion que nous avons vécu jusqu'à maintenant.

Il sourit et des larmes brillèrent soudain dans ses yeux.

— Vous n'aviez que douze ans ! Mais c'est pour cette raison que je vous ai demandé de venir aujourd'hui. Encore une fois, ma vie vous appartient. Je vous prie de me délier de cette obligation. Je ne saurais servir vos oncles. Mon unique fils survivant est prêtre, et je n'attends pas du dieu du fleuve qu'il me le rende. Je n'aspire qu'à mettre fin à mes jours. Je vous demande de m'y autoriser et de m'assister en cette circonstance.

— Père ! s'exclama Hiroki.

Yusuke le fit taire d'un geste.

— Je vois que vous avez le sabre de votre père, dit-il à Shigeru. Servez-vous de Jato sur moi.

Une nouvelle fois, Shigeru entendit l'appel de la mort. Comment pourrait-il tuer cet homme aussi loyal que talentueux et rester vivant lui-même ? Il craignait que Yusuke ne soit que le premier d'un long cortège de pères ayant perdu leurs fils, de guerriers ayant survécu à la bataille et se refusant à vivre avec la honte et le déshonneur de la défaite. Les meilleurs des Otori suivraient ceux qui étaient déjà disparus et le clan s'anéantirait lui-même. Mais s'il était déjà mort, lui, tout cela ne le concernerait plus... Mieux valait peut-être l'accepter, ordonner à son épouse, à sa mère et à son frère de mettre fin à leurs

jours, et mourir lui aussi. Il croyait presque sentir Takeshi à côté de lui l'encourager à suivre cette voie.

L'étalon hennit dans le champ, et son cri était si semblable à celui de Karasu que Shigeru eut l'impression d'entendre un fantôme.

— Nous avons besoin d'autres chevaux, déclara-t-il. Je vais vous délier de vos obligations envers moi – du reste, votre fils, Kiyoshige, a déjà payé toutes vos dettes et au-delà. Mais auparavant, j'ai encore une requête à vous présenter. Je voudrais que vous reconstituiez notre troupeau de chevaux avant de nous quitter.

Rien ne lui semblait plus propre à restaurer la fierté et le courage du clan que de lui rendre ses destriers.

L'étalon hennit de nouveau et un des poulains lui fit écho, comme pour défier son père.

— Il faudrait que je parte en voyage pour en chercher quelques-uns, dit Yusuke. Nous n'en trouverons plus dans les Trois Pays pendant un certain temps. Les chevaux de l'Ouest sont trop petits et trop lents, et nous ne pouvons guère compter sur l'aide des Tohan.

— Père, vous parliez souvent autrefois des chevaux des steppes, observa Hiroki. N'avez-vous pas envie depuis toujours d'aller sur le continent pour les voir de vos propres yeux ?

— Les chevaux du bout du monde, murmura Yusuke. Plus féroces que des lions, plus rapides que le vent.

— Rapportez-en quelques-uns afin de rendre un dernier service aux Otori, dit Shigeru.

Yusuke resta un long moment silencieux. Quand il parla, sa voix si ferme jusqu'alors était brisée :

— Il semble que j'ai revêtu un peu trop tôt la robe de mes funérailles. Je vous obéirai, sire Shigeru. Je vais vivre afin d'aller au bout du monde et d'en ramener des chevaux.

Les larmes qu'il n'avait pas versées ruisselaient maintenant sur ses joues.

— Pardonnez-moi, dit-il en les essuyant avec sa manche blanche. C'est là le chagrin auquel j'avais espéré échapper. Il est beaucoup plus difficile et douloureux de vivre que de mourir.

Takeshi parla très peu, mais lorsqu'ils partirent il murmura à son frère :

— Sire Mori a raison. Il est plus difficile de vivre.

— Vous devez vivre pour moi, répliqua Shigeru.

— Je mettrai fin à mes jours si vous me le commandiez. Puisque vous m'ordonnez de ne pas le faire, je suppose que je dois vous obéir. Mais cela paraît si honteux.

— Nous obéissons à notre père. Il n'y a rien de honteux à cela. Et n'oubliez jamais : ce n'est pas pour toujours.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Les peurs de Moe augmentaient à mesure que l'enfant grandissait en elle. Tout conspirait à l'alarmer. Chacun savait dans la ville que la perspective de cette naissance n'enchantait guère les oncles de Shigeru. On évoquait en chuchotant des complots pour empoisonner la mère et l'enfant, assassiner Shigeru et Takeshi, faire mourir Moe au moyen de sorts maléfiques. L'hiver fut d'une rigueur inhabituelle. Les neiges arrivèrent tôt et durèrent jusqu'au troisième mois, le vent du nord-ouest apportait un froid glacial et de violentes tempêtes. On manqua bientôt de bois et de nourriture, quant au charbon de bois il devint presque introuvable. Le sol gelé était dur comme pierre. Les toits et les arbres s'effondraient sous le poids de la glace.

Malgré les efforts de Shigeru durant l'été, la moisson avait souffert de la défaite et de ses conséquences. Les provisions s'épuisèrent. Des mendiants affluèrent vers la ville, où ils mouraient de faim et de froid dans les rues. Moe n'osait pas mettre le pied dehors. Il lui semblait que la mort était partout et les traquait, elle et son enfant. Elle se sentait rarement en sécurité, sauf dans les profondeurs de la maison où Chiyo restait assise avec elle, lui massait les jambes et les épaules pour la détendre et cherchait à apaiser ses craintes en lui racontant des histoires inoffensives sur de minuscules enfants magiques nés de noyaux de pêche ou de tiges de bambou.

Cependant ni la protection de la maison ni l'habileté de Chiyo ne purent finalement la sauver. L'accouchement commença avec retard, l'enfant était mal placé et les contractions de Moe se prolongèrent sans aucun effet. Elle cria pendant un jour et une nuit, mais se tut à jamais avant le soir glacial du second jour. L'enfant, une fille, ne poussa pas un seul cri mais mourut en même temps que sa mère et fut enterrée avec elle.

La mort de cette jeune femme que personne n'avait particulièrement aimée plongea toute la maisonnée dans une profonde tristesse. Cette perte était insignifiante – une femme, une petite fille – comparée à celles déjà subies. Elle causa pourtant une affliction presque inconsolable. Peut-être l'enfant avait-il semblé promettre une vie différente, un nouveau départ, et maintenant on était privé même de ce modeste réconfort. Peut-être sa propre famille en venait-elle à penser que la maison d'Otori Shigeru était maudite.

Le chagrin de Shigeru, aggravé de remords et de regrets, était le plus intense et le plus intraitable. Pendant plusieurs semaines, il ne quitta pas la maison sinon pour assister aux cérémonies nécessaires. S'abstenant de vin, mangeant à peine, il passait de longues heures à

méditer en silence. Il se remémorait tout ce qu'il avait vécu avec son épouse, l'amour torturé qui avait été le fruit de leur mariage. Il se souvenait avec honte qu'il avait souhaité la voir morte. Il avait voulu l'éliminer de sa vie comme un moustique qu'on écrase. Elle avait été une source d'irritation pour lui. Ils s'étaient même haïs, mais ils s'étaient unis pour concevoir l'enfant qui devait la tuer. Ils avaient été tous deux contraints de suivre cette voie : étant mariés, ils se devaient d'avoir des descendants légitimes. Personne ne pouvait le blâmer d'avoir engrossé son épouse, puisque la fonction des femmes était d'enfanter.

Néanmoins, c'était sa première expérience des dangers et des souffrances de l'accouchement. Il savait combien Moe les redoutait. Même s'il avait été tenu à l'écart de la chambre, il n'avait pu ignorer sa terreur et son supplice. Il était à la fois stupéfait et attristé par l'épreuve que devaient endurer les femmes. Elles portaient en elle le fruit du désir des hommes pour leur corps. Elles se rendaient aux confins du monde pour en ramener des fils et des filles. Et souvent elles n'en revenaient pas mais étaient entraînées dans les ténèbres, en luttant vainement pour vivre, et leur corps jeune et fragile était mis en pièces.

Il rêvait souvent à sa fille. Une fois, il vit avec une intensité bouleversante son corps dans la terre : le printemps réchauffait ses membres glacés, d'où sortaient des plantes vert pâle comme de jeunes fougères.

Il avait reçu en partage Akane et Moe. Il avait demandé à avoir Akane et l'avait obtenue. Quant à Moe, on la lui avait donnée. À présent, elles étaient mortes toutes les deux alors qu'elles avaient à peine plus de vingt ans. Il pensait fréquemment à tout ce qu'Akane lui avait appris. Il regrettait de ne pas lui avoir dit qu'il l'aimait, de ne pas avoir laissé s'épanouir son amour pour elle au lieu de le nier. Il aurait voulu aussi aimer son épouse. Il aurait été doux de la voir se donner à lui avec ardeur, sans autre contrainte que celle de l'amour. Peut-être, si elles avaient vécu... mais elles n'étaient plus. Il ne les reverrait jamais.

Puis le désir rendit son chagrin encore plus cruel. Au bout de quelques semaines, Chiyo, toujours pragmatique, fit en sorte que des servantes s'attardent après avoir préparé les lits, mais Shigeru ne put se résoudre à les toucher. Il se disait qu'il ne partagerait plus la couche d'aucune femme.

*

Le printemps fut tardif, mais d'autant plus intense. Jamais encore la douce chaleur des brises du sud ne fut accueillie avec tant de

soulagement. Le ciel n'avait jamais semblé d'un bleu si splendide, le vert des jeunes feuillages ne s'était jamais détaché avec tant d'éclat sur l'azur. À mesure que les journées rallongeaient, Shigeru surmonta son chagrin en se rendant compte que même s'il n'avait plus aucun rôle défini dans le clan, il pouvait toujours contribuer à sa renaissance. S'il était capable d'un nouvel élan, le clan des Otori le serait aussi.

En cette période de méditation, il avait beaucoup réfléchi à son avenir. Il ne renoncerait jamais à son intention d'affronter et de tuer Sadamu, de venger la mort de son père et la défaite du clan. Cependant, pour accomplir ce dessein, il savait qu'il devait le garder absolument secret. Il ferait croire au monde qu'il s'était retiré pour de bon, qu'il n'était plus qu'un fermier. Il serait inoffensif et irréprouvable. Et il attendrait aussi longtemps que nécessaire, en espérant et en priant pour qu'une occasion favorable se présente.

Il commença à répéter son rôle chez lui. Il se dispensa de toute cérémonie dans la maison, ce qui n'alla pas sans mécontenter sa mère. Il se mit à s'habiller très simplement, avec de vieux vêtements, et s'intéressa à la mise en valeur du jardin et des terres de sa mère. À tous ceux qui voulaient bien l'écouter, il parlait d'expériences agricoles, de la venue des pluies, du meilleur moyen de décourager chenilles, phalènes et sauterelles. La nécessité d'un tel travail était évidente, car le pays tout entier avait souffert l'hiver dernier et les réserves alimentaires étaient au plus bas. Il n'échappa à personne que, pendant que Shigeru s'occupait de remettre en état les campagnes afin de pouvoir nourrir la population, Shoichi et Masahiro menaient une vie luxueuse au château et faisaient agrandir et redécorer la résidence sans rien rabattre de leurs exigences en matière d'impôts. Peintres et artisans s'affairaient avec les feuilles d'or, l'ébène et la nacre au moment même où cinq cents personnes mouraient chaque semaine dans les rues de Hagi.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

— Bien entendu, ç'a été un grand soulagement pour Sadamu, déclara Kikuta Kotaro à Muto Kenji.

Plus d'un an avait passé depuis la bataille de Yaegahara et les maîtres de la Tribu s'étaient retrouvés comme convenu dans le port de Hofu, qui avait été cédé au traître Noguchi, ancien vassal des Otori.

— Si Shigeru avait eu un fils puis une série d'enfants en bonne santé, les inquiétudes de Sadamu auraient redoublé, à ce qu'on m'a rapporté à Inuyama.

Shizuka versa encore du vin dans les coupes et les deux hommes burent à longs traits. Ils étaient tous deux ses oncles, Kotaro du côté de sa mère, Kenji du côté de son père. Elle écoutait leur conversation avec attention, en cachant les sentiments complexes qu'elle éprouvait envers sire Shigeru. Elle n'avait jamais pu se pardonner tout à fait de l'avoir trahi. À présent, elle se sentait pleine de pitié pour lui et se demandait s'il pleurerait la mort de son épouse. Il devait certainement regretter son enfant, même si ce n'était pas un fils. Elle pensa avec fierté à son propre fils, âgé maintenant de six mois, un garçon aussi robuste que précoce qui était le vivant portrait de son père, Arai Daiichi. Il était endormi dans une autre pièce, mais elle supportait mal de ne pas l'avoir sous les yeux. Sa joie se mêlait d'une angoisse pour lui qui faisait palpiter sa poitrine si bien que le lait se mit à couler.

Elle avait un peu honte de ses sentiments, elle qu'on avait toujours louée pour son insensibilité impitoyable, une qualité hautement estimée par la Tribu. Elle pressa ses bras sur ses seins en espérant que le lait ne la tacherait pas et resterait inodore, car elle savait que les deux maîtres remarqueraient aussitôt qu'elle sentait différemment.

De fait, Kenji la regarda de son air amusé et sardonique tandis que Kotaro poursuivait :

— Mais la possibilité que Shigeru ait des fils à l'avenir a persuadé Sadamu qu'il avait eu tort l'an passé de ne pas exiger sa mort. Il est plus que jamais obsédé par lui. Seule la disparition de Shigeru lui rendra la paix.

— Pourquoi l'a-t-il épargné auparavant ? demanda Shizuka.

Aucun d'entre eux n'était dans la confiance de sire Iida, mais Kotaro vivait à Inuyama, y entretenait son propre réseau d'espions et traitait avec Ando et Abe, les principaux serviteurs d'Iida, de sorte qu'il était celui qui connaissait le mieux les pensées et les intentions du seigneur de la guerre.

— Il semblait bizarrement se figurer qu'il agissait ainsi avec honneur. Sa vanité était blessée par le fait de ne devoir sa victoire

qu'à une trahison et d'avoir de surcroît été sauvé deux ans plus tôt par Shigeru alors qu'il allait périr dans les cavernes souterraines. Il avait l'impression de payer une dette.

— Il est aussi impossible à Sadamu d'agir avec honneur qu'à Shigeru de se montrer sans honneur ! dit Kenji en riant comme s'il faisait une plaisanterie.

— Beaucoup de gens sont de cet avis, approuva Kotaro. Mais ils évitent de le dire dans le voisinage des Tohan, s'ils tiennent à leur langue et à leurs oreilles.

Il éclata de rire à son tour et reprit en regardant avec attention le visage de Kenji :

— Toutefois Ando m'a présenté une requête, même si en réalité il ne s'est pas servi de termes aussi délicats. Il voudrait que Shigeru soit éliminé avant la fin de l'année.

Kenji fit signe à Shizuka de remplir de nouveau sa coupe et but avant de répondre. Ils se trouvaient dans l'arrière-boutique d'une maison de marchand. Au bout de la pièce s'étendait une petite véranda donnant sur une cour non pavée. Quelqu'un avait placé plusieurs pots de bambou sacré et de feuille d'argent autour de la véranda, mais la cour était remplie de palettes, de boîtes et de corbeilles. Près du portail, des chevaux de bât et quelques porteurs attendaient de recevoir leur chargement. On entendait derrière les murs la rumeur du port. À Hofu, la vie suivait le rythme des vents et des marées. La marée haute et le brusque changement de direction du vent avaient provoqué une activité frénétique qui occulta le long silence de Kenji.

Il reprit enfin d'une voix douce :

— Je croyais que nous étions convenus l'an passé qu'il valait mieux tenir Iida en haleine et donc laisser vivre Shigeru.

Shizuka songea qu'elle n'avait jamais vu ces deux hommes perdre leur calme. Quand ils étaient en colère, ils parlaient de plus en plus doucement, sans jamais se départir de leur flegme imperturbable. Elle les avait vus tous deux tuer avec la même froide précision dénuée de toute émotion. Elle imagina soudain Shigeru frappé par leurs poignards et fut stupéfaite d'éprouver à cette idée un chagrin et un sentiment de culpabilité insolites.

Le vent fit trembler les écrans fragiles.

— C'est une brise d'est, dit Kotaro non sans irritation.

— Voilà qui va vous retenir un moment à Hofu, observa Kenji car le maître Kikuta retournait à Inuyama après un voyage dans l'Ouest. Nous aurons le temps de faire encore quelques parties.

Les deux hommes avaient joué au jeu de go, et le plateau portant le damier et ses pions était posé entre eux sur les nattes.

— Pourquoi vous êtes-vous rendu à Maruyama, d'ailleurs ?

— Une nouvelle mission extrêmement bien payée pour sire Iida, répondit Kotaro. Ceci doit rester entre nous, mais je veux bien vous mettre au courant. Sadamu est furieux que les clans de l'Ouest ne se soient pas joints à lui pour attaquer les Otori. Il a perdu trop d'hommes à Yaegahara pour se lancer dans d'autres campagnes militaires, mais il désire punir les Seishuu, et en particulier dame Maruyama. Il espère la convaincre d'obéir à la famille de son mari comme il convient à une bonne épouse.

Il lança un regard à Shizuka.

— Votre guerrier a maintenant les ailes rognées, n'est-ce pas ? Est-il aussi honteux et repentant qu'il le doit ?

— Il s'efforce de le paraître, répliqua Shizuka. Sa vie en dépend. En son for intérieur, il est très en colère. Il lui déplait d'être contraint de servir un traître et il redoute d'être supplanté par ses frères si son père vient à mourir pendant qu'il est loin du domaine avec les Noguchi.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! s'exclama Kotaro en riant de plus belle. Tenez-le à l'œil comme vous l'avez fait l'an passé, surtout s'il songe à d'autres réunions inconsidérées, et prévenez-nous aussitôt. Vous êtes idéalement placée pour exécuter une éventuelle sentence et cela m'évitera de faire encore un voyage aussi long qu'ennuyeux.

Il se pencha en avant et dit à Kenji en baissant la voix :

— Je n'imaginais pas qu'il y eût aussi peu de familles de la Tribu à Maruyama, et pas un seul Kikuta. C'est pour cette raison que j'ai dû y aller moi-même. Sommes-nous en train de disparaître ? Pourquoi avons-nous si peu d'enfants ?

Se tournant vers Shizuka, il demanda :

— À quoi ressemble votre fils ? A-t-il des mains de Kikuta ?

C'était la première chose qu'elle avait vérifiée à la naissance du bébé, en cherchant sur sa paume la ligne droite qui était la marque de la famille Kikuta et qu'elle-même avait héritée de sa mère. Elle secoua la tête.

— Non, il tient de son père.

— Il semble que mêler les sangs aboutisse le plus souvent à diminuer les dons, grommela Kotaro. C'est pourquoi la Tribu y a toujours été opposée. Malgré tout, c'est décevant, car dans certains cas exceptionnels les dons peuvent au contraire être exacerbés. J'espérais qu'il en irait ainsi.

— Il se peut que ses talents s'épanouissent avec l'âge, dit Kenji. C'est la règle chez les Muto. Après tout, il a aussi du sang de notre famille.

— Quel âge a-t-il ? demanda Kotaro.

— Six mois, répliqua Shizuka.

— Eh bien, ne vous attachez pas trop à lui. Les petits enfants

peuvent mourir brusquement pour toutes sortes de raisons.

Il ajouta avec un large sourire :

— Comme le fils de Maruyama Naomi, par exemple. Il avait à peu près l'âge du vôtre et il a rendu l'âme il y a quelques jours.

— Il est mort pendant votre séjour à Maruyama ? s'enquit Kenji d'un ton plus froid que jamais.

— Sadamu voulait donner un avertissement à la noble dame. C'est le point le plus sensible chez toutes les femmes.

— Vous avez tué son enfant ? ne put s'empêcher de s'écrier Shizuka.

— Tuer est un bien grand mot. En fait, je me suis contenté de le regarder dans les yeux. Il s'est endormi et ne s'est jamais réveillé.

Elle s'efforça de cacher l'effroi qui la saisissait. Elle avait entendu parler de ce don que seuls les Kikuta possédaient et qui leur permettait de plonger quelqu'un dans l'inconscience par la seule force de leur regard. Elle savait qu'un adulte pouvait sortir de ce sommeil, même si le plus souvent il était assassiné avant. Mais un enfant était complètement vulnérable...

Kotaro était content de lui. Elle décela une trace de forfanterie dans sa voix. D'un seul coup, elle le détesta pour ce meurtre et pour le plaisir qu'il en tirait. Elle eut horreur de ces hommes qui régentaient tant de vies, y compris la sienne, avec leur cruauté impitoyable. Ils l'avaient contrainte de se débarrasser du premier enfant qu'elle avait conçu. À présent, elle avait l'impression qu'ils menaçaient son propre fils, comme pour lui rappeler qu'elle devait leur obéir. Elle fut envahie par un ressentiment violent, même envers Kenji dont elle avait pourtant toujours cru qu'il avait pour elle une affection sincère.

Elle le regarda. Le visage impassible du maître Muto ne trahissait ni surprise ni désapprobation.

— C'est maintenant le tour de Shigeru, déclara Kotaro. J'avoue que ce sera plus difficile.

— Nous ne nous sommes pas encore mis d'accord sur son cas, répliqua Kenji. Du reste, les membres de la famille Muto ont pour ordre de ne rien tenter contre lui.

Comme Kotaro ne réagissait pas, Kenji poursuivit :

— Shigeru m'appartient. Je lui ai sauvé la vie à Yaegahara. Et de toute façon, il nous est plus utile en restant vivant.

— Je ne voudrais pas me brouiller avec vous à cause de lui, dit Kotaro. La concorde entre les familles de la Tribu est nettement plus importante que le sort de Sadamu ou de Shigeru. Si nous tirions au sort ? Nous verrons si le Ciel est de son côté.

Il ramassa une poignée de pions abandonnés sur le damier après la dernière partie et les glissa dans le sac qui leur était destiné, qu'il tendit à Shizuka.

— Prenez-en un, lança-t-il.

Elle sortit un pion du sac et le posa sur la natte entre eux : il était blanc. Ils le regardèrent tous fixement un bref instant.

— Si vous en tirez un pareil, Shigeru est à vous, dit Kotaro. Shizuka, fermez les yeux. Je vais placer un pion de chaque couleur dans vos mains. Kenji choisira.

Elle tendit ses poings fermés à son oncle, en priant le Ciel de le guider. Kenji tapota sa main gauche. Elle l'ouvrit : le pion noir gisait sur sa paume portant la marque des Kikuta. Se défiant de Kotaro, elle ouvrit instinctivement son autre main. Le second pion était blanc.

Avec une infinie douceur, Kenji déclara :

— Vous avez droit à une tentative, j'en conviens. Mais si vous échouez, la vie de Shigeru me revient.

— Nous n'échouerons pas, assura Kotaro.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Shigeru se remit à voyager dans des vêtements sans marques distinctives, en cachant son visage. Il prenait soin de changer d'apparence à chaque nouvelle expédition, dans l'espoir de ne pas être reconnu. Au cours des années, les nouvelles frontières furent renforcées et des barrières s'élevèrent sur les ponts et aux carrefours. Les Otori avaient perdu la totalité du sud, et leur territoire à l'est se réduisait désormais à une étroite bande côtière. Shigeru parcourait à pied ce qui restait du Pays du Milieu, qu'il finit par connaître à fond. En parlant aux fermiers, il avait souvent l'impression qu'ils se doutaient de son identité mais savaient garder le secret. Il apprit comment étaient organisés les villages, qui étaient les chefs, avec quelle opiniâtreté ils étaient prêts à défier leurs seigneurs en leur présentant leurs griefs.

Quand les pluies d'été mirent fin à ses voyages au début du sixième mois, il passa les jours à consigner avec soin tout ce qu'il avait vu et entendu, en travaillant jusque tard dans la nuit avec Ichiro.

Une fin d'après-midi où la pluie s'abattant sans discontinuer sur la maison dégoulinait des avant-toits, ruisselait sur les chaînes et remplissait les nouveaux bassins du jardin, Chiyo vint annoncer à Shigeru l'arrivée d'un visiteur.

— Une visite par un temps pareil ? marmonna Ichiro. Ce doit être un fou.

Chiyo était devenue encore plus familière avec l'âge et le manque de cérémonie régnant désormais dans la maisonnée. Elle déclara :

— Même s'il n'est pas fou, c'est en tout cas un curieux personnage. Il a l'air d'une sorte de marchand, mais il a demandé à voir sire Shigeru comme si c'était un vieil ami.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda distraitement Shigeru.

— Muto, répondit Chiyo.

— Ah !

Shigeru termina la phrase qu'il était en train d'écrire puis posa son pinceau. Il se dégourdit un instant les doigts.

— Mieux vaudrait le faire entrer.

Chiyo paraissait peu convaincue.

— Il est absolument trempé, observa-t-elle.

— Dans ce cas, préparez-lui un bain et trouvez-lui des vêtements propres. Nous souperons ensemble dans la pièce du haut. Et n'oubliez pas d'apporter du vin.

— Qui est cet homme ? s'enquit Ichiro.

— Quelqu'un que j'ai rencontré l'an passé. Je vous parlerai de lui

plus tard, mais je veux d'abord avoir un entretien en tête à tête avec lui.

*

— Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, dit Kenji en entrant dans la pièce du haut. Merci pour votre hospitalité.

— C'est la moindre des choses après celle que vous m'avez vous-même accordée, répliqua Shigeru. Je suis heureux de vous voir. Vous m'aviez dit que vous m'enverriez quelqu'un, mais je crois que vous avez changé d'avis ?

Kenji poussa un grognement et hocha la tête.

— Il semblait préférable de ne pas attirer l'attention sur vous. Cette année a été difficile pour tout le monde. Du reste, vous étiez manifestement en train de réduire votre maisonnée. Il aurait été malaisé de placer quelqu'un de nouveau.

— Je n'emploie donc aucun de vos membres en ce moment ? s'exclama Shigeru en souriant.

— Non, mais Iida préférerait le contraire !

— Iida n'a plus besoin de se soucier de moi. Il m'a enlevé tout moyen de m'opposer à lui.

Kenji poussa un autre de ses grognements éloquents.

— Peut-être est-ce le visage que vous présentez au monde, mais n'oubliez pas que vous parlez en cet instant à l'homme qui vous a remis le sabre de votre père et a entendu son message.

Il désigna d'un geste Jato reposant dans son support au fond de la pièce.

— Je vois que vous n'avez pas renoncé à lui.

— Je compte simplement le transmettre à mon héritier quand ma mort sera inévitable, répliqua Shigeru. Mais je ne cherche pas à me venger. Tout cela est du passé : je suis un fermier, désormais.

Il adressa à Kenji un sourire affable.

— Malgré tout, vous inquiétez encore fortement Iida. Ça tourne presque à l'obsession, à vrai dire. On dirait qu'un fil invisible vous lie à lui. Il est constamment en quête d'informations à votre sujet. Il est tourmenté par le fait de n'avoir vaincu les Otori que par trahison. Il a gagné la bataille mais perdu son honneur.

— Existe-t-il encore un véritable honneur chez les guerriers ? De nos jours, chacun saisit la moindre occasion de s'élever et justifie ensuite ses actions. Les chroniqueurs Tohan pourront écrire la version des événements d'Iida Sadamu et faire de lui le héros incontesté de Yaegahara.

— Je suis entièrement d'accord avec vous. Après tout, mes activités me donnent l'occasion de voir de près la face cachée de la

classe des guerriers. Mais un homme aussi immensément vaniteux qu'Iida voudrait paraître honorable tout en agissant sans honneur. Il commence à entrevoir qu'il ne gagnera jamais cette bataille avec vous. De nombreux baladins des Trois Pays composent déjà des chansons à ce sujet !

— J'en suis flatté, mais cela ne change rien à ma situation. J'ai tout perdu, sauf cette maison et un petit domaine.

— Et sauf la profonde estime et le dévouement intact de vos concitoyens, répliqua Kenji en fixant Shigeru avec intensité. Vous n'avez pas entendu parler de la Loyauté envers le Héron ?

— De quoi s'agit-il ?

Il n'était pas rare de voir apparaître des groupes portant des noms tels qu'Étroites Pistes du Serpent ou Fureur du Tigre Blanc. Habituellement, ils étaient fondés par des jeunes gens décidés à se servir de leur intelligence et de leurs capacités pour défier l'ordre établi et régénérer le monde. Paysans et fermiers se joignaient à des guerriers de rang inférieur pour former des ligues défendant leurs champs et leurs fermes en faisant pression sur leurs seigneurs.

— C'est une société soi-disant secrète qui gagne du terrain dans le Pays du Milieu. Ses membres font le serment de vous soutenir quand vous affronterez vos oncles, ce qu'ils espèrent tous voir arriver.

— Je suis heureux de leur soutien mais je crains fort de les décevoir. Affronter mes oncles reviendrait à provoquer une guerre civile et anéantir le clan des Otori.

— Pour le moment, peut-être. Mais vous n'avez pas encore vingt ans et vous êtes patient.

— Vous en savez long sur mon compte ! dit Shigeru en riant comme si cette idée l'amusait.

— J'entends parler de vous, répliqua Kenji. J'ai été désolé d'apprendre la mort de votre épouse. Avez-vous l'intention de vous remarier ?

— Non, jamais, répondit Shigeru d'un ton brusque. J'avais espéré avoir des enfants, mais j'ai compris que leur existence serait considérée comme une nouvelle menace par mes oncles. Ils deviendraient des otages, sinon en réalité du moins dans leur destin. Je ne saurais supporter de nouvelles pertes. D'ailleurs j'ai mon frère, avec qui je dois maintenant me comporter en père.

— Veillez bien sur lui. Il est encore plus en danger que vous, comme toute votre famille et toutes les personnes qui vous sont chères. Iida fera tout ce qu'il pourra pour vous humilier, vous faire sentir son pouvoir et vous faire souffrir.

Kenji se tut un instant puis reprit d'un ton tranquille mais décidé :

— Soyez très prudent. Variez vos emplois du temps, ne vous rendez nulle part seul et soyez toujours armé.

— Iida n'a plus à s'inquiéter de moi, répliqua Shigeru en feignant l'indifférence mais en prenant bonne note de l'avertissement. J'ai renoncé à la voie du sabre.

— Cependant vous donnez encore des leçons à votre frère et continuez vous-même à vous entraîner.

— Mon frère a besoin d'occupation. J'ai beau être maintenant un fermier, Takeshi reste un fils de guerrier. Il doit recevoir une éducation en conséquence avant son passage à l'âge adulte. Après quoi, il pourra choisir sa propre voie.

Shigeru s'interrompit puis lança :

— Vous semblez au courant de toutes mes activités. Me faites-vous surveiller en permanence par vos espions ?

— Non, pas en ce moment. J'entends juste les bruits qui courent. J'ouvre les oreilles, c'est tout.

Il semblait sincère et Shigeru avait envie de lui faire confiance, de se lier d'amitié avec cet homme aussi étrange que séduisant.

— Qu'est-ce qui vous amène à Hagi ? demanda-t-il.

— J'ai des parents dans cette ville. Vous connaissez certainement la brasserie dirigée par Muto Yuzuru.

C'était un petit fragment d'information, que Kenji lui offrait presque comme un cadeau. Shigeru hocha la tête.

— Votre famille travaille dans la fabrication du vin, alors ?

— On peut dire qu'il coule dans nos veines à la place du sang, répliqua Kenji.

Shigeru versa une nouvelle coupe à son hôte, qui la vida d'un trait.

— Moi-même je possède à Yamagata une fabrique de produits à base de soja – de la pâte et de la sauce. La plupart de nos familles travaillent dans l'une de ces deux branches.

— Et aviez-vous une intention précise en venant me voir ?

— Pas vraiment. Je voulais juste faire un saut chez vous. Il me semble que c'est ainsi que font les amis.

Kenji prononça ces derniers mots avec un grand sourire.

— Je n'ai guère d'expérience dans ce domaine, admit Shigeru. Je suis resté à l'écart de ce genre de plaisirs quotidiens. Parfois, je me sens comme Çâkyamuni avant son illumination. Il ignorait tout de la souffrance et de la mort, car on n'avait cessé de l'en préserver. Cependant il fallut attendre qu'il vive dans le monde pour que s'éveille sa compassion.

Il s'arrêta net et s'excusa :

— Pardonnez-moi. Je n'entendais certes pas me comparer en quoi que ce soit à l'illuminé, ni devenir aussi sérieux. Il se peut qu'une des consolations de ma nouvelle position dans la vie soit la possibilité d'amitiés ordinaires comme celle-ci. Non que j'insinue que vous ayez

rien d'ordinaire, bien entendu !

— Je ne suis qu'un humble marchand de même que vous êtes un fermier ! répliqua Kenji.

— Buons donc à l'amitié du fermier et du marchand !

Ils vidèrent tous deux leurs coupes puis les remplirent de nouveau.

— Quelles autres nouvelles avez-vous ? s'enquit Shigeru.

— Vous serez peut-être intéressé d'apprendre qu'Araï Daiichi a été contraint de se soumettre à Iida. Il a été envoyé servir Noguchi dans le nouveau château qu'Iida est en train de lui faire construire.

— Votre nièce l'a-t-elle accompagné ?

— Shizuka ? Oui, elle s'est installée dans la ville. Vous ne saviez pas qu'ils avaient un enfant ?

Shigeru secoua la tête.

— Un garçon. Ils l'ont appelé Zenko.

Shigeru vida sa coupe, la remplit derechef et but pour cacher son émotion. Après l'avoir trahi, elle avait un fils en récompense !

— Araï le reconnaîtra-t-il pour son héritier ?

— J'en doute. De toute façon, les enfants de Shizuka appartiennent à la Tribu. Araï est plus jeune que vous. Il se mariera et aura des descendants légitimes. Il devrait déjà avoir une épouse, mais les Trois Pays sont dans un tel chaos depuis Yaegahara. Les allégeances de l'Ouest sont complètement bouleversées. Les Seishuu ne combattront pas Iida, mais ils lui rendront la vie difficile. Il exige maintenant des concessions. Les Shirakawa vont sans doute devoir lui envoyer leurs filles en otages. Les Maruyama ont offensé les Tohan en refusant d'attaquer les Otori à l'ouest. L'époux de dame Maruyama est mort cet automne, juste après la naissance de son fils, qui lui-même a rendu l'âme récemment. Elle aussi devra certainement livrer sa fille aux Tohan.

— Pauvre femme, dit Shigeru après un bref silence.

La loyauté de la noble dame le stupéfiait et l'emplissait de gratitude.

— Si elle était un homme, elle aurait payé de sa vie sa désobéissance, mais comme c'est une femme Sadamu ne la prend pas vraiment au sérieux. À mon avis, il épousera soit dame Maruyama soit sa fille de façon à mettre la main sur le domaine.

— Mais il doit être déjà marié, à son âge ?

— Oui, il est marié, mais il existe bien des moyens pour se débarrasser d'une épouse.

Shigeru se tut en entendant ces mots qui lui rappelaient brusquement la fragilité des femmes et les semaines passées à pleurer Moe.

— Pardonnez-moi, dit Kenji en changeant de ton. Je n'aurais pas dû parler ainsi après ce que vous venez de vivre.

— C'est la réalité du monde, répliqua Shigeru. Iida est un expert en politique matrimoniale. Je regrette que mon père n'ait pas eu ce talent !

« Dame Maruyama n'épousera certainement jamais Iida », songea-t-il.

Après le départ de Kenji, le lendemain matin, Shigeru se rendit dans le bureau d'Ichiro et sortit un rouleau neuf. Il continuait de pleuvoir, quoique moins violemment. L'air sentait le moisi et était imprégné de moiteur.

« Muto Yuzuru, écrivit-il. Brasseur à Hagi.

« Muto Kenji, le Renard, fabriquant de produits à base de soja à Yamagata.

« Muto Shizuka, sa nièce, concubine et espionne.

« Zenko, le fils qu'elle a eu avec Arai Daiichi. »

Il regarda un moment ces maigres informations, puis il ajouta :

« Une femme Kikuta (nom inconnu).

« Le fils qu'elle a eu avec Otori Shigemori (nom inconnu). »

Il roula le rouleau dans un autre consacré à l'assolement et le cacha dans le fond d'un coffre.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Les pluies cessèrent et furent suivies par la chaleur de l'été. Shigeru se levait tôt et passait ses journées dans les rizières, à observer les fermiers protégeant les cultures contre les insectes et les oiseaux. Il n'entendit jamais parler de la société que Kenji avait évoquée, la loyauté envers le Héron, mais il avait conscience que tous comprenaient profondément son désir d'anonymat. Sauf dans son propre domaine, on ne le l'appelait jamais par son nom. Peu de gens le connaissaient de vue, une fois sorti de Hagi. Et si jamais on le reconnaissait, il était impossible de s'en rendre compte.

Plus tard les paysans moissonnèrent le riz avec des faucilles, battirent les grains avec des fléaux et des bâtons puis les firent sécher au soleil sur des nattes. Les petits enfants veillaient dessus en permanence et faisaient du vacarme avec des cloches et des gongs. Dans les champs de légumes, des épouvantails hydrauliques tenaient les cerfs à distance par leur bruit assourdissant et irrégulier. On célébra la fête de l'Étoile de la Tisserande, puis la fête des Morts. Shigeru ne se rendit pas à Terayama, comme l'année précédente, mais assista à la cérémonie commémorative au Daishoin, où tant d'Otori de sa génération reposaient et où Moe et sa fille étaient enterrées. La coutume voulait que ses oncles soient également présents. Shigeru les salua avec autant de déférence que d'humilité, conscient qu'il devait les convaincre de sa nouvelle personnalité s'il voulait survivre. Il ne leur adressa presque pas la parole, mais s'arrangea pour qu'ils l'entendent évoquer la moisson avec enthousiasme. Quelques jours plus tard sa mère, qui avait encore quelques contacts avec les femmes de la résidence, lui déclara en essayant de cacher son mécontentement :

— On vous appelle maintenant « le Fermier ». Ne pourriez-vous pas garder au moins un semblant de dignité, vous montrer un peu conscient de ce que vous êtes ?

Il lui adressa ce sourire plein de franchise qui lui venait désormais tout naturellement.

— « Le Fermier ». Je trouve ce surnom parfait. C'est bien ce que je suis, et il n'y a aucune raison d'en avoir honte.

Dame Otori pleura en privé. Quand elle lui parlait, elle le harcelait de remarques piquantes. Toutefois il ne lui dit rien de ses intentions véritables. Il garda le secret avec tout le monde, même s'il se demandait en surprenant parfois le regard intrigué d'Ichiro dans quelle mesure son vieux professeur si intelligent se doutait de quelque chose.

Takeshi ne cachait pas son désarroi et sa honte devant le comportement de Shigeru. Le surnom de Fermier se répandit à sa grande fureur. Il se battait fréquemment avec des gens l'employant ou commettant ce qu'il tenait pour une offense envers Shigeru ou lui-même. Les troubles de la puberté décuplaient ses tendances innées à la témérité et à l'imprudence. Il aimait les femmes. S'il était considéré comme tout à fait normal pour les jeunes gens de son âge de fréquenter les maisons de plaisir, il n'imitait guère la réserve et la maîtrise de soi de Shigeru dans ce domaine. Au contraire, les gens commençaient à chuchoter qu'il promettait de devenir aussi débauché que son oncle Masahiro.

Chiyo avertit Shigeru de ces rumeurs et il réprimanda sévèrement Takeshi à ce sujet. Il s'ensuivit des scènes violentes qui le surprirent autant qu'elles le peinèrent, car il avait cru que son frère se montrerait toujours obéissant et attentif à ses conseils. Il tenta de faire des allusions indirectes à sa décision de se venger, mais il n'avait aucun plan précis à lui dévoiler et Takeshi réagit avec une impatience dédaigneuse. Shigeru se rendit compte à quel point le chagrin, l'humiliation et la perte de prestige avaient miné la loyauté de Takeshi et desserré le lien les unissant. Non que ce lien fût moins fort du côté de Shigeru, qui éprouvait plus que jamais un amour inquiet pour son frère. Toutefois, même s'il comprenait la position de Takeshi, il ne pouvait se laisser aller à trop d'indulgence. Shigeru avait de la volonté, Takeshi était entêté. Les conflits entre eux s'aggravèrent.

Au neuvième mois, des pluies et des vents violents s'abattirent sur le pays tandis que les premiers typhons balayaient la côte à partir du sud, mais quand les tempêtes se calmèrent l'automne était là, avec ses ciels d'un bleu limpide et son air vif et frais. Le temps était une invitation au voyage. Shigeru sentit qu'il aspirait à fuir l'atmosphère électrique de la maison, l'univers confiné de la ville, la contrainte d'assumer en permanence une fausse personnalité. Il lui semblait que Takeshi et lui auraient besoin d'être séparés pour quelque temps, mais il redoutait de laisser le jeune homme sous la seule surveillance d'Ichiro.

Takeshi devait entrer dans l'âge adulte lors des fêtes de l'année nouvelle, mais Shigeru considérait qu'il était immature et avait encore beaucoup à apprendre. Il passait plus de temps que jamais avec son frère cadet, en consacrant de longues heures dans le bureau à étudier les classiques et la stratégie et au bord du fleuve à s'entraîner au sabre.

Par une chaude soirée où il avait prévu de retrouver son frère, Takeshi le fit attendre. Plusieurs jeunes gens étaient venus assister aux séances d'entraînement. Miyoshi Kahei était parmi eux. Shigeru s'exerça un moment avec Kahei, dont il remarqua l'adresse et la force,

mais le retard de son frère le plongeait dans une inquiétude grandissante. Quand Takeshi arriva enfin, il ne s'excusa pas. Après avoir regardé le dernier échange avec Kahei d'un air impassible, il ne fit aucun geste pour prendre à son tour le bâton quand l'assaut fut terminé.

— Takeshi, dit Shigeru, faites les exercices d'échauffement. Ensuite nous ferons une reprise ensemble.

— Je crois que vous m'avez appris tout ce que vous pouviez, répliqua Takeshi sans bouger. J'ai promis de rencontrer quelqu'un d'ici peu.

— Il me semble que vous pouvez encore vous instruire avec moi, déclara Shigeru avec douceur. D'ailleurs, c'est à moi que vous avez promis d'abord, et votre premier engagement est de vous entraîner.

— À quoi bon m'entraîner puisque nous ne combattons pas ? s'exclama Takeshi. Pourquoi n'enseignez-vous pas à des fils de fermiers le maniement de la houe ?

Shigeru sentit l'effort que faisait Kahei pour se maîtriser. Il vit également les autres jeunes gens, d'abord stupéfaits, se tourner vivement vers lui pour savoir comment il allait réagir. Une violente colère l'envahit à l'idée que Takeshi puisse le défier ainsi en public. Toute l'inquiétude et l'irritation que son frère lui causait depuis des mois refirent surface d'un seul coup. Saisissant le bâton de Kahei, il le lança à Takeshi en s'écriant :

— Prenez ça et battez-vous, ou je vous assomme.

Takeshi était à peine prêt que le bâton de Shigeru l'atteignait à l'épaule droite. Jamais encore Shigeru ne l'avait frappé aussi fort. Il ne pouvait s'empêcher de penser : « Ça lui donnera une leçon. » Son frère réagit avec tout autant de rage et riposta fougueusement, en le surprenant par la vigueur de son attaque. Shigeru esquiva et para les coups, mais chaque nouvel assaut était plus rapide et puissant que le précédent, et chacune de ses ripostes ne faisait qu'exacerber la fureur de Takeshi.

Il ne croyait pas que son frère essayait sérieusement de lui faire du mal, jusqu'au moment où un coup déjoua sa garde. Il se baissa à temps, mais comprit que Takeshi avait visé de toutes ses forces sa tempe, que le bâton aurait fracassée comme une poterie. Sa propre rage se déchaîna et il frappa violemment Takeshi au sternum. Lorsque le jeune homme se plia en deux, le souffle coupé, un nouveau coup du bâton de Shigeru l'atteignit au côté du cou. Takeshi tomba à genoux et laissa échapper son bâton.

— Je me rends, dit-il d'une voix assourdie par la fureur.

— Quand vous serez capable de me vaincre, vous pourrez décider de poursuivre ou non l'entraînement, lança Shigeru. En attendant, vous devez m'obéir.

Cependant il songeait : « Nous ne pouvons continuer comme ça. Nous allons finir par nous entre-tuer. »

Kahei proposa d'aider Takeshi à rentrer chez lui. Les deux frères ne se parlèrent pas pendant plusieurs jours. Leur mère fut affolée par les contusions de Takeshi et en voulut à Shigeru d'en être responsable. Pendant la période où il avait été séparé d'elle, Takeshi avait vu son caractère s'améliorer. Maintenant qu'ils vivaient sous le même toit, l'indulgence de dame Otori envers son fils cadet et la désapprobation qu'elle manifestait à Shigeru sapaient l'autorité de ce dernier et encourageaient le ressentiment de Takeshi.

Shigeru ne voyait d'autre solution que de continuer à imposer sa volonté, mais il savait que son rôle de fermier lui avait fait perdre le respect de sa mère et de son frère.

Quelques jours après le combat qui avait failli dégénérer, le père de Kahei, Miyoshi Satoru, vint faire une visite dont l'objet officiel était de demander si Ichiro daignerait prendre comme élèves Kahei et Gemba. Ce qui l'amena au passage à suggérer avec une grande délicatesse que Takeshi aurait peut-être envie de passer plus de temps avec ses fils, voire d'habiter chez eux pour quelques semaines.

Shigeru fut partagé entre la reconnaissance pour l'offre de Satoru et l'inquiétude à l'idée qu'il considérait ses efforts pour élever son frère comme un échec et que chacun à Hagi savait que Takeshi était devenu intenable. Satoru réussit adroitement à donner l'impression que son fils aîné, Kahei, gagnerait autant à fréquenter Takeshi qu'à recevoir l'enseignement d'Ichiro, de sorte que Shigeru pouvait accepter sans perdre la face. Malgré tout, il n'aimait guère la pensée de se reposer sur une famille étrangère pour régler ses problèmes personnels. Il remercia sire Miyoshi pour sa proposition et promit d'y réfléchir et d'en parler avec sa mère et Ichiro.

Ce soir-là, alors qu'il était assis dans le bureau d'Ichiro et conversait avec le vieil homme, il aperçut une boîte qui semblait nouvelle parmi celles s'empilant le long des murs, remplies de rouleaux. Il avait découvert non sans surprise qu'Ichiro approuvait la suggestion de sire Miyoshi. Sa mère s'y était opposée, mais plus par habitude qu'à cause d'objections sérieuses.

— Que contient cette boîte ? demanda Shigeru.

— On l'a apportée voilà quelques jours, j'ai oublié de vous en informer. Il y a une lettre à l'intérieur. C'est un envoi de la veuve d'Otori Eijiro. Leur domaine a été donné à Tsuwano, de sorte qu'elle et ses filles vont retourner dans l'Ouest. Il s'agit des derniers textes rédigés par son époux avant sa mort. Elle tenait à vous les offrir.

— Eh bien, je vais les parcourir.

Cette boîte semblait une distraction bienvenue pour son esprit tourmenté par la décision à prendre au sujet de Takeshi, même si elle

l'attristait aussi en ranimant ses souvenirs de la famille d'Eijiro et de la vie heureuse qu'on y menait. Il se remémora la semaine qu'il avait passée chez eux, et la profonde impression que ce séjour lui avait laissée. « C'est l'influence des Maruyama », avait dit Eijiro.

L'épouse d'Eijiro venait de la famille Sugita. La suivante de dame Maruyama, Sachie, était sa sœur. En ouvrant la lettre et en déroulant le rouleau, il songea à Maruyama Naomi. L'écriture de dame Eijiro était pleine d'énergie et de hardiesse, son langage empreint de retenue : il y reconnut à la fois son courage et son chagrin. Il reposa la missive et sortit le rouleau suivant. Quand il l'ouvrit, il découvrit une petite feuille de papier glissée à l'intérieur. L'écriture était différente – ce n'était ni celle d'Eijiro ni celle de son épouse. Elle était plus fluide, plus gracieuse, et le texte n'était ni une lettre ni un traité d'agriculture.

C'était la nuit de la pleine lune du neuvième mois et les écrans étaient tous grands ouverts sur le jardin baigné de lumière. L'air était calme, les feuilles immobiles, les ombres longues et obscures. Dans le buisson le plus proche, une araignée tissait sa toile, or et argent mêlés qu'illuminait le clair de lune. Shigeru lut :

« Comme de jeunes pousses de fougère
Les doigts de mon enfant se sont repliés.
Je ne m'attendais pas,
Au cinquième mois, à la gelée. »

Ce message lui était-il destiné ou avait-il été joint par erreur aux papiers ? Dame Maruyama lui avait dit qu'elle lui écrirait en employant exactement ce moyen. Elle ne parlait pas d'alliances ou d'intrigues, ne s'adressait même pas à lui par son nom. Rien dans ces lignes ne pouvait les réunir aux yeux d'un observateur soupçonneux. Elle se contentait d'évoquer le deuil pour un enfant disparu, mais l'image dont elle se servait le frappa en plein cœur. Sans doute avait-elle appris qu'il avait perdu son épouse et sa fille. Elle-même avait vu mourir son époux et son fils. Elle aurait pu écrire différemment, en l'assurant de sa sympathie et de son soutien, mais ces quelques mots le persuadèrent mieux que n'importe quel discours qu'il pouvait avoir confiance en elle et qu'elle jouerait un rôle dans son avenir. Il pensa au jeu de go : un joueur pouvait paraître entièrement cerné, impuissant et vaincu, mais un coup inattendu suffisait pour desserrer l'étau et renverser la situation. C'était un tel coup qu'il venait soudain d'entrevoir. Pour la première fois depuis la bataille, la morne grisaille de son obstination patiente s'éclaira d'une lueur d'espoir.

Il plia le poème et le glissa dans sa robe, contre sa poitrine. Après quoi il examina les derniers écrits d'Eijiro, en s'émerveillant d'entendre sa voix intelligente et énergique lui parler encore à travers

eux. Eijiro avait expérimenté diverses sortes de graines de sésame qui pouvaient servir comme huile de cuisine ou matériau d'éclairage. Shigeru fut bientôt passionné par le sujet et songea qu'il pourrait lui-même les essayer dans ses champs. Il décida d'écrire à la veuve d'Eijiro pour qu'elle lui fasse garder des graines et les lui envoie avant son départ pour l'Ouest. Il réserverait un terrain pour en semer au printemps, en veillant à suivre les consignes d'Eijiro concernant l'exposition, l'irrigation et la fertilisation. « Chaque fois que j'allumerai une lampe, je penserai à lui, se dit-il. Il n'aurait pu avoir un mémorial plus approprié. »

Le lendemain, Takeshi vint le trouver et lui présenta des excuses.

— Kahei m'a conseillé de le faire, dit-il d'un air gêné. Il m'a montré combien j'avais fait fausse route.

— Vous avez là un ami excellent, répliqua Shigeru.

Il informa Takeshi de la proposition du père de Kahei.

— Allons faire un tour dehors, ajouta-t-il.

Une fois qu'ils furent au jardin, loin des oreilles indiscrètes, Shigeru expliqua le rôle qu'il jouait avec tant de constance et répéta ses intentions en insistant sur la nécessité de les garder secrètes. Takeshi promit d'être patient. Ils convinrent qu'il irait habiter pour quelque temps dans la demeure des Miyoshi et il parut heureux de ce qu'il considérait comme un nouveau défi.

— Je sais que vous pensez que je mène une vie déréglée, dit-il d'un ton tranquille à Shigeru. C'est vrai en partie, mais je joue comme vous un rôle qui n'est pas ma personnalité réelle. Cela dit, je ne puis prétendre que je n'en tire pas un certain plaisir ! Ce doit être plus amusant que de jouer les fermiers !

Plus tard dans l'après-midi, Shigeru marchait dans la campagne en songeant tantôt à la culture du sésame tantôt, avec un certain soulagement, à Takeshi, quand un homme émergea de l'ombre d'un petit groupe de pêcheurs et l'appela par son nom.

Shigeru reconnut aussitôt la voix d'un de ses serviteurs, le guerrier Harada. Il se tourna vers lui avec joie, car il ne l'avait pas revu depuis la bataille et le croyait mort. Toutefois l'homme qui tomba à genoux devant lui était presque méconnaissable. Son crâne et son visage étaient enveloppés dans une écharpe d'un brun tirant sur le jaune. Il portait le pourpoint court d'un ouvrier agricole, et ses jambes et ses pieds étaient nus. Shigeru crut un instant s'être trompé, mais l'homme leva la tête et dit sans se lever :

— Sire Otori. C'est moi, Harada.

— N'ayant aucune nouvelle de vous, je supposais que vous étiez mort ! s'exclama Shigeru. Vous revoir est une grande joie, mais vous avez tellement changé que je vous ai à peine reconnu.

— Il est vrai que ma vie entière a changé, répliqua Harada du ton

humble d'un suppliant ou d'un mendiant. Je suis heureux de vous trouver vivant. Je craignais que vous n'ayez cédé aux pressions et mis fin à vos jours.

— Beaucoup de gens pensent que j'aurais dû aller rejoindre les morts, mais j'ai mes raisons pour rester parmi les vivants. Il faut que vous veniez chez moi. Nous souperons ensemble et je vous expliquerai ma conduite. Où étiez-vous pendant tout ce temps ? Et que signifie ce changement dans votre apparence et votre habillement, si je puis me permettre cette question ?

Il voyait maintenant que Harada n'avait pas de sabre ni aucune autre arme, apparemment.

— Il vaut mieux que je n'aille pas chez vous. Je ne veux pas qu'on sache que je suis à Hagi. En fait, je vous serai plus utile en restant incognito. Y aurait-il un endroit où nous pourrions parler ?

Il ajouta en baissant la voix :

— J'ai un message pour vous.

— Il existe un petit sanctuaire au bout de la vallée. En dehors des jours de fête, il est désert. Je vais dans cette direction.

— Je vous y retrouverai.

Harada inclina sa tête jusqu'au sol et resta ainsi tandis que Shigeru s'éloignait.

Cette rencontre laissa Shigeru à la fois content et troublé. S'il était ravi que Harada soit encore vivant, son apparence étrange et l'absence de ses armes le déconcertaient. Il ne se rendit pas directement au temple mais continua à inspecter avec soin le domaine, en prenant le temps de parler aux fermiers qui à cette époque de l'année coupaient le chaume et la paille de soja pour faire du foin et ramassaient les feuilles mortes dans les châtaigniers afin de s'en servir comme compost. Le sésame exigeait de la chaleur et donc des champs orientés vers le midi. On n'en trouvait pas beaucoup dans la région accidentée s'étendant au sud de la ville, et ils portaient déjà des cultures de soja et de légumes. Les fermiers produisaient ces derniers en quantité suffisante pour leurs besoins, mais le sésame constituerait un produit qu'ils pourraient vendre aux marchands de la ville ou directement aux familles de guerriers. Ils auraient ainsi des revenus sous une forme monétaire, qui leur donneraient un pouvoir accru sur leur propre existence.

Eijiro avait écrit, comme pour lui livrer un message : « Depuis l'introduction du sésame, j'ai vu s'améliorer les conditions de vie des villageois et s'accroître leur bien-être, ce qui éveilla également un intérêt nouveau pour l'éducation. Plusieurs villages en sont venus à envoyer leurs jeunes gens apprendre à lire dans des écoles installées dans les temples. »

Un endroit de ce genre pourrait devenir une école, songea Shigeru

en approchant du sanctuaire. Il était presque désert, en dehors d'un adolescent d'environ quatorze ans, le fils du prêtre du village le plus proche, qui montait la garde. Les villageois entreposaient ici divers outils agricoles tels que houes, bâtons et haches, ainsi que du bois de chauffage soigneusement empilé contre le mur du sud afin de sécher avant l'hiver. Le garçon était assis sur la véranda en bois décoloré, en train de manger dans un bol. Derrière lui une jeune fille, manifestement sa sœur, préparait du thé sur le foyer. Shigeru l'imagina quittant sa maison et marchant à travers la forêt pour apporter le souper à son frère aîné.

Il avait déjà parlé à l'adolescent. Après l'avoir salué, il déclara :

— Quelqu'un va venir me retrouver ici. J'attendrai à l'intérieur.

— Ma sœur apportera du thé, répliqua le garçon en inclinant la tête.

Il se contenta de ce salut peu cérémonieux, comme s'il connaissait son désir d'anonymat et de simplicité. Depuis la visite de Kenji au début de l'été, Shigeru avait remarqué chez les gens qu'il rencontrait dans les champs et les forêts de tels indices presque imperceptibles de la Loyauté envers le Héron.

Il ôta ses sandales et entra dans le bâtiment obscur. Le sol avait été balayé récemment mais l'air sentait le renfermé. Le sanctuaire lui parut vide, comme si le dieu dormait ailleurs et ne revenait que lorsque la musique de la fête le réveillait.

Il se surprit à s'interroger sur l'existence des dieux. Pouvaient-ils vraiment être réveillés ou influencés par les psalmodies et les prières des hommes ? Cette partie de la forêt, avec son petit bosquet, donnait une sensation de paix et de tranquillité qui semblait presque sacrée. Cela signifiait-il qu'un dieu demeurait vraiment en ces lieux ?

Sa rêverie fut interrompue par la voix de l'adolescent, puis celle de Harada. Quelques instants plus tard, la jeune fille pénétra dans le sanctuaire avec un plateau portant deux bols en bois.

— Votre visiteur est arrivé, seigneur.

Elle posa le plateau sur le sol. Quand Harada entra et s'agenouilla, elle plaça un bol devant lui et un autre devant Shigeru. Harada retira son écharpe, révélant ainsi une cicatrice affreuse couvrant tout un côté de son visage. Il avait perdu un œil et la joue semblait avoir été arrachée. À cette vue, la jeune fille tressaillit et détourna les yeux.

— Veuillez m'appeler s'il vous faut davantage de thé, chuchota-t-elle avant de s'éclipser.

Harada vida son bol avec tant d'avidité que Shigeru se demanda s'il n'avait rien bu ni mangé de toute la journée. Puis il sortit de l'intérieur de son pourpoint un petit paquet plat.

— Je dois donner ceci à sire Otori pour lui prouver que mon message est authentique.

Shigeru défit le paquet, qui était emballé dans une soie aussi fine que de la gaze, d'un gris fané et d'apparence très ancienne. Elle était imprégnée d'un faible parfum d'encens. Il trouva à l'intérieur un petit papier plié, où était glissée une pousse de fougère séchée, parfaitement conservée mais aussi décolorée que la soie.

— Vous avez été à Maruyama ? demanda-t-il à voix basse.

— Mon message est le suivant. Les deux parties en présence ont bien des sujets à discuter en secret. La région orientale de l'autre domaine a besoin d'être inspectée. La seconde personne concernée se trouvera juste de l'autre côté de la frontière.

Il indiqua un sanctuaire appelé Seisenji et évoqua le pèlerinage que la « seconde personne » entendait faire pendant son séjour dans les environs.

— Lors de la prochaine pleine lune, ajouta-t-il. Quelle réponse devrai-je rapporter ?

— J'y serai.

Shigeru s'apprêtait à demander encore à Harada pourquoi il s'était rendu à Maruyama après la bataille et comment il avait survécu à sa blessure, mais un tumulte s'éleva à l'extérieur. La jeune fille poussa un cri de colère, le garçon se mit à vociférer. Une bousculade, des pas lourds sur les planches, et trois hommes armés firent irruption dans le temple.

Sans l'obscurité régnant dans la salle, Shigeru n'aurait eu aucune chance. Mais le temps pour les agresseurs de s'habituer à l'ombre et de le reconnaître, il était déjà debout, Jato à la main.

Il n'attendit pas de s'enquérir de leurs intentions – il ne doutait pas qu'ils soient venus expressément pour le tuer. Ils tenaient chacun un long sabre dégainé et prêt à frapper. On ne voyait que les yeux dans leurs visages voilés, et leurs vêtements ne portaient aucune marque distinctive. Ils avaient l'avantage du nombre et Shigeru savait que Harada n'avait pas d'arme. Il ne pouvait donc compter que sur sa rapidité. Il tua les deux premiers comme par réflexe. Le sabre semblait animé d'une volonté propre et frappa deux fois avec sa fulgurance de serpent, d'abord vers le bas en s'enfonçant dans le flanc et le ventre du premier assaillant, puis vers le haut en tranchant la gorge du deuxième. Le troisième était à un pas derrière eux et pouvait mieux voir. Son sabre s'abattit en sifflant vers le cou de Shigeru, mais celui-ci avait levé Jato devant son visage et réussi à parer le coup et repousser la lame.

Rapide, puissant et rusé, son adversaire était peut-être le combattant le plus talentueux que Shigeru ait affronté en dehors de Matsuda Shingen. Dans les brefs instants où la concentration intense du combat lui laissait un répit, il se demandait pourquoi Harada n'intervenait pas. Il ne s'agissait pas là d'un défi habituel mais d'une

attaque surprise, où l'honneur n'avait rien à voir. Comme il commençait à se sentir fatigué, il en vint à penser que Harada était en fait un traître qui l'avait attiré dans ce guet-apens. Mais personne ne connaissait le détail de la fougère... La noble dame l'aurait-elle trahi ? Cette pensée l'emplit d'une telle fureur et d'un tel désespoir qu'il y puisa une énergie plus qu'humaine. Attaquant son ennemi avec rage, il le força à battre en retraite sur la véranda. Avec une présence d'esprit étonnante, le fils du prêtre jeta alors un bâton entre les jambes de l'assaillant et le fit trébucher tandis que la jeune fille lui lançait la bouilloire en plein visage.

Shigeru l'acheva en tranchant sa tête. Il était stupéfait par l'intervention des deux jeunes gens. Habituellement, les villageois ne participaient pas aux batailles des guerriers, grandes ou petites. Il s'était attendu à les voir décamper pour se cacher. Le garçon tremblait, peut-être au souvenir de sa propre témérité, mais il dit à sa sœur :

— Allez avertir notre père.

Puis il se tourna vers Shigeru.

— Êtes-vous blessé, sire Ot... je veux dire : seigneur !

— Non, je vous remercie.

Shigeru haletait, encore sous le choc de cette attaque aussi violente que soudaine.

— Aidez-moi à porter les corps à l'extérieur. Et apportez de l'eau. Nous laverons le sang avant qu'il ne tache le sol.

— Comment ont-ils osé ! s'exclama l'adolescent. Vous attaquer à l'intérieur du sanctuaire ! En vérité, le dieu les a punis.

— Avec votre aide, ajouta Shigeru.

— C'était mal de ma part ! Je n'aurais pas dû m'en mêler. Mais j'étais tellement en colère.

Harada les aida à traîner les corps hors de l'enceinte du sanctuaire. Le garçon alla chercher de l'eau à la source et entreprit de laver le sol. Les morts fixaient la scène de leurs yeux aveugles tandis que leur sang rosissait l'eau claire.

— Qui étaient ces hommes ? demanda Shigeru à Harada.

— Sire Otori, je n'en ai aucune idée. Je vous jure que je n'ai rien à voir dans cette attaque.

— Alors pourquoi m'avez-vous amené ici ? Et pourquoi m'avez-vous laissé les combattre seul ?

— Vous avez vous-même proposé ce lieu, lança précipitamment Harada. Je n'aurais pas pu savoir...

— Vous aviez le temps d'informer vos complices.

— Non ! Jamais je ne vous trahirais. Vous savez qui m'a envoyé. El... on est votre allié, on en a déjà donné la preuve.

— Cependant vous êtes resté à l'écart sans rien faire.

— C'est cela que je souhaitais expliquer à sire Otori. J'ai un problème que je dois vous soumettre.

Harada jeta un regard à la ronde. On entendait le garçon frotter avec ardeur le sol à l'intérieur du sanctuaire. La fille n'était toujours pas revenue avec son père. Harada se hâta de parler.

— Je dois vous demander de me dispenser de vous servir.

— Vous semblez vous en être vous-même dispensé ! lança Shigeru d'un ton accusateur. Vous n'avez plus ni armes ni combativité. Que vous est-il arrivé ?

— J'ai fait le vœu de ne plus jamais tuer, répondit doucement Harada. Voilà pourquoi je vous demande de me congédier. Je ne peux plus vous servir comme il conviendrait à un guerrier.

— Vous avez donc rejoint les rangs des Invisibles, dit Shigeru.

Il se rappela que cette pensée lui était venue plusieurs mois plus tôt, avant la bataille. Il s'était demandé quel effet aurait un tel choix sur l'allégeance d'un guerrier comme Harada.

— J'ai été blessé à Yaegahara, déclara Harada en touchant l'orbite vide de son œil. Alors que je gisais à moitié mort, j'ai eu une vision. Un être m'a appelé du fond d'une lumière blanche. Il m'a dit que je devais vivre et ne servir que lui. J'ai compris que Dieu m'avait parlé. Il semblait miraculeux que je n'aie pas été découvert et massacré par les Tohan. Ma guérison a été un autre miracle, qui prouvait également la vérité de ma vision. Je me suis rendu à Maruyama, où j'ai retrouvé Nesutoro et Mari. Ils m'ont enseigné le Secret et m'ont fait renaître par l'eau, selon leur coutume. J'ai pris le nom de Tomasu, d'après l'homme que j'avais porté sur mon dos. Pardonnez-moi, sire Otori, mais je ne puis servir à la fois le Secret et vous. Je ne tuerai plus jamais et il m'est interdit de mettre fin à mes jours, je comprendrais que vous jugiez nécessaires de me faire mourir, et je prierais pour que le Secret vous pardonne.

Shigeru écouta ce discours avec une consternation croissante. La sincérité de Harada lui paraissait hors de doute. Dans le passé déjà, il avait été frappé par son dévouement sans faille. Harada tranchait sur tous les hommes qu'il avait connus par sa détermination et sa simplicité. Ce n'était pas un imaginaire ni un rêveur. Seule la conviction la plus profonde pouvait le pousser à une démarche aussi incroyable que de demander à être dégagé de son serment d'allégeance. Sans une telle conviction frôlant la démence, il n'aurait jamais assisté passivement à une attaque dans laquelle son seigneur, le chef de son clan, avait failli trouver la mort.

Les impressions de Shigeru se mêlaient également d'embarras et d'un obscur sentiment de honte. Son propre guerrier lui avait fait défaut tandis que deux enfants de paysans venaient à son aide. Son monde était vraiment sens dessus dessous ! Et le monde de Harada

aussi. Mais comment cet homme pouvait-il supporter de survivre à une telle humiliation ? Shigeru lui rendrait certainement service en lui accordant une mort libératrice, où il pourrait communier à sa guise avec des lumières blanches et des dieux secrets.

Harada sembla deviner ses pensées et tendit le cou. Les yeux clos, il prononça quelques mots à voix basse. Shigeru se rappela les avoir entendus dans la bouche de Nesutoro au moment de la mort de sa femme, ses enfants et ses amis : c'étaient les prières que les Invisibles récitaient à leur heure dernière. À l'époque, il s'était dit que l'arbuste émondé ne ferait que croître avec plus de vigueur. Malgré les efforts acharnés d'Iida pour les exterminer, les Invisibles gagnaient du terrain. Ce qu'il avait considéré comme une croyance obscure des opprimés au sein des couches inférieures de la société apparaissait maintenant chez l'un de ses propres guerriers.

Il laissa retomber la main qu'il avait posée sur la poignée de Jato.

— Je vous demande un dernier service, déclara-t-il. Rapportez ma réponse. En dehors de cette tâche, je vous délie de toutes vos obligations envers moi. Vous ne faites plus partie du clan des Otori.

Ces mots l'épouvantèrent lui-même. Il ne les avait encore jamais dits à personne. Par son propre choix, Harada était devenu un guerrier sans maître – un homme des vagues, comme on disait.

— Je pourrai vous servir de façon différente, murmura Harada.

— Partez maintenant, lui ordonna Shigeru. Il ne faut pas qu'on sache que vous êtes venu ici. Adieu.

Harada se leva en marmonnant des remerciements et s'en alla en hâte. L'espace d'un instant, le sanctuaire retrouva son silence troublé seulement par le jaillissement de l'eau et l'écho assourdi du seau, le vent dans les chênes et le bruissement des feuilles tombant en tourbillonnant. Une grive chantait à pleine gorge. L'air devenait froid, comme si une gelée s'annonçait.

Shigeru entendit des gens s'approcher au loin. La jeune fille remonta la colline en courant, suivie par son père et la plupart des hommes du village. Armés de bâtons, de perches et de pioches, ils arboraient des visages furieux.

— Ces hommes sont venus d'abord au village, raconta le prêtre. Ils ont demandé à voir sire Otori. Nous nous sommes contentés de leur dire d'aller le chercher à Hagi. Mais ils ont dû se cacher dans la forêt et vous suivre ici.

— Qui oserait faire une chose pareille ? s'exclama un des jeunes gens.

— Nous savons bien qui ! répliqua un autre en brandissant sa faucille. Nous devrions nous rendre nous-mêmes à Hagi pour protester.

Shigeru ne reconnut pas les morts. Leurs vêtements ne portaient

aucun emblème. Quand on les déshabilla, on ne découvrit sur leurs cadavres ni tatouages ni marques d'aucune sorte, en dehors des cicatrices d'anciennes blessures. Shigeru se rappela avec force l'avertissement de Kenji.

— Pourrait-il s'agir de bandits ? demanda-t-il.

Si des bandes de guerriers sans maîtres sévissaient ouvertement aussi près de Hagi, il allait falloir intervenir.

— Je suppose que c'est possible, répondit le prêtre. Beaucoup de guerriers sont restés sans terres et sans seigneurs après Yaegahara. Cependant nous n'avons jamais été attaqués et on n'a pas signalé de bandes de ce genre dans ces montagnes. Je crains que vous n'ayez été leur cible. Nous allons montrer aux maîtres de Hagi que de telles actions ne seront pas tolérées dans le Pays du Milieu.

Les hommes autour de lui l'approuvèrent bruyamment et semblèrent prêts à marcher sur Hagi sans attendre, ce qui fut pour Shigeru une nouvelle cause de stupéfaction. Sans doute était-ce une conséquence imprévue du cataclysme de Yaegahara : au lieu d'être abattus par la défaite, les fermiers Otori subsistants se montraient intraitables. Ils préféreraient prendre eux-mêmes les armes plutôt que d'être livrés sans autre forme de procès aux Tohan.

Il les dissuada d'intervenir, les chargea d'enterrer les morts et rentra chez lui. Lorsqu'il rejoignit la maison, la nuit était tombée. La pleine lune commençait à décliner. L'air était plus sec et beaucoup plus froid que la nuit précédente. Le clair de lune n'était plus doré mais pâle et fantomatique, et l'ombre évoquait les ténèbres se cachant derrière le monde des apparences. De tous les événements du jour, la tentative d'assassinat semblait le moins stupéfiant. Shigeru n'aurait même pas remarqué les taches de sang sur ses vêtements si Chiyo n'avait poussé un cri d'horreur en venant l'accueillir à la porte, une lampe à la main.

La nouvelle se répandit aussitôt dans la maisonnée. Le lendemain, malgré les ordres de Shigeru pour qu'on garde le secret, tout Hagi était au courant. Les rumeurs se multiplièrent, mettant un comble à l'agitation de la ville. Les oncles de Shigeru furent contraints de nier publiquement toute implication dans l'assassinat projeté et durent recevoir Shigeru en lui manifestant ostensiblement leur respect afin d'apaiser les troubles. L'automne se passa néanmoins dans une atmosphère d'émeute. Du coup, la position de Shigeru fut un peu moins menacée et encadrée. Il obtint la permission de voyager à sa guise, mais continua de se déguiser car il appréciait la liberté et l'anonymat que cela lui procurait.

Il n'avait aucun moyen de savoir qui avait commandité l'attentat. Toutefois les avertissements de Kenji lui donnaient à penser que c'était Iida. Il aurait aimé en avoir la confirmation par son nouvel ami, mais

le Renard ne réapparut pas comme il l'avait fait au sixième mois. Shigeru songea à lui écrire à Yamagata mais y renonça. Inquiet à l'idée d'être peut-être espionné en permanence, il se montra plus vigilant et secret que jamais. Malgré tout, il était rassuré par le fait que ses assaillants l'avaient cherché dans son propre domaine, c'est-à-dire un endroit où il devait manifestement se trouver. S'ils avaient connu ses moindres déplacements, ils auraient pu lui tendre une embuscade avec plus de succès sur les chemins montagneux isolés qui menaient à Terayama. Il était également réconforté par le soutien des fermiers, dont il avait découvert la loyauté cachée juste sous la surface comme une veine de charbon prêt à servir pour forger des lames d'acier.

Il annonça son intention de se rendre au domaine d'Eijiro afin de dire adieu à sa veuve, et prit des dispositions pour que son frère s'installe dans la résidence de sire Miyoshi pendant son absence. Si tout allait bien, Takeshi pourrait y passer l'hiver.

Quand la lune brilla de nouveau, il partit pour Misumi. Mori Yusuke n'était pas encore revenu de son voyage, mais avant son départ il avait confié ses derniers chevaux à Shigeru. Celui-ci choisit le poulain le plus âgé, qui avait été dressé récemment. Il l'appela Kyu. Le cheval débordait de vie, de jeunesse et d'énergie. Il était impossible de se sentir déprimé quand on le chevauchait. « En vérité, je ne suis pas fait pour le désespoir », constata Shigeru. Il était reconnaissant pour l'éducation qui l'avait rendu si résistant. Même durant la semaine qu'il passa dans la demeure d'Eijiro, où les sujets de chagrin ne manquaient pas entre la mort du père et des fils et la perte du domaine, il ne sombra pas dans la mélancolie des jours ayant suivi la mort de Moe. Les champs bien cultivés, qu'on continuait d'entretenir malgré la disparition d'Eijiro, lui parurent comme un hommage durable à la prévoyance de cet homme. Et il vit dans le courage de son épouse et de ses filles la preuve de l'excellence de leur éducation.

« Tout cela n'est pas perdu pour toujours, se promit-il intérieurement. Je ferai renaître cette harmonie. »

Il ne cessait d'y réfléchir et une stratégie commençait à se dessiner dans son esprit. L'un de ses éléments les plus importants, il le savait, serait l'alliance avec l'Ouest, et notamment les Araï et les Maruyama. La tentative d'assassinat lui avait également donné des idées. Iida avait tenté de le frapper au cœur de son propre pays. Pourquoi ne pourrait-il pas en faire autant ? Devrait-il se résoudre à recourir au meurtre ? Peut-être la Tribu pourrait-elle travailler pour lui, comme Kenji l'avait suggéré, mais aurait-il les moyens de payer leurs services ?

Quelques jours avant la pleine lune, il laissa son cheval à Misumi et continua son voyage à pied dans les montagnes. Il avait annoncé

qu'il allait explorer les forêts d'altitude et passer quelque temps en retraite, afin de prier pour les âmes des défunts. Personne ne parut s'en étonner, car sa réputation était bien établie. On savait qu'il s'intéressait à l'agriculture, faisait preuve d'une dévotion hors du commun et attachait un grand prix au respect qu'on devait aux morts.

La frontière occidentale du Pays du Milieu longeait une vallée étroite entre deux chaînes de montagnes escarpées. Plus au sud, elle était gardée car les seigneurs du cru percevaient taxes et droits de douane sur les marchandises, de sorte que les espions surveillaient de près les voyageurs. Même si Shigeru avait une autorisation écrite de son clan lui permettant de circuler à sa guise, il ne voulait pas qu'on connaisse ses déplacements. Il projetait donc de traverser la frontière en passant par la contrée sauvage et montagneuse en amont du fleuve qui coulait vers le nord jusqu'à Hagi.

Ses précédentes visites chez Eijiro l'avaient un peu familiarisé avec les versants de l'est. Ils avaient chevauché dans la montagne et Eijiro lui avait montré les divers arbres fournissant du bois d'œuvre : cèdres et pins, zelkovas, paulownias et cyprès. Mais dès qu'il dépassa l'altitude de la forêt, en suivant d'étroits sentiers sur des rochers escarpés, il se retrouva dans une contrée inconnue où il n'avait pour se guider que le soleil pendant la journée et les étoiles la nuit venue. Le temps était toujours aussi beau. Les jours limpides d'automne se succédaient tandis que les feuilles changeaient de couleur, en étendant sur les forêts un voile rouge qu'on voyait chaque jour se déployer un peu plus bas à partir des sommets montagneux.

Il avait emporté quelques provisions et mangeait aussi ce que la terre lui offrait : châtaignes, mûres et noisettes. Certains soirs, au début, il trouvait asile dans une ferme isolée, mais il n'y avait aucune habitation dans la haute montagne. Comme il faisait trop froid pour dormir dehors, il marchait toute la nuit tandis que la lune grandissait dans le ciel.

Après avoir descendu la première chaîne de montagnes, il traversa le fleuve. La région semblait déserte : il n'aperçut aucune maison, ne sentit aucune fumée. Rapide et peu profond, le fleuve n'était guère plus qu'un torrent bondissant en gazouillant par-dessus des rochers. Il dormit un peu vers midi, à la chaleur du soleil, mais vers le crépuscule le temps devint menaçant. Le vent s'orienta au nord-ouest et des nuages s'amassèrent à l'horizon. Shigeru franchit un col et s'arrêta au sommet pour regarder vers le nord, en direction de la côte. La mer était une tache violet foncé sous le ciel gris compact. Il savait que l'île volcanique d'Oshima se trouvait par là, mais il ne put distinguer sa silhouette. À sa gauche, le versant s'inclinait plus doucement pour devenir la fertile campagne de l'Ouest, réchauffée par le « courant noir » longeant la côte et protégée par ses montagnes. Très loin au

sud-ouest se trouvaient la ville et le château de Maruyama. Harada lui avait dit que le sanctuaire où se rendait la noble dame était à moins d'un jour de marche du col. Il scruta la forêt à ses pieds. De la fumée s'élevait au loin dans la vallée, autrement on ne voyait aucun signe de vie humaine, aucun toit recourbé surgissant de la masse verdoyante. De ce côté de la montagne, l'automne était plus lent à apposer son sceau sur les arbres. Seuls quelques érables sur les pentes les plus hautes commençaient à se dorer.

Peu avant la tombée de la nuit, il sentit de la fumée ainsi qu'une autre odeur qui le fit aussitôt saliver et mit son estomac en émoi. Tout en restant sur ses gardes, il suivit ces effluves qui le menèrent à une petite cabane faite d'écorce et de branches grossièrement taillées.

Deux hommes faisaient rôtir des oiseaux sauvages sur un feu dont les flammes resplendissaient dans la lumière déclinante. Shigeru les salua. Ils sursautèrent et saisirent leurs poignards, si bien qu'il crut un instant qu'il allait devoir les combattre. Leur activité peu légale les rendait nerveux et soupçonneux, mais en voyant Jato ils se sentirent plutôt disposés à apaiser ce guerrier solitaire.

Il leur demanda s'ils connaissaient le temple appelé Seisenji, et ils lui indiquèrent le chemin.

— Mais vous n'allez quand même pas marcher toute la nuit ? s'exclama le plus vieux des deux braconniers.

— Je crains que le temps change, dit Shigeru.

— Vous avez raison ! Il pleuvra demain. Probablement après midi.

Il jeta un coup d'œil à son compagnon plus jeune. Peut-être était-ce son fils, pensa Shigeru.

— Restez ici cette nuit. Vous pouvez partager notre repas. La chasse a été bonne, cette semaine.

Leur butin était abondant : cailles, pigeons et faisans suspendus par le cou à des cordes fixées aux chevrons de la cabane. Ils destinaient les cailles à un voyageur qui les apporterait à un marchand de Kibi. Les autres prises seraient séchées et salées pour nourrir leur famille. Ils mettaient si peu d'empressement à parler de leur chasse qu'il en déduisit qu'elle n'était pas vraiment permise, mais que le seigneur du cru fermait les yeux dans la mesure où il y trouvait son avantage.

La chair du pigeon était sombre et goûteuse. Tout en suçant les os, il demanda aux deux hommes s'ils avaient entendu parler de la bataille de Yaegahara. Ils secouèrent la tête. Leur vie se déroulait entre leur village isolé et la montagne, où n'arrivaient que peu de nouvelles du monde extérieur.

Ne se fiant pas entièrement à eux, Shigeru ne dormit que d'un œil. La nuit était froide et le plus jeune des chasseurs se leva à plusieurs reprises pour remettre du bois dans le feu. Shigeru se réveilla à chaque

fois et passa un moment à songer à cette rencontre imprévue et à ce que sa vie devrait être à l'avenir. Bien qu'il eût besoin d'aide et de soutien comme tous les hommes, il ne pourrait faire confiance à personne. Il lui faudrait compter sur sa propre habileté et sa vigilance pour déceler les menaces et se défendre, sans passer pour autant ses jours dans la crainte et les soupçons car cela le tuerait plus lentement mais aussi sûrement qu'un coup de sabre.

Ils se levèrent dans l'aube grise. Les braconniers étaient impatients de rentrer chez eux avant la pluie. Ils suspendirent les chapelets d'oiseaux à leur cou et à leur taille, drapèrent dessus leurs pagnes et leurs jambières puis enveloppèrent leur buste dans une cape flottante.

— Ça tient chaud ! dit le plus jeune en riant et en faisant semblant de frissonner. Comme les doigts de ma femme sur mes bourses !

Shigeru imagina la caresse du duvet soyeux sur la peau.

Ils marchèrent ensemble pendant quelques heures. Quand le chemin bifurqua à l'orée de deux vallées étroites, ils se séparèrent. Les chasseurs partirent vers le nord et Shigeru vers le sud.

Il les remercia et leur souhaita bonne chance. Les deux hommes répondirent avec quelques mots joyeux, en ralentissant à peine le pas et sans s'incliner ni employer de formules de respect. Ils semblaient n'éprouver aucune curiosité à son égard. Shigeru fut heureux de leur indifférence pour le monde extérieur en général et pour son identité en particulier.

Il s'était à peine avancé sur le sentier que la pluie commença à tomber. Ce fut d'abord une bruine légère, ne faisant que rendre glissant le chemin, mais le vent se leva bientôt et l'averse tourna au déluge. Son large chapeau conique protégeait sa tête et ses épaules, cependant ses jambes étaient trempées et ses sandales boueuses menaçaient de se disloquer. Désireux d'arriver au Seisenji avant la tombée du jour, il essaya de presser le pas, mais le sentier devint plus périlleux et se transforma par endroits en un véritable torrent. Il commença à craindre que ce déchaînement des eaux ne le contraignît à passer la nuit dans la forêt. Il en vint à douter de son entreprise tandis que la pluie ruisselait sur son chapeau et que ses pieds devenaient insensibles. Que pouvait-il attendre de cette rencontre, si jamais elle avait lieu ? Pourquoi faisait-il ce voyage aussi désagréable que dangereux ? Viendrait-elle seulement ? Et si elle venait, ne serait-ce pas pour le trahir ?

Il se rappela avec force l'instant où il avait brûlé d'envie de glisser les mains sous ses cheveux et sentir la forme de sa tête, mais il lutta pour écarter cette pensée. Elle lui avait reproché de ne voir en elle qu'une femme, de ne pas prendre au sérieux son pouvoir de souveraine. Il était décidé à ne pas refaire cette erreur. Si du moins elle était bien là... De toute façon, il ne voulait plus s'attacher à une

femme tant il redoutait la souffrance et la déception inséparables de la passion. Mais le souvenir de ses cheveux le hantait !

Il faisait presque nuit quand le sentier montagneux, qui avait maintenant tout d'une chute d'eau, s'inclina abruptement pour rejoindre un chemin plus large et moins accidenté. Le chemin remontait doucement une pente au sommet de laquelle on découvrait, presque caché par la pluie battante et les cèdres noirs, un petit bâtiment aux toits incurvés et aux profonds avant-toits. Quatre chevaux, dont une jolie jument, étaient à l'attache dans un abri délabré dont le toit de chaume tremblant sous les rafales de vent déversait des morceaux de paille évoquant d'énormes gouttes de pluie.

Il s'arrêta devant les marches afin de retirer ses sandales et son chapeau trempés. Malgré le déluge, toutes les portes étaient ouvertes. Il monta sur la véranda et regarda à l'intérieur.

La pluie ruisselant des avant-toits et retombant sur le sol avec force éclaboussements entourait l'édifice comme un rideau mouvant. Des lampes étaient allumées mais la salle principale du temple était vide, le parquet dénudé. Le sanctuaire semblait à peu près désaffecté. Une statue en bois de l'illuminé trônait sur une petite estrade, devant laquelle se trouvaient des vases remplis de fleurs fraîches. On reconnaissait les fleurs jaunes de la feuille d'argent et les baies rouges du bambou sacré. Il n'y avait guère d'autres décorations ou objets d'art, en dehors d'images votives de bœufs et de chevaux sous les chevrons.

Il appela à voix basse et entendit la noble dame parler à Sachie, sa suivante. Celle-ci se leva et s'approcha du seuil. Elle se retourna vers l'intérieur pour chuchoter :

— C'est lui.

Il fit un signe à Sachie car il craignait qu'elle ne prononce son nom, mais elle se contenta de dire en inclinant la tête :

— Entrez. Nous vous attendions.

Il se souvenait d'elle comme d'une femme de haut rang aussi raffinée qu'élégante, mais elle lui parut cette fois plus jeune et moins sophistiquée dans ses vêtements très simples coupés comme ceux d'un homme. Des nattes couvraient le sol de la pièce intérieure et il hésita à s'avancer, ne voulant pas s'asseoir dans ses habits mouillés et boueux.

Dame Maruyama était assise près d'une petite lampe, mais il faisait trop sombre pour distinguer son visage. Elle se leva et se dirigea vers lui. Elle aussi portait une tenue masculine, en tissu noir, et ses cheveux étaient noués en arrière avec des cordons. Contrairement à Sachie, ses vêtements la faisaient paraître plus âgée, plus grande et plus forte, néanmoins ils ne pouvaient dissiper le mystère de sa longue chevelure ni la maigreur nouvelle de son visage altéré par le chagrin, qui mettait en valeur la beauté de son ossature

sous sa peau blanche. Son expression était franche, son regard direct et accueillant.

— Je suis si heureuse de vous voir. Je vous remercie d'avoir fait tout ce chemin. Vous devez être fatigué. Et vous êtes trempé ! Sachie, pourrions-nous avoir des vêtements secs ?

— Je vais demander au palefrenier, répondit la suivante.

Elle sortit sans bruit de la pièce et traversa la salle d'adoration pour gagner la véranda. Quelques instants plus tard, elle revint avec une robe sèche exhalant une faible odeur de cheval, comme si on venait de la sortir d'un panier de bât.

Shigeru la suivit de l'autre côté de la salle principale, où se trouvaient un espace identique divisé en plusieurs débarras et un bureau au sol couvert de nattes. Les registres du temple étaient entassés en piles moisissantes et une pierre à encre cassée gisait abandonnée sur une écritoire.

— Personne n'habite ici ? demanda-t-il.

— Les gens du pays croient que ce temple est hanté, répondit Sachie. Ils ne s'en approchent jamais. On dit que les prêtres y deviennent fous. Ils finissent par se tuer ou s'enfuir. Personne ne nous dérangera, et si jamais quelqu'un nous voit il nous prendra pour des fantômes.

Elle apporta un bol d'eau froide sur la véranda et il se lava le visage, les mains et les pieds.

— Je vais préparer une collation, murmura-t-elle.

Après qu'elle se fut éloignée, il enleva ses vêtements, se sécha et revêtit sa robe d'emprunt. Elle avait été faite pour un homme plus petit. Il l'attacha de son mieux, glissa Jato dans la ceinture et son poignard contre sa poitrine. Le temps se refroidissait et malgré ses habits secs il commençait à trembler.

Il retourna dans la pièce où se trouvait dame Maruyama, qui l'invita à s'asseoir. Elle devait avoir apporté quelques objets d'ameublement dans les paniers du cheval de bât, car il y avait sur les nattes des coussins cramoisis n'appartenant assurément pas au temple. Un sabre était posé près d'elle.

— Je vous remercie de votre message, dit-il. J'ai été vraiment désolé d'apprendre la mort de votre fils suivant de si près celle de votre époux.

— Je vous en parlerai plus tard, répliqua-t-elle. Vous avez vous aussi subi des pertes cruelles.

— J'ai senti que vous me compreniez mieux que quiconque. Elle sourit.

— J'espère que vous n'avez pas perdu tous ceux que vous aimiez.

— Non, répondit-il après un instant de réflexion. Mon frère vit encore, de même que ma mère et mon vieux professeur. J'ai aussi au

moins un ami.

Il ajouta :

— Mais je vous dois bien des remerciements. Si vous aviez rejoint le camp d'Iida l'an passé, les Otori auraient été anéantis.

— Nous avons conclu un accord. Je vous ai donné ma parole. Jamais je n'accepterai une alliance avec les Tohan.

— Pourtant votre ami Arai Daiichi est à présent au service de Noguchi, cet homme dont le nom est devenu synonyme de traître dans tout le Pays du Milieu.

— Arai n'avait pas le choix. Il a eu de la chance qu'on ne le contraigne pas à mettre fin à ses jours. Je crois qu'il attend son heure, comme vous. Nous essayons de rester en contact à travers Muto Shizuka.

— C'est elle qui nous a vendus à Iida. J'imagine qu'Arai l'ignore, puisqu'ils sont toujours ensemble et qu'elle lui a donné un fils.

— Cela vous met en colère !

— Tant de choses me mettent en colère. Mais j'apprends la patience. Cela dit, je ne suis pas sûr que cette femme ne nous trahisse pas de nouveau à l'avenir. Ne parlez surtout pas de cette entrevue à Arai.

Sachie entra discrètement avec un plateau portant deux bols remplis d'une sorte de ragoût, consistant essentiellement en des légumes mélangés à des œufs. Elle revint un instant plus tard avec une théière et des bols.

— C'est bien frugal, s'excusa-t-elle. Nous avons dû tout emporter avec nous sur les chevaux. Mais Bunta ira chercher des provisions supplémentaires demain si la pluie cesse.

— Je devrai retourner à Misumi dès demain, dit Shigeru.

— Dans ce cas, hâtons-nous de souper car nous avons beaucoup de sujets à discuter, déclara Naomi.

Il découvrit qu'il mourait de faim et dut se refréner pour ne pas tout dévorer en cinq minutes. En revanche sa compagne ne mangea guère, comme si elle manquait d'appétit. Elle ne le quittait pas des yeux.

Quand ils eurent fini, Sachie remporta les bols. Le jeune Bunta apparut avec un petit brasero contenant des charbons ardents, puis se retira à son tour. La pluie continuait de tomber à verse et le vent gémissait dans les cèdres. Ils étaient assiégés par la nuit. Le vieux sanctuaire était plein de bruits étranges, comme si une foule de fantômes conversaient d'une voix éraillée, la bouche remplie de poussière.

— Je crois que mon fils a été assassiné, déclara dame Maruyama.

— Quel âge avait-il ?

— Huit mois.

— Les nourrissons ont tant d'occasions de mourir, observa Shigeru.

De fait, de nombreux enfants ne recevaient pas de nom avant leur deuxième année, où leur chance d'atteindre l'âge adulte semblait plus assurée.

— Il était exceptionnellement robuste. Il ne tombait jamais malade. Mais outre cela, j'ai été avertie que si je ne me conformais pas aux souhaits de la famille de mon époux, je serais punie d'une manière ou d'une autre.

Ses yeux étaient devenus plus brillants à la lumière de la lampe mais sa voix était calme, sans émotion.

— Je vous demanderais bien comment on ose vous régenter, mais en fait je me trouve dans la même situation. Ma vie dépend maintenant du bon vouloir de mes oncles.

— Nous sommes tous deux trahis par nos plus proches parents. Tout cela parce que vos oncles, comme la famille de mon époux, acceptent et même s'empressent d'apaiser et de satisfaire Iida et les Tohan. Ce n'est guère surprenant, car ils en tirent profit à court terme. Cependant ce comportement intéressé ne peut aboutir qu'à la ruine finale des clans de l'Ouest comme des Otori. Le règne des Tohan s'étendra de la mer à la mer et les Trois Pays subiront leur loi cruelle. La transmission de Maruyama par la lignée féminine prendra fin.

Shigeru se pencha légèrement en avant et dit en baissant encore la voix :

— Je vais vous confier quelque chose dont je n'ai jamais parlé ouvertement. Quel que soit le temps que cela prendra, je vais me venger d'Iida et le détruire. Même lui doit avoir ses faiblesses. Je vous ai dit que j'apprenais la patience. J'attends qu'il baisse sa garde ou commette une erreur afin de découvrir une stratégie possible. C'est l'unique raison qui me maintient en vie. Je veux d'abord le voir mourir.

Elle sourit.

— J'en suis heureuse. C'est ce que j'espérais vous entendre dire. Tel est également mon désir secret. Nous allons unir nos efforts et partager toutes les informations et les ressources dont nous disposerons.

— Mais tout doit rester secret, peut-être pour des années.

— Ce qui est caché au monde croît en force et en valeur.

— J'ai entendu une rumeur d'après laquelle Iida cherche à obtenir le domaine de Maruyama en vous épousant, dit Shigeru en espérant ne pas paraître trop brutal.

— C'est ce que la famille de mon époux essaie de m'imposer. Ni la mort de mon fils ni les menaces sur la vie de ma fille ne me feront accepter. J'aimerais mieux mourir.

Après un silence, elle reprit :

— Je devrais vous raconter un peu ma vie pour que vous me compreniez. Mon époux, Ueki Tadashi, appartenait à un petit clan installé à la frontière entre l'Est et le Pays du Milieu. Il avait été déjà marié à une femme de l'Est, laquelle lui avait donné trois enfants. L'aînée était une fille plus âgée que moi, puisqu'elle avait seize ans, et qui avait elle-même épousé un cousin de Sadamu, Iida Nariaki. Mon époux l'avait adopté, bien que Nariaki ait conservé le nom d'Iida.

— Cela ne me regarde pas, intervint Shigeru, mais qui a arrangé ce mariage ? Avez-vous choisi vous-même votre époux ?

— J'avoue que j'y étais plutôt opposée. Je n'aimais pas l'idée d'avoir des beaux-enfants et m'inquiétais d'une alliance aussi rapprochée avec la famille Iida. Je me suis pourtant laissé persuader. Au début, je ne l'ai pas regretté. Mon époux était un homme délicieux, plein d'intelligence et de gentillesse, qui m'apportait un soutien sans faille.

Shigeru tenta de réprimer ce qui ressemblait fort à un mouvement de jalousie.

— Toutefois ses enfants étaient un autre problème poursuivit Naomi. Sa bonté même l'empêchait de s'en faire obéir comme il l'aurait dû. La fille se comportait comme si elle était l'héritière de Maruyama. Lors de la naissance de ma propre fille, elle ne cacha pas sa colère et sa déception. Elle se mit à insister pour être reconnue légalement. Mon époux ne refusa jamais nettement et se contenta de tergiverser. Sa santé commença à décliner. Il sembla se remettre un peu à la naissance de notre fils, qui l'emplit de joie, mais ce répit ne dura que quelques semaines. Il avait été souffrant tout l'été et il est mort avant que notre fils ait un mois. Apparemment, il a succombé à une tumeur.

— Je suis sincèrement navré, dit Shigeru.

— Il a fallu qu'il disparaisse pour que je me rende compte à quel point il me protégeait. Depuis lors, j'ai été assaillie de tous côtés. Je n'ai pas pris ces menaces au sérieux jusqu'au jour où mon fils a rendu l'âme. Je ne pouvais prouver qu'il ait été empoisonné, mais il avait péri si brusquement alors qu'il était en pleine santé. Mes accusations et mes soupçons furent rejetés. On crut que le chagrin m'avait rendue folle. Certains exprimèrent l'opinion qu'un clan ne pouvait être dirigé par une femme. D'après eux, un homme n'aurait jamais fait montre d'une telle faiblesse.

Il observa son visage à la lueur tremblante de la lampe. Son chagrin était manifeste, mais il songea que son caractère était si ferme qu'aucun deuil ne serait jamais capable de lui faire perdre la tête. Il l'admirait immensément et avait envie de le lui dire, mais il craignait de révéler la profondeur d'une émotion qu'il ne s'était pas encore

avouée à lui-même. Il se sentit gêné et prononça des phrases brèves et abruptes qui sonnèrent faux à ses propres oreilles. Il aurait voulu lui raconter son rêve sur son enfant-fougère et combien elle l'avait touché par son message, mais il répugnait à exprimer son propre chagrin, de peur de s'attendrir et de risquer alors...

Le résultat de leur entretien paraissait bien maigre et décevant. Il n'avait à lui offrir aucun soutien politique ou militaire. Il pouvait simplement lui assurer qu'ils partageaient le même désir de voir périr Iida.

Du reste, le fossé entre ce désir et sa réalisation semblait impossible à combler. Il ne pouvait lui promettre que son appui silencieux à travers des années d'attente et de secret. Finalement, même leur conversation décousue tourna court et ils restèrent un long moment assis sans rien dire. Le vent mugissant dehors ébranlait le toit et rabattait la pluie contre les murs, dont chaque fente laissait pénétrer des courants d'air glacials.

— Je suppose que nous pourrions nous écrire, dit enfin Shigeru.

Elle acquiesça de la tête mais ne sortit de son mutisme que pour lui souhaiter une bonne nuit. Après avoir pris congé, il se rendit dans le bureau où il passa la plus grande partie de la nuit à frissonner dans la robe légère et trop petite, en s'efforçant de ne pas penser qu'elle dormait à moins de vingt pas de lui et qu'elle l'avait peut-être fait venir avec d'autres motifs en tête, maintenant qu'ils étaient tous deux sans conjoint.

Il était impossible de ne pas admirer Maruyama Naomi : elle était belle, intelligente, courageuse et capable de sentiments profonds – en somme, tout ce qu'une femme devrait être. Mais elle avait parlé de son époux avec tant de chaleur. Manifestement, elle l'avait aimé et le pleurerait toujours. Shigeru de son côté ne voulait pas d'un attachement, surtout avec une femme d'un rang aussi élevé, que son pire ennemi convoitait déjà et que lui-même ne serait jamais autorisé à épouser, il le savait bien.

Quand il se réveilla, la pluie avait cessé même si le ciel du matin restait couvert. Ses habits étaient encore humides mais il les revêtit et laissa soigneusement pliée sur le sol la robe qu'on lui avait prêtée. Sachie et Bunta s'étaient rendus au village voisin afin d'acheter des provisions pour le voyage du retour, car ils souhaitaient tous profiter de l'accalmie.

Naomi invita Shigeru à rester jusqu'à leur retour, de façon à emporter lui-même quelques vivres, mais il tenait à franchir le premier col avant la tombée du jour.

— Puis-je vous laisser seule ? demanda-t-il.

Elle se mit presque en colère contre lui.

— Si vous voulez partir, allez-y ! Je ne cours aucun danger, et

même si c'était le cas je serais parfaitement capable de me défendre.

Elle indiqua le sabre posé à côté d'elle et ajouta :

— Il y a aussi des lances dehors. Je vous assure que je sais combattre avec les deux.

Ils prirent congé d'un ton cérémonieux, habités chacun par un certain sentiment de déception.

« Un voyage pour rien, songea-t-il. Nous sommes l'un comme l'autre irrémédiablement affaiblis. » Il ne voyait pas comment ils auraient pu s'aider mutuellement, cependant il ne pouvait envisager d'arriver à quelque chose sans son concours. Elle était sa seule alliée.

Plus il avançait, plus il regrettait de l'avoir quittée. Il voulait lui parler encore. Il lui semblait qu'il ne lui avait pas suffisamment dit combien il lui était reconnaissant de l'avoir soutenu contre Iida, d'avoir compris son chagrin et d'avoir entrepris ce voyage pour le rencontrer. Des mois s'écouleraient peut-être avant qu'il puisse la revoir : cette idée lui parut soudain insupportable. Il marchait depuis deux heures à peine lorsque la pluie reprit, plus violente que jamais. Devant la perspective d'une nuit sans abri, il se dit qu'il serait plus sage de rebrousser chemin. Dès qu'il changea de direction, son humeur s'éclaircit. Il marcha à vive allure, souvent au pas de course, sans prêter attention à la pluie cinglante qui le trempait, le cœur battant dans son effort et son impatience.

Il vit sur-le-champ que Sachie et le jeune palefrenier n'étaient pas revenus. Un seul cheval – la jolie jument – se tenait sous l'abri. Elle tourna la tête à son approche et hennit doucement. Il pataugea dans les flaques, ôta ses sandales et monta d'un bond sur la véranda.

En entendant le bruit d'un sabre sortant de son fourreau, il posa la main sur la poignée de Jato et appela mais sans prononcer son nom ni celui de la noble dame. Comme il pénétrait dans le temple, la porte sur sa gauche s'ouvrit et elle s'avança, le sabre à la main. L'espace d'un instant, ils se contemplèrent sans rien dire. Sa peau habituellement si blanche avait rougi et ses yeux brillaient d'émotion.

— Je... suis revenu, dit-il.

— Je ne m'attendais pas à vous voir.

Elle regarda son sabre et le baissa.

— Vous êtes trempé.

— Oui. La pluie...

Il fit un geste vers l'extérieur où le déluge les entourait comme d'une muraille d'eau.

— Sachie et Bunta sont certainement restés au village, murmura-t-elle. Laissez-moi prendre vos vêtements mouillés.

Des flaques se formaient autour de la silhouette ruisselante de Shigeru. Il sortit le sabre de sa ceinture et le posa à l'entrée de la pièce au sol de nattes. Elle en fit autant avec le sien puis s'avança vers lui

d'un pas décidé, le visage paisible. Il respira son parfum, ses cheveux, son souffle. Elle était tout près de lui et approcha les mains du nœud de sa ceinture. Après l'avoir défait avec soin, elle leva les yeux pour le regarder tandis qu'elle repoussait son vêtement de dessus sur ses épaules. Elle effleura des doigts la peau froide de sa nuque et il songea au plumage des oiseaux. Elle le conduisit dans la pièce, dénoua sa propre ceinture et l'attira sur les cousins cramoisis. « Je ne dois pas faire ça », pensa-t-il – mais c'était au-delà du choix. Puis il se dit : « Tout le reste m'est refusé. Qu'au moins un de mes désirs soit exaucé. » Il se rappela tout ce qu'il avait craint pour les femmes, leur fragilité, leur faiblesse, mais loin de le recevoir avec une passivité vulnérable elle se donna à lui et le prit lui-même, et toute la force et le désir dont il était habité, avec sa propre force et son propre pouvoir. Sous ses sous-vêtements de soie, le corps de Naomi était à la fois mince et musclé, et elle le désirait autant qu'il la désirait, le remplissant d'étonnement et d'extase.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre comme deux fugitifs dans le temple désert. La pluie était leur sauvegarde : tant qu'elle tomberait, personne ne viendrait. Ils étaient les souverains d'un palais au-dessus des nuages, dans un monde hors du temps où tout était possible.

« Voilà donc ce qu'on appelle tomber amoureux », songea-t-il avec une sorte d'émerveillement. Il n'aurait jamais cru faire cette expérience, tant il s'en était toujours gardé pour suivre le conseil de son père. Se rendant compte à présent qu'il était impossible d'y résister, il éclata de rire.

Elle fut gagnée par la même gaieté et devint aussi espiègle qu'une enfant. Elle apporta du thé et le versa non comme une noble dame mais comme une petite servante.

— Je devrais vous servir, déclara-t-il. Vous êtes le chef de votre clan alors qu'on m'a dépossédé. Je ne suis rien.

Elle secoua la tête.

— Vous serez toujours le seigneur du clan des Otori. Mais nous allons nous servir l'un l'autre. Comme ceci.

Elle se mit à parler dans le langage familier :

— Prends. Bois.

Ces mots brutaux sortant de sa bouche le firent rire de plus belle.

— Je vous aime, dit-il.

— Je sais. Moi aussi, je vous aime. Un lien existe entre nous depuis une vie antérieure – depuis plusieurs vies, peut-être. Nous avons tout été l'un pour l'autre : parent et enfant, frère et sœur, amis intimes.

— Nous serons mari et femme.

— Rien ne pourra l'empêcher.

Elle ajouta avec franchise, en le caressant :

— Nous le sommes déjà. J'ai compris que je vous aimais dès que je vous ai vu à Terayama. Il m'a semblé vous reconnaître, comme si j'avais oublié votre existence qui m'était pourtant profondément familière. Mon époux vivait encore et je savais que je ne pourrais jamais avouer mon amour pour vous. Cependant je ne cessais de penser à vous et de prier pour votre sauvegarde. Quand mon époux et mon fils sont morts, votre pensée a été mon seul soutien. J'ai décidé qu'après avoir tant perdu j'allais m'emparer du seul bien que je désirais vraiment.

— J'ai éprouvé la même chose, assura-t-il. Mais quel avenir s'ouvre à nous ? Auparavant vous étiez un rêve indistinct, une lointaine possibilité. À présent vous êtes devenue ma réalité. Quel sens aura notre vie si nous sommes voués à être séparés ?

— Pourquoi ne pas nous épouser ? Venez à Maruyama. Nous célébrerons nos noces là-bas.

Elle parlait d'une voix ardente et sereine. Son optimisme entraîna Shigeru dans une rêverie où tout était possible : il allait épouser cette femme et vivre avec elle, à eux deux ils créeraient une terre de paix à l'Ouest... ils auraient des enfants.

— En aurons-nous jamais le droit ? demanda-t-il. Mes oncles sont maintenant les chefs du clan des Otori. Mon mariage ne serait pas sans importance pour eux. Ils ne consentiront jamais à une union augmentant à ce point mon prestige et mon pouvoir. Et il y a Iida Sadamu.

— Les Tohan ont déjà décidé mon premier mariage. Pourquoi devraient-ils encore s'immiscer dans ma vie ? Je suis moi-même une souveraine. Je n'ai pas d'ordres à recevoir !

Son ton impérieux le fit sourire, même s'il avait de mauvais pressentiments. Il voyait sa confiance – l'assurance d'une femme qui se sait aimée de l'homme qu'elle aime. Malgré ses deuils de l'an passé, elle avait encore un air de jeunesse. Le chagrin l'avait marquée, mais n'avait en rien entamé son courage.

— Tâchons d'arriver à nos fins, dit-il. Mais pourrions-nous garder secret un tel projet ? Peut-être réussirons-nous à nous rencontrer une ou deux fois sans être découverts mais...

— Ne parlons pas de danger maintenant, l'interrompit-elle avec douceur. Nous savons tous deux ce qu'est le danger, nous devons vivre chaque jour avec lui. Même si nous ne pouvons nous voir, nous pourrions du moins nous écrire, comme vous l'avez suggéré hier soir. Je continuerai de vous envoyer mes lettres par l'intermédiaire de la sœur de Sachie.

Ces propos rappelèrent à Shigeru le message qu'elle lui avait fait remettre par son ancien serviteur.

— Vous avez rencontré l'un de mes guerriers, Harada ? J'ai été

stupéfait qu'il rejoigne les rangs des Invisibles.

Il avait baissé la voix, bien qu'aucun espion n'aurait pu les entendre à travers le déluge, et son ton était hésitant car il ne savait ce qu'elle serait disposée à révéler.

— Oui, Harada a eu une sorte de vision. C'est un phénomène fréquent chez ces gens : leur dieu leur parle directement quand ils le prient. Il semble qu'il soit difficile, une fois qu'on l'a entendue, d'ignorer cette voix.

Il eut l'impression qu'elle se faisait l'écho d'une expérience personnelle.

— L'avez-vous entendue vous-même ?

Elle sourit légèrement.

— Je suis séduite par beaucoup d'aspects de leurs enseignements, répliqua-t-elle. Mes enfants m'ont appris que la vie était précieuse et qu'il était effroyable d'y mettre fin. Toutefois, en tant que chef de mon clan, je sais que renoncer au sabre reviendrait à condamner mes sujets à être immédiatement vaincus par les guerriers armés qui nous entourent. Nous devons être assez puissants pour tenir en échec l'appétit de conquête des cruels et des ambitieux. Mais si tout le monde croyait se retrouver face à un juge divin après sa mort, peut-être la peur du châtement constituerait-elle un frein efficace.

Il en doutait, car il avait l'impression que des hommes comme Iida, ne craignant rien sur la Terre comme au Ciel, ne pouvaient être contenus que par la force des armes.

— Parfois je crois entendre l'appel de cette voix, mais il me semble que ma position m'interdit d'y répondre, continua-t-elle. Cependant, je trouve choquant que des gens qui ne se défendent pas soient persécutés et torturés. Ils devraient avoir le droit de vivre en paix.

— Leur loyauté va à un pouvoir céleste, non à leurs souverains terrestres, observa Shigeru. Aussi ne peut-on leur faire confiance. Je regrette profondément que Harada ait quitté mon service.

— Vous pouvez avoir confiance en Harada.

— Resteriez-vous à me regarder sans rien faire pendant que je me défendrais contre trois adversaires ?

— Non, je me battrais à vos côtés. Je ne prétends pas faire partie des Invisibles, je dis simplement que j'admire et respecte certains de leurs enseignements.

Ils avaient tant de sujets à discuter, tant de choses à se dire, et tout ce qu'ils apprenaient l'un sur l'autre ne faisait qu'accroître leur désir. Quand le désir fut apaisé, ils recommencèrent à parler tout le reste du jour, tandis que la lumière grise déclinait lentement. La nuit tomba et ils se sentirent plus que jamais coupés du monde, comme s'ils avaient été transportés dans quelque palais enchanté où le temps

n'existait plus. La pluie s'abattait sans relâche. Ils dormirent à peine, entièrement absorbés l'un dans l'autre, corps et âme mêlés, jusqu'au moment où l'épuisement et la passion effacèrent toute frontière entre eux et où ils semblèrent réellement ne faire plus qu'un.

Quand la pluie s'apaisa enfin, l'après-midi du second jour, le silence les réveilla. Il leur sembla sortir d'un rêve enivré pour retourner dans leurs vies séparées, où les attendait un adieu rempli d'angoisse et de joie. Sachie et Bunta revinrent avant la nuit et se confondirent en excuses pour leur retard, mais ils se turent en voyant que Shigeru était toujours là. Le jeune homme sortit aussitôt pour s'occuper des chevaux. Sachie entra à l'intérieur et leur prépara un souper. Ils n'avaient guère pensé à se restaurer et étaient aussi affamés l'un que l'autre. La suivante avait rapporté des œufs et des légumes d'hiver, et elle prépara un bouillon avec du lait caillé et de la pâte de soja. Plus tard elle fit cuire du riz, en déclarant qu'elle allait en faire des gâteaux pour le voyage du retour. Elle se retira pour dormir dans la pièce occupée précédemment par Shigeru. Son visage et son attitude ne révélaient rien de ses sentiments, mais manifestement elle avait conscience de ce qui s'était passé entre eux. L'air même semblait imprégné des caresses et de l'ardeur de leur passion.

— Elle ne dira rien à personne, assura dame Maruyama à Shigeru.

— Et le palefrenier ?

Peu lui importait, en fait, tant il était reconnaissant de pouvoir passer encore une nuit avec elle au lieu de mourir de froid à quelques pas d'elle comme lors de son arrivée. Il tendit les mains et les glissa sous la masse soyeuse de ses cheveux en enserrant sa tête.

— C'est un jeune homme discret et taciturne. Sachie lui fera jurer le secret. Étant ici dans mon propre domaine, je puis agir à ma guise ! Je ne risque ni contestation ni trahison.

— Il se pourrait pourtant qu'Iida ait des espions partout. Même la maîtresse d'Araï travaille pour la Tribu, et donc peut-être pour Iida. Comment savoir à qui accorder notre confiance ?

— Je sais tout cela, mais en cet instant j'ai l'impression que personne ne peut nous nuire, chuchota-t-elle.

Quand il se perdit en elle, il eut le même sentiment qu'elle. Cependant il avait conscience que cette passion nouvelle ne pouvait qu'aggraver les dangers qu'ils couraient tous deux.

CHAPITRE QUARANTE

Shigeru fit le voyage du retour au comble de l'épuisement mais porté par une espérance et un bonheur qui une semaine plus tôt lui auraient semblé à jamais inaccessibles. Il savait que dans leur monde violent et incertain ils ne se reverraient peut-être jamais, cependant ce qui existait entre eux était éternel et ne pourrait lui être repris. Il croyait sentir encore sous ses mains la tête de Naomi, sa chevelure soyeuse.

Il entendait sa voix dire : « Prends. Bois. » Il voyait son visage s'illuminer tandis qu'elle éclatait de rire.

Le temps était toujours changeant, ponctué d'averses aussi violentes que soudaines et de rafales de vent arrachant les feuilles des branches et les amoncelant au pied des arbres. La disparition des feuillages ouvrait la forêt au regard, qui se glissait entre les rameaux dénudés brillant dans la douce lumière de l'automne. Il aperçut plusieurs fois devant lui des cerfs, dont les queues noires frémissaient quand ils s'enfuyaient en bondissant. La nuit, le cri solitaire d'oies volant au-dessus de sa tête résonnait dans l'air humide. Pour lui toutefois le vent d'automne ne chantait pas un amour glacé par le temps mais une passion jeune et robuste, qui ne s'éteindrait jamais tant qu'il serait vivant. Il ignorait s'ils se rencontreraient encore, mais il savait qu'ils étaient alliés – mieux qu'alliés : unis indissociablement. Il attendit qu'elle lui envoie un nouveau message.

Elle lui écrivit une fois avant l'hiver, en cachant de nouveau sa lettre dans des écrits d'Eijiro. La lettre n'était pas signée : on aurait pu la prendre pour une copie d'un conte, car elle ressemblait à un fragment d'histoire de fantômes située dans un temple isolé sous une pluie battante, où un guerrier était ensorcelé par l'amour d'une femme du monde des esprits. Le style était plein de légèreté et d'humour. Shigeru croyait presque entendre rire l'héroïne fantomatique.

L'année s'avança. La neige arriva et la ville de Hagi fut coupée du reste des Trois Pays.

Pendant les longs mois d'hiver, alors qu'une épaisse couche de neige recouvrait le jardin et que des glaçons pendaient aux avant-toits comme des rangées de radis, seule récolte de la saison stérile, Shigeru sortait souvent la lettre et la lisait en se rappelant le temple isolé, la pluie, la voix de Naomi, ses cheveux.

Parfois il ne pouvait croire que c'était vraiment arrivé, qu'ils avaient osé exaucer tous deux leur si profond désir. Il était stupéfait par son courage et éprouvait pour elle une gratitude sans borne. Elle risquait bien davantage que lui, car rien ne le retenait en ce monde en

dehors de sa passion pour elle et de ses projets de vengeance, alors qu'elle avait une fille et un domaine à perdre.

À d'autres moments leur amour lui semblait si naturel et prédestiné qu'il ne pouvait y voir rien de dangereux. Il avait l'impression qu'ils étaient invulnérables, protégés par le destin lui-même.

Si bien qu'au printemps, quand il reçut une nouvelle lettre cachée dans un paquet de la veuve d'Eijiro contenant des graines de sésame pour expérimenter de premières plantations, quand il lut qu'elle serait dans un endroit appelé Katte Jinja, sur la côte nord de Maruyama, lors de la pleine lune du quatrième mois, Shigeru n'hésita pas un instant à prendre des dispositions pour repartir en voyage.

Au cours de l'année précédente, il était devenu presque aussi intéressé par la pêche que par l'agriculture, car c'était à la mer que Hagi devait le plus clair de son approvisionnement et de sa richesse. Les familles de pêcheurs avaient leurs propres hiérarchies, codes et loyautés, et Shigeru savait qu'ils les faisaient entrer souvent en conflit avec ses oncles, lesquels du haut du château voyaient dans leurs prises abondantes une source d'impôts non moins abondants. Shigeru était particulièrement lié avec Terada Fumimasa, un homme trapu, aussi remarquable par sa force que par sa ruse, qui dirigeait sa propre flotte et en fait l'ensemble du port avec une tyrannie affable mais incontestée. On racontait qu'il était le père de la moitié des jeunes pêcheurs de Hagi, mais il n'avait qu'un seul fils légitime, Fumio, un garçon du même âge que Miyoshi Gamba et qui à huit ans accompagnait déjà son père dans toutes ses expéditions.

Il était arrivé plusieurs fois à Terada d'inviter Shigeru à se joindre à eux. Shigeru ne l'avait jamais pris au mot, mais à présent un plan commençait à se former dans son esprit. Le marin vivait près du port, sur les versants de la Montagne de feu. L'année précédente Shigeru s'était souvent rendu en ces lieux où Akane avait trouvé la mort, en prenant plaisir aux jardins exotiques créés par le vieux prêtre. Il avait fait en sorte que les jardins ne soient pas négligés après la disparition du vieillard. C'était pour lui un moyen d'affronter le chagrin et la colère qu'il ressentait envers Akane, et aussi d'entretenir un mémorial consacré à sa beauté et sa vitalité. De nombreux jeunes gens des deux sexes venaient ici prier l'esprit d'Akane de les aider dans leurs problèmes de cœur, et Shigeru joignait presque inconsciemment ses prières aux leurs.

En ce jour de la fin du printemps où la floraison des cerisiers était à son apogée et où leur parfum se mêlait aux effluves opulents des orangers et d'autres fleurs inconnues de Shigeru, le sanctuaire de la Montagne de feu était rempli d'une foule de visiteurs qui devaient sentir comme lui l'émoi du printemps dans leur sang, la nostalgie de

l'amour, le désir du corps de l'être aimé et le besoin invincible de s'unir pour créer une vie nouvelle.

Shigeru pensait trouver Terada chez lui car il avait vu son bateau au port, où son équipage se préparait pour partir le lendemain en profitant de la marée. Il savait que beaucoup de gens dans la foule l'avaient reconnu, comme en témoignait leur joie mêlée de respect. Quelqu'un devait avoir averti Terada, car le marin apparut lui-même au portail et l'invita avec chaleur à entrer.

— Sire Shigeru ! Quel plaisir inattendu. Et quel grand honneur, si je puis me permettre d'être aussi indiscret.

Il ne fit aucun effort pour baisser la voix, manifestement convaincu qu'il pouvait agir et parler à sa guise dans sa propre demeure. Personne n'oserait rapporter ses propos aux seigneurs Otori : les familles des bavards auraient été châtiées avant même qu'ils aient eu le temps d'ouvrir la bouche.

Terada aboya quelques ordres. Des servantes apportèrent du thé, du vin et des morceaux de poisson cru fraîchement découpés sur la créature vivante, encore frémissant et fondant dans la bouche avec un goût salé qui semblait l'essence même de la mer. Ils parlèrent de la lune et des marées, du temps et des saisons, puis Shigeru lança négligemment, en regardant la baie en direction de l'autre volcan :

— Je suppose qu'Oshima est très différent de la Montagne de feu.

— Sire Shigeru ne s'est jamais rendu là-bas ?

Shigeru secoua la tête.

— J'en ai toujours eu envie.

— On dit que la Montagne de feu est plus stable. Oshima est très imprévisible. Personne n'oserait bâtir une maison comme celle-ci près de son volcan. Encore que j'aie été parfois tenté de le faire, surtout en voyant que le château essaie de nous soutirer sans cesse plus d'argent.

Il remplit de nouveau la coupe de son hôte et vida la sienne d'un trait. Shigeru ne répliqua pas et garda son expression affable. Ils changèrent de sujet, mais lorsque Shigeru prit congé Terada déclara :

— Rien ne nous empêche de passer par Oshima cette semaine. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

— J'en serais ravi, répondit Shigeru en lui adressant son habituel sourire plein de franchise.

— Retrouvez-nous au port demain soir. Nous serons partis pendant environ une semaine.

Shigeru rentra chez lui et fit les préparatifs nécessaires pour le voyage. Après avoir informé sa mère et Ichiro, il écrivit une brève lettre à ses oncles, en recommandant à son vieux professeur de la leur remettre après son départ. Il ne dit rien de son intention de prolonger la traversée jusqu'à la côte de Maruyama, mais le lendemain soir, alors que le bateau de Terada fendait les flots avec l'aide de la marée et du

vent du sud-ouest, il demanda au marin :

— Vous arrive-t-il d'aborder la côte de Maruyama ?

— Nous nous arrêtons parfois à Omaha, quand le vent s'oriente au nord et que nous ne pouvons rentrer à Hagi. Pourquoi ? Souhaitez-vous aller là-bas ?

Shigeru ne répondit pas tout de suite. Terada lui fit signe de se rapprocher un peu.

— Je n'ai pas de secret pour mes hommes, dit-il doucement. Mais vous préférez peut-être ne pas divulguer certaines choses à tout le bateau, et je respecte votre discrétion. Si vous désirez vous rendre à Maruyama, je ferai en sorte de vous y mener sans vous poser la moindre question sur vos motifs et sans permettre à quiconque de s'en mêler.

— Vous dites que le vent du nord vous empêche de rentrer à Hagi. Si vous m'amenez à Katte Jinja, se pourrait-il qu'il me retienne là-bas pour quelques jours ?

— Il le fera si je lui dis de le faire ! répliqua Terada en souriant. Du reste, ça nous arrange aussi. Nous mouillerons au large d'Oshima et pêcherons dans la mer entre l'île et la côte. Nous reviendrons vous chercher quand vous le désirerez.

La lumière déclinait et la pleine lune se levait. Shigeru regarda le chemin argenté qu'elle traçait sur les vagues en direction de l'Ouest et s'imagina en train de marcher dessus pour rejoindre l'endroit où Naomi l'attendait.

Les bateaux de pêche arrivèrent à Oshima juste avant l'aube et se mirent en panne à l'abri de la falaise en attendant le jour. Le vent tomba. La mer était calme et clapotait doucement contre les rochers de basalte. Le silence était tel qu'ils entendirent distinctement le réveil des oiseaux sur l'île.

Sphère rougeoyante émergeant des flots paisibles, le soleil se leva.

— Il fera beau toute la semaine, déclara Terada en s'abritant les yeux avec son bras pour regarder le ciel sans nuages.

— Un temps idéal pour voyager, approuva Shigeru en tentant de masquer son impatience derrière un calme indifférent.

Les hommes mirent à l'eau les canots et ramèrent jusqu'au port bordé de rochers. De loin il évoquait un bassin naturel, mais quand ils se furent arrimés et sautèrent sur le rivage, Shigeru se rendit compte qu'on avait amélioré l'œuvre de la nature en édifiant un débarcadère avec des pierres taillées soigneusement. Le côté opposé avait été modifié de même afin de former un mur de protection.

Au-dessus de leur tête, les pentes du volcan s'élevaient abruptement. Les rochers noirs et la lave refroidie apparaissaient entre les arbres qui tentaient de les recouvrir. De la fumée et de la vapeur s'échappaient du cratère, des nombreuses sources chaudes au pied du

volcan et même de la surface de la mer où l'eau bouillante jaillissait de crevasses sous-marines.

— Venez, je vais vous faire visiter les lieux, déclara Terada.

Laissant les hommes préparer filets et paniers, ils escaladèrent les rochers et suivirent un sentier primitif remontant le flanc de la montagne.

— Personne ne vit ici ? demanda Shigeru en regardant à la ronde quand ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine à mi-chemin de l'ascension.

Levant les yeux, il scruta la direction de la côte. Hagi se trouvait à l'est, noyé dans la brume.

— On raconte que c'est l'entrée de l'Enfer, répliqua Terada. Je me plais à encourager cette réputation. Il vaut mieux que le moins de gens possible fréquentent ces parages. Avez-vous envie d'un bain ? Prenez garde, l'eau est bouillante.

Ils se déshabillèrent et Shigeru entra avec précaution dans le bassin, où sa peau devint instantanément écarlate. Terada ne put retenir un grognement lorsque l'eau brûla son corps puissant.

Ils restèrent un instant sans parler, à moitié submergés, puis Terada demanda :

— Vous n'avez pas été blessé dans la bataille ?

— Juste une coupure au crâne. C'est guéri maintenant. Mes cheveux couvrent la cicatrice.

Terada poussa encore un grognement avant de reprendre :

— Pardonnez-moi, et faites-moi taire si je parle mal à propos, mais vous ne resterez pas toujours si réservé et si patient ?

— Mais si, répliqua Shigeru. J'ai renoncé au pouvoir et à la politique. Je ne m'intéresse plus qu'à ma maison et à mes terres.

Terada l'observait d'un air inquisiteur.

— Je sais que c'est ce qu'on raconte, mais nombreux encore sont ceux qui espèrent en secret...

Shigeru l'interrompit.

— Leur espoir est aussi vain que cette discussion.

— Mais ce voyage ? insista Terada.

— C'est une entreprise religieuse, répondit Shigeru en prenant un ton plein de ferveur. J'ai entendu parler d'apparitions et de visions étranges dont ce sanctuaire serait le théâtre. Je veux y passer seul quelques nuits afin de voir si rien ne se manifeste à moi. Du reste, je m'intéresse aussi à votre travail, à votre connaissance de la mer et de ses créatures, ainsi qu'aux opinions et au bien-être de vos hommes. Et j'aime voyager.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter pour mes hommes, déclara Terada. Ils font ce que je dis et je veille sur eux !

Il gloussa et désigna d'un geste le terrain autour du bassin.

— Voici où je construirais ma maison si je vivais sur Oshima. On voit d'ici jusqu'à Hagi et personne ne pourrait me déloger.

— Cette île est donc à vous ?

— Si je suis le seul à venir à Oshima, elle m'appartient ! C'est mon refuge. Si vos oncles deviennent trop gourmands, je ne resterai pas à Hagi à payer pour leur luxe.

Il jeta un coup d'œil à Shigeru et marmonna :

— Vous pouvez le leur dire, ça m'est égal, mais je ne leur dirai pas vos secrets.

— Je leur parlerai de l'injustice du système d'imposition. Pour être franc, ce problème m'a déjà préoccupé. Mais je ne trahirai pas vos autres secrets.

Ils se rhabillèrent et retournèrent au débarcadère, où les hommes avaient allumé des feux et préparé un repas. À midi, ils étaient de nouveau à bord. Terada fit installer des coussins à l'arrière du bateau et Shigeru s'y étendit en somnolant à moitié tandis que la marée montante portait le vaisseau vers la côte. La voile claquait au vent, les charmes et les amulettes accrochés au mât tintaient et les pigeons voyageurs roucoulaient doucement dans leurs corbeilles de bambou.

Le fils de Terada vint s'asseoir à côté de lui avec l'un de ces chats écaillé de tortue dont les marins croient qu'ils portent bonheur.

Il lui montra comment faire des nœuds pour filets avec un morceau de corde résinée et lui raconta des histoires de gentils dragons et de poissons magiques, tout en bondissant sur ses pieds de temps en temps pour observer un vol d'oiseaux de mer ou un banc de poissons. C'était un garçon sympathique, rond et robuste, qui ressemblait beaucoup à son père.

Le soleil baissait déjà à l'horizon lorsqu'ils arrivèrent au rivage, dont il dorait le sable et les rochers. Ils n'avaient pas vu de bateaux en mer mais ici, tout près de la côte, plusieurs barques minuscules dansaient sur l'eau. Les pêcheurs parurent à la fois hostiles et effrayés en apercevant le bateau de Terada, et Shigeru soupçonna qu'une rencontre dans le passé avait dû tourner à la bataille.

— Voici Katte Jinja, dit Terada en désignant du doigt la côte où le toit du sanctuaire était visible entre des pins aux troncs tordus. Ne vous inquiétez pas de ces gens. Ils ne vous feront aucun mal.

Quelque chose de plus qu'un simple mépris transparaissait dans sa voix. Shigeru haussa les sourcils.

— Ce sont des Invisibles, expliqua le marin. Ils ne tuent pas, même pour se défendre. Vous allez certainement les trouver intéressants.

— Absolument, déclara Shigeru. Il se peut même que je les interroge sur leurs croyances.

— Ils ne vous diront rien. Ils mourraient plutôt que de les révéler

ou de les abjurer.

Comme ses hommes s'apprêtaient à faire descendre Shigeru dans l'eau qui n'arrivait pas plus haut que la cuisse, il lui demanda :

— Combien de temps comptez-vous rester ?

« Tout le reste de ma vie », aurait voulu répondre Shigeru. Mais il se contenta de dire d'un ton vague :

— Je suppose que trois nuits d'apparitions suffiront.

— Ce seront trois nuits de trop, si vous voulez mon avis, répliqua Terada en riant. Attendez-nous ici à la même heure dans quatre jours.

Les matelots lui donnèrent un panier de gâteaux de riz et de poisson salé. L'élevant au-dessus de sa tête avec son baluchon de vêtements et Jato, Shigeru pataugea jusqu'au rivage.

Quelques mesures se dressaient au bout de la plage. Des femmes et des enfants étaient assis devant, occupés à entretenir des feux autour desquels des poissons séchaient sur des supports en bambou. Ils s'interrompirent et inclinèrent la tête sans dire mot au passage de Shigeru. Leur jetant un coup d'œil, il nota que les enfants semblaient en bonne santé malgré leur maigreur et que plusieurs femmes étaient jeunes et assez jolies. Tous paraissaient tendus, prêts à s'enfuir, et il crut en deviner la raison : la présence des pillards sans scrupule qu'étaient les hommes de Terada. En l'absence de leurs propres femmes, les matelots devaient sûrement prendre celles-là, sachant que leurs maris ne se battraient pas pour les défendre. Il décida d'en parler à Terada. Ces gens étaient des sujets de Naomi. Il était intolérable que des hommes de son propre clan s'attaquent à eux.

Comme le Seisenji, le temple semblait négligé, à l'abandon. Il entendit une grenouille taureau dans le jardin. C'était le soir, maintenant, et les derniers rayons du soleil se déversaient sur les vérandas des vieux bâtiments de bois en projetant des ombres à chaque nœud et chaque irrégularité du toit ou du parquet. Des chevaux étaient à l'attache dans un appentis. Il reconnut la même jument, le même cheval de bât. Son cœur bondit soudain à l'idée, à laquelle il n'avait cru qu'à moitié jusqu'alors, que Naomi était là, qu'il allait la serrer contre lui, entendre sa voix, sentir ses cheveux. Tout le désir et la nostalgie qu'il refoulait depuis six mois jaillirent en lui comme une flamme.

Ses sens paraissaient d'une acuité insolite, comme si ses nerfs étaient à vif. Il sentait déjà son parfum, et l'odeur féminine qu'il masquait.

Shigeru appela doucement :

— Y a-t-il quelqu'un ?

Sa voix sonnait à ses propres oreilles comme celle d'un étranger.

Bunta, le jeune palefrenier, apparut au coin de l'édifice et s'arrêta net à sa vue, comme pris de court, avant de tomber à genoux en

s'inclinant.

— Sire... !

Il s'interrompt juste à temps pour ne pas prononcer le nom de Shigeru. Celui-ci lui fit un signe de tête sans rien dire.

— Les dames sont dans le jardin, déclara Bunta. Je vais dire à ma maîtresse que vous êtes là.

— Je vais la rejoindre moi-même, répliqua Shigeru.

Malgré sa discrétion, le jeune homme le mettait mal à l'aise. Il était tellement possible qu'il soit un espion de la Tribu, prêt à les trahir. Cependant Shigeru savait qu'en cet instant rien au monde, aucune menace de mort ou de torture sur lui-même où ses bien-aimés, n'aurait pu l'empêcher d'aller vers elle.

« Je suis ensorcelé », songea-t-il en faisant en hâte le tour du sanctuaire. Il se rappela le conte qu'elle avait écrit pour lui. Le jardin à l'abandon était envahi par l'herbe du printemps, haute et verte, qu'émaillaient des fleurs sauvages. Celles des cerisiers commençaient tout juste à se flétrir et leurs pétales blancs et roses jonchaient le sol, comme un reflet de la floraison s'épanouissant encore sur les branches.

Dame Maruyama et Sachie étaient assises sur des coussins posés sur des pierres autour du bassin couvert de feuilles de nénuphar et de lotus, au bord duquel fleurissaient un ou deux iris d'un mauve intense.

Elle leva les yeux en entendant ses pas et leurs regards se croisèrent. Il vit toute la couleur se retirer de son visage et ses yeux se mettre à briller, comme si la vue de Shigeru était pour elle un choc physique. Il avait la même sensation et pouvait à peine respirer.

Sachie chuchota quelques mots et Naomi hocha la tête, sans quitter des yeux le visage de Shigeru. La suivante se leva, inclina la tête à l'adresse du seigneur et disparut dans le sanctuaire.

Ils étaient seuls. Il alla s'asseoir près d'elle à la place de Sachie. Se penchant sur lui, elle posa la tête sur son épaule. Ses cheveux ruisselèrent sur la poitrine de Shigeru et il passa les doigts dans ses longues mèches, sur sa nuque blanche. Ils restèrent longtemps ainsi, sans parler, en écoutant chacun le souffle de l'autre et les battements de son cœur.

Le soleil se coucha et l'air fraîchit. Naomi se recula pour le regarder dans les yeux.

— Juste avant votre arrivée, un héron s'est posé au bord du bassin. Sachie et moi y avons vu le signe que vous seriez bientôt ici. Si vous n'étiez pas venu ce soir, je serais partie demain. Combien de temps pouvez-vous rester ?

— Des pêcheurs de Hagi m'ont amené. Ils reviendront dans quatre jours.

— Quatre jours !

Son visage s'illumina encore davantage.

— C'est une éternité !

*

Bien plus tard, il se réveilla au son de la mer déferlant sur les galets et des créatures de la nuit hantant le bosquet autour d'eux. Il entendit les chevaux piétiner le sol en changeant de position. Naomi était éveillée, elle aussi. Il vit le clair de lune baignant le jardin se refléter en scintillant dans ses yeux. Ils se contemplèrent un instant, puis Shigeru demanda à voix basse :

— À quoi pensez-vous ?

— Vous allez vous moquer de moi. Je pensais à dame Tora d'Oiso, éperdue d'amour.

Elle faisait allusion à l'histoire bien connue des frères Soga, de leur vengeance et des femmes qui les aimaient.

— Juro Sukenari attendit dix-huit ans pour se venger, n'est-ce pas ? chuchota Shigeru. S'il le faut, j'attendrai aussi longtemps.

— Cependant Juro est mort, sa vie s'est dissipée avec la rosée des champs, répliqua Naomi en citant la ballade qu'affectionnaient les chanteurs aveugles. Je ne puis supporter l'idée de votre mort.

Il la prit dans ses bras : la mort n'avait jamais semblé plus lointaine, ni la vie plus désirable. Naomi tremblait, pourtant, et ensuite elle pleura.

*

La journée du lendemain fut étouffante, d'une chaleur insolite pour la saison. Shigeru se leva tôt et alla nager dans la mer. Quand il revint, il ne s'habilla pas complètement mais se dirigea à moitié nu vers l'arrière du temple afin de faire les exercices que lui avait enseignés Matsuda. Son corps et son esprit étaient tous deux fatigués, un peu hébétés, comme si l'assouvissement de la passion les avait épuisés. Il songea à leur brève conversation nocturne. Deux ans seulement s'étaient écoulés depuis la mort de son père et les trahisons de Yaegahara. Serait-il vraiment capable de jouer la comédie de son actuelle existence pendant tant d'années encore ? Et à quoi bon ? Il ne pouvait lever une armée contre Iida. Il ne se retrouverait jamais face à lui dans une bataille, ni dans aucune autre circonstance lui permettant de l'approcher d'assez près pour l'abattre. Même s'il endormait les soupçons d'Iida à son égard, comment pourrait-il mettre à profit cet avantage ? Peut-être maniait-il le sabre mieux que le seigneur Tohan, encore que même cela parût douteux en ce matin où il était si las et si lent, mais il n'avait pas les talents nécessaires pour le surprendre, lui tendre une embuscade...

L'assassiner.

Cette idée lui trottait dans la tête. Pour l'instant, il se contenta d'en prendre note afin de se concentrer sur les exercices. Au bout d'un moment il se rendit compte qu'on l'observait. Se retournant sans interrompre son mouvement, il aperçut Naomi à l'ombre des arbres.

— Où avez-vous appris ceci ? demanda-t-elle. Pourriez-vous me l'enseigner ?

Ils passèrent la matinée à s'exercer. Elle lui montra la façon de combattre qu'on apprenait aux filles dans l'Ouest, puis ils trouvèrent de vieux bâtons de bambou dans les apprentis et s'en servirent pour s'entraîner. Il fut surpris par sa force et sa rapidité.

— Un jour, nous combattons côte à côte, lui promit-elle quand la chaleur les eut forcés à s'arrêter et à se réfugier dans l'ombre.

Elle haletait et sa peau luisait de sueur.

— Je n'ai jamais laissé aucun homme me voir dans cet état, dit-elle en riant. En dehors de Sugita Haruki, qui m'enseigne à combattre au sabre.

— Cela vous va bien, déclara-t-il. Vous devriez vous montrer plus souvent sous ce jour.

*

La chaleur ne faiblit pas et après le souper Naomi pria Sachie de raconter une histoire de fantômes.

— Nous aurons moins chaud si nous sommes glacés d'horreur, plaisanta-t-elle.

Dans son bonheur, elle était pleine d'entrain et resplendissante de beauté.

— On raconte que ce sanctuaire est hanté, dit Sachie.

— En existe-t-il un qui ne le soit pas ? demanda Shigeru en se rappelant le Seisenji.

— Votre Seigneurie a raison, répondit-elle avec un léger sourire. Bien des événements sinistres se produisent dans ces lieux isolés. Les gens sans instruction ont peur de leurs propres pensées de violence. Ils transforment leurs angoisses et leurs haines en fantômes.

Impressionné par sa perspicacité, il comprit qu'elle était plus complexe qu'il ne l'avait cru d'abord. Elle se montrait si silencieuse et effacée, et il avait tellement été obsédé par Naomi, qu'il n'avait pas remarqué la force de son intelligence et de son imagination.

— Dites-nous ce qui s'est passé ici, la pressa Naomi. Ah ! je frissonne déjà.

Sachie commença son récit d'une voix grave et sonore :

— Il y a bien des années, ces rivages étaient habités par des hommes malfaisants qui gagnaient leur vie en attirant des bateaux sur

les rochers. Ils tuaient les survivants des naufrages et brûlaient tout ce qu'ils n'avaient pas pris pour eux-mêmes, afin de ne laisser aucune preuve et aucun témoin. La plupart de leurs victimes étaient des pêcheurs, parfois des marchands, mais un soir ils firent sombrer un navire qui transportait la fille d'un seigneur devant se fiancer dans une ville du sud. Elle avait treize ans. Alors que tous ses compagnons s'étaient noyés lors du naufrage, la mer la rejeta sur la plage. La cargaison était constituée par ses présents de fiançailles : soie, or et argent, boîtes laquées et en bois de zelkova, flacons de vin. Elle les supplia d'épargner sa vie, en assurant que son père les récompenserait s'ils la lui ramenaient, mais ils ne la crurent pas. Après lui avoir tranché la gorge, ils remplirent ses habits de pierres et jetèrent son cadavre dans la mer. Cette nuit-là, alors qu'ils célébraient leur prise, ils entendirent de la musique dans le sanctuaire et virent des lumières. On jouait de la flûte, des gens chantaient et riaient.

« Quand ils s'approchèrent pour voir ce qui se passait, ils aperçurent la jeune fille qu'ils avaient tuée assise au centre de la pièce, entourée par ses suivantes et ses serviteurs. À côté d'elle se tenait un seigneur de haute taille, vêtu de noir, le visage voilé. Les naufrageurs pensaient être cachés, mais elle les vit et s'écria : "Nos hôtes sont arrivés ! Qu'ils entrent et festoient avec nous !" »

« Ils voulurent s'enfuir, mais leurs jambes refusèrent de leur obéir. Le regard de la jeune fille les attira irrésistiblement et lorsqu'ils se retrouvèrent tremblants devant elle, elle déclara : "Vous m'avez fiancée avec la mort, et ceci est le festin de mes noces. À présent mon époux désire vous rencontrer." L'homme assis près d'elle se leva. La mort en personne les dévisageait, et ils étaient incapables de bouger. Tirant son sabre, il les tua tous puis se rassit au côté de son épouse.

« La fête continua de plus belle, et les épouses des morts se dirent entre elles : "Où sont nos maris ? Ils profitent sans nous de leur butin !" Elles coururent au sanctuaire et se précipitèrent à l'intérieur. La jeune fille leur dit : "Je suis heureuse que vous soyez venues. Mon époux désire vous rencontrer." Et le seigneur se leva, tira de nouveau son sabre et tua à leur tour toutes les femmes.

— Avaient-elles des enfants ? s'enquit Naomi. Que sont-ils devenus ?

— L'histoire ne le dit pas, répondit Sachie. Mais depuis lors, cet endroit est resté inhabité.

— Jusqu'au jour où un peuple plus doux est arrivé, murmura Naomi.

— Les gens qui m'ont amené m'ont dit que les villageois étaient des Invisibles, intervint Shigeru en baissant également la voix. Je crois qu'ils ont eu à souffrir de mes compagnons. Je vais prendre des mesures pour y remédier à l'avenir.

— Ils sont tellement isolés et désarmés, dit Naomi. Nous pouvons les protéger sur terre – chaque année nous menons des campagnes contre les bandits et les hors-la-loi dans ces parages et dans d'autres régions écartées du domaine. Mais nous n'avons pas les bateaux ni les ressources nécessaires pour affronter les pirates.

— Ce ne sont pas des pirates, répliqua Shigeru. Pas encore. Cependant ils ont eux-mêmes des sujets de se plaindre, de sorte qu'ils s'en prennent à ceux qui sont plus faibles qu'eux. Je parlerai à leur chef et lui ordonnerai de les mettre au pas.

Il ajouta :

— Son fils m'a raconté une histoire. C'est un garçon qui doit avoir huit ans et s'appelle Fumio. Son père l'adore et l'emmène partout avec lui.

— Racontez vite ! s'exclama Naomi.

On était à peu près à la seconde demie de l'heure du Chien. La nuit était tombée. Il n'y avait pas de vent et le ressac était assourdi. Deux hiboux échangeaient des appels dans les cèdres antiques, et quelques grenouilles coassaient dans le bassin. De temps en temps, une petite créature trottnait à travers les chevrons. Les lumières tremblantes projetaient leurs ombres au-dessus de leurs têtes, comme si les morts leur tenaient compagnie.

Shigeru commença son histoire :

— Un jour, un petit garçon péchait avec son père. Une tempête se déchaîna à l'improviste et ils furent entraînés vers le large. Le père donna à son fils toute l'eau et la nourriture qu'il avait, si bien qu'il mourut au bout de quelques jours mais l'enfant survécut. Leur barque finit par s'échouer sur le rivage d'une île où demeurait un dragon. Le petit garçon appela son père : "Père, réveillez-vous, nous sommes sauvés !"

« Mais le père ne se réveilla pas. L'enfant pleura et cria si fort qu'il tira de son sommeil le dragon, lequel vint sur la plage et déclara : "Ton père est mort. Il faut que tu l'enterres, ensuite je te ramènerai chez toi."

« Le dragon l'aida à ensevelir son père. Après quoi l'enfant lui dit : "Je ne saurais abandonner la tombe de mon père. Permettez-moi de rester ici. Je serai votre serviteur."

« Le dragon répliqua : "Je ne suis pas sûr que tu fasses mon affaire, car je suis un puissant dragon alors que tu n'es qu'un être humain, et pas bien grand de surcroît."

« L'enfant suggéra alors : "Peut-être pourrais-je vous tenir compagnie ? Vous devez vous sentir seul sur cette île. Et quand vous mourrez, je vous enterrerai et dirai des prières pour vous devant votre tombe."

« Le dragon éclata de rire, car il savait qu'un dragon vivait

beaucoup plus longtemps qu'un humain, mais les paroles de l'enfant le touchèrent. "Très bien, dit-il. Je te permets de rester ici et d'être pour moi ce que tu étais pour ton père."

« C'est ainsi que le dragon éleva le garçon comme son fils. L'enfant devint un grand magicien et un guerrier redoutable. Fumio affirme qu'il apparaîtra un jour et mettra fin au règne de la cruauté et de l'injustice.

— Même dans les histoires que racontent les enfants nous entendons l'aspiration du peuple à un monde plus juste, observa Naomi.

*

La nuit précédente, ils avaient été en proie à un désir bouleversant et incontrôlable. Cette nuit-là, ils étaient tous deux plus pensifs, plus conscients des risques qu'ils prenaient et de la folie de leurs actes.

— J'ai peur d'avoir un enfant avec vous, avoua Shigeru. Même si j'en rêve...

— Je ne crois pas que ce soit possible cette semaine, répliqua Naomi. Mais si c'était le cas...

Elle s'interrompit, incapable d'exprimer à voix haute son intention, mais il savait ce qu'elle voulait dire et se sentit plein de chagrin et de colère.

Après un silence, elle reprit :

— J'aimerais tant vous donner des enfants. J'y pensais quand vous parliez de Fumio : vous devez tellement avoir envie d'un fils. Il se peut que nous ne puissions jamais nous épouser. J'ai le sentiment que nous ne pourrions que voler de tels instants, qui seront très rares, séparés par de longs espaces de temps, et toujours si dangereux. Vous parler ainsi me déchire le cœur, mais vous devriez vous remarier afin de pouvoir avoir des enfants.

— Je n'épouserai que vous, lança-t-il.

Se rendant compte de la profondeur de son amour pour elle, il ajouta :

— Je ne partagerai la couche d'aucune autre femme, pour le restant de mes jours.

— Un jour vous serez mon époux, chuchota-t-elle. Et je mettrai au monde vos enfants.

Ils restèrent longtemps enlacés, et lorsqu'ils firent l'amour ce fut avec une tendresse hésitante, comme s'ils étaient faits d'un matériau si fragile que le moindre geste brutal pourrait le fracasser.

*

Le lendemain, Shigeru alla de nouveau nager et Naomi le regarda

depuis le rivage.

— Je n'ai jamais appris à nager, dit-elle. Je n'aime pas les bateaux. Je souffre du mal de mer et préfère voyager par voie de terre. Il doit être affreux de se noyer. C'est une mort qui me terrifie.

Il voyait que leur séparation imminente assombrissait son humeur, malgré ses efforts pour cacher sa tristesse. Il faisait un peu plus frais. Le vent soufflait plus fort et s'orientait au sud-ouest.

— C'est la brise qu'il vous faut pour rentrer chez vous, dit Naomi. Mais je la déteste. Je voudrais que le vent du nord se lève et vous retienne ici pour toujours.

Elle soupira.

— Il faut pourtant que je retourne dans la ville.

— Votre fille vous manque ?

— Oui, elle est si charmante. Elle a quatre ans, un âge délicieux. Elle parle tout le temps et apprend à écrire. Je voudrais que vous la voyiez !

— Elle sera élevée dans la tradition de Maruyama, dit Shigeru en se rappelant les filles d'Eijiro.

— Je prie le Ciel qu'elle n'ait jamais à partir au loin. Ma plus grande peur est qu'lida se sente assez fort pour exiger des otages et que Mariko doive être envoyée à Inuyama.

C'était une contrainte de plus pour eux. Lorsque le jour tomba, ils étaient tous deux silencieux. Naomi était pâle et semblait presque souffrante. Il voulait s'abstenir de la toucher, mais elle se serra contre lui dès qu'ils furent seuls, comme pour anéantir ses peurs dans l'amour, et il ne put que répondre à sa passion. Ils dormirent à peine. À l'aube, elle se leva et s'habilla.

— Nous devons partir tôt, déclara-t-elle. Le voyage du retour sera long. De toute façon, je ne puis supporter de vous dire adieu, de sorte qu'il vaut mieux que je m'en aille tout de suite.

— Quand pourrons-nous nous revoir ?

— Qui sait ?

Elle se détourna, les yeux remplis de larmes.

— J'arrangerai une rencontre quand je pourrai, quand il n'y aura pas de risque... J'écirai ou j'enverrai un message.

Elle se mit à pleurer.

Shigeru appela Sachie, qui apporta du thé et une collation. Naomi retrouva son sang-froid. Ils n'avaient rien de plus à se dire : rien ne pouvait adoucir la séparation. On prépara les chevaux. Bunta, plus silencieux que jamais, chargea paniers et baluchons sur le cheval de bât. Naomi enfourcha sa jument, Sachie et Bunta leurs montures, et tous trois s'éloignèrent. Seul le jeune homme se retourna pour regarder Shigeru.

CHAPITRE QUARANTE ET UN

Quand il fut seul, Shigeru alla au bord de la mer et se lava entièrement, en plongeant dans l'eau glacée qui engourdit ses membres d'une torpeur bienvenue – il aurait aimé pouvoir émousser de même ses émotions. Puis il entreprit de s'entraîner avec vigueur, mais malgré ses efforts pour se maîtriser il ne cessait de revoir dans son esprit l'image de Naomi, ses yeux brillants, sa peau en sueur, son corps mince tremblant au comble de la passion, secoué de sanglots.

À midi, une des femmes du village lui apporta des poissons grillés qui avaient été pêchés dans la nuit. Il la remercia. Après avoir mangé, il lui rapporta le bol en bois et aida les hommes à préparer les filets pour la pêche du soir. Ils parlèrent peu. Il leur dit qu'il avertirait Terada de ne plus les attaquer, quand son bateau reviendrait dans l'après-midi. Ils exprimèrent leur gratitude, mais il vit qu'ils n'étaient pas convaincus – de fait, en haute mer et dans ces endroits isolés, le marin pouvait agir à sa guise et imposer sa propre loi.

Le navire émergea de la brume du milieu de journée en louvoyant contre le vent du sud-ouest. Shigeru le rejoignit en marchant dans la mer et fut hissé par-dessus le plat-bord. Le pont était rendu glissant par le sang des poissons qui avaient déjà été vidés et entassés dans des tonneaux de sel. D'énormes cuves remplies d'eau de mer abritaient les prises devant rester vivantes. L'odeur était aussi forte qu'écœurante. Sales et fatigués, les matelots n'aspiraient plus qu'à rentrer.

— Avez-vous vu des apparitions ? demanda Fumio avec avidité. Shigeru lui raconta l'histoire de la jeune fille fiancée à la mort et des fantômes du festin de noces.

— Et vous les avez vus à Katte Jinja ? interrogea le garçon.

— Bien sûr, répondit Shigeru avec sérieux en sentant sur lui le regard de Terada. À mon retour, je consignerai ces faits. Peut-être liras-tu un jour mon ouvrage !

— Je déteste lire ! grogna Fumio.

Son père lui donna une claque et lança :

— Tu me feras le plaisir de lire le livre de sire Otori et de l'apprécier !

*

Le bateau entra dans le port de Hagi le lendemain au petit jour. Shigeru était resté éveillé presque toute la nuit, à contempler les étoiles et la lune déclinante. Il avait assisté à la naissance de l'aube puis au lever du soleil dont le globe orangé avait surgi avec une force

irrésistible au-dessus des montagnes de l'Est en déversant sur les flots sa lumière exubérante. Il remercia Terada sur le quai et crut lire de nouveau un mépris mêlé de déception sur le visage du marin.

Il se dirigea vers, sa maison d'un pas indolent, en s'arrêtant en chemin pour parler à plusieurs marchands et boutiquiers. Il discuta des plantations du printemps, examina divers objets provenant du continent, but du thé avec l'un, du vin de riz avec l'autre.

Quand il arriva au portail de sa demeure et s'avança dans le jardin, après avoir salué les gardes avec bonne humeur, il aperçut sa mère assise dans la pièce donnant sur la véranda de l'est. Faisant le tour de la maison, il alla lui dire bonjour.

— Sire Shigeru ! s'exclama-t-elle. Soyez le bienvenu !

Elle jeta un coup d'œil rapide sur ses vêtements et lança :

— Vous ne vous êtes quand même pas montré en ville dans cette tenue ?

— J'ai passé quelques jours au large, répliqua-t-il. C'était très intéressant, mère. Savez-vous qu'on pêche des brèmes, des calmars, des maquereaux et des sardines entre Hagi et Oshima ?

— Peu m'importent les brèmes et les calmars. Vous puez le poisson. Et vos habits ! Avez-vous complètement oublié qui vous êtes ?

— Je ferais mieux d'aller prendre un bain, si je sens mauvais, dit-il en refusant de se laisser affecter par son mécontentement.

— Effectivement. Et soignez un peu votre tenue. Vous devez vous rendre au château. Vos oncles désirent s'entretenir avec vous.

— Je leur parlerai des fantômes que j'ai vus, déclara Shigeru avec un sourire affable. Je songe à composer un recueil de récits anciens d'apparitions. Quel beau titre cela ferait ! « Récits anciens d'Apparitions ».

Une expression rappelant celle de Terada se peignit sur le visage de sa mère, où le mépris se mêlait à la déception. Il fut paradoxalement contrarié en voyant qu'elle était si aisée à duper et faisait si peu cas de lui...

Il songea à faire attendre ses oncles en envoyant un message pour dire qu'il était fatigué après ce voyage, mais il ne voulait pas les contrarier ni leur donner des prétextes pour restreindre ses activités. Après avoir pris un bain et s'être fait épiler et raser le front et la barbe par Chiyo, il s'habilla avec soin mais en choisissant ses robes de cérémonie les plus vieilles et les moins ostentatoires. À l'instant de partir, il glissa dans sa ceinture Jato, dont la poignée était toujours enveloppée dans une peau de requin, et fourra dans son vêtement de dessus le morceau de corde donné par Fumio, tout en réfléchissant au meilleur moyen de faire le court trajet jusqu'au château. Il décida de ne pas prendre son étalon noir, Kyu, car les chevaux étaient encore rares et il n'avait pas envie d'être piégé par ses oncles et contraint

d'offrir son destrier à l'un des deux. Il avait opté pour la marche, dont le côté excentrique lui convenait, mais sa mère fut si choquée qu'il se laissa fléchir et lui permit de faire venir le palanquin.

Le bain brûlant succédant à la nuit sans sommeil avait rendu sa fatigue plus sensible. Ses yeux le piquaient et il se sentait la tête lourde à un point presque intolérable. Son séjour à Katte Jinja paraissait déjà comme un mirage et son état présent lui donnait l'impression d'être envoûté. En arrivant au château et en sortant du palanquin, il ne put s'empêcher de se rappeler les paroles de son père cinq ans plus tôt. Il avait mis Shigeru en garde contre la passion amoureuse, et Matsuda Shingen de son côté avait déclaré qu'il s'agissait d'un des défauts caractéristiques des Otori. À présent Shigeru y avait succombé à son tour et il ignorait où cette folie le mènerait. Il savait seulement qu'il était trop tard pour revenir en arrière.

Il fut accueilli par Miyoshi Satoru, le père de Kahei. Ils parlèrent un moment de Takeshi, qui vivait dans la maisonnée des Miyoshi depuis l'été précédent. Sire Miyoshi fit l'éloge du jeune homme, qui servait sous ses ordres dans la garde du château. Takeshi avait célébré son passage à l'âge adulte et paraissait en voie de s'assagir.

Ils marchèrent ensemble vers la résidence, dont Shigeru remarqua les nouvelles décorations qui avaient coûté si cher et excité tant de ressentiment dans la ville. Cette vue lui rappela l'augmentation perpétuelle des impôts qui affectait tout le monde, même Terada et sa flotte de pêche. Il fallait qu'il en parlât à ses oncles. Il devait défendre son peuple, continuer de jouer la comédie et... revoir Naomi.

Ses oncles le firent patienter. Il s'y attendait et n'en fut pas contrarié. En fait, il était heureux de ce répit qui lui donnait du temps pour rester assis à maîtriser son souffle tout en rassemblant ses idées et en fortifiant sa résolution. Miyoshi gardait lui aussi le silence. De temps en temps il levait les yeux en entendant des pas à l'intérieur ou sur la véranda, puis il regardait Shigeru comme pour s'excuser de l'impolitesse des seigneurs.

L'intendant de la maisonnée apparut enfin et conduisit Shigeru dans la principale salle de réception en se confondant en excuses. Ce vieux dignitaire avait servi sire Shigemori, et Shigeru le connaissait bien. Il crut percevoir de la gêne dans son attitude, et regretta une fois de plus la déception et la honte dont il était cause pour de nombreux membres du clan. Il aurait voulu dire à cet homme comme à tant d'autres qu'il leur était paradoxalement reconnaissant de servir loyalement ses oncles et de sauvegarder les Otori en attendant qu'Iida meure et que Shigeru devienne le chef du clan.

L'aîné de ses oncles, Shoichi, était assis à l'ancienne place du père de Shigeru et le cadet, Masahiro, s'était installé à sa gauche, comme le faisait jadis Shigeru à côté de sire Otori. Si Shigeru n'éprouvait ni

sympathie ni admiration pour Shoichi, ses sentiments envers lui n'étaient que froide indifférence comparés à la haine qu'il vouait à Masahiro pour ses entreprises amoureuses auprès d'Akane. Sans rien montrer de ces émotions, il se contenta de saluer ses oncles d'un ton cérémonieux en s'inclinant jusqu'au sol et en ne se redressant que lorsque Shoichi l'invita à s'asseoir.

Ils échangèrent quelques questions sur leurs santés et leurs familles respectives, suivies de commentaires sur le beau temps, le début de l'été et d'autres sujets anodins. Shigeru s'étendit longuement sur ses expériences agricoles, en se laissant aller à évoquer avec enthousiasme les possibilités de la culture du sésame et la nécessité d'une fertilisation convenable. Il était en train d'expliquer ses théories sur la meilleure façon d'utiliser le crottin de cheval quand sire Shoichi l'interrompit.

— Je suis sûr que tous les fermiers du clan tireront profit du savoir de sire Shigeru dans ce domaine, mais nous avons des sujets plus importants à traiter avec vous aujourd'hui.

— Veuillez me dire de quoi il s'agit, mon oncle. Pardonnez-moi si je me suis montré pesant. Je sais que je deviens ennuyeux avec mes marottes.

— Je suppose que votre récent voyage avec Terada était lié à l'une de ces marottes ? lança Masahiro avec un sourire déplaisant.

Son expression mit Shigeru mal à l'aise. La lubricité de Masahiro était telle qu'il flairait instantanément les aventures amoureuses illicites. « S'il fait la moindre allusion à Naomi, je le tuerai puis je mettrai fin à mes jours », se dit-il. Il se força à sourire.

— Vous ne vous trompez pas, répondit-il. Je m'intéresse aux techniques de pêche. Terada m'a montré leurs meilleurs emplacements, leurs filets, la façon dont ils salent leurs prises ou les conservent vivantes. Et son fils m'a appris à faire des nœuds fort utiles.

Il sortit la corde de Fumio et leur fit une démonstration.

— Délicieux, n'est-ce pas ? Vous devriez me laisser vous les enseigner, mon oncle. Vous pourrez amuser vos enfants.

Il tordit la corde avec adresse pour former le nœud que Fumio appelait « le casque », puis il brandit son œuvre.

— Bien entendu, ce n'était pas mon seul passe-temps. J'ai également passé un moment dans un sanctuaire hanté et transcrit un récit magnifique pour mon recueil.

— Votre recueil ? répéta sire Shoichi avec une certaine perplexité.

— « Récits anciens d'Apparitions ». Je me suis décidé pour ce titre. Il s'agira d'une anthologie d'histoires de fantômes des Trois Pays. Ces histoires se transmettent de bouche à oreille et certaines remontent à une haute antiquité. Je ne crois pas qu'elles aient jamais été

consignées.

— Vous tenez de votre père, dit Masahiro avec un large sourire. Lui aussi croyait au surnaturel, aux présages et aux apparitions.

— Je suis son fils, répliqua Shigeru d'un ton tranquille.

Shoichi se pencha en avant et lança en regardant fixement Shigeru :

— L'influence de Terada semble croître de jour en jour. Avez-vous senti chez lui la moindre déloyauté envers nous ?

— Absolument pas. Il est aussi fidèle au clan que n'importe quel habitant de Hagi. Toutefois l'augmentation des impôts le contrarie. Il tient à ses bénéfices. Si le château lui prend trop d'argent, il finira par se rebeller.

Il parlait d'un ton calme et raisonnable, en espérant que ses oncles comprendraient la valeur de son argument.

— Il est inutile de prendre plus d'un tiers du revenu des marchands, des fermiers ou des pêcheurs. Si nous nous consacrons avec énergie à améliorer nos récoltes, notre production artisanale et nos activités maritimes, tout le monde y gagnera et il sera possible de réduire les impôts.

Il pensait sincèrement ce qu'il disait, mais il en profita pour discourir encore un peu sur le compostage et l'irrigation. Il vit l'ennui et le mépris se peindre sur leurs visages. Masahiro finit par l'interrompre :

— Sire Shigeru, vous êtes devenu trop solitaire.

— Vous êtes presque un reclus, renchérit Shoichi.

Shigeru s'inclina sans rien dire.

— Rien ne s'opposerait à ce que vous vous remariiez, déclara Shoichi. Laissez-nous vous trouver une épouse.

Shigeru sentit que c'était là un tournant et il exulta intérieurement. Si ses oncles étaient prêts à lui permettre de se marier et d'avoir des enfants, cela signifiait qu'ils le considéraient comme inoffensif et s'étaient laissé prendre à son jeu.

— Votre bonté est extrême, déclara-t-il. Mais je ne me suis pas encore remis de la mort de mon épouse et ne souhaite pas assumer les responsabilités du mariage.

— Gardez quand même à l'esprit notre proposition, dit Masahiro. Un homme ne peut vivre sans femme.

Il passa sa langue sur ses lèvres et regarda Shigeru d'un air complice qui réveilla la haine de ce dernier.

« Je vais le tuer, se promit-il. Je l'attendrai devant un de ses repaires et je l'abattrai comme un chien. »

— L'autre sujet dont nous devons discuter est votre frère, reprit Shoichi.

— Je crois que sire Miyoshi est satisfait de sa conduite, répliqua

Shigeru.

— Il semble enfin s'assagir, approuva Shoichi. Je n'ai pas à me plaindre de lui en ce moment, encore que sire Masahiro soit peut-être d'un avis différent.

— Je pense que Takeshi a toujours été un problème, marmonna Masahiro. Disons qu'il n'a pas empiré récemment. Malgré tout, ce sera un plaisir d'être débarrassé de lui pour un temps.

— Il doit s'en aller ? interrogea Shigeru.

— Sire Iida a suggéré qu'il fasse un séjour de quelques années à Inuyama.

— Iida veut prendre Takeshi en otage ?

— Il est inutile d'employer des termes aussi brutaux, sire Shigeru. C'est un grand honneur pour sire Takeshi.

— Avez-vous déjà répondu ? Est-ce décidé ?

— Non, nous avons préféré en débattre d'abord avec vous.

— Vous ne devez pas accepter, dit-il d'un ton pressant. Ce serait mettre le clan des Otori dans une position de faiblesse insupportable vis-à-vis des Tohan. Iida n'a aucun droit de formuler maintenant une telle exigence. Il essaie de vous intimider : il ne faut pas que vous cédiez.

— C'était également l'opinion de sire Miyoshi, observa Shoichi.

— Nous devons tôt ou tard resserrer notre alliance avec les Tohan, objecta Masahiro.

— Cela ne me paraît pas à conseiller, dit Shigeru en s'efforçant de cacher sa colère.

— Mais vous vous y connaissez davantage en agriculture qu'en politique, sire Shigeru. Et vous avez certainement plus de succès avec vos récoltes que vous n'en avez eu sur le champ de bataille.

Shoichi sourit légèrement et poursuivit :

— Concluons un accord. Si vous continuez de vous en tenir à vos fantômes et votre sésame, Takeshi restera à Hagi. Mais si votre comportement nous cause la moindre inquiétude, votre frère ira à Inuyama.

Shigeru se força à répondre à son sourire.

— Puisque vous me demandez de me consacrer à mes seuls intérêts, je suis certain de n'être jamais privé de la compagnie de mon frère. Merci, mon oncle, pour votre sagesse et votre bonté.

*

Quand il fut de retour, sa mère le pressa de questions sur l'entrevue. Il lui parla de Terada et de la proposition de mariage, mais lui cacha la discussion dont Takeshi avait été l'objet avec ses oncles. Cependant plus tard dans la soirée, malgré son épuisement, il confia à

Ichiro tout ce qui avait été dit et le vieil homme écrivit un compte rendu dans un rouleau qu'il rangea dans l'un des nombreux coffres remplissant la pièce.

— Vous avez l'air d'un autre homme quand vous entrez dans cette pièce, observa-t-il en jetant un coup d'œil à Shigeru.

— Que voulez-vous dire ?

— Sire Shigeru, je vous connais depuis votre enfance et je vous ai regardé grandir. Je sais faire la part des choses entre votre personnalité véritable et le rôle que vous jouez.

— Mon frère est désormais l'otage de ma propre comédie, dit Shigeru en poussant un profond soupir.

— Je suis heureux de voir que vous avez tiré profit de mon enseignement, répliqua Ichiro d'une façon indirecte. Surtout en ce qui concerne l'art de la patience.

*

Ichiro ne dit rien de plus à ce sujet, mais au cours des mois suivants Shigeru fut réconforté de savoir que son vieux professeur, au moins, comprenait ses motifs secrets et s'associait à ses sentiments.

Au sixième mois, on apprit la naissance d'un fils d'Iida Sadamu. Des célébrations officielles eurent lieu à Hagi et des cadeaux somptueux furent envoyés à Inuyama. Shigeru se réjouit en son for intérieur car maintenant que l'épouse d'Iida lui avait donné un héritier, il n'avait aucune raison de divorcer d'elle et de regarder ailleurs.

Les pluies du début de l'été arrivèrent, puis la belle saison s'épanouit. Entièrement occupé à surveiller la moisson, Shigeru se levait tôt et se couchait tard. Quand il avait le temps, il recueillait de nouvelles histoires de fantômes. Son intérêt dans ce domaine devint notoire et les gens venaient le trouver tout exprès pour lui fournir des récits inédits ou lui suggérer des lieux hantés à visiter. À l'automne, après que les typhons se furent calmés, il prit quelques jours pour voyager le long de la côte au nord de Hagi, en s'arrêtant dans chaque village et chaque temple afin d'entendre les contes populaires et les légendes du cru. Ce voyage lui servit à entretenir son nouveau rôle tout en vérifiant dans quelle mesure il pouvait circuler librement sans être reconnu ni suivi. Mais il lui permit surtout de calmer son agitation pendant les mois suivant sa dernière rencontre avec Naomi, alors que le temps passait et qu'il n'avait aucune nouvelle d'elle ni aucun moyen de la contacter. Il revint le soir d'avant la pleine lune du neuvième mois, riche de quelques belles histoires nouvelles et à peu près certain de ne pas avoir été espionné. Il était en train de transcrire un récit quand Chiyo apparut sur le seuil et déclara :

— Cet ami de sire Shigeru, celui qui est bizarre, s'est présenté à la porte de la maison. Voulez-vous le voir ce soir ou devons-nous lui dire de revenir demain ?

— Muto Kenji ? s'exclama-t-il.

Il était ravi car plus d'un an s'était écoulé depuis la dernière visite de Kenji.

— Faites-le entrer tout de suite. Apportez du vin et préparez une collation.

— Vous le recevrez dans la salle de l'étage ? s'enquit Chiyo.

— Non, conduisez-le ici. Je vais lui montrer mon recueil.

Chiyo parut contente, car elle lui avait déjà fourni un grand nombre d'histoires aussi sinistres qu'étranges.

— Il pourra certainement enrichir votre collection, dit-elle en sortant. Qui sait s'il n'est pas lui-même une apparition.

Après les salutations d'usage, Kenji jeta un regard sur les piles de rouleaux et demanda :

— Dans quelle tâche êtes-vous ainsi absorbé ?

— Il s'agit de mon recueil d'histoires surnaturelles, de lieux hantés et d'autres faits du même genre, répondit Shigeru. Chiyo pense que vous pourriez apporter votre contribution.

— Je pourrais vous raconter des anecdotes terrifiantes, dit Kenji en riant. Mais ce ne sont pas des histoires, même s'il y est question de fantômes et de leurs maîtres. Elles ne sont que trop vraies.

— Sont-elles tirées de la chronique de la Tribu ? demanda Shigeru. Ce serait un appoint intéressant.

— Pour sûr !

Kenji l'observait avec attention.

— Avez-vous vu du pays ?

— Je n'ai fait que longer la côte, répondit Shigeru. J'aime voyager, et maintenant que j'ai cette nouvelle marotte...

— Oui, c'est un prétexte idéal !

— Vous êtes trop soupçonneux, mon cher ami, dit Shigeru en souriant.

— Moi aussi, j'aime voyager. Nous devrions partir ensemble un de ces jours.

— Avec plaisir, assura Shigeru.

Il se risqua à ajouter :

— Il y a tant de choses que j'aimerais apprendre de vous.

— Dans la mesure de mes faibles moyens, je vous transmettrai tout ce qui pourra vous aider, répliqua Kenji.

Il continua d'un ton plus sérieux :

— Je pourrai également vous parler un peu de la Tribu. Mais il est impossible de révéler tous nos secrets. Je suis l'un des deux personnages les plus importants de la Tribu, même moi je paierais

mon indiscretion de ma vie !

Shigeru brûlait d'interroger Kenji sur la maîtresse Kikuta de son père et l'enfant qu'elle avait eu de lui. Il aurait voulu savoir ce qu'il était devenu, s'il avait eu des descendants, s'il vivait encore, mais il se rappela que cette femme avait averti Shigemori de ne jamais parler de son aventure. La Tribu n'en avait jamais rien su, et c'était peut-être mieux ainsi. Il laissa de côté ce sujet pour le moment.

— Avez-vous des nouvelles pour moi ? demanda-t-il.

— Vous avez sans doute entendu parler du fils d'Iida ?

Shigeru hocha la tête.

— Sa naissance a-t-elle transformé Iida ?

— Elle l'a calmé pour un temps. Mais maintenant qu'il a un héritier, il va redoubler d'efforts pour consolider le territoire Tohan et ses nouvelles conquêtes. Ma nièce demande souvent de vos nouvelles, à propos.

Chiyo revint avec des flacons de vin, des coupes et des plateaux chargés de victuailles. Shigeru servit du vin et Kenji vida sa coupe d'un trait.

— Il semble qu'Araï nourrisse encore quelques espoirs d'alliance contre Iida.

— J'ai renoncé à de tels projets, déclara Shigeru d'un ton affable en buvant plus lentement. Du reste, Shizuka a trahi Araï aussi bien que moi. Je suis surpris qu'il la laisse en vie !

— Araï est moins perspicace que vous. Je crois qu'il ne l'a même pas soupçonnée. Et si jamais il s'est douté de quelque chose, il a dû lui pardonner car ils ont un second fils.

— Ils ont de la chance.

— Les enfants sont toujours bienvenus, approuva Kenji. Zenko est né l'année de la bataille. Il a maintenant deux ans. Le cadet s'appelle Taku. Cependant Araï doit se marier l'année prochaine, ce qui risque de fragiliser la position de Shizuka.

— Je présume que vous veillerez sur elle.

— Naturellement. Sans compter que Shizuka est plus capable qu'aucune femme que je connaisse de se tirer d'affaire elle-même.

— Mais ses fils doivent la rendre vulnérable, observa Shigeru. Qui sera l'épouse d'Araï ?

— Les Tohan se chargeront de la choisir. Elle ne sera pas de haut rang, car Araï est toujours en disgrâce.

— Et moi ?

— Iida pense qu'il vous a mis hors d'état de nuire. Pour le moment, il n'a pas peur de vous.

Kenji s'interrompit comme s'il s'interrogeait sur l'opportunité de ce qu'il allait dire.

— Votre vie a été sérieusement menacée l'an passé, mais le danger

est moins grand maintenant.

« Si jamais Iida éprouve quelque chose à votre égard, c'est du mépris. Il l'exprime souvent. Il va jusqu'à vous appeler le Fermier !

Shigeru sourit intérieurement.

— Bien sûr, le faucon rusé cache ses serres, observa Kenji.

— Non, on a arraché mes serres et rogné mes ailes, répliqua Shigeru en riant. Et je crois que Sadamu a renoncé à chasser au faucon.

Il se remémora le jour où il avait vu nu le seigneur des Tohan maintenant tout-puissant. Apprendre que même dans l'Est on croyait à son nouveau rôle était pour lui à la fois un soulagement et un encouragement. En outre, il lui semblait que si Kenji avait eu le moindre écho de ses rencontres avec Naomi, le maître de la Tribu l'en aurait informé. Kenji semblait se plaisir à lui dire ce qu'il savait de lui. S'il ne lui disait rien, cela signifiait sans doute qu'il ne savait rien. Le jeune Bunta ne les avait pas trahis : il n'appartenait pas à la Tribu. Shigeru sourit derechef de ses propres soupçons et remplit les coupes de vin.

Kenji resta quelques jours et ce séjour rapprocha les deux hommes. Les événements de leur passé, un goût commun pour les délices de l'existence, une certaine attraction mutuelle, tout contribuait à approfondir leur amitié. En fait, Kenji était en passe de devenir l'ami le plus proche que Shigeru ait jamais eu en dehors de Kiyoshige. Comme ce dernier, le Renard adorait les femmes et pressait souvent Shigeru de l'accompagner dans les maisons de plaisir de Hagi, notamment la célèbre Maison des Camélias où Haruna régnait encore. Shigeru refusait à chaque fois.

À la fin de la semaine, ils firent une brève excursion dans les montagnes à l'est de Hagi. Kenji était un compagnon idéal, doté d'un savoir inépuisable sur les plantes et les animaux sauvages, familier de chemins cachés s'enfonçant dans la forêt, insensible à la fatigue et prêt à endurer toutes les incommodités et les surprises du voyage avec une bonne humeur sardonique.

Il fournit également à Shigeru quelques informations sur la Tribu. Mais une fois rentré chez lui, en commençant à les mettre par écrit, Shigeru se rendit compte qu'il ne s'agissait que de détails superficiels – une adresse, un lien de parenté, une vieille histoire de châtement ou de vengeance. Kenji évitait avec adresse toute réelle précision. Shigeru en vint à croire qu'il ne percerait jamais la muraille de secret que les membres de la Tribu avaient édifiée autour de leurs personnes et de leurs activités, et qu'il ne découvrirait jamais son demi-frère...

Kenji revint encore une fois avant que l'hiver ne mette fin à de tels voyages, puis de nouveau dans le quatrième mois de l'année suivante. Il apportait toujours des nouvelles d'au-delà les frontières du Pays du

Milieu : la bonne santé inébranlable du fils d'Iida, les diverses conquêtes du guerrier, la persécution sporadique des Invisibles, l'impatience dévorante d'Arai Daiichi dans le château de Noguchi, l'envoi comme otage dans ce même château de Kaede, la fille aînée de sire Shirakawa. De temps en temps, il était question de Maruyama et Shigeru se forçait à écouter d'un air impassible, en espérant que Kenji ne s'apercevrait pas de son trouble et en remerciant le Ciel en silence que Naomi fût en bonne santé et que sa fille ne fût pas encore un otage.

L'été fut torride, ponctué prématurément de violents typhons qui causèrent les inquiétudes habituelles pour la moisson. La mère de Shigeru fut souvent souffrante car elle supportait mal la chaleur, et son humeur devint capricieuse à l'extrême.

Après la pleine lune du neuvième mois, le temps se rafraîchit enfin. Shigeru avait l'impression d'avoir imaginé sa rencontre avec Naomi l'année précédente. Alors qu'il désespérait presque d'avoir de ses nouvelles, un messenger apporta une lettre de la veuve d'Eijiro disant qu'elle avait été autorisée à se rendre une dernière fois dans sa vieille demeure afin de faire une célébration en mémoire de son époux et de ses fils dans leur ancien temple local. Serait-il possible à sire Shigeru d'assister à cette cérémonie ? La présence du seigneur serait si importante pour elle et pour les esprits des morts. Elle voyagerait avec sa sœur, Sachie. Elles n'attendaient pas de réponse mais se trouveraient là-bas lors de la prochaine pleine lune.

Shigeru fut déconcerté par ce message. Fallait-il comprendre que Naomi serait aussi là-bas ? Cependant l'événement semblait avoir un caractère officiel. S'il y allait, il devrait se présenter comme Otori Shigeru et non comme un voyageur incognito. Les terres d'Eijiro avaient été cédées au domaine de Tsuwano, qui appartenait encore au Pays du Milieu mais dont le seigneur, Kitano, prônait l'alliance avec les Tohan et n'était en rien un ami de Shigeru. Kitano était-il en train de lui tendre un piège pour le compte d'Iida Sadamu ?

Malgré tous ses soupçons, il ne pouvait manquer cette occasion même incertaine de voir Naomi. Il demanda à ses oncles l'autorisation de faire ce voyage et fut à la fois surpris, ravi et alarmé de leur empressement à accepter. Après avoir mis ses affaires en ordre dans la mesure du possible, au cas où il ne reviendrait pas, il partit en chevauchant Kyu, accompagné de quelques-uns de ses propres dignitaires. Il songea que cette façon de voyager était bien différente de ses récentes explorations avec Kenji, qu'il faisait à pied et dans des vêtements sans marques distinctives. Cette fois il portait la tenue officielle d'un seigneur du clan des Otori et Jato était fixé à sa taille sans aucun déguisement.

Du fait de la chaleur excessive et des typhons, la moisson avait été

médiocre. Il vit des signes de disette dans les fermes et les villages, des champs dévastés et des bâtiments encore en ruine. Toutefois le temps était beau et doux. Les couleurs de l'automne commençaient à peine à dorer la forêt, comme deux ans plus tôt lorsqu'il avait voyagé en secret pour rencontrer dame Maruyama au Seisenji. Il n'avait jamais fait de déplacement à cheval depuis lors, et il ne put s'empêcher d'avoir conscience de l'effet de son apparition sur les gens. Ils affluaient pour le regarder passer et le suivaient des yeux avec un regard où il croyait lire un appel désespéré le suppliant de ne pas les oublier, de ne pas les abandonner.

*

La vieille demeure d'Eljiro était toujours debout. En franchissant le portail, Shigeru eut la surprise d'être accueilli par le fils cadet de sire Kitano, Masaji.

— Père a voulu que je reprenne le domaine, expliqua-t-il.

Il semblait un peu gêné, comme s'il se souvenait autant que Shigeru du jour où Eijiro en personne lui avait souhaité la bienvenue en ces lieux et où il avait disputé une compétition avec ses fils et ses filles. Les hommes de la famille étaient tous morts, maintenant, et les femmes en exil.

— Sire Otori Eijiro était un homme de bien, ajouta-t-il. Nous sommes heureux de pouvoir obliger son épouse dans cette affaire du mémorial, et ravis que sire Shigeru ait pu venir lui aussi.

Shigeru inclina légèrement la tête mais garda le silence.

— La cérémonie aura lieu demain, dit Masaji. En attendant, vous êtes notre hôte.

Shigeru se rendit compte que le jeune homme était aussi nerveux qu'embarrassé.

— J'imagine que vous avez envie de prendre un bain et de vous changer. Nous dînerons ensuite avec mon épouse et nos invités... Dame Maruyama est également des nôtres. Sa suivante est la sœur de dame Eijiro et leur frère, sire Sugita, les a accompagnées.

Il fut envahi par le soulagement, la joie et le désir. Elle était ici : il allait la voir... Il hocha la tête mais persista dans son mutisme, en partie parce qu'il se méfiait de sa voix, en partie aussi parce qu'il voyait que son silence intimidait et déroutait Masaji. Malgré tout ce qui s'était produit depuis leur dernière rencontre, le jeune homme n'avait pas perdu son respect pour lui et le traitait avec déférence. Shigeru en était à la fois amusé et réconforté.

La vieille maison avait été redécorée et arborait des nattes et des écrans neufs. Sa beauté intrinsèque en était rehaussée, mais l'atmosphère chaleureuse qui avait fait son charme avait disparu pour

toujours.

Quand il fut conduit dans la pièce où les dames étaient déjà assises, il n'osa pas regarder Naomi. Il était conscient de sa présence, enivré par son parfum. Une fois encore, c'était comme un choc physique. Il concentra son attention sur dame Eijiro, en songeant combien être ici devait l'emplir d'une tristesse insoutenable. De fait son visage était pâle et tendu, même si son attitude était parfaitement calme. Ils se saluèrent avec chaleur puis Eriko déclara :

— Je crois que vous connaissez déjà dame Maruyama et sa sœur.

Naomi dit en levant les yeux sur lui :

— Sire Otori et moi-même nous sommes rencontrés par hasard à Terayama voilà quelques années.

— Oui, je m'en souviens, répliqua-t-il en parvenant à sa propre stupéfaction à imiter son ton posé. J'espère que dame Maruyama se porte bien.

— Je me suis remise, merci. Je vais bien maintenant.

— Vous avez été malade ? dit-il un peu trop vite, sans réussir à masquer son inquiétude.

Elle lui sourit des yeux pour tenter de le rassurer.

— Dame Maruyama a été très mal, dit doucement Sachie. Il y a eu beaucoup d'épidémies dans l'Ouest cet été.

— Ma mère a été souffrante elle aussi, répliqua-t-il en s'efforçant de parler du ton de la conversation. Mais le temps plus frais de l'automne lui a rendu la santé.

— Oui, il a fait beau, dit Naomi. J'avais tellement entendu parler de cet endroit, mais c'est la première fois que je m'y rends.

— Mon époux vous fera visiter les lieux, lança d'une voix nerveuse la très jeune épouse de Masaji.

— Sire Shigeru est notre expert en agriculture, l'interrompit celui-ci. Il a toujours montré plus d'intérêt que nous pour ces questions. À présent, on l'appelle le Fermier.

— Dans ce cas, peut-être sire Otori voudra-t-il bien me servir de guide demain, dit Naomi. Après la cérémonie funéraire.

— Si dame Maruyama le souhaite, répondit-il.

*

La cérémonie eut lieu dans le petit sanctuaire du jardin. Des plaques commémoratives portant les noms du défunt et de ses fils furent placées devant l'autel. Leurs ossements gisaient dans la terre de Yaegahara, au milieu de dix mille autres. La fumée de l'encens s'éleva droit dans l'air immobile et se mêla aux parfums pénétrants de l'automne. Un cerf brama dans la forêt, des oies sauvages crièrent au loin en traversant le ciel.

Shigeru avait passé la soirée précédente et la nuit à osciller entre le pur bonheur d'être en présence de Naomi et le désespoir de ne pouvoir la toucher, la prendre dans ses bras ou même lui parler sans avoir à surveiller le moindre de ses mots. Ils s'étaient à peine adressé la parole, et toujours dans un langage cérémonieux et sur des sujets sans importance. Lorsqu'ils eurent enfin l'occasion de marcher ensemble à travers champs, loin des oreilles mais non des regards indiscrets, ils gardèrent une réserve embarrassée.

— Tant de temps a passé, dit Shigeru. J'ignorais que vous ayez été malade.

— J'ai été très mal. Pendant des semaines, j'ai été incapable de manger et de dormir. J'aurais dû vous écrire, mais la maladie me privait de toute mon assurance et je ne savais que vous dire ni comment vous faire parvenir un message.

Elle s'interrompit puis reprit à voix basse :

— Je voudrais vous serrer contre moi, m'étendre sur l'herbe avec vous, mais c'est impossible pour cette fois. Cependant je me sens plus optimiste, je ne sais pourquoi. Je me fais peut-être des illusions, mais il me semble qu'à présent qu'Iida a un fils plein de santé et qu'un équilibre s'est instauré plus rien ne s'oppose à notre mariage.

Elle jeta un coup d'œil vers la maison.

— Il faut que je sois brève, car je ne sais combien de temps nous allons pouvoir rester seuls. Je vais partir demain et il se pourrait que nous n'ayons pas d'autre tête-à-tête. Je suis résolue à discuter de ce problème avec mes dignitaires et les anciens du clan. Ils feront à vos oncles des offres et des promesses impossibles à refuser : des accords commerciaux, des cadeaux, des bateaux, peut-être même une partie du territoire frontalier. Les Araï soutiendront ce projet, de même que tous les autres Seishuu.

— C'est mon plus cher désir, répliqua-t-il. Mais nous n'aurons pas de seconde chance. En présentant une telle requête, nous prendrons le risque de révéler notre relation. Si nous essayons un refus, nous perdrons le peu que nous avons.

Elle regardait droit devant elle d'un air qui semblait impassible, mais quand elle parla il comprit qu'elle était sur le point de s'effondrer :

— Accompagnez-moi sans attendre à Maruyama, l'implora-t-elle. Nous nous marierons là-bas.

— Je ne puis abandonner mon frère à Hagi, dit Shigeru au bout d'un instant. Ce serait le vouer à une mort certaine. Et un tel acte entraînerait une guerre qui ne se limiterait pas à un champ de bataille comme Yaegahara mais s'étendrait à l'ensemble des Trois Pays, à cette vallée paisible et aussi à Maruyama.

Il ajouta avec douleur :

— J'ai déjà subi une terrible défaite. Je ne veux pas recommencer une guerre à moins d'être sûr de la gagner.

Dame Kitano s'avançait vers eux et Naomi lança précipitamment :

— Parlez-moi donc de ces cultures. Mais auparavant je veux vous dire combien je suis heureuse de cette occasion de vous voir, si triste soit-elle par ailleurs. Votre seule présence me remplit de joie.

— Je partage vos sentiments, répliqua-t-il. Et il en ira toujours de même.

— L'année prochaine, j'écirai à vos oncles, chuchota-t-elle avant de parler à voix haute de sauterelles et de moissons.

*

Le lendemain, après qu'ils eurent échangé des adieux et que dame Maruyama et ses compagnons furent repartis pour Kibi, Kitano Masaji escorta Shigeru sur la route du nord en disant qu'il avait un jeune cheval auquel un peu d'exercice ferait du bien. Shigeru s'était laissé aller à rêver que le projet de Naomi pourrait réussir, qu'ils se marieraient et qu'il quitterait Hagi, avec tous ses souvenirs douloureux de défaite et de mort, pour vivre avec elle à Maruyama. Il ne répondait qu'avec distraction aux remarques et aux questions de Masaji.

Alors qu'ils avaient presque atteint le col à l'extrémité de la vallée, un cavalier surgit brusquement de la forêt s'étendant vers l'est. Shigeru porta immédiatement la main à son sabre, de même que Masaji, cependant qu'ils serraient la bride aux chevaux et faisaient demi-tour pour affronter l'inconnu.

L'homme descendit d'un bond de sa monture, enleva son casque et tomba à genoux en s'inclinant profondément.

— Sire Otori, dit-il sans les laisser parler ni les saluer dans les formes. Vous êtes de retour. Vous êtes venu pour nous appeler à reprendre les armes. Nous vous attendions !

Shigeru le dévisagea. La figure de cet homme lui était vaguement familière, mais il ne parvenait pas à le situer. L'inconnu devait avoir moins de vingt ans. Son visage était maigre et osseux, ses yeux luisaient dans leurs orbites profondes.

« C'est un dément, pensa Shigeru. Il a dû perdre la tête à la suite d'une grande douleur. »

Il tenta de lui parler avec douceur mais fermeté :

— Je n'ai pas l'intention d'appeler qui que ce soit aux armes. La guerre est finie. Nous vivons en paix, maintenant.

Masaji tira son sabre en s'écriant :

— Cet homme mérite de mourir !

— Ce n'est qu'un fou, répliqua Shigeru. Cherchez donc quelle est

sa famille et ramenez-le auprès des siens.

Masaji hésita un instant, suffisamment pour que l'inconnu, avec la rapidité résolue propre aux aliénés, remonte à cheval et s'élance de nouveau vers la forêt. D'une voix enrouée, il hurla :

— Ce que tout le monde raconte est donc vrai ! Otori nous a fait défaut à Yaegahara et il continue de nous décevoir !

Il fit tourner son cheval, zigzagua au galop entre les arbres et disparut bientôt.

— Je vais le poursuivre et le capturer ! s'exclama Masaji en appelant ses hommes. Le connaissez-vous, sire Shigeru ?

— Je ne crois pas.

— Il y a beaucoup de guerriers sans maître entre ce domaine et Inuyama. Ils deviennent des bandits. Mon père essaie de les éliminer. Adieu, Shigeru. Je suis heureux que nous ayons eu cette occasion de nous revoir. Voilà longtemps que je voulais vous dire que je ne suis pas de ceux qui vous blâment de ne pas avoir mis fin à vos jours. Je suis certain que vous aviez de bonnes raisons pour cela et que vous n'avez en rien manqué de courage.

Shigeru n'eut pas le temps de répliquer. Masaji et ses hommes étaient déjà partis au petit galop à la poursuite du dément. Il talonna Kyu pour gravir au plus vite le sentier escarpé menant au col. Il avait envie de s'éloigner aussi bien du fou que de cet homme qui avait été un ami, et d'oublier leurs paroles qui ne ravivaient que trop cruellement son sentiment d'échec et de déshonneur. Il dut attendre la nuit, juste avant de s'endormir, pour se rappeler où il avait vu l'étrange cavalier. C'était dans la maison des parents de son épouse, à Kushimoto. Il appartenait à la famille Yanagi, dont tous les membres avaient été exterminés dans la bataille par le perfide Noguchi et dont le nom même avait été effacé. Cette pensée était aussi pénible qu'affligeante. Il sentit se réveiller son chagrin et sa culpabilité vis-à-vis de Moe, ses doutes sur la voie qu'il avait choisie, son sentiment qu'il aurait été plus courageux de se donner la mort.

Soga Juro Sukenari avait attendu dix-huit ans pour venger son père. Trois années seulement s'étaient écoulées depuis Yaegahara et la mort de son propre père. S'imaginait-il à tort qu'il aurait la patience d'attendre encore quinze ans en subissant constamment des humiliations comme celle de ce jour ?

Le changement de lune avait également affecté le temps. Il faisait beaucoup plus froid et il entendit la pluie commencer timidement à tambouriner sur le toit. Il pensa à la puissance de l'eau. Même si elle se laissait canaliser par la pierre ou la terre, elle usait la première et emportait la seconde sur son passage. Il s'endormit au bruit de la pluie, et sa dernière pensée fut qu'il se montrerait aussi patient que l'eau.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

Deux semaines plus tard, juste avant le début de l'hiver, Shigeru rentrait chez lui par une journée glaciale lorsqu'il prit conscience que quelqu'un le suivait. En se retournant, il aperçut une silhouette cachée sous un chapeau et une cape. Il était impossible de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, encore que sa stature ne fût guère imposante. Il hâta le pas, la main prête à saisir son sabre. La route était rendue glissante par le verglas. Il regarda presque machinalement s'il y avait un endroit plus stable où combattre si nécessaire, mais quand il se retourna de nouveau la silhouette avait disparu. Il avait pourtant l'impression qu'elle était encore là, invisible : il croyait entendre un pas étouffé, une respiration imperceptible.

— Est-ce vous, Kenji ? demanda-t-il, car il arrivait au Renard de lui jouer ce genre de tour.

Mais personne ne répondit. Le vent devenait plus froid, la nuit tombait. En se retournant pour s'éloigner en hâte, il sentit qu'on le dépassait et perçut le parfum léger d'une femme.

— Muto Shizuka ! s'exclama-t-il. Je sais que c'est vous. Montrez-vous !

Pas de réponse. Il reprit d'un ton plus irrité :

— Je vous dis de vous montrer !

Deux hommes poussant une charrette chargée de châtaignes apparurent au coin de la rue. Ils regardèrent Shigeru d'un air ébahi.

— Sire Otori ! Que se passe-t-il ?

— Rien, assura-t-il. Tout va bien. Je rentre chez moi.

« Ils vont croire que je perds la tête », pensa-t-il.

En arrivant au portail de la maison de sa mère, il marmonna :

— Je serai non seulement le Fermier, mais le Fermier fou.

Il était sûr que les deux hommes allaient se précipiter dans la taverne la plus proche pour se répandre en commérages sur son compte.

À sa vue, les chiens se levèrent en remuant la queue.

— Personne n'est entré ? demanda-t-il aux gardes.

— Personne, seigneur, répondirent-ils.

Chiyo dit la même chose quand elle sortit pour l'accueillir. Il se rendit dans chaque pièce : elles étaient désertes. Pourtant il était certain de sentir encore le parfum, faible et insolite. Il se baigna et soupa distraitement, mal à l'aise à l'idée d'être si vulnérable face aux membres de la Tribu. Il pourrait y avoir du poison dans son repas. Un couteau pourrait surgir soudain du vide, une poignée d'aiguilles lancées avec une force et une rapidité surnaturelles se dirigeraient

droit vers ses yeux. Il mourrait presque à son insu.

En pénétrant dans la maison, il avait ôté son sabre. Il demanda à Chiyo de le lui rapporter et le posa à côté de lui sur le sol. Une fois le repas terminé, il glissa l'arme dans sa ceinture avant de se diriger vers la pièce où il avait l'habitude de passer ses soirées à lire et écrire. Très enrhumé, Ichiro était allé se coucher de bonne heure. Chiyo avait déjà installé deux braseros dans la pièce, mais l'air était encore assez glacé pour qu'il pût voir sa propre haleine.

Et celle d'une autre personne. Une vapeur minuscule, presque imperceptible, flottait à hauteur de ses genoux.

— Muto, dit-il en tirant son sabre.

Elle surgit du néant. La pièce était vide, puis l'air se mit à miroiter et d'un seul coup elle apparut, agenouillée devant lui. Bien qu'il ait vu Kenji faire la même chose, cela lui donnait toujours le vertige, comme si la réalité elle-même était chassée de sa place. Il respira profondément.

— Sire Otori.

Elle s'inclina jusqu'au sol et resta ainsi, les cheveux répandus sur son visage en révélant sa nuque gracieuse.

S'il l'avait rencontrée dans la rue ou la forêt, si elle avait été debout ou en train de marcher – tout sauf cette position de suppliante –, il l'aurait combattue et tuée pour la punir de sa duplicité et de sa trahison. Mais il n'avait jamais tué une femme ni un homme désarmé. Même si elle n'était certes pas une femme ordinaire, elle ne semblait pas avoir d'armes. Du reste, il répugnait à faire couler le sang dans sa propre demeure. Et elle avait piqué sa curiosité : à présent il avait vu de ses propres yeux, comme son père en son temps, une femme de la Tribu capable d'apparaître et de disparaître à sa guise. Pourquoi était-elle venue ainsi se mettre apparemment à sa merci ? Et que pourrait-il apprendre d'elle ?

Il s'assit en tailleur, en plaçant le sabre à côté de lui.

— Asseyez-vous, dit-il. Qu'est-ce qui vous amène ?

— J'ai beaucoup à vous dire, répondit-elle en se redressant et en le regardant dans les yeux. Je suis venue dans votre maison parce qu'elle est sûre. Il n'y a pas d'espions ici, pas de membres de la Tribu. Vos gens vous sont absolument loyaux – comme la plupart des habitants de Hagi.

— Est-ce votre oncle qui vous envoie ?

Elle acquiesça de la tête.

— C'est une des raisons de ma venue. Je vais commencer par vous transmettre son message. Il pensait qu'il fallait vous avertir d'un événement malheureux. Il y a deux semaines, on a essayé d'assassiner Iida Sadamu.

— Que s'est-il passé ? J'imagine que ç'a été un échec. Qui était

derrière cette tentative ?

— Vous n'aviez rien à voir avec ?

— Suis-je soupçonné ?

— L'assassin en puissance appartenait à la famille de votre épouse, les Yanagi.

Shigeru se rappela le fou qui était sorti au galop de la forêt. Il sut instantanément que c'était lui.

— Apparemment, il cherchait à venger la destruction de son clan, poursuivit Shizuka. Nous pensons, mon oncle et moi, qu'il a agi à titre individuel, poussé par la fureur et le désespoir. C'était une tentative maladroite. Il a essayé de tendre une embuscade à Iida sur la route qu'il empruntait pour rentrer passer l'hiver à Inuyama. Il n'a même pas pu l'approcher. Il a été pris vivant et torturé pendant cinq jours, mais il n'a pas dit grand-chose sinon qu'il était le dernier des Yanagi. Bien qu'il fût un guerrier, Iida a décrété qu'il avait perdu tous ses privilèges et il a fini par mourir sur la muraille du château. Iida a tout de suite pensé qu'il était à votre solde. Cet événement a réveillé tous ses soupçons et il va vouloir faire payer les Otori d'une manière ou d'une autre.

— Je suis entièrement étranger à cette tentative ! s'exclama Shigeru.

Il était horrifié par les conséquences possibles de cet acte inconsidéré dont il n'avait rien su.

— Bien des gens aimeraient assassiner Iida, déclara Shizuka. Il croira toujours que vous êtes derrière eux. D'ailleurs, un autre élément vous met en cause. Kitano Masaji a rapporté que cet homme vous avait parlé à votre départ de Misumi. D'après lui, vous devez lui avoir donné un signal ou un message secret.

— J'ai cru que c'était un fou et j'ai tenté d'empêcher Kitano de le tuer !

— C'était une grave erreur. Il a échappé aux hommes de Kitano et est allé droit à la route reliant Kushimoto à Inuyama afin d'attaquer Iida. Mon oncle vous conseille de vous faire très discret. Ne sortez pas du Pays du Milieu, et si possible restez à Hagi.

— Je ne voyage que pour faire des recherches concernant l'agriculture ou accomplir des devoirs religieux. Et l'hiver m'oblige à renoncer à ces deux tâches.

Il désigna d'un geste le nécessaire à écrire et les boîtes de rouleaux dont la pièce était remplie.

— J'ai largement de quoi m'occuper jusqu'au printemps.

Il lui adressa son sourire plein de franchise, mais sa voix était amère quand il reprit :

— Vous pouvez le dire à votre oncle. Et à Iida, bien sûr.

— Vous m'en voulez toujours. Je dois également vous parler à ce

sujet. Quand je vous ai trahis, vous et l'homme que j'aime, le père de mes enfants, j'agissais sur l'ordre de ma famille. Du point de vue de la Tribu, je ne faisais que mon devoir. Ce n'est pas la pire action qu'ils m'aient commandé de commettre. Cependant j'en ai profondément honte et je vous prie de me pardonner.

— Comment pourrais-je vous pardonner ? lança-t-il en tentant de maîtriser sa colère. Mon père a été trahi, il est mort ainsi que mon meilleur ami et des milliers d'hommes, j'ai perdu ma position... et cela après que vous aviez juré à Arai Daiichi et moi-même que nous pouvions vous faire confiance !

Le visage de Shizuka était pâle, son regard impénétrable.

— Croyez-moi, je suis hantée par ces morts. C'est pourquoi je voudrais me racheter.

— Vous devez me prendre pour un idiot. Suis-je censé vous accorder de nouveau ma confiance et vous pardonner afin de soulager votre mauvaise conscience ? Dans quel but ? J'ai renoncé à la politique. Je ne m'intéresse plus qu'à l'exploitation de mon domaine et l'accomplissement de mes devoirs spirituels. Ce qui est passé est passé. Vos remords ne peuvent annuler la bataille ni faire revenir les morts.

— Je n'essaierai pas de me défendre contre votre mépris et votre méfiance, car je les mérite l'un comme l'autre. Je vous demande juste de vous mettre à la place d'une femme de la Tribu qui désire maintenant vous aider.

— Je sais que vous êtes une actrice consommée, dit-il. Vous vous surpassez dans ce nouveau rôle.

Il était sur le point de lui ordonner de partir, d'appeler les gardes et de la faire jeter dehors ou mettre à mort.

Elle tendit vers lui ses mains ouvertes. Il vit les lignes insolites qui traversaient ses paumes et semblaient les couper en deux. Les yeux fixés sur elles, il tenta de se rappeler... quelque chose que son père lui avait dit à propos de la femme Kikuta.

— Sire Otori, comment puis-je vous convaincre de me faire confiance ?

Il leva les yeux vers son visage. Il était impossible de savoir si elle était sincère ou non. Il resta un moment silencieux en s'efforçant de réprimer sa colère, d'évaluer les dangers et les avantages que pouvait receler pour lui cet événement imprévu. La pensée du jeune guerrier Yanagi, de sa souffrance et de son humiliation, l'emplit fugitivement de chagrin. Il se détourna d'elle et demanda abruptement :

— Que signifient ces lignes sur vos mains ?

Elle baissa les yeux pour les observer.

— Cette marque est l'apanage de certains d'entre nous qui ont du sang Kikuta. Elle est censée indiquer des talents exceptionnels. Mon oncle ne vous a rien dit de ces choses ?

— Si je désirais en apprendre davantage sur la famille Kikuta, seriez-vous en mesure de m'aider ? lança-t-il en se tournant vers elle.

Elle leva la tête et le regarda de nouveau dans les yeux.

— Je vous dirai tout ce que vous voudrez savoir.

Il sentit sa méfiance se réveiller.

— Êtes-vous certaine d'en avoir le droit ?

— J'agis ici de mon propre chef. Je renonce à ma loyauté envers la Tribu pour être fidèle à sire Otori.

— Pourquoi ?

Il ne la croyait pas.

— Je veux racheter le passé. J'ai vu à l'œuvre la cruauté des Tohan. Dans la Tribu, on nous enseigne à ne pas nous soucier des différences entre le bien et le mal, la noblesse et la bassesse. Nos préoccupations sont ailleurs. Nous voulons assurer notre survie, accumuler puissance et richesse. On ne m'a jamais permis de choisir moi-même. J'ai toujours fait ce qu'on me disait. L'obéissance est le trait de caractère le plus prisé dans la Tribu. Mais depuis la naissance de mes enfants, mes sentiments ont évolué. Quelque chose s'est produit... Je ne peux pas vous dire exactement quoi, mais j'ai ressenti un choc profond. J'ai pris conscience que je préférerais que mes fils vivent dans le monde de sire Otori plutôt que dans celui d'Iida Sadamu.

— Comme c'est touchant ! Mais bien peu réaliste, puisque mon monde a disparu pour toujours.

— Si vous le pensiez vraiment, vous seriez mort, dit-elle d'un ton tranquille. Le fait que vous continuiez à vivre me prouve que votre monde peut renaître, que telle est votre espérance. Araï l'espère aussi. Travaillons donc ensemble dans ce but.

En lui jetant un coup d'œil, il vit qu'elle le fixait toujours. Il détourna les yeux. La nuit devenait plus froide et il sentait l'air glacial sur les joues. Il se rapprocha légèrement du brasero.

— Je le jure sur la vie de mes fils, dit-elle. Je ne suis pas venue vous trouver sur l'ordre de la Tribu, d'Iida, de vos oncles ou de toute autre personne. Kenji m'a demandé de venir, c'est vrai, mais je ne lui ai pas dit pourquoi j'étais heureuse de lui obéir.

Comme il gardait le silence, elle reprit :

— Araï n'est pas le seul des Seishuu à souhaiter la chute d'Iida. Dame Maruyama doit elle aussi le désirer, surtout depuis qu'Iida a exigé que sa fille soit envoyée comme otage à Inuyama l'année prochaine.

— Dame Maruyama serait-elle également suspecte ?

— Moins que vous. Toutefois elle se trouvait comme vous à Misumi. Vous lui avez parlé, peut-être en vous servant d'un langage secret, d'après Kitano. Et Iida espère s'emparer de son domaine par un

mariage ou par la force. Il est en train de regrouper ses armées, mais le moindre semblant de déloyauté lui fournira un prétexte pour agir.

Shigeru poussa un profond soupir.

— Essayez-vous de me dire quelque chose au sujet de dame Maruyama ?

— Sire Otori, le palefrenier, Bunta, travaille sous mes ordres. Je suis la seule à qui il fasse ses rapports. C'est une preuve de ma loyauté envers vous, si vous voulez. Bunta m'a rapporté votre première entrevue et la suivante.

C'était ce qu'il redoutait depuis le début. Ils avaient été espionnés : la Tribu savait tout, de même qu'Iida. Glacé d'horreur, il ne put articuler un mot.

— Je n'en ai encore jamais parlé à quiconque, poursuivit Shizuka. Personne n'est au courant.

Elle ajouta après un silence :

— Vous ne devriez plus vous revoir. C'est devenu terriblement dangereux. Ayant seule autorité sur Bunta, j'ai pu garder le secret, mais je ne pourrai pas continuer très longtemps. Vous devriez même cesser de vous écrire une fois que la fille de dame Maruyama sera otage à Inuyama.

À présent, il était convaincu qu'elle disait la vérité. Il vit soudain combien il avait besoin d'une alliée comme elle, qui lui apporterait tous ses talents de la Tribu, sa relation de longue date avec Araï, sa parenté avec Muto Kenji. Son apparition était le coup inattendu qui, au jeu de go, ouvrait de nouvelles perspectives dans la partie.

— Je voudrais bien apprendre certains détails sur les Kikuta, déclara-t-il.

Il attira l'écritoire vers lui et saisit la pierre à encre.

— Il me faut de l'eau. Attendez ici. Je vais nous chercher un peu de vin. Auriez-vous envie de manger quelque chose ?

Elle secoua la tête. Il se leva, ouvrit la porte et traversa la pièce suivante pour rejoindre la cuisine. Chiyo somnolait près de l'âtre. Il lui dit de faire chauffer du vin puis d'aller se coucher.

Confuse, elle s'exclama :

— Sire Otori a une visite ? Je l'ignorais.

— Ne vous faites pas de souci. Je vais apporter le vin moi-même. Ses yeux s'éclairèrent d'une lueur complice.

— Il s'agit d'une visiteuse ? Magnifique ! Je veillerai à ce qu'on ne vous dérange pas.

Il ne la détrompa point, mais sourit intérieurement en rapportant le petit flacon et les coupes en céramique.

— Je crains que Chiyo ne vous prête des intentions amoureuses, dit-il en posant le plateau sur le sol.

Shizuka remplit la coupe de Shigeru puis la sienne.

— Dans une autre vie, peut-être.

Elle ajouta d'un ton presque coquin :

— Il existe bien des sortes d'amour. Buvons à l'amour de l'amitié !

Il ne put s'empêcher de songer à l'étrangeté de sa propre vie, en se voyant assis près de cette femme de la Tribu pour boire à l'amitié avec elle. Le vin chaud et parfumé communiqua son allégresse à tout son corps.

Après avoir versé l'eau dans le compte-gouttes en forme de poisson, il prépara l'encre. Puis il saisit le pinceau et lança :

— Parlez-moi de la Tribu.

Elle respira profondément.

— Vous ne devrez souffler mot de ceci à personne. Si les gens de la Tribu l'apprennent, ils me tueront. Je sais que mon oncle est devenu votre ami. Il faut par-dessus tout qu'il ignore à jamais ce que je suis en train de faire.

— Vous devez vous rendre compte que je sais garder un secret, répliqua Shigeru.

— Je vous tiens pour l'être le plus retors que je connaisse, en dehors des membres de la Tribu ! dit Shizuka en riant.

Elle se hâta d'ajouter :

— C'est un compliment !

Il versa encore du vin, qui avait rapidement refroidi.

— Nous travaillons en groupes et en réseaux, dit-elle tandis qu'il écrivait. Chaque membre ne communique qu'avec son supérieur dans la hiérarchie. Il nous est interdit de parler entre nous de sujets importants. Nos enfants sont éduqués en ce sens, au point que c'est une seconde nature chez nous. L'information ne circule que du bas vers le haut, en atteignant en dernière instance le maître de chaque famille.

— Les Kikuta et les Muto ?

— Ce sont les deux familles principales. Théoriquement elles sont égales, mais en ce moment les Kikuta sont les plus puissants. J'appartiens aux deux familles. Mon père, qui est mort quand j'étais enfant, était un Muto. Ma mère, elle, était une Kikuta.

— Votre mère était une Kikuta ? En quelle année est-elle née ?

— Elle aurait eu quarante ans cette année.

Quarante ans... pouvait-elle être l'enfant du père de Shigeru ? Pour cela, il fallait que soit Shigemori soit Shizuka se soit trompé d'année. C'était parfaitement possible. La plupart des gens n'avaient pas une idée très claire de leur jour de naissance. Les noms changeaient souvent et les dates étaient altérées.

— Je peux vous apporter des copies de nos généalogies, proposa Shizuka. Les liens du sang sont primordiaux dans la Tribu. Nous nous plaçons à consigner avec soin chaque mariage ainsi que les talents des

enfants qu'il produit. Pourquoi vous intéressez-vous particulièrement aux Kikuta ?

— Je crois qu'il se pourrait que j'aie un demi-frère parmi eux, répondit-il.

Pour la première fois, il partagea avec quelqu'un le secret de son père. Quand il eut fini son récit, Shizuka s'exclama :

— C'est extraordinaire ! Je n'ai jamais entendu même une allusion à cette histoire.

— Vous pensez donc que cet enfant n'existe pas ?

— Si jamais elle l'a mis au monde, sa mère a dû réussir à cacher le fait que son père n'appartenait pas à la Tribu.

— Pourriez-vous découvrir la vérité à ce propos ? Sans en parler à personne ?

— J'essaierai.

Elle sourit.

— Il est troublant de penser que vous puissiez avoir un parent chez les Kikuta !

— Et Bunta, vous est-il apparenté ?

— Non, il appartient à la famille Imai. La plupart des hommes Imai travaillent comme palefreniers et serviteurs, de même que les Kudo. La cinquième famille, les Kuroda, occupe une position intermédiaire. Ses membres possèdent une bonne partie des talents spéciaux de la Tribu, dont je suis sûre que Kenji vous a fait la démonstration, et le pragmatisme qui les caractérise fait d'eux de prodigieux assassins. Le plus recherché à notre époque est Kuroda Shintaro, lequel est actuellement au service des Tohan.

— On a essayé de m'assassiner il y a trois ans. Les assaillants appartenaient-ils à la Tribu ?

— Seulement un. Les autres étaient des Tohan déguisés en guerriers sans maître. En fait, Iida a payé une grosse somme aux Kikuta pour cette tentative et il a été furieux de son échec. Depuis lors, Kenji a ordonné aux Muto de vous laisser tranquille. Il a également de l'influence sur les autres familles, mais pas sur les Kikuta.

— Pourquoi m'a-t-il pris sous son aile ? Parfois, j'ai l'impression d'être son animal apprivoisé.

— Il y a un peu de ça, dit-elle en souriant. Kenji est une personnalité à part. Ses talents sont exceptionnels, mais c'est un solitaire. Il deviendra sous peu le maître Muto. Du reste, il est déjà de fait le chef de la famille, car personne n'ose s'opposer à lui. Votre amitié l'intrigue et le flatte. Il considère que vous lui appartenez. Il prétend vous avoir sauvé la vie, encore qu'il ne m'ait jamais raconté toute l'histoire. Il vous admire autant qu'il peut admirer quelqu'un et je crois qu'il a pour vous une affection sincère. Toutefois je dois vous

avertir qu'il sera toujours loyal avant tout à la famille Muto et à la Tribu.

— Pourriez-vous porter des messages à Maruyamai ?

— Je puis en prendre un pour vous maintenant. Mais comme je vous l'ai dit, dame Maruyama et vous devriez renoncer à vous écrire à l'avenir.

— Cette tentative d'assassinat est un désastre pour nous, dit-il en se laissant aller à exprimer ses sentiments. Nous espérions demander la permission de nous marier l'an prochain.

— N'y songez même pas. Cela mettrait Iida en fureur et éveillerait plus que jamais ses soupçons.

Shigeru semblait n'avoir obtenu un avantage que pour perdre ce qu'il désirait le plus au monde. À peine avait-il fait un progrès qu'il était renvoyé encore plus loin du but qu'auparavant.

— Que puis-je écrire ? demanda-t-il. Tout ce que j'ai à dire, c'est adieu pour jamais.

— Ne désespérez pas. Continuez à vous montrer patient. Je sais que c'est votre plus grande force. Iida finira par être renversé. Nous allons poursuivre notre combat contre lui.

— Il se fait tard. Où dormirez-vous cette nuit ?

— Dans la maison des Muto, là où se trouve la brasserie.

— Revenez ici demain. J'aurai une lettre à vous confier.

— Sire Otori.

Ils sortirent dans le jardin silencieux. La lumière des étoiles scintillait faiblement sur les rochers autour des bassins, qui commençaient déjà à geler. Il allait appeler les gardes pour qu'ils ouvrent le portail, mais elle le devança. Lui faisant signe de se taire, elle bondit dans l'air et disparut sur le toit en tuile du mur d'enceinte.

Il passa la plus grande partie de la nuit à écrire à Naomi. Il lui dit ce qui s'était passé avec Muto Shizuka, exprima son chagrin pour le sort de sa fille et son profond amour pour elle-même, puis l'avertit qu'il pourrait s'écouler des années avant qu'il puisse lui écrire de nouveau et qu'elle ne devait lui envoyer de lettre sous aucun prétexte. Il termina en faisant écho aux paroles de Shizuka : « Ne désespérez pas. Nous devons nous montrer patients. »

Une semaine plus tard, il se mit à neiger avec abondance. Shigeru en fut soulagé, car il redoutait qu'après la tentative d'assassinat Iida n'insiste de nouveau pour que Takeshi soit envoyé à Inuyama. À présent, tout était remis au moins jusqu'au printemps. Peu lui importait que la neige empêche également les messagers d'arriver, car il savait qu'il n'aurait plus de nouvelles de Naomi.

Au quatrième mois de l'année suivante, on apprit que Mori Yusuke était mort sur le continent. L'information venait du capitaine d'un navire qui apportait aussi l'ultime présent de Yusuke à Shigeru : un étalon des steppes de l'Orient. À son arrivée, le cheval était maigre et abattu, épuisé par le voyage. Shigeru comme Takeshi pressentirent aussitôt ses possibilités, et Takeshi prit des dispositions pour qu'il soit bien nourri. Quand il eut repris des forces, on l'installa dans les prairies inondables avec les juments. Malgré sa maigreur il était bien proportionné, plus grand et doté de jambes plus longues que les chevaux Otori, avec une queue et une crinière qui se révélèrent opulentes une fois qu'on les eut démêlées. Le vieil étalon étant mort l'hiver précédent, le nouveau venu eut vite fait de considérer les juments comme sa propre troupe. Il les mordillait, les régénait, et elles attendirent bientôt toutes des poulains. Shigeru chargea Takeshi de s'occuper d'eux. Le seul fils survivant de la famille du dresseur de chevaux, Hiroki, était absorbé par son service au temple, mais il parlait souvent des destriers avec Takeshi car il s'y intéressait par tradition familiale et avait à peu près le même âge que le jeune seigneur. Dix ans avaient passé depuis que Yuta, le frère aîné de Hiroki, était mort dans une bataille à coups de pierres et que Hiroki lui-même avait été consacré au sanctuaire du dieu du fleuve.

Quand les poulains naquirent, au printemps suivant, l'un d'eux promettait de posséder la robe grise et la crinière noire que prisait particulièrement les Otori. Takeshi l'appela Raku. Un autre était noir, comme Karasu et Kyu, les étalons de Shigeru. Le troisième était moins beau, avec sa robe baie un peu terne, mais il se révéla être le cheval le plus intelligent et docile que Takeshi ait jamais vu.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

La veuve d'Isamu était enceinte de six mois quand le corps de son époux fut découvert. Elle avait espéré tout l'hiver qu'il réapparaîtrait au printemps aussi soudainement qu'il l'avait fait dans le passé. Seul le fait qu'il ait été manifestement assassiné sans se défendre aida la jeune femme à supporter sa déception et son chagrin. Il s'était sincèrement repenti de sa vie passée : sa conversion n'avait pas été une imposture. Comme il n'avait pas péché, ils se retrouveraient au Ciel, conformément aux antiques enseignements, en présence du Secret.

Elle épousa le plus vieil ami de son frère, Shimon, un garçon avec qui elle avait grandi et dont les espoirs avaient été anéantis par l'arrivée de l'étranger. Il devint un père pour l'enfant né au septième mois, auquel ils donnèrent un nom commun chez les Invisibles : Tomasu.

L'enfant s'était montré d'une activité insolite dans le ventre de sa mère, et il en alla de même après sa naissance. Il dormait rarement. À neuf mois, il savait marcher. Il parut dès lors décidé à s'échapper dans la forêt. Au début, il sembla voué à succomber à un accident, en se noyant dans le fleuve en crue du printemps, en tombant du haut d'un pin ou simplement en se perdant dans la montagne. Son beau-père lui prédisait alternativement ces fins diverses et s'efforçait dans l'intervalle de le refréner à force de réprimandes, de punitions et, rarement, de corrections. Sa mère, Sara, oscillait entre la terreur de le perdre et la fierté de le voir si vif, agile et affectueux.

Tomasu était dans sa cinquième année quand la rumeur se répandit jusque dans le lointain village de Mino que les Invisibles étaient persécutés dans l'Est. Son enfance fut assombrie par l'ombre d'Iida Sadamu, dont on disait qu'il faisait la chasse aux enfants et les tuait de ses propres mains. Deux ans plus tard, cependant, la bataille de Yaegahara parut détourner l'attention de sire Iida des éléments indésirables présents dans son domaine. On sut que les pertes avaient été énormes des deux côtés. Les villageois rendirent grâce non pour les morts, mais parce qu'ils pensaient que les guerriers d'Iida auraient dans les années à venir des soucis plus urgents que de battre cette forêt éloignée à la recherche d'invisibles.

Iida devint une sorte d'ogre, que les mères évoquaient pour faire peur aux enfants afin qu'ils obéissent. Ils croyaient en son pouvoir démoniaque et en riaient en même temps.

Les années passèrent. Les Invisibles continuèrent leur existence paisible, en révéant tous les êtres vivants et en partageant chaque semaine leur repas rituel. Ils parlaient rarement de leurs croyances, qu'ils se contentaient de vivre. Malgré les sombres prédictions de son beau-père, Tomasu survécut à son enfance. Même s'il ne le montrait pas souvent, Shimon aimait le garçon presque autant que Sara et certainement à l'égal de ses propres enfants, les deux petites filles Maruta et Madaren.

Shimon et Sara ne parlaient jamais du véritable père de Tomasu, cet étranger qui avait été assassiné. En grandissant, Tomasu ne lui ressemblait guère, d'après leurs souvenirs. En fait il n'évoquait vraiment personne de leur connaissance mais avait un physique bien à lui, avec un corps mince et un visage aux traits fins. Sa mère ne remarqua qu'une ressemblance : les étranges lignes en travers des paumes qu'elle avait déjà observées sur les mains du père de Tomasu.

Le garçon ne semblait pas vraiment impopulaire auprès des autres enfants du village, qui le recherchaient pour ses talents de joueur et sa connaissance de la forêt. Mais il paraissait passer son temps à se battre avec eux.

— Que t'est-il arrivé cette fois ? se lamenta sa mère une après-midi de sa onzième année, lorsqu'il rentra tardivement à la maison avec une plaie sanguinolente à la tête. Viens ici que je m'en occupe.

Tomasu essayait d'essuyer le sang coulant sur ses yeux et d'étancher l'hémorragie.

— Je me suis trouvé sur le chemin d'une pierre, expliqua-t-il.

— Mais pourquoi te battais-tu ?

— Je ne sais pas, dit-il avec bonne humeur. On s'est bagarrés avec des pierres. Il n'y avait pas de raison particulière.

Sara avait humecté un vieux chiffon, qu'elle pressa fermement contre la tempe de son fils. Il s'appuya contre elle un instant en tressaillant légèrement. D'ordinaire, il se débattait pour s'échapper de ses bras.

— Mon petit sauvage, murmura-t-elle. Mon fauconneau. Que vas-tu devenir ?

— Les autres garçons t'ont ennuyé ? demanda Shimon.

Il était notoire que Tomasu s'énervait facilement et les autres enfants s'amusaient à le provoquer.

— Peut-être. Un peu. Ils disent que j'ai des mains de sorcier.

Tomasu regarda ses mains aux longs doigts et aux paumes traversées d'une ligne droite.

— Je leur ai juste montré comment un sorcier jetait des pierres !

— Il ne faut pas rendre les coups, dit Shimon d'un ton tranquille.

— Ce sont toujours eux qui commencent, rétorqua Tomasu.

— Ce n'est pas à toi de finir ce qu'ils ont commencé. Laisse le

Secret te défendre lui-même.

L'allusion à la sorcellerie troubla Shimon. Il observa le garçon avec attention, en guettant le moindre indice en lui d'une différence réelle ou d'une possession démoniaque. Il le gardait avec lui le plus souvent possible et lui interdisait de vagabonder seul dans la forêt, de peur qu'il n'y soit envoûté par des êtres étranges. Nuit et jour, il priait le Secret de le protéger non seulement des périls du monde mais aussi des bizarreries de sa propre nature intérieure.

La plaie laissa une cicatrice qui prit en pâlisant une couleur argentée sur la peau couleur de miel, comme une lune de trois jours.

*

Quelques années plus tard, au début du printemps, ils travaillaient un jour tous les deux au bord du fleuve à couper de jeunes aulnes dont l'écorce servirait à fabriquer du tissu. Le fleuve était grossi par le dégel. Ses eaux tourbillonnaient sur la base émondée des aulnes et se précipitaient sur les rochers jalonnant son lit, dans un vacarme assourdissant qui évoquait une foule d'hommes en train de hurler. Shimon avait dû réprimander Tomasu à deux reprises, d'abord parce qu'il voulait poursuivre un faon et sa mère venus boire dans le plan d'eau, puis parce qu'il avait été distrait par deux martins-pêcheurs. Se penchant pour rassembler les aulnes déjà coupés, il en fit un fagot qu'il transporta en haut de la pente afin que le fleuve ne l'emporte pas. Il ne laissa Tomasu seul qu'un instant, mais quand il se retourna pour regarder derrière lui il vit son beau-fils disparaître vers l'aval en direction du village.

— Petit bon à rien ! cria-t-il vainement à son adresse.

Il était partagé entre le besoin de continuer son travail et l'envie de poursuivre le chenapan pour le punir. La colère l'emporta et il s'élança en avant après avoir saisi un des jeunes aulnes.

— Cette fois, je vais lui donner une bonne correction ! Nous sommes trop gentils avec lui ! Ça ne lui fera aucun bien à long terme.

Il marmonnait encore tout seul quand il aperçut, après avoir contourné le coude du fleuve, sa fille cadette, Madaren, qui se débattait dans l'eau boueuse. Elle avait dû essayer de traverser le fleuve sur les pierres le jalonnant. En glissant, elle était tombée dans un des profonds plans d'eau et essayait de se sauver en agrippant les racines à nu sur la berge.

Tomasu l'avait déjà rejointe. La petite fille hurlait, mais Shimon l'entendait à peine à travers le mugissement du fleuve. Il laissa tomber le bâton qu'il portait et vit les eaux l'entraîner aussitôt. Tomasu parvenait tout juste à tenir debout à l'endroit où Madaren avait chuté. Il défit les doigts de sa sœur crispés sur la racine et elle se jeta contre

lui en le serrant comme un petit singe s'agrippant à sa mère. Il la tint fermement contre son épaule puis, moitié nageant moitié pataugeant, la porta jusqu'à la rive où Shimon la prit dans ses bras.

Sara accourut en remerciant le Ciel que l'enfant soit saine et sauve, en grondant Maruta qui ne l'avait pas surveillée et en couvrant Tomasu d'éloges.

Shimon regarda son beau-fils bondir sur la berge en s'ébrouant comme un chien pour enlever l'eau de ses cheveux.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à partir comme ça ? Tu l'as rejointe juste à temps !

— Il m'a semblé l'entendre m'appeler, répliqua Tomasu en fronçant les sourcils. Mais c'était impossible...

La rumeur du fleuve s'élevait autour d'eux et couvrait tous les autres bruits.

— Le Secret a dû te prévenir, dit Shimon d'un ton respectueux.

Saisissant la main du garçon, il traça sur sa paume le signe des Invisibles. Il avait le sentiment que Tomasu était une sorte d' élu, destiné peut-être à devenir un dirigeant des Invisibles, à prendre la suite d'Isao le moment venu. Il commença à lui parler plus sérieusement des questions spirituelles le soir, en l'initiant plus à fond aux croyances des Invisibles. Malgré le caractère irritable et agité de Tomasu, Shimon percevait en lui une douceur naturelle et une aversion pour la cruauté, que ses parents s'efforçaient tous deux d'encourager.

*

Il était rare de voir arriver à Mino des étrangers ou des voyageurs. Le village était caché au cœur des montagnes. Aucune route ne s'en approchait, de sorte qu'il n'était accessible que par les sentiers parcourant la montagne et longeant le fleuve à travers la vallée. Mais eux-mêmes étaient presque impraticables, tant ils étaient négligés et envahis par la végétation. Un glissement de terrain avait à peu près obstrué le chemin de la vallée quelques années plus tôt. De temps en temps, un villageois franchissait le col menant à Hinode et revenait en rapportant les nouvelles du jour. Près de seize ans s'étaient écoulés depuis que l'étranger était venu puis avait disparu, et plus de quatorze depuis la naissance de son fils. Tomasu était devenu un magnifique jeune homme. Plus personne ne le taquinait et il ne se battait plus. Shimon remarqua qu'il était recherché aussi bien des autres garçons que des filles, ce qui l'amena à songer au mariage de son beau-fils. Il confia davantage de tâches à Tomasu, en exigeant qu'il passe moins de temps à vagabonder dans la montagne et qu'il travaille avec les hommes du village afin de se préparer à sa vie d'adulte.

La plupart du temps, Tomasu lui obéissait, mais un soir au début du septième mois il s'enfonça dans la forêt après avoir déclaré à sa mère qu'il allait chercher des champignons. En rentrant épuisé d'un champ lointain où il avait récolté ce qui restait de soja, Shimon entendit la voix de son épouse résonner dans la vallée :

— Tomasu ! Reviens à la maison !

Il s'assit lourdement sur la marche en bois de la maison. Tout son corps était ankylosé et ses articulations le faisaient souffrir. L'air du soir était glacé : l'hiver allait bientôt venir.

— Je jure que je vais le découper en huit morceaux, marmonna Sara en apportant à son époux de l'eau pour qu'il se lave.

Il poussa un grognement amusé, sachant qu'elle serait bien incapable de mettre cette menace à exécution.

— Il a raconté qu'il allait cueillir des champignons, mais ce n'était qu'un prétexte !

Leur fille aînée arriva en courant, les yeux brillant d'excitation, les joues rosies par le froid.

— Père ! Père ! Tomasu revient avec quelqu'un !

Shimon se leva, interloqué. Son épouse scruta la montagne en s'abritant les yeux.

La lumière s'assombrissait avec le crépuscule. Tomasu émergea de l'obscurité en guidant un petit homme râblé qui portait un lourd paquet dans un cadre de bambou attaché sur son dos. Tandis qu'ils franchissaient la dernière levée, Tomasu cria :

— Je l'ai trouvé dans la montagne ! Il était perdu !

— Inutile d'avertir le monde entier, grogna Shimon.

Cependant les villageois sortaient déjà de leurs maisons pour examiner l'inconnu. Shimon les regarda. Il les connaissait depuis sa naissance et n'avait jamais rencontré d'autres gens, en dehors du dernier étranger qui avait surgi de la forêt et causé tant de chagrin. Bien entendu, il savait quelles familles appartenaient ou non aux Invisibles, mais un observateur extérieur aurait été incapable de les distinguer.

Tomasu amena l'homme sur la marche de la maison.

— Je lui ai dit que nous lui donnerions à manger. Il peut passer la nuit avec nous et demain je lui montrerai le chemin pour aller à Hinode. Il vient d'Inuyama.

Le garçon rayonnait, grisé par cet événement imprévu.

— J'ai aussi trouvé des champignons, annonça-t-il en tendant son baluchon à sa mère.

— Je dois une fière chandelle à votre fils, dit l'homme en posant son fardeau sur la marche. Je voulais me rendre au village appelé Hinode, mais je n'étais encore jamais passé par ici. J'étais complètement perdu.

— Personne ne vient dans ces parages, répliqua prudemment Shimon.

L'étranger regarda autour de lui. Un petit attroupement s'était formé devant la maison. Les villageois contemplaient la scène sans déguiser leur intérêt passionné, mais en restant à distance. Shimon les vit soudain tels qu'ils devaient apparaître à l'homme, avec leurs vieux vêtements rapiécés, leurs jambes et leurs pieds nus, leurs visages émaciés et leurs corps maigres.

— Vous comprenez pourquoi, ajouta-t-il. La vie est rude par ici.

— Mais même la vie la plus rude a besoin d'un peu de détente et de parure, lança l'homme d'une voix se faisant enjôleuse. Laissez-moi vous montrer ce que j'ai dans mon paquet. Je suis un colporteur. J'ai des aiguilles et des couteaux, des fils et des cordes, et même quelques morceaux de tissu neufs ou moins neufs.

Se retournant, il fit signe aux villageois d'approcher :

— Venez jeter un coup d'œil !

Shimon éclata de rire.

— Ne perdez pas votre temps ! J'imagine que ce ne sont pas des cadeaux ? Nous n'avons rien à vous offrir en échange.

— Pas de pièces ? demanda l'homme. Pas d'argent ?

— Les deux nous sont absolument inconnus, répondit Shimon.

— Eh bien, je prendrai du thé ou du riz.

— Nous mangeons surtout du millet et de l'orge. Quant au thé, nous le faisons avec des brindilles de la forêt.

Le colporteur s'arrêta de déballer son paquet.

— Vous n'avez rien à troquer ? Que diriez-vous de m'offrir le gîte pour la nuit, un bol de millet et une tasse de thé de brindilles ?

Il se mit à pouffer.

— Ce sont là des richesses enviables pour un malheureux qui risque de passer la nuit en couchant sur la dure !

— Bien entendu, vous êtes le bienvenu chez nous, déclara Shimon. Mais nous n'attendons aucun paiement.

Il s'adressa à sa fille qui fixait le colporteur sans bouger :

— Maruta, apporte de l'eau pour notre hôte. Tomasu, porte ses effets à l'intérieur. Femme, nous aurons une bouche supplémentaire au souper.

Il eut un instant de détresse quand son estomac lui rappela ce que signifierait la présence de ce convive inattendu, mais il repoussa ce sentiment. Les antiques enseignements ne prescrivaient-ils pas d'accueillir les étrangers, car ils étaient peut-être des anges déguisés ?

Feignant d'ignorer leurs murmures implorants, il chassa les autres villageois qui auraient pourtant aimé avoir au moins le droit de regarder les aiguilles, le tissu, les couteaux, lesquels étaient autant de trésors à leurs yeux. Cependant il se demanda en lui-même s'il ne

pourrait pas obtenir quelques aiguilles pour les femmes, quelque chose de joli pour les petites filles...

Son épouse ajouta les champignons à la soupe. L'intérieur de la maison était chaud et enfumé. Dehors, le froid s'intensifiait à vue d'œil. Shimon songea de nouveau que cette nuit serait celle de la première gelée.

— Vous auriez vraiment eu froid en couchant dehors, déclara-t-il tandis que son épouse versait la soupe dans les vieux bols de bois.

Madaren, la cadette de la famille, commença innocemment à réciter la première prière pour le repas. Sara lui fit signe de se taire, mais le colporteur termina la récitation à voix très basse puis dit la seconde prière.

Il y eut un long silence. Shimon chuchota enfin :

— Vous êtes des nôtres ?

Le colporteur acquiesça de la tête.

— J'ignorais qu'il y en eût ici. Je n'avais jamais entendu parler de ce village.

Il avala bruyamment sa soupe.

— Soyez heureux que personne ne connaisse votre existence, car Iida Sadamu nous hait. Les victimes ont été nombreuses à Inuyama et même dans l'Ouest jusqu'à Noguchi et Yamagata, qui sont pourtant dans le Pays du Milieu. Si jamais Iida parvient à conquérir l'ensemble des Trois Pays, il nous exterminera.

— Nous ne sommes pas une menace pour sire Iida ni pour personne d'autre, intervint Sara. Et nous sommes en sûreté ici. Mon époux et Isao, notre chef, sont respectés. Ils aident tout le monde. Nous sommes aimés de tous et personne ne nous fera de mal dans ce village.

— Puisse le Seigneur veiller sur vous, dit leur hôte.

Shimon vit le désarroi de ses filles.

— Sous Sa protection, nous sommes à l'abri, se hâta-t-il de dire afin qu'elles ne prennent pas peur. Comme les poussins sous les ailes de la mère poule.

Quand le maigre souper fut terminé, le colporteur insista pour leur montrer ses marchandises en déclarant :

— Il faut que vous choisissiez quelque chose. Ce sera ma manière de vous payer, comme je l'ai dit.

— Ce n'est pas nécessaire, assura poliment Shimon.

Toutefois il était curieux de voir ce que l'homme avait à proposer et il n'avait pas oublié les aiguilles, qui étaient si utiles, si aisées à perdre ou à casser et si difficiles à remplacer.

Sara apporta une lampe. Ils s'en servaient rarement car d'ordinaire ils allaient se coucher dès qu'il faisait nuit. Tous se sentaient excités par cette clarté inhabituelle et ces précieux objets. Les yeux brillants,

les petites filles regardèrent le colporteur déployer des pièces d'étoffe tissées de jolis motifs, des aiguilles, une petite poupée en bois, des cuillers laquées de rouge, des écheveaux de fils de couleur, un rouleau de toile de chanvre bleu indigo et plusieurs couteaux dont l'un ressemblait plutôt à un sabre court, quoiqu'il eût une poignée toute simple et pas de fourreau.

Shimon ne put s'empêcher de remarquer que Tomasu semblait fasciné par cette arme et que, lorsqu'il se pencha dans la lumière pour l'observer de plus près, sa main droite parut s'incurver comme si la poignée du sabre s'était déjà lovée contre la ligne traversant sa paume.

Le colporteur le dévisagea en fronçant légèrement les sourcils.

— Il te plaît ? Il vaudrait mieux que non !

— Pourquoi transportez-vous de tels instruments de mort ? demanda doucement Sara.

— Les gens m'offrent beaucoup en échange, répondit l'homme en soulevant le sabre avec précaution pour le remballer. Je le vendrai un de ces jours.

— Pourquoi n'avons-nous pas d'armes ? chuchota Tomasu. Nous serions moins démunis face à ceux qui veulent nous tuer.

— Le Secret est notre défense, déclara Shimon.

— Il est préférable de mourir nous-mêmes plutôt que de mettre fin à la vie d'autrui, ajouta Sara. C'est ce que nous t'avons enseigné depuis ta naissance.

Le garçon rougit un peu sous leurs réprimandes et ne répliqua pas.

— Ce couteau a-t-il tué quelqu'un ? demanda Maruta avec un mouvement de recul comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Il a été fabriqué dans ce but, lui dit Shimon.

— Ou pour se tuer soi-même, intervint le colporteur.

Devant les regards stupéfaits des enfants, il ne put s'empêcher de broder un peu.

— Les guerriers pensent qu'il est honorable dans certaines circonstances de mettre fin à ses propres jours. Ils s'ouvrent le ventre avec un sabre semblable à celui-ci !

— Quel horrible péché, murmura Sara.

S'emparant de la main de Maruta, elle traça dessus le signe des Invisibles.

— Puisse-t-Il nous garder non seulement de la mort mais du péché de tuer !

Les hommes approuvèrent à voix basse, mais Tomasu observa :

— Nous avons peu de chance de tuer quoi que ce soit. Nous n'avons ni armes ni ennemis par ici.

Il sembla s'apercevoir de la désapprobation de sa mère et ajouta d'un ton sérieux :

— Je prie le Seigneur que nous n'ayons jamais ni les uns ni les

autres.

Sara versa du thé à tout le monde et ils conclurent la soirée par une prière finale pour l'avènement du royaume de paix. Le colporteur donna la poupée à Madaren et des cordons rouges pour nouer ses cheveux à Maruta. Shimon demanda des aiguilles et en reçut cinq.

Le lendemain matin, avant son départ, l'homme insista pour laisser la toile de chanvre.

— Demandez à votre épouse de vous confectionner une nouvelle robe avec.

— C'est trop coûteux, protesta Shimon. Nous avons fait si peu pour vous.

— Cette toile est lourde. Vous m'épargnerez la peine de la porter. Je vous suis reconnaissant, et n'oubliez pas que nous avons les mêmes croyances. Nous sommes frères !

— Merci, dit Shimon en prenant la toile avec gratitude.

Il n'avait jamais rien possédé d'aussi précieux.

— Vous reverrons-nous ici ? Vous serez toujours le bienvenu chez nous.

— J'essaierai de revenir, mais ce ne sera pas avant plusieurs mois. L'année prochaine, ou la suivante.

— Où comptez-vous aller maintenant ?

— Je pensais me rendre à Hinode, mais je crois que je vais y renoncer. Je voudrais me trouver dans l'Ouest l'an prochain. Si votre fils veut bien me montrer comment rejoindre le fleuve Inugawa, je pourrai arriver à Hofu en bateau avant l'hiver.

— Voyagez-vous d'un bout à l'autre des Trois Pays ?

— Je suis allé partout. J'ai même séjourné à Hagi.

Le colporteur ramassa le cadre de bambou et Shimon l'aida à l'attacher sur son dos.

— Je n'ai jamais entendu parler de Hagi, avoua-t-il.

— C'est la ville principale des Otori, qui ont été vaincus par Iida lors de la bataille de Yaegahara. Vous êtes sûrement au courant !

— Oui, nous avons appris la nouvelle, dit Shimon. Les luttes entre les clans sont si effroyables !

— Que le Seigneur nous en protège, renchérit le colporteur.

Il se tut un instant puis sembla chasser ces pensées lugubres.

— Eh bien, je dois y aller. Merci encore et prenez soin de vous.

Les deux hommes cherchèrent des yeux Tomasu. Shimon nota avec approbation qu'il était déjà au travail et ramassait des feuilles mortes destinées à être répandues sur les champs déserts et blanchis par le gel. Il allait l'appeler quand le colporteur observa :

— Il ne vous ressemble pas. Est-ce vraiment votre fils ?

— Oui, assura Shimon.

Il ajouta même, à sa propre surprise :

— Il tient du père de mon épouse.

Cet étranger curieux et bavard le mettait soudain mal à l'aise.

— Je vais vous montrer moi-même le chemin, déclara-t-il.

S'il le laissait partir avec le colporteur, il craignait de ne jamais revoir Tomasu.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Depuis que sa fille, Mariko, était allée comme otage à Inuyama à l'âge de sept ans, Maruyama Naomi se rendait deux fois par an dans la cité d'Iida Sadamu, qui était maintenant reconnue comme la capitale des Trois Pays. Parfois, quand le temps était calme, elle surmontait sa peur de la mer et prenait un bateau à Hofu. Le plus souvent elle passait par Yamagata, où elle s'arrêtait fréquemment pour plusieurs jours afin de visiter le temple de Terayama avant de suivre la grand-route jusqu'à Inuyama. Elle voyageait à cheval à travers son propre domaine, mais à partir de la frontière occidentale du Pays du Milieu elle s'installait dans un palanquin et veillait à apparaître comme une faible femme ne menaçant en rien le seigneur de la guerre qui détenait maintenant sa fille et s'en servirait sans scrupule pour s'assurer la domination de son domaine et de l'Ouest tout entier. Iida était occupé à armer et entraîner des troupes plus nombreuses, et forçait inlassablement les familles moins importantes à se soumettre à lui sous peine d'être anéanties. Elles s'inclinaient la plupart du temps, mais à contrecœur. Des révoltes contre Iida éclataient souvent aussi bien chez les guerriers que chez les fermiers, entraînant un surcroît de répression et de persécution. Les Seishuu s'inquiétaient de plus en plus à l'idée qu'il puisse s'emparer de force de ce qu'il ne voyait aucun moyen d'obtenir par des alliances matrimoniales.

Iida tenait toujours à la recevoir lui-même quand elle venait à Inuyama. Il la traitait avec une extrême courtoisie, la couvrait de cadeaux, de flatteries et d'éloges. Elle trouvait ses attentions désagréables, mais elle ne pouvait s'y soustraire sans l'insulter. À chaque visite, elle trouvait sa fille grandie. Mariko ressemblait à son père : elle ne serait pas une beauté, mais elle avait hérité de sa bonté et de son intelligence et faisait tout pour épargner du chagrin à sa mère. En compagnie, elle se montrait résignée à son sort, mais quand elles étaient seules elle pleurait en silence, en luttant pour se maîtriser et en priant sa mère de lui pardonner. Elle avait la nostalgie de Maruyama, de son climat plus clément et de la liberté qu'elle avait connue dans son enfance. À Inuyama, même si dame Iida la traitait avec gentillesse, elle vivait comme toutes les femmes de la résidence dans la terreur des accès de rage du seigneur et des brutalités de ses dignitaires.

Naomi perfectionna l'art de dissimuler ses sentiments, d'apparaître docile et soumise tout en préservant l'indépendance de son clan et de son pays. Elle ne donnerait à personne un prétexte pour la tuer ou la supplanter. Avec autant de soin que de méthode, elle se constitua un

réseau de soutiens dans son domaine et dans le reste de l'Ouest. Elle voyageait beaucoup, d'un bout à l'autre des Trois Pays, durant le printemps et l'automne. Habituellement, elle avait une escorte splendide comprenant Sugita Haruki, le chef de ses serviteurs, et au moins vingt hommes en armes, sans compter Sachie, sa suivante, et d'autres femmes. Il lui arrivait aussi de se déplacer plus discrètement, avec juste Sachie et quelques gardes. Les exigences du gouvernement faisaient souvent que Sugita lui était plus utile en restant à Maruyama.

De temps en temps, Naomi passait par Shirakawa et Noguchi. La sœur de sa mère était mariée à sire Shirakawa, et une affection solide unissait les deux femmes. Toutes deux avaient des filles qui étaient des otages, car la fille aînée des Shirakawa, Kaede, avait été envoyée à Noguchi à l'âge de sept ans. On craignait que l'enfant ne soit pas bien traitée là-bas. Outre que leur trahison avait entraîné la chute des Otori, les Noguchi avaient une réputation de cruauté. On disait que sire Noguchi s'efforçait d'impressionner Iida en l'égalant en brutalité. L'année où Mariko eut onze ans et Kaede treize ans (et Tomasu à Mino quinze ans), dame Maruyama se rendit au château et fut inquiète de ne trouver aucune trace de la petite Shirakawa parmi les femmes de la résidence. Quand elle voulut s'informer, elle n'obtint que des réponses évasives, voire dédaigneuses, qui redoublèrent ses craintes. Elle remarqua qu'Araï Daiichi faisait partie de la garde du château. Bien que son père fût malade à Kumamoto et qu'il eût trois frères cadets prêts à lui disputer le domaine, il n'avait pas été autorisé à rentrer chez lui de sorte qu'il semblait voué à perdre par défaut son héritage. Tel était le châtiment qu'Iida lui réservait pour avoir fait des ouvertures à Otori Shigeru avant Yaegahara, dix ans plus tôt.

Naomi logeait dans l'un des manoirs appartenant à Noguchi mais se trouvant hors de l'enceinte du château. Le vent était doux et chaud. Dans le jardin, les cerisiers étaient sur le point de fleurir. Elle se sentait agitée, presque fébrile. Le début du printemps la perturbait et son existence lui paraissait en soi insupportable. Elle dormait mal, tourmentée de désir. Sa nostalgie de la présence de Shigeru était telle qu'elle ne savait combien de temps encore elle pourrait mener cette vie amoindrie. Sa féminité tout entière semblait avoir dépéri dans cet état de privation, où elle n'était ni mariée ni libre et où seuls quelques maigres souvenirs la soutenaient. Parfois, dans ses moments les plus sombres, elle envisageait de sacrifier son enfant pour courir la chance d'un mariage avec Shigeru. Ils se retireraient à Maruyama et se prépareraient à combattre au grand jour. Puis elle se rappelait la douceur et le courage de Mariko, et elle était accablée de honte et de remords. Toutes ces émotions étaient encore aggravées par son inquiétude pour Shirakawa Kaede, qui était d'autant plus forte que la petite fille était sa parente la plus proche après Mariko et serait donc

l'héritière de Maruyama si jamais elle et sa fille mouraient.

Comme elle l'avait espéré, Arai vint lui rendre visite ce soir-là. Ils pouvaient se voir ouvertement, car ils étaient tous deux Seishuu de sorte que leur rencontre n'avait rien que de très naturel. Muto Shizuka accompagnait le seigneur. Naomi la salua avec des sentiments mêlés. C'était Shizuka qui avait apporté la lettre d'adieu de Shigeru à Maruyama, et la seule pensée de cette période replongeait Naomi dans un chaos de chagrin, de jalousie et de désespoir. Six années avaient passé depuis, mais ses émotions étaient toujours aussi intenses. Leurs chemins s'étaient croisés de temps en temps et Shizuka lui avait donné quelques nouvelles de Shigeru. En attendant ses visiteurs, Naomi se sentait en pleine confusion : elle était heureuse d'entendre parler de lui, mais Shizuka avait été avec lui, avait entendu sa voix, partagé ses secrets, peut-être même senti la caresse de ses mains. Cette dernière pensée était intolérable. Il lui avait promis de ne prendre aucune autre maîtresse, mais six années... À coup sûr, aucun homme ne pouvait se contenir si longtemps. Et Shizuka était si séduisante...

Ils échangèrent des politesses et Sachie apporta du thé. Après avoir servi ses hôtes, Naomi déclara :

— Sire Arai est maintenant capitaine de la garde. Je suppose que vous ne voyez que rarement la fille de sire Shirakawa.

Il but avant de répliquer :

— Je serais heureux de la voir moins souvent, car cela signifierait qu'on la traite convenablement et qu'elle est accueillie dans la famille Noguchi. Je ne la vois que trop et il en va de même pour tous les gardes !

— Au moins, elle est vivante ! s'exclama Naomi. Je craignais qu'elle ne soit morte et que les Noguchi essaient de le cacher.

— Ils la considèrent comme une domestique, dit Arai avec colère. Elle vit avec les servantes et est censée partager leurs tâches. Son père n'est pas autorisé à la voir. Elle est sur le point de devenir une femme et sa beauté est extrême. Les gardes prennent des paris pour savoir qui sera le premier à la séduire. Je fais de mon mieux pour la protéger. Ils savent que je tuerai quiconque pose la main sur elle. Mais il est honteux de traiter ainsi une fille de grande famille !

Il s'interrompit abruptement.

— Je ne puis en dire davantage. J'ai juré fidélité à sire Noguchi, pour le meilleur et pour le pire, et je dois me résigner à mon sort.

— Mais pas pour toujours, dit Naomi à voix basse.

Arai jeta un coup d'œil à Shizuka, qui sembla écouter un instant avant de hocher légèrement la tête. Il demanda alors en chuchotant :

— Connaissez-vous les intentions de sire Otori ? Nous n'avons guère de nouvelles de lui. On raconte qu'il a perdu tout courage et tout honneur pour avoir le droit de vivre.

— Je crois qu'il est très patient, répondit-elle. Nous devons tous imiter son exemple. Mais je ne suis pas en contact avec lui.

Elle regarda Shizuka, pensant qu'elle voudrait peut-être dire quelque chose, mais la jeune femme garda le silence.

— J'ai dû apprendre la patience en ces lieux, lança Araï d'un ton amer. Nous sommes divisés et réduits à l'impuissance. Nous restons chacun isolés dans nos ténèbres, à regretter ce qui aurait pu être. Les choses changeront-elles jamais ? Je vais perdre définitivement Kumamoto si mon père meurt pendant que je me morfonds ici. Mieux vaudrait agir et échouer que de continuer ainsi !

Naomi ne savait que lui répondre sinon qu'il devait absolument persévérer dans sa patience, mais avant qu'elle pût ouvrir la bouche Shizuka fit un signe à Araï, lequel se mit aussitôt à parler du temps qu'il faisait. Naomi l'interrogea sur la santé de son épouse.

— Elle vient d'avoir son premier enfant, dit Araï avec brusquerie. Un fils.

Naomi regarda furtivement Shizuka, mais le visage de la jeune femme était impassible. La noble dame l'avait souvent enviée d'être assez heureuse pour vivre ouvertement avec l'homme qu'elle aimait et mettre au monde ses enfants. À présent, cependant, Shizuka devait être jalouse de l'épouse de son amant et de l'héritier légitime qu'elle lui avait donné. Et qu'allaient devenir les deux garçons plus âgés ?

Elle fut interrompue dans ses réflexions par une voix à l'extérieur. La servante ouvrit la porte, derrière laquelle ils découvrirent un des gardes d'Araï agenouillé. Il apportait un message annonçant au capitaine qu'il était requis au château.

Araï prit congé cérémonieusement, sans rien ajouter. Naomi se réjouissait qu'il veille sur Kaede, mais son attitude l'inquiétait. Il était si impatient. Le moindre incident le ferait exploser, et les soupçons retomberaient sur elle et sa fille. Shigeru perdrait tout le bénéfice de ses années d'attente patiente. Shizuka resta encore un peu, mais la résidence bruissait maintenant de l'activité des servantes préparant le bain et le souper, de sorte qu'elles n'échangèrent que des banalités. Toutefois, avant de s'en aller, Shizuka déclara :

— Je pars demain pour Yamagata. J'emmène mes fils qui doivent séjourner dans ma famille en montagne. Peut-être pourrions-nous nous tenir toutes deux compagnie sur la route ?

Naomi fut aussitôt envahie par le désir de se rendre à Terayama afin de se promener dans le jardin paisible où elle avait rencontré Shigeru pour la première fois, en éprouvant le choc de le reconnaître et la conviction qu'un lien les unissait dès une vie antérieure. Elle avait projeté de rejoindre le port de Hofu, de voyager en bateau jusqu'à l'embouchure de l'Inugawa puis de remonter le fleuve vers Inuyama, mais la perspective de la traversée l'angoissait déjà. Rien ne

l'empêchait de changer de plan et de passer par Yamagata en faisant route avec Shizuka.

Elle avait donné des ordres pour voyager en palanquin, mais dès qu'ils eurent dépassé les faubourgs de la ville elle en sortit pour monter son cheval, qu'un des soldats avait mené à côté du sien. Shizuka était elle aussi à cheval. Son fils cadet, âgé de sept ans, était assis derrière elle, mais l'aîné avait son propre petit destrier, qu'il montait avec autant d'assurance que de talent.

La vue des garçons remplit Naomi de tristesse pour son propre fils, qui aurait eu à peu près l'âge de Zenko s'il avait vécu, et pour les enfants de Shigeru qui ne viendraient jamais au monde. Elle aurait voulu les faire exister par la seule force de sa nostalgie et de sa volonté. Ils seraient comme les deux petits cavaliers : robustes, avec des cheveux épais et luisants et des yeux noirs ignorant la peur.

Zenko chevauchait avec les soldats en tête du cortège. Ils le traitaient avec respect mais le taquinaient affectueusement. Leurs rires et leurs plaisanteries éveillèrent la jalousie de son petit frère, qui supplia à la première halte qu'on le laisse chevaucher avec son frère. Un garde le prit gentiment derrière lui sur son cheval, et les deux femmes se retrouvèrent pratiquement seules sur la route suivant les méandres du fleuve qui constituait la frontière occidentale du Pays du Milieu. Chaque coude abritait des rizières, où des paysans mettaient en terre les jeunes plants au son des chants et des tambours. Hérons et aigrettes parcouraient d'un air digne l'eau peu profonde. La forêt résonnait du chant éclatant de la fauvette. Tous les arbres arboraient leurs feuilles nouvelles d'un vert étincelant, et des fleurs sauvages émaillaient les berges. Les chatons sucrés des châtaigniers attiraient des centaines d'insectes. L'air était chaud, mais un froid glacial régnait encore à l'ombre de la forêt.

Naomi ne put contenir son impatience plus longtemps.

— Avez-vous vu sire Otori ? demanda-t-elle.

— Je le rencontre de temps à autre, répondit Shizuka, mais je n'ai pas été à Hagi cette année. L'an passé, je l'ai vu au printemps et à l'automne.

À sa propre surprise, Naomi sentit des larmes jaillir de ses yeux. Se défiant de sa voix, elle garda le silence. Bien qu'elle eût détourné la tête comme pour s'imprégner de la beauté du paysage, Shizuka devait avoir remarqué sa détresse car elle déclara :

— Noble dame, je suis désolée de le voir alors que cela vous est interdit. Il ne vous oublie pas. Il pense sans cesse à vous et vous lui manquez terriblement.

— Il vous parle de ses sentiments ? s'exclama Naomi.

Elle était indignée qu'il pût partager ainsi leur secret, et affreusement jalouse de cette femme qui contrairement à elle avait le

droit de le rencontrer.

— Il n'a pas besoin d'en parler. Nous évoquons d'autres sujets, qu'il est plus sûr pour nous tous de ne pas divulguer. Vous aviez raison de dire à Araï que sire Otori était patient. Il est également retors et cache aux autres sa véritable personnalité. Mais il n'oublie jamais son ambition secrète : voir Iida mort et vous épouser.

Naomi tressaillit en entendant prononcer ces mots par une troisième personne. Regardant Shizuka dans les yeux, elle lança :

— Cela arrivera-t-il ?

— Je l'espère de tout cœur.

— Et sire Otori se porte bien ?

Elle voulait simplement continuer de dire son nom, de parler de lui.

— Très bien. Il s'occupe avec succès de son domaine, il voyage beaucoup, parfois avec mon oncle, Kenji, avec qui il s'est lié d'amitié. Takeshi est également très proche de lui et est devenu un jeune homme accompli. Tout le monde admire sire Otori.

— Personne ne peut se comparer à lui, dit Naomi d'un ton tranquille.

— Je crois que vous avez raison, approuva Shizuka.

Elles chevauchèrent un instant en silence. Naomi songeait à Shigeru. Huit ans s'étaient écoulés depuis leur rencontre au Seisenji, et elle ne l'avait pas revu depuis six ans. Cependant elle se sentait de nouveau comme une jeune fille, pendant ce voyage printanier. Son corps tout entier aspirait à être caressé, à se fondre dans ce paysage fertile et opulent, où palpitait l'énergie de la vie.

Elle reprit enfin :

— Comptez-vous passer l'été avec votre famille ?

— Les garçons resteront là-bas. Quant à moi, je retournerai à Noguchi, à moins que...

— Que quoi ? la pressa Naomi.

Shizuka ne répondit pas et resta quelque temps silencieuse. Puis elle demanda doucement :

— Que savez-vous réellement de moi ?

— Dans sa lettre, sire Otori m'a dit que vous aviez juré de l'aider, que vous apparteniez à la Tribu et que je ne devais en parler à personne. Je sais que vous vivez depuis des années avec sire Araï. Il paraît vous aimer profondément.

— Dans ces conditions, je puis vous dire qu'à moins que je ne reçoive de nouvelles instructions, il semble que la Tribu soit satisfaite que je reste avec Araï.

— Je pensais que vous étiez libre de décider vous-même.

— Une femme est-elle jamais libre ? Vous et moi, pour différentes raisons, jouissons de plus de liberté que la plupart, mais même nous,

nous ne pouvons agir à notre guise. Les hommes sont brutaux et impitoyables. Ils prétendent nous aimer, mais nos sentiments ne comptent pas pour eux. Comme vous l'avez appris hier soir, l'épouse d'Araï vient d'avoir un enfant. Elle est au courant de mon existence et de celle des garçons. Araï vit ouvertement avec moi depuis que j'ai quinze ans, mais il n'a pas reconnu mes fils, même s'il semble les chérir et en être fier. Dix années sont une longue période dans la vie d'un homme. Un jour viendra sans doute où il se lassera et voudra se débarrasser de moi. Vous vous rendrez vite compte que je n'ai aucune illusion sur le monde. Les enfants ont parfois des accidents...

En voyant le visage de Naomi, elle lança :

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas rouvrir de vieilles plaies. Cependant je n'ai pas l'intention de laisser mes fils dans un endroit dangereux pour eux. D'ailleurs, ils portent le nom de Muto : ce sont des enfants de la Tribu. Il est temps qu'ils commencent leur entraînement, comme je l'ai fait à leur âge.

— En quoi consiste cet entraînement ? demanda Naomi avec curiosité. À quoi vous prépare-t-il ?

— Vous devez avoir entendu parler des activités de la Tribu, dame Maruyama. La plupart des souverains y recourent de temps à autre.

— Je ne crois pas qu'il y ait des membres de la Tribu à Maruyama, et je ne les ai jamais employés ! s'exclama Naomi.

Après un silence, elle ajouta :

— Peut-être devrais-je le faire.

— Sire Otori ne vous a donc rien dit de Bunta, votre palefrenier ?

Naomi se retourna vivement sur sa selle. Bunta chevauchait à quelques pas derrière elle, en compagnie de Sachie.

— Bunta appartient à la Tribu ?

— C'est par lui que j'ai appris vos rencontres avec sire Otori.

— Je vais le faire exécuter, déclara Naomi avec fureur. Sachie disait qu'il garderait mes secrets !

— Il ne les a révélés qu'à moi. Il est heureux qu'il m'en ait parlé, car j'ai pu vous protéger tous deux. Et je n'ai rien raconté à personne. Ne dites et ne faites rien le concernant, car grâce à lui je peux savoir où vous vous trouvez et si vous êtes en sécurité. Si jamais vous avez besoin de me contacter, vous pourrez le faire par son intermédiaire.

Naomi s'efforça de maîtriser sa colère et sa stupéfaction. Shizuka lui avait fait toutes ces révélations avec un calme parfait et la regardait maintenant en souriant. La noble dame tenta d'imiter son sang-froid et déclara :

— Sire Otori m'a écrit que vous lui aviez juré fidélité. Espérerait-il recourir aux services de la Tribu ? Je veux dire : contre Iida ?

Elle ajouta :

— Seriez-vous capable de... ?

Elle s'interrompt, ne pouvant exprimer cette idée à voix haute et craignant que même dans cette contrée ensoleillée, où elles chevauchaient apparemment en solitaires, des espions puissent surprendre leurs propos.

— Sire Otori attend l'instant propice, murmura Shizuka si bas que Naomi eut peine à l'entendre. Après quoi, il passera à l'action.

La compagnie de Shizuka raviva le courage et les espérances de Naomi. Cette humeur allègre continua de l'habiter après qu'elles se furent quittées à Yamagata. Shizuka déclara qu'elle se rendait dans la maison de son oncle, et Naomi passa la nuit dans une auberge avant de partir le lendemain pour le temple avec Sachie, deux gardes et Bunta. Les hommes restèrent avec les chevaux dans l'abri au pied de la montagne, tandis que Naomi et Sachie gravissaient seules le sentier escarpé.

Elles partirent au petit matin. La rosée emperlait le sommet des bambous et transformait les toiles d'araignée en bijoux. Comme toujours, Naomi se sentit comme attirée invinciblement par la paix spirituelle du temple et remplie par un sentiment familier de respect tandis qu'elle marchait avec sa compagne en silence. Une vaste écharpe couvrait sa tête et elle portait des vêtements très simples, comme une pèlerine ordinaire. Elle n'avait pas envoyé de messagers pour annoncer son arrivée.

Dans la cour principale et autour de l'hôtellerie des femmes, la floraison des cerisiers était déjà sur le déclin et les pétales blancs et roses gisaient en couche épaisse sur le sol. Les azalées écarlates et les pivoinas aux pétales blancs teintés de rouge commençaient tout juste à s'épanouir.

Naomi se promena dans les jardins et s'assit un long moment près du bassin, en regardant les carpes rouge et or nager en cercles sous la surface de l'eau. Elle en venait à croire qu'elle n'était vraiment qu'une simple pèlerine, dépouillée de tous les devoirs et les soucis de sa vie, quand sa rêverie fut interrompue par l'apparition de l'abbé, Matsuda Shingen.

Il s'avança vers elle d'un pas rapide.

— Dame Maruyama ! J'ignorais que vous étiez ici. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir souhaité la bienvenue plus tôt.

— Seigneur abbé.

Elle s'inclina jusqu'au sol.

— Cette visite est inattendue, mais bien sûr votre présence est toujours un honneur pour nous...

Son ton semblait légèrement interrogateur. Comme elle ne répondait rien, il dit tout bas :

— Sire Shigeru est au temple.

Elle sentit son sang se précipiter dans ses veines et ses yeux

s'écrouler comme ceux d'une folle. Elle lutta pour garder son sang-froid.

— Je ne le savais pas, répliqua-t-elle avec calme. J'espère que sire Otori se porte bien.

Elle ne put en dire davantage. « Je n'aurais jamais dû venir, pensa-t-elle. Sa présence m'a sans doute attirée en ces lieux. Il faut que je reparte sur-le-champ. Mais je mourrai si je ne le vois pas... »

— Il fait une retraite dans les montagnes, expliqua Matsuda. Il vient ici de temps en temps, encore que nous ne l'ayons pas vu pendant des mois. J'ai cru qu'une rencontre avait peut-être été arrangée, comme la dernière fois.

— Non, lança-t-elle précipitamment. C'est une coïncidence.

— Il est donc inutile que j'envoie un message à sire Shigeru ?

— Absolument. Je ne veux pas le troubler dans sa méditation. De toute façon, il vaut mieux que nous ne nous rencontrions pas.

Elle eut l'impression que l'abbé lui jetait un regard inquisiteur, mais il n'insista pas.

Ils changèrent de sujet pour évoquer la situation à Maruyama, la fille de Naomi, la beauté du temps printanier. Puis il s'excusa et elle resta seule dans le jour déclinant, tandis qu'un croissant de lune argenté se levait au-dessus des montagnes en compagnie de l'étoile du Berger.

L'air glacé de la nuit la força finalement à rentrer. Sachie se montra encore plus prévenante que d'ordinaire. Naomi sentait l'inquiétude de sa compagne et brûlait de lui parler, mais elle n'osa pas, car elle craignait de perdre toute retenue si elle commençait à s'épancher. Elle se baigna dans les sources chaudes à la clarté de la lune et des étoiles, consciente de la blancheur de sa peau apparaissant à travers l'eau et la vapeur. Après un souper léger, elle alla se coucher alors que la lune n'avait pas même achevé la moitié de sa course dans le ciel. Elle resta éveillée presque toute la nuit, en songeant à la lune dont le cycle gouvernait son propre corps. Comme l'astre commençait à croître, elle savait qu'elle était dans sa période la plus fertile. Raison de plus pour ne pas rencontrer Shigeru, car concevoir maintenant un enfant serait un désastre. Toutefois son corps, ignorant ses peurs, le désirait avec toute son innocence animale.

Elle s'endormit un peu à l'aube, mais fut réveillée par les pépiements insistants des moineaux sous les avant-toits, obéissant à l'appel de la saison des nids et des amours. Se levant en silence, elle revêtit une robe, mais ce faible bruit suffit à réveiller Sachie qui demanda :

— Noble dame ? Voulez-vous que j'aille vous chercher quelque chose ?

— Non, je vais me promener dehors avant le lever du soleil.

Ensuite nous repartirons pour Yamagata.

— Je vais vous accompagner, dit Sachie en repoussant sa couverture.

À sa propre surprise, Naomi répondit :

— Je n'irai pas loin. Je préférerais rester seule.

— Très bien, dit Sachie après un silence.

« Je suis possédée », pensa Naomi. De fait, elle semblait avancer presque malgré elle, comme poussée par des esprits à travers le jardin humide de rosée puis sur le versant de la montagne.

Le monde n'avait jamais semblé aussi beau. La brume voilant les sommets se dissipa peu à peu et la lumière passa du gris à l'or. Elle avait pensé revenir dès que le soleil aurait dégagé la chaîne escarpée s'étendant à l'est, mais même après, quand l'air devint plus chaud, elle trouva sans cesse des raisons pour marcher plus loin – jusqu'au prochain virage, rien que pour admirer la vue sur la vallée –, si bien que le sentier finit par s'aplanir et s'ouvrir sur une petite clairière où un chêne gigantesque surgissait de l'herbe printanière.

Shigeru était allongé sur le dos, les mains derrière la tête. Elle crut d'abord qu'il dormait, mais en s'approchant elle vit que ses yeux étaient grands ouverts.

« Ce doit être un rêve, se dit-elle. Je vais bientôt me réveiller. » Et elle fit ce qu'elle aurait fait en rêve, s'étendit près de lui et l'enlaça en posant la tête sur sa poitrine, sans un mot.

Elle sentait sous la chair et les os de son propre visage les battements de son cœur. Elle respira au même rythme que lui. Se tournant légèrement, il la serra dans ses bras, enfouit son visage dans ses cheveux.

La douleur de la séparation s'évanouit. Elle sentit la tension et la peur de ces dernières années l'abandonner. Elle ne pouvait penser qu'au souffle de Shigeru, à son cœur battant, à son corps dur et ardent. Elle brûlait de désir pour lui, et lui pour elle.

Ensuite, elle pensa : « Je vais me réveiller maintenant », mais la scène ne changea pas brusquement. L'air était chaud sur son visage, les oiseaux chantaient dans la forêt, le sol sous son corps était ferme, l'herbe humide.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ? demanda Shigeru.

— Je me rends à Inuyama et j'ai eu envie de voir les jardins du temple. J'ignorais que vous étiez à Terayama, c'est Matsuda qui me l'a appris hier soir. Je voulais partir immédiatement, mais ce matin une force m'a poussée à suivre ce chemin.

Elle s'interrompit en frissonnant.

— J'avais l'impression d'agir sous l'effet d'un charme. Vous m'avez ensorcelée.

— Je pourrais en dire autant. J'ai été incapable de dormir la nuit

dernière. Je comptais rendre visite à Matsuda aujourd'hui avant de rentrer à Hagi. Mon intention était d'y aller très tôt, puis de retourner dans ma cabane au cœur de la montagne. J'y ai habité avec Matsuda quand j'avais quinze ans et suivais son enseignement. Une force m'a poussé à me reposer sous cet arbre. Il a une signification particulière pour moi, car j'ai aperçu un jour dans son feuillage un houou, l'oiseau sacré de la paix et de la justice. J'espérais le revoir, mais je crains qu'il reste introuvable dans les Trois Pays tant qu'Iida sera vivant.

Le nom d'Iida rappela à Naomi le monde angoissant où ils vivaient, mais dans cette clairière, avec Shigeru, elle se sentait à l'abri de ses dangers.

— J'ai l'impression d'être une petite villageoise, dit-elle d'un ton mélancolique. En rendez-vous secret avec mon amoureux.

— Je vais aller annoncer à tes parents que nous sommes fiancés. Nous nous marierons devant l'autel et le village entier s'enivrera en notre honneur !

— Devrai-je quitter ma famille et m'installer dans la maison de ton père ?

— Bien sûr, et ma mère te tyrannisera et te fera pleurer sans que je puisse prendre ton parti, de peur que tous les hommes du village se moquent de moi en disant que je suis fou de ma femme ! Mais la nuit, je te rendrai heureuse et te répéterai combien je t'aime, et nous aurons plein d'enfants.

Elle aurait voulu qu'il ne prononce pas ces paroles, même pour plaisanter. Elles semblaient avoir donné vie à un rêve. Elle essaya de mettre de côté ses angoisses.

— J'ai voyagé avec Muto Shizuka jusqu'à Yamagata. Auparavant je me suis rendue à Noguchi, où j'ai rencontré Arai Daiichi. Il m'a interrogé sur vos intentions, car il avait entendu dire que vous ne vous intéressiez qu'à l'agriculture.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Seulement que vous étiez patient, ce qui n'est pas son cas. Je le crois sur le point de se révolter. Il suffira d'un incident ou d'une insulte pour qu'il explose.

— Il ne faut pas qu'il agisse seul ni avec précipitation. Iida n'aurait aucune peine maintenant à l'écraser et à l'éliminer.

— Shizuka et moi avons parlé de la Tribu. Il m'est venu à l'esprit que nous devrions recourir à leurs services. Sire Shigeru, nous ne pouvons continuer ainsi. Nous devons agir. Nous devons tuer Iida. Même si nous ne pouvons l'affronter sur le champ de bataille, nous pourrions sûrement trouver quelqu'un pour l'assassiner !

— J'ai eu la même idée. J'en ai même parlé avec Shizuka. Elle m'a fait comprendre qu'elle serait prête à essayer, mais je répugne à lui demander un tel service. C'est une femme et elle a des enfants.

J'aimerais combattre Iida d'homme à homme, mais je crains en me rendant à Inuyama de me mettre simplement à sa merci.

Ils se turent tous deux un instant, en songeant au jeune guerrier Yanagi mort sur la muraille du château.

— La Tribu ne veut pas supprimer Iida, reprit Shigeru. Il emploie un grand nombre de ses membres. Nous ne pourrions donc recourir qu'à quelqu'un en qui nous aurions toute confiance, sans quoi nous risquerions de n'aboutir qu'à révéler nos projets à la Tribu et aux Tohan. À ma connaissance, seule Shizuka ferait l'affaire.

Naomi chuchota :

— Je serai à Inuyama dans quelques semaines. Je me trouverai en présence d'Iida.

— Vous ne devez même pas y penser ! s'écria Shigeru d'un ton alarmé. Quels que soient vos talents de combattante, vous ne feriez pas le poids face à lui. De plus il est entouré en permanence de guerriers, de gardes cachés et de membres de la Tribu. Ce serait votre mort, ainsi que celle de votre fille, et sans vous ma vie n'aurait plus de sens. Il nous faut continuer de feindre, de ne rien faire susceptible d'éveiller les soupçons d'Iida, d'attendre que se présente l'occasion propice.

— Et l'assassin idéal.

— Oui, c'est également essentiel.

— Je dois retourner à l'hôtellerie, sans quoi Sachie va s'inquiéter. Je ne voudrais pas qu'on parte à ma recherche.

— Je vais vous accompagner.

— Non ! Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Je vais partir sans attendre pour Yamagata. Ne vous montrez pas aujourd'hui au temple.

— Très bien, dit-il. Je suppose que vous avez raison. Je vais aller passer encore une nuit dans ma cabane solitaire.

Se sentant menacée par les larmes, elle se leva pour les cacher.

— Si seulement je n'étais qu'une petite villageoise ! Mais j'ai de lourdes responsabilités, que ce soit envers mon clan ou ma fille.

— Dame Maruyama, dit-il cérémonieusement en se levant à son tour, ne vous désespérez pas. Nous n'aurons plus très longtemps à attendre.

Elle hocha la tête sans oser parler. Ils n'échangèrent plus un regard. Tandis qu'il se penchait pour ramasser ses effets, glissait Jato dans sa ceinture et s'éloignait sur le sentier montagnard, elle rebroussa chemin et rentra au temple, le corps encore enivré par leur rencontre, l'esprit déjà tourmenté par la peur.

Pendant le voyage, elle passa les journées à essayer de se calmer, en recourant à toutes les méthodes qu'on lui avait enseignées depuis l'enfance afin de maîtriser le corps et l'esprit. Elle se dit qu'elle ne devait plus jamais avoir un tel rendez-vous, qu'elle devait cesser de se comporter comme une petite sottie entichée d'un fermier. Si jamais il existait un avenir commun pour Shigeru et pour elle, il ne pourrait être que le fruit de leur sang-froid et de leur discrétion en attendant. Cependant elle savait déjà tout au fond de sa chair et de son esprit qu'il n'était plus temps pour la discrétion. Elle avait la certitude d'avoir conçu un enfant, qu'elle aurait tant voulu garder mais ne pouvait se permettre de mettre au monde.

Elle songea à retourner sur-le-champ à Maruyama, mais une telle décision pourrait offenser Iida et aggraver ses soupçons au point de nuire à Mariko. Il lui parut préférable de continuer son voyage comme prévu. Elle était attendue à Inuyama, où des messagers avaient déjà été envoyés. Alléguer une quelconque maladie ne ferait qu'insulter Iida sans le convaincre. Elle n'avait d'autre choix que de poursuivre son chemin, de persévérer dans la dissimulation.

Son itinéraire l'amena au cœur du Pays du Milieu, dans les anciens territoires Otori cédés au clan des Tohan après Yaegahara. Pour avoir refusé de devenir Tohan, les habitants avaient senti le poids de la cruauté et de l'oppression du clan oriental. Elle surprit peu de propos sur la route et dans les hôtelleries où elle passait la nuit, car ce peuple naguère plein de vie se montrait désormais aussi taciturne que soupçonneux, non sans raison. Elle aperçut plusieurs traces d'exécutions récentes. Chaque village arborait un écriteau indiquant les peines attendant ceux qui enfreignaient les lois et prévoyant pour la plupart la torture et la mort. À l'embranchement où la route se divisait pour rejoindre Chigawa au nord et Inuyama à l'est, les porteurs du palanquin s'arrêtèrent pour se reposer devant une petite auberge proposant du thé, des bols de riz aux nouilles et du poisson séché. Lorsque Naomi mit pied à terre, ses yeux tombèrent sur un nouvel écriteau auquel, cette fois, un héron était pendu par les pattes. L'oiseau respirait à peine. Il battait sporadiquement des ailes en ouvrant et fermant le bec dans sa souffrance exténuée.

Ce spectacle bouleversa Naomi, écoeurée par cette cruauté inutile. Elle ordonna à ses gardes de dépendre le héron. Leur approche l'affola et il mourut en se débattant contre leurs tentatives pour le sauver. Quand ils l'eurent déposé sur le sol devant elle, elle s'agenouilla et effleura le plumage terni, regarda les yeux se voiler.

Le vieil aubergiste se précipita dehors et lança d'un ton alarmé :

— Noble dame, vous n'auriez pas dû le toucher. Nous allons tous être punis.

— C'est insulter le Ciel que de traiter ainsi ses créatures, rétorqua-

t-elle. Une telle barbarie porte certainement malheur à tous les voyageurs.

— Ce n'est qu'un oiseau, et nous sommes des hommes, marmonna-t-il.

— Pourquoi torturer un oiseau ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il s'agit d'un avertissement.

Il refusa d'en dire plus et elle comprit qu'elle ne devait pas insister sous peine de le mettre en danger, mais ce souvenir continua de la tourmenter pendant les derniers jours de son voyage à travers les montagnes entourant Inuyama. Le temps était toujours aussi beau et printanier, mais elle ne parvenait pas à savourer le ciel bleu et la douce brise méridionale. Le héron mourant avait tout assombri.

Elle passa la dernière nuit, à quelques heures de route de la capitale, dans un petit village au bord du fleuve. Tandis qu'on préparait le souper, elle demanda à Sachie de parler à Bunta : peut-être pourrait-il glaner des informations dans le village.

Lorsqu'il revint, les deux femmes avaient terminé leur repas.

— J'ai rencontré des hommes de Chigawa, dit-il à voix basse après s'être agenouillé devant Naomi. Personne ne veut parler ouvertement, car les Tohan ont des espions partout. Malgré tout ces hommes m'ont un peu renseigné. Le héron est un avertissement, comme l'a dit l'aubergiste. Il existe dans tout le Pays du Milieu un groupe, ou un mouvement, appelé Loyauté envers le Héron. Les Tohan s'efforcent de l'éliminer. Tout cela est lié aux mines d'argent. Apparemment, ce mouvement y est très puissant. Les mineurs mènent une vie de plus en plus misérable. Beaucoup s'enfuient et se réfugient dans les montagnes. Des jeunes gens, et même des enfants, sont contraints de prendre leur place. Ces hommes disent que c'est de l'esclavage, et que sous les Otori ils n'ont jamais été des esclaves.

Elle le remercia mais s'abstint de l'interroger davantage. Il lui semblait qu'elle en avait déjà trop entendu. « Loyauté envers le Héron » – il ne pouvait s'agir que de partisans de Shigeru.

Après s'être levée tôt le lendemain matin, elle arriva dans la capitale peu après midi. Elle avait souvent fait ce voyage, désormais, mais elle n'avait jamais pu surmonter entièrement l'effroi que lui inspirait la vision des murailles noires du château d'Iida. Il dominait la ville du haut de ses remparts s'élevant abruptement au-dessus des douves et se reflétant en miroitant dans les eaux lentes et verdâtres du fleuve. Une rue étroite serpentait jusqu'au pont principal. Bien qu'elle fût une visiteuse régulière et connue des gardes, elle et Sachie durent descendre de leurs palanquins afin qu'ils soient fouillés à fond. Irritée, elle songea qu'il aurait pourtant fallu qu'un assassin soit singulièrement petit et souple pour pouvoir s'y cacher.

Cette fouille était insultante, mais les soupçons d'Iida étaient tout

à fait fondés car nombreux étaient ceux qui aspiraient à le voir mort. En fait, comme elle l'avait dit à Shigeru, Naomi elle-même l'aurait tué si elle l'avait pu. Toutefois elle chassa ces pensées et attendit avec un calme impassible qu'on l'autorise à poursuivre son chemin.

Elle remonta dans son palanquin et les porteurs franchirent la cour principale pour gagner la cour méridionale, où se trouvait la résidence d'Iida. Elle mit une nouvelle fois pied à terre, accueillie par deux suivantes de dame Iida. Tandis que ses porteurs et ses gardes retournaient dans la ville, elle, Sachie et leurs deux servantes traversèrent le portail à la suite des femmes puis descendirent les hautes marches menant aux jardins qui s'étendaient, immenses, jusqu'au bord du fleuve.

Le parfum des fleurs était partout. Les iris pourpres commençaient tout juste à s'épanouir autour du ruisseau coulant à travers la végétation. De lourdes glycines pendaient comme des glaçons au toit du pavillon.

Naomi et Sachie attendirent que les servantes leur aient ôté leurs sandales et apporté de l'eau pour laver leurs pieds, puis elles montèrent sur la véranda en bois ciré. Elle venait d'être construite et faisait le tour complet de la résidence. Quand elles marchèrent dessus, le bois produisit des sons évoquant les appels d'un oiseau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sachie étonnée à l'une des servantes.

— Sire Iida l'a fait fabriquer cette année, répondit-elle en chuchotant. C'est une merveille, n'est-ce pas ? Même un chat ne peut le traverser sans le faire chanter. Nous l'appelons le parquet du rossignol.

— Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille, dit Naomi.

Elle se sentait encore plus accablée. Assurément, Iida s'était rendu invulnérable.

La résidence était décorée dans un style plein de somptuosité. Des feuilles d'or couvraient les poutres du plafond et faisaient ressortir la triple feuille de chêne ornant les bossages des murs. Les corridors avaient tous un parquet ciré en bois de cyprès et leurs murs arboraient des peintures flamboyantes de tigres, de paons et d'autres animaux exotiques.

Elles avancèrent en silence jusqu'aux appartements des femmes, qui occupaient la partie la plus reculée de la résidence. Les décorations y étaient plus sobres et les bêtes sauvages cédaient la place à des fleurs et des poissons délicats. Naomi fut conduite dans la pièce qui lui était habituellement dévolue. On emporta dans la réserve les boîtes et les paniers contenant ses vêtements, des cadeaux pour dame Iida, ainsi que des robes et des livres nouveaux pour Mariko.

Sachie s'y rendit également pour surveiller le déballage des bagages. Puis on apporta du thé dans d'élégants bols vert pâle.

Naomi le but avec plaisir, car l'après-midi commençait à devenir très chaude. Elle resta assise en essayant de se calmer.

Sachie revint avec Mariko. La petite fille salua sa mère cérémonieusement, en s'inclinant profondément, puis se blottit dans ses bras. Comme toujours Naomi fut envahie d'un soulagement intense, lui rappelant presque l'afflux du lait dans ses seins, en voyant que son enfant était vivante, en sûreté, assez proche pour qu'elle puisse lisser ses cheveux en arrière sur son front, scruter son regard, sentir sa douce haleine.

— Laissez-moi vous regarder ! s'exclama-t-elle. Comme vous grandissez vite ! Mais vous êtes pâle. Votre santé est-elle bonne ?

— Plutôt. J'ai attrapé froid le mois dernier et la toux a persisté. Je vais mieux, maintenant que l'hiver est enfin terminé. Mais vous aussi, mère, vous êtes pâle. Vous n'avez pas été malade ?

— Non, c'est juste que le voyage m'a fatiguée. Et puis, bien sûr, je suis si émue de vous voir.

Mariko sourit, les yeux brillant de larmes.

— Combien de temps resterez-vous, mère ?

— Pas longtemps, cette fois, je le crains.

Elle vit que Mariko s'efforçait de cacher sa déception.

— Des affaires pressantes m'attendent à Maruyama, expliqua-t-elle en sentant son ventre se contracter d'angoisse.

— J'espérais que vous resteriez jusqu'à la fin des pluies de l'été. C'est tellement sinistre ici quand il pleut tous les jours.

— Je devrai partir avant. Il ne faut pas que les pluies me retardent.

Car elles pourraient durer cinq ou six semaines, qu'elle devrait passer dans la maisonnée des femmes, lesquelles connaissaient le moindre détail de la vie des autres et notamment la période où chacune devait rester isolée à cause de ses règles, selon la coutume des Tohan. Ces femmes avaient si peu d'occupations qu'elles l'épieraient nuit et jour. Elle redoutait leur ennui et leur méchanceté.

— Sachie vous a apporté de nouveaux livres, lança-t-elle avec entrain. Vous ne manquerez pas de distractions quand la pluie vous confinera à l'intérieur. Mais apprenez-moi les nouvelles. Comment se porte dame Iida ?

— Elle a été très malade l'hiver dernier. Une inflammation des poumons. J'ai eu peur pour elle.

Mariko se mit à chuchoter :

— Ses suivantes disent que si elle venait à mourir, sire Iida devrait choisir entre vous et moi.

— Mais elle vit toujours, grâce au Ciel, et nous espérons qu'elle

jouira de longues années de santé. Comment va son petit garçon ? Son père doit être fier de lui.

Mariko baissa les yeux.

— Malheureusement, c'est un enfant fragile. Il n'a aucun goût pour le sabre, et les chevaux lui font peur. Il a six ans maintenant. Les autres garçons de son âge suivent déjà l'entraînement des guerriers, mais lui s'accroche à sa mère et à sa nourrice.

— C'est triste. Je doute que sire Iida se montre patient avec lui.

— Non, le petit redoute son père plus que tout au monde.

Naomi rencontra l'enfant plus tard, quand elle se joignit à dame Iida pour le souper. La nourrice entra avec le petit Katsu, mais il pleurait et gémissait tellement qu'elle le remmena bientôt. Il ne semblait pas très intelligent et manquait manifestement d'assurance et de courage.

La mère et l'enfant emplirent Naomi de pitié. Les hommes attendaient tous de leurs épouses qu'elles leur donnent des fils, mais il arrivait si souvent que ceux-ci fussent pour eux une déception ou une menace ! Iida ferait un enfer de la vie des deux infortunés. Naomi essaya de ne pas penser aux conséquences possibles pour sa propre situation. Si seulement Iida avait été un époux comblé et le père de douzaines de fils ! Poussé par son insatisfaction, il risquait d'envisager un nouveau mariage et de porter plus que jamais son attention sur elle. Cependant elle ne voulait même pas songer à ces problèmes, de peur que ses espoirs et ses angoisses n'altèrent son sang-froid et l'amènent à se trahir.

Le lendemain matin, elle fut mandée auprès de sire Iida. Elle retrouva dehors un homme qu'elle savait être un des favoris du seigneur.

— Sire Abe, dit-elle en le saluant.

Elle songea qu'elle le flattait en lui accordant ce titre, car le rang de sa famille était bien en deçà des honneurs dont le comblait Iida.

Il s'inclina négligemment. Elle le soupçonna d'avoir peu de respect pour la tradition de Maruyama, comme la plupart des guerriers de l'Est, et de la considérer elle-même comme une aberration à supprimer au plus vite.

Sa chute serait si prompte, son humiliation si immense, si jamais quelqu'un apprendrait qu'elle était enceinte ! Elle devrait mettre fin à ses jours. Iida épouserait sa fille et Maruyama tomberait aux mains des Tohan. « Mais me tuer signifierait que j'ai perdu tout espoir, pensa-t-elle. Or ce n'est pas le cas, pas encore. Je ferai tout mon possible pour voir la fin d'Iida et la revanche de Shigeru, pour épouser l'homme que j'aime et vivre avec lui. C'en sera fini de la cruauté, de la torture et des otages. »

Plus résolue que jamais à résister au tyran, elle pénétra dans la

salle de réception et tomba à genoux en se retirant au fond de son être, en cachant sa haine derrière l'apparence gracieuse et l'attitude séduisante d'une belle femme.

Iida l'apprécia du regard et elle sentit son intérêt et son désir.

— Asseyez-vous, dame Maruyama, je vous en prie. Je suis ravi de vous revoir.

Il était nettement plus courtois que son sous-fifre. En tant que fils aîné d'une vieille famille, il avait été éduqué en ce sens depuis l'enfance. De plus il était familiarisé avec toutes les formes de rapports humains et se servait de la courtoisie comme de la cruauté, afin d'arriver à ses propres fins et d'obtenir satisfaction. Néanmoins son rude accent de l'Est donnait un air incongru aux formules de politesse, et Naomi ne se sentit ni flattée ni désarmée.

— Je me rends bien entendu avec le plus grand plaisir à Inuyama, répliqua-t-elle. Je suis si reconnaissante à sire Iida et à sa noble épouse du soin qu'ils prennent de ma fille.

— Elle paraît en bonne santé. Et elle grandit à vue d'œil, encore qu'elle ne puisse rivaliser avec la beauté de sa mère.

Naomi se contenta de s'incliner derechef pour le remercier de ce compliment.

Iida poursuivit :

— J'espère que vous nous honorerez de votre présence pendant plusieurs semaines.

— La bonté de sire Iida est extrême. Cependant je devrai retourner d'ici peu à Maruyama, où je suis requise par plusieurs obligations. L'anniversaire de la mort de mon père s'approche, entre autres.

Il garda le silence mais continua de l'observer avec un regard où elle crut lire un amusement caché.

« Il est au courant pour Shigeru », pensa-t-elle en sentant le sang se retirer de son visage et son cœur battre à tout rompre. Toutefois elle ne montra rien de sa peur. Elle resta assise avec calme en attendant qu'il parle, car elle savait qu'une de ses stratégies consistait à feindre de tout savoir sur les gens. Nombreux étaient ceux qui s'effondraient et avouaient bien plus qu'il ne soupçonnait, en se condamnant eux-mêmes de leur propre bouche.

Il rompit enfin le silence.

— Quelles nouvelles de l'Ouest m'apportez-vous ? Je suppose que vous avez fait étape à Noguchi. J'espère que Noguchi se fait obéir d'Arai.

— Sire Arai est maintenant l'un des plus fidèles serviteurs de sire Noguchi, répondit-elle.

— Et qu'entendez-vous dire au sujet des Otori ?

— Presque rien. Voilà des années que je ne me suis pas rendue dans leur domaine.

— On m'a pourtant raconté que vous aviez un faible pour les hérons.

— J'ai vu souffrir une des créatures du Ciel, répliqua-t-elle d'un ton tranquille. Je ne savais pas ce que cela signifiait.

— Mais vous le savez, maintenant ! Loyauté envers le Héron. C'est risible. Ces gens ignorent ce qu'est devenu Shigeru. Je parie qu'ils ne se rallieraient pas à la « Loyauté envers le Fermier » !

Il éclata de rire et attendit qu'elle sourie.

— Le Fermier prépare une belle récolte de sésame, à ce qu'on me dit, lança-t-il d'un ton railleur.

« Il n'est pas au courant », comprit-elle soudain.

— Je suppose que le sésame est une plante utile, dit-elle en feignant le dédain.

— Shigeru est beaucoup plus compétent comme fermier qu'il ne l'a jamais été comme guerrier, grommela Iida. Malgré tout, je préférerais de loin le voir mort.

Ne pouvant se résoudre à acquiescer, elle se contenta de lever légèrement les sourcils en souriant.

— Il jouissait autrefois d'une certaine réputation au sabre, reprit Iida. À présent, les gens parlent de son intégrité et de son sens de l'honneur. Je voudrais bien l'avoir en mon pouvoir, pour voir ce que deviendrait son honneur. Mais il est trop malin pour sortir du Pays du Milieu.

— Personne n'est un aussi grand guerrier que sire Iida, murmura-t-elle en songeant qu'il était vraiment heureux qu'il fût vaniteux au point qu'aucune flatterie ne lui paraissait exagérée.

— J'imagine que vous avez vu mon parquet du rossignol ? demanda-t-il. Mes talents ne se limitent pas à la voie du guerrier. Je suis également rusé et soupçonneux, ne l'oubliez jamais !

L'audience prit fin et elle retourna dans ses appartements.

Les jours suivants lui parurent aussi longs qu'ennuyeux, en dehors des moments qu'elle passait avec sa fille. Elle sentait grandir son inquiétude. Ses règles eurent deux jours de retard, puis trois jours, puis une semaine. Elle craignait que les changements à l'œuvre dans son corps, notamment le début des nausées matinales, n'attirent que trop vite l'attention. Elle savait qu'elle ne pouvait remettre son départ. Pendant ses nuits d'insomnie, elle essayait de planifier ce qu'elle devrait faire dès son retour à Maruyama. Qui pourrait lui prêter secours ? Ses médecins ordinaires étaient tous des hommes, et elle ne supportait pas l'idée de leur révéler son secret. Il était également exclu qu'elle demande à Sachie ou sa sœur Eriko de l'aider à tuer son enfant, même si elles avaient toutes deux une certaine connaissance des herbes médicinales et autres remèdes. La seule personne qu'elle pût envisager était Shizuka. La jeune femme s'y connaissait certainement

dans ce domaine. Et elle la comprendrait sans la juger...

La veille de son départ d'Inuyama, elle envoya Bunta porter à Shizuka un message la suppliant de venir tout de suite à Maruyama.

Mariko fut profondément déçue de la voir partir et toutes deux pleurèrent en se séparant. Le voyage du retour fut pénible. Tout semblait conspirer à la plonger dans la détresse. Le temps devint soudain d'une chaleur hors de saison. Les pluies commencèrent avant qu'elle ait quitté Yamagata, mais elle insista pour reprendre la route sans attendre, de sorte que la dernière semaine de voyage se déroula sous un déluge continu. En l'absence de Bunta, les chevaux se montrèrent irritables et difficiles. Tout était trempé et sentait le moisi. Sachie attrapa un rhume qui lui rendit encore plus désagréable la hâte incompréhensible de Naomi. Mais si exténuant que fût ce voyage, ce qu'elle redoutait de subir à son retour était encore plus effrayant. Elle ne savait comment trouver la force de faire ce qui lui paraissait pourtant inévitable.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Lorsque Naomi arriva enfin à Maruyama, Sachie, sa suivante qui la connaissait si intimement, avait commencé à soupçonner quelque chose. Une fois seules dans la résidence, les deux femmes se regardèrent les yeux dans les yeux. Devant l'expression interrogative de Sachie, Naomi ne put que hocher la tête.

— Mais comment ? s'exclama Sachie.

— À Terayama. Il était là-bas. Ne me dites rien. Je sais combien j'ai été stupide. À présent, je vais devoir m'en débarrasser.

En voyant Sachie tressaillir, elle fut prise d'une colère peu raisonnable contre elle.

— Je ne vous demande pas de vous en mêler. Si cela vous choque, quittez-moi. Quelqu'un va venir m'aider.

Elle se tut un instant puis ajouta d'une voix étranglée :

— Mais il faudrait qu'elle se dépêche.

— Dame Naomi !

Sachie tendit les bras comme pour la serrer contre elle, mais Naomi se raidit.

— Jamais je ne vous quitterais dans une telle circonstance. Cependant est-ce vraiment la seule alternative ?

— Je ne vois pas d'autre solution, répliqua Naomi avec amertume. Si vous pouvez imaginer un moyen pour m'éviter de tuer l'enfant de sire Shigeru, dites-le-moi. Autrement, ne vous apitoyez pas sur moi ou je vais faiblir. Je pleurerai plus tard, quand tout sera fini.

Sachie baissa la tête, les larmes aux yeux.

— En attendant, veuillez informer la maisonnée que j'ai pris froid. Je ne verrai personne en dehors de la dame qui nous a accompagnées jusqu'à Yamagata, Muto Shizuka.

En regardant le jardin noyé sous la pluie, elle répéta :

— Il faut qu'elle se dépêche.

Deux jours plus tard, il y eut une brève accalmie et ce fut sous un ciel bleu baigné de soleil que Shizuka arriva avec Bunta.

Seule dans la chambre avec Naomi, elle l'écouta en silence lui présenter sa requête d'un ton sec. Elle ne demanda aucune explication, n'offrit aucune sympathie.

— Je reviendrai ce soir, déclara-t-elle. Abstenez-vous de boire et de manger. Essayez de vous reposer. Vous n'allez pas dormir de la nuit et ce sera douloureux.

Elle revint en apportant des herbes avec lesquelles elle prépara une infusion amère qu'elle fit boire à Naomi. Quelques heures plus tard, les contractions commencèrent, suivies par une douleur atroce et

des saignements abondants. Shizuka resta toute la nuit à son chevet, en essuyant son visage en sueur, en nettoyant le sang, sans cesser de lui répéter d'une voix rassurante que ce serait bientôt passé.

— Vous aurez d'autres enfants, chuchota-t-elle. Comme moi.

— Vous avez vous aussi subi ce supplice, dit Naomi en laissant couler ses larmes pour Shizuka autant que pour elle-même.

— Oui, quand j'ai attendu mon premier enfant. La Tribu ne jugeait pas souhaitable qu'il naisse. Ma tante m'a donné la même infusion. J'ai été très malheureuse. Mais si la Tribu ne m'avait pas infligé cette épreuve, je n'aurais jamais osé la défier en aidant sire Shigeru et en gardant votre secret. Les hommes sont incapables de prévoir les conséquences de leurs actes, car ils ne tiennent pas compte du cœur humain.

À sa propre surprise, Naomi lui demanda :

— Êtes-vous amoureuse de sire Shigeru ? Est-ce pour cette raison que vous faites tant pour nous ?

L'obscurité, l'intimité régnant entre elles, lui donnaient l'audace de prononcer de tels mots.

Shizuka répondit avec la même sincérité :

— Je l'aime profondément, mais nous ne serons jamais ensemble en cette vie. Ce destin inestimable vous est réservé.

— C'est un destin qui ne m'a guère apporté que du chagrin, dit Naomi, mais je ne le troquerais pas contre un autre.

Vers l'aube, la douleur se calma et elle dormit un peu. Quand elle se réveilla, Sachie était dans la pièce et Shizuka s'apprêtait à partir.

— Restez encore un peu ! Ne me laissez pas tout de suite !

— Noble dame, il m'est impossible de rester. Quelqu'un risque de s'apercevoir de mon absence et nous serons tous en danger.

— Vous ne direz rien à sire Shigeru ?

Naomi commença à pleurer en prononçant son nom.

— Bien sûr que non ! De toute façon, je ne le verrai sans doute pas avant longtemps. Vous le rencontrerez peut-être avant moi. Reposez-vous et reprenez des forces. Vous êtes entourée de gens qui vous aiment et qui prendront soin de vous.

Comme les sanglots de Naomi redoublaient, Shizuka tenta de la réconforter.

— La prochaine fois que j'irai à Hagi, je passerai d'abord ici. De cette manière, vous pourrez lui envoyer un message.

Neuf semaines s'étaient écoulées depuis le jour où Naomi s'était étendue à côté de Shigeru comme dans un rêve.

La vie de l'enfant avait été aisée et rapide à éteindre. Naomi ne pouvait même pas prier ouvertement pour son âme, ni exprimer son chagrin et sa colère de n'être pas libre de vivre avec l'homme qu'elle aimait. Son humeur s'assombrit extrêmement, comme si elle était

possédée par un esprit oppressant. Elle avait des accès de rage envers ses dignitaires et ses domestiques, au point que les anciens du clan estimèrent entre eux qu'elle faisait preuve d'une irrationalité bien féminine et n'était peut-être pas apte à gouverner seule. Ils commencèrent à lui suggérer d'épouser Iida ou un prétendant choisi par lui, ce qui ne faisait qu'accroître sa fureur.

Quand le temps plus frais de l'automne succéda à l'été, elle n'était toujours pas remise. Elle commença à redouter l'arrivée de l'hiver. Elle avait pensé retourner à Inuyama, mais elle savait qu'elle n'allait pas assez bien pour affronter Iida en gardant son sang-froid. Toutefois elle craignait de l'offenser et de décevoir encore Mariko.

— Ma vie est sans issue, dit-elle avec désespoir une nuit qu'elle était avec Sachie et sa sœur Eriko. Je devrais y mettre un terme dès maintenant.

— Ne parlez pas ainsi, l'implora Sachie. Les choses vont s'améliorer. Vous allez reprendre des forces.

— Ma santé n'est pas mauvaise, répliqua-t-elle. Mais je ne puis me libérer de cette ombre terrible qui pèse sur mon esprit.

Elle chuchota :

— Si seulement je pouvais reconnaître ouvertement le... ce qui s'est passé, il me semble que je serais délivrée. Cependant cela m'est impossible, et du coup je ne trouverai jamais la paix.

Eriko et Sachie échangèrent un coup d'œil. Baissant elle aussi la voix, Sachie déclara :

— Ma sœur et moi n'avons pas pu précédemment vous apporter l'aide dont vous aviez besoin. Mais peut-être à présent pouvons-nous vous offrir un remède.

— Il n'existe pas d'herbes guérissant ce genre de souffrance, répliqua Naomi.

— Mais il existe un être capable de vous aider, dit Eriko d'un ton hésitant.

Naomi resta un instant silencieuse. Elle avait déclaré à sire Shigeru que les enseignements des Invisibles lui étaient familiers et qu'elle éprouvait même une grande sympathie pour cette secte persécutée. En revanche elle ne lui avait pas dit, car ce secret ne lui appartenait pas, que Sachie aussi bien qu'Eriko étaient croyantes, que Mari, la nièce du supplicié secouru par Shigeru des années plus tôt près de Chigawa, travaillait au château et gardait les deux femmes en contact avec les Invisibles des quatre coins de l'Ouest ainsi qu'avec Harada Tomasu, l'ancien guerrier Otori, lequel était devenu une sorte de prêtre itinérant après avoir été le serviteur et le disciple de Nesutoro. Elle avait eu de nombreuses discussions avec les deux sœurs sur leur foi et elle avait souvent aspiré dans le passé à s'abandonner comme elles à l'amour et la compassion d'un Être Suprême qui

l'accepterait telle qu'elle était, à savoir une créature humaine ordinaire, ni pire ni meilleure que les autres. Mais désormais elle avait mis fin à une vie et commis ainsi un péché impardonnable, d'autant qu'elle ne pouvait s'en repentir car face à un même choix elle aurait pris de nouveau cette décision.

— Je sais ce que vous voulez dire, déclara-t-elle enfin. Je serais prête à me tourner vers n'importe quel être spirituel capable de me soulager. Cependant j'ai fauté gravement en tuant mon propre enfant. Je ne suis pas en état de prier ouvertement l'illuminé ni de me rendre au sanctuaire. Comment pourrais-je m'adresser à votre dieu, le Secret, alors que votre premier commandement vous interdit de tuer ?

Eriko répondit :

— Il connaît tout de votre cœur. Son premier commandement est de l'aimer. Le deuxième, d'aimer tous les hommes et de pardonner à ceux qui nous haïssent. C'est par amour que nous refusons de mettre fin à une vie. Lui seul doit en décider. Mais nous vivons dans le monde. Si nous nous repentons, je crois qu'il nous comprend et nous pardonne.

— Et il vous pardonnera, ajouta Sachie en prenant la main de Naomi.

Eriko saisit son autre main et elles restèrent assises en baissant la tête. Naomi savait que ses deux compagnes priaient. Elle essaya d'apaiser son cœur et ses pensées.

« Elles se bercent d'illusions, songea-t-elle. Il n'y a rien de vrai dans leur foi – et même s'il y avait quelque chose, je ne pourrais écouter sa voix car je suis une souveraine et j'ai besoin d'exercer un pouvoir. »

Toutefois, comme le silence s'approfondissait, elle prit conscience d'une présence au-delà d'elle-même, d'une réalité supérieure qui à la fois la dominait et attendait humblement qu'elle se tourne vers elle. Elle comprit soudain que c'était peut-être là l'allégeance suprême : s'agenouiller devant cette réalité et s'y soumettre sincèrement, corps et âme. C'était le contraire de la puissance terrestre de seigneurs de la guerre comme Iida, et peut-être le seul pouvoir capable de faire échec à de tels hommes.

Elle se retourna et chuchota :

— Je suis désolée.

Elle sentit alors une caresse presque imperceptible, comme si une main bienfaisante se posait sur son cœur.

Tout au long de l'hiver, elle parla et pria souvent avec Eriko et Sachie. Avant même qu'ait commencé l'année nouvelle, elle était admise dans la communauté des Invisibles.

Elle se rendit compte qu'il existait plusieurs niveaux de croyance et que bien des gens qu'elle n'aurait jamais soupçonnés suivaient ces

enseignements. Ils formaient un réseau dont elle comprit qu'il s'étendait à son domaine, à l'Ouest en général et en fait à l'ensemble des Trois Pays, même s'ils étaient toujours persécutés en territoire Tohan. On murmurait qu'Iida en personne participait aux traques et prenait plaisir à les tuer.

Bien des aspects de cette croyance heurtaient Naomi et elle ne s'y convertit pas sans difficulté. La fierté qu'elle tirait de son rang et de sa famille la rendait réticente à se mettre sur le même plan que le commun des mortels. Il lui semblait les avoir toujours traités équitablement, mais elle trouvait étrange et offensant de devoir les considérer comme ses égaux. Cependant la foi lui donnait le sentiment d'être pardonnée, et le pardon lui apportait la paix.

D'autres conflits en elle paraissaient impossibles à résoudre. Les enseignements des Invisibles interdisaient de tuer, mais seule la mort d'Iida pourrait rendre la liberté à sa fille et le bonheur à elle-même, et plus largement restaurer la paix et la justice dans les Trois Pays. Elle se souvenait de ses conversations avec Shigeru sur l'assassinat. Devait-elle maintenant renoncer à tous ces projets et abandonner le châtiment d'Iida au Secret, qui voyait tout et s'occupait de chacun après la mort ?

« Le filet du Ciel est vaste mais ses mailles sont serrées », se disait-elle.

Elle ne cessait de penser à Shigeru, bien qu'elle eût peu d'espoir de le rencontrer ou d'avoir de ses nouvelles. Après avoir failli se trahir elle-même, elle se sentait encore sous le choc. Elle avait trop peur pour envisager de courir de nouveau un tel risque. Néanmoins il lui manquait toujours autant. Elle l'aimait profondément et aspirait maintenant à lui parler de l'enfant et implorer son pardon. Pendant tout l'hiver, elle écrivit des lettres qu'elle espérait lui faire parvenir par l'intermédiaire de Shizuka mais finissait par déchirer et brûler.

Le printemps arriva. La neige ayant fondu, messagers, voyageurs et colporteurs purent de nouveau sillonner les Trois Pays. Naomi avait heureusement peu de temps pour se morfondre, car elle était constamment occupée. Elle dut reprendre le contrôle de son clan qui avait commencé à lui échapper un peu durant sa maladie. Même lorsqu'il faisait trop mauvais pour chevaucher dans le domaine, les réunions avec les anciens se succédaient afin de prendre les décisions nécessaires concernant le commerce, l'industrie, l'exploitation minière et l'agriculture, sans oublier les questions militaires et diplomatiques.

Quand elle en avait le temps, elle aimait se retirer l'après-midi avec Sachie et Eriko pour leur préparer du thé dans le pavillon édifié à cette fin par sa grand-mère. Le rituel acquérait quelque chose de la sainteté du repas que partageaient les Invisibles. Elles étaient habituellement servies par Mari, qui apportait l'eau chaude et les

petits gâteaux aux châtaignes sucrées ou à la pâte de haricot. Tomasu les rejoignait souvent pour prier avec elles.

Un jour du cinquième mois, à la grande joie de Naomi, on annonça l'arrivée de Shizuka, que Mari amena au jardin.

En entrant dans le pavillon du thé, Shizuka s'agenouilla devant Naomi, puis s'assit et étudia son visage.

— Dame Maruyama s'est remise, dit-elle doucement. Vous avez retrouvé toute votre beauté.

— Et vous, Shizuka, votre santé a-t-elle été bonne ? Où avez-vous passé l'hiver ?

Naomi trouvait que la jeune femme avait l'air anormalement pâle et préoccupée.

— Je suis restée à Noguchi tout l'hiver, avec sire Araï. Je pensais pouvoir me rendre maintenant à Hagi, mais un incident qui vient de se produire ici, à Maruyama, m'a alarmée.

— Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ? demanda Naomi.

— Il se peut que ce ne soit rien, que je me fasse des idées. Cependant j'ai cru voir mon oncle Kenji dans la rue. Plus exactement, j'ai senti son odeur, qui est très caractéristique, puis je me suis aperçue que quelqu'un se servait de ses talents de la Tribu pour dissimuler sa présence. Il était devant moi et avançait contre le vent, de sorte que je ne pense pas qu'il m'ait vue. Je n'en suis pas moins inquiète. Que viendrait-il faire ici ? Il est rare qu'il voyage si loin dans l'Ouest. Je crains qu'il ne me surveille. J'ai dû éveiller ses soupçons d'une manière ou d'une autre. Je ne devrais pas aller à Hagi, car ce serait révéler mon amitié avec sire Shigeru et si la Tribu s'en rend compte...

— Allez-y, je vous en prie ! l'implora Naomi. Je vais lui écrire tout de suite. Je ferai vite pour ne pas vous retarder.

— Je ne devrais pas emporter de lettres, dit Shizuka. C'est trop dangereux. Si la situation me paraît sans danger, non seulement pour moi mais pour nous tous, j'essaierai de voir sire Shigeru avant l'été.

— Sachie, préparez du thé pour Shizuka pendant que je réfléchis un instant à ce que je veux dire, lança Naomi.

Mais avant que Sachie ait pu faire un geste, Mari apparut sur le seuil et déclara à voix basse :

— Dame Maruyama, Harada Tomasu a quelque chose à vous dire. Puis-je l'amener ici ?

Shizuka s'était figée.

— Qui est Harada ? chuchota-t-elle.

— Il était naguère au service de sire Shigeru, répondit Naomi. Vous n'avez rien à craindre de lui.

Cet ancien guerrier Otori avait porté autrefois un message d'elle à Shigeru et organisé leur première rencontre. Elle lui vouait depuis lors

une grande affection, encore accrue par leurs fréquentes conversations sur ses croyances.

— Se pourrait-il qu'il apporte un message de Hagi ?

Les mains de Naomi tremblaient autour du bol fragile, où des vagues minuscules ridèrent la surface du thé.

— Oui, faites-le venir sur-le-champ, ordonna-t-elle à Mari.

La servante s'inclina avant d'aller chercher Harada.

Naomi accueillit le borgne avec chaleur. Il semblait plus maigre et plus sec, comme si le feu de sa conviction le consumait de l'intérieur.

— Dame Maruyama, je crois qu'il faut que j'aille trouver sire Otori à Hagi.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle non sans frayeur.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de sire Otori depuis des mois. Pour autant que je le sache, il se porte bien. Mais il me semble nécessaire de l'informer d'un fait que j'ai appris récemment.

— Dites-moi de quoi il est question.

— J'ai vu un colporteur qui vient d'Inuyama. Il se rend également souvent à Hagi. Il est des nôtres et rapporte des nouvelles de notre communauté dans l'Est et dans le Pays du Milieu. Il y a deux ans, il s'est aventuré pour la première fois dans les montagnes au-delà de la capitale. Il compte y retourner cet été. Il a laissé échapper qu'il y aurait là-bas un garçon ressemblant à un Otori.

Elle le regarda d'un air perplexe.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela n'a peut-être aucune importance. Un fils illégitime... ?

— De sire Shigeru ? s'exclama-t-elle d'une voix contrainte.

— Non, non, loin de moi cette idée. Le garçon doit avoir quinze ou seize ans, il est presque adulte. Mais il semble certain qu'il appartienne aux Otori.

Il continua d'une voix moins assurée :

— Je dois accorder trop d'importance à cette histoire. Je pensais que cela intéresserait sire Shigeru.

Shizuka était restée agenouillée dans un coin sans dire mot. Elle prit la parole :

— Dame Maruyama, puis-je poser une question à cet homme ?

Naomi acquiesça de la tête, heureuse de cette interruption. « Il est trop âgé pour être le fils de Shigeru, pensa-t-elle avec un soulagement mêlé de déception. Mais peut-être existe-t-il entre eux un lien de parenté. »

— Ce colporteur a-t-il remarqué autre chose ? demanda Shizuka d'une voix impérieuse. En parlant de ressemblance, il pensait sans doute au visage. A-t-il vu également les mains du garçon ?

Harada la fixa d'un air stupéfait.

— C'est effectivement le cas.

Il jeta un regard à Naomi en disant :

— Dame Maruyama ?

— Vous pouvez parler devant elle, assura-t-elle.

— Il les a remarquées parce que le garçon était des nôtres, reprit Harada à voix basse. Bien qu'il fit partie des Invisibles, il avait envie de tenir un sabre qui était là. Et ses mains portaient une marque sur la paume.

— Comme les miennes ? lança Shizuka en tendant ses mains ouvertes.

— Probablement, dit Harada. Le colporteur s'est pris de sympathie pour cette famille et maintenant il s'inquiète pour elle, car les nôtres périssent en grand nombre dans l'Est.

Tous avaient les yeux fixés sur les mains de Shizuka, qui semblaient presque coupées en deux par la ligne droite traversant la paume.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Naomi.

— Cela signifie que je dois partir immédiatement pour Hagi, répondit Shizuka. Que ce soit dangereux ou non, je dois prévenir sire Shigeru.

Elle se tourna vers Harada.

— Il est inutile que vous y alliez. C'est à moi de lui annoncer la nouvelle !

Naomi se dit soudain qu'elle allait offrir ce garçon à Shigeru. C'était comme un cadeau du Ciel, qui lui permettrait de remplacer l'enfant qu'elle avait dû tuer. Elle voyait dans cet événement une intervention divine. Voilà le message que Shizuka devait lui transmettre de sa part ! Remplie de stupeur et de gratitude, elle se leva.

— Oui, il faut que vous alliez informer sire Otori à Hagi. Vous devez partir tout de suite !

CHAPITRE QUARANTE-SIX

Shigeru passait ses journées à surveiller son domaine, où la culture du sésame se révélait un vrai succès, et ses nuits à classer les informations que Shizuka lui avait fournies sur la Tribu. Depuis longtemps convaincue que la visiteuse du jeune seigneur était une femme du quartier des plaisirs, Chiyo les approuvait de tout cœur et comprenait la nécessité de garder secrètes leurs entrevues, notamment vis-à-vis de la mère de Shigeru. Elle veillait donc à ce qu'on les laisse tranquilles.

Cela faisait des années que Shigeru menait de front différentes vies, toutes séparées et inconnues les unes des autres. Il avait pris goût à la tromperie, tant son existence se réduisait à une série de faux-semblants, à un jeu où il avait conscience de faire preuve d'autant de flair que de talent. Les tragédies qu'il avait vécues l'avaient endurci, non qu'elles aient amoindri sa compassion envers autrui, mais elles lui avaient appris un détachement envers ses propres soucis qui lui donnait un sentiment de liberté. Il n'avait aucune tendance à s'apitoyer sur lui-même. Bien des gens désiraient sa mort, mais il refusait de succomber à leur malveillance ou d'imiter leur haine. Il accueillait la vie avec plus d'enthousiasme que jamais et se délectait de toutes ses joies. On pouvait dire que le destin l'avait traité durement, mais il n'avait nullement l'impression d'être sa victime. Au contraire, il lui était reconnaissant pour son existence et tout ce qu'elle lui avait enseigné. Il se rappelait ce que Matsuda lui avait dit après la défaite : « Vous allez apprendre ce qui fait de vous un homme. »

Cette bataille avait été plus rude que celle de Yaegahara, mais cette fois il n'avait pas été vaincu.

*

Shizuka attendit à peine qu'il l'ait saluée et mise en sûreté à l'intérieur de la maison pour lui annoncer la nouvelle à voie basse :

— Je crois que j'ai trouvé votre neveu Kikuta.

On approchait de la fin du sixième mois. Il n'avait pas compté sur des visites durant les pluies, mais à présent qu'elles étaient presque terminées il avait espéré chaque jour qu'elle viendrait.

— Cela fait si longtemps ! s'exclama-t-il.

Il était aussi stupéfait de son plaisir à la revoir qu'abasourdi par ce qu'elle venait de dire. Elle-même était tremblante d'émotion.

— J'ai été inquiet pour vous, poursuivit-il. Je suis resté des mois sans rien savoir de vous et je n'ai pas vu Kenji cette année.

— Sire Shigeru, je ne crois pas que je pourrai revenir. Je crains qu'on ne me surveille. Si je suis venue aujourd'hui, c'est uniquement à cause de cette nouvelle si importante. Et aussi parce que j'ai été à Maruyama.

— Elle va bien ?

— Maintenant, oui, mais l'année dernière... après votre rencontre à Terayama...

Elle n'eut pas besoin de lui expliquer davantage. C'était ce qu'il avait redouté chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés.

— Non ! s'écria-t-il.

Il sentit la sueur perler à son front et des points noirs dansèrent devant ses yeux. La voix de Shizuka lui semblait s'élever très loin de lui.

— Elle vous demande de lui pardonner.

— Ce serait plutôt à moi d'implorer son pardon ! Toute l'épreuve du choix, toute la souffrance a été pour elle ! Je n'étais même pas au courant !

Une fureur comme il n'en avait pas connue depuis des années l'envahit soudain.

— Il faut que je tue Iida, dit-il. Ou que je meure moi-même. Nous ne pouvons continuer de vivre ainsi.

— C'est pour cette raison que je suis venue vous parler de ce garçon. Je pense qu'il est votre neveu et le fils d'Isamu.

— Qui est Isamu ?

— Je vous en ai déjà parlé. Sa mère travaillait au château de Hagi quand votre père était jeune. Elle était sans doute la maîtresse de sire Shigemori. Elle a épousé un de ses cousins Kikuta. Isamu est né durant la première année de leur mariage. Il possédait d'incroyables talents de la Tribu, mais il s'est enfui. Personne ne fait jamais ça. Ensuite il est mort, mais impossible d'apprendre pourquoi. Je pense qu'il a été tué par la Tribu. C'est le châtiment habituel pour ceux qui désobéissent.

— Et donc pour vous ! observa Shigeru.

Il se sentit de nouveau stupéfié par la témérité dont elle faisait preuve.

— Seulement si je suis découverte ! C'est pourquoi je ne pourrai plus revenir. De toute façon, je ne crois pas que je puisse encore vous apprendre grand-chose. Vos registres sont complets, maintenant. Vous en savez plus long sur la Tribu qu'aucun étranger dans le passé. Mais le fait nouveau est ce garçon vivant dans l'Est chez les Invisibles. Son village s'appelle Mino. Avec son physique Otori et ses mains de Kikuta, il ne peut être que le fils d'Isamu.

— C'est mon neveu ! dit Shigeru avec une sorte d'émerveillement. Je ne peux pas le laisser là-bas !

— Non, il faut que vous alliez le chercher. Si les membres de la Tribu apprennent son existence, ils tenteront sûrement de s'emparer de lui. Et s'ils ne le font pas, il risque fort d'être massacré par Iida, lequel est déterminé à exterminer les Invisibles dans tous ses domaines.

Shigeru se rappela les hommes et les enfants torturés qu'il avait vus de ses propres yeux, et sa peau se hérissa d'horreur.

— Qui sait, il a peut-être hérité des talents de son père, ajouta Shizuka.

— Il pourrait devenir notre assassin ?

Elle acquiesça de la tête et ils se regardèrent avec des yeux excités. Il eut envie de la prendre dans ses bras. Puis il se rendit compte qu'il éprouvait plus que de la gratitude pour elle, et le désir le submergea. En voyant son regard, il comprit qu'il n'aurait qu'à tendre la main pour qu'elle se donne à lui. Ils en avaient autant envie l'un que l'autre. Ils n'en reparleraient jamais, ce ne serait pas une trahison mais la reconnaissance d'un besoin profond. Il aspirait avec une nostalgie voluptueuse au corps d'une femme, à son parfum, ses mains, ses cheveux... Elle le sauverait de la solitude et du chagrin, elle partagerait son excitation et ses espérances.

Aucun d'eux ne bougea.

L'instant passa. Shizuka déclara :

— C'est aussi pour cela que je ne dois pas revenir. Nous devenons trop proches. Vous savez ce que je veux dire.

Il hocha la tête en silence.

— Allez à Mino, lança-t-elle. Partez dès que possible.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, dit Shigeru d'un ton cérémonieux pour cacher ses émotions. Je vous suis à jamais redevable.

— J'ai risqué ma vie pour vous, répliqua Shizuka. Je vous demande seulement d'en faire bon usage.

Après le départ de la jeune femme, Shigeru alla s'asseoir un moment dans le jardin. L'air était chaud et humide. Pas une feuille ne remuait. De temps à autre, un poisson sautait bruyamment dans l'eau. Les cigales faisaient entendre leur chant monotone. Il se rendit compte qu'une émotion beaucoup plus forte qu'un désir soudain et inaccompli faisait battre son cœur. Il était plein d'une impatience exaltée. Le garçon de Mino était le pion sur le damier qui ouvrait la voie à une nouvelle offensive, le coup imprévu qui faisait chuter l'adversaire. Mais il était encore bien davantage : le lien entre les différentes parties séparées de sa vie, le catalyseur qui les unissait et les faisait communiquer. En tant que petit-fils de sire Shigemori, il était le plus proche parent de Shigeru après Takeshi, son héritier. Et il était le fils de l'assassin de la Tribu, dont les talents allaient causer la perte

d'Iida...

Shigeru était incapable de rester immobile. Il décida de sortir un des chevaux. Il avait besoin de sentir le rythme de l'animal pendant qu'il échafauderait ses plans. Et il fallait qu'il partage l'incroyable nouvelle avec quelqu'un : il allait mettre Takeshi au courant.

Takeshi se trouvait dans les anciennes prairies des Mori avec les poulains, qui en étaient maintenant à leur sixième été. Il les avait dressés deux ans plus tôt. Pour l'heure, il montait le bai, qu'il avait appelé Kuri.

Quand Shigeru l'appela, il chevaucha vers lui.

— Ce cheval est si intelligent, dit-il. Je regrette qu'il ne soit pas plus beau.

Kuri aplatis ses oreilles en arrière et Takeshi éclata de rire.

— Vous voyez, il comprend tout ce qu'on dit. Ce sera un excellent cheval de guerre. Encore qu'il y ait peu de chance que je livre jamais une bataille !

— Est-il rapide ?

— Raku court plus vite, répondit Takeshi en jetant un regard affectueux au destrier gris à la queue et la crinière noires.

— Faisons la course sur Raku et Kyu, *proposa* Shigeru. Nous verrons si le sang neuf pourra vaincre l'ancien.

Takeshi sourit. Ses yeux brillaient tandis qu'il transférait la bride et la selle à Raku. C'était le genre de défi qu'il adorait. Ils chevauchèrent jusqu'au bout de la prairie et firent tourner les chevaux. Takeshi compta de cinq à un et les deux destriers s'élancèrent au galop, ravis que leurs cavaliers aient lâché les rênes et leur crient des encouragements.

Peu importait à Shigeru de perdre ou non. Il ne songeait qu'au sentiment de délivrance que lui donnait la course et aux larmes montant à ses yeux sous le vent cinglant.

Raku l'emporta d'une tête, à la grande joie de Takeshi. Kuri ne les avait pas suivis mais semblait avoir assisté au concours avec intérêt.

Manifestement, Takeshi avait surmonté son agitation passée. Shigeru était fier de son frère, impressionné par la beauté et la bonne éducation des chevaux. Il lança spontanément :

— Venez manger à la maison ce soir. Mère sera enchantée et j'ai quelque chose à vous dire.

— C'est entendu, dit Takeshi, à condition que je puisse m'éclipser après le souper.

Shigeru éclata de rire.

— Qui est votre conquête ?

— Tase, une jeune beauté. C'est une chanteuse originaire de Yamagata, la patrie des jolies femmes. Elle a beaucoup d'amies charmantes, si le cœur vous en dit !

— Vous connaissez tant de femmes ravissantes, le taquina Shigeru. Je ne peux pas les rencontrer toutes.

— Celle-ci est différente, assura Takeshi. Je regrette qu'il soit impossible de l'épouser.

— Vous devriez vous marier, répliqua Shigeru. Cette fille ne serait sans doute pas l'épouse qui vous convient, mais il serait possible d'en trouver une autre.

— Oui, une créature choisie par Iida Sadamu pour resserrer notre alliance avec les Tohan ! Je préfère rester célibataire. D'ailleurs, vous-même ne semblez guère pressé de convoler.

— Pour les mêmes raisons.

— Iida prend beaucoup trop d'importance dans notre vie, dit Takeshi d'un ton tranquille. Tuons-le !

— C'est ce dont je veux vous parler.

Takeshi poussa un profond soupir.

— Enfin !

Ils rentrèrent à Hagi à cheval, en parlant de l'élevage des destriers, et se séparèrent au pont de pierre. Takeshi devait ramener les chevaux aux écuries des Mori avant de rejoindre sa mère et son frère. Shigeru chevaucha à travers la ville jusqu'à la demeure de dame Otori. Les troubles des années précédentes étaient bien calmés. La cité avait repris son caractère industriel, mais il s'aperçut à peine de cette prospérité retrouvée et des saluts qu'on lui adressait, absorbé qu'il était dans ses réflexions sur le garçon de Mino.

Il se montra distrait durant le souper, mais sa mère n'y prêta pas attention car elle n'avait d'yeux que pour son fils cadet. Chiyo était non moins ravie de revoir Takeshi dans la maison et ne cessait d'apparaître avec des bols remplis de ses mets favoris. Il régnait une atmosphère de fête et le vin coula à flots. Shigeru finit par s'excuser en disant qu'il avait des problèmes urgents à régler. Ichiro et Takeshi lui offrirent aussitôt leur aide.

— J'ai quelques affaires à discuter avec mon frère pendant qu'il est ici, déclara Shigeru.

Ichiro ne fut pas mécontent de pouvoir boire encore tranquillement quelques coupes de vin. Shigeru et Takeshi se retirèrent dans la pièce où étaient conservés les rouleaux et les registres. Shigeru mit rapidement son frère au courant de l'existence de leur neveu. Stupéfait, Takeshi l'écouta avec une excitation grandissante.

— Je vous accompagnerai, lança-t-il dès qu'il apprit l'intention de Shigeru de chercher le garçon pour le ramener chez eux. Vous ne pouvez y aller seul.

— Rien ne m'empêche de quitter la ville pour un voyage en solitaire. Tout le monde est habitué à mes excentricités maintenant...

— Vous avez préparé le terrain pendant des années, dit Takeshi avec admiration. Je suis désolé d'avoir parfois douté de vous.

— Je préparais quelque chose, mais jusqu'à présent j'ignorais quoi ! Il m'a fallu convaincre les gens que j'étais impuissant et inoffensif. C'est ma meilleure protection. Si nous voyageons ensemble, nos oncles auront des soupçons.

— Dans ce cas, partons séparément et retrouvons-nous quelque part. J'irai à Tsuwano ou à Yamagata. Je prétendrai me rendre à une fête quelconque. Tase me servira d'alibi. Chacun sait que j'ai tendance à faire passer le plaisir avant le devoir !

Shigeru répliqua en riant :

— Je suis désolé de vous avoir grondé si souvent pour votre légèreté, puisqu'elle n'était qu'une feinte.

— Je vous pardonne, dit Takeshi. Je vous pardonne tout car nous allons enfin avoir notre revanche. Où pourrions-nous nous donner rendez-vous ? Et où se trouve ce village, d'ailleurs ?

Au-delà d'Inuyama, avait dit Shizuka, dans les montagnes aux confins des Trois Pays. Shigeru n'avait jamais voyagé aussi loin dans l'Est. Les deux frères étudièrent les cartes dont ils disposaient, en essayant de se faire une idée des fleuves, des routes et des chaînes de montagnes. Mino était trop insignifiant pour figurer sur elles. Shigeru consulta les registres qu'il avait constitués grâce aux informations de Shizuka, mais Mino et ses alentours ne devaient pas compter de familles de la Tribu car il n'en était fait aucune mention.

— Dans les montagnes au-delà d'Inuyama, dit Takeshi d'un ton songeur. La région de Chigawa nous était familière, autrefois. Pourquoi ne pas nous retrouver là-bas, près de la caverne où Iida est tombé ? Nous pourrions prier les dieux qui l'avaient poussé dans cet abîme d'avoir la complaisance de nous permettre d'achever leur œuvre.

Ils convinrent de se rencontrer à cet endroit quelques jours après la fête de l'Étoile. Takeshi viendrait à cheval de Yamagata, tandis que Shigeru prendrait le chemin du nord passant par Yaegahara.

— À présent, je dois aller apprendre la bonne nouvelle à ma petite Tase, déclara Takeshi. Elle sera enchantée de m'accompagner à Yamagata, car elle a très envie que je rencontre sa famille. Je vous verrai au Trésor de l'Ogre.

— À bientôt, alors ! répliqua Shigeru.

Les deux frères s'étreignirent.

*

Shigeru voulait partir sur-le-champ, mais alors qu'il faisait ses préparatifs de voyage sa mère commença à se plaindre d'être

souffrante. Elle était souvent incommodée par la chaleur de l'été, aussi Shigeru n'y prêta-t-il guère attention. Puis Chiyo lui apprit qu'une fièvre virulente sévissait dans la région et faisait de nombreuses victimes à Hagi.

— Les gens meurent presque du jour au lendemain, dit-elle d'un ton de mauvais augure. Ils se sentent bien le matin. Le soir, ils sont brûlants de fièvre. Et ils trépassent avant l'aube.

Elle l'encouragea à hâter son départ afin de se protéger.

— Mon frère est déjà au loin, observa-t-il. Je ne puis laisser mourir ma mère en l'absence de ses deux fils.

L'inquiétude qu'il ressentait pour elle se mêlait à son angoisse à l'idée du retard qu'allait causer sa maladie.

— Dois-je avertir sire Takeshi ? demanda Chiyo.

— Insistez pour qu'il ne revienne pas. Il est inutile de l'exposer à la contagion.

Cette nuit-là, deux domestiques de la maisonnée moururent. Le lendemain matin, la servante de sa mère les suivit dans cet autre monde. Quand Shigeru se rendit auprès de sa mère, il comprit qu'elle agonisait à son tour. Il lui parla et elle ouvrit les yeux en semblant le reconnaître. Il crut qu'elle allait lui répondre. Fronçant légèrement les sourcils, elle murmura :

— Dites à Takeshi...

Mais elle ne finit pas sa phrase. Deux jours plus tard, elle était morte. Le lendemain, il se sentit lui-même condamné. Sa tête le faisait affreusement souffrir et il ne pouvait avaler une bouchée.

Pendant qu'on enterrait sa mère, Shigeru délirait, brûlant de fièvre, assailli par d'épouvantables hallucinations qu'aggravait encore son désespoir à l'idée qu'il ne serait pas au rendez-vous lorsque Takeshi arriverait au Trésor de l'Ogre.

Chiyo resta presque constamment à son chevet, en le soignant comme lorsqu'il était enfant. Parfois des prêtres venaient psalmodier sur le seuil. Chiyo faisait brûler de l'encens et préparait des infusions amères. Elle fit venir un médium, marmonna des charmes et des incantations.

Quand il commença à se remettre, il se rappela qu'elle pleurait à côté de lui et que ses larmes semblaient couler toute la nuit, en ces heures où ils étaient seuls à lutter contre la mort et où toute étiquette était abolie entre eux.

— Vous n'aviez pas besoin de tant pleurer, dit-il. Vos sortilèges ont été efficaces. J'ai guéri.

Il s'était senti assez bien pour prendre un bain. Vêtu d'une légère robe en coton, car il faisait encore très chaud, il était assis sur la véranda pendant qu'on nettoyait et purifiait la pièce du haut où il avait été si longtemps malade.

Chiyo avait apporté du thé et des fruits. Malgré sa joie de le voir guéri, elle avait encore les yeux rouges et gonflés. En le regardant, elle ne réussit pas à se contenir. Il comprit que son chagrin avait une autre cause et la peur l'étreignit.

— Pardonnez-moi, répondit-elle d'une voix étranglée par les sanglots. Je vais faire venir Ichiro.

Shigeru attendit son vieux professeur avec une appréhension grandissante. Le visage d'Ichiro ne le rassura pas : il était aussi accablé de douleur que Chiyo. Cependant sa voix était ferme, et il parla avec son flegme habituel, sans se dérober ni chercher à atténuer le coup.

— Sire Takeshi n'est plus. Nous l'avons appris par une lettre de Matsuda Shingen. Il est mort à Yamagata et a été enterré à Terayama.

Shigeru pensa stupidement : « Il ne m'attendra pas. Je n'ai pas à m'en préoccuper. » Puis il n'entendit plus que la rumeur du fleuve au bout du jardin. Ses flots semblaient monter autour de lui. Finalement, il avait bel et bien perdu Takeshi dans ses troubles abîmes. Shigeru n'aspirait plus désormais qu'à être submergé par l'eau et se noyer.

Il entendit quelqu'un sangloter violemment et se rendit compte que c'était lui-même, tandis qu'une terrible douleur oppressait sa poitrine et sa gorge.

— C'est la fièvre ? Il n'y a pas échappé ?

Pourquoi maintenant, juste au moment où ils allaient agir ensemble ? Pourquoi l'épidémie ne l'avait-elle pas emporté à la place de son frère ? Il revit Takeshi sur le dos de Raku, galopant à travers la prairie, son regard ravi quand il avait gagné la course, son visage radieux, débordant de vie, l'émotion avec laquelle il avait parlé de cette jeune fille appelée Tase.

— Je crains que non, répondit Ichiro d'une voix morne. Personne ne sait ce qui s'est passé. Matsuda dit que le corps portait plusieurs blessures.

— Il a été assassiné ?

Shigeru sentit le sabre entailler sa propre chair.

— À Yamagata ? Quelqu'un connaissait-il son identité ? A-t-on offert de réparer cette insulte ?

— Croyez-moi, j'ai tenté de découvrir la vérité, dit Ichiro. Mais si jamais des gens sont au courant, ils se taisent.

— J'imagine que mes oncles ont été informés. Quelle a été leur réaction ? Ont-ils exigé des excuses, des explications ?

— Ils ont exprimé leurs profonds regrets. J'ai les lettres qu'ils ont envoyées.

— Il faut que j'aille les voir !

Shigeru essaya de se lever mais s'aperçut que son corps refusait de lui obéir. Il était tremblant, comme si la fièvre était revenue.

— Vous êtes encore souffrant, déclara Ichiro avec une douceur

insolite. Il est trop tôt pour les affronter. Attendez quelques jours, afin d'être complètement remis et d'avoir repris votre sang-froid.

Shigeru savait que le vieil homme avait raison, mais attendre sans connaître les circonstances de la mort de Takeshi ni la réaction du clan des Otori lui paraissait un supplice insupportable. Les jours de deuil et de chagrin passèrent avec lenteur. Il ne parvenait pas à comprendre la cruauté du destin qui ne lui avait donné un neveu que pour lui enlever son frère bien-aimé.

« Si quelqu'un sait la vérité, c'est Kenji », songea-t-il. Il écrivit à son ami et confia la lettre à Muto Yuzuru. Il tentait de guérir sa douleur par la colère. Si ses oncles ne faisaient rien, ce serait à lui de tirer vengeance des hommes qui avaient tué son frère, ainsi que de leur seigneur. Mais il était paralysé par le manque d'informations, qui l'empêchait d'agir. Il aurait aimé être de nouveau en proie à la fièvre, car ses tourments auraient été moins intolérables que ce chagrin terrible et impuissant. Il avait cru qu'il n'était pas fait pour le désespoir, mais son ombre menaçait maintenant de l'engloutir. Quand il dormait, il rêvait de Takeshi enfant dans le fleuve. Il plongeait et replongeait, mais le corps pâle de son frère lui échappait et disparaissait emporté par le flux de la marée.

À son réveil, il ne pouvait croire que Takeshi fût mort. Il entendait son pas, sa voix, il voyait partout sa silhouette. Takeshi semblait présent dans chaque objet de la maison. Il s'asseyait ici, il avait bu dans ce bol, joué avec ce cheval de paille bien des années plus tôt...

Chaque recoin du jardin portait son empreinte. Son souvenir hantait la rue, la rive du fleuve, la ville entière.

Dans sa quête d'une activité pour se distraire, Shigeru pensa à jeter un coup d'œil sur les chevaux maintenant que Takeshi n'était plus là pour s'en occuper. Il découvrit que Mori Hiroki avait pris sur lui de veiller sur eux. Ils broutaient avec insouciance. Il fut soulagé de voir Raku, le destrier gris à la crinière noire qui lui rappellerait toujours son frère, ainsi que le poulain noir né de la même jument que Kyu, son propre cheval.

— Où est passé le bai ? demanda-t-il à Hiroki.

— Takeshi l'a emmené. Il a plaisanté en disant que Raku était trop reconnaissable et que Kuri était un meilleur déguisement.

— Dans ce cas, nous ne reverrons jamais ce cheval. S'il a survécu, quelqu'un a déjà dû le voler à l'heure qu'il est.

— Quel dommage. Un cheval si intelligent ! Et Takeshi lui avait appris tant de choses.

Les yeux fixés sur les destriers, Hiroki déclara :

— Sa mort est une perte terrible.

— Tant des nôtres ont disparu, dit Shigeru.

« Tant de ces garçons qui se battaient à coups de pierres », songea-

Deux semaines plus tard, alors qu'il commençait à recouvrer un peu de sa force physique, Chiyo vint le prévenir qu'un messager était arrivé de Yamagata.

— Je lui ai dit de me donner la lettre, mais il insiste pour vous la remettre en mains propres. Je lui ai répondu que sire Otori ne recevait pas des palefreniers, mais il refuse de partir.

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Kuroda, ou quelque chose comme ça.

— Envoyez-le-moi. Apportez du vin et faites en sorte que personne ne nous dérange.

L'homme entra dans la pièce, s'agenouilla devant lui et le salua. Sa voix était vulgaire et il parlait avec l'accent de Yamagata. Chiyo avait raison : il avait l'air d'un palefrenier. Peut-être avait-il été fantassin dans le passé, à en juger par la vieille cicatrice balafrant son avant-bras gauche. Mais Shigeru avait retenu les leçons de Shizuka. Il savait que cet homme appartenait à la Tribu, qu'il arborait sous ses vêtements les tatouages propres aux Kuroda et qu'il était sans doute capable de modifier les traits de son visage et d'apparaître sous maints déguisements différents.

— Muto Kenji vous salue, déclara Kuroda. Il vous a écrit.

Il sortit le rouleau du devant de sa veste et le donna à Shigeru. Celui-ci le déroula et reconnut le sceau portant le mot « renard » écrit à l'ancienne mode.

— Il m'a également répété tout ce qu'il avait pu découvrir, reprit Kuroda d'un ton aussi impassible que son visage. Je suis moi-même au courant de certains détails. Vous pourrez m'interroger à votre guise quand vous aurez fini de lire.

— Étiez-vous là-bas ? demanda aussitôt Shigeru.

— Je me trouvais à Yamagata. J'ai appris l'incident dès qu'il s'est produit. Cependant plusieurs jours se sont écoulés avant qu'on découvre que l'homme assassiné était sire Takeshi. Il était en tenue de voyage et tous les habitants de la maison avaient péri avec lui. Il semble que les Tohan l'aient cernée et y aient mis le feu. Votre frère a échappé aux flammes, mais ils l'ont poignardé.

Shigeru lut la lettre, le visage crispé, en gardant ses autres questions pour plus tard, quand il serait capable de parler sans pleurer. Quand il eut terminé sa lecture, le silence s'abattit sur la pièce. On n'entendait que la rumeur des cigales, le murmure du fleuve dont les eaux refluaient.

Enfin Shigeru lança d'une voix calme, détachée :

— Kenji m'écrit que tout a commencé par une rixe devant une auberge ?

— Sire Takeshi a été provoqué et insulté par un groupe de guerriers Tohan de rang inférieur. Il n'était pas ivre, mais tous les autres avaient bu plus que de raison. Les Tohan se comportent souvent ainsi à Yamagata. Ils se pavanent comme des conquérants et finissent toujours par injurier les Otori en général et, pardonnez-moi, sire Shigeru en particulier. Sire Takeshi s'est montré aussi patient qu'il était humainement possible, mais tout s'est évidemment terminé par un affrontement. Il était seul contre six ou sept. Après que sire Takeshi eut tué deux des soudards, les autres se sont enfuis.

L'homme se tut un instant.

— Apparemment, il excellait au sabre.

— Oui, dit laconiquement Shigeru en se remémorant la grâce et la force du jeune guerrier.

— Il est retourné dans la maison où il séjournait. Il était avec une jeune fille d'une grande beauté, une chanteuse. Elle n'avait que dix-sept ans.

— Je suppose qu'elle a également péri ?

— Oui, avec toute sa famille. Les Tohan ont prétendu que c'étaient des Invisibles, mais tout le monde à Yamagata sait que c'est faux.

— On est sûr que les assassins étaient des Tohan ?

— Leurs vêtements portaient la triple feuille de chêne et ils venaient d'Inuyama. Ils ont défendu à quiconque de déplacer le corps de sire Takeshi. Personne ne savait qui il était, mais un marchand de Hagi en visite à Yamagata l'a reconnu. Il a répandu la nouvelle, s'est rendu lui-même au château et a exigé qu'on lui remette le corps. Il a fait très chaud, cet été. Il fallait enterrer sire Takeshi sans tarder. Le marchand l'a emmené immédiatement à Terayama. Bien entendu, les meurtriers étaient consternés car ils n'avaient jamais pensé tuer le frère de sire Otori. Ils se sont livrés spontanément au seigneur du château en l'implorant de les autoriser à mettre fin à leurs jours honorablement, mais il leur a conseillé de retourner à Inuyama afin d'informer eux-mêmes Iida.

— Iida les a châtiés ?

— Bien au contraire. On raconte qu'il a accueilli cette nouvelle avec plaisir.

Kuroda hésita.

— Je ne voudrais pas offenser sire Otori...

— Dites-moi ce qu'il a déclaré.

— Ses mots exacts ont été : « Voilà au moins un de ces Otori dont je n'aurai plus à me soucier. Dommage qu'ils ne m'aient pas plutôt débarrassé du frère. » Loin de les punir, il les a récompensés et les considère maintenant avec faveur.

Kuroda pinça les lèvres et regarda fixement le sol.

Il sembla à Shigeru que les flammes de la fureur l'embrasèrent soudain. Il en fut heureux, car la colère sécha instantanément ses larmes et calma son chagrin. Elle le nourrirait désormais. Elle et son désir de vengeance seraient son soutien.

Le comportement de ses oncles ne fit qu'exacerber sa fureur. Ils l'assurèrent de leurs profonds regrets pour la mort de Takeshi et celle de sa mère, ainsi que de leur grande inquiétude pour sa santé. Shigeru voulut savoir comment ils comptaient réagir et quand ils demanderaient à Iida des excuses et des dédommagements. Ils furent d'abord évasifs, puis inflexibles. Il n'était pas question de formuler la moindre exigence. La mort de Takeshi était un accident malheureux, dont sire Iida ne pouvait être tenu pour responsable.

— Nous n'avons pas besoin de vous rappeler combien votre frère s'est montré téméraire dans le passé, déclara Shoichi. Il a souvent été mêlé à des rixes.

— Oui, quand il était plus jeune, rétorqua Shigeru. La plupart des jeunes gens commettent ce genre d'erreurs.

De fait, le fils aîné de Masahiro, Yoshitomi, venait encore d'être impliqué dans une bagarre en ville qui avait mal tourné et fait deux morts.

— Je crois que Takeshi s'était assagi.

— Peut-être avez-vous raison, dit Masahiro avec une hypocrisie flagrante. Hélas, nous ne le saurons jamais. Paix à son âme.

— Pour vous dire la vérité, Shigeru, reprit Shoichi en observant son neveu avec attention, nous sommes en train de négocier une alliance officielle avec les Tohan. Nous serions d'accord pour entériner légalement les frontières actuelles et soutenir les Tohan dans leur expansion vers l'Ouest.

— Il faut à tout prix éviter une telle alliance, lança aussitôt Shigeru. Si les Tohan s'installent dans l'Ouest, nous serons complètement encerclés. Après quoi ils annexeront ce qui reste des Trois Pays. Les Seishuu sont notre seule défense contre leur ambition.

— Iida projette de régler leur compte aux Seishuu. Par des alliances matrimoniales si possible, et sinon par la force.

Masahiro éclata de rire comme si cette perspective le ravissait.

— Qui dans l'Ouest le menace de guerre ? Il voit des ennemis partout !

— Vous avez été malade, répliqua Shoichi d'un ton mielleux. Vous manquez d'informations sur les événements récents.

— Sire Shigeru devrait songer à se remarier, observa Masahiro en changeant apparemment de sujet. Puisque vous vous êtes retiré de la scène publique, vous devriez jouir pleinement des plaisirs simples de votre vie. Laissez-nous vous trouver une épouse.

— Je n'ai aucune envie de me remarier, assura Shigeru.

— Mon frère a pourtant raison, intervint Shoichi. Il faut que vous profitiez de la vie et retrouviez la santé. Faites donc un voyage. Vous pourriez admirer un paysage de montagnes, visiter un sanctuaire, recueillir de nouveaux récits du passé.

Il sourit à son frère et Shigeru vit qu'ils se moquaient de lui.

— Je vais me rendre à Terayama sur la tombe de mon frère.

— Il est un peu tôt pour cela, dit Shoichi. Vous n'irez pas là-bas. Mais vous êtes autorisé à voyager dans l'Est.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

« Très bien, pensa Shigeru. Je vais obéir à mes oncles. Je vais voyager dans l'Est. »

Il partit le lendemain en disant à Chiyo et Ichiro qu'il comptait se rendre au temple Shokoji afin d'y faire une retraite et de prier pour les morts. Il fit la première partie du trajet à cheval, en emmenant Kyu et plusieurs guerriers pour l'accompagner. Il laissa hommes et chevaux à Susamura, la dernière petite ville avant la frontière, et continua seul et à pied, comme un pèlerin. Après avoir passé deux nuits au Shokoji, il se leva avant l'aube à la clarté de la pleine lune et traversa le col menant droit aux montagnes de l'Est, en suivant les étoiles jumelles appelées les Yeux du Chat jusqu'au moment où le ciel pâlit et où il se laissa guider par le soleil levant. La lumière du matin éclairait l'herbe jaunissante de la plaine. On ne voyait guère de traces des milliers de morts qui étaient tombés en ces lieux, en dehors d'ossements d'hommes et de chevaux gisant çà et là dans la poussière, déterrés par les renards et les loups. Shigeru ne put s'empêcher de se remémorer le jour où il avait chevauché ici avec Kiyoshige, le galop joyeux des destriers à travers la plaine, et aussi les scènes de torture qu'ils avaient découvertes à l'autre bout dans le village frontalier. À présent, cette région appartenait aux Tohan. Était-il possible que des Invisibles aient survécu ?

Il ne vit personne sur la plaine, rien que des faisans et des lièvres. Il s'arrêta pour boire à la source auprès de laquelle il s'était reposé avec Kiyoshige, en se rappelant le moment où Tomasu, l'homme supplicié, avait rampé jusqu'à eux pour les implorer sans un mot de l'aider. Il était maintenant midi passé et la chaleur était intense. Il somnola un instant à l'ombre des pins, en essayant de chasser de son esprit l'image d'un garçon ayant le visage de Takeshi et agonisant longuement au-dessus d'un feu, puis un sentiment d'urgence le poussa à continuer son chemin. Il suivit une piste de renard qui traversait presque en ligne droite la plaine roussie jusqu'aux montagnes s'étendant au nord de Chigawa. La plupart du temps il dormait dehors, et uniquement pendant les heures entre le coucher de la lune et la naissance de l'aube où il faisait trop sombre pour distinguer le chemin. Il suivait des sentiers montagnards, se perdait souvent de sorte qu'il devait revenir sur ses pas, en se demandant par moments s'il reverrait jamais le Pays du Milieu ou s'il périrait dans cette forêt impénétrable, sans que personne puisse savoir ce qu'il était devenu.

Pour éviter la ville de Chigawa, il passa au nord puis obliqua de nouveau vers le sud. Il rencontra peu de gens sur le chemin, mais en

contournant Chigawa il vit les traces du passage d'un groupe important de voyageurs : des branches étaient cassées et le sol avait été aplani par leurs pieds. N'ayant guère envie de les croiser s'ils revenaient, il chercha un moyen de passer plus à l'est, mais la région était très sauvage, hérissée de rochers, creusée de ravins escarpés et couverte d'une forêt touffue. Il semblait n'avoir d'autre choix que de suivre le sentier jusqu'au col.

En sortant d'un virage, il aperçut une forme pâle dans le sous-bois. C'était le cadavre encore chaud d'un homme égorgé, à peine vêtu et affreusement maigre. S'agenouillant près de lui, Shigeru vit des traces de corde sur ses poignets et son cou. Ses genoux étaient couverts de durillons, ses ongles cassés, ses mains sillonnées de cicatrices. Il sut alors qui le précédait sur le chemin : cet homme était un mineur, un de ces malheureux forcés de travailler dans les mines d'argent et de cuivre qui abondaient dans la région de Chigawa. Pris dans un groupe qu'on conduisait d'une mine à l'autre, il avait dû s'effondrer. Les gardes l'avaient froidement abattu et abandonné sans sépulture.

« C'était un Otori autrefois, songea Shigeru. Un de ces milliers d'hommes qui espéraient en ma protection et que j'ai déçus. »

Il traîna le cadavre un peu plus haut sur le versant et trouva une fissure où il l'ensevelit avant d'empiler des rochers devant. Après avoir prié devant ce tombeau, il se mit en quête d'eau à la fois pour apaiser sa soif et pour se laver. Il arriva près d'une mare formée par de l'eau suintant entre des rocs et décida de dormir un peu afin de donner le temps au groupe de mineurs de le distancer. Il n'y avait pas un souffle de vent. Tout se taisait en dehors des cris des milans et de la clameur des cigales.

Il se réveilla dans la même rumeur de l'été, but de nouveau et retourna sur le sentier. En arrivant au col, il vit s'étendre le chemin jusqu'à Yaegahara et plus loin au nord jusqu'à la mer. Le soleil était haut dans le ciel occidental et Shigeru se dit qu'il serait couché dans deux heures. Il se proposait pourtant de marcher toute la nuit vers le sud en direction des montagnes se dressant derrière Inuyama.

Il descendit d'un bon pas dans l'air plus frais, en guettant le moindre bruit trahissant une activité humaine sur le sentier devant lui. Alors qu'il avait presque atteint la vallée dans la lumière déclinante, il aperçut soudain le groupe des mineurs.

Ils s'étaient arrêtés pour se reposer près d'une mare, sans doute pour la nuit. Les mineurs – hommes et femmes attachés les uns aux autres, certains à peine sortis de l'enfance – s'étaient laissés tomber sur le sol et dormaient comme s'ils étaient déjà morts, en un amoncellement monstrueux de corps. Personne n'avait fait de feu. Quelques gardes armés étaient accroupis en tête du cortège – ils étaient cinq ou six, compta-t-il rapidement. Ils prenaient un repas

froid dans une boîte qu'ils se partageaient tout en faisant circuler un flacon de bambou. Ils ne disaient pas un mot en mangeant.

En apercevant Shigeru, ils portèrent leurs mains à leurs armes. Il leur adressa un bref salut et les dépassa, prêt à se retourner à tout instant pour les affronter avec Jato. Leurs regards étaient soupçonneux. Ils ne lui sautèrent pas dessus, peut-être découragés par son sabre, mais l'un d'eux l'appela :

— Un instant, je vous prie.

Shigeru se retourna. L'homme s'avança vers lui. C'était un soldat imposant, paraissant plein d'autorité, pas du tout le genre de personne qu'il se serait attendu à voir garder une poignée de malheureux qui n'étaient guère que des esclaves. Il avait l'impression de le connaître — peut-être l'avait-il vu des années plus tôt, quand Iida avait quitté Chigawa. Il s'immobilisa et l'attendit d'un air impassible.

Le soldat scruta son visage et sembla soudain se souvenir.

— C'est vous... ? commença-t-il.

Il ne put en dire davantage car un tumulte s'éleva derrière lui parmi les corps prostrés. Un des mineurs hurlait en secouant ses liens si violemment que les prisonniers attachés à lui s'agitèrent à leur tour en levant et en baissant leurs bras décharnés, comme ballottés par la mer.

Shigeru aperçut Komori, l'homme qui avait sauvé la vie d'Iida : l'Empereur des Abîmes. Il se rendit compte que Komori l'avait reconnu et tentait une diversion pour le secourir. Saisissant Jato, il se dit qu'il mourrait ici plutôt que d'abandonner cet homme.

Le soldat cria à ses compagnons :

— C'est Otori ! Ne le tuez pas ! Il faut le prendre vivant.

Shigeru le frappa par-derrière, à la nuque, en tranchant la Moelle épinière. Deux autres gardes avaient ramassé un filet servant à attraper les villageois qu'ils enlevaient pour les envoyer aux mines.

Se baissant sous le filet, il échappa à leur premier lancer. Il taillada au passage l'un des assaillants à la cuisse, en ouvrant la veine principale de la jambe, et lorsque le blessé s'effondra les deux hommes s'empêtrèrent dans le filet qui retombait. Shigeru roula en arrière en prenant appui sur son épaule gauche pour se propulser hors de portée du quatrième soldat. Il atterrit sur ses pieds et abattit Jato sur le bras droit de l'homme, qu'il sectionna. Le cinquième se précipita vers lui, mais les mineurs attachés se dressèrent comme un monstre mouvant et l'enveloppèrent de toutes parts. Malgré ses coups de sabre, il succomba sous le nombre.

Shigeru acheva les deux soldats qui respiraient encore. Puis il sortit son sabre court et trancha les liens des prisonniers, en commençant par Komori.

Beaucoup gémissaient de peur et de douleur. Dès qu'ils furent

libres, la plupart coururent à la mare pour étancher leur soif puis disparurent dans la forêt.

Blessé sous l'aisselle, Komori était en sang. Dans la lumière déclinante, il était impossible de dire si la plaie était profonde. Shigeru la lava de son mieux et fit un pansement avec de la mousse couvrant les racines des arbres. Au début, ils restèrent tous deux silencieux. Les yeux de Komori étincelaient. Il était si maigre que ses os semblaient luire faiblement à travers sa peau tendue.

— Nous avons quelques heures d'avance, dit-il en se levant avec une grimace de douleur. Nous n'étions pas censés arriver à la mine avant demain midi. Il faut que sire Otori soit de l'autre côté de Yaegahara à ce moment-là.

Il regarda les cadavres, donna un coup de pied à celui du chef et cracha dessus.

— Au moins, ceux-là ne parleront pas !

— Et les prisonniers ?

— Ils vont rentrer chez eux, en attendant d'être de nouveau enlevés. Voilà ce qu'est notre vie sous les Tohan. Ils ne voudront pas vous trahir, mais nul ne peut être certain de tenir sa langue sous la torture. C'est pourquoi vous devez partir tout de suite, aussi vite que vous pourrez.

— Je serais heureux de vous emmener avec moi, dit Shigeru, mais il n'est pas question que je rentre. Je vais continuer mon chemin.

— Ils vont se lancer à vos trousses. En outre, vous vous dirigez droit vers Iida en personne. Il est en train de ratisser toute la région.

Il indiqua de la tête le sud-ouest et déclara :

— Il traque ces pauvres malheureux qu'on appelle les Invisibles.

— C'est pour cette raison que je dois me rendre dans un endroit nommé Mino. Il y a quelqu'un là-bas que je dois tirer des griffes d'Iida.

— Alors je vais vous accompagner, aussi longtemps que je pourrai marcher. Je pense que vous irez plus vite si je vous guide. Je n'ai jamais été à Mino, mais je connais Hinode. Il y a une vieille mine dans ce coin. Mino se trouve non loin de là. Loyauté envers le Héron ! Ce sera le dernier service que je vous rendrai.

Quand ils s'éloignèrent des cadavres, Komori marmonna une ultime malédiction.

— Combien j'ai aspiré au jour où je verrais mourir cette brute ! Iida nous avait donnés l'un à l'autre. Il a le don pour apparier ainsi les gens. Il ne m'a jamais oublié, moi qui l'avais forcé à se déshabiller et à laisser son sabre afin de lui sauver la vie. Voilà comment il m'a récompensé : en m'enterrant vivant dans les mines avec mon geôlier et bourreau attristé. Ne tombez jamais entre ses mains, sire Otori. Ne retournez jamais dans l'Est.

Il ajouta d'un ton amer :

— À moins que vous ne reveniez à la tête d'une armée ! Nous aurions dû laisser Iida dans le Trésor de l'Ogre. Si vous le rencontrez une autre fois, faites en sorte de le tuer.

— C'est mon intention, assura Shigeru. Je suis simplement désolé que vous ayez tant souffert à cause de ma décision et de ma défaite.

La nuit tomba et ils marchèrent un moment à l'aveuglette, mais Komori connaissait le chemin et avançait sans hésiter. Quand la lune se leva, ils avaient traversé la vallée. La pâle clarté projetait des ombres sur l'herbe d'été, faisait luire les têtes des jeunes semis. De temps à autre, un renard glapissait et sa compagne criait en réponse. Surgissant soudain des ténèbres, un hibou flotta dans l'air.

Komori était parti avec cette énergie dont Shigeru se souvenait et ils avaient marché d'un bon pas, sans guère parler. Toutefois, à mesure que la nuit avançait et que la demi-lune traversait le ciel, Komori commença à chanceler et à s'écarter du chemin, si bien que Shigeru dut l'y ramener plusieurs fois en le prenant par le bras. Il se mit à tenir des propos incohérents. Il s'imagina d'abord être dans la mine, puis à Inuyama.

— De l'autre côté du parquet du rossignol, marmonna-t-il.

Shigeru ne comprenait pas et Komori sembla saisi d'un désir désespéré de lui expliquer.

— C'est là que vous trouverez Iida, mais il est impossible de l'approcher car personne ne peut traverser ce parquet.

Shigeru passa un bras autour de son épaule pour le soutenir. Il sentit la peau de Komori devenir brûlante tandis que la fièvre montait et que le sang de la plaie suintait. Le jour se levait lorsqu'ils atteignirent le col suivant. Ils s'arrêtèrent pour se reposer quelques instants. Une vallée escarpée s'étendait à leurs pieds, suivie par une nouvelle chaîne de montagnes. Il ne pensait pas que Komori parviendrait à grimper et il se demandait combien de temps il serait capable de le porter.

— J'ai soif, lança brusquement Komori.

Shigeru le souleva, le porta jusqu'au fleuve en contrebas et le pencha sur l'eau peu profonde du bord.

— Ah, ça fait du bien ! soupira Komori.

Mais quelques instants plus tard, il se mit à frissonner violemment. Shigeru mit de l'eau dans ses mains et l'aida à boire. Puis il le tira sur la rive rocheuse pour l'installer au soleil du matin.

— Partez, sire Shigeru, abandonnez-moi ici ! l'implorait Komori dans ses accès de lucidité après avoir tenté de lui expliquer comment se rendre à Mino.

Cependant Shigeru ne pouvait se résoudre à le laisser mourir seul. Il resta donc assis près de lui, à essuyer son front en sueur et à

humecter sa bouche desséchée.

Komori dit soudain :

— Quand on sort des entrailles de la terre, le monde paraît toujours si frais et lumineux, comme s'il venait juste d'être créé !

Il avait parlé si clairement que Shigeru crut qu'il se remettait, mais il ne prononça plus un mot et mourut avant midi.

Il n'y avait aucun endroit où l'ensevelir. Shigeru empila de son mieux des rochers sur son corps et dit les prières requises pour les morts. Quand il reprit son chemin, il était dévoré de chagrin et de colère en songeant au châtement affreux infligé à Komori, aux souffrances de tout son peuple. Komori avait déclaré qu'il devrait revenir à la tête d'une armée, mais il n'avait ni soldats ni influence ni pouvoir. Il ne lui restait que son sabre et ce garçon qui l'attendait quelque part dans ces montagnes. Il laissa la fureur l'envahir et lui donner la force de marcher nuit et jour pour le rejoindre.

Il arriva enfin au petit village de Hinode, qui consistait en quelques maisons et une auberge blotties autour d'une série de sources chaudes. L'air sentait le soufre et le village lui-même était aussi sale que délabré. Quand il s'informa des environs, on lui répondit que la seule localité voisine était le minuscule Mino, qui n'était guère qu'un hameau situé de l'autre côté de la montagne, à un jour de marche. Apparemment, personne ne s'y rendait jamais et ses habitants étaient considérés comme bizarres. La tenancière de l'auberge se refusa à en dire davantage, malgré l'insistance de Shigeru, ce qui ne l'empêchait pas d'accueillir ses pièces avec reconnaissance et de très bien savoir ce qu'était l'argent.

Il dormit quelques heures et repartit avant l'aube, en suivant le chemin qu'elle lui avait indiqué. C'était un sentier étroit et escarpé, qui montait dur jusqu'au col puis redescendait de façon non moins abrupte. Il ne semblait guère fréquenté – manifestement les deux villages n'entretenaient que peu de relations. Ses seuls fidèles étaient les vipères qui se prélassaient au soleil devenant plus chaud d'heure en heure et s'enfuyaient dans le sous-bois à l'approche de Shigeru.

Quand il atteignit le col, on était au milieu de l'après-midi. Il se rendit compte que le temps changeait. Des nuages sombres s'amassaient au sud-ouest. À mi-chemin de sa descente vers la vallée, il commença à pleuvoir. La lumière déclinait et il fut envahi plus que jamais par un sentiment d'urgence. Il lui sembla sentir de la fumée, entendre des appels et des hurlements. Et si Iida se trouvait là-bas ? Et s'il allait enfin pouvoir affronter son ennemi ? Il se surprit à effleurer la poignée de Jato et sentit que le sabre aspirait à s'élancer. Il courut en bondissant de rocher en rocher, sans prendre garde au sentier, en empruntant l'itinéraire le plus direct jusqu'au moment où sa descente éperdue fut arrêtée par un cèdre énorme surgissant près du sentier à la

lisière d'un bois de bambous, non loin d'un petit autel de pierre. La corde de paille entourant le tronc luisait dans le crépuscule.

L'odeur de fumée était maintenant indubitable. Elle remplissait ses narines et desséchait sa bouche. Devant lui, il apercevait même le rougeoiement d'un incendie. Il régnait un silence menaçant. On n'entendait que le crépitement de la pluie. Pas un cri, aucun fracas de sabres, pas d'abolements de chiens ni de chants d'oiseaux. Cependant, en retenant son souffle, il perçut un bruit de pas. Quelqu'un remontait précipitamment le sentier dans sa direction. Un fuyard courant pour sauver sa vie et poursuivi par au moins trois hommes, sembla-t-il à Shigeru.

Il sortit de l'ombre de l'arbre et le garçon courut droit sur lui. Shigeru l'attrapa par les épaules, scruta son visage terrifié et vit le vivant portrait de Takeshi. Il le serra comme s'il ne voulait plus jamais le lâcher. Le garçon se tortilla et se débattit puis s'immobilisa, et Shigeru vit ses lèvres remuer comme s'il priait.

« Il croit qu'il va mourir, se dit Shigeru. Il croit qu'il va périr par ma main. Mais je l'ai trouvé ! Je vais le sauver ! »

Il riait de joie et de soulagement. Il lui semblait entendre entre eux la voix du sang. Puis il se prépara à se battre pour sa vie, pour leurs deux vies, tandis que trois guerriers Tohan surgissaient dans le tournant et s'arrêtaient net devant eux, pris au dépourvu.

Les trois hommes n'avaient ni armure ni sabre. Ils ne s'attendaient pas à combattre mais à massacrer. Leur chef s'approcha de Shigeru, la main sur le manche du couteau glissé dans sa ceinture.

— Pardonnez-moi, seigneur, dit-il. Vous avez arrêté le criminel que nous poursuivions. Soyez-en remercié.

Shigeru ne répondit pas tout de suite. Il voulait les avoir tous trois plus près de lui afin de pouvoir leur régler leur compte d'un coup. Il jaugeait du regard leur carrure, leurs armes. Si le premier avait un couteau, les deux autres étaient armés de bâtons.

— Qu'a donc fait ce criminel ? demanda-t-il.

Il fit tourner légèrement le garçon de manière à pouvoir le mettre en sûreté à tout instant en l'écartant, sans cesser d'examiner l'homme qui lui faisait face. Il était à peu près certain de ne l'avoir jamais vu.

— Pardonnez-moi, cela ne vous regarde en rien. Cette affaire n'est du ressort que d'Iida Sadamu et du clan des Tohan.

Shigeru poussa un grognement et répliqua avec une insolence délibérée :

— Vraiment ? Et qui prétendez-vous être pour me dire ce qui me regarde ou non ?

Il voulait les mettre en fureur. Quand l'homme gronda :

— Contentez-vous de nous remettre ce garçon !

Shigeru poussa le fugitif derrière lui et tira son sabre en un seul

geste.

Le plus proche des deux porteurs de bâtons essaya de le frapper. Shigeru évita le coup en se baissant, se redressa et laissa Jato s'élancer vers le cou de l'assaillant, dont il trancha la tête. Se retournant immédiatement, il contra l'attaque du chef et abattit Jato sur son bras tendu où la lame s'enfonça comme dans du fromage de soja. L'homme tomba à genoux en agrippant de sa main gauche le moignon d'où jaillissait le sang, sans pousser le moindre gémissement.

Le troisième homme laissa tomber son bâton et redescendit le sentier en courant et en appelant à l'aide. On entendit au loin des cris lui répondre.

— Viens, dit Shigeru au garçon qui restait immobile, tremblant d'horreur.

La voix du seigneur parut le réveiller et il se jeta à ses pieds.

— Lève-toi !

Le garçon protesta qu'il devait retrouver sa mère, mais Shigeru le força à se remettre debout. Il ne pensait pas qu'il y eût le moindre survivant dans le village et il n'avait aucune envie de mettre en danger la vie du garçon en allant s'en assurer. Il le pressa de monter la pente. La pluie redoublait et il faisait presque noir. Il doutait que leurs poursuivants s'obstinent après la tombée de la nuit.

Tout en courant, le garçon lui parla d'une voix saccadée des soldats et de l'attaque. Puis il déclara :

— Mais ce n'était pas uniquement pour ça qu'ils me pourchassaient. J'ai fait tomber sire Iida de son cheval.

Shigeru éclata de rire. Cela ressemblait à un présage : ce serait ce garçon qui ferait chuter Iida.

— Vous avez sauvé ma vie, reprit le garçon. À partir de ce jour, elle vous appartient.

Shigeru rit de nouveau, plein d'une joie mêlée de fierté. Le garçon avait du courage et des sentiments élevés. C'était un authentique Otori.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda-t-il.

— Tomasu.

Tomasu !

— C'est un nom typique des Invisibles. Il vaut mieux que tu t'en débarrasses.

Il eut brusquement une idée et déclara :

— Tu pourras prendre le nom de Takeo.

Il avait déjà décidé qu'il allait adopter ce garçon et en faire son fils. Otori Takeo, fils de Shigeru. Et à eux deux ils allaient abattre Iida Sadamu.

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier :

L'Asialink pour la bourse qui m'a permis de séjourner au Japon pendant douze semaines en 1999-2000. L'Australia Council et le Department of Foreign Affairs and Trade pour leur soutien au programme de l'Asialink. L'ambassade d'Australie à Tokyo. L'Akiyoshidai International Arts Village (préfecture de Yamaguchi) pour le patronage qu'il m'a accordé durant cette période. L'ArtsSA (South Australian Department for the Arts) pour une bourse qui m'a donné du temps pour écrire. Urinko Gekidan, à Nagoya, pour m'avoir invitée à travailler avec eux en 2003. Le programme Shuhu-sho International Cultural Exchange House pour m'avoir invitée encore trois mois en 2002.

Mon époux et mes enfants qui m'ont soutenue et encouragée de multiples façons.

Au Japon, Kimura Miyo, Mogi Masaru, Mogi Akiko, Tokuriki Masako, Tokuriki Miki, Santo Yuko, Mark Brachmann, Maxine McArthur, Kori Manami, Yamaguchi Hiroi, Hosokawa Fumimasa, Imahori Goro, Imahori Yoko et toutes les autres personnes qui m'ont aidée dans mes recherches et mes voyages.

Christopher E. West et Forest W. Seal de [www samurai-archives com](http://www.samurai-archives.com).

Tous les éditeurs et les agents qui font maintenant partie du clan des Otori à travers le monde, en particulier Jenny Darling, Donica Bettanin, Sarah Lutyens et Joe Regal.

Mes éditeurs Bernadette Foley (Hachette Livre) et Harriet Wilson (Pan Macmillan), ainsi que Christine Baker de Gallimard.

Je tiens également à exprimer ma profonde gratitude à Sugiyama Eiichi, frère de mon ancienne calligraphe Sugiyama Kazuko, prématurément disparue en 2006, pour la calligraphie qu'il a réalisée pour *Le Fil du destin*.